



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



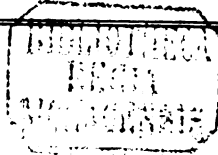
Le Roi aveugle.



3^{es} Des Demoielles, 8^e Danse.

7 fois que voyez que voyez, vous verrez ?

Jacques Bonnet, Bourd & Co.



JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Histoire Naturelle.

—

COCHENILLE.

—

Il est peu d'insectes utiles à l'homme, cependant on peut citer la cantharide, le ver-à-soie, l'abeille, et surtout la cochenille. Ce dernier animal, qui appartient à la famille des gallinsectes, de l'ordre des hémiptères, n'est pas moins intéressant par la singularité de ses mœurs que par la valeur des produits qu'il jette dans le commerce. Les larves des deux sexes sont très-agiles, même au sortir de l'œuf; elles courent avec une extrême rapidité sur les branches et le feuillage des végétaux propres à chaque espèce, tels que le figuier, l'oranger, l'olivier, et surtout le nopal, espèce de genre cactus, vulgairement appelé *raquette*; ces larves sont si petites qu'on ne les peut apercevoir qu'au moyen d'une loupe; elles sont plates, ovales et dépourvues d'ailes. Les larves des mâles n'ont point d'organes propres à la mandu-

cation; ils doivent vivre et mourir sans manger. Les femelles ont un petit bec conique, une sorte de trompe, au moyen de laquelle, perçant l'épiderme des feuilles, elles pompent la substance nourricière appropriée à leurs besoins. Après avoir changé de peau un certain nombre de fois, elles se préparent à leur plus importante métamorphose, en se pratiquant un petit nid composé d'un duvet cotonneux, où elles demeurent immobiles, jusqu'à ce que, devenues insectes parfaits, elles en sortent presque aussi grosses qu'un pois, parce que leur corps est rempli d'œufs. Ayant conservé de leur première jeunesse la trompe buccale, on les voit encore circuler sur les plantes, et s'y bien nourrir, jusqu'à l'instant où elles doivent se reproduire.

Les mâles, moins nombreux que les femelles, et qui nécessairement restent plus petits, ne pouvant prendre de nourriture, ne tardent pas à se fixer contre le branchage. Dans cet état de repos, leur peau se durcit, et une coque y reste enfermée. Vers le commencement du printemps, ces diverses enveloppes s'ouvrant à la partie postérieure, l'insecte en sort parfait et à reculons: il est de forme allongée; deux ailes finement veinées lui facilitent les moyens de se porter rapidement aux lieux où les femelles l'attendent en mangeant. Dès qu'il a trouvé celle qu'il cherche,

il reste près d'elle pour féconder ses œufs, et meurt. La femelle ne lui survit pas long-temps ; à peine a-t-elle pondu, qu'elle cesse de vivre, et son cadavre desséché formant une coupe renversée, sert d'abri protecteur à sa nombreuse progéniture.

De cinquante espèces de cochenilles qui nous sont connues, dont le plus grand nombre se trouve dans le midi de l'Europe, et qui pénètrent souvent dans les serres, qu'elles infestent, beaucoup répandent, quand on les écrase, des sucs plus ou moins colorés, brunâtres, sanguinolents ou pourprés. La plus célèbre possède cette qualité à un très-haut degré et répand une admirable couleur : cette espèce est la cochenille proprement dite ; elle est originaire du Mexique, où les naturels l'élevaient soigneusement dès avant la découverte des Amériques. M. Thierry de Menonville réussit à enlever cette espèce aux Espagnols pour en transporter le revenu dans les colonies françaises ; mais les planteurs de Saint-Domingue n'en tirèrent aucun parti. Cependant rien n'est plus simple et moins dispendieux que l'éducation de la cochenille, ni en même temps plus lucratif : un homme seul peut entretenir un arpent planté en nopal, qui suffit pour procurer l'aisance à une nombreuse famille, car la livre de cochenille ne vaut pas moins de 24 fr. ordinairement, et s'est élevée jusqu'à 120 fr. en temps de guerre.

C'est surtout dans les campagnes d'Oxaca et de Quaxaca au Mexique, que l'on voit les Indiens s'occuper de l'éducation de cet insecte. Après avoir formé une plantation de nopal qu'ils appellent *nopalerie*, ils y transportent, vers le milieu d'octobre, des petits nids formés avec une sorte de filasse obtenue des pétioles d'un palmier, et dans lesquels sont conservées huit à dix femelles mortes et desséchées, servant d'abris à des milliers d'œufs. Ils ont soin de placer ces nids de façon à ce que le soleil levant les réchauffe de bonne heure, et bientôt on en voit sortir les petites larves déjà rouges, mais cou-

vertes d'une poussière blanchâtre. Errant d'abord de proche en proche, elles se répandent au loin sur toute la surface de chaque nopal, y subissent leur métamorphose, s'y nourrissent et y sont récoltées à l'état parfait, sans que la nopalerie en souffre, encore que l'opération, répétée trois ou quatre fois par an, le pût être jusqu'à six, si la saison des pluies ne venait interrompre les travaux de la campagne. Pour détacher la cochenille du végétal nourricier, on se sert d'un couteau qui ne coupe pas assez pour endommager la plante ou l'insecte, et qu'on fait passer entre l'un et l'autre. On reçoit l'insecte sur des feuilles de papier. Lorsqu'on en a réuni le plus que l'on a pu, on les fait mourir, soit en les plongeant dans l'eau chaude, soit en les exposant à la chaleur du jour. C'est desséchée et mise ensuite à l'abri de toute humidité que la cochenille est transportée en Europe. MM. Pelletier et Caventou l'ayant soigneusement analysée, ont reconnu qu'elle renferme une matière colorante propre, différente de toutes celles qui nous sont connues, et que les chimistes ont appelée *carmin*.

BORY de SAINT-VINCENT.

Revue Littéraire.

Souvenirs historiques des résidences royales de France, FONTAINEBLEAU, par M. Vatout, premier bibliothécaire du roi. Tome IV°. Chez Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

L'histoire, que l'on relègue trop souvent dans les livres, est partout ; mais nulle part elle ne se présente sous un aspect plus attrayant que dans les monuments : voilà

ce qui explique le succès avec lequel M. Vatout poursuit son entreprise, et le charme toujours nouveau que l'on trouve à lire ses descriptions des *résidences royales*. Il rattache à chacune d'elles les souvenirs que la politique, les arts et les lettres y ont laissés. Ainsi Versailles, son origine, les merveilles du grand siècle et la restauration non moins merveilleuse de ses magnificences, ont paru d'abord; ensuite est venu le Palais-Royal, sur les lambris duquel se dessine la gigantesque figure du cardinal de Richelieu, et dont les échos retentissent des agitations populaires de la Fronde et de la grande révolution de 89. Voici maintenant Fontainebleau avec sa belle forêt, où les premiers Capétiens venaient chercher le plaisir de la chasse, attirés par le grand nombre de bêtes fauves qui peuplaient ses solitudes long-temps si sauvages, que de pauvres solitaires ayant tenté à diverses époques d'y fonder des ermitages y mouraient de faim, quand ils ne furent pas déchirés par les loups ou égorgés par les brigands.

On fait remonter la fondation du palais de Fontainebleau au temps du roi Robert; cependant on ne le trouve positivement dans l'histoire que sous le règne de Louis-le-Jeune. La forêt s'appelait primitivement de Bière, du nom d'un chef de pirates danois qui, venant assiéger Meun en 845, établit son camp entre cette ville et Fontainebleau. Les érudits sont fort en peine de trouver l'étymologie de ce nom, qui a prévalu sur celui de Bière. M. Vatout repousse comme une erreur populaire l'explication de Guillaume Philander, qui fait venir Fontainebleau (*Fontaine-belle-Eau*) de la beauté de ses eaux. Il n'est pas non plus très-disposé à croire, avec le père Mabillon, que cette ville doit tirer son nom d'un domaine appelé Breaux, et nous donne pour ce qu'elle vaut l'histoire du chien de saint Louis: Le roi, dit Faria, chassait dans la forêt de Bière; il perdit un de ses lévriers favoris,

lequel répondait, ou plutôt dans ce moment-là ne répondait pas au nom de Bleau. Enfin, après bien des enquêtes et de longues recherches, on trouva le lévrier près d'une source où il se désaltérait paisiblement. Une fontaine fut bâtie en ce lieu; on l'appela *Bleau*, du nom du chien; et peu à peu le manoir qui servait de rendez-vous de chasse se confondit avec la fontaine: de là viendrait Fontainebleau. Croyez ce que vous voudrez. Moi j'aime autant l'étymologie de Guillaume Philander que celle-ci, qui cependant, je dois le dire, a été consacrée par les arts. Le Primatice reproduisit dans une fresque la fontaine-Bleau et l'histoire du chien qui la découvrit.

La chapelle de Saint-Saturnin fut construite par les ordres de Louis VII dans les dimensions qu'elle a encore aujourd'hui. Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, la consacra. Thomas Becket était réfugié en France par suite de ses démêlés avec Henri II, roi d'Angleterre, contre lequel il soutenait les immunités de l'Église. Étant retourné à Cantorbéry, il fut assassiné devant l'autel, au moment où il faisait sa prière. Ce crime fit un saint de celui que l'histoire n'aurait peut-être considéré que comme un sujet factieux.

Saint Louis ajouta aux constructions de Fontainebleau un pavillon qui porte son nom. On y voit la chambre où, en 1259, le pieux monarque, atteint d'une maladie qu'il croyait mortelle, fit appeler son fils aîné et lui adressa l'une de ces exhortations paternelles que Bossuet nomme avec raison le plus bel héritage des rois. Sa Majesté Louis-Philippe a fait restaurer cette chambre, qui est à présent l'une des plus intéressantes antiquités de Fontainebleau.

Mais le véritable créateur des magnificences de ce palais fut François I^{er}. Léonard de Vinci (1), Andrea del Sarto, le Rosso,

(1) Prononcez *Vintchi*.

le Primatice et Benvenuto Cellini (1), accoururent à sa voix, escortés d'une colonie de peintres, d'architectes, de sculpteurs, qui travaillèrent à l'envi à édifier et décorer les nouveaux bâtimens. Le manoir de Louis VII subit une métamorphose complète : la cour où s'élevait la tour féodale changea de forme ; elle devint la *cour ovale*, et garda ce nom en la place de celui de *cour du donjon*. Le pavillon de Saint-Louis et la chapelle de Saint-Saturnin furent réparés ; puis successivement s'élevèrent les constructions qui entourent la cour de la Fontaine et celle du Cheval-Blanc, qui sert d'entrée principale au palais. Elle prit ce nom du *Cheval-Blanc*, qui semble mieux convenir à une auberge de rouliers qu'à la demeure des rois, d'une statue équestre de Marc-Aurèle, moulée à Rome par le Primatice. Cette effigie, qui était en plâtre, a été brisée en 1626, mais le nom est resté à la cour. L'église de la Trinité fut bâtie dans le même temps. Une chapelle haute s'éleva sur celle de Saint-Saturnin ; la salle de bal, la petite galerie, le pavillon des Poètes, ainsi nommé à cause des poètes qui le chauffaient à la manière des maisons allemandes ; le pavillon de Pomone, celui de l'Étang, la grotte du jardin des Pins, les pressoirs du roi, la plantation du jardin des Buis et celle du parterre du Tibre, sont aussi l'ouvrage de François I^{er}. L'or et les sculptures s'unirent aux tableaux des maîtres déjà cités, pour orner les diverses salles, galeries, et escaliers, que renferment ces bâtimens, qu'un monde de statues vint aussi peupler.

Grâce à la munificence éclairée de sa majesté Louis-Philippe, et au zèle de nos artistes, le voyageur qui parcourt aujourd'hui Fontainebleau y retrouve la trace de toutes ses splendeurs ; mais c'est dans l'ouvrage de M. Vatout qu'il faut apprendre combien de soucis, de veilles, de mau-

vaises actions même, ces chefs-d'œuvre ont coûtés à leurs auteurs.

Un temps, le Rosso régna sans contradiction ; les peintres et les sculpteurs, rangés sous ses ordres, obéissaient à ses seules inspirations. François I^{er} était satisfait de ses travaux, et il devait croire qu'aucun autre nom ne viendrait se placer à côté du sien, et lui disputer la gloire des embellissemens de Fontainebleau ; mais pendant qu'il jouissait de sa fortune en grand seigneur plutôt qu'en artiste, le destin lui ménageait un rival. Le marquis de Mantoue, jaloux de plaire au roi, lui envoya d'Italie Francesco Primaticcio (1), élève de Jules Romain. Cet artiste, protégé par la duchesse d'Etampes, obtint l'entreprise des peintures à fresque d'une galerie, que Louis XV a remplacée depuis par l'aile neuve, et qui prit le nom de galerie d'Ulysse, des tableaux dans lesquels le Primatice représenta les aventures du roi d'Ithaque.

Malgré l'appui de la favorite, l'élève de Jules Romain fut long-temps en butte à la jalousie du Rosso ; enfin, la mort, et une mort violente, vint le délivrer de ce redoutable rival. Il est fâcheux d'être obligé de dire qu'un aussi grand artiste que le Primatice usa de son triomphe sans générosité ni pudeur ; mais bientôt il eut à combattre à son tour Benvenuto Cellini, orfèvre florentin, célèbre par son rare talent, son audace et la violence de son caractère. Un moment Benvenuto mit en fuite le Primatice, qui se retira moins devant le mérite que devant le poignard de son compétiteur. Cependant, le crédit de la duchesse d'Etampes finit par l'emporter sur l'audace du Florentin. Cellini retourna dans sa patrie, et le Primatice, définitivement maître de Fontainebleau, donna un libre essor à son génie : il décora la galerie d'Ulysse de cinquante-huit tableaux à fresque ; quatre-

(1) Prononcez *Bennevénouto Tchellini*.

(1) Prononcez *Frannetchesco Primaticchi-o*.

vings médaillons, peints aussi à fresque, occupant le plafond de la même galerie; huit grands tableaux dans la chambre de saint Louis, autant dans celle de la duchesse d'Etampes; huit grandes compositions et cinquante plus petites décorent la salle de bal. Si l'on ajoute à ce grand nombre de tableaux les peintures de l'ancienne salle du conseil, celles du cabinet de curiosités, de celui des empereurs, on trouvera que le Primatice composa quatre-vingt-dix-huit grands tableaux, et cent trente moins importants.

L'imagination reste confondue devant une telle fécondité; on se demande quels étaient ces hommes dont l'organisation puissante pouvait suffire à de semblables travaux, lesquels, on l'a vu plus haut, ne les rendaient pas inaccessibles aux agitations causées par l'orgueil et l'ambition.

François I^{er} ne se borna pas à faire profiter Fontainebleau de la protection qu'il accordait aux arts; les lettres furent aussi conviées à prendre part à son illustration. La bibliothèque fondée par Charles V dans ce palais reçut un grand accroissement des soins du savant Guillaume Budé, et devint le fondement de la bibliothèque royale de France.

Depuis François I^{er} jusqu'à nos jours, chaque souverain qui a gouverné la France a laissé à Fontainebleau une trace de son passage, soit par des embellissemens, soit par des souvenirs historiques. « Le génie des Médicis ajouta à la magnificence de ces royales demeures. Les fêtes les embellirent, les tournois les animèrent. La galanterie les parsema de chiffres; la politique aussi les choisit pour confidentes de ses secrets. On montre le pavillon où se tint la fameuse conférence des plus illustres représentans des deux églises; le sombre corridor où l'un de nos plus grands rois (1) eut le triste courage de faire arrêter son

compagnon d'armes, son ami (1), le boudoir où M^{me} de Maintenon décida, en brochant de la tapisserie, du sort de l'Espagne. Et, comme s'il devait y avoir dans ce séjour un écho pour toutes les sensations de l'âme, ici, on voit la pierre teinte du sang de ce favori infidèle (2) d'une reine jalouse (3); là le théâtre où l'auteur du *Devin du Village* (4) obtint son premier succès; plus loin, la prison d'un souverain pontife (5). Mais regardez cette cour devant le château: un jour elle aura été assez grande pour contenir, avec son armée, le nouvel Alexandre (6), qui naguère se trouvait à l'étroit dans l'univers. Il descendra du haut de cet escalier, le front chargé de nuages, il embrassera le drapeau des adieux, et disparaîtra à travers les cris et les larmes de ses vieux soldats pour aller mourir dans l'exil... puis régnera un profond silence, et Fontainebleau ne sera plus qu'une vaste solitude. »

Après avoir laissé parler M. Vatout et m'être contentée de copier cet aperçu si juste, si rapide, si brillant des destinées de Fontainebleau depuis François I^{er} jusqu'à nos jours, il ne me reste plus, mesdemoiselles, qu'à vous recommander de lire un ouvrage aussi instructif qu'amusant; et, après l'avoir lu, vous serez d'autant plus disposées à admirer le génie bienfaisant du souverain qui, méprisant l'ambition vulgaire et égoïste de tout effacer, met sa gloire à faire revivre les anciennes splendeurs de la France.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

(1) Le maréchal de Biron.

(2) Monaldeschi.

(3) Christine, reine de Suède, qui ordonna le meurtre.

(4) Jean-Jacques Rousseau.

(5) Pie VII.

(6) Napoléon.

(1) Henri IV.

Littérature Étrangère.

FRAGMENT ANGLAIS.

SUNSET.

I.

How beautiful the evening beams are falling on the sea,
 Where many a white sail pleasantly is moving up and
 [down :
 There is not a cloud the sun to shroud, the sky from
 [speck is free,
 And as on a painted landscape sleep forest, tower and
 [town.
 So freshly, fair and every where, the features of the
 [scene,
 That earth appears a resting-place, where angels
 [might alight ;
 As if sorrow ne'er a visitant in human breast had been,
 And the verdure of the summer months had never suf-
 fered blight.

II.

How, stalks the sun a twilight haze enwraps the sea and
 [shore.
 The small waves murmur on the beach, as 'twere a dirge
 [for day.
 The blackbird, from yon poplar green, its ditty warbles
 [o'er,
 And the evening star peeps south afar above the hills
 [of grey.
 In the glory of the sunset-glow, my thoughts abroad
 [had flown,
 Lonely saw the landscape, in its splendid hues array'd,
 But the dreams of long-lost pleasures, and of friends
 [for ever gone
 Came to me with the pensive hour of loneliness and
 [shade.

LE COUCHER DU SOLEIL.

I.

Que les rayons du soleil couchant sont beaux lors-
 qu'ils tombent sur la mer,
 où se balance avec grâce plus d'une blanche voile ;
 l'astre n'est obscurci par aucun nuage, le ciel est
 pur ;
 comme dans un tableau de paysage, dorment fortés-
 villes, châteaux ;
 et l'ensemble de ce tableau est si frais, si noble et si
 calme,
 que la terre en ce moment paraît digne de recevoir
 les anges ;
 on dirait que le chagrin n'a jamais visité le cœur de
 l'homme,
 et que l'éclat des fleurs de l'été n'a jamais été terni.

II.

Maintenant le soleil a disparu ; la rosée du crépuscule
 se répand sur la terre et sur la mer ;
 les vagues viennent murmurer comme un chant fu-
 nèbre en mourant sur le rivage ;
 le merle, du haut d'un peuplier vert, siffle sa chan-
 son,
 et l'étoile du soir, apparaissant au sud, s'élève au-des-
 sus des grises montagnes.
 Avec la glorieuse auréole du soleil couchant, mes
 pensées s'étaient envolées au loin ;
 je venais de voir le paysage revêtu de ses plus splen-
 dides couleurs ;
 à présent, le souvenir des joies et des amis à jamais
 perdus, revient à moi avec l'heure de la solitude et de
 l'ombre.

Mlle F. R.



Éducation.

L'Espion.

ÉPIQUE DU SIÈGE DE LAON.

1594.

La ville de Laon avait pris chaudement le parti de la ligue contre le roi de Navarre, et fut l'une de celles qui demeurèrent le plus long-temps dévouées aux Guises.

Au mois de mai 1594, Henri IV vint en personne mettre le siège devant Laon. Le duc de Mayenne avait voulu d'abord s'enfermer dans cette place; mais ayant trouvé plus prudent de tenir la campagne, il laissa aux Laonnais son plus jeune fils, le comte de Sommerive, comme un otage de sa foi envers eux et un encouragement à lui garder fidélité.

Ce descendant de Charlemagne, à peine âgé de dix-huit ans, ne commandait à Laon que de nom; la garnison était sous les ordres de Dubourg, l'un des meilleurs officiers de la sainte-union, et la ville, qui depuis les troubles se trouvait constituée en une sorte de république, se faisait administrer par deux conseils, lesquels étaient soumis à leur tour au prévôt Claude Legras et à son beau-père Innocent la Biche, juge de police, tous deux ligueurs forcenés, qui avaient arraché aux habitans le serment de s'ensevelir sous les ruines de leur ville plutôt que de la rendre au roi.

Cependant, après deux mois de siège, l'ardeur belliqueuse des Laonnais commençait à faiblir; les vivres étaient rares, les corvées fréquentes; le pauvre peuple souffrait, les bourgeois, accablés par le ser-

vice militaire, qu'ils partageaient avec la garnison, et ruinés par des exactions de toutes espèces, n'avaient plus qu'un zèle médiocre. Mais pour les uns et les autres, le moindre murmure était payé du carcan ou de la prison. Déjà la Biche et le prévôt avaient fait enlever et disparaître ainsi trente-cinq membres du conseil, et l'absence de ces dignes citoyens avait assuré la majorité aux partisans des Guises.

Malgré la bonne contenance qu'affectait Dubourg, et ses menaces de tuer de sa main le premier qui parlerait de se rendre, il était fort embarrassé: toutes les tentatives du duc de Mayenne pour secourir la place avaient échoué. La garnison s'affaiblissait de jour en jour; les munitions de guerre étaient à la veille de manquer, et le roi menaçait d'un nouvel assaut.

Ce fut sous l'empire de ces circonstances que les deux conseils s'assemblèrent dans la soirée du 21 juillet.

Jacques Faultré, doyen des avocats, qui, depuis l'arrestation de ses collègues, s'abstenait de prendre part aux délibérations, crut devoir s'y rendre cette fois, bien décidé à employer toutes les ressources de son éloquence, ainsi que le crédit dû à cinquante ans de probité, de nobles alliances et une belle fortune, à éclairer ses concitoyens sur le but coupable de la sainte-union, à laquelle l'abjuration du roi venait d'ôter tout prétexte.

Maitre Faultré sortit escorté de ses deux laquais, dont l'un portait un fanal et l'autre une escopette, précautions qui n'étaient rien moins que superflues dans une ville dont les rues sombres et tortueuses étaient fréquentées par des vauriens et des vagabonds de toutes sortes. Le portier et le jardinier barricadèrent les portes et se tinrent cois chacun dans leur loge.

On aurait pu croire alors la maison inhabitée. Il n'en était rien. Du côté du jardin on voyait une lumière à la croisée d'une chambre haute. Là une servante préparait une tisane, qu'une jeune per-

sonne attendait debout, appuyée contre la cheminée.

— Comment! mademoiselle, vous ne vous coucherez pas encore cette nuit?

— Non, ma bonne Catherine, maman est trop malade; je ne puis me résoudre à la quitter.

— Je veillerai avec Jeannette, et, s'il le faut, avec la sœur Françoise.

— Ce ne serait pas la même chose, ma bonne.

— Tenez, mademoiselle, voulez-vous que je vous le dise : les tisanes, les visites des médecins, les prières des béguines, les veilles et les soins, ne feront rien à la maladie de madame; c'est l'inquiétude où elle est au sujet de monsieur le chevalier qui la mine.

— Je le sais aussi bien que toi; c'est pourquoi...

Le son d'une clochette d'argent interrompit cet entretien. Henriette de Merval prit la tisane des mains de Catherine et entra dans la chambre à coucher de sa mère.

M^{me} de Merval était au lit; en entendant le bruit léger des pas de sa fille, elle écarta son rideau, et fixant sur Henriette des yeux animés par la fièvre, elle sembla l'interroger avec cette anxiété des malheureux qui croient à chaque instant toucher au terme de leur angoisse ou tremblent de la voir s'accroître; mais ne lisant sur les traits de sa fille que l'expression mélancolique et résignée qui lui était habituelle, elle lui dit d'un ton découragé :

— Il doit être tard, Henriette; votre oncle est-il revenu de cette assemblée?

— Non, maman.

— Ainsi, point de nouvelles! mais pourquoi en attendre sans cesse? Ces forcenés ligueurs se refuseront à tout accommodement. Je mourrai à la peine sans avoir revu mon fils bien-aimé!»

M^{me} de Merval se laissa retomber sur ses oreillers; ses lèvres décolorées furent agitées par les sanglots qui soulevaient sa

poitrine, et ses mains crispées s'agitèrent sur sa couverture.

« Maman, maman! vous vous faites du mal, » dit Henriette en s'agenouillant près du lit.

M^{me} de Merval répondit par un geste rempli d'impatience. Tout entière à sa douleur, elle était importunée des soins et des consolations qu'on lui prodiguait.

« Maman, si vous étiez plus calme, je vous confierais un secret.

— Vous avez un secret, Henriette?

— Oui, maman, j'ai fait une démarche à votre insu.

— Comment! qu'est-ce? je vous trouve hardie de tenter quoi que ce soit, à votre âge, sans me consulter.

— Mon excuse est dans l'espoir de vous donner un peu de contentement.

— Avez-vous pris au moins l'avis de votre oncle?

— Ah! je m'en serais bien gardée; il aurait dit que c'était nous exposer au courroux du prévôt et du juge de police que de chercher à vous procurer des nouvelles de mon frère.

— Ah! parle, parle, mon enfant! As-tu appris quelque chose?

— Pas encore, maman; mais j'ai pensé que Nicolas, votre filleul, pourrait nous servir.

— J'ai peine à te croire. Nicolas est un méchant garçon; il a été ingrat envers nous. On l'accuse de vilaines choses; le prévôt le soupçonne d'espionnage.

— Qui maître Claude Legras ne soupçonne-t-il pas?... La vérité, c'est que Nicolas ne désire rien tant que de vous être utile; et la preuve, c'est que le jeune comte de Sommerive, vous le savez, aime passionnément les oiseaux, il cherchait quelqu'un qui voulût se hasarder à sortir de la ville pour aller dérober dans les bois des œufs de fourmis, dont on nourrit les jeunes faisans qu'on élève en cage; on lui a indiqué Nicolas comme ne craignant rien au monde; et dès que votre filleul a été muni d'un

sauf-conduit du prince pour rentrer dans la ville, il m'a fait offrir, par sa mère, d'aller au camp du roi, et de m'apporter des nouvelles de mon frère. J'ai accepté; j'attends Nicolas, et dans une heure nous saurons par lui ce que fait Victor.

— Embrasse-moi, ma fille; Dieu te bénisse pour le bien que tu fais à ta mère!

— Ah! maman, que je suis heureuse! A présent vous allez boire de la tisane et essayer de dormir un peu en attendant Nicolas.

— Impossible, mon ange. Ce pauvre garçon réussira-t-il?

— Oh! oui, maman.

— Le voyage est périlleux, au moins!

— C'est vrai; mais Nicolas est adroit et brave comme un braconnier. Maman, reposez-vous.

— Impossible.

— Tenez-vous au moins immobile; je vais faire la lecture pour tromper votre impatience. Voulez-vous entendre l'histoire miraculeuse de Nicole de Vervins, qui fut délivrée du démon de l'hérésie en l'église cathédrale de Laon?

— Non, je ne puis souffrir les vanteries de ces ligueurs fanatiques.

— En ce cas, je ne vous propose pas les sermons du révérend père Toulousain, à l'effet de soutenir et éclairer la foi des bons habitans de Laon. »

Un faible sourire erra sur les lèvres de M^{me} de Merval; elle répondit à sa fille par un signe négatif rempli de moquerie; et Henriette, enchantée d'avoir fait naître cette lueur de gaieté, eut recours, pour l'entretenir, aux vers du Tasse. Elle prit un volume de la *Jérusalem délivrée*, qu'elle lut en italien, langue qu'elles possédaient parfaitement l'une et l'autre. Tout en écoutant sa fille, M^{me} de Merval ne détachait pas ses yeux d'un sablier posé auprès de son lit, et Henriette tenait son oreille attentive à la sonnerie de l'horloge de Saint-Martin.

Une heure se passa ainsi. La servante Catherine était venue prendre place, à l'écart,

dans la chambre. bercée par l'harmonie des vers du poète florentin, qu'elle écoutait sans les comprendre, la bonne fille dormait à demi en tournant machinalement son fuseau. Au premier coup de dix heures, Henriette ferma son livre et se leva vivement; M^{me} de Merval tressaillit à ce mouvement de sa fille. Souvent l'espérance donne aux cœurs passionnés la dose de joie qu'ils peuvent supporter; au-delà il y a souffrance: ce fut ce qu'éprouva M^{me} de Merval à l'approche du moment suprême où elle allait enfin connaître avec certitude le sort de son fils bien-aimé.

« Catherine, éveille-toi! nous allons descendre au jardin.

— Jésus! mademoiselle, y pensez-vous? les balles des soldats du roi y viennent et les boulets aussi; Pierre en a trouvé un gros comme ma tête en bêchant un carré de salade.

— On ne tire pas à présent; le feu est suspendu depuis plus de deux heures.

— Et si la fantaisie leur prenait de le recommencer?

— Poltronne! reste ici, je descendrai seule; tes terreurs ne m'empêcheront pas d'aller chercher le baume qui doit guérir maman.

— Non, Henriette, non, Catherine a raison, dit faiblement M^{me} de Merval, ne vous exposez pas, c'est bien plutôt moi...

— Pauvre maman! vous ne sauriez vous soutenir; laissez, je remonterai bientôt, apportant la panacée universelle. »

En parlant ainsi, Henriette embrassa sa mère et s'élança hors de la chambre; Catherine la suivit non sans murmurer, et jetant à la dérobée sur M^{me} de Merval un regard qui lui reprochait son égoïsme.

Henriette s'arrêta à la porte du jardin:

« Ma bonne, dit-elle, j'ai peur.

— Je le savais bien, mademoiselle; des femmes ne doivent pas s'exposer ainsi; remontons.

— Tu ne me comprends pas, Catherine; ce ne sont point les coups de fusil que je

redoute; tu ne sais pas que je dois trouver dans le jardin quelqu'un qui me donnera des nouvelles de mon frère; je l'ai dit à ma mère, sans songer que je pouvais apprendre un malheur. S'il faut qu'il en soit ainsi, que dire? voilà ce qui me fait trembler.

— Ah! dame! à la grâce de Dieu! La vérité est la vérité: tous, petits et grands, doivent l'entendre au moins une fois dans leur vie. Heureux quand elle leur profite!

— Ah! ma pauvre Catherine! cette vérité serait la dernière que ma mère entendrait, si elle était fatale.

— Madame aussi aime trop son fils.

— Peut-on trop aimer son unique enfant?

— Et vous, mademoiselle, qu'êtes-vous donc?

— Moi, Catherine, je ne suis qu'une fille.

Henriette disait vrai; sa mère ne mettait aucune égalité dans sa tendresse. Son idolâtrie pour Victor provenait surtout de l'importance que l'on attachait jadis à perpétuer le nom et les titres dans sa famille: ce qui faisait de l'aîné des fils le protecteur né, mais aussi le seigneur et maître de ses frères et sœurs. C'était une des conditions de la noblesse; et nulle femme n'était plus jalouse de la sienne que la sœur de l'avocat Faultré, en dépit ou peut-être à cause de son origine plébéienne.

Le jardin de la maison du doyen descendait de terrasse en terrasse depuis la rue des Chemiselles jusque sur les boulevards de la ville. A l'extrémité de ce côté étaient, à droite et à gauche, deux salles de verdure impénétrables aux rayons du soleil et même aux regards des curieux. Sous celle de droite se trouvait une porte ouvrant sur le boulevard; l'avocat en gardait soigneusement la clef; mais l'adroit Nicolas avait su s'en procurer une seconde lorsqu'il était encore au service de sa marraine, et Henriette devait tirer les verroux de cette porte, par laquelle Nicolas s'introduirait à dix heures du soir. Quand Catherine eut entendu ces détails, elle demeura confondue

« Que penserait monsieur votre oncle si, venant à rentrer, il vous surprenait en conférence avec un jeune homme?

— Un jeune homme! es-tu folle, Catherine? Nicolas un jeune homme!... mais c'est un manant!

— Qu'importe, mademoiselle, on en dit d'étranges choses. Il porte à présent des habits comme un seigneur. Ce n'est pas sans raison que monsieur l'a chassé de chez lui; et l'on assure que si maître Claude Legras lui met la main dessus, il sera pendu.

— Pauvre Nicolas! je l'avertirai et lui conseillerai de retourner bien vite au camp après avoir parlé à maman. Mais ôte donc cette barre, tu vois que je ne puis en venir à bout.

Catherine obéit avec une répugnance marquée. Le dernier verrou tiré, la porte céda sous les efforts de celui qui la poussait en dehors; il s'élança aussitôt dans la salle de verdure, et prenant Henriette entre ses bras, l'embrassa avec transport. Catherine poussa un cri de détresse et d'indignation qui eût attiré dans le jardin la sentinelle qui veillait sur le rempart, si la porte n'avait pas été refermée aussitôt qu'ouverte. M^{lle} de Merval ne partagea pas la méprise de la vieille servante, et, sans s'arrêter au déguisement de celui qui la pressait ainsi contre son cœur, elle lui rendit caresse pour caresse en l'appelant son frère.

« De quel bonheur va jouir notre mère!

— Nicolas ne se souciant pas de rentrer dans la ville, j'ai pris sa place pour venir la rassurer.

— Bien, cher Victor! venez près d'elle!

— Qu'as-tu donc, Catherine? tu trembles comme la feuille.

— La sainte Vierge nous garde du pré-vôt et de son beau-père Innocent la Biche!

— Qui dono irait les avertir? Mon frère n'est-il pas en sûreté dans la maison de son oncle?

— Qui peut savoir?... Il semble qu'entre eux et le diable se soit un échange continué de services, repartiit Catherine.

— *Rassure-toi*, reprit à son tour le jeune de Merval, les goisards ont assez d'occupations pour ne pas songer à troubler nos plaisirs de famille. D'ailleurs j'ai joué loyalement le rôle de ce vaurien de Nicolas : le comte a ses œufs de fourmis, et le juge de police un petit billet que j'ai glissé comme une missive amoureuse dans le creux d'un vieux saule. En outre, demain matin nous donnerons à ces entêtés ligueurs une aubade qui sera la dernière, je l'espère...

— *Fasse le ciel que vous disiez vrai, mon frère. Mais venez donc!* »

Les deux enfans, se prenant alors par la main, remontèrent le jardin en courant.

Victor de Merval n'avait qu'un an de plus que sa sœur Henriette. Leur père, le chevalier de Merval, bon gentilhomme champenois, plus noble que riche, s'était marié à quarante ans avec la fille de l'avocat Faultré, dont la fortune était citée comme belle et honorablement acquise dans tout le Laonnais. Le chevalier se résignait à cette alliance avec une charmante jeune fille de dix-huit ans, afin de mettre, comme on disait alors, du fumier sur ses terres, fort appauvries par un long séjour à la cour des Valois. Il apportait dans le ménage une santé délabrée, un castel en ruines; mais le tout était couvert par un écusson armorié; et Angélique Faultré avait été si fière d'acquiescer le titre de *dame*, que la noblesse donnait seule alors, qu'elle n'avait éprouvé aucun regret de ce mariage disproportionné. Le chevalier jouit peu de temps de sa nouvelle fortune; ayant suivi Henri III à Saint-Cloud lorsque ce malheureux prince était chassé de sa capitale par les Guises, il fut tué dans l'un des combats qui se livrèrent sous les murs de Paris. Dès que Victor entra dans l'adolescence, il devint page du maréchal de Biron: c'était l'usage de faire faire ainsi leurs premières armes aux jeunes gentilshommes. M^{me} de Merval s'y résigna avec

anglaise. Elle aimait plus que la vie cet enfant, seul soutien d'un nom dont elle était si fière. Elle excusait son étourderie, sa prodigalité, sa pétulance. Il aurait eu des défauts plus sérieux encore qu'ils l'auraient trouvée indulgente, tandis qu'elle était presque insensible aux douces vertus d'Henriette, méprisant en elle un sexe faible qui n'anoblissait pas.

Victor ne partageait pas l'injustice de sa mère; il aimait tendrement sa sœur, et Henriette, incapable de basse jalousie, le chérissait de toute la puissance de son cœur vraiment aimant.

« Maman, dit Henriette en entrant, je vous présente le brave Nicolas. Ne me grondez pas; mais j'ai promis que vous paieriez d'un baiser les bonnes nouvelles qu'il vous apporte.

— *Que signifient, mademoiselle, ces plaisanteries déplacées? Parlez, Nicolas, avez-vous vu mon fils?*

— *Je ne disai pas un mot, madame, avant d'avoir reçu mon salaire,* » répondit le jeune de Merval en ôtant, comme pour s'effacer, le feutre à larges bords qui cachait son visage. Au même instant la mère et le fils furent dans les bras l'un de l'autre.

Tout semblait concourir au bonheur de M^{me} de Merval; son fils était près d'elle sain et sauf. Selon ce qu'il lui apprenait, la guerre touchait à sa fin, et la campagne ne se terminerait pas sans qu'il reçût de brillantes récompenses de sa bonne conduite. Tant de joie succédant à une longue peine lui faisait verser d'abondantes larmes. Victor, moins attendri, riait; il plaisantait avec insouciance de ses exploits, de ceux de la ligue et même de l'armée royale; il ne prenait un ton grave et respectueux qu'en parlant du roi. L'idée du danger qu'il courait dans une ville toute ligueuse ne s'était pas présentée une seule fois à l'esprit de ce jeune homme. La mère et la sœur ne montraient pas plus de prévoyance que lui; elles faisaient gaiement les honneurs d'une collation servie par Catherine auprès

du lit de la malade, et Victor fêtait ce repas avec toute la franchise d'un appétit de dix-sept ans.

« Où donc est mon digne oncle ? demanda enfin de Merval en se versant pour la quatrième fois d'un vieux vin, le meilleur de la cave de l'avocat.

— Au conseil, mon cher enfant. Peut-être en ce moment décide-t-il les Laonnais à se soumettre.

— Qu'il ne fasse pas cela ; il nous priverait du plus gentil assaut qui ait jamais été donné à une ville rebelle. Tout est prêt. Vous verrez comme cela sera conduit par le roi en personne.

— Ah ! mon frère, ne nous attristez pas ; laissez là vos images de combats et de meurtre. Il est si bon de vivre sans rien craindre ! »

En effet, la jeunesse a tant besoin de bonheur et de joie ! Henriette passait des jours si tristes depuis que la guerre civile avait amené l'armée royale sous les murs de Laon, que l'on comprend qu'elle demanda grâce pour sa sécurité du moment, si folle qu'elle fût. Mais le ciel ne devait pas exaucer sa prière. Catherine accourut épouvantée :

« Madame ! madame ! on entend des cris dans la rue. C'est le juge de police et sa meute. On dit qu'ils viennent ici chercher monsieur le chevalier.

— Mon fils, cachez-vous !

— Non pas, non pas, maman ; je vais me retirer par où je suis venu. Les bouledogues de maître Innocent la Biche ne sont pas assez lestes pour forcer un lévrier comme moi, et je vide ce dernier verre à leur entière déconfiture. »

Comme Victor posait son verre sur la table, l'un des valets qui avaient accompagné l'avocat entra précipitamment ; il apportait la nouvelle que Jacques Faultré et vingt-deux bourgeois partisans de la paix venaient d'être arrêtés à la sortie du conseil par ordre du comte de Sommerive. Le prévôt avait décidé le jeune de Guise à

ce nouvel acte arbitraire, en accusant l'avocat de trahison et d'intelligence avec l'ennemi. Pour preuve, disait-il, il y a en ce moment dans la maison de l'avocat un espion du roi de Navarre, Nicolas Lалу.

« Ce mensonge est facile à confondre, s'écria M^{me} de Merval ; il n'y a ici que mon fils le chevalier. Il ne se rendra qu'au gouverneur ou au comte de Sommerive lui-même, et l'armée royale compte un assez grand nombre de ligueurs prisonniers pour qu'un échange soit facile.

— Je prendrais ce parti, madame, si je pouvais me résoudre à manquer la fête de demain ; mais il faut que, coûte que coûte, je sois à mon poste avant minuit. Ainsi, embrassons-nous. Adieu, petite sœur ; à demain. Toi, André, suis-moi pour fermer la porte sur mes talons. Quel tapage ! ne dirait-on pas une meute à la poursuite d'un marcassin ? »

En parlant ainsi, Victor s'élança hors de la chambre de sa mère, en ayant soin de fermer la porte à double tour derrière lui, pour n'être pas suivi par Henriette ou M^{me} de Merval, qui déjà s'était jetée à bas de son lit, à demi suffoquée de douleur et d'indignation.

En descendant l'escalier, il arma soigneusement les pistolets qu'il portait à sa ceinture. André prit en passant un manche à balai.

« Vraiment, te voilà bien équipé pour entrer en campagne, mon pauvre André ! N'y a-t-il donc pas une rapière dans cette bienheureuse maison ? Par bonheur, tous ces criards aboient dans la cour, et nous aurons le temps de traverser le jardin.

— Je ne le crois pas, monsieur. Regardez là-bas sous les arbres ! voyez-vous les gens du juge de police ? Ils sont aussi fins que nous, ils ont trouvé le moyen d'entrer dans le jardin par derrière, et fussions-nous armés de pied en cap comme le bienheureux saint Martin, la résistance serait encore inutile.

— Avançons toujours ! peut-être ne

sera-t-il pas impossible de leur échapper.»

Les rayons de la lune, alors dans tout son éclat, éclairaient en plein le parterre qui régnait devant la maison. Victor et André furent découverts à l'instant où ils posaient le pied dehors; ils se virent entourés de gens de la lie du peuple et de soldats de la milice bourgeoise bizarrement équipés. Si peu respectable que fût l'aspect de cette troupe, le jeune chevalier comprit bien la justesse des prévisions d'André. Cependant il ne voulut pas se rendre tout d'abord, et s'adossant à la muraille, un pistolet de chaque main, il leur cria :

« Arrière ! manans ; les filets de votre juge de police ne prennent pas des oiseaux de mon plumage. Je suis le chevalier de Merval, officier dans la compagnie d'ordonnance du maréchal duc de Biron. Etsus, que le plus honnête de vous me conduise au gouverneur, ou au comte de Sommerive. »

Les gens d'Innocent la Biche lui répondirent par les cris de : « Mort au traître ! A la potence le double espion ! » Au même instant, les piques, les broches, les fourches, les mousquets, furent dirigés contre lui par les assaillans.

« Diable ! pensa en lui-même le jeune de Merval, non seulement ils me font manquer à mon poste au moment d'une action, mais ils en veulent à ma vie... je la leur vendrai chèrement ! »

Sans se laisser approcher davantage, le chevalier fit feu de l'un de ses pistolets, qui blessa le plus avancé de la troupe. Les assaillans s'écartèrent ; mais bientôt, s'encourageant l'un l'autre, ils revinrent à la charge. De Merval n'avait plus qu'un coup à tirer ; son second pistolet déchargé, il se trouverait désarmé... il retarda ce moment autant qu'il put. Enfin il fallut en venir là ; jetant alors ses armes, devenues inutiles, il prit le bâton des mains d'André, toujours immobile à ses côtés, et se mit à le manœuvrer si habilement, qu'un moment il tint ses ennemis en respect ; mais un clerc du

chapitre de Saint-Jean (tous les moines avaient pris les armes dans cette guerre) se glissa en rampant jusqu'au jeune officier, le saisit par une jambe et le renversa. Tousse jetèrent sur lui, le garrottèrent et le traînèrent devant le magistrat, qui venait d'entrer de son côté dans la maison de Jacques Faultré en enfonçant la porte.

Innocent la Biche avait plus d'une raison pour désirer cette capture. Voyant le roi maître de toute la France, il avait pensé à dicter des conditions pour la remise de Laon, et ne craignit pas de demander la souveraineté indépendante de la ville et de ses environs ; c'était le refus ironique du roi que l'imprudent Victor avait été chargé de glisser dans le creux d'un saule. Il importait donc au juge de faire disparaître un émissaire qui pouvait dénoncer ses turpitudes au comte de Sommerive, partant au duc de Mayenne... aussi, sans vouloir l'entendre, il fit jeter le chevalier de Merval dans un cachot.

II.

Cette expédition nocturne et les arrestations qui l'avaient précédée causèrent une grande émotion dans la ville. Dès le point du jour, les habitans se répandirent dans les rues ; ils avaient hâte de se procurer des renseignemens sur cet événement ou de colporter les nouvelles qui leur étaient déjà parvenues. Les récits se croisaient, différens selon la couleur de l'opinion du narrateur. Les partisans de la Ligue criaient bien haut que les magistrats avaient sagement agi ; qu'il ne fallait faire aucune grâce aux traîtres et aux lâches ; qu'ils espéraient que le prévôt allait faire un exemple sur le misérable tombé entre ses mains, et qu'il serait peut-être bon de juger de même les citoyens arrêtés, en commençant par Jacques Faultré. Pendant que ceux-là déblatéraient ainsi, d'autres murmuraient moins haut qu'il était infâme de faire mourir un homme sans jugement, pour le bon

plaisir de Claude le Gras et d'Innocent la Biche; que ceux qui avaient parlé en faveur de la paix n'avaient qu'usé de leur droit en faisant part au conseil de leur opinion, qui, après tout, n'était pas si coupable dans l'état où se trouvaient les affaires de la sainte-union; quand Mayenne, battu de tous les côtés, ne tenait la campagne qu'afin d'obtenir de meilleures conditions pour lui et ses partisans.

Ceux qui proféraient ces discours étaient écoutés favorablement; car il y avait dans Laon, comme dans toutes les villes assiégées, bon nombre d'habitans que les rigueurs d'un siège blessaient dans leurs intérêts.

Mais les rumeurs devinrent encore plus fâcheuses contre le prévôt. On s'attendait à un assaut, et le son du tambour appelant les citoyens aux murailles fit trouver bien éloquentes les paroles de Faultré en faveur de la paix. Tout-à-coup le bruit se répand qu'on élève une potence sur la place de l'évêché, en face des fenêtres de l'appartement que le comte de Sommerive occupe dans ce palais. On nomme le patient : selon les uns, c'est l'avocat Faultré; selon d'autres, il ne s'agit que de Nicolas Lалу, arrêté dans la maison de l'avocat, au moment où il complotait de livrer la ville à Balagny et au maréchal de Biron, qui en avaient promis le pillage à leurs soldats. N'importe! c'est un homme mis à mort sans jugement; et la foule du peuple qui n'était point retenue sur les remparts, les vieillards, les femmes, les enfans, les gens sans aveu, se précipitèrent vers la place. Les bruits les plus contradictoires continuaient à circuler dans cette foule et même parmi la garnison. On allait mettre à mort non seulement l'espion Nicolas, mais l'avocat Faultré et sa sœur, la dame de Merval, qui avait fait fabriquer des clefs de la porte Saint-Martin pour les livrer au roi. Le prévôt et le juge de police n'étaient si pressés de faire mourir ce jeune homme et ne lui refusaient des juges

que parce qu'il connaissait leurs intrigues pour rendre la ville, et la livrer à sac aux soldats mercenaires que Henri IV était malheureusement obligé d'employer à soumettre ses sujets rebelles. Selon d'autres, le patient était un officier de l'armée royale qui s'était introduit dans la ville pour apporter au conseil des propositions de paix. Le juge de police, disait-on, était assez disposé à lui rendre la liberté, mais le prévôt s'obstinait à le faire pendre comme espion pour rendre toute capitulation impossible.

Cette version, la seule qui approchât de la vérité, fut en quelque sorte confirmée par l'apparition de M^{me} de Merval, se rendant à l'évêché, accompagnée de sa fille et soutenue par le respectable curé de Sainte-Genève-des-Champs, sa paroisse. Tous les colloques s'arrêtèrent à sa vue; la foule s'écarta pour la laisser passer, et l'on apprit enfin que le fils unique du chevalier de Merval était la victime choisie par la damnable politique du prévôt.

La famille de Merval était aimée à Laon; les Laonnais l'avaient adoptée: ils l'appelaient la fleur de la ville. Cette mésalliance du chevalier, qui ailleurs lui aurait été reprochée, flattait l'orgueil démocratique des bourgeois, et les ligueurs eux-mêmes, bien qu'en applaudissant tout bas à la combinaison machiavélique de Claude le Gras, qui, par ce meurtre, brouillait les cartes au moment où la capitulation semblait imminente, n'osaient défendre hautement la conduite du prévôt.

Le comte de Sommerive, auquel M^{me} de Merval allait, dans sa détresse, demander la grâce de son fils, était, comme nous l'avons déjà dit, un très-jeune homme; il n'avait que très-peu d'autorité; son rang le mettant en évidence, il redoutait par-dessus tout de compromettre les intérêts de la ligue, et d'être responsable auprès de son père, le duc de Mayenne, de la perte d'une place importante.

Déjà Dubourg, plus soldat que courti-

san, l'avait fortement réprimandé; pour cet ordre de passe donné à Nicolas Lahu. Il était demeuré honteux et pantois à la pensée qu'il avait failli livrer Laon pour procurer des œufs de fourmis à ses faisandeaux. Cependant, quand les discours et les larmes de M^{me} de Merval et d'Henriette furent parvenus à le convaincre que l'on se préparait à pendre un gentilhomme, l'esprit de caste s'éveilla. « Par les armes de mon père! s'écria-t-il, telle chose ne se passera pas dans une ville où je commande; qu'on aille chercher le gouverneur et les magistrats, tous trois viendront prendre mes ordres à la cjadelle. » Le comte ayant exprimé ses volontés, salua M^{me} et M^{lle} de Merval, ainsi que l'ecclésiastique qui les accompagnait, et sortit de la galerie où il avait donné son audience. Un instant après, il quittait le palais de l'évêché accompagné d'un brillant état-major. Henriette et sa mère, rassurées un instant par ces airs princiers, ne tardèrent pas à apprendre que les ordres du jeune comte ne s'étaient pas exécutés avec un empressement égal à la hauteur avec laquelle il les avait donnés; Dubourg s'était excusé par la nécessité de sa présence sur un point menacé, le prévôt se trouvait retenu à la maison commune, et maître Innocent la Biche dans son lit, par suite de ses fatigues de la veille.

Tandis que chacun éludait ainsi l'entrevue, le temps marchait; l'heure marquée pour l'exécution approchait. M^{me} de Merval et sa fille, pressées sur le même siège, comptaient les minutes avec anxiété; elles semblaient vouloir arrêter la marche trop rapide du temps en retenant leur haleine. Le curé se promenait, il cherchait quelles consolations il pourrait donner à cette mère désolée. « Ma fille, dit-il en s'approchant de M^{me} de Merval, et lui montrant un tableau représentant la Vierge Marie, voilà votre guide et votre modèle en ce monde.

— Oui, mon père!

— C'est, ma fille, l'image de toutes les mères, le source du bonheur est sur ses

lèvres tant que son fils enfant repose sur son sein; mais du moment où le temps vient de remplir sa mission sur la terre, elle tremble, souffre, pleure et se résigne...

— Mon Dieu! mon père, est-il donc impossible que mon pauvre enfant évite cette ignominie?

— Dieu l'a soufferte, ma fille. »

La malheureuse mère ne put supporter plus long-temps ces exhortations; les sanglots la suffoquèrent, on crut qu'elle allait perdre connaissance. Henriette courut à l'une des fenêtres, et souleva le lourd rideau de velours qu'on avait abaissé pour amortir les rayons brûlans du soleil.

Toute l'armée royale était en bataille dans la plaine; les soldats de la ligue, empressés de se rendre à leur poste, se faisaient jour à travers la place encombrée de peuple. Ce spectacle de guerre et de confusion fut à peine remarqué d'Henriette; les lances, les mousquets brillaient dans la plaine et sur la montagne de Saint-Vincent, dont l'abbaye était au pouvoir des soldats du roi; le canon tonnait sur les remparts... Que lui importe!... ce qu'elle voit, c'est le gibet dressé de l'autre côté de la place... Elle retient un cri prêt à s'échapper de sa poitrine, et laisse retomber le rideau pour dérober à sa mère un spectacle qui lui enlèverait le peu de vie qui lui reste. Sous prétexte d'aller lui chercher du secours, elle sort de la galerie; elle s'arrête, prête l'oreille au murmure du peuple... ce sont des menaces qui ne s'adressent pas toutes à l'espion... des cris de commisération arrachés par la jeunesse du patient; son frère s'approche du fatal gibet... mais il a des amis dans la foule, des amis qui peuvent secourir le courage d'une femme au désespoir... Elle oublie tout, hormis le danger de son frère, et sort du palais sans que les gardes songent à la retenir.

Une charrette, escortée des archers de la prévôté, marche lentement à travers la foule. Le jeune de Merval est placé sur cette

ignoble voiture ; un prêtre , le même qui l'a fait prisonnier , est près de lui et l'exhorte à mériter la miséricorde de Dieu en confessant la nature de ses relations avec Innocent la Biche. Victor l'écoutait à peine , il disait bien en son cœur : « Seigneur ! Seigneur ! que votre volonté soit faite ! » mais , reportant sa pensée sur ses dix-sept ans , sur tous les plaisirs d'une vie embellie par la faveur d'un grand roi et l'amour d'une mère et d'une sœur chérie , il ajoutait avec encore plus de componction : « S'il vous plaisait , Seigneur ! d'éloigner de moi ce calice ! »

« Mon frère ! mon frère ! s'écrie Henriette avec l'accent du désespoir. Mes amis ! mes concitoyens ! on vous trompe !... ce n'est point un espion , c'est mon frère ; mon frère le noble chevalier de Merval ! Vous nous connaissez tous ; ma mère a toujours été bonne pour vous ; mon oncle n'a jamais refusé de défendre vos droits ; tout petits , vous aimiez à nous voir parmi vous. Il en est qui ont porté dans leurs bras et caressé avec amour ce bel enfant qu'on veut tuer aujourd'hui... on n'oublie pas de telles choses !... Sauvez-le ! sauvez-nous tous avec lui ! »

Ces prières , entremêlées de cris et de larmes , émeuvent le peuple ; on n'en peut plus douter , c'est bien le jeune chevalier de Merval qui va périr d'un supplice infâme ; ce meurtre doit aussi compromettre la ville et rendre toute capitulation impossible... il faut s'y opposer.

On s'ébranle , on se presse ; la voix des ligueurs est étouffée par des clameurs contraires. Les archers présentent la pointe de leurs piques à la multitude , qui s'arrête un moment indécise. Sur l'ordre du commandant de cette troupe , le cheval qui conduit la charrette est lancé au galop. La lourde voiture arrive promptement au pied du gibet , écrasant sous ses roues tout ce qui se trouve sur son passage : des femmes , des enfans sont renversés ; la fureur du peuple s'en accroît ; mais les soldats , se for-

mant en cercle au pied de l'échafaud , l'intimident encore une fois. Les partisans de la ligue , revenus de leur premier étonnement , rendent coup pour coup à leurs adversaires , et repoussent aux cris de : Vive Mayenne ! mort aux lâches ! ceux qui les attaquaient en criant : A bas le prévôt ! vive la noblesse laonnaise ! Pendant ce tumulte et ces rixes , Victor est arraché de la charrette , malgré la résistance qu'il oppose à l'exécuteur des hautes œuvres et à ses aides ; on le porte sur l'échafaud ; la corde est prête ; le nœud fatal est passé à son cou... Un cri terrible s'élève de la foule... il est pendu ; le bourreau s'appête à renverser l'échelle... Une jeune fille est sur les échelons : c'est Henriette de Merval. Personne ne s'est opposé à sa course intrépide. Sa figure délicate et gracieuse , son extrême jeunesse , tout , jusqu'à sa robe de soie , où sont brodées les armoiries de sa famille , a servi à la protéger ; les gardes n'ont pu se résoudre à la frapper ; les bourreaux n'osent porter la main sur elle... Elle monte , saisit la corde d'une main , de l'autre les ciseaux d'or suspendus à sa ceinture , et , avec une force et une adresse non moins surprenantes que son courage , elle coupe le nœud fatal !

Victor tombe sur l'échafaud. Cette secousse suffit pour lui rendre l'usage de ses sens ; il se relève aussitôt , et agitant en l'air l'écharpe blanche de sa sœur , il crie : Vive Henri IV ! à moi , braves Laonnais !

Le bruit du canon tonnant contre les remparts , et soutenu d'une vive fusillade , appuie cet appel au royalisme des habitans de Laon. Si la ville est forcée , ils ont à supporter toutes les horreurs du pillage ; si au contraire l'armée royale est vaincue , les magistrats et le conseil appesantiront plus que jamais leur despotisme sur eux. Ces considérations décident un nouvel élan ; le jeune Merval et sa sœur sont enlevés et portés en triomphe aux cris de vive le roi ! On se précipite vers la prison

où sont enfermés Jacques Faultré, les échevins et la plupart des notables; on brise les portes: les prisonniers, mis en liberté, délibèrent aussitôt ce qu'ils doivent faire pour le salut de la ville. Innocent la Biche, le prévôt, et le comte de Sommerive accourent pour rétablir l'ordre; ils sont accueillis par une multitude furieuse qui maudit la sainte-union et demande la paix. En moins d'une heure l'émeute est devenue un soulèvement, et le soulèvement une révolution.

Le comte, les magistrats et leurs partisans se retirent à l'évêché; une plus longue résistance est impossible; ils se résignent à traiter. Le brave Dubourg et ses soldats, pressés entre l'armée du roi et la ville révoltée, demandent à capituler.

Le chevalier de Merval, désigné pour accompagner les parlementaires, vint d'abord embrasser sa mère, qui était encore plus émerveillée de vivre elle-même, après une si tragique aventure, que de le retrouver vivant.

Henri IV, toujours généreux, traita la garnison et ses chefs en ennemis vaincus et non en rebelles soumis. Le comte de Sommerive, Dubourg et ses soldats, sortirent avec les honneurs de la guerre, sans autre condition que de ne pas porter les armes contre le roi.

Innocent la Biche ne fut pas souverain indépendant du Laonnais, mais il devint prévôt en remplacement de son gendre. Il gouverna selon les lois, et non plus d'après ses caprices. Claude Legras, moins habile, rentra dans la vie privée, emportant dans sa retraite les malédictions des amis de l'ordre, à cause de ce qu'il avait fait, et le mépris des fanatiques, qui l'accusèrent d'inaction dans les momens critiques.

Victor de Merval fut, comme on le pense bien, fort loué et caressé à la cour pour la part qu'il avait eue à la reddition de Laon, l'une des places les plus importantes de la ligue. Le roi voulut marier lui-même Henriette et la fixer à sa cour, dont elle fit l'or-

nement par son esprit et sa grâce, car elle se garda bien de se poser en héroïne, ce qui l'aurait rendue, jusqu'à la fin de ses jours, aussi ennuyeuse qu'elle avait été noble et brave pendant quelques instans.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Du Monde,

DE SES COUTUMES ET DE SES USAGES,

LETTRES D'UNE GRAND'MÈRE

A SES PETITES-FILLES,

PAR M^{me} LA COMTESSE DE BRADI.

SEPTIÈME LETTRE.

A M^{lle} Pulchérie de Gris mantel, au château de Revel.

Savez-vous, ma petite-fille, que je vous crois destinée à devenir une personne merveilleuse? Savez-vous qu'au lieu de vous gronder de la résolution que vous avez prise, je la trouve digne des plus grandes louanges? Mais je m'expliquerai, pour que les *bonnes têtes* de Revel ne m'accusent pas de radotage, comme elles vous accusent de déraison.

Je conviens que si vous n'éprouviez pas un besoin immodéré d'applaudissemens quand vous exécutez une fantaisie sur le piano ou que vous chantez la plus simple romance, vous ne sentiriez pas *vos mains se paralyser* et votre *gorge se serrer*. C'est, dites-vous, la peur qui vous prive de tous les moyens que la nature et un travail assidu vous ont donnés; et la preuve, c'est que lorsque vous n'avez pour auditoire que des parens et quelques vieux amis, votre exécution est rapide, nette; votre

voix étendus, et que vous ne manquez pas un trait... Mais cette peur ne provient que de la crainte de mal faire; et le mal faire dans ce cas-ci n'aura pour résultat qu'un triomphe de moins, car vous n'êtes plus une petite fille que l'on gronde à l'occasion d'une fausse note... Il est donc bien positif que ce sont les angoisses d'un orgueil inquiet qui produisent sur vous un effet physique; et lorsque vous voulez ne plus vous exposer à ce genre de douleurs si désagréables, je vous trouve sensée; mais quand vous me dites qu'irritée de ne pouvoir maîtriser votre timidité, vous joignez, au dépit contre vous-même, des mouvemens de jalousie qui vous rendent pénibles jusqu'aux succès de vos cousines, et que vous renoncez décidément à faire de la musique hors du cercle de la famille, car vous ne voulez devenir *ni envieuse, ni méchante*, oh! alors vous êtes bien plus qu'une fille sensée, vous êtes une fille qui joignez le courage à la sensibilité, une vraie philosophe chrétienne, et j'ai pour vous une vive admiration, quoique votre résolution ne soit que l'accomplissement d'un devoir, quand vous reconnaissez que, malgré vos efforts, vous ne sauriez surmonter les terribles effets produits par une si petite cause... Oui, ma chère Pulchérie, il est beau de combattre ses passions et d'espérer les vaincre; mais il est prudent de ne pas les exciter, et la défiance de ses forces est le gage le plus sûr qu'un humain puisse donner de sa vertu. La Sagesse éternelle nous a dit : *Fuyez la tentation*; et aussi : *Celui qui aime le péril y périra*. Ces paroles doivent régler la conduite de quiconque aspire à une vie irréprochable et heureuse. Laissez la présomption souhaiter des luttes, rêver des couronnes après une victoire toujours incertaine, et tournez à votre profit cet adage d'un ancien : *Dans le doute, abstiens-toi*... Où sera l'inconvénient, s'il vous plaît, quand vos talens ne serviront qu'aux plaisirs de ceux qui vous aiment et que vous

aimez?... Les châtelaines de Revel ont eu plus de raison que je ne croyais quand elles vous ont dit de me demander mes avis. Il n'est rien, je le vois, qui ne soit texte de sermon à mon âge; vous venez de m'en fournir un sur la culture des arts d'agrément, dont je profiterai, car ils ne sont plus un chapitre sans conséquence dans l'histoire de nos jours.

Il en est des études qui ont les arts d'agrément pour objet, comme de toutes les actions de la vie : quel but se propose-t-on? quels sont les moyens de réussite? On peut, Dieu merci, retrancher maintenant la danse de ces études; peut-être même en est-on venu à trop négliger, non l'art de remuer rapidement et difficilement les pieds, comme je l'ai vu faire, mais l'art très-désirable de rendre noble et gracieux le maintien des jeunes personnes. L'enseignement sur ce point est indispensable; je n'ai pas rencontré six femmes en ma vie qui sussent se bien tenir assises ou debout, qui sussent entrer dans un salon ou en sortir convenablement sans qu'un maître le leur eût appris. Faute de leçons, on imagine de porter le menton en avant, les coudes en arrière; on penche la tête à droite ou à gauche; on appuie les épaules sur son fauteuil; on croise un genou sur l'autre; on tient gauchement un éventail; les pointes des pieds se rapprochent ou s'éloignent; toutes les habitudes du corps deviennent vulgaires et n'en sont pas moins affectées; car le naturel dans les gestes provient surtout d'un désir d'être inaperçue, que notre sexe éprouve rarement. Il faut donc prendre dès l'enfance des leçons de danse, et d'un excellent maître, afin qu'il place la tête, les bras, les jambes et pose le corps. A Paris, où pendant six mois la pluie détrempé les promenades et rend les rues impraticables, les leçons de danse deviennent un exercice très-sain et même très-agréable, si plusieurs jeunes personnes se réunissent pour le prendre ensemble. J'ai dit sur la danse.

Mais, mon enfant, comment parlerai-je de la musique au moment où elle menace d'envahir toute l'existence de vos contemporaines ? Dois-je la déclarer, comme vous, le plus excitant véhicule qui ait jamais agi sur la vanité féminine ? Je ne sais rien exagérer... *Tout est saint aux saints* : le contraire de cette maxime est vrai aussi. J'ai vu des femmes rougir d'orgueil parce qu'elles avaient le secret de réunir le *talon au pied* du bas qu'elles tricotaient par une maille merveilleuse : j'en ai vu qui s'entretenaient de la confection de leurs confitures, en pesant leurs paroles pendant des heures, mais qui souriaient dédaigneusement quand on leur demandait la communication de leurs recettes, qu'elles refusaient ; d'autres (c'était en province) devenaient inabordable à l'occasion d'une lessive ; enfin l'intention de prouver à autrui ce que l'on vaut et ce qu'il ne vaut pas est la source de mille torts, de mille peines, quel que soit le sujet à propos duquel on veuille briller. Je conviens qu'un triomphe musical, décerné par des amateurs de salon, puisse être plus enivrant que les compliments forcés d'une société de ménagères ; mais ne vous y trompez point : si la gloire est pondérable, l'envie ne l'est pas moins. Je n'ai jamais été témoin d'aucun succès qui n'ait excité plus de haine que d'admiration. Voyez d'après cela s'il est bien logique de donner quatre heures de votre journée à l'instrumentation et deux heures à la vocalisation ; car il ne faut pas moins de temps pour acquérir un talent dont l'exercice ne devienne pas la tribulation de votre société : encore ai-je l'obligeance de supposer que la nature vous a donné une oreille sensible à la mesure et une voix juste. Après avoir eu ainsi à vous louer du sort et d'une laborieuse persévérance, vous n'aurez plus à redouter que quelques centaines de rivales, quelques centaines de causeurs que votre symphonie interrompt, et une majorité absolue que la musique ennuie presque autant que

les compliments dont elle paie vos gammes chromatiques, trilles et autres difficultés, dépréciées aussitôt qu'appréciées.... Vos fatigues, votre courage, n'empêcheront pas cependant que, pour quelques pièces de monnaie, on ne puisse tous les soirs entendre des artistes avec lesquels aucune illusion ne vous permettra jamais de vous comparer. Je sais que l'on dit aux jeunes personnes que, destinées le plus ordinairement à se marier, un talent n'est qu'un moyen de plus d'attacher leur mari : comme il faut être vrai avant tout, je vous dirai, moi, que c'est très-souvent un moyen de l'éloigner ; car il n'est rien de plus insupportable que les études préparatoires d'un concert. A moins que votre mari ne soit musicien aussi, qu'il n'ait sa partie à faire, vos exercices, vos répétitions l'excelleront ; il sera bien poli s'il se borne à quitter votre appartement, dont les échos répètent jusqu'à satiété les mêmes sons.... il en est beaucoup dont l'impatience est moins courtoise. Eh ! qu'arrive-t-il, bon Dieu ! quand des mains sèches et tannées se promènent sur les touches d'un piano ou sur les cordes d'une harpe ? Voyez-vous une guitare pressée par de vieux bras ? Et la belle voix long-temps applaudie, qu'en dit-on quand elle passe par un larynx devenu saillant, ou que recouvre un double, un triple menton ? Ces deux extrémités sont là, menaçantes, inévitables pour toute chanteuse qui réunit gratuitement un auditoire. Qu'est-ce donc que ce travail ayant pour objet un mérite qui requiert d'abord de belles dents, une taille svelte, de la fraîcheur et de la jeunesse ? On peut s'abuser, il est vrai, et croire posséder ces avantages alors qu'ils n'existent pas... Mais que de peine faut-il prendre pour tromper sur ce point les autres et soi-même ! Et quel chagrin quand l'erreur n'est plus possible ! quand on découvre que le ridicule a été le prix de ces derniers soins qui ont tant coûté !

Etudiez la musique avec un autre des-

sein : celui de varier vos occupations, de ne jamais avoir recours à l'oisiveté pour vous délasser, de vous distraire dans les peines légères de la vie, d'être agréable aux autres, non en affichant la prétention de leur paraître habile, mais en devenant nécessaire à leurs plaisirs. Ces heures fastidieuses, passées à vous donner une exécution surprenante, employez-les à vous familiariser avec la musique des maîtres; apprenez à jouer, à chanter à la vue; apprenez à lire une partition à transposer. Vous n'exécuterez pas brillamment quatre ou cinq morceaux, dont votre famille et vos amis sont ennuyés, mais vous fixerez l'attention par la variété : vous ravirez votre propre oreille par l'audition de ces chefs-d'œuvre; et votre esprit, que ne troublera point l'attente de l'effet que vous produirez, sera tout entier au charme de la musique. Apprenez surtout à accompagner; talent rare, qui n'annonce aucune prétention et excite la reconnaissance générale; enfin sachez par cœur autant de contredanses, de walses, de galops, qu'il vous sera possible d'en retenir : jouez-les gaiement et complaisamment, et croyez que l'on gagne plus de cœurs en s'occupant des autres qu'en les occupant de soi.

Je n'en trouve pas moins exagéré le temps que l'on donne à l'étude d'un art qui demande tant de conditions indépendantes de la volonté de celle qui le possède. La seule circonstance de ne pouvoir s'exercer qu'un temps limité, et assez court (pour les personnes d'esprit), pourrait faire classer la musique parmi les occupations frivoles. Ajoutez qu'il faut y renoncer si l'on a dans sa famille un parent malade, même quand on n'est point obligé de le garder; et que dans toutes les calamités publiques, les chants et le son des instrumens blessent les oreilles... De tout cela je ne conclus point qu'il faille s'interdire un art que Dieu a semblé bénir, que l'on admet dans nos temples, qui peut réjouir un vieux père, égayer de jeunes enfans, réunir

des amis et favoriser dans les femmes le goût de la vie privée en charmant leur solitude; mais je demande que la raison, que la modération règle cette étude, et que l'orgueil n'empoisonne point cette source d'un plaisir pur.

L'art de la peinture est plus dans la dépendance de celle qui le possède; cet art l'isole moins des autres connaissances, s'accorde tout autrement avec la timidité, la modestie de notre sexe, et si jamais il vous plaisait de joindre l'humilité chrétienne à d'autres vertus que le monde comprend beaucoup mieux, la peinture vous en laisserait la liberté; car vous pouvez par cet art triompher dans le secret de votre maison, de votre chambre... Mais sans être sur cette voie de perfection, vous pourrez recueillir bien des éloges à propos du plus excellent tableau sans éprouver ces vertiges qui troublent les meilleures têtes aux bruyans applaudissemens des vrais ou feints *dilettanti* de salon que réunit un concert. On peint tant que l'on voit clair, et comme on n'a jamais de raison pour recevoir dans son atelier, on peut peindre avec des *lunettes* sans renoncer à certaines prétentions d'agrémens et de jeunesse : ce qui n'est praticable ni pour la dame pianiste, ni pour la dame cantatrice, bien que ce désastreux instrument d'optique s'appelle de nos jours *bésicles*... A cette considération, qu'on ne dédaigne pas toujours, joignez la considération bien autrement intéressante de votre mission sur la terre, qui consiste à soigner les malades; car laisserez-vous servir par des mercenaires votre père, votre mère, votre mari, vos enfans en danger? Vous éloignerez-vous d'eux pendant leur convalescence? Combien l'on doit se féliciter de posséder un art dont la distraction, si puissante sur l'âme, s'accorde avec les devoirs les plus doux et les plus sacrés! Enfin la peinture exige que l'on sache l'histoire, que l'on ait quelque teinture de chimie, et surtout que l'on contracte l'habitude d'observer.

Quant au genre qu'il convient aux femmes de peindre, leur maître seul a le droit de l'indiquer : les dispositions étant pour beaucoup dans le talent auquel un amateur peut prétendre. Je dis *amateur*, car lorsqu'il est question de professer quelque art que ce soit, en *artiste*, les efforts de la volonté, la vie entière consacrée au travail, font surmonter de telles difficultés, que l'on ne sait plus quelle part a la nature dans l'exécution. Qui se serait douté que M^{me} Malibran avait trempé de larmes son solfège ? qu'elle avait été fréquemment, rudement battue ? Et qui songe que c'est à de semblables moyens que nous devons beaucoup de célébrités ? Je n'ai rien à opposer aux faits qui ressortent de certaines nécessités ; mais les innocentes joies du premier âge, remplacées par la terreur et la souffrance, sont une pensée qui m'a gâté bien des plaisirs. Je désirerai toujours que les parens, et par la suite les jeunes personnes elles-mêmes, s'assurent qu'elles ne trouveront point dans la nature de leur organisation d'obstacle par trop difficile à vaincre, quand il ne s'agira pas d'une connaissance indispensable ; et je réclamerai toujours en faveur de cette modération dans les désirs, quel qu'en soit l'objet, sans laquelle la vertu et le bonheur sont impossibles.

Le plus grand avantage des talens d'agrément, c'est la ressource dont ils peuvent être dans les revers de fortune. Malheureusement les jeunes personnes, en général, négligent toute espèce d'études dès qu'elles se marient ; et, en général aussi, les talens sont si peu réels, qu'ils cessent d'être reconnus dès que celles qui les possèdent veulent en tirer parti. Oh ! quelle différence entre l'auditoire de la femme amateur riche et celui de la femme artiste pauvre ! Faut-il donc contraindre la jeune fille à acquérir un art qui absorbera tout son temps ; et par crainte de la position que le sort lui fera, peut-être, négliger de développer en elle les facultés qu'exi-

gerait sa position déjà faite ? Je n'en crois rien ; et je me dis quelquefois que la majorité pense comme moi, puisqu'il arrive si rarement qu'un vrai talent se rencontre parmi les personnes de la société... mais pourquoi alors tant d'importance, de vanité, de jalousie ? Pourquoi tant de fausseté dans les applaudissemens, de malice dans les critiques !

Méditez tout cela, mon orgueilleuse mais sincère Pulchérie, et soyez assurée que si vous vous examinez et jugez avec autant d'intégrité, dans les diverses circonstances de la vie, que vous venez de le faire, vous obtiendrez l'estime et le respect de tous. Joignez-y l'amour de votre grand'mère et ses plus tendres bénédictions.

La comtesse DE GRISMANTEL.

Le Roi Aveugle.

BALLADE

TRADUITE DE L'ALLEMAND DE L. UHLAND.

Quelle est cette troupe de guerriers du Nord qui se presse là-bas sur la grève où le flot vient mourir ? Que demande leur chef, ce vieux roi aveugle ? Un long bâton soutient ses pas débiles, et sa voix plaintive fait retentir l'île entière. ¶

« O ravisseur ! s'écrie-t-il, rends-moi ma fille que tu retiens captive dans ton repaire de rochers. Les accords de sa harpe et ses chants si doux calmaient les ennuis de ma vieillesse ; tu m'as ravi Gunild au sein des danses qu'elle guidait sur nos rivages. A toi la honte qui flétrit le lâche, car tu as humilié mes cheveux blancs. »

Alors, de son antre sauvage sortit un géant farouche. Sa main balançait une lourde épée, dont il frappait l'écusson de son bouclier.

« Ta fille, ô vieillard, ne manquait pourtant pas de défenseurs, dit-il avec mépris en regardant les guerriers ; mais ils n'ont su la protéger ; ils sont nombreux tes guerriers, mais timides comme des femmes ! »

Les guerriers du vieux roi restèrent muets à ces outrages, pas un ne sortit des rangs, et le géant rentra dans ses rochers.

« Suis-je donc abandonné de tous ? » s'écriait l'aveugle couronné, lorsque le plus jeune de ses fils, seul présent à ces plaintes, répondit : « Père ! laisse-moi combattre ; car j'ai le bras fort et du courage au cœur.

— O mon enfant ! notre ennemi n'a jamais pu être dompté ; mais pourtant, ta main qui presse la mienne, annonce une noble vigueur ; eh bien, prends ma vieille épée, va ! et si tu succombes, l'Océan me servira de tombeau. »

Le jeune fils du roi s'éloigna seul.

« Silence !... » dit le vieil aveugle. Il

écoute... tout se tait près de lui ; mais bientôt les échos lointains lui apportent les clameurs d'un combat.

« Oh ! s'écrie-t-il, je reconnais le cliquetis de ma bonne épée ; oui, c'est elle qui rend ces sons éclatans. »

« Vous qui voyez, dit-il à ses guerriers, que voyez-vous ?

— Le ravisseur de ta fille est tombé, répondent-ils. Il a reçu un sanglant salaire. Gloire à ce jeune héros, digne d'être le fils d'un roi ! »

Tout redevint silencieux ; mais le vieillard prêtait encore l'oreille : « Qu'entends-je venir ? dit-il à ses guerriers ; n'est-ce pas le bruit de pas qui accourent ? »

— Oui, c'est ton fils chargé de ta pesante épée ; c'est Gunild, parée de ses cheveux qui brillent au soleil comme des nattes d'or.

— O mes enfans ! soyez les bien venus, s'écrie le roi aveugle ; car maintenant ma vieillesse sera heureuse et ma tombe honorée. Toi, mon noble fils, tu y placeras près de moi cette épée victorieuse ; et toi, Gunild, ma fille chérie, tu chanteras l'hymne de mes funérailles. »

EYSENBACH.



Le Retour de l'Empereur (1).

POÈME.

IV.

Oh ! t'abaisser n'est pas facile,
France ! sommet des nations !
Toi que l'Idée a pour asile !
Mère des révolutions !
Aux choses dont tu fais le moule
Tout l'univers travaille en foule ;
Ta chaleur dans ses veines coule ;
Il t'obéit avec orgueil ;
Il marche, il forge, il tente, il fonde,
Toi, tu penses, grave et féconde...—
La France est la tête du monde,
Cyclope dont Paris est l'œil !

Te détruire ? — audace insensée !
Crime ! folie ! impiété !
Ce serait ôter la pensée
A la future humanité !
Ce serait avengler les races !
Car, dans le chemin que tu traces,
Dans le cercle où tu les embrasses,
Tous les peuples doivent s'unir !
L'esprit des temps à ta voix change !
Tout ce qui naît sous toi se range !—
Qui donc ferait ce rêve étrange
De décapiter l'avenir ?

Te bâillonner ? — Rois ! Dieu lui-même
Pourra vous le prouver bientôt,
Ce siècle est un profond problème...
Dont la France seule a le mot.
Ce siècle est debout sur la rive,
D'une voix terrible ou plaintive,
Questionnant quiconque arrive,
Tribuns, penseurs, — ou rois, hélas !
Il propose à tous, dès l'aurore,
L'énigme inexpliquée encore,
Et, comme le sphinx, il dévore
Celui qui ne le comprend pas.

(1) Nous prenons au hasard, mesdemoiselles, dans cet admirable poème du plus grand de nos poètes, ces beaux et nobles vers que vous lirez avec orgueil à vos jeunes frères.

T'insulter ? — mais s'il se rencontre
Des rois pour courir ce danger,
Vois donc les choses que Dieu montre
A ceux qui voudraient t'outrager !
Vois sous l'arche où sont nos histoires,
Wagram les mains de poudre noires,
Ulm, Eylau, Dantzick, cent victoires,
Défiler au bruit du tambour !
Dieu, quand l'Europe te croit morte,
Prend l'empereur et te l'apporte,
Et fait repasser sous ta porte
Toute ta gloire en un seul jour !

T'insulter ! t'insulter ! ma mère !
Mais n'avons-nous pas tous, ô ciel,
Parmi nos livres, près d'Homère,
Quelque vieux sabre paternel !
Nos pères sont morts, France aimée !
Mais de leur foule ranimée
Peut-être on ferait une armée
Comme on en fait un Panthéon !
Prêts à surgir au bruit des bombes
Prêts à se lever si tu tombes,
Peut-être sont-ils dans leurs tombes
Entiers comme Napoléon !

Toi, héros de ces funérailles,
Roi ! génie ! empereur ! martyr !
Les temps sont clos ! dans nos murailles
Rentre pour ne plus en sortir !
Rentre aussi dans ta gloire entière !
Toi qui mêlais d'une main fière,
Dans l'airain de ton œuvre altière,
Tous les peuples, tous les métaux !
Toi qui, dans ta force profonde,
Oubliant que la foudre gronde,
Voulais donner ta forme au monde,
Comme Alexandre au mont Athos !

Tu voulais, versant notre sève
Aux peuples trop lents à mûrir,
Faire conquérir par le glaive
Ce que l'esprit doit conquérir.
Sur Dieu même prenant l'avance,
Tu prétendais, — vaste espérance ! —
Remplacer Rome par la France
Régnant du Tage à la Néva ;

Mais de tels projets Dieu se venge.
Duel effrayant ! guerre étrange !
Jacob ne luttait qu'avec l'ange,
Tu luttais avec Jéhova !

Nul homme en ta marche hardie
N'a vaincu ton bras calme et fort ;
A Moscou, ce fut l'incendie ;
A Waterloo, ce fut le sort.
Que t'importe que l'Angleterre
Fasse parler un bloc de pierre
Dans ce coin fameux de la terre
Où Dieu brisa Napoléon ;
Et, sans qu'elle-même ose y croire,
Fasse attester devant l'histoire
Le mensonge d'une victoire
Par le fantôme d'un lion !

Oh ! qu'il tremble, au vent qui s'élève,
Sur son piédestal incertain,
Ce lion chancelant qui rêve,
Debout dans le champ du destin !
Nous repasserons dans sa plaine !
Laisse-le donc conter sa haine
Et répandre son ombre vaine
Sur tes braves ensevelis !
Quelque jour, — et je l'attends d'elle ! —
Ton aigle, à nos drapeaux fidèle,
Le soufflettera d'un coup d'aile
En s'en allant vers Austerlitz !

VICTOR HUGO.

Revue des Théâtres.

—
La reine Jeanne, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Leuven et Brunswick, musique de MM. Monpou et Luigi Bordèse.

La scène se passe en 1347. Le 1^{er} acte au château d'Aversa, près Naples, les deux autres à Naples.

Le roi André est mort depuis un mois ; la reine Jeanne, sa veuve, habite sa bonne ville d'Avignon ; le duc de Capello, nommé

gouverneur en l'absence de la reine, a été chassé de Naples... le peuple est dans la joie... Plus de travail, plus d'impôts ; chacun commande, chacun est roi. On pille le palais de celui-ci, on brûle la maison de celui-là, on boit, on chante... Naples est un vrai paradis. Le prince Durazzo, profitant de ce désordre, veut se faire nommer roi. Il s'est adressé à Lillo, jeune hôtelier ambitieux, qu'il charge de répandre de l'or pour détruire le parti de la reine, ce qui ne lui est pas difficile ; la reine est inconnue au peuple ; le roi l'ayant toujours laissée au château d'Aversa, et

depuis un an elle habite Avignon ; aussi Lillo, qui verse à boire gratis aux lazzaroni, promet au prince de leur faire crier : Vive le roi Durazzo !

Les nobles vont se rendre au château d'Aversa ; le prince leur prouvera que le pouvoir de la reine est à jamais détruit ; que le peuple l'a choisi pour maître , et Lillo l'appuiera par une manifestation populaire. « Mais, reprend Lillo, quand vous serez roi, moi, je veux être marquis. — C'est convenu, » répond Durazzo.

Des pèlerins et des pèlerines viennent en prières à la madone d'Aversa : ils ont, de droit, hospitalité dans le château, et au moment où le prince Durazzo distribuait aux nobles réunis tous les titres et les honneurs de la couronne, une pèlerine, rejetant en arrière son capuchon, s'avance au milieu d'eux et leur dit : « C'est bien ! mes fidèles amis, et que laissez-vous à votre reine ? » Durazzo et les nobles s'éloignent saisis de respect et de crainte.

C'est Jeanne qui, pour rentrer dans son royaume de Naples, a quitté ses états de Provence, accompagnée du marquis d'Urbino. A quelques journées d'Aversa, ayant appris la révolte des Napolitains, elle s'était déguisée en pèlerine et avait suivi les pèlerins jusque dans son château. Bientôt elle se voit entourée de soldats, et Durazzo vient lui proposer de signer son abdication. « Vous pouvez me ravir le trône, répond Jeanne, mais me le faire abandonner... jamais ! » Les lazzaroni, amenés par Lillo, se mettent à crier sous les fenêtres : « Mort à la reine ! » Jeanne effrayée se retire dans son appartement. Hélas ! il ne lui reste pour amis dévoués que le marquis d'Urbino et le prince de Tarente ! Heureusement que ce dernier n'inspire aucun soupçon à Durazzo, qui le charge de conduire la reine dans l'île de Capri, au couvent de Santa-Maria. « L'abbesse est ma sœur, ajoute-t-il, et jamais Jeanne ne sortira de ce couvent. » En ce moment le peuple crie plus fort : « Mort à

la reine ! mort à la reine ! » A ces démonstrations de haine, Jeanne se décide à partir pour le couvent de Santa-Maria, et sort par une issue secrète, accompagnée du marquis d'Urbino et du prince de Tarente. Mais au lieu de s'embarquer pour l'île de Capri, elle donne de l'or au batelier qui devait la conduire, afin qu'il consente à abandonner sa barque sur les flots ; le marquis d'Urbino se rend en Provence pour en ramener des troupes ; Jeanne jette son voile sur le rivage, et sa mort paraissant certaine à Durazzo, il la fait publier à Naples, et donne l'ordre d'en fermer les portes, dans la crainte que, si la reine n'était pas morte, elle ne pût y rentrer. Précaution inutile ! car Jeanne, sous le nom de Teresa, déguisée en diseuse de bonne-aventure ; le prince de Tarente se disant son frère, sous le nom de Lorenzi, déguisé en improvisateur, se trouvaient, par cet ordre, enfermés dans Naples, comme ils traversaient cette ville pour se rendre dans les États-Romains.

Quinze jours se sont écoulés ; Jeanne et Tarente ne perdent pas leur temps. La reine par ses prédictions, le prince par son éloquence, se sont fait aimer du peuple et l'ont excité contre la noblesse, afin de déjouer les projets du prince Durazzo. Bien mieux, Lillo, malgré une promesse de mariage faite à Pepa, sa cousine, est devenu amoureux de Teresa, et la demande en mariage à son frère. « J'ai de l'argent, des terres, je suis noble, ajoute l'ambitieux hôtelier ; il y a quinze jours je n'étais que marquis... maintenant le prince Durazzo m'a fait duc... et ma femme sera duchesse. — Tout cela ne nous suffit pas, lui répond Tarente ; notre grand'mère, une sorcière habile, regardant la main de Teresa, s'est écriée : « Ton mari sera roi ! » L'amoureux Lillo se désespérait, lorsque Jeanne lui prenant la main, s'écrie à son tour : « En effet, je serai reine ! car je lis que tu seras roi. » L'hôtelier d'abord se trouve tout étourdi de sa destinée, puis il

finit par y croire. Cependant Durazzo l'embarrasse. « Puisque tu as la puissance de faire un roi, reprend Tarante, que n'en profites-tu pour toi-même?— Au fait!... Mais comment faire changer mes amis? » La reine entre dans l'hôtellerie de Lillo, puis elle en sort et lui remet un papier que le hasard, dit-elle, a fait tomber entre ses mains. Elle lit : « Prince Durazzo, grâce » au bruit de ma mort que vous avez fait » répandre, j'ai pu gagner les États-Romains. Emparez-vous du trône, puisque » c'est pour me le conserver. JEANNE DE » NAPLES. »

« Le perfide ! s'écrie Lillo, il nous vendait ! » Puis il court avertir ses amis et revient en disant : « Cette lettre a fait merveille. Durazzo ayant reconnu l'écriture de la reine, le peuple a voulu le tuer ; pour lui sauver la vie, je l'ai fait enfermer dans la prison du Castel-Nuovo. Ce n'est pas tout : apprenant que c'était Teresa qui venait de nous sauver, le peuple ne parlait que de sa science, de sa beauté, de son amour pour la patrie. Oui, mes amis, me suis-je écrié, Teresa est notre libératrice. A la place d'une reine haïe, mettez sur le trône une reine amie... Et alors mille voix m'ont répondu par le cri de : vive Teresa ! Je n'ai qu'un mot à dire... et Teresa est reine ! — Qui t'arrête ? demande Tarante. — C'est qu'une fois reine, Teresa peut oublier ses sermens... une couronne sur la tête, ça ôte la mémoire... mais cette crainte Teresa peut la détruire. — Parle, reprend Jeanne. — Échangez votre anneau contre le mien ; étendez le bras vers la chapelle de Saint-Janvier, et dites : « Teresa ne sera qu'à Lillo. » Elle fait ce qu'il désire... le voilà roi ! car il est l'époux de la reine. Dans son bonheur, l'hôtelier rassemble ses amis ; ils viennent entourer Jeanne en criant : « Vive notre souveraine ! vive l'éluë du peuple ! vive Teresa ! » Puis ils la portent en triomphe jusque dans le palais. Reentrée dans ses appartemens, elle revêt ses vêtemens de reine ; et à peine

s'est-elle montrée dans ce costume, que sa dignité, sa beauté, sa bonne grâce, excitent de nouveau les cris et l'admiration du peuple.

Mais la position de Jeanne devient fort embarrassante. Elle a cru que ce changement d'anneau, ce bras étendu vers la chapelle de Saint-Janvier, ces quelques paroles n'étaient qu'une plaisanterie ; elle ignorait que, d'après les usages de Naples, elle se trouvait réellement mariée avec Lillo, s'il ne renonçait lui-même à ce mariage. En vain elle engage Pepa, la cousine de l'hôtelier, à venir le poursuivre jusque dans le palais ; en vain elle charge Pietro, le père de Pepa, de la garde de son appartement, et d'empêcher Lillo d'y pénétrer... il arrive par la fenêtre... il est nuit... Dans son désespoir, Jeanne s'écrie : « Je suis la reine !... Sujet rebelle, appelle tes bourreaux ! » Mais, en voyant tant de malheur, tant de majesté, Lillo, ému, renonce à son mariage, et tombe à genoux devant sa souveraine.

En ce moment le tocsin se fait entendre, mêlé à de vives rumeurs : une des portes est enfoncée par le peuple, qui se précipite dans l'appartement ; Lillo tire son poignard et se place devant la reine pour la défendre... l'autre porte cède à de nouveaux efforts, c'est le prince de Tarante et le marquis d'Urbine ramenant la flotte de la reine... les soldats allaient se jeter sur le peuple... Jeanne se place entre eux... Jugez de l'étonnement des Napolitains lorsqu'ils reconnaissent leur souveraine dans celle qu'ils croyaient n'être que Teresa !

« Me voilà donc deux fois reine, leur dit Jeanne, par mes aïeux et par votre choix... Elle pardonne à ses sujets, leur promet de régner par les bienfaits et la clémence ; elle rend à Pepa l'anneau que lui a remis Lillo ; et Lillo, bien qu'il aime sa cousine, regrette cependant de n'être pas le mari de la reine !

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSY.

Economie Domestique.

MOYEN DE DÉPIQUETER LES ÉTOFFES DE SOIE.

L'altération de la soie, sous le nom de *piquage*, paraît être de nature acide et venir d'une décomposition de la matière colorante, ou bien encore du peu de soin apporté au rinçage de l'étoffe à sa sortie du bain de teinture. Ce qui tendrait à donner plus de poids à cette assertion, c'est que les soies noires, dans la teinture desquelles entre forcément le sulfate ou l'acétate de fer, sont plus que les autres sujettes à cette détérioration. Mais, du reste, ce qui prouve évidemment que les taches dites *piquage* des soieries sont acides, c'est que tous les alcalis en rétablissent la couleur primitive, à moins que cette altération, prolongée pendant plusieurs années, n'ait attaqué le tissu lui-même. Si les alcalis peuvent convenir à cet usage, la plupart d'entre eux présentent à l'emploi des difficultés qui doivent les faire rejeter. Un seul, l'alcali volatil (l'ammoniaque liquide) jouit de grands avantages reconnus par tous ceux qui l'ont expérimenté. Voici comment on procède : la pièce de soie à dépiqueter est tendue sur un châssis semblable à ceux employés par les matelassiers, et, à l'aide d'une éponge imbibée d'un mélange d'une partie d'ammoniaque sur quatre d'eau commune, on frotte l'étoffe d'un bout à l'autre ; aussitôt qu'elle est sèche, ce qui a lieu presque immédiatement, on applique, à l'envers de l'étoffe, une couche légère de bière ou une solution claire de colle de poisson ; puis, on promène au-dessous un réchaud allumé ; on frotte ensuite avec une brosse pour donner à la soie ce brillant qui plaît tant à l'œil et qu'on obtiendrait encore mieux si on pouvait la faire passer entre deux cylindres.

Si c'est une robe qui se trouve piquée,

il suffira de toucher les parties altérées avec de l'eau ammoniacale, sans qu'il soit nécessaire de laver ensuite, puisque l'ammoniaque, en se volatilisant, ne laisse aucune trace sur l'étoffe.

JULES PELLETAN.

Correspondance.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, me disais-je en voyant plus de 600,000 personnes aller au-devant de l'empereur mort, tandis que si peu l'accompagnaient quand on l'a laissé partir pour l'exil. Ah ! c'est que la mémoire est reconnaissante : elle oublie le mal, elle ne se souvient que du bien ! C'était une touchante et auguste cérémonie que celle qui s'est passée aux Invalides. Le jeune prince de Joinville précédait le cercueil. Arrivé à la porte de l'église il dit à son père : « Sire, » je vous présente les restes mortels de » l'empereur Napoléon. » Le roi répondit : « Je les reçois au nom de la France. » Puis il fallait voir le vieux général Bertrand, tout tremblant d'émotion, déposer l'épée de l'empereur sur le cercueil, et les officiers aller pieusement toucher de leur épée l'épée de leur grand capitaine... tandis que les vieux invalides étaient à genoux et pleuraient...

A présent, ma chère amie, je ne sais plus comment de l'épée de Napoléon je pourrai en venir à une aiguille... Cependant, sur le passage de l'empereur, la statue de Jeanne d'Arc se trouvait mêlée à celles de Charlemagne, de Charles VII, de Bayard, de Turenne, à celles de tous les guerriers célèbres de la république et de l'empire... et Jeanne d'Arc avait tourné un fuseau avant de porter son étendard...

Aussi je vais commencer plus hardiment l'explication de notre I^{re} planche.

Le n° 1 est le dessin d'un col à la *chevalière*, qui se brode au plumetis.

Ce col, tout dessiné, sur belle mousseline, se vend 2 fr. 25 c. au coin de la place Vendôme.

Les n° 2 sont des dessins de coins de mouchoirs dont les bordures se continuent. Ces dessins se brodent au plumetis. Chaque mouchoir, en belle batiste, et tout dessiné, se vend 10 fr. à la *Brodeuse*.

Le n° 3 est le dessin de la cinquième partie d'un bonnet grec.

Achète du casimir noir, 20 grammes de petit fil d'or, de la petite ganse de soie rouge, torse et plate; du petit cordonnet jaune d'or, du gros cordonnet blanc et du gros cordonnet vert émeraude. Si tu veux conserver ta planche, calque ce dessin, et découpe-le en partant du contour qui forme la côte. A présent, prends un canif, passe-le au milieu des deux raies, et coupe en suivant tous les contours. Pendant ce temps, tu as fait fondre dans de l'eau chaude un peu de gomme arabique, tu y délaies du blanc de céruse bien broyé; tu appliques ensuite ton dessin sur le casimir; avec un fil blanc tu marques les contours des cinq côtes, puis, avec des épingles, tu attaches ce dessin sur une côte; tu trempes une plume dans ton mélange de gomme et de céruse, et tu traces le dessin en passant ta plume au milieu du chemin que t'a déjà tracé le canif. Cette opération finie, tu montes le casimir sur un métier à broder; tu enfiles un bout du fil d'or dans une aiguille, tu la passes en dessous, dans le haut de la côte, à la pointe qui forme le milieu du dessin, et fais ressortir le fil d'or en dessus; tu l'arrêtes par un nœud en-dessous et retires l'aiguille dans laquelle tu enfiles une aiguillée de cordonnet jaune; en suivant la ligne extérieure qui forme ce dessin, tu couvres cette ligne avec le fil d'or, que tu y attaches de temps en temps, en passant par-dessus, ton cordonnet jaune.

Arrivée au point d'où tu es partie, tu coupes ce qu'il te faut de fil d'or, pour

l'enfiler dans ton aiguille, et le faire passer en dessous par le même trou où tu l'as déjà fait passer; tu l'arrêtes aussi avec un nœud, et couvres de même la ligne intérieure qui forme le dessin. Je te ferai observer que ces lignes sont trop rapprochées.

A présent, tu prends la ganse de soie rouge, tu l'enfiles dans une très-grosse aiguille; tu la fais sortir au milieu des deux fils d'or; tu enfiles une aiguillée de cordonnet blanc, et entre les deux fils d'or tu attaches la ganse de soie rouge en passant par-dessus, tous les cinq millimètres, deux points de ton cordonnet blanc.

Enfile ton cordonnet vert dans une aiguille, et fais des nœuds partout où sont les points noirs. Si tu ne sais pas broder en *nœuds*, remplace les nœuds par des *pois*. Lorsque tu as fini tes cinq côtes, fais fondre de la gomme dans de l'eau chaude, retourne ton métier, et, à l'envers, avec une petite éponge, mouille tout ce que tu as brodé. Ce bonnet, dessiné et échantillonné, se vend au *Symbole de la Paix*.

Les n° 4 sont deux semés pour bonnets du matin.

Le n° 5 est un dessin de manchette qui se brode au plumetis. Ces manchettes dessinées sur mousseline, se vendent 1 franc la paire; toujours à la *Brodeuse*.

Le n° 6 est un dessin qui se brode avec application de mousseline sur tulle de Bruxelles. Ce dessin, qui imite l'Angleterre, se vend, à la bande, 1 fr. 50 cent. le mètre.

Le n° 7 est un entre-deux.

Le n° 8 est un brodequin en tricot. Achète à peu près une once deux gros de belle laine bleu-foncé, et à peu près autant de belle laine noire. Dévide chaque couleur séparément pour en former deux pelotes, que tu dévides ensuite ensemble sur une seule pelote; choisis quatre grosses aiguilles à tricoter, en fer; prends la pelote de laine noire, et, comme si tu commençais un bas, monte ton brodequin sur soixante mailles. Dès le premier tour, tricote alternativement deux mailles à l'envers et deux

à l'endroit; quand tu as fait ainsi dix tours avec ta laine noire, tu fais dix tours avec ta laine bleue, puis encore dix tours avec ta laine noire; alors tu noues un bout de fil blanc pour marquer deux des mailles qui se trouvent tricotées à l'envers, n'importe lesquelles; ces deux mailles deviendront ce qu'on appelle des points de couture qui t'indiqueront le milieu du dessus du brodequin; cela fait, tu prends la laine gros-bleu et tu tricotes à l'endroit la première maille qui suit ces points de couture, avec ton aiguille de gauche tu lèves, sur cette première maille, une maille que tu tricotes aussi à l'endroit; tu continues de tricoter ce tour; prête à le finir, avec ton aiguille de droite tu lèves, sur la dernière maille tricotée à l'endroit, une maille que tu tricotes aussi à l'endroit, puis tu recommences à tricoter un autre tour; alors, après les deux points de couture, tu tricotes à l'endroit la première maille qui les suit, et avec ton aiguille de gauche tu lèves, sur cette première maille, une maille que tu tricotes à l'envers; tu continues de tricoter ce tour; prête à le finir, avec ton aiguille de droite tu lèves, sur la dernière maille tricotée à l'endroit, une maille que tu tricotes à l'envers; puis tu fais un autre tour pareil, et tu continues en levant, à droite et à gauche des points de couture, deux mailles que tu tricotes à l'endroit. Le tour suivant se fait de même, et, aux deux autres tu recommences, à droite et à gauche des points de couture, à lever deux mailles que tu fais à l'envers; continue ainsi à lever alternativement deux mailles à l'endroit et deux mailles à l'envers, jusqu'à ce que tu en aies levé 32 de chaque côté des points de couture, ce qui te fera 124 mailles de largeur et 32 tours de longueur, depuis que tu as commencé à lever des mailles. N'oublie pas, avec un fil blanc, d'indiquer les points de couture. Fais encore 5 tours; prends ta laine noire; fais 35 tours; puis, en partant des points de couture, ferme ton brodequin comme si tu fermes un talon de bas.

À présent, réunis un brin de laine noire à deux brins de laine gros-bleu, enfle-les dans une grosse aiguille à tapisserie; prends une carte à jouer que tu plies dans sa longueur, jusqu'à ce que cette carte soit large de trois centimètres et demi; avec une épingle, attache à ton genou le bas de ton brodequin, fais dans le haut un rang de filet, en passant ton aiguille sur cette carte, et dans chaque boucle formée par le premier rang de mailles qui commence ton brodequin: ne coupe pas ces mailles.

J'en ai pas fini encore! Achète une paire de semelles de buffle; pour qu'ils aient la forme de ton pied, entre une paire de souliers dans tes brodequins; attaches-y grossièrement les semelles de buffle, retire la paire de souliers, et couds solidement ces semelles sous les brodequins.

Pour aller au bal, ces brodequins se mettent par-dessus des souliers de satin; ils se portent dans la chambre quand il fait froid, et, plus petits que ce modèle, ils conviennent aux petits enfans qui ne marchent pas encore.

Le n° 9 est un bonnet de nuit, ou du matin si tu es malade. Il se fait en mouseline. Le fond se taille en biais; la passe, taillée en droit-fil, doit être du double plus large, parce qu'elle est froncée ensuite par le moyen de toutes petites ganses pas plus grosses qu'un gros fil. Les barbes doivent être longues de 40 centimètres; elles sont ajoutées au bas des deux côtés du devant réunis au rideau du bonnet: ce n'est que quand ce bonnet est fini que l'on coud la dentelle autour du devant, des barbes et du rideau. On relève ces barbes en les croisant sous le menton, et ensuite sur le dessus de la tête où on les attache de chaque côté avec une épingle, et d'où elles retombent à droite et à gauche; ou bien on les relève, toujours avec une épingle, à droite et à gauche, en les doublant et en laissant retomber leur extrémité comme feraient les barbes d'un bonnet de paysanne. Je crois que ma lingère a résolu

une grande difficulté: celle de ne pas rendre laide une demoiselle coiffée d'un bonnet de nuit.

Je t'ai promis, chère petite, de te parler toilette; voilà ce que je te conseillerai :

Pour bal : une robe de gaze de Chambéry, rose, blanche ou bleue, doublée entièrement d'une percaline blanche. La jupe ornée de trois biais de gaze de Chambéry. Les manches courtes et plates, garnies d'une double ruche de tulle de soie blanche. Le corsage à pointe, garni du haut avec une pareille double ruche de tulle. Sur la tête une couronne de roses blanches formant diadème; gants et soutiers blancs.

Ou bien une robe de mousseline de laine rose, bleue ou blanche. Au bas de la jupe, trois plis espacés. Les manches plates et courtes descendant jusqu'au coude, et au bas une manchette de mousseline de laine, garnie d'une dentelle de point-de-Paris, cousue à plat, haute de quatre centimètres. Le corsage fait à pointe; autour du haut de ce corsage, une bande de mousseline de laine froncée garnie d'une pareille dentelle cousue à plat. Sur la tête, un diadème formé de boucles de rubans de velours bleu, rose ou vert; ces boucles, pliées du bas, cousues au pied les unes des autres sur un ruban pareil qui doit faire le tour de la tête, doivent augmenter de hauteur à partir des oreilles jusqu'au-dessus des sourcils, et finir par être d'égale hauteur, lorsqu'elles se rencontrent droites sur le milieu du front: ce diadème à la Cérés s'attache sous la tresse de cheveux. Gants de fil de soie noire; souliers de satin noir.

Pour dîner prié: une robe de mousseline de laine grise ou gros-bleu. La jupe garnie de trois rubans en velours noir, cousus espacés au-dessus de l'ourlet. Manches larges terminées par un poignet de velours noir. Corsage à pointe. Berthe en velours noir; ou bien sur les manchettes et sur la berthe de velours, mets des manchettes et une berthe en imitation de guipure. Autour du cou, un petit velours noir noué

par derrière, et dont les bouts retombent. Pour coiffure, 2 mètres de velours noir large de 6 centimètres tournés ensemble au milieu, placés au-dessus de la tresse de cheveux, et s'arrêtant avant les extrémités pour retomber sur le cou de chaque côté de la tresse.

Pour demi-soirée: robe d'organdie, jupe garnie d'un simple ourlet, corsage froncé et croisé, manches larges. Pour coiffure, un nœud de ruban de velours noir, bleu ou vert, placé à gauche, et dont les bouts tombent sur le cou.

Ou bien, manches plates et courtes, ornées de manchettes garnies d'un simple ourlet; corsage à pointe; autour du haut de ce corsage, une garniture d'organdie ornée d'un simple ourlet. Dans l'ourlet de la jupe et dans les ourlets du corsage, tu peux passer un ruban de satin rose, lilas ou bleu. Pour coiffure, de beaux cheveux frisés à l'anglaise, ou bien des bandeaux relevés au-dessus des oreilles, et des cheveux frisés s'échappant des tresses de derrière pour venir tomber sur le cou, un peu du côté gauche.

Tu peux encore, avec une jupe de mousseline ornée du bas de trois ourlets, mettre un petit corsage à pointe, en velours noir ou gros-bleu. Les manches, courtes et plates, seraient garnies d'une double ruche de tulle de soie noire. Le haut du corsage serait garni de même. Pour coiffure, des rangs de corail tournés dans les tresses de cheveux, et retombant en masses sur le cou, orné d'une croix de corail.

Pour visites du matin: robe de pékin de laine noire; corsage *Amazone* à dos plat; ce corsage, ouvert devant, est orné de trois rangs de boutons sur la poitrine; manches *Amadis*, col à la chevalière; pelisse de lévantine noire doublée de florence gros-bleu. Cette pelisse doit avoir une tête, des ouvertures pour les bras; à ces ouvertures sont adaptées des manches, et autour de la pelisse, de la tête, des ouvertures et des manches, est

cousue une garniture à deux têtes, absolument comme aux pelisses de nos grand-mères, excepté que le haut du corps de la pelisse est froncé trois fois, avant d'être monté au bas de la pièce d'épaule, et que la tête est aussi froncée trois fois avant d'être montée au haut de cette pièce d'épaule. Un chapeau de peluche noire, orné d'un simple biais d'étoffe pareille, croisé sur la passe. Tour de tête en tulle et ruban rose.

Ou bien robe de mérinos gris, manches larges, corsage *Amazon*. Pelisse en mérinos gris doublé de florence bleu pâle, et garnie tout autour d'un ruban de velours bleu pâle, cousu à plat. Chapeau de velours noir orné de cinq nœuds de velours noir, en biais, placés autour du fond sur la passe. Tour de tête en ruban de velours bleu pâle.

Ou bien encore, robe de mérinos gros-bleu, corsage entièrement *Amazon*, écharpe de velours noir doublée de florence gros-bleu. Capote de satin gros-bleu.

Tu n'as plus qu'à choisir...

Mais je m'amuse tant à te parler toilette, chère petite, que je ne m'aperçois pas si cela t'ennuie... C'est que, vois-tu, je pense à toi... je te pare... je te vois jolie!... Excuse-moi... une autre fois je serai peut-être plus amusante, car je compte sur le proverbe : *Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.*

Adieu! toute à toi.

J. J.

Éphémérides.

HISTOIRE.

Le 1^{er} janvier 1551, François, duc de Guise, fait lever le siège de Metz à Charles-Quint, et sauve la France par cet exploit.

Rosaique.

Les soldats français donnaient avec orgueil et plaisir le titre de *petit caporal* à leur empereur, parce qu'ils pensaient qu'il avait été caporal comme eux; cependant Napoléon, élève de l'école de Brienne, n'avait jamais été caporal; mais voici une explication qui d'un sobriquet populaire fait au contraire un titre de noblesse.

« Vers l'an de grâce 1100, quelques communes corses s'étant révoltées contre la tyrannie des seigneurs montagnards, se choisirent des chefs qu'elles nommèrent caporaux⁽¹⁾. » Napoléon descendait d'une de ces familles, c'était un honneur; voilà pourquoi, en Corse, on l'appelait *caporal*.

Saladin mourut peu de temps après la prise de Ptolémaïs; il ordonna que l'on portât un linceul au bout d'une lance le jour de ses funérailles, et qu'un héraut criât à haute voix :

SALADIN,
DOMPTEUR DE L'ASIE,
DE TOUTES LES RICHESSES QU'IL A CONQUISES,
N'EMPORTE QUE CE LINCEUL.

Vous formez, je n'en doute pas, des souhaits pour le bonheur, la tranquillité et la vraie gloire de notre patrie. Qu'elle vous soit toujours chère! Ce sentiment est une des bases de toutes les vertus sociales; les conséquences en sont infinies et seraient trop longues à vous développer; mais souvenez-vous que le sublime auteur de *Télémaque* nous dit qu'il faut être fier de sa patrie quand elle est dans la prospérité, qu'il faut la plaindre lorsqu'elle est livrée à des malheurs, mais toujours la servir et l'aimer.

M^{me} CAMPAN.

(1) Colomba, par M. Mérimée.

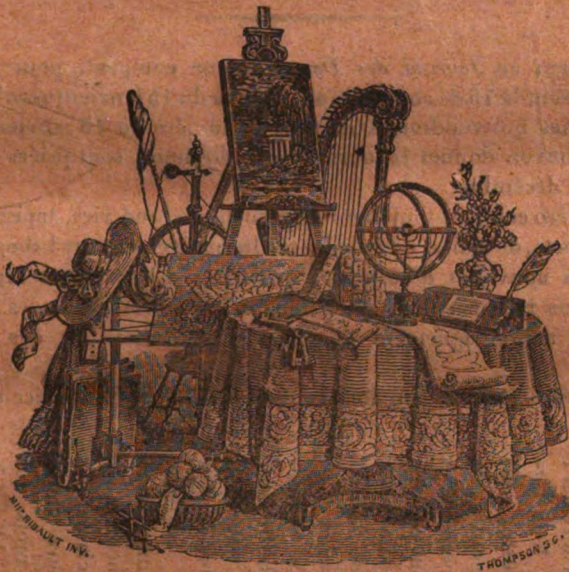
JOURNAL

DES

Demoiselles,

6 francs pour Paris,

8 FRANCS POUR LES DÉPARTEMENTS, ET 10 FRANCS POUR L'ÉTRANGER.



NEUVIÈME ANNÉE. 2^{ME} SÉRIE.

N^o II. — 15 FÉVRIER.

PARIS, BOULEVARD DES ITALIENS, N^o 2.

1841

NOMS DES COLLABORATEURS.

M^{mes} ALINE ANDRIVEAU, FÉLICIE D'AYZAC, STÉPHANIE ARNOULD, FRANCIS D'AZUR, ISABRE BIGOT, la Comtesse de BRADI, JULIETTE BÉCARD, LOUISE COLLET, née Révoil, OLYMPE COURTADE, VICTORINE COLLIN, ESTHER DABILLON, JULIE DELAFAYE-BREHIER, CLAIRE VILLEMEUREUX, CONSTANCE DUPLESSIS, MARIE DAGUENAY, J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, EMMA FERRAND, EUGÉNIE FOA, AIMÉE HARELLE, LOUISE HUTZ, CATHERINE HEAU, JOSÉPHINE JUNOT-D'ABRANTES, la baronne FLORENCE DE LAPERRIÈRE, VIRGINIE PRIGNOT, PIET, EVELINA PIET, ÉMILIE MARCEL, ANNA MENDIBOURF, PERRIER, LOUISE ROOSE, CAMILLE DE REVEL, ANAÏS SÉGALAS, la baronne DE SANTHEUVEI, ALIDA DE SAVIGNAC, PAULINE DE SANCY, AMABLE TASTU, ÉLISE VOIART, MARCELINE VALMORE, MÉLANIE WALDOR.

MM. D'ARLENS, L. AMIEL, AUDIBERT, ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE, PÉTRUS BOREL, BURAT DE GURGY, P. CHRISTIAN, EMILE DESCHAMPS, ACHILLE DU CLÉSIEUX, ALEXANDRE DUMAS, Comte de LA GARDE, FERDINAND DENIS, FÉLIX DAVIN, H. DE LATOUCHE, ALFRED DESESSARTS, GUSTAVE DES ESSARTS, ALPHONSE DE LAFOREST, OCTAVE DE LAPORTE, FRÉDÉRIC DROUIN, EYSENBACH, ÉTIENNE ENAULT, CHARLES FARCY, ERNEST FOUINET, N. FOURNIER, ALCIDE GENTIL, A. GREVILLE, VICTOR HUGO, ADOLPHE JADIN, JACOB, *bibliophile*, ACHILLE JUBINAL, ALPHONSE KARR, ANTOINE DE LATOUR, PAUL LACROIX, HENRY PRAT, le Vicomte de MARQUESSAC, HENRY MARTIN, ÉTIENNE MOUTTET, HÉGÉSIPPE MOREAU, EUGÈNE NYON, P. OLLION, HENRY PRAT, ALPHONSE TOIRAC, EUGÈNE SUE, ONSÈNE TROUILLEBERT, VILLEROY.

Un abonnement au *Journal des Demoiselles* se compose, pour un an, de 12 Numéros paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 janvier jusqu'au 15 décembre. Les personnes qui voudraient recevoir le numéro du 15 janvier le 1^{er} de ce mois, afin de pouvoir donner le journal pour étrennes, sont priées de s'abonner dans le mois de décembre.

Chaque numéro contient toujours une planche de broderies, tapisseries, tricots; patrons de bonnets, de robes, de schalls, et alternativement des lithographies faites exprès pour les nouvelles d'où elles sont tirées; des gravures représentant les tableaux les plus remarquables du Salon, des gravures de modes coloriées, des romances avec accompagnement de piano et de guitare, et des quadrilles de contredanses.

Ces 12 numéros forment un fort volume orné d'un frontispice et d'une table des matières.

OBSERVATION.

Les personnes qui auraient à réclamer un Numéro sont priées de s'adresser: d'abord à leur bureau de poste, puis au libraire qui a fait leur abonnement, et si elles n'ont pas pris cet intermédiaire, au bureau du *Journal des Demoiselles*, en ayant soin d'indiquer le chiffre qui, sur la quittance ou sur la bande du Journal, indique l'ordre d'inscription de l'abonnement.

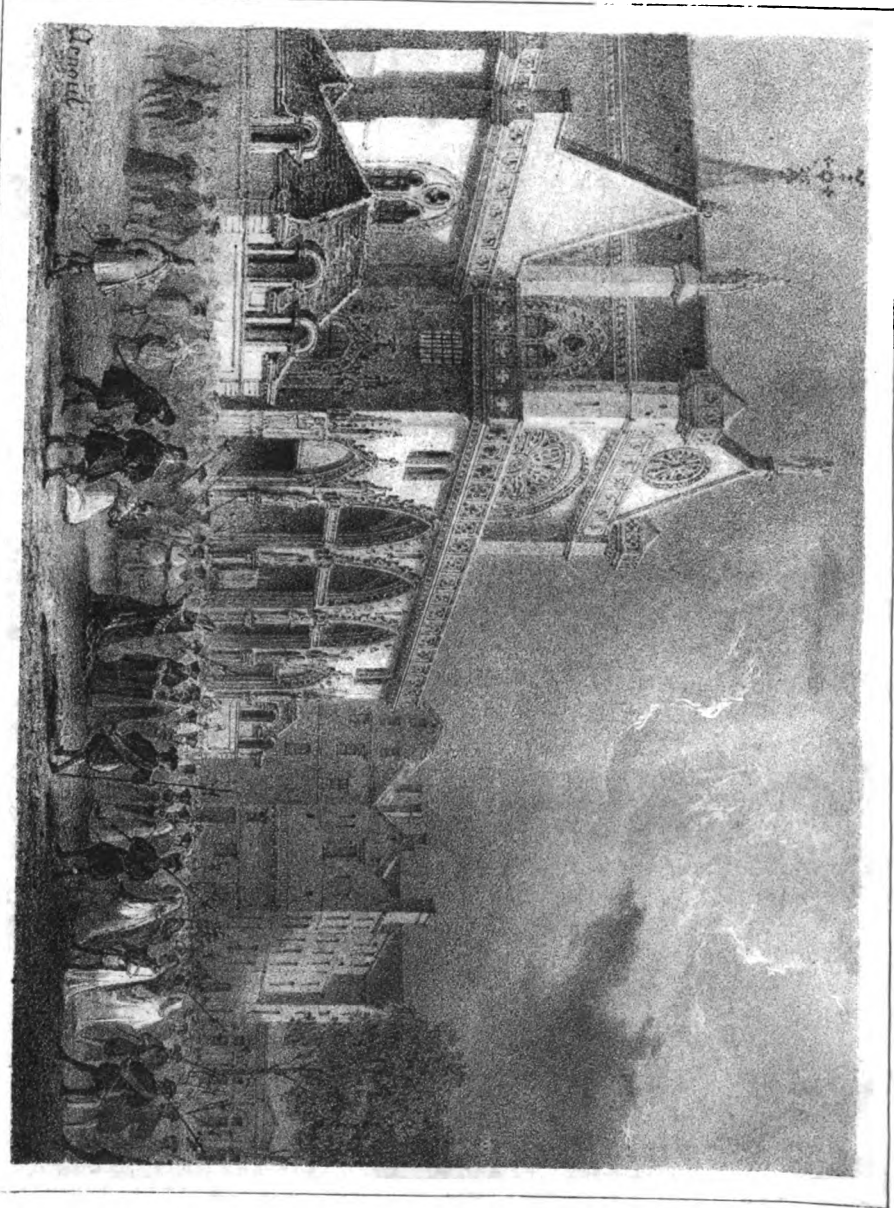
Ces réclamations doivent être faites dans le mois qui suit la publication du numéro; passé ce terme, chaque numéro se paierait 75 cent.

S'adresser, pour la rédaction, à M^{me} J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, rue d'Hanovre, n^o 21.

Pour les abonnemens, au Bureau du *Journal des Demoiselles*, boulevard des Italiens, n^o 2.

Les lettres doivent être affranchies.

Stad German l'Anxerous



Stad German l'Anxerous

by the engraver

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Les Églises de Paris.

SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

En 540, Chilbert fit bâtir une chapelle sous l'invocation de saint Germain-d'Auxerre; Chilpéric I^{er} l'agrandit, l'orna et lui promit le corps de saint Germain, évêque de Paris, encore vivant et déjà béatifié par ses miracles; mais le saint évêque ne reposa jamais dans ce tombeau. La nouvelle église se trouvait située en dehors des murs de Paris, que l'île de la Cité contenait alors tout entier; aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir Saint-Germain-l'Auxerrois, ainsi nommée pour la distinguer de Saint Germain-des-Prés, dévastée par les Normands sous la deuxième race de nos rois. Abbon, dans son poème du Siège de Paris, l'appelle Saint-Germain le *roné*, et cette épithète nous donne à penser que le temple construit sous Chilpéric appartenait au style byzantin. Il nous reste, en effet, une quantité d'exemples d'églises byzantines de

IX.

forme circulaire; nous croyons pouvoir affirmer que c'étaient là des imitations des anciens baptistères dont on fit généralement les églises quand les évêques se départirent du droit exclusif de conférer le sacrement régénérateur. Nous ne prétendons pas dire que Saint-Germain-l'Auxerrois ait jamais été un baptistère, nous concluons seulement des assertions du moine Abbon, que c'était un édifice byzantin; car les architectes byzantins ont seuls imité les baptistères. En 996, Robert le Pieux monta sur le trône; les hommes étaient alors plongés dans le plus affreux découragement; selon leur opinion, le monde devait finir avec l'an 1000; mais on vit passer sans autre accident ce terme attendu avec une morne anxiété; l'humanité espéra vivre, et de toutes parts se manifesta une ardeur presque miraculeuse à reconstruire les églises qu'on avait laissées tomber en ruines et à en bâtir de nouvelles; il fallait rendre grâce à Dieu qui avait détourné le vent de sa colère. Robert partagea l'enthousiasme du peuple après avoir partagé son découragement, et consacra des sommes considérables à la restauration de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Pendant fort long-temps cette église, à la fois collégiale et paroissiale, régna seule sur la portion septentrionale de la ville de Paris; aussi regarde-t-elle comme autant

3

d'usurpations les tentatives faites pour satisfaire aux besoins spirituels d'une population qui allait toujours croissant.

En 1422, Saint-Germain-l'Auxerrois fut reconstruit. Le traité de Troyes, funeste conséquence de la bataille d'Azincourt et du meurtre de Jean sans Peur, avait livré la France aux Anglais; Paris était entre leurs mains, et c'est peut-être à cette circonstance que notre église doit son aspect insolite. Cette observation peut surtout s'appliquer au portail. Il s'ouvre sous un porche surmonté de deux tours angulaires, beaucoup plus propres, ce semble, à défendre un château-fort qu'à orner une église. Il était décoré de statues fort anciennes que nous espérons bien y voir replacer, et dont les principales représentaient Childebert et Ultrigothe, sa femme, regardés à tort comme fondateurs. Deux autres portes s'ouvraient aux extrémités du transept, c'est-à-dire de la nef transversale qui dessine une croix dans l'intérieur de l'église. Elles sont d'un travail délicat; mais déjà elles annoncent l'espèce de décadence qui frappait l'art gothique au quinzième siècle. Ce symptôme fâcheux se retrouve encore dans les clochetons, dont la construction est lourde et sans grâce. Les gargouilles qui servent de gouttières affichent bien encore les formes bizarres de monstres allongés et grimaçans; mais, en les examinant avec attention, on s'assure qu'elles sont postérieures au temps où les artistes les plus habiles travaillaient aux moindres parties de la maison de Dieu. Ces gargouilles sont œuvres de maçons et non de sculpteurs. Nous sommes un peu sévères pour l'extérieur de l'édifice, mais nos dispositions sont bien différentes pour l'intérieur. Les voûtes sont garnies d'arêtes en pierres correspondant aux colonnettes des piliers, mais ces arêtes sont cachées, à leur intersection, par des rosaces plates peu propres à donner de la légèreté à l'ogive. Les fenêtres ne causeront qu'au fond du chœur l'aspect des lancettes

du beau temps; partout ailleurs elles sont larges et lourdement marquées. Tel est l'avantage du style gothique, que toutes ces disparates de détail s'effacent dans l'ensemble et ne nuisent en rien à l'harmonie; il semble que ce style ait fait naître la définition du beau et variété dans l'unité: nous retrouvons, en entrant dans Saint-Germain-l'Auxerrois, toutes les impressions que doit nécessairement produire le style gothique; là, tout est symbole: la croix est dessinée sur la grande nef et le transept; au fond du chœur, s'ouvrent trois fenêtres hautes et étroites qui rappellent la trinité; elles laissent voir la lumière de l'Orient, berceau du christianisme, et les vitraux peints donnent à cette lumière un caractère douteux, propre à plonger l'âme dans une douce rêverie. Quand à tout cela vient se joindre le chant des psaumes, accompagné des sons larges et mélodieux de l'orgue; quand au bruit de cette musique céleste, se joint le pas cadencé des prêtres, des chantres, des enfans de chœur, parcourant en tous sens les cinq nefs ogivales; les genoux plient et l'âme s'élève vers le Créateur.

Un magnifique jubé séparait le chœur de la grande nef. Léonard de Vinci y avait peint la Cène des Apôtres, Jean Goujon y avait sculpté l'ensevelissement de Jésus-Christ. Cependant arriva le 23 août 1572. À minuit, la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois sonna le tocsin, les protestans furent massacrés, et Jean Goujon fut une des victimes de la Saint-Barthélemy.

En 1741, le jubé ayant été détruit, les piliers du chœur se virent transformés en colonnes d'un goût déplorable, dont les chapiteaux furent ornés de guirlandes en festons, et, au-dessus des ogives de ce même chœur, on plaqua des rubans de pierre croisés en losanges et vraiment écrasans.

Notre église traversa la première révolution sans éprouver de bien notables désastres; mais après la seconde, en février 1831, eurent lieu des scènes de violence,

dont les traces viennent seulement d'être effacées, et l'on ne peut que louer les travaux de restauration qui viennent de rendre à cette église toutes ses premières beautés. Elle a repris son ancien titre de paroisse royale de Saint-Germain-l'Auxerrois, et nous pouvons espérer qu'elle sera bientôt rendue au culte.

HENRI PRAT.

Revue Littéraire.

De la Démocratie en Amérique, par M. Alexis de Tocqueville, membre de l'Institut et de la chambre des députés. 4 vol. in-8°. Chez Gosselin, 9, rue Saint-Germain-des-Prés.

Ceci est un livre fort grave, fort savant, que vos pères liront avec grand intérêt, que vos frères étudieront avec grand profit; mais qui ne vous offrirait peut-être pas un grand attrait à vous, mesdemoiselles. Cependant comme il y a quelques chapitres qui doivent vous intéresser, nous allons, si vous le voulez bien, les parcourir ensemble.

Mais auparavant il faut que je vous dise quelle est la pensée fondamentale du livre : tout livre bien fait en a une, et celui-ci est certainement un des livres les plus remarquables qui aient été publiés depuis dix ans.

Le mot *démocratie* est composé de deux mots grecs dont le premier signifie *peuple*, et le second *puissance*. La démocratie est donc la forme de gouvernement où la puissance appartient au peuple. Cette forme est l'opposé de l'*aristocratie* où la puissance est exercée par un petit nombre de grands.

L'idée principale de M. de Tocqueville, celle au développement de laquelle il a consacré les quatre volumes de son ou-

vrage, c'est que tous les peuples européens marchent vers la démocratie; seulement les uns en sont plus près que d'autres; mais tous doivent finir par y arriver. La France est celui de tous les états européens dont la forme de gouvernement se rapproche le plus de la démocratie, car les lois attribuent la plus grande partie de la puissance souveraine à la chambre des députés, qui est le résultat de l'élection populaire.

Mais il existe par delà les mers un peuple chez qui la démocratie est arrivée à sa complète réalisation : ce peuple, c'est le peuple américain; cet état démocratique, c'est la république fédérative des États-Unis.

Partant de cette double donnée, de la tendance des peuples modernes vers la démocratie et de la réalisation de la démocratie chez le peuple américain, M. de Tocqueville a voulu rechercher quelles seraient les mœurs, les habitudes intellectuelles, les relations de société sous l'empire des institutions démocratiques; et, empruntant aux Américains le terme de comparaison, il a fait l'histoire de la future démocratie européenne en racontant celle de la démocratie américaine.

Si les hommes font les lois, les femmes font les mœurs. C'est donc dans les mains des femmes qu'est remis le sort, l'avenir des sociétés humaines; car, il y a longtemps qu'un poète-philosophe l'a dit : « Sans les mœurs, à quoi serviraient les meilleures lois ? » Aux États-Unis, la jeune fille jouit d'une grande liberté dans le sein de sa famille. L'autorité paternelle s'y fait bien moins sentir qu'en Europe. L'Américaine n'est point encore entièrement sortie de l'enfance que déjà elle pense par elle-même, parle librement et agit seule; devant elle est exposé sans cesse le grand tableau du monde; loin de chercher à lui en dérober la vue, on le découvre chaque jour de plus en plus à ses regards et on lui apprend à le considérer d'un œil ferme

et tranquille. Ainsi les vices et les périls que la société présente ne tardent pas à lui être révélés ; elle les voit clairement, les juge sans illusion et les affronte sans crainte. Il est rare de rencontrer chez la jeune fille d'Amérique cette candeur ignorante, ces grâces naïves et ingénues qui caractérisent la jeune Européenne.

En France, il arrive souvent de donner aux femmes une éducation timide, retirée et presque claustrale, puis on les abandonne ensuite sans guide, sans secours, au milieu des désordres inséparables d'une société démocratique. Les Américains ont adopté un autre système. Ils ont vu qu'au sein d'une société démocratique, l'indépendance individuelle est très-grande, les passions hâtives, les coutumes changeantes, et que, dans un tel état de choses, il était généralement impossible de réussir à comprimer toujours les passions naissantes et impérieuses ; ils ont pensé alors qu'il était plus sûr d'enseigner à la jeune fille l'art de les combattre elle-même. Comme ils ne pouvaient empêcher que sa vertu ne fût souvent en péril, ils ont voulu qu'elle sût la défendre, et ils ont plus compté sur le libre effort de sa volonté que sur des barrières ébranlées ou détruites. Au lieu de la tenir dans la défiance d'elle-même, ils cherchent donc sans cesse à accroître sa confiance en ses propres forces. N'ayant ni la possibilité, ni le désir de maintenir la jeune fille dans une perpétuelle et complète ignorance, ils se sont hâtés de lui donner une connaissance précoce de toutes choses. Loin de lui cacher les corruptions du monde, ils ont voulu qu'elle les vit dès l'abord et qu'elle s'exerçât d'elle-même à les fuir, et ils ont mieux aimé garantir son honnêteté que de trop respecter son innocence.

Une pareille éducation n'est pas sans inconvénient ; elle tend à développer le jugement aux dépens de l'imagination, et à faire des femmes honnêtes et froides plutôt que des épouses tendres et d'aimables

compagnes de l'homme. La société est mieux réglée, mais la vie privée a moins de charmes. Reste à savoir s'il y a d'autres moyens qu'une pareille éducation pour garantir la femme des dangers dont nos mœurs actuelles l'environnent.

Recherchons maintenant la jeune fille sous les traits de l'épouse. En Amérique, l'indépendance de la femme vient se perdre sans retour au milieu des liens du mariage. Si la jeune fille y est moins contrainte que partout ailleurs, l'épouse s'y soumet à des obligations plus étroites. L'une fait de la maison paternelle un lieu de liberté et de plaisir, l'autre vit dans la demeure de son mari comme dans un cloître.

Lorsque le temps est arrivé pour la jeune américaine de choisir un époux, cette froide et austère raison, que la libre vue du monde a éclairée et affermie, lui indique qu'un esprit léger et indépendant est dans le mariage un sujet de trouble éternel et non de plaisir ; que les amusemens de la jeune fille ne sauraient devenir les délassemens de l'épouse, et que pour la femme les sources du bonheur sont dans la demeure conjugale.

Nulle part au monde on ne trouve au même degré que chez les femmes d'Amérique cette vigueur de volonté, ce courage indomptable qui fait supporter les revers de la fortune et se plier aux plus rudes travaux, aux plus fatigantes épreuves. « La plupart des aventuriers, dit M. de Tocqueville, qui vont peupler chaque année les solitudes de l'ouest, appartiennent, ainsi que je l'ai dit dans mon premier ouvrage, à l'ancienne race anglo-américaine du nord. Plusieurs de ces hommes qui courent avec tant d'audace vers la richesse jouissaient déjà de l'aisance dans leur pays. Ils mènent avec eux leurs compagnes, et font partager à celles-ci les périls et les misères sans nombre qui signalent toujours le commencement de pareilles entreprises. J'ai souvent rencontré jusque sur les limites du désert de jeunes femmes qui, après

avoir été élevées au milieu de toutes les délicatesses des grandes villes de la Nouvelle-Angleterre, étaient passées presque sans transition de la riche demeure de leurs parens dans une hutte mal fermée, au sein d'un bois. La fièvre, la solitude, l'ennui, n'avaient point brisé les ressorts de leur courage. Leurs traits semblaient altérés et flétris, mais leurs regards étaient fermes. Elles paraissaient tout à la fois tristes et résolues. »

Qui pourrait douter que la sorte d'éducation première que ces femmes avaient reçue ne les eût disposées à l'énergie qu'elles déployaient dans ces circonstances ?

Disons un mot, en terminant, d'un sujet dont on s'est vivement préoccupé en France il y a quelques années, et voyons comment l'Amérique, pays de liberté et d'égalité, entend la liberté et l'égalité de la femme.

On a remarqué souvent qu'en Europe un certain mépris se découvre au milieu même des flatteries que les hommes prodiguent aux femmes; bien que l'Européen se fasse souvent l'esclave de la femme, on voit qu'il ne la croit jamais sincèrement son égale. Aux États-Unis, on ne loue guère les femmes, mais on montre chaque

jour qu'on les estime. Les Américains font voir sans cesse une pleine confiance dans la raison de leur compagne et un respect profond pour sa liberté. Ils témoignent rarement aux femmes ces égards empressés dont on se plaît à les environner en Europe; mais ils montrent toujours par leur conduite qu'ils les supposent vertueuses et délicates. En Amérique, une jeune fille entreprend seule et sans crainte un long voyage.

Il nous reste à vous faire connaître, mesdemoiselles, la conclusion que M. de Tocqueville tire des observations qu'il a faites sur la position des femmes aux États-Unis. « Quoique aux États-Unis la femme ne sorte guère du cercle domestique, et qu'elle y soit à certains égards fort dépendante, nulle part sa position ne m'a semblé plus haute; et si, maintenant que j'approche de la fin de ce livre, où j'ai montré tant de choses considérables faites par les Américains, on me demandait à quoi je pense qu'il faille principalement attribuer la prospérité singulière et la force croissante de ce peuple, je répondrais que c'est à la supériorité de ses femmes. »

ETIENNE MOUTTET.

Littérature étrangère.

FRAGMENT ITALIEN.

LA PASSIONE.

O tementi dell' ira ventura,
Cheti e gravi oggi al tempio moviamo,
Comme gente che pensi a ventura,
Che improvviso s'intese annunziar.
Non s'aspetti di squilla il richiamo;
Nol concede il mestissimo rito;
Qual di donna che piange il marito,
È la veste del vedovo altar.]

LA PASSION.

Nous qui craignons la colère à venir, calmes et recueillis, marchons aujourd'hui vers le temple comme des âmes absorbées dans la pensée d'un malheur qui vient tout-à-coup de leur être annoncé. N'attendons pas l'appel de la cloche; le rit lugubre de ce jour ne le permet pas; comme la femme qui pleure son époux, l'autel a pris le vêtement des veuves.

Cessan gl' inni e i misteri beati,
Fra cui scende, per mistica via,
Sotto l'ombra dei panni mutati
L'ostia viva di pace e d'amor.
S'ode un carme : l'intento Isaia
Proferì questo sacro lamento
In quel dì, che un divino spavento
Gli affannava il fatidico cuor.

Di chi parli, o veggente di Giuda ?
Chi è costui, che dinanzi all' Eterno
Spunterà come tallo da nuda
Terra, lunge da fonte vital ?
Questo fiacco pasciuto di scherno,
Che la faccia si copre d'un velo,
Come fosse un percosso dal cielo,
Il novissimo d'ogni mortal ?

Egli è il Giusto che i vili han trafuito,
Ma tacente, ma senza tenzone ;
Egli è il Giusto; e di tutti il delitto
Il Signor sul capo suo versò.
Eli è il Santo, il predetto Sansone,
Che morendo francheggia Isaiele,
Che volente alla sposa infedele
La fortissima chioma lasciò.

Quei che siede sui cerchi divini,
E d'Adamo si fece figliuolo ;
Nè sdegnò coi fratelli tapini
Il funesto retaggio partir.
Volle l'onte, e nell' anima il duolo,
E le angosce di morte sentire,
E il terror che seconda il fallire,
Ei che mai non conobbe il fallir.

La repulsa al suo prego sommessò,
L'abandono del padre sostenne :
O spavento ! L'orribile amplesso
D'un amico spergiuo soffrì.
Ma simile quell' alma divenne
Alla notte dell' uomo omicida :
Di quel sangue sol ode le grida ;
E s'accorge che sangue tradì.

O spavento ! lo stuol dei beffardi
Baldo insulta a quel volto divino,
Ove intender non osan gli sguardi
Gl' incolpabili figli del ciel :
Come l'ebro desidera il vino,
Nelle offese quell' odio s'irrita ;
E al maggior dei delitti l'incita
Del delitto la gioja crudel.

Aujourd'hui cessent les hymnes et les bienheu-
reux mystères au sein desquels descend par une
mystique voie, sous les voiles renouvelés, la vi-
vante hostie de paix et d'amour. Un chant s'é-
lève : ce gémissément sacré que fit entendre le
prévoyant Isaïe, au jour où l'épouvante divine
pesait sur son cœur prophétique.

De qui parles-tu, ô prophète de Juda ? Quel
est celui qui idevant l'Éternel germèra comme une
plante de la terre dépouillée, loin de la source
vivifiante ? cet opprimé, nourri d'outrages, qui
se couvre la face d'un voile, comme un homme
frappé du ciel, le dernier des mortels ?

C'est le Juste que les lâches ont percé de coups,
silencieux et sans combat ; c'est le Juste : sur sa
tête le Seigneur a versé le crime de tous. C'est
le Saint, le Samson prédit, dont la mort affranchit
Israël, et qui livre de lui-même à l'épouse inli-
dèle sa puissante chevelure.

Celui qui est assis sur les cercles divins s'est fait
le fils d'Adam. Confondu avec ses frères malheu-
reux, il n'a pas dédaigné de partager avec eux le
funeste héritage. Il a voulu ressentir la honte, et
le deuil dans l'âme, et les angoisses de la mort,
et la terreur qui accompagne le péché, lui qui
jamais ne connut le péché.

Il a vu son humble prière repoussée, il a vu
l'abandon de son père, et il l'a supporté : épou-
vante ! épouvante ! il a souffert l'horrible baiser
d'un ami parjure. Mais cette âme coupable de-
vient semblable à la nuit de l'homme meurtrier
de l'homme ; il n'entend plus que le cri du sang,
et tout lui rappelle qu'il a livré le sang.

Épouvante ! épouvante ! la multitude railleuse
insulte effrontément à ce visage divin sur lequel
n'osent arrêter leurs regards les fils irréprocha-
bles du ciel ; comme l'homme ivre désire le vin,
ainsi cette haine s'irrite au sein de ses propres
outrages, et la cruelle joie du crime l'excite au
plus grand de tous.

Ma chi fosse quel tacito reo,
Che dinanzi al suo seggio profano
Strasciava il protervo Giudeo.
Come vittima, innanzi all' altar,
Non lo seppe il superbo Romano;
Ma fe' stima il deliro potente
Che giovasse col sangue innocente
La sua vil sicurtade comprar.

Su nel cielo in sua doglia raccolto
Giunse il suono d'un prego esecrato :
I celesti copersero il volto,
Disse Iddio : qual chiedete sarà.
E quel sangue dei padri imprecato
Sulla misera prole ancor cade,
Che mutata d'etade in etade
Scosso ancor dal suo capo non l'ha.

Ecco, appena sul letto nefando
Quell' afflitto depose la fronte,
E un altissimo grido levando,
Il supremo sospir mandò ;
Gli occisori esultanti in sul monte
Di Dio l'ira già grande minaccia ;
Già dall' ardue vedette s'affaccia,
Quasi accenni : « Fra poco verrò. »

O gran Padre ! per lui che s'immola,
Taccia affine quell' ira tremenda ;
E dei ciechi l'insana parola
Volgi in meglio ; pietoso Signor.
Sì, quel sangue sov' essi discenda ;
Ma sia pioggia di mite lavacro :
Tutti errammo ; di tutti quel sacro
Santo sangue cancelli l'error !

E tu, madre, che immota vedesti
Un tal figlio morir su la croce,
Per noi prega, o regina dei mesti,
Che il possiamo in sua gloria veder ;
Che i dolori, onde il secolo atroce
Fa dei buoni più tristo l'esiglio,
Misti al santo patir del tuo figlio,
Ci sien pegno d'eterno goder !

ALESSANDRO MANTONI.

Mais quel était ce *malheureux* accusé que le Juif
pervers traînait à son profane tribunal, comme
une victime à l'autel ? Le Romain superbe ne le
savait pas. Il crut, ce juge en délire, qu'il pou-
vait acheter avec le sang du juste sa lâche sé-
curité.

Au ciel recueilli dans sa douleur monta le mur-
mure d'une odieuse prière ; les esprits célestes
voilèrent leur visage, et Dieu dit : « Il sera fait
selon vos désirs. » Et ce sang éveillé par l'im-
précation des pères tombe encore sur leur misé-
rable postérité, qui se renouvelle de siècle en
siècle sans pouvoir jamais le secouer de son
front.

A peine le divin affligé avait posé sa tête sur
le chevet fatal, et potissant un grand cri, il avait
exhalé son dernier soupir, que déjà sur la monta-
gne, témoin de leur affreuse joie, le courroux de
Dieu grandit et menaçait les meurtriers. Déjà par
ses redoutables messagers il se montre comme
pour dire : « Dans peu je viendrai. »

O Père tout-puissant ! au nom de celui qui
s'immole, fais taire enfin cette formidable colère,
et change pour leur bien la parole insensée des
aveugles, Seigneur compatissant. Oui, que ce
sang redescende sur eux, mais comme une douce
rosée qui lave leurs souillures. Nous avons tous
failli ; que l'erreur de tous s'efface sous ce sang
vénéré !

Et toi, sa mère, qui vis, immobile, un tel fils
mourir sur la croix, prie pour nous, ô reine des
affligés ! afin que nous puissions le contempler
dans sa gloire ; et que les peines dont le siècle
méchant attriste encore l'exil des bons, mêlées
aux saintes souffrances de ton fils, soient pour
nous le gage de l'éternelle félicité !

ANTOINE DE LATOUR.



Éducation.

La Kalissa⁽¹⁾.

SCÈNES DE MOEURS HÉBRAÏQUES.

I.

UN FRANÇAIS.

Peu de temps après la conquête d'Alger, un jeune Français, chargé des dépêches du gouvernement pour le général Clausel, arriva dans cette ville. Il s'appelait Émile de Torval.

Insouciant et gai comme on l'est à vingt ans, Émile avait embrassé la vie militaire contre la volonté de sa mère, pauvre veuve qui n'avait plus au monde que son fils à aimer. A son départ, un pressentiment sombre comme un arrêt de mort avait saisi la pauvre mère; une voix intérieure lui criait qu'elle ne reverrait plus son Émile, son enfant chéri; et toute en pleurs, le serrant avec force dans ses bras, elle l'avait supplié de ne pas la quitter; mais, fils d'un ancien soldat de l'empire et soldat aussi dans l'âme, il avait montré pour toute réponse sa poitrine sans décoration... Puis il était parti.

(1) La kalissa est un mot hébreu qui signifie *déchaussement*. Quand un homme meurt, s'il laisse une veuve sans enfans, son frère est obligé d'épouser la veuve, afin, dit l'Écriture, de relever la famille de son frère. Cependant si par suite d'un événement, d'un obstacle imprévu, par un caprice même, le beau-frère refuse de contracter l'alliance obligée, la veuve l'appelle devant un rabbin et lui demande en présence de plusieurs témoins (dix au moins), s'il veut relever la famille de son frère. C'est alors que sur sa réponse négative a lieu la cérémonie appelée kalissa.

Dès qu'Émile de Torval eut remis ses dépêches au général, on lui donna un billet de logement chez la veuve Lemuel, juive fort riche, lui dit-on.

Il lut le nom de la rue : *Souq-el-Djedid* (1), en prit le chemin, et, arrivé devant une maison de très-belle apparence, il frappa : une vieille femme vint ouvrir. « Est-ce ici chez la veuve Lemuel ? » Par habitude ou par hasard il avait fait sa demande en français.

« Oui, monsieur, » lui répondit cette femme, dans la même langue.

Étonné, Émile s'écria :

« Est-ce que vous seriez Française ? »

— Et de Marseille encore, mon jeune militaire, répondit la vieille en souriant ; je suis née à la troisième Calade, près de la rue Mazade, et je m'appelle Margarida, pour vous servir.

— Comment vous trouvez-vous ici, sous ce costume ? demanda encore Émile, traversant une grande cour ornée de colonnes.

— En me promenant au bord de la mer, un corsaire algérien m'envoya prendre malgré mes cris, et me vendit au grand-père de ma maîtresse... Il y a de cela... il y a de cela soixante ans...

— Et vous n'avez pas oublié votre langue....

— Au contraire, car je l'ai enseignée d'abord au père de ma maîtresse, Samuel Arodi, puis à Mariam.

— Et Mariam ?

— C'est ma maîtresse, répondit Margarida.

— Est-elle jolie, ta maîtresse ? dit Émile étourdi ; est-elle jeune, blonde, brune, grande, petite, grasse, maigre ? mais réponds-donc, réponds-donc ? Est-elle fille ? est-elle femme ? »

A ce flux de paroles que la vieille Mar-seillaise s'était en vain efforcée d'arrêter, elle répondit gravement :

(1) Rue Neuve.

« Elle n'est ni fille, ni femme : c'est la veuve Lemuel.

— Conduis-moi vite auprès d'elle, dit-il en passant ses doigts dans ses cheveux et rajustant sa cravate; dis-lui qu'un jeune officier français, Émile de Torval, demande la faveur de lui présenter ses hommages.

— Nous ne sommes pas ici en France, jeune homme! répondit Margarida, le retenant par la poignée de son épée. La veuve Lemuel ne reçoit personne.

— Ah! c'est différent, » reprit Émile un peu désappointé, et suivant l'esclave, qui le fit entrer dans l'intérieur de la maison.

II.

LA TERRASSE.

Margarida, ouvrant une première porte, introduisit Émile de Torval dans une salle à manger. C'était une grande chambre sans tapisserie, aux murs blancs et polis comme l'ivoire, tout-à-fait dégarnie de meubles; seulement à l'entour étaient placées des banquettes rembourées et recouvertes d'une étoffe de brocart d'or qui retombait jusqu'à terre.

Au milieu, sur une table en bois de sandal, un déjeuner était servi, composé seulement d'un pilau (1), de quelques gâteaux de maïs; puis des dattes et des figues. Un seul couvert se voyait sur cette table.

« C'est le déjeuner de ma maîtresse, dit la vieille esclave; monsieur peut en prendre sa part sans crainte d'être dérangé par elle.

— Mais je ne demanderais pas mieux que d'être dérangé par mon aimable hôtesse, ma chère Margarida, reprit le jeune homme. Est-ce que je ne pourrai pas l'apercevoir? »

Margarida secoua la tête en souriant.

« C'est donc la première fois que vous venez dans ce pays? Ici, monsieur, les

femmes ne se montrent jamais à des étrangers.

— Cependant quand elles sortent...

— Elles ne sortent pas.

— Comment! elles ne prennent jamais l'air? se récria Émile.

— Pardonnez-moi, mais la nuit seulement, et sur leur terrasse.

— Où est-elle située?

— Tout au haut de leur maison; on monte par ici sur la terrasse de ma maîtresse, répondit l'esclave, indiquant un large escalier de marbre blanc qu'on apercevait à travers la draperie entr'ouverte d'une des portes de la salle à manger.

— Merci! »

Puis il se dit à lui-même :

« Je verrai cette Algérienne. Je ne serai pas venu dans ce pays sans savoir si les femmes y sont élégantes et jolies... mes amis du café de Paris se moqueraient trop de moi. »

Puis il déjeuna et sortit.

Il ne revint qu'à la nuit close : Margarida l'attendait; elle le conduisit dans une chambre qui lui avait été préparée. Cette chambre était presque pareille à la salle à manger, il ne s'y trouvait de plus qu'un divan servant de lit. La vieille esclave posa sur la table une lampe allumée et demanda à Émile s'il ne désirait rien.

« Non, je vous remercie, » répondit-il.

Elle sortit; aussitôt Émile se glissa derrière elle, retrouva le grand escalier de marbre, le franchit; et le ciel, qui lui apparut bleu et étoilé sur la tête, lui apprit qu'il se trouvait sur la terrasse.

C'était une plate-forme, longue, entourée de fleurs; au premier abord, elle lui sembla solitaire, mais aussitôt que son œil se fut accoutumé à l'obscurité, il distingua, entre deux orangers, comme une forme blanche à demi couchée sur des coussins.

En ce moment la lune éclaira la terrasse d'une lumière douce et pâle.

Bien qu'il s'approchât lentement et en faisant le moins de bruit possible, il ne put

(1) Riz cuit dans de l'eau, et coloré avec du safran.

éviter un caillou qui cria sous ses pieds ; à ce bruit la forme blanche se leva vivement... c'était Mariam ! A peine eut-elle jeté un regard sur la personne qui s'avancait, qu'elle poussa un cri perçant, et chercha des yeux et de la main son voile qu'elle avait laissé à terre.

Émile se douta qu'elle voulait s'en couvrir, et plus prompt qu'elle, il releva le voile et s'en entoura le bras pour ôter à l'Algérienne toute idée de le reprendre ; puis il resta comme ébloui devant cette femme qui, dans son effroi, à la présence inopinée d'un étranger, ne songeait même pas à fuir.

Dans un pays où les femmes se marient à onze ans, elles sont quelquefois veuves sans être encore pour ainsi dire sorties de l'enfance. Mariam avait seize ans, elle était grande, svelte ; elle tenait de l'Orient ses beaux cheveux noirs, ses longues paupières et sa peau d'un blanc mat. Une demi-robe de mousseline blanche couvrait son cou, ses épaules, et venait se terminer au bas de sa taille, que serrait un cachemire roulé en forme de ceinture ; un large pantalon de fine laine, brodé en soie de différentes couleurs, descendait jusqu'à ses pieds, retenus dans des babouches de cuir brodé d'or ; une espèce de redingotte de soie bleue, étroite, et garnie de franges d'argent, tombait jusqu'à terre. Sur son front s'élevait un bonnet d'or ciselé, haut de deux pieds, de même forme à peu près que les bonnets des riches fermières du pays de Caux (1).

« Mon Dieu ! madame, que vous êtes belle ! » s'écria Émile emporté par son admiration.

Ces mots rappelèrent à la veuve Lemuel le

(1) Les bonnets ne sont portés que par les femmes mariées. Les jeunes filles, surtout les juives, vont tête nue, ou mêlent à leurs cheveux, suivant leur rang et leur fortune, des fleurs naturelles, des fleurs en diamans ou des perles fines.

danger de sa position ; elle fit un pas pour fuir, mais le jeune Français s'agenouilla devant elle en lui barrant le chemin.

« Que craignez-vous, madame ? que craignez-vous de moi ? » lui dit-il cherchant sa voix la plus respectueuse, ses regards les plus soumis.

Sans lui répondre, et à défaut de voile, s'enveloppant dans sa dignité, la belle juive fit un détour pour ne pas même effleurer l'étranger de ses vêtements, et elle se dirigeait vers l'escalier, lorsqu'au moment de le franchir, un éclat de rire vint frapper les airs. Inquiète et tremblante, l'Algérienne s'arrêta malgré elle pour jeter furtivement ses yeux vers l'endroit d'où il partait, et à la clarté de la lune elle aperçut distinctement sur la terrasse voisine trois hommes, dont l'un la regardait en la montrant aux autres.

Alors, comme si un affreux pressentiment eût éclairé tout-à-coup l'avenir de cette jeune femme, elle poussa un cri douloureux, porta précipitamment les deux mains à son front et s'enfuit avec épouvante.

Émile n'osa pas la suivre ; il se releva et se mit à examiner le voile que la belle Algérienne avait préféré laisser que de lui redemander. C'était une longue pièce d'étoffe de soie blanche ; à un des coins était brodé en lettres d'or le nom de *Mariam*.

III.

LE VOILE.

Le lendemain, au point du jour, Émile avait quitté Alger ; il faisait partie de l'expédition qui, sous les ordres du général Clausel, se mettait en route pour Oran.

A quelque temps de là, Margarida entra toute joyeuse dans l'appartement de Mariam.

« Bonne nouvelle ! chère maîtresse, lui cria-t-elle du seuil de la porte, bonne nouvelle ! Messaoul, ton beau-frère et fiancé, est arrivé ; je l'ai vu.

— Tu l'as vu, et il n'est pas ici ! dit Mariam, dont cette réflexion altéra la joie.

— Je l'ai vu, je lui ai parlé, te dis-je, et il me suivait, lorsqu'il a été arrêté à deux pas de la maison par ton voisin Behanim, qui l'a appelé pour lui souhaiter une bonne arrivée.

— Behanim ! répéta Mariam avec un serrement de cœur.

— Oui, Behanim. Celui qui voulait t'épouser avant ton mariage avec Lemuel, frère de Messaoul, et ne perd pas l'espoir de devenir ton second époux. C'est lui qui a retenu Messaoul... mais, il ne peut tarder. »

C'était le matin, que Margarida tenait ce discours à Mariam, et le soleil était au milieu de sa course, que Messaoul n'avait pas encore paru.

L'inquiétude de Mariam était à son comble. Enfin, vers deux heures après midi, la porte de la rue s'ouvrit brusquement, et Messaoul parut... Il marchait vite, mais ce n'était pas l'empressement de revoir sa fiancée qui accélérât ses pas ; son maintien était grave, sévère. Le jeune israélite ne s'arrêta que sur le seuil de la chambre de Mariam ; alors, au cri de joie de la belle veuve, à la vue de ses bras qui se tendirent vers lui, il lui dit d'une voix sombre :

« Qu'avez-vous fait de votre voile de soie blanche, sur le coin duquel votre nom était brodé en lettres d'or, Mariam ? »

La pauvre femme comprit tout d'un coup et l'accusation et la difficulté de la défense. Interdite, troublée, elle restait sans réponse : son fiancé s'était posé devant elle, en juge sévère et impitoyable.

Sans nul doute, Mariam serait tombée à la renverse, si Messaoul, qui l'avait vue chanceler, ne s'était élancé vers elle et ne lui eût pris durement le bras.

« Qu'avez-vous fait de votre voile de soie blanche sur le coin duquel votre nom est brodé en lettres d'or, Mariam ? lui répéta-t-il.

— Grâce ! pitié ! Messaoul, dit Mariam, recouvrant la voix et le mouvement,

grâce, pitié ! au nom du Dieu d'Israël !

— Ainsi, vous vous avouez coupable ! reprit le jeune Israélite, d'un ton plein d'amertume.

— Coupable !... et de quoi ? répondit Mariam.

— Parlez donc ! reprit Messaoul, en lui secouant avec force le bras qu'il tenait toujours. Répondez donc à ma question ?

— Messaoul, dit la jeune juive, cherchant à se remettre, si je tremble, ce n'est pas que je me sente coupable ; mais, je l'avoue, votre colère m'épouvante, et cependant, mon Dieu, je n'ai rien à me reprocher.

— Alors, répondez donc à ma question, répéta Messaoul d'une voix brève mais impérative.

Miriam dit en hésitant : « Je... ne l'ai plus... »

— A qui l'avez-vous donné ?

— Messaoul ! ne me regardez pas ainsi, vous me faites peur !... s'écria-t-elle effrayée. »

Messaoul lâcha le bras de Mariam, s'assit, et, passant deux ou trois fois la main sur ses yeux, il dit :

« Je suis calme... Parlez ! »

Mariam s'agenouilla devant son fiancé, elle prit sa main, qu'il ne retira pas, qu'il ne donna pas non plus, et d'une voix craintive et tendre, elle dit :

« Écoutez-moi, mon ami ; j'ignore comment vous avez appris la perte de ce voile, mais je serai sincère... Et d'ailleurs il n'y a pas de ma faute... »

Puis elle lui raconta la scène de la terrasse. Quand elle eut fini, elle s'attendait à ce que son fiancé lui demandât pardon de l'avoir accusée, et en signe de pardon, elle présentait déjà son chaste front aux lèvres de Messaoul... mais celui-ci, se retirant, dit avec amertume :

« La fable est bien trouvée !... Du reste, depuis que je vous interroge vous aviez eu le temps de l'inventer. »

Mariam frissonna comme si la lame d'un poignard lui eût traversé le cœur.

« Quoi !... vous doutez de moi ! » dit-elle avec étonnement.

Messaoul sourit d'un air de mépris. « Je ne vous fais pas même l'honneur de douter, madame; je suis sûr de votre infamie.

— Messaoul !... s'écria Mariam du ton de la prière et lui tendant les bras.

— Misérable ! répondit l'Israélite, dont la colère s'exhala tout-à-coup. — Misérable ! un homme est venu ici, qui a regardé ton visage sans voile, qui sait que tes yeux sont noirs, tes lèvres vermeilles, tes dents blanches, et qui ira partout se vanter d'avoir vu, vu de ses propres yeux, la fiancée de Messaoul; qui racontera en riant, et une à une, toutes tes beautés !... Misérable ! et tu t'étonnes de mon courroux, de mon mépris ! Oh ! dis-moi donc que cela n'est pas vrai ; prouve-le-moi donc !... Tout mon sang pour que cela ne soit pas ; oui, tout mon sang !...

La noble et belle figure du jeune israélite était bouleversée par la rage et par la douleur ; ses yeux lançaient des éclairs, une écume blanchâtre décollait de ses lèvres sur sa barbe blonde. Tout-à-coup, se dressant de toute sa hauteur, il prit de nouveau le bras de Mariam, et le pressant à le briser, il ajouta, les dents serrées : « Deux hommes ont vu ton visage.... l'un des deux doit mourir. Quel est le nom de l'autre ? »

La douleur que Mariam ressentait à son bras était si intolérable, qu'elle lui ôtait même la faculté de répondre. Toutefois, la malheureuse femme, sans se plaindre, leva les yeux sur Messaoul pour implorer sa pitié.

« Son nom !... son nom !... » répéta-t-il avec fureur.

Mais n'obtenant pas de réponse, d'un geste brusque et impérieux, il obligea Mariam à se lever, la tint droite, debout, devant lui, approcha son visage du visage de Mariam, attacha sur elle ce regard puissant qui domine, et de cet accent impératif qui fait que toute volonté doit céder de-

vant une volonté supérieure, il lui souffla presque à la face :

« Je veux savoir le nom de cet homme, madame !

— Émile de Torval, » dit Mariam subjuguée et anéantie.

Alors le bras de la jeune veuve se trouva libre... Un grand silence l'entourait, lorsqu'elle osa lever timidement les yeux autour d'elle pour chercher Messaoul... Il avait disparu.

IV.

LA TÊTE COUPÉE.

Depuis trois jours, Mariam, étendue sur son divan, pâle et abattue, ne prenait de nourriture que ce qu'il fallait pour ne pas mourir, et ne répondait que par des sanglots aux questions de Margarida.

Le soir, la bonne esclave, qui était sortie pour un instant, rentra et annonça à Mariam que Messaoul voulait lui parler et l'attendait sur la terrasse.

« Messaoul ! » s'écria Mariam ; et ranimée par ce nom comme par une puissance magique, la jeune juive qui, un moment avant, n'avait pas la force de soutenir sa tête, se leva vivement, et, légère et rapide, s'élança vers le lieu indiqué.

La lune, de sa belle et pure lumière, éclairait encore la terrasse.

Messaoul se tenait debout, morne et silencieux, son burnous de laine brune était roulé par terre, et Mariam allait se jeter dans les bras de son beau-frère, quand elle s'arrêta soudain.

« Du sang !... du sang !... » cria-t-elle, parcourant des yeux avec effroi les vêtements du jeune israélite, sa veste brodée, son pantalon blanc, son yatagan qu'il tenait à la main et dont la lame montrait quelques taches rouges.

À la voix de Mariam, Messaoul parut sortir de sa léthargie ; mais, sans changer de position, il dit d'une voix sombre :

« Je suis vengé !

— Vengé! répéta Mariam.

— Regarde! »

Il se baissa sur son burnouss, le déroula, et un objet parut; un objet que Mariam ne put d'abord distinguer. Il le souleva d'une main.... c'était une tête d'homme fraîchement coupée.

« Oh! c'est horrible! horrible! cria Mariam épouvantée et se couvrant les yeux.

— Femme! cria Messaoul à son tour, femme! comment, cette tête ne fait seulement que t'effrayer?

— Ah! par pitié! Messaoul, ôtez-la, ôtez-la de devant moi.

— Cette tête ne fait que t'effrayer? répéta-t-il d'une voix formidable; quoi, tu ne bondis pas de joie? tu ne bénis pas la main qui l'a coupée, cette tête odieuse? tu ne l'approches pas de tes yeux pour voir si réellement c'est bien elle, si c'est bien là la tête d'Émile de Torval!... Mais songe donc, juive dégénérée, que ces yeux avaient pu te voir, que ces lèvres s'en étaient vantées... vantées, devant moi! il n'y a pas plus d'une heure... devant moi, moi, ton fiancé! il a osé dire que tu étais belle, il a osé te nommer Mariam, comme je t'appelle, moi! Il montrait ton voile, ton voile, que moi j'aurais caché sur mon cœur!.... Infâme!

— Je me meurs, murmura Mariam, qui, incapable de se soutenir, était tombée assise sur le marbre de la terrasse.

Après un long silence, pendant lequel la jeune veuve n'osait faire un mouvement, hasarder un regard, tremblante qu'elle était de voir encore cette tête livide, dégouttante de sang; Messaoul, qui avait réussi à se calmer, reprit d'une voix lente et grave :

« Vous avez des droits sur moi, madame; demain, au point du jour, vous m'en affranchirez.

— Dieu d'Israel! que signifient ces paroles? dit Mariam avec angoisse. »

Messaoul répondit froidement et sans regarder Mariam

« Demain, au point du jour, nous ferons la cérémonie de la kalissa.

— Oh! cela ne se peut, Messaoul; mes oreilles me trompent, j'ai mal entendu.

— Allons, madame, vous raillez sans doute! »

Mariam leva les yeux sur son fiancé, comme si elle doutait encore que ce fût lui qui eût parlé.

« Et puis après, madame, continua-t-il avec une froide ironie, vous êtes jeune et belle, vous aimez à vous montrer sans voile, parmi les Français ou les musulmans, voire même parmi les juifs, vous pourriez aisément trouver un autre époux.

— Oh! c'est infâme ce que vous dites là, Messaoul, reprit Mariam fondant en larmes. Je n'ai fait aucun mal, Dieu le sait! et vos paroles sont plus acérées que la pointe de votre poignard. Si Mariam ne vous plaît plus, tuez-la, mais ne l'insultez pas!

— Allons donc! vous êtes bien irritée de mes paroles, madame; vous l'étiez moins de celles d'Émile de Torval quand il vous regardait.

— Mais... »

La pauvre femme allait répondre... elle se tut... Messaoul avait repris son horrible trophée et s'éloignait en chantant.

V.

LA CÉRÉMONIE DE LA KALISSA.

Au point du jour se trouvaient réunis dans la cour du juif Nathaniel des vieillards au maintien grave et sévère, à la longue barbe grise, vêtus de turbans blancs ou rouges et de burnouss de couleur sombre.

Assis sur des coussins, le visage tourné vers l'Orient, ils avaient déplié sur leurs têtes le long voile de soie ou de lin orné aux quatre bouts de franges dont chaque brin rappelle une prière. Ces hommes tenaient ouverts dans leurs mains un livre écrit en hébreu.

C'étaient les grands rabbins et les notables d'Alger : on en comptait vingt-quatre.

Un jeune homme, Messaoul, le regard sombre, se tenait debout contre une des colonnes qui décoraient la cour.

Près de lui un vieillard vénérable fixait sur le jeune israélite des regards humides de larmes. A la ressemblance qui existait entre ces deux personnages, on devinait que ce dernier était Nathaniel, père de Messaoul.

La porte de la rue, restée entr'ouverte, attirait de temps en temps l'attention de Nathaniel et des autres vieillards ; le jeune homme seul demeurait impassible et paraissait plongé dans les plus sombres réflexions.

Bientôt cette porte, poussée doucement, s'ouvrit tout-à-fait ; une femme parut : elle était enveloppée de tant de voiles, et recouverte d'un burnouss blanc si ample, qu'à peine pouvait-on distinguer une forme humaine.

A cette vue, le nom de Mariam circula dans toutes les bouches.

Soutenue par sa vieille esclave Margarida, Mariam marchait lentement, plétée en deux, la tête penchée sur son sein ; mais arrivée en face de Messaoul, comme si elle eût acquis tout de suite une force, une volonté dont elle paraissait privée, son corps se redressa fièrement.

Elle repoussa sa nourrice, et laissant tomber son burnouss, elle écarta son voile et se montra si pâle qu'on eût dit une statue d'albâtre ; puis elle s'avança seule et avec dignité vers Messaoul.

Une résolution forte illuminait ses yeux, tandis que sa bouche exprimait un désespoir amer et profond.

Recueillant toutes ses forces dans sa voix, elle dit : « Messaoul, je viens en face du Dieu d'Israël, qui nous voit et nous juge !... en présence de ton père, devant nos rabbins, devant nos amis, nos parens ; je viens te prier de relever la famille de ton frère. »

Aux premiers accens de cette voix, qui

lui était naguère si douce, si chérie, Messaoul avait tressailli, puis il parut agité par un tremblement convulsif... mais cette émotion dura peu.

Lorsque Mariam eut fini de parler, il répondit, d'une voix calme et les yeux fixés vers la terre :

« *Veuve Lemuel, je refuse de relever la famille de mon frère.*

— Dieu d'Israël ! prenez pitié de moi, murmura la jeune juive en levant ses grands yeux noirs vers le ciel.

— Mon fils !... dit Nathaniel en joignant les mains d'une manière suppliante.

— Pardonnez-moi, mon père, si j'agis contre votre volonté vénérée, répondit Messaoul, si j'agis même contre mon cœur ; mais ce que je fais, croyez-le, je dois le faire. »

Mariam, renfermée dans sa vertu blessée et méconnue, se taisait ; Margarida pleurait, les témoins paraissaient attentifs ; quant à Nathaniel, il cherchait à deviner dans les traits sévères et sombres de son fils, sur le visage pâle, mais digne de sa bru, le motif de cette soudaine résolution.

Alors le plus ancien des rabbins, celui à qui son âge avancé donnait le privilège de présider l'assemblée, prit la parole :

« Mariam, fille d'Arodi, étiez-vous la femme légitime de Lemuel, fils de Nathaniel ?

— Oui, répondit la jeune juive avec émotion.

— Trois mois sont-ils révolus depuis la mort de votre mari ?

— Il y en a treize d'écoulés.

— Cet homme que vous appelez à vous, au nom de notre sainte loi, est-il frère de votre mari ?

— Il est son frère.

— L'est-il de père et de mère ?

— Oui, rabbin, répondit Nathaniel en soupirant.

— *Veuve Lemuel, quel âge avez-vous ?*

— Seize ans accomplis depuis le 12 du mois de Tsiré.

— Êtes-vous à jeun?

— Depuis deux jours ma pauvre maîtresse refuse toute nourriture, » se hâta de répondre Margarida entre deux sanglots.

Mariam lui fit un signe d'amitié pour l'engager à se taire.

« C'est bien ! » dit le grand rabbin ; puis il s'adressa à Messaoul :

« Messaoul, fils de Nathaniel, cette femme ici présente, veuve de Lemuel, vous demande, au nom de notre sainte loi, de relever la famille de votre frère.

— Je refuse d'épouser Mariam, fille d'Ardit, veuve de mon frère Lemuel. » La voix de Messaoul trahissait son émotion.

« Pouvez-vous, ou voulez-vous en dire la raison ? » demanda un assistant.

Involontairement, la jeune veuve jeta à son beau-frère un regard d'inquiétude sur lequel Messaoul se méprit ; il crut y déceler la crainte de voir révéler son crime au grand jour : mais c'était la crainte d'un châtement horrible qui, dans ce pays barbare, s'applique, non seulement au crime, mais même souvent au seul soupçon du crime.

« N'es-tu pas obligé ? » demanda Messaoul.

— En aucune manière ; cela dépend uniquement de votre volonté, répondit le grand rabbin.

— Alors je me tais. »

Mariam baissa les yeux.

« Achéons la cérémonie, reprit un des assistants, le seul qui jusqu'alors, avec le rabbin, avait pris la parole, et que Mariam reconnut à la voix pour être son voisin Behanim.

— Eldad, dit le grand rabbin à un desservant du temple, apportez la pantoufle consacrée. »

Le desservant obéit, et remit au grand rabbin une pièce d'étoffe de soie roulée attachée par un ruban.

Le grand rabbin dénoua le ruban, déroula la pièce d'étoffe, trouva dans ses plis une pantoufle de soie brodée d'or, appe-

lée *pantoufle de cérémonie*, et la présenta à Messaoul en lui disant :

« Messaoul, chaussez cette pantoufle au pied droit.

— Mon fils !... je t'en supplie, réfléchis encore, dit Nathaniel en posant sa main sur le bras du jeune israélite.

— J'ai réfléchi, mon père, ma résolution est invariable. »

Messaoul chaussa la pantoufle à son pied droit.

« Veuve Lemuel, dit ensuite le grand-rabbin, s'adressant à Mariam, allez à votre beau-frère, et déchaussez-le de la main droite. »

La pauvre femme voulut obéir ; elle fit quelques pas et se baissa ; mais sa faiblesse, augmentée par l'émotion, devint si grande, qu'elle fut contrainte de s'agenouiller... et sa main, qu'elle avançait vers le pied de Messaoul, elle l'avait laissée, sans force, retomber à son côté.

Nathaniel, profondément touché de ce silencieux désespoir, tenta un dernier effort auprès de son fils, dont la figure décomposée exprimait une affreuse douleur.

« Messaoul, mon fils bien-aimé, lui dit-il, Mariam fut une épouse chaste et pure, je l'aime comme ma propre fille ; que t'a-t-elle fait ? dis-le ?... regarde-la, et prends pitié d'elle. »

Effectivement, Mariam, semblait n'attendre que la fin de la cérémonie pour rendre l'âme.

Évitant et le regard mourant de Mariam et le regard suppliant de son père, Messaoul dit avec le courage de la souffrance :

« Achéons la cérémonie.

— Dieu d'Israël, s'écria le vieillard en levant ses mains tremblantes vers le ciel, il faut que, sans le savoir, je t'aie bien offensé, puisque je trouve aujourd'hui mon fils insensible à mes prières, et en contradiction avec les réglemens de notre sainte loi ; mais je suis père, ajouta-t-il d'une voix forte et sévère, j'ai le droit d'ordonner, et j'ordonne...

— Calmez-vous, mon père, interrom-

pit Mariam avec sa douce voix ; calmez-vous. Pour que Messaoul vous désobéisse, pour que lui, si bon, brise ainsi mon cœur et le vôtre, il faut qu'il ait de puissantes raisons.

— Qu'il les dise alors, ces raisons ! reprit vivement Nathaniel. Mariam, je te dois secours et protection, comme à la fille de mon meilleur ami, comme à celle qui est devenue ma fille, et à qui Messaoul fait un affront sanglant. Si tu avais un frère, un père, un parent, Mariam, ils viendraient au secours de ta faiblesse outragée ; mais tu n'as que moi, pauvre enfant... je dois donc te tenir lieu de tout ; et si Messaoul ne se rétracte pas à l'instant... ma malédiction...

— Arrêtez ! dit Mariam ; arrêtez ! mon père... Messaoul me croit coupable... Mais je le jure ici, à la face de Dieu, qui me voit, m'entend et me juge, je suis innocente. »

Un éclat de rire se fit entendre dans la foule des assistants. Dire qui avait ri, personne ne l'aurait pu, excepté Mariam et Messaoul... le rouge lui en monta au front ; mais la jeune veuve se releva superbe et indignée.

« Anciens d'Israël, leur dit-elle, ne jugez pas sur les apparences : Dieu peut m'appeler à lui aujourd'hui même, et je me présenterai pure et sans tache à son tribunal saint et redoutable : écoutez ma confession. »

Alors, forte de sa conscience, se raidissant contre l'injustice de celui qu'elle aimait, contre la méprisante pitié des assistants, cette femme si jeune, si frêle, tout à l'heure brisée par la douleur, se releva tout-à-coup : une expression de pudeur et de fierté se répandit sur son front, dans ses yeux, sur toute sa personne. D'une voix ferme, elle raconta simplement l'histoire du voile brodé tombé aux mains du jeune Français ; puis, calme et résignée, elle s'approcha de son beau-frère, le déchaussa de la main droite, éleva la pantoufle en l'air pour la montrer aux

témoins, puis la jetant à terre et crachant à côté, elle dit :

« Messaoul, tu as refusé de relever la famille de ton frère, je te méprise. » D'une voix mourante elle ajouta : « Que ta volonté soit faite, ô mon Dieu ! »

Ensuite, et comme pressée d'en finir, Mariam abaissa son voile sur son visage, s'enveloppa dans son burnouss, et s'éloigna en jetant un doux et dernier regard sur Messaoul.

Margarida la suivit ; Nathaniel emmena son fils, et les témoins se séparèrent.

VI.

UNE EXÉCUTION.

Quelques jours après, à la nuit tombante, un homme était assis sur un rocher au bord de la mer, à une lieue d'Alger.

Il tournait involontairement les yeux vers cette ville blanche, qui s'élevait en amphithéâtre derrière lui, ou bien il regardait la mer étendue à ses pieds ; partout une image pâle, plaintive le poursuivait, le nom de Messaoul sur les lèvres ; partout il la voyait jetant sur lui son dernier regard... Sous l'obsession pénible de ce souvenir, il essuyait son front baigné de sueur.

Deux Turcs vinrent à passer ; ils portaient un long sac de cuir.

Une masse informe semblait par moment s'y mouvoir.

Messaoul se leva pour s'éloigner. Un gémissement, qui semblait sortir de ce sac, lui glaça le sang dans les veines. Il s'arrêta.

Les hommes marchaient toujours.

Messaoul savait qu'ils allaient faire une exécution ; mais bien qu'il y fût accoutumé, celle-ci lui fit mal ; il détournait avec horreur sa vue de ce long sac de cuir, animé et mouvant... Quand il lui sembla qu'une voix en sortait, une voix étouffée qui criait : Messaoul ! Messaoul !

Ce cri le réveilla de sa stupeur, et il se mit à courir après ces hommes.

Mais ils allaient vite ; et, au moment où il allait les atteindre, il entendit le bruit sourd d'un corps qui tombait dans la mer.

Il s'arrêta et s'appuya contre un arbre.

Les hommes s'en revinrent déchargés de leur fardeau ; ils passèrent devant l'arbre.

« Encore une femme à la mer, dit l'un.

— Qu'avait-elle fait ? demanda l'autre.

— Tu ne le devines pas ? encore une histoire de Français... mais cette fois la juive était innocente. Je me trouvais sur la terrasse avec le vieux Behanim et l'un de ses esclaves. J'ai tout vu... Elle meurt victime d'une vengeance....

— Quelle vengeance ?

— Lorsqu'elle était fille, le juif Behanim avait demandé en mariage la belle Mariam ; elle devint veuve, il la demanda de nouveau, et fut encore refusé ; car, cette fois, elle aimait son beau-frère, qu'elle allait épouser. Lorsqu'une nuit, elle prenait le frais sur sa terrasse, un jeune officier français s'y introduisit, on ne sait comment, et prit le voile de Mariam, qui s'était sauvée à son approche. Messaoul n'ayant plus voulu épouser sa belle sœur, Behanim la demanda une troisième fois : la veuve le refusa encore... Dans sa colère, il s'est vengé, en la dénonçant au cadi ; et il l'a fait condamner (1).

— Mais il fallait trois témoins ?

— Behanim avait forcé son esclave à mentir et m'avait payé pour cela... Allons, son affaire est faite, et la nôtre aussi !

En achevant ces mots, les Turcs s'éloignèrent ; mais à peine eurent-ils fait quelques pas, qu'ils s'arrêtèrent tout-à-coup.

« As-tu entendu ? dit l'un.

— Oui ! une autre exécution, sans doute.

(1) A cette époque, quand une femme ou une fille était accusée d'avoir violé les lois de la pudeur, le cadi la faisait venir. S'il la croyait coupable, elle était mise dans un sac de cuir et jetée à la mer ; et, suivant les circonstances du crime, on introduisait des chats dans le pantalon de la coupable, pour que les chats en la déchirant augmentent son supplice.

— Non, ce n'est pas le même bruit... Quand on jette le sac, il tombe plus lourdement... c'est quelqu'un qui s'est jeté lui-même. »

En même temps, sans se communiquer leur pensée, ils tournèrent la tête vers l'arbre près duquel ils avaient vu un homme... Il n'y était plus.

M^{me} EUGÉNIE FOA.

Le Champ-aux-Rosiers.

Le 6 mai de l'an 1227, la reine Blanche de Castille, veuve de Louis VIII et régente du royaume, faisait son entrée dans la ville de Poitiers, accompagnée du jeune roi son fils, des principaux seigneurs de la cour et des présidents et conseillers au parlement. A cette époque le parlement n'était pas sédentaire à Paris, et c'était pour rendre ses décisions plus pompeuses et plus sacrées que la sage reine aimait à suivre les magistrats dans leurs pérégrinations ; la régente inspirait ainsi à son fils, par ces pèlerinages judiciaires, un plus grand amour de la justice et un attachement inviolable pour ceux qui s'en montraient les dignes organes. On sait comment le jeune roi profita par la suite des leçons de sa pieuse mère.

Les habitans de la capitale du Poitou faisaient éclater les témoignages de leur joie ; les rues étaient jonchées de rameaux et de branchages ; les maisons étaient tapissées, et de chaque fenêtre s'élançait un pennon ou un drapeau chargé de fleurs de lis et de couronnes de verdure. Les cris de Noël ! Noël ! vive monsieur notre roi ! vive notre dame la régente ! retentissaient dans les airs au bruit des cloches et au carillon de l'hôtel de ville. Les bourgeois et les syndics des corporations de marchands, en habits de cérémonie, marchaient avec les

échevins à la tête du peuple, et tous se pressaient autour du cortège royal, qui cheminait ainsi sans autre garde que l'amour et l'affection des citoyens.

La régente, montée sur un superbe palefroi grenadin, avait à sa droite le jeune roi âgé de douze ans, et à sa gauche, Thibault, comte de Champagne. Les seigneurs de Crécy, de Xaintrailles, de Bourguville et de Fécamp, les comtes de Ponthieu, de Toulouse, de Narbonne, les vidames de Chartres et d'Abbeville et une foule de gentilshommes, d'abbés et de capitaines de renom, venaient ensuite sur des chevaux de bataille et armés de toutes pièces; car, dans ces temps d'honneur et de loyauté chevaleresques, l'habit de fête des Français était le casque et l'armure, et la pompe royale elle-même acquérait de nouveaux droits au respect en se montrant sous un corselet d'acier. Après cette vaillante élite de guerriers, venaient, montés sur des mules pacifiques, les présidens et les conseillers au parlement.

Parmi ces graves magistrats, on remarquait Pierre Dubuisson, premier président, que ses quatre-vingts années n'empêchaient pas de remplir les austères fonctions de sa charge; Philippe de Moirou, Angot de Saint-Rénat, Clément Toutemain, Jacques Sainburge, conseillers aux enquêtes, et vieillards plus que septuagénaires. Des conseillers plus jeunes, mais non moins illustres par leur science et leur nom, s'avançaient après ces Nestors de la magistrature française.

Le cortège se rendit à la cathédrale, et une messe solennelle d'actions de grâces fut chantée avec une pompe et un appareil splendides: on appela sur la tête des juges les lumières de l'Esprit saint, et chaque membre du parlement reçut, après la reine et son fils, le sacrement de communion des mains de Claude de Blaismont, évêque de Poitiers.

La cérémonie religieuse terminée, la reine et le jeune roi se rendirent à la mai-

son du grand argentier de la couronne, messire Mathurin de Surlance. Cette maison touchait aux remparts de la ville, et était entourée de tous côtés par des champs couverts de rosiers en fleurs. La reine s'installa dans ce manoir qu'on avait pris grand soin d'embellir de toutes les somptuosités du luxe de l'époque, et voulut qu'à l'exclusion des capitaines, des seigneurs et des abbés mitrés suivant la cour, les parlementaires et leurs familles trouvassent un gîte commode et sûr auprès d'elle. Le champ de roses qui s'étendait devant la maison devait servir de cour de justice; et c'était là, en plein air, à la face du soleil, que le parlement, suivant l'usage des vieux Gaulois, devait rendre et distribuer la justice au peuple, sous les yeux de la reine régente et du jeune héritier de la couronne.

La première audience fut proclamée le lendemain.

Les parlementaires, nous l'avons dit, emmenaient dans ce lointain voyage leur famille, c'est-à-dire leur femme, leurs enfans et leurs serviteurs. Pierre Dubuisson, premier président du parlement, veuf depuis longues années, avait une fille unique d'une rare beauté, d'une exemplaire sagesse, et qu'il aimait avec toute la tendresse d'un père et d'un vieillard. Marie, c'était le nom de la jeune fille, faisait l'admiration de la cour, non seulement par l'éclat de ses charmes, mais encore par les qualités de son cœur et de son esprit. Attentive aux moindres désirs de son vieux père, on la voyait fuir les délassemens les plus innocens, les plaisirs les plus purs, pour passer aux genoux du vénérable vieillard les courts instans qu'il ne consacrait pas aux travaux de sa haute magistrature.

Le jeune comte de La Marche, l'un des premiers seigneurs de la cour, était devenu éperdument amoureux de Marie, et le voyage de Poitiers n'avait fait qu'encourager sa passion, en lui donnant l'espoir que d'heureuses circonstances pourraient lui faciliter le moyen de faire connaître à

cette chaste fille la force et la pureté de ses sentimens. Le comte de La Marche était pair de France, et comme la cour du parlement se composait de jurisconsultes et de seigneurs hauts justiciers, les prérogatives de la pairie le mettaient en relations continuelles avec le président Dubuisson, dont la profonde sagesse était le phare et le guide de la noble jeunesse qui voulait suivre avec loyauté l'épineux et ardu sentier de la justice. C'est ainsi qu'il avait pu voir Marie, et que tout d'abord il mit à ses pieds sa couronne de comte et sa dignité de pair : « Monseigneur, avait répondu la jeune fille, vous êtes d'une race antique, et vos aïeux vous ont laissé douze châteaux crénelés qui ornent et défendent le sol de France. Il vous faut une épouse digne de votre grandeur, et je ne suis que la fille d'un homme de science et de vertu : permettez donc que je refuse votre hommage. »

Alors était arrivée l'époque de la tournée annuelle du parlement, et le séjour de la cour dans la capitale du Poitou avait fait naître au cœur de Philibert de La Marche l'espérance de voir accueillir plus favorablement ses vœux.

La reine Blanche, en se logeant au milieu du Champ-aux-Rosiers, dans la maison de l'argentier de France, voulut que son parlement occupât une aile des bâtimens qui lui étaient réservés. Cette résolution de la régente avait comblé de joie le jeune comte dont le rang à la cour rendait sa présence nécessaire auprès de la régente et du jeune roi ; dès lors, ses assiduités près de Marie devaient échapper à la malignité des courtisans.

Mais l'amour du comte grandissait à mesure que s'aplanissaient les obstacles qui le séparaient de Marie ; plus il la voyait, plus il voulait la voir, et après avoir passé le jour près d'elle à l'ouvrir de la reine, il eût voulu la revoir encore dans la soirée. Enfin, après bien des hésitations et des combats, il se décida, la nuit

venue, à se rendre au Champ-aux-Rosiers, devant la demeure du premier président ; et, pour attirer l'attention de Marie, il commença à chanter sous sa fenêtre une des tendres chansons du comte Thibault.

A peine achevait-il le second couplet, que la fenêtre de Marie s'ouvrit, et que la jeune fille, penchée au balcon, s'adressant à lui : « N'avez-vous pas de honte, monseigneur, dit-elle, d'employer des heures de méditation et de travail à de vaines pratiques de galanterie ? Demain, comte de La Marche, vous allez être appelé dans l'assemblée du parlement à prononcer sur l'honneur, sur les biens, sur la vie peut-être des citoyens, et ces heures précieuses qui vous séparent de l'aube, vous les perdez aux plus vains loisirs. Monseigneur, regardez autour de vous, et apprenez de quelle manière on se prépare aux austères fonctions que vous remplissez. »

Et la jeune fille, étendant la main, lui montrait les fenêtres des membres du parlement toutes éclairées par une vacillante lumière qui indiquait assez que ces graves magistrats se livraient à l'étude des causes qu'ils devaient juger le lendemain.

« Marie ! vous me tracez sévèrement mon devoir, s'écria le comte ; mais je le sens maintenant, je me dois au service de l'État. Sur le champ de bataille, pendant la guerre ; sur le pré de justice, durant la paix ; je serai digne de vous, Marie... heureux si je puis vous mériter ! »

En regagnant son hôtel, Philibert de La Marche passa la nuit à étudier les affaires qui devaient être portées au parlement.

Le lendemain précisément, il arriva que l'on dut plaider, devant la reine régente, une cause dont le jeune pair avait été nommé rapporteur. Pierre Dubuisson voulait passer outre, car on savait que Philibert était peu enclin au travail ; mais la reine ayant demandé au comte s'il n'était pas prêt à parler, sur sa réponse affirmative un profond silence s'établit.

Le procès avait une grande importance.

Il s'agissait de la succession du vidame de Bergerac, qui s'était marié trois fois, et avait laissé de chaque lit sept enfans. Le point en litige était de savoir si les enfans du premier lit devaient concourir au partage dans la même proportion que ceux des deux derniers. La coutume et le droit écrit des provinces de Guienne et de Poitou se trouvaient en désaccord dans l'espèce, et il fallait nécessairement faire concorder les diverses dispositions de ces lois.

Le comte de La Marche prit la parole, et, dans un rapport d'une lucidité remarquable, il déroula les diverses phases de cette affaire, et concilia les droits de chacun. Les vieux magistrats se regardaient avec étonnement; et lorsqu'il donna ses conclusions, la régente elle-même ne put s'empêcher d'applaudir à la haute sagacité du jeune pair. Le parlement alla aux voix sans discussion, et le procès fut jugé d'après les conclusions du rapporteur.

« Ça, comte de La Marche, fit Blanche en levant la séance, vous venez de nous donner un brillant témoignage de votre faconde et de votre sagesse; continuerez-vous à suivre la voie dans laquelle vous vous êtes signalé d'une manière si brillante?

— Madame la reine, répondit le comte en mettant un genou en terre, je ferai désormais tous mes efforts pour mériter la faveur de votre majesté et du roi notre sire.

— Très-bien, comte; mais soyez sincère, à qui devons-nous ce changement et ce subit amour des ardens labeurs?

— A un ange descendu d'en haut pour me rappeler au devoir, répondit le comte, en élevant un regard de reconnaissance vers Marie, assise non loin de la reine.

— Je le savais, répondit la reine en se penchant affectueusement vers le jeune pair. Je me promenais avec le comte Thibault au Champ-aux-Rosiers, lorsque la parole céleste vous est venue. Je me charge,

comte, de donner le prix à votre loyale obéissance. — Messire Pierre, dit Blanche en se tournant vers le premier président Dubuisson, vous êtes dès ce moment chancelier de France.—Et vous, ma belle amie, ajouta-t-elle en tendant la main à Marie, demain la cour vous saluera du nom de comtesse de La Marche.»

Le premier président, Marie et le comte s'inclinèrent avec respect.

« Jeunes pairs de France, dit la reine en se levant, imitez l'exemple du comte de La Marche, et apprenez de lui à faire tourner au profit du devoir les tendres sentimens de votre cœur. Pour moi, afin de perpétuer à jamais le souvenir de Marie, je veux qu'en mémoire de la nuit d'hier, les jeunes pairs présentent à mon parlement un tribut annuel le premier mai.

— Et de quoi se composera ce tribut, noble reine? dit le comte de Champagne.

— De roses, répondit Blanche en promenant autour d'elle un gracieux regard, et ce tribut sera certes payé exactement, car notre fertile terre de France produira toujours des fleurs pour orner la beauté, comme du fer pour armer les braves. — Comte de La Marche, rendez le premier cet hommage à mon parlement.»

Philibert obéit; des roses furent aussitôt cueillies par les pages, et à la tête des jeunes pairs de France, le comte de La Marche offrit, dans des corbeilles de jonc rehaussées de crépines d'or, une moisson de fleurs odorantes au vénérable aréopage.

Depuis cette époque, chaque année, le plus jeune des pairs de France accomplissait cette naïve et touchante cérémonie.

Cet usage était encore dans toute sa vigueur au seizième siècle, et paraissait d'une certaine importance en ce qu'il servait à fixer la préséance par un acte de possession public et notoire.

L. DE MASLATRIE.

Holyrood⁽¹⁾.



Holyrood ! Holyrood ! ô fatale abbaye
Où la loi du destin , dure , amère , obéie ,
S'inscrit de tous côtés !
Cloître ! palais ! tombeau ! qui sous tes murs austères
Garde les rois , la mort et Dieu : trois grands mystères ,
Trois sombres majestés !

Château découronné ! vallée expiatoire !
Où le penseur entend , dans l'air et dans l'histoire ,
Comme un double conseil pour nos ambitions ,
Comme une double voix qui se mêle et qui gronde ,
La rumeur de la mer profonde ,
Et le bruit éloigné des révolutions !

Solitude , où parfois des collines prochaines
On voit venir des faons qui foulent sous les chênes
Le gazon endormi ,
Et qui , pour aspirer le vent dans la clairière ,
Effarés , frissonnants , sur leurs pieds de derrière
Se dressent à demi !

Fière église où priaient le roi des temps antiques ,
Grave , ayant pour pavé , sous les arches gothiques ,
Les tombeaux paternels qu'il usait du genou !
Porte où superbement tant d'archers et de gardes
Veillaient , multipliant l'éclair des hallebardes ,
Et qu'un pâtre aujourd'hui ferme avec un vieux clou !

Prairie , où , quand la guerre agitait leurs rivages ,
Les grands lords montagnards comptaient leurs clans sauvages
Et leurs noirs bataillons ;
Où maintenant sur l'herbe , au soleil , sous des lierres ,
Les vieilles aux pieds nus qui marchent dans les pierres
Font sécher des haillons !

Holyrood ! Holyrood ! la ronce est sur tes dalles ,
Le chevreau broute au bas de tes tours féodales .
O fureur des rivaux ardents à se chercher !
Et vous , Darnley , Rizzio , quel néant est le vôtre !
Tous deux sont là , l'un près de l'autre ;
L'un est une ombre , et l'autre une tache au plancher !

(1) Prononcez *Holciroude*.

Hélas ! que de leçons sous tes voûtes funèbres !
Oh ! que d'enseignemens en lit dans les ténèbres
Sur ton seuil renversé !
Sur tes murs, tout empreints d'une étrange fortune,
Vaguement éclairés de ce reflet de lune
Que jette le passé.

O palais, sois béni ! sois bénie, ô ruine !
Qu'une auguste auréole à jamais t'illumine !
Devant tes noirs créneaux, pieux, nous nous courbons ;
Car un vieux roi de France a trouvé sous ton ombre
Cette hospitalité mélancolique et sombre
Qu'on reçoit et qu'on rend de Stuarts à Bourbons.

VICTOR HUGO.

Revue des Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Reprise des *Noces de Gamache*, ballet-pantomime-folie, en deux actes, par L. Milon, musique arrangée par E. Lefebvre.

Ce ballet a quarante ans d'existence, c'est un peu vieux pour un ballet ; mais don Quichotte de la Manche, ce brave et généreux chevalier de la Triste Figure, Sancho Pança, le gourmand écuyer et ses sages proverbes ne vieilliront jamais. Ces deux célèbres personnages vous étant bien connus, mesdemoiselles, je vous raconterai seulement les *Noces de Gamache*.

Nous sommes à l'entrée d'un village d'Espagne ; à droite est l'hôtellerie de Lorenzo, devant se trouve une grange, à gauche on voit un massif d'arbres, au milieu est un tronc dépouillé de ses branches.

Lorenzo sort de son auberge ; c'est en vain que sa femme le retient pour lui parler encore en faveur de l'amour du jeune Bazile pour leur fille Quitterie ; Lorenzo ne veut rien entendre, il préfère le riche

Gamache, chez lequel il se rend afin de dresser les clauses du contrat de mariage, et la pauvre femme rentre chez elle désolée de n'avoir pu empêcher le malheur de son enfant.

Quitterie parait, elle est pensive et triste ; mais reprenant bientôt sa gaieté de jeune fille, elle se met à faire un nœud de ruban. Bazile, qui était venu doucement derrière elle, s'empare de ce nœud ; Quitterie veut le ravoïr, elle se fâche, elle boude... Pour l'apaiser, Bazile, qui a attaché le nœud à sa guitare, se met à jouer l'air de danse que Quitterie préfère... D'abord elle marque la mesure avec sa tête, puis ses jambes se mettent à former des pas..... enfin elle n'y résiste plus, et dansait de tout cœur lorsque son père revient. Les jeunes gens se jettent à ses genoux et le supplient de les unir ; mais Lorenzo, furieux, défend à Bazile de parler jamais à Quitterie, et Bazile s'éloigne désespéré.

En ce moment le vieux Gamache apporte le contrat par lequel il donne à sa future des terres, des maisons. L'hôtelier est dans l'enchantement, et boit à en perdre la raison, tandis que Quitterie essaie par ses manières maussades de dé-

plaire à son futur époux. Celui-ci s'en étonne ; mais Lorenzo rejette tout sur la timidité de sa fille ; et les gens de Gamache revenant de leurs travaux, il leur ordonne de tout préparer pour sa noce ; puis il les suit, tandis que Lorenzo rentre dans sa maison sans s'apercevoir que Quitterrie est allée se cacher dans la grange où Bazile vient la joindre. La pauvre fille lui fait part de son prochain mariage. Ils se désolent, et se donnent rendez-vous pour s'entendre sur les moyens de s'opposer à leur malheur.

C'est le soir. Les villageois reviennent des champs ; les femmes vont au-devant de leur mari pour les décharger de leurs outils de labourage : les enfans viennent embrasser leur père. Tous s'asseyent devant leur porte et jouent à différens jeux. Arrivent don Quichotte et Sancho Pança, l'un monté sur Rossinante et l'autre sur son âne. La folie du chevalier étant connue des villageois, ils le saluent avec un feint respect, et le chevalier s'arrêtant devant l'hôtellerie, qu'il prend pour un noble château, ordonne à son écuyer de sonner du cor ; mais Sancho, voyant que le son de son cor ne fait point ouvrir la porte, se décide à prendre tout uniment la sonnette. En effet Lorenzo se présente. Le chevalier alors, mettant un genou en terre, lui rend les honneurs qui sont accordés à un prince ; et l'hôtelier est tellement étourdi par le vin, qu'il reçoit ces honneurs comme s'ils lui étaient dus, relève don Quichotte avec une aménité toute bouffonne, et l'engage à entrer chez lui. Sancho allait suivre son maître en essayant d'imiter sa démarche noble et grave, lorsque des jeunes gens arrêtent le pauvre écuyer, le forcent à jouer avec eux, bien qu'il eût préféré se mettre à table ; et le voilà en Colin-Mailard. Enfin, après de vains efforts, ennuyé de ne pouvoir attraper personne, s'étant cogné la tête à un tronc d'arbre, parce qu'on ne lui avait pas crié : « Casse-cou ! » il ôte son bandeau... Il est seul ! et, devant

l'hôtellerie, don Quichotte, Lorenzo, sa famille et ses gens sont à table ! Le gourmand Sancho se précipite pour y prendre place.... Le souper vient de finir !... On enlève les plats qu'on serre dans un garde-manger placé en dehors. Sancho est furieux... chacun rentre chez soi.

Il est nuit. Don Quichotte, occupé de ses amours pour Dulcinée du Toboso, tire de son sein le portrait de la dame de ses pensées, l'admire, le presse sur ses lèvres en se promenant à longs pas, tandis que Sancho le suit autant que possible avec ses grosses jambes courtes, en se plaignant de n'avoir pas soupé. Le chevalier de la Triste Figure, impatienté des sentimens grossiers de son écuyer, l'envoie préparer leur couche, et tous deux vont s'étendre dans la grange. Mais Sancho, que la faim empêchait de dormir, se rappelle le garde-manger, se lève, le cherche en tâtonnant, et tandis qu'il satisfait avidement son appétit glouton, Quitterrie sort de l'hôtellerie pour rencontrer Bazile : « Espère, lui dit-il ; j'ai conçu un projet qui empêchera notre malheur. » Le jeune homme s'éloigne. Quitterrie, en rentrant chez elle, passait près de la grange, don Quichotte, aperçoit une ombre, croit que c'est sa Dulcinée, arrête la pauvre Quitterrie, et, malgré ses efforts, se met à lui exprimer son éternel et respectueux amour. Pendant ce temps, Sancho, qui avait soif, voulant savoir s'il restait du vin dans une cruche, y avait entré sa main avec tant de force, qu'il ne pouvait la retirer. Dans son embarras, il se rappelle le trouc d'arbre contre lequel il s'est cogné la tête, se dirige de ce côté afin de ne pas réveiller, par le bruit, les gens de l'hôtellerie, et casse sa cruche précisément sur la tête de son maître qui venait de se jeter aux pieds de la fille de Lorenzo. Étourdi par le coup, don Quichotte lâche Quitterrie, qui se sauve chez elle, et Sancho, effrayé, va se cacher dans la grange. Revenu de son évanouissement, le chevalier, se croyant attaqué par une armée de géans, tire son épée

frappe l'air, la terre, les arbres, jusqu'à ce que, le jour paraissant, il se trouve seul et vainqueur sur le champ de bataille. Les villageois, que son tapage a réveillés, l'engagent à aller prendre un peu de repos et à venir ensuite avec eux aux noces de Gamache. En ce moment Gamache entre chez sa fiancée, accompagné de jeunes garçons portant des paniers de fleurs.

Nous sommes dans une riante campagne. Au fond sont de hautes montagnes, à gauche est une estrade décorée de guirlandes, à droite un buffet où l'on dispose les mets préparés pour la noce. Des villageois, pour se procurer de l'ombre, suspendent des draperies aux arbres; d'autres y placent des guirlandes et des couronnes de fleurs; ceux-là soignent des marmites suspendues sur le feu, et des broches chargées de volailles; ceux-ci versent dans les vases le vin que l'on va déposer sur les tables; des femmes distribuent les pâtisseries, et l'on aperçoit du haut des montagnes des villageois qui viennent assister à la noce. Arrive don Quichotte suivi de Sancho; l'un admire les draperies, les guirlandes; l'autre les tonneaux et les broches. Bientôt le son des tambours et des flûtes annonce les fiancés. Après la musique viennent de jeunes garçons vêtus de blanc, la tête couronnée de chêne, et une épée à la main; puis des jeunes filles couronnées de fleurs et tenant des tambours de basque; ensuite de jeunes époux jouant des castagnettes; enfin paraissent Quitterie et Gamache, accompagnés de leurs parens, et suivis d'un alcade entouré de jeunes enfans portant des paniers de fleurs. Le cortège ayant été se placer sur l'estrade, la fête commence. Les jeunes gens armés d'épées se partagent en deux troupes égales. Après le salut des armes, un chevalier inconnu, armé de toutes pièces, la visière baissée, vient, suivi de son écuyer, et défie le plus brave. Don Quichotte, qui brûle de montrer sa valeur, accepte le défi. Pendant le combat, Sancho, poussé à bout par l'écuyer

du chevalier inconnu, entre, malgré sa poltronnerie, en une telle colère, et se bat si bien à coups de pieds, à coups de poings, avec cet écuyer, qu'il le jette sur le chevalier inconnu et sur don Quichotte, renversant ainsi du même coup les deux combattans. Le chevalier de la Triste Figure est furieux contre Sancho, qui, par ce haut fait d'armes, est proclamé vainqueur. Mais, hélas! ce combat, ce triomphe n'étaient qu'un complot formé par les jeunes gens de la noce pour se jouer du chevalier de la Manche et de son fidèle écuyer! Le pauvre Sancho est donc élevé sur le pavois; là on lui corne aux oreilles avec de longues trompettes, on le secoue à lui rompre les os, enfin on le tourmente tellement, que, pour éviter le supplice des honneurs de son triomphe, il est obligé de se jeter dans un arbre, où il reste accroché à une branche.

Les différentes danses et la fête étant terminées, l'alcade, Quitterie et Gamache viennent se placer au milieu des villageois, et le magistrat levait sa baguette pour obtenir le silence, afin de célébrer le mariage des fiancés... Bazile, couronné de cyprès, vêtu d'une longue robe noire, vient accuser Quitterie de lui être infidèle, puis tirant une épée nue qu'il tenait cachée, il se la plonge dans le sein et tombe entre les bras de ses amis. A cette vue, les spectateurs sont saisis de pitié. Le mourant demande pour consolation dernière d'être uni à celle qu'il aime. Quitterie et sa mère pleurent, Lorenzo est attendri, Gamache seul reste inflexible... mais don Quichotte tâte le pouls de Bazile, fait signe à Gamache qu'il n'y a plus d'espoir, et Gamache consent enfin à ce que Bazile épouse Quitterie. Alors l'alcade prend la main du mourant, celle de la fiancée de Gamache, et les unit.

Comme vous le pensez bien, mesdemoiselles, tout ceci n'est qu'une ruse. Bazile, revenu bien vite à la vie, a jeté au loin sa robe et son épée; Gamache, furieux, soutient que ce mariage est nul; mais don Quichotte,

croyant qu'il est du devoir d'un chevalier de protéger l'amour de Bazile, soutient que le mariage est bon ; Gamache pousse don Quichotte avec colère ; don Quichotte enfonce sur sa tête l'armet de Mambrin, tire son épée et poursuit Gamache. Aussitôt les gens de Gamache prennent son parti, les amis de Bazile prennent le parti du chevalier de la Manche ; les femmes, effrayées, levant les bras au ciel, se sauvent sur les montagnes ; et, pendant ce temps, Sancho Pança mange une profusion de gâteaux et boit une profusion de verres de vin. Mais le combat général finit, et Gamache est terrassé par don Quichotte qui allait lui plonger son épée dans la gorge, lorsque Bazile lui retient le bras... alors le chevalier de la Triste Figure consent à laisser la vie à son ennemi, à condition qu'il approuvera le mariage de Quitterie, et de plus assistera à sa noce. Gamache consent à tout, et une fête termine ce ballet.

Je ne vous ai pas parlé, mesdemoiselles, de deux personnages qui figurent dans ce drame ; l'un est le cheval de don Quichotte, Rossinante, la fleur des coursiers d'Ibérie, qui

Galoppa, dit l'histoire, une fois en sa vie.

C'est un cheval blanc dont on avait indiqué les côtes et les muscles avec du charbon ; l'autre est l'âne de Sancho. Ces deux personnages étaient tous deux fort ressemblans, et ont joué leur rôle d'une manière fort naturelle.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSEY.

Beaux-Arts.

Cours de peinture à l'aquarelle et à la gouache, appliquée à tous les objets de fantaisie.

(1^{re} Leçon.)

En tous genres de peinture, mesdemoiselles, la première chose à connaître est la palette.

On nomme palette le morceau de bois d'ivoire, de porcelaine ou de faïence, sur lequel on place les couleurs, et ces couleurs prennent aussi le nom de palette, c'est-à-dire : la réunion des tons qu'elles composent.

Voici la palette des couleurs indispensables pour l'aquarelle, ou peinture transparente.

Vous savez qu'il existe 5 couleurs primordiales ; les autres ne sont que leurs nuances, ou des mélanges de ces mêmes couleurs.

La 1^{re}. Le blanc, ou la lumière qui, dans l'aquarelle, est formée du papier même ; ainsi cette peinture ne s'exécute que sur papier blanc (à laver) ou carton-Bristol.

La 2^{me}. Le noir, ou l'absence de la lumière.

La 3^{me} et la 4^{me}. Le rouge et le jaune, reflets du soleil ;

Et la 5^{me}. Le bleu, reflet du ciel pur.

Le bleu mêlé au jaune donne le vert.

Le rouge, le carmin, le seul qui s'emploie pour l'aquarelle, étendu avec de l'eau donne le rose ; mêlé au bleu clair, il donne le lilas ; mêlé au bleu foncé, le violet.

Il faut 3 nuances de bleu : le cobalt, ou bleu céleste, pour les fleurs, les ciels, les figures ou les draperies ; le bleu de Prusse, pour ombrer le cobalt et faire les verts clairs ; et l'indigo, pour les verts foncés.

2 jaunes : la gomme-gutte, ou jaune clair ; et le jaune indien, plus chaud et plus foncé.

1 noir : l'encre de Chine, qui, étendu avec de l'eau, donne le gris ; 1 brun, la sépia ; en tout 8 couleurs. Voilà la palette de Redouté, c'est-à-dire de la riche et fraîche peinture de fleurs à l'aquarelle telle qu'il nous l'a faite.

Maintenant l'important est de bien nuancer et mélanger ces couleurs. La gomme-gutte, ou jaune clair, se mêle au bleu de Prusse, même au cobalt pour former les verts clairs ; le jaune indien se mêle au bleu de Prusse et à l'indigo pour former les verts plus chauds ; l'indigo se mêle au

jaune indien, ou au brun-sépia, pour former les verts très-foncés, selon le degré d'intensité de l'ombre.

On peut se servir des couleurs anglaises en pains ; mais les meilleures couleurs sont les pastilles de *Berville*, à 25 centimes la pastille ordinaire. Seulement, pour les fleurs à l'aquarelle sur papier *Wathman* ou Bristol-anglais, il faut acheter un demi-gros de carmin fin, en poudre, et le faire dissoudre dans une petite bouteille bien bouchée, contenant pour cinq centimes d'alcali volatil.

Peinture à la gouache.

La peinture à la gouache, variété de l'aquarelle, s'emploie maintenant de préférence sur bois, étoffes ou albâtre, comme présentant plus de fraîcheur et de solidité.

Elle diffère de l'aquarelle en ce que les lumières que, dans cette première peinture, l'on réserve sur le papier, s'ajoutent au contraire dans la gouache. Ce dernier genre de peinture demande aussi l'addition de quelques couleurs opaques et surtout du blanc ; nous en parlerons plus tard ; mais le bois, les étoffes, l'albâtre demandent, avant d'être peints, une préparation dite encollage, dont voici la recette.

Recette d'encollage pour colorier les lithographies et peindre sur toute espèce d'étoffes, sur bois et sur albâtre.

Prenez 4 onces de savon blanc que vous rapez très-fin, et que vous faites fondre avec un peu d'eau dans une tasse.

1 once de colle de Flandre que vous faites fondre de même.

8 onces d'alun pulvérisé que vous faites dissoudre aussi de même.

Maintenant prenez un vase plus grand et qui aille sur le feu ; versez dans ce vase la dissolution de savon et celle de colle ; ajoutez à ce mélange la quantité d'eau nécessaire pour remplir à peu près trois bouteilles. Faites chauffer fortement le tout sans qu'il bouille, retirez-le du feu, ajou-

tez-y la dissolution d'alun en remuant avec une cuiller de bois ce mélange, qui doit alors prendre la couleur et l'apparence du lait : passez-le à travers un tamis fin, ou à travers un linge ; versez dans les trois bouteilles, en ayant soin d'y laisser cinq centimètres de vide, afin de pouvoir remuer l'encollage avant de vous en servir. Bouchez les bouteilles.

Si l'encollage est frais, ajoutez-y un peu d'eau de rivière ; s'il est vieux, employez-le pur. Il peut durer un an.

Pour vous en servir, versez-en dans une assiette creuse ; si l'objet que vous voulez peindre ou colorier est petit et flexible, trempez-le entièrement dans l'assiette, sinon, trempez-y un pinceau plat et promenez-le sur l'objet que vous voulez peindre ou colorier jusqu'à ce qu'il soit bien imbibé, ce qui se reconnaît, pour le papier ou les étoffes, lorsqu'en les présentant à la lumière elle les traverse également. Si ces étoffes montraient quelques taches, il faudrait les recouvrir d'encollage.

Vous savez, mesdemoiselles, que la mode exige maintenant une grande recherche de soin et même de luxe pour les billets du matin. C'est d'ailleurs une preuve des égards et de la considération que l'on accorde aux personnes auxquelles on écrit.

La planche II contient, comme première application de la peinture à l'aquarelle, six petits bouquets pour têtes de lettres : cette mode est une imitation des anciens manuscrits. Voulant en même temps que ces bouquets pussent servir d'emblèmes, nous avons choisi d'abord le *Myosotis*, la fleur du souvenir ; la *rose*, fraîcheur et grâce ; la *Paquerette*, frêle et simple comme une jeune fille ; la *Fraise*, dont tout est bon ; la *Pensée* ; et le *Tilleul*, emblème d'amitié si fidèle.

Il faut d'abord dessiner légèrement ces fleurs avec un crayon de mine de plomb, sur de bon papier ; puis les peindre d'après les indications de la palette. Pour faire la *rose*, on prendra du carmin et des verts frais. Pour

le myosotis, du bleu de cobalt et des verts tendres, avec beaucoup de gomme-gutte ; au milieu de la fleur, on mettra du jaune clair ; pour *la pensée*, des violets et des jaunes différens, et des verts plus foncés ; pour *la paquerette* et la fleur de la fraise, qui sont des fleurs blanches-rosées, on les ombre en gris, à l'encre de Chine et au cobalt ; pour les fraises mûres, du rouge ; pour celles qui ne sont pas mûre, du jaune-verdâtre ; pour *le tilleul*, la fleur en blanc-verdâtre, les feuilles en vert-glaucue, les graines en jaune-brun, et la foliole qui les soutient en jaune plus clair.

La dimension du papier pour lettres et billets du matin est de 11 centimètres de large sur 18 de long, et leur enveloppe se fait avec la moitié d'une feuille de papier semblable à celle de la lettre.

Le n° 4 représente la forme de cette même enveloppe, ornée de la petite fleur qui se trouve dans la lettre.

M^{me} ESTHER MAULNOIR.

Correspondance.

Je ne conçois pas qu'on ose appeler l'hiver la saison des plaisirs. Soyez donc gai quand la neige tombe semblable à de petits nuages blancs. Allez donc à un dîner prié pour six heures, quand votre domestique n'a pu vous trouver un fiacre avant sept heures du soir ! Entrez donc au milieu d'un bal, les cheveux défrisés, les larmes aux yeux et le nez rouge, parce que votre citadine avait un carreau cassé ; et, comme votre fortune ne vous permet pas de prendre toujours une voiture, vous vous donnez un bon enrouement pour avoir en l'avantage d'assister à une matinée musicale.... Oh ! combien je préfère à tous ces prétendus plaisirs un livre intéressant, la douce causerie du soir et le

thé au coin du feu, en famille ! Cependant il faut faire un peu comme tout le monde ! et puis je réfléchis que c'est fort heureux que l'on appelle l'hiver la saison des plaisirs ; cela fait que les gens riches quittent leurs terres et se croient obligés de se parer, de se visiter, de courir les bals, les spectacles, les concerts... Sans toutes ces fêtes que deviendraient les ouvriers ? pour eux l'hiver serait un temps de malheur ! au lieu de cela, ils gagnent de l'argent, s'amusez plus véritablement que les gens riches, et je parierais que ce sont les ouvriers qui sont alors les plus heureux. Il n'y a qu'une classe à plaindre : c'est celle des enfans pauvres, des infirmes, et des vieillards qui, n'ayant pas su se conserver quelque ressource, souffrent la faim, le froid et la maladie. A ceux-là l'hiver n'apporte jamais que le malheur... ils ne peuvent recevoir que l'argent de l'aumône...

Ces réflexions m'ont donné des idées d'ordre, d'économie, d'industrie même ; j'ai voulu gagner quelque chose dans l'espoir de pouvoir donner du pain à un enfant, du bois à un vieillard...

Je me suis mise d'abord à ranger les tiroirs de ma table à ouvrage... J'y ai trouvé un beau désordre, va ! une maese informe, un chaos !... Les fils, les soies, les cotons s'étaient mêlés, enlacés, embrouillés de manière à ce que je ne savais par quel bout les prendre... Alors, j'ai enfoncé, à moitié, des épingles dans le dossier d'une chaise placée devant moi ; puis, ayant tiré un bout de fil blanc, je l'ai suspendu par le milieu à l'une de ces épingles ; j'ai fait de même pour les bouts de fils noirs et pour ceux de diverses couleurs, en ayant soin de mettre à la même épingle les fils qui étaient courts, et à la même épingle ceux qui étaient longs. A peine avais-je obtenu la valeur d'un écheveau que j'en formais une tresse ; enfin, de cette œuvre de patience, il est sorti douze gros échevaux de fil que j'ai inscrits sur mon livre de dépenses comme si je les avais achetés à moitié prix.

Une de mes paires de gants noirs était terne et décousue, il m'en fallait acheter une autre paire. Je tournai ces gants à l'envers, avec de la soie noire je refis les surjets, je retournai ces gants à l'endroit, je les attachai ensemble et les suspendis au croisement de la cheminée; quand ils furent échauffés, je mis un linge sur mes genoux, j'étendis les gants dessus, et les frottai avec un autre linge; bientôt ils redevinrent propres, brillants, et je les inscrivis comme si je les avais achetés à moitié prix.

Il me fallait des gants blancs longs pour aller au bal; mais depuis que la mode les a diminués de manière à ce qu'ils ne doivent plus couvrir que 7 centimètres du bras, à partir du poignet, les gantiers ont trouvé bon d'en augmenter le prix de moitié en sus, ce qui me semble tout-à-fait illogique; aussi, pour attraper Privat, je lui ai acheté des gants courts, je les ai rallongés par un biais, double, de satin blanc, haut de 7 centimètres, taillé plus étroit du bas que du haut et s'attachant sous le bras par trois boutons et trois brides. J'ai cousu à l'envers, cette espèce de bracelet sous l'ourlet de mon gant, en partant de la couture qui se trouve du côté du petit doigt, jusqu'au bouton que ce bracelet doit dépasser de 3 centimètres et demi, et j'ai vite inscrit sur mon livre la différence du prix des gants longs à celui des gants courts.

J'avais mis mes souliers une fois. Je choisis du ruban de fil blanc large de 13 millimètres; avec ce ruban je mesurai le bord de mon soulier, à partir de 2 millimètres au-dessus des angles qui se trouvent au bas du cou-de-pied, et je coupai ce ruban après y avoir laissé deux remplis; puis, je coupai un autre ruban pareil; alors ayant plié un de ces rubans à moitié dans sa longueur, j'ai placé cette moitié en dedans du soulier, à la moitié du talon et, avec du fil noir, j'ai cousu à points de surjet, très-pressés, l'un des bords de ce ruban avec le milieu du galon noir qui borde mon soulier, en ayant soin de m'arrêter 2 mil-

limètres après les angles; ensuite, à points de côté, très-espacés, j'ai cousu en dedans ce ruban sur la peau et la toile. De cette manière les souliers ne peuvent s'élargir du bord, le galon ne s'use pas, les coutures qui sont des deux côtés des souliers sont mieux arrêtées, et les deux angles du cou-de-pied sont consolidés. J'ai estimé à la moitié du prix d'une paire de souliers le résultat de mon industrie.

A propos de souliers, à présent lorsque je mets mes bas, j'ai bien soin de les tirer en relevant mes ongles; ils coupaient toujours quelques mailles qui criaient en dégringolant comme d'une espèce d'échelle que j'avais bien de la peine ensuite à leur faire remonter.

Le paletot de mon frère avait besoin d'une autre garniture de boutons. Je lui pris une vieille cravate longue de soie noire, à gros grain, parsemée de petites fleurs noires aussi; les lisières n'étant point usées, j'en découpai les fleurs en rond, je découvris les vieux boutons, plaçai les moules au milieu de ces ronds et refis d'autres boutons, que je recousis sur le paletot. Mon frère fut même si content de mon adresse, qu'il me commanda autant de boutons qu'il y avait de fleurs dans les lisières de sa cravate.

Tu te rappelles que je t'ai conseillé de faire des sacs pour renfermer des restes d'étoffes; sur ces sacs devaient être des étiquettes indiquant leur contenu. J'ai pris le sac : *Percale*. Tout ce dont on ne pouvait rien faire, j'en ai taillé des morceaux dans le sens d'une lisière à l'autre, sur une hauteur de 10 centimètres, je les ai réunis ensemble par un surjet; lorsque j'en ai eu une bande d'à peu près 5 mètres 40 centimètres de long, je l'ai destinée à être festonnée pour garnir un jupon formé de trois lés de percale. Je ferai à ce jupon un ourlet haut de 10 centimètres; à partir de cet ourlet, je coudrai la garniture; au-dessus de la garniture je placerai, en dessous, une petite ganse de coton que je renfermerai en la cousant

dans une espèce de pli fait au jupon.

Avec les rognures de ces morceaux de percale, j'ai taillé ensuite de plus petits morceaux hauts de 2 centimètres et demi, je les ai réunis en une bande par des coutures à points arrière, faites avec un gros fil. Quand je n'aurai rien à faire, je remplirai en dedans les deux côtés de cette bande, de manière à ce qu'il en reste 1 centimètre et demi de large, puis je réunirai ces deux remplis par un grossier surjet fait avec un gros fil. Cette espèce de ruban servira pour les boucles des essuie-mains, des torchons de cuisine et pour nouer les tabliers.

J'ai pris le sac : *Mousseline*. Les morceaux dont on ne pouvait rien faire je les ai repassés, puis j'en ai taillé des bandes dans le sens d'une lisière à l'autre, sur une hauteur de 5 centimètres, je les ai réunies ensemble par un surjet ; je les ourlerai et m'en servirai pour garnir les cols et les poignets de mes camisoles de nuit.

De choses qui ne pouvaient être utiles à personne, j'ai pu tirer des choses utiles ; il est bien juste que je me paie le prix de mon industrie, qui, joint à celui de mes économies, me fera une petite somme que j'irai verser au bureau de bienfaisance du plus pauvre de nos arrondissements, et ce jour-là je serai bien heureuse ! je pourrai manger des gâteaux, me parer et rire sans remords : j'aurai donné du pain et des vêtements à ceux qui avaient faim et qui étaient nus !

Mais c'est assez te parler de moi, ma chère petite ; à ton tour. Voici l'explication de la planche II.

Le n° 1 est une variété de l'alphabet *Hugo*.

Le n° 2 est un dessin pour broder, en soie de différentes couleurs, à la pointe d'un petit fichu simple, en cachemire. Des deux côtés du droit-fil on ne brode qu'une baguette. Pour faire ce fichu on taille 35 centimètres carrés et on les coupe en deux. L'effilé que l'on y fait tout autour ne doit être haut que de 2 centimètres.

Le n° 3 est une réunion de ces jolies fleurs que l'on peint sur du papier à lettre. Pour l'explication, je te renvoie à l'article *Beaux-Arts*.

Le n° 4 est un modèle d'enveloppe pour ces lettres. Chaque enveloppe doit porter la même fleur que la lettre. Cependant, on peut se passer de la fleur sur l'enveloppe, mais non d'enveloppe.

Le n° 5 est un dessin pour faire un tapis de lit en bandes de velours d'Utreck noir, puce ou grenat, et en bandes de tapisserie. La 1^{re} rosace se fait fond noir, la 2^{me} fond chamois, la 3^{me} fond bleu-ciel. On taille 4 bandes dans la largeur du velours. Ces bandes doivent être plus étroites que celles en tapisserie.

Le n° 6 ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Le canevas que tu choisiras doit être aussi gros que ce modèle, c'est-à-dire, que 61 points de ce canevas doivent donner 15 centimètres 2 millimètres de large. Pour faire ce tapis il faut trois bandes de tapisserie et deux bandes de velours d'Utrecht, longues de 1 mètre 80 centimètres et larges de 17 centimètres, ourlets compris. Tu bordes la bande de canevas avec un mauvais ruban de fil ; lorsque tu as fini ta tapisserie, tu la débordes pour la réunir aux bandes de velours par un surjet à l'envers, et tu doubles le tapis d'une toile verte.

Pour la frange, tu enfiles dans une aiguille quatre brins de laine noire, puce ou grenat ; tu mets devant toi l'une des extrémités de ce tapis, tu passes dans le velours ton aiguille, tu coupes tes brins de laine sur une longueur de 13 centimètres, tu les replie en deux, ramenant dans ta main les bouts de ces brins de laine, puis tu les tournes ensemble pour en former un nœud très-près du velours, et tu continues jusqu'à ce que tu aies frangé ces bandes. Pour chaque bande de tapisserie, tu prends les laines qui y sont employées, tu enfiles quatre brins d'une des nuances de laine, tu entres ton aiguille dans la ta-

pisserie, tu fais un nœud, puis tu prends quatre brins d'une autre nuance et tu continues jusqu'à ce tu aies frangé ces bandes.

Ce dessin peut aussi servir pour garnir les deux côtés d'une portière en velours d'Utrecht noir, puce ou grenat. On termine du bas ces portières par un effilé pareil à celui du tapis. Si les portes étaient très-larges il te faudrait de plus gros canevas. On m'a donné ce conseil au *Symbolo de la paix*.

Si nous parlions un peu modes et toilette : les mètres, les décimètres, les centimètres et les millimètres m'ont tout absourdié... J'ai bien besoin de penser à des nœuds, à des fleurs, et toi aussi, j'en suis sûre.

Je vais ne te parler que toilettes de soirée, car nous sommes dans le carnaval, et j'espère que tu danseras. Voilà comme je voudrais te voir au bal : tes beaux cheveux blonds frisés à l'anglaise, c'est-à-dire deux énormes touffes de cheveux tombant des deux côtés de la tête ; une rose rose les accompagnant, accrochée par sa tige à tes cheveux de derrière, placés très-bas sur ton cou ; une robe de gaze de Chambéry rose : le corsage à pointe, des draperies autour du haut du corsage et descendant très-bas du devant ; des manches courtes et plates terminées par deux bouillons en biais. Au bas de la jupe trois plis, y compris l'ourlet, hauts de 8 centimètres ; gants blancs, souliers blancs.

Oubien, les cheveux en bandeaux, un camélia naturel accroché par sa tige et venant se pencher à ton oreille ; une robe de mousseline blanche, le corsage à pointe, le milieu du devant orné du haut jusqu'au bas de nœuds formés de deux boucles de ruban de satin blanc, large de 6 centimètres ; une dentelle cousue à plat sur le haut du corsage ; les manches courtes, en biais, à moitié, larges, et taillées plus longues, de manière à ce qu'un ruban de satin blanc posé plié en deux au milieu de ces manches puisse, en les serrant, former comme

deux gros bouillons ; un nœud de deux boucles de ruban de satin mis à la place ou se rencontrent les deux bouts du ruban qui sépare la manche, c'est-à-dire, devant, au bas de l'épaule. La jupe ayant un ourlet haut de 10 centimètres, le lé du devant orné, sur ses deux coutures, par des nœuds formés de deux boucles de ruban pareil à celui du corsage et des manches. Ces nœuds également placés à partir de l'ourlet jusqu'au corsage.

Autrefois, les maîtresses de maison, quand elles recevaient, se mettaient fort simplement ; ce n'est plus la mode, car, au bal que vient de donner M^{me} Anaïs Ségalas, notre jeune poète avait une toilette fort élégante. Un diadème de grosses roses blanches, sans feuilles, était posé au-dessus de son large front ; ses beaux cheveux noirs, bien lisses, descendant comme des *Berthes*, encadraient son gracieux visage, et, à la richesse, à la forme, à la noblesse de ce costume, on eût dit une jeune princesse du moyen-âge qui aurait refusé la couronne d'une reine pour porter celle d'une sainte. Tout ce que Paris a de femmes célèbres par leur esprit, leurs talents et leur distinction, se pressait dans ces salons dorés, devant ces glaces, sous ces flots de lumières. Parmi les toilettes des demoiselles, j'ai remarqué celle de la jolie M^{lle} Hugo, sur ses cheveux, aussi noirs que le jais et relevés en bandeaux, elle avait aussi un diadème de roses blanches et portait une simple robe de gros-de-Naples blanc. M. et M^{me} Ségalas se trouvaient partout pour recevoir leurs nombreux invités et leur faire les honneurs de cette belle fête, qui restera dans mon souvenir comme une vision, comme un rêve...

A propos, lorsque tu danseras, laisse pendre tes deux bras en les rapprochant de ton corps ; prends alors ta jupe assez bas, et relève-la avec les trois premiers doigts de tes mains, sans que tes poignets quittent la direction que tu auras donnée à tes bras.

Jeviens de me relire. J'ai eu beau faire

ma chère amie, le mètre est encore venu se placer parmi les nœuds et les fleurs... Le mètre c'est la raison qui doit tout régler, même le nombre des nœuds et la nuance des fleurs... Il faut bien en prendre son parti.

Adieu! aime-moi toujours. J. J.

Ephémérides.

RELIGION.

18 février. Fête des morts chez les Romains.

Rome avait consacré cette journée au culte des morts; Ovide, dans ses *Fastes*, nous apprend comment s'accomplissait une cérémonie que le pieux Énée avait lui-même enseignée au Latium. Voici l'imitation de ces vers par de Saint-Ange:

Les tombeaux ont leur culte. O vous! parens [pieux,

Apaisez en ces jours l'ombre de vos aïeux.
Apportez à leur cendre une légère offrande.
Ce sont de légers dons que la tombe demande :
Pour honorer les morts le cœur est riche assez,
Et leurs dieux ne sont pas des dieux intéressés.
De couronnes de fleurs une tuile couverte,
Dans un vase laissé sur la route déserte
Un peu de lait, des fruits et quelques grains de

[sel,

Des gâteaux détrempés et de vin et de miel,
Et quelques brins épars de l'humble violette ;
Voilà tout ce qu'il faut : leur ombre est satisfaite.
Je ne vous défends pas de plus riches présens ;
Mais de ces simples dons les mânes sont contents.
Allumez toutefois une urne cinéraire,
Et joignez la prière à l'encens funéraire.

A cette description, Ovide ajoute la légende superstitieuse des fléaux qui accablèrent le peuple romain dans un temps où les armes et les combats lui avaient fait négliger les honneurs dus aux mânes. Il conseille aux veuves, aux jeunes filles

de ne pas allumer les flambeaux d'hymen dans ces jours où ne doivent briller que des torches funèbres.

Les fêtes des morts duraient six jours et terminaient le mois de février, qui n'en avait que vingt-quatre avant la réforme du calendrier par Jules-César.

Mosaïque.

LE PLAISIR ET LA DOULEUR.

Fable imitée de l'anglais.

Au commencement du monde vivaient deux familles qui différaient entre elles comme le jour et la nuit. L'une habitait l'Olympe, l'autre les Enfers. L'une descendait des divinités célestes, l'autre était issue des dieux infernaux. La première se composait de la *Vertu*, mère du *Bonheur*, qui avait pour fils le *Plaisir*; la seconde se composait du *Vice*, père de la *Misère*, qui avait pour fille la *Douleur*.

Entre la demeure du *Plaisir* et celle de la *Douleur* se trouvait la Terre. Les êtres qui l'habitaient participaient de la nature de l'une et de l'autre famille, et restaient dans un état de tiédeur entre la vertu et le vice. Ces êtres s'appelaient communément *Hommes*. Ils n'étaient donc ni bons ni méchants. Jupiter, voulant établir une distinction entre le bien et le mal, et séparer les hommes vertueux des hommes vicieux, afin de préserver les premiers d'un contact dangereux, de leur accorder ici-bas le *Plaisir*, avant-coureur des douces joies de l'Élysée, et en même temps de soumettre les seconds à la *Douleur*, et de les préparer ainsi aux terribles châtimens des enfers, ordonna au fils du *Bonheur* et à la fille de la *Misère* de quitter chacun leur séjour, de se rencontrer sur la Terre, dont ils se partageraient les habitans.

Arrivés sur la Terre, qu'ils devaient maintenant habiter pour toujours, le *Plaisir* et la *Douleur* s'entendirent tout d'a-

bord sur la question du partage : l'un prendrait possession des hommes vertueux, l'autre des hommes vicieux.

Le Plaisir et la Douleur semirent donc à scruter les cœurs des hommes, et reconnurent avec surprise qu'ils différaient entièrement de la nature des êtres qui habitaient l'Olympe et les Enfers ; car il n'était sur la terre homme si vicieux qui n'eût quelque bonne qualité, ni si vertueux qui n'eût quelque défaut. Cependant ces divinités observèrent que *le Plaisir* n'avait que la centième partie de ses droits sur l'homme le plus vertueux, tandis que les deux tiers au moins appartenaient à *la Douleur*.

Les envoyés de Jupiter craignant que cette communauté de vertus et de vices entre tous les hommes ne fût pour le partage une source de disputes sans fin, proposèrent un accommodement... c'est-à-dire un mariage... et *le Plaisir* épousa *la Douleur*. Hélas ! ils ne firent que trop bon ménage !... Souvent ils nous visitent ensemble, ou, lorsque l'un est venu, l'autre arrive bientôt ! Car, si *la Douleur* entre dans notre âme, il est possible que *le Plaisir* arrive ; mais si *le Plaisir* est notre hôte, il est certain que *la Douleur* approche.

Ce mariage, bien qu'il convint aux deux parties, ne répondait pas aux vœux de Jupiter, qui n'avait envoyé *le Plaisir et la Douleur* sur terre que pour y séparer les bons d'avec les méchants : aussi, le père des dieux ajouta-t-il plus tard un article au contrat qu'avaient signé les deux familles. Voici cet article. D'après les droits que *le Plaisir et la Douleur* auront possédés sur les hommes, *la Mort* viendra établir entre eux une distinction, et, sur un passeport signé par elle, celui que *le Vice* aura rangé sous la domination de *la Douleur* sera envoyé dans les régions infernales, où il habitera, entouré de *la Misère*, du *Vice* et des *Furies*, ancêtres de

la Douleur. Celui qui aura préféré vivre sous la puissance de la vertu, verra s'ouvrir devant lui les Champs-Élysées, où il se trouvera entouré du *Bonheur*, de la *Vertu* et des *Dieux*, ancêtres du *Plaisir*.

AYMAR.

Pastorale de Nicolas Dhimitiko, natif d'Apo-korona, près du canton des Sfaccchiotés, en 1627. Imprimée à Venise.

Un jeune pâtre, gardant ses troupeaux, était devenu amoureux d'une jeune fille, dont le père était allé à la carrière chercher de quoi bâtir une bergerie : ils se jurent de s'aimer, et se donnent, pour gage de leur foi, des bagues d'osier. Le jeune homme promet de revenir dans un mois demander la jeune fille en mariage à son père ; il part, et retenu dans ses montagnes par une maladie, ne revient qu'au bout de deux mois. Il rencontre un vieillard assis sur un rocher ; il l'aborde, et le vieillard lui dit : « Elle m'a chargé de t'attendre dans ces lieux. Il passera, m'a-t-elle dit, un joli berger, au teint bruni par le soleil, aux yeux noirs, à la taille élancée, au gracieux sourire ; il s'informerá de celle qui est morte et perdue pour lui. Dis-lui qu'elle est morte en l'aimant toujours. Qu'il la regrette et qu'il la pleure ; qu'il inonde ses vêtements de larmes : car la cause de sa mort, c'est qu'il avait laissé passer les jours sans revenir, et qu'il avait tout-à-coup oublié la pauvre fille ; et pour cela elle est morte de chagrin. Et ce jeune berger, ajoute le vieillard, d'après la ressemblance, c'est toi. Je suis en peine pour toi, et je te plains, car je croyais que vous seriez tous deux mes enfans, et nous avions parlé de mariage. »

Le malheureux berger visite la tombe de sa bien-aimée, et fait vœu de renoncer à ses troupeaux pour errer dans les bois avec un mouton blanc qu'il avait reçu de la jeune fille.

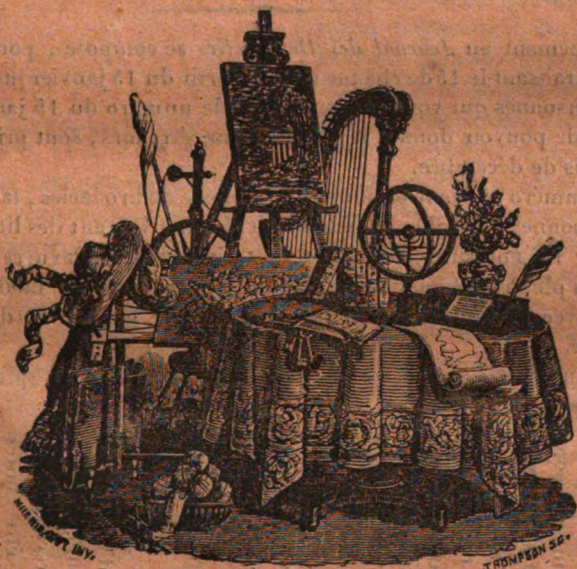
JOURNAL

DES

Demoiselles,

6 francs pour Paris,

8 FRANCS POUR LES DÉPARTEMENTS, ET 10 FRANCS POUR L'ÉTRANGER.



NEUVIÈME ANNÉE. — 2^{me} SÉRIE

N° IV. — 15 AVRIL

PARIS, BOULEVART DES ITALIENS, N° 2.

1841

NOMS DES COLLABORATEURS.

M^{mes} ALINE ANDRIVEAU, FÉLICIE D'AYZAC, STÉPHANIE ARNOULD, FRANCIS D'AZUR, ISAURE BIGOT, la Comtesse de BRADI, JULIETTE BÉCARD, LOUISE COLLET, née Révoil, OLYMPE COURTADE, VICTORINE COLLIN, ESTHER DABILLON, JULIE DELAFAYE-BREHIER, CLAIRE VILLEMEUREUX, CONSTANCE DU PLESSIS, MARIE DAGUENAY, J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, EMMA FERRAND, EUGÉNIE FOA, AINÉE HARELLE, LOUISE HUTZ, CATHERINE HEAU, JOSÉPHINE JUNOT-D'ABRANTÈS, la baronne FLORENCE DE LAPERRIERE, VIRGINIE PRIGNOT, PIET, EVELINA PIET, ÉMILIE MARCEL, ESTHER MAULNOIR, ANNA MENDIBOURE, PERRIER, LOUISE ROOSE, CAMILLE DE REVEL, PAULINE ROLAND, ANAÏS SEGALAS, la baronne de SANTHEUVEL, ALIDA DE SAVIGNAC, PAULINE DE SANCY, AMABLE TASTU, CORALY THIERRY, ELISA VANTENAC, ÉLISE VOIART, MARCELINE VALMORE, MÉLANIE WALDOR.

MM. D'ARLENS, L. AMIEL, AUDIBERT, ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE, PÉTRUS BOREL, BURAT DE GURGY, P. CHRISTIAN, ÉMILE DESCHAMPS, ACHILLE DU CLÉSIEUX, ALEXANDRE DUMAS, LOUIS DELMAS-LATIE Comte de LA GARDE, FERDINAND DENIS, FÉLIX DAVIN, H. DE LATOUCHE, ALFRED DESESSARTS, GUSTAVE DES ESSARTS, ALPHONSE DE LAFOREST, OCTAVE DE LAPORTE, FRÉDÉRIC DROUIN, EYSENBACH, ÉTIENNE ÉNAULT, CHARLES FARCY, ERNEST FOUINET, N. FOURNIER, ALCIDE GENTIL, A. GREVILLE, VICTOR HUGO, ADOLPHE JADIN, JACOB, *bibliophile*, ACHILLE JUBINAL, ALPHONSE KARR, ANTOINE DE LATOUR, PAUL LACROIX, HENRY PRAT, le Vicomte de MARQUESSAC, HENRY MARTIN, ÉTIENNE MOUTTET, HÉGÉSIPPE MOREAU, EUGÈNE NYON, P. OLLION, HENRY PRAT, ALPHONSE TOIRAC, EUGÈNE SUE, ONÉSIME TROUILLEBERT, VILLEROY.

Un abonnement au *Journal des Demoiselles* se compose, pour un an, de 12 Numéros paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 janvier jusqu'au 15 décembre. Les personnes qui voudraient recevoir le numéro du 15 janvier le 1^{er} de ce mois, afin de pouvoir donner le journal pour étrennes, sont priées de s'abonner dans le mois de décembre.

Chaque numéro contient toujours une planche de broderies, tapisseries, tricots; patrons de bonnets, de robes, de schalls, et alternativement des lithographies faites exprès pour les nouvelles d'où elles sont tirées; des gravures représentant les tableaux les plus remarquables du Salon, des gravures de modes coloriées, des romances avec accompagnement de piano et de guitare et des quadrilles de contredanses.

Ces 12 numéros forment un fort volume orné d'un frontispice et d'une table des matières.

OBSERVATION.

Les personnes qui auraient à réclamer un Numéro sont priées de s'adresser : d'abord à leur bureau de poste, puis au libraire qui a fait leur abonnement, et si elles n'ont pas pris cet intermédiaire, au bureau du *Journal des Demoiselles*, en ayant soin d'indiquer le chiffre qui, sur la quittance ou sur la bande du Journal, indique l'ordre d'inscription de l'abonnement.

Ces réclamations doivent être faites dans le mois qui suit la publication du numéro; passé ce terme, chaque numéro se paierait 75 cent.

S'adresser, pour la rédaction, à M^{me} J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, rue d'Hanovre, n^o 21.

Pour les abonnemens, au Bureau du *Journal des Demoiselles*, boulevard des Italiens, n^o 2.

Les lettres doivent être affranchies.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Lettres sur la Corse.

DEUXIÈME LETTRE.

Le Provençal n'est qu'à une lieue et demie au nord d'Ajaccio; mais il nous eût été difficile d'entreprendre cette route à pied, puisque le vent, qui pouvait empêcher pendant plusieurs jours notre navire d'entrer dans le port, nous avait forcé de nous embarrasser d'une quantité de bagages, et le professeur craignait que le courrier bénévole ne mit pas une grande célérité à porter notre missive, quand mon mari lui fit voir le pâtre nous amenant des chevaux de selle et de somme : le professeur dut alors calculer dans quelle proportion l'obligeance pouvait augmenter la vitesse.

M. le payeur de la Corse, qui nous envoyait ces montures, écrivait à mon mari pour l'engager à visiter à mi-chemin sa maison de campagne. Le temps s'était remis au beau; bien que nous fussions encore en janvier, le thermomètre de Réaumur marquait 18 degrés; la campagne

IX.

était verte et riante, et je cueillis des fleurs d'oranger, de grenadier et de limonier qui croissent en plein champ. Au retour de notre excursion, nous trouvâmes un très-bon repas que l'intendant du payeur nous avait fait servir, et dans lequel je remarquai des melons, des asperges et des petits pois en abondance.

Le sol et la température ne demandent qu'à seconder ceux qui voudraient lui confier les plantes et les graines des cinq parties du monde; mais des chemins impraticables, mille obstacles apportés au commerce extérieur, paralysent la volonté de l'agriculteur, et il craint de compromettre sa fortune.

Nous nous levions de table quand arriva la voiture que M. de P... nous envoyait pour nous amener à la ville. Et ceci, madame, n'est point une puérile mention, attendu qu'il n'y a que cette voiture dans toute la Corse. Cela vient de ce qu'il faut d'abord avoir des chemins, avant d'avoir des carrosses. Aussi M. de P... avait-il fait pratiquer une route pour arriver à sa maison de campagne. Nous fîmes donc dans Ajaccio une entrée triomphale.

L'aspect d'Ajaccio est riant, même de nuit. Cette ville est éclairée par des réverbères. Beaucoup de belles maisons, bâties en granit, ont quatre et même cinq étages. Elles sont blanchies au dehors et meublées à l'italienne. L'ancienne maison Bo-

7



naparte était alors occupée par M. Ramolino, oncle, à la mode de Bretagne, de l'empereur Napoléon. Ce vénérable vieillard est mort depuis.

Malgré beaucoup d'instances qui nous furent faites, nous préférâmes nous établir à l'auberge des Quatre-Nations, tenue par un Français du continent. Les appartemens y sont propres et bien meublés. Comme les choses nécessaires à la vie abondent dans toute l'île et que l'argent y est rare, le plus haut prix d'un repas à deux services est de deux francs cinquante centimes par tête. La viande de boucherie y est assez commune ; on a surtout le produit d'une chasse parfumée et succulente, du poisson en abondance, de bon vin, de bonne huile, des légumes de toutes sortes, et des fruits délicieux.

Nous demeurâmes huit jours à Ajaccio. Les usages y sont les mêmes que dans les grandes villes de France. Je reçus la visite des parens et des amis de mon mari ; nous les visitâmes à notre tour. Je vis beaucoup de femmes belles, gracieuses, spirituelles, parlant également bien leur langue natale et le français. Rien n'égale la bonne grâce et la cordialité de l'accueil qui nous fut fait ; j'en conserverai toujours un tendre souvenir.

Bien que la ville soit ancienne, ses rues et ses faubourgs sont alignés, pavés, souvent bordés d'arbres et ornés de belles fontaines. Il y a un théâtre, une préfecture, un hôtel-de-ville, deux marchés. La population n'est, dit-on, que de neuf mille âmes. A voir ses habitans fourmiller dans les rues, je l'aurais crue plus nombreuse : c'est que la vivacité des Corses les fait vivre plus dehors que chez eux.

La ville de Sartène, où nous devions nous rendre, n'est qu'à vingt lieues d'Ajaccio. Vingt lieues sont faciles à franchir en France ; mais c'est une grande affaire dans un pays sans chemins ; car il n'y a que deux routes praticables pour les voitures ; l'une, qui sert à l'exploitation de la forêt

d'Ajaccio, et conduit au golfe de Sagone, l'autre, qui va d'Ajaccio à Bastia et conduit à Saint-Florent. Pendant deux jours il nous fallut, montés sur les petits chevaux du pays, gravir et descendre des sentiers rocailleux et presque impraticables. Mais je préférais cette manière de voyager à une seconde embarcation que proposait M. de S..., tant je gardais rancune à la mer, pour m'avoir secouée si cruellement.

En quittant Ajaccio, nous nous trouvâmes transportés au milieu d'une nature agreste, sauvage, mais grandiose et parée de tout l'éclat du printemps. Alors il se fit subitement en moi une métamorphose : de timide Parisienne que j'étais, je devins une courageuse amazone ; je gravissais sans frayer les sentiers escarpés, mesurant d'un œil sûr les précipices dont ils étaient bordés ; ou bien je m'élançais sur une descente rapide, et, docile aux conseils qui m'étaient donnés, dans les endroits trop difficiles, je rendais la bride à mon cheval, le laissant lui-même choisir son pas, m'abandonnant à son habitude de marcher dans de pareils casse-cous. En d'autres lieux, que de trépassaillemens j'aurais eus ! que de cris j'aurais faits !... Mais sous ces voûtes de hauts sapins et de vieux chênes, qui avaient pris naissance dans les flancs des rochers, à la vue des têtes grises et chauves de ces rochers dressés les uns sur les autres, depuis la création du monde ; au bruit de ces torrens qui descendaient se brisant en cascades, ou se précipitaient en imitant la voix du tonnerre, aurais-je manifesté de féminines terreurs ! Oh ! ces sites sont sublimes, les sensations qu'ils font naître sont sublimes aussi, et qui les éprouve ne peut rester petit, misérable ; il devient grand de toutes les grandeurs de la nature, et riche de toutes ses richesses. Des exhalaisons balsamiques, d'une douceur et d'un charme que je ne puis rendre, m'enveloppaient entièrement ; ma poitrine se dilatait, et mes pores s'ouvraient pour les

aspirer ; elles portaient dans mon sang la chaleur, la force, un je ne sais quoi que j'appellerais volontiers le complément de la vie... Mais mon mari voulut m'expliquer cette ivresse, par un grand dégagement de l'air vital qui s'exhalait des plantes, et j'ai rejeté son explication : elle me désenchantait.

Ce premier jour de notre voyage, nous rencontrâmes peu de traces humaines ; seulement de loin en loin nous apercevions la cabane d'un pâtre, ou bien un champ qui nous annonçait le voisinage d'un cultivateur. Nous prenions nos repas sur l'herbe, où nous étendions les provisions que nous avions apportées ; c'était une véritable partie de plaisir.

J'ignore si dans ce pays les distances sont prises à vol d'oiseau : s'il en est ainsi, on peut les compter doubles, triples même, tant à cause de l'inégalité du sol que par les détours que des obstacles continuels vous forcent de faire. Sur le soir, nos bons petits chevaux corsés se montraient fatigués, et il n'était pas un individu de notre caravane qui ne souhaitât le repos... mais où le prendre ? c'était la question. Le jour baissait, et je commençais, sans le dire, à m'inquiéter, quand nous rencontrâmes le village de Biquisano.

En y entrant, M. de S., qui ne se montrait jamais embarrassé, chercha de l'œil la maison de la meilleure apparence, y frappa, et sans nulle hésitation, sans faire de phrases, demanda tout simplement un gîte pour nous et pour nos gens. J'étais un peu honteuse de la liberté d'une pareille demande, et j'en attendais la réponse avec inquiétude... Comment vous peindre mon étonnement quand je vis l'empressement et la confiance avec lesquels cette demeure fut ouverte à des voyageurs qui se nommaient, il est vrai, mais qui pouvaient abuser d'un nom connu ! Ces réflexions ne se font point en Corse : le foyer, le lit et la table du riche comme du pauvre, appartiennent au

voyageur qui les réclame, quelle que soit son apparence de richesse ou de pauvreté. Sur une simple lettre de recommandation, qui lui sert également pour tous, un étranger peut parcourir l'île entière, et recevoir partout le même accueil. Au reste, ce serait une offense impardonnable de parler de paiement pour la dépense qu'on a causée. Loin de s'en plaindre, ni du dérangement qu'il éprouve, il arrive presque toujours que le maître de la maison vous escorte au départ, afin de vous recommander à un autre gîte ; car, excepté dans les principales villes, on ne sait en Corse ce que c'est qu'une auberge.

Nous avions pour hôte M. Colonna Butarone, vieillard nonagénaire, frère de l'évêque de Nice. Il nous reçut avec une bonté extrême, et nous donna un fort bon souper improvisé. Nous nous trouvâmes à table avec ses deux fils et leur famille, composée de quatorze enfans. Il est rare, en Corse, que les familles se séparent ; on vit et on meurt ensemble.

Oh ! qu'un bon lit est bon quand on n'est pas accoutumée à chevaucher toute la journée sur ces rudes montagnés ! Je me rappelle que, dans celui que nous donna M. Colonna, il y avait des draps de toile de Frise, réservés sans nul doute pour le lit des voyageurs. Je ne m'étais pas attendue à ce luxe dans un petit village de Corse.

Pour ne point vous ennuyer de fastidieux détails, j'arrive à la fin de notre voyage. Nous n'étions plus qu'à trois lieues de notre destination, je venais d'en apprendre la nouvelle avec grand plaisir, car nous étions harassés, bêtes et gens, lorsque je vis venir à nous dix cavaliers bien vêtus, bien montés. J'étais curieuse, sinon craintive, d'apprendre qui nous allions rencontrer. Les cavaliers s'approchent, nous abordent, nous félicitant de notre heureuse arrivée ; puis ce sont des embrassades, des serremens de main avec mon mari, qui me présente ces messieurs comme ses plus proches parens. Pour répondre à

leurs politesses, je m'efforçai de trouver des mots dans leur langue, et m'en tirai assez mal. Bref, ces messieurs nous accompagnèrent, et nous marchâmes ensemble pendant deux heures de chemin.

Puis, voici venir encore soixante autres cavaliers qui nous accostent comme les premiers; ce sont mêmes amitiés, mêmes félicitations entre eux et M. de S..., qui me les présente tous individuellement, en déclinant leur nom, leur prénom et leur degré de parenté. Ceux-ci s'excusèrent d'être venus en si petit nombre, sur des morts récentes qui avaient apporté le deuil dans plusieurs maisons; puis un de ces cavaliers me présenta un cheval blanc, en me priant de quitter ma monture.

Étonnée, je cherchais dans les yeux de mon mari ce que je devais faire ou répondre. « Garde-toi de refuser, me répondit-il à voix basse; il paraît qu'on va te recevoir comme si tu étais une nouvelle mariée, et te faire les honneurs de la *cavalcata di sposata* (1). Surtout dispose-toi à faire bonne contenance, cette cérémonie ayant pour but l'adoption solennelle d'un nouveau membre dans une famille, et d'un nouvel enfant du pays.»

Je m'empressai donc de monter le cheval blanc, et nous continuâmes notre route. Représentez-vous, madame, cette longue file de chevaux marchant d'un pas très-vif, presque toujours un à un, dans ces chemins raides et étroits; gravissant les rochers, traversant des rivières, franchissant des rocs détachés ou des ravines profondes, et je doute que beaucoup de mes compagnes de Paris aient envie d'être l'héroïne d'une *cavalcata di sposata*. Je ne m'en tirai pas mal cependant, puisqu'à notre arrivée, mon mari me fit compliment de ma bravoure et de la bonne tenue que j'avais su garder pendant ce trajet périlleux.

(1) Cavalcade de la mariée.

Bientôt une riche culture de vignes et d'oliviers nous annonça que nous approchions de Sartène, assise sur le sommet d'un rocher. La route qui y conduit, taillée dans le roc, est bien tenue, mais devenait à chaque instant plus raide, et pourtant le pas de nos chevaux augmentait de vitesse. Tout-à-coup, au moment où nous arrivions sur une petite esplanade, nos cavaliers font un demi-cercle en arrière, mon mari saisit la bride de mon cheval, et lui et moi nous nous trouvons seuls en tête. Alors un jeune homme, son proche parent, s'avance vers moi, et, m'offrant un rameau d'olivier orné de fleurs et de rubans, me dit: « Soyez la bien venue dans votre nouvelle patrie. » Aussitôt un long *vivat* est répété par les cavaliers qui nous entourent, comme aussi par le peuple accouru aux portes de la ville pour voir *la sposata*. Et moi, qui tout le jour avais pu dompter ma timide nature de femme, je ne pouvais en ce moment réprimer les battements de mon cœur... J'avais pris le rameau, et mes larmes coulaient en abondance.

C'est ainsi que nous entrâmes dans la ville. Toutes les fenêtres étaient garnies de dames; en nous apercevant, elles criaient *vivat!* et répandaient du blé sur nous; cela se renouvelait à chaque maison étrangère; et les maisons de nos parens étaient illuminées. Je traversai donc la ville entre deux haies de femmes qui me jetaient du blé et me couvraient de fleurs et de branches d'olivier, symboles du bonheur et de l'abondance dont leurs voix animées ne se lassaient point de répéter les souhaits. Je l'avoue, mon arrivée à Sartène, au milieu de cette famille, de cette population entière, m'adoptant avec ses vieux usages et sa simplicité antique, a plus touché mon cœur que ne l'eussent pu faire les fêtes et les pompes de notre civilisation parisienne.

C'est ainsi que nous arrivâmes par le plus long chemin devant la maison paternelle de mon mari. Son frère aîné, chef de la famille, nous attendait sur le seuil;

il était entouré de nos parentes, bel essaim de jeunes demoiselles auxquelles cette place était assignée, comme si l'usage avait voulu les faire concourir à l'embellissement de ma réception.

Mon beau-frère nous fit un discours simple et grave, auquel cette fois je répondis d'abondance... c'était l'épanchement de tant d'émotions vives ! Puis quand j'eus mis pied à terre, nos jolies parentes m'entourèrent, m'embrassèrent et m'introduisirent enfin dans cette maison qui devait être la mienne. Je fus reçue par les mères de ces jeunes filles et par les autres dames de la famille, qui me complimentèrent et m'embrassèrent à leur tour. De nouveaux vivats, mais plus bruyans, se firent entendre : c'était le peuple ; on lui jeta de l'argent.

Il serait trop long de vous rendre compte du repas qui suivit, et auquel assistèrent les cavaliers de notre escorte, les dames et les demoiselles de la famille, les parens âgés qui n'avaient pas fait partie de la cavalcade, etc. Vous jugez combien les convives durent être nombreux. Il me fut aussi donné une belle sérénade ; et je regrette de n'avoir ni le temps ni la place pour vous parler de la musique originale du pays. On ne dansa pas, à cause d'une mort récente qui nous touchait de près.

Cette coutume d'adopter la nouvelle épouse n'a lieu que pour les femmes qui viennent d'un autre pays. Celles qui se marient dans leur ville sont conduites par leurs parentes à la maison de l'époux. Dans la partie de Corte, le chef de la famille présente les clefs de la maison à l'épousée, comme ailleurs on présente les clefs d'une ville à un souverain. C'est une véritable prise de possession.

Adieu, madame. Je me laisse toujours entraîner, et vous fais des lettres d'une longueur infinie.

M^{me} PIET.

Revue Littéraire.

Mercédès, roman de Fenimore Cooper, traduit de l'anglais par Defauconpret, 4 volumes in-8°.

Lorsque, en 1469, Ferdinand, fils du roi Jean d'Aragon, épousa sa cousine la belle, la sage et pieuse Isabelle de Castille, avant de marcher à l'autel, elle voulut que son fiancé jurât d'employer tout son courage à délivrer l'Espagne de la présence des Maures : don Fernand s'y engagea.

Vingt années s'étaient écoulées ; le moment était venu où Ferdinand devait remplir sa promesse. Il s'en acquitta glorieusement. Les Maures, repoussés de toutes parts, se réfugièrent à Grenade leur capitale, la seule ville qui leur restât ; mais bientôt ils virent paraître sous ses murs les armées victorieuses de don Fernand. Isabelle elle-même avait voulu présider au siège. En vain le feu dévora-t-il le camp des chrétiens ; en trois mois ils parvinrent à bâtir, devant la cité des infidèles, une nouvelle cité qui reçut le nom de *Santa-Fé*, Sainte-Foi. L'infortuné Boabdil, le dernier roi Maure, abandonna Grenade, et partit, le cœur rempli de tristesse ; puis de loin il se retourna pour jeter un dernier regard sur les palais et les temples de ses pères, et le lieu où il se livra à cette muette et douloureuse contemplation reçut le nom poétique et touchant de *El último sospiro del Moro* : le dernier soupir du Maure.

Le 2 janvier 1492, les chrétiens vainqueurs firent leur entrée dans la ville de Grenade, et le symbole du Rédempteur s'éleva sur les tours de l'Alhambra. Les peuples accoururent à ce merveilleux spectacle, et comme cette guerre avait le caractère d'une croisade, il se trouva dans les groupes un grand nombre de prêtres et de moines, car on se rappelait que la reine avait fait de la conquête de Gre-

nade une clause de son mariage. Parmi les chrétiens que l'admiration réunissait autour d'elle, on remarquait un moine que les grands d'Espagne saluaient avec respect du nom de père Pedro. Près de lui était un jeune homme dont les traits et le costume indiquaient la noblesse, et dont les manières décelaient déjà l'habitude des durs travaux de la guerre, don Luis de Bobadilla. La marquise de Moya, favorite d'Isabelle, était sa proche parente; aussi jouissait-il à la cour d'une certaine considération à laquelle cependant nuisait un peu son inclination pour les voyages aventureux; on allait même jusqu'à dire que le noble seigneur s'était compromis dans maintes courses comme corsaire.

Don Luis était le chevalier d'une belle jeune fille, dona Mercédès de Valverde, l'une des plus riches, des plus nobles héritières de la Castille, et dont la marquise de Moya était la tutrice. Le tendre sentiment qu'il éprouvait pour Mercédès l'avait fait revenir dans sa patrie, où il s'était trouvé assez à temps pour assister à la prise de Grenade. La marquise de Moya n'osait pas marier son neveu à la riche héritière confiée à ses soins. Elle craignait que cette union n'obtint pas l'approbation générale. La reine elle-même, qui affectionnait vivement dona Mercédès, lui avait fait jurer que jamais elle ne se marierait sans son consentement; et comme elle connaissait son inclination naissante pour le jeune aventurier; il était bien évident qu'elle n'avait exigé ce serment qu'afin d'éviter à sa jolie protégée un hymen où elle n'aurait pu trouver le bonheur.

Dona Mercédès avait bien résolu de tenir sa promesse, mais son âme était triste; elle eût voulu que don Luis, par quelque action d'éclat, parvint à rentrer dans les bonnes grâces d'Isabelle. L'occasion s'en offrit bientôt.

Parmi la foule qui assistait à l'entrée de Ferdinand dans la capitale des Maures, se tenait un homme d'un aspect grave et vé-

néral, d'un maintien simple, et dénotant cependant l'habitude du pouvoir. Son regard était celui du génie; quelques détails de son costume décelaient un navigateur, le père Pedro le fit remarquer à don Luis. « Cet homme vient de Gènes, lui dit-il; son nom est Christoval Colon, ou, comme on l'appelle ailleurs, Christophe Colomb. »

Depuis sept années, Colomb sollicitait en Espagne les moyens de tenter une excursion à l'ouest sur l'Océan Atlantique; toujours il s'était vu repoussé avec mépris par les uns, avec indifférence par les autres. L'ignorance en ce pays était telle à cette époque, que l'on y croyait que la terre était plate, et qu'en arrivant à l'extrémité du plateau, on devait tomber dans l'espace. « Si la terre est ronde, ainsi que le prétend ce fou, disait-on, comment les habitans de l'autre hémisphère se tiennent-ils attachés au sol? comment les mers ne se précipitent-elles pas hors de leur lit? si elle est ronde, d'ailleurs, comment un vaisseau pourrait-il en faire le tour? il doit y avoir une montée et une descente. » En vain, pour convaincre ses auditeurs, Christophe Colomb leur rappelait qu'en mer, d'un vaisseau lointain on ne voit que l'extrémité des mâts, puis ensuite les voiles, enfin la coque. Cette preuve irrécusable de la rondeur de la terre ne les satisfaisait pas, et cependant depuis sept ans le malheureux Génois n'avait pas perdu courage. Son cœur était brisé par la douleur, ses cheveux blanchis avant l'âge; mais ferme en sa conviction, il était résolu à ne pas abandonner son projet, tant qu'il lui resterait un souffle de vie. Son but surtout, en avançant à l'ouest sur les mers inconnues, était d'atteindre des contrées où il pût le premier planter la croix du Sauveur.

Tel était l'homme sur lequel le père Pedro avait attiré l'attention de don Luis. Le jeune seigneur, plein d'enthousiasme pour le merveilleux, alla à la rencontre de Christophe Colomb, qui l'accueillit avec bonté, et si Luis ne fut pas entièrement converti, au

moins il acquit un profond respect pour le grand caractère du Génois.

Après cet entretien, don Luis de Bobadilla rejoignit la marquise de Moya, qu'accompagnait dona Mercédès, et tous ensemble suivirent Isabelle et sa cour, lorsque les portes de l'Alhambra s'ouvrirent pour recevoir le noble cortège. La marquise de Moya, dona Mercédès et don Luis s'entretenaient du navigateur génois, lorsque la reine appela sa favorite, et les deux jeunes gens demeurèrent seuls. Alors don Luis put parler de son profond attachement à Mercédès qui ne dissimula pas entièrement sa sympathie pour son cousin; et lui rappela en même temps le serment qu'elle avait fait à la reine. « Mais, ajouta-t-elle, si Isabelle favorise les vues du Génois, un grand nombre de gentils-hommes voudront prendre part à son entreprise; vous, don Luis, vous pourriez en faire partie, détruire les préventions dont vous êtes l'objet, et rentrer par cette voie en grâce auprès d'Isabelle de Castille... dont peut-être alors on obtiendrait le consentement à notre union. »

Il n'en fallait pas davantage pour déterminer don Luis à devenir le plus zélé partisan de Christophe Colomb.

La marquise de Moya, désirant le bonheur de son neveu, et séduite par l'éloquence de dona Mercédès, consentit à appuyer de tout son pouvoir leur projet.

Isabelle se décida enfin à ordonner une enquête sur l'affaire du Génois. Fernand de Talavera, archevêque de Grenade, s'en trouva chargé. L'issue en fut défavorable pour Christophe Colomb, dont les prétentions surtout étaient traitées d'insensées. Il demandait le titre d'amiral, de vice-roi des pays qu'il découvrirait, et le dixième des bénéfices qu'il pourrait affectuer. Quand on lui annonça qu'on avait rejeté ses conditions, il résolut de quitter l'Espagne et partit pour la France, où don Luis avait promis de le suivre, s'il y trouvait les moyens d'accom-

plir son œuvre. Le jeune partisan de Colomb n'avait d'ailleurs pas perdu tout espoir. En effet, Ferdinand, ayant appris le départ de Colomb, commença à craindre que Louis de France ou Juan de Portugal ne profitât des avantages qu'il avait négligés; et Isabelle offrit d'accepter toutes les chances de l'entreprise, dût-elle, vu la pénurie du trésor de Castille, engager ses bijoux royaux. Alors tout obstacle étant aplani, don Luis reçut l'ordre de courir sur les traces de Christophe Colomb et de le ramener à Santa-Fé.

Bientôt trois petits navires s'élançèrent sur les flots de l'Atlantique. L'un d'eux, le *Santa-Maria*, portait à son bord don Christoval Colon, amiral et vice-roi de tous les pays à découvrir, et don Luis de Bobadilla, son secrétaire. Les impressions de ces deux hommes étaient bien différentes de celles de leur équipage. Chez eux dominaient la foi et le goût pour les voyages aventureux; mais chez les matelots, la superstition et l'ignorance mettaient à chaque instant des obstacles à l'entreprise. Toutefois la fermeté calme et digne de l'amiral sut imposer à ces pauvres gens, dont la pensée était qu'ils devaient arriver aux bornes de l'Océan, y rencontrer des mystères terribles et y trouver la mort comme une punition infligée par l'Eternel à ceux qui voulaient pénétrer ses secrets.

Nous n'entreprendrons pas de suivre Christophe Colomb dans son célèbre voyage. Après une traversée longue et pénible, le *Santa-Maria* aborda les parages de l'île de Cuba, et l'amiral en prit possession au nom d'Isabelle de Castille.

Parmi les ambassadeurs envoyés par le grand Cacique, se trouvait un jeune homme nommé Mattinao, qui se lia avec don Luis; celui-ci demanda à Christophe Colomb la permission de suivre le jeune chef dans sa tribu. Le Génois y consentit. Don Luis arriva aux tentes des insulaires; là un spectacle inattendu vint frapper ses regards et lui arracher une exclamation de joie et de

surprise... Ozéma, sœur de Mattinao, ressemblait tellement à Mercédès, que don Luis put un moment croire que c'était elle. Heureux de cette douce illusion, il aimait Ozéma parce qu'il aimait Mercédès, et, de son côté, la jeune sauvage s'attacha au noble Espagnol.

Cette douce amitié ne fut pas de longue durée. Caonabo, guerrier d'une tribu voisine, ennemie de celle de Mattinao, aimait Ozéma; il résolut de s'emparer d'elle par la violence et vint, suivi des siens, livrer combat à la tribu de Mattinao. Don Luis, fit des prodiges de courage pour défendre ses nouveaux amis, mais il allait succomber, lorsque Ozéma se précipita au-devant des traits lancés contre lui et le couvrit de son corps; alors Caonabo, qui avait ordonné que l'on épargnât les jours de la jeune fille, se retira la rage et la vengeance dans le cœur.

Il fut résolu que don Luis emmenerait la jeune insulaire en Espagne. Christophe Colomb se disposait à se remettre en mer; le *Santa - Maria* leva bientôt l'ancre; cette fois aux cris de joie des matelots, impatients de rapporter dans la patrie les merveilles dont ils venaient d'être témoins. Mais une tempête horrible assaillit le navire non loin des côtes de l'Europe, et un instant la mort planait sur l'équipage. A cette heure suprême, don Luis détacha de sa poitrine une croix que dona Mercédès lui avait donnée au départ, la passa au cou d'Ozéma, lui fit comprendre que ce signe révéré serait un moyen de salut pour son âme; Ozéma reçut ce don avec reconnaissance, et tous deux attendirent la mort... la Providence en avait décidé autrement: la tempête s'apaisa, le ciel redevint pur et le vaisseau arriva à bon port.

Christophe Colomb, ayant exposé à la cour de Castille les brillants résultats de son expédition, en fut magnifiquement récompensé par le brillant accueil qu'on lui fit et par la faveur royale dont il se vit entouré.

Quant à dona Mercédès, la joie qu'elle éprouva du retour de don Luis et de sa rentrée en grâce auprès de la reine fut obscurcie par la jalousie que lui inspirait la présence de la jeune Indienne. Voyant au cou d'Ozéma la croix d'or qu'elle avait donnée à don Luis, apprenant de cette jeune fille l'amour qu'elle avait conçu pour lui, elle ne douta plus qu'il ne fut infidèle; alors, prenant la ferme résolution de l'unir à sa rivale, la noble Espagnole allait se retirer dans un couvent, si Christophe Colomb n'était parvenu à l'en dissuader, en lui exposant les motifs de l'arrivée d'Ozéma en Espagne, et si don Luis ne l'eût assurée que la seule ressemblance de l'Indienne avait attiré ses regards, et qu'au fond de son cœur il lui était toujours demeuré fidèle.

L'heureuse Mercédès se laissa enfin convaincre. Son mariage fut célébré le même jour et dans la même église où Ozéma reçut le saint baptême; mais la pauvre Ozéma mourut de douleur, quand elle dut renoncer pour toujours à l'espoir d'être unie à don Luis.

La lecture de ce roman offre, mes lectrices, un intérêt soutenu. Nous pensons que cette œuvre peut prendre rang parmi les bons livres que nous devons déjà à la plume si féconde et si habile de l'illustre romancier américain.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

Littérature Étrangère.

FRAGMENT ITALIEN.

SONETTO.

Giunto è già 'l corso della vita mia
Con tempestoso mar per fragil barca
Al comun porto, ov' a render si varca
Giusta ragion d' ogni opra trista, e pia ;

Onde l' affettuosa fantasia
Che l' arte si fece idola e monarca,
Conosco ben quant' era d' error carca ;
Ch' errore è ciò che l' uom quaggiù desia.

I pensier miei già de' mie' danni lieti,
Che fian or s' a duc morti m' avvicino?
L' una m' è certa, e l' altra mi minaccia.

Nè pinger nè scolpir fia più che queti
L' anima volta a quell' amor divino,
Ch' aperse a prender noi in croce le braccia.

MICHEL-AGNOLO BUONARROTI.

Éducation.

JEAN GLADRAN.

(Chronique de la ville de Caen.)

Quel voyageur tant soit peu artiste n'a admiré l'église de Saint-Pierre à Caen, son clocher élégant et svelte, son abside aux mille découpures, aux légers arcs-boutans : groupe harmonieux de fleurs, d'oiseaux, de candélabres aux gracieuses cariatides ; de chérubins, d'hypocampes, de guillochis qui courent en riant dans ses balcons aé-

SONNET.

Il touche à son terme, le cours de ma vie ; à travers une mer orageuse, j'arrive dans ma frêle barque au port universel où l'on doit rendre raison de ses œuvres bonnes ou mauvaises.

Je vois maintenant combien était vaine et mensongère cette fantaisie passionnée qui fit de l'art son idole et son roi, et combien ce que l'homme désire ici-bas n'est qu'erreur.

Vains prestiges de mes douces pensées, qu'étes-vous à cette heure où je sens s'approcher deux morts ; l'une qui m'atteindra sûrement, l'autre qui me menace.

Ni marbres ni pinceaux ne peuvent désormais satisfaire mon âme tournée toute entière vers cet amour divin, qui, pour nous recevoir, étendit ses bras sur la croix.

M^{me} PAULINE ROLAND.

riens : créations bizarres, fantastiques, où tous les genres se croisent, se confondent, sans nuire à l'ensemble !

Si de l'abside, due au talent d'Hector Soyer, architecte de Caen, qui vivait en 1521, vos yeux se portent sur la flèche, dont le coq, depuis 1549, prête son aile obéissante aux vents et aux tempêtes : régulateur fidèle des variations atmosphériques consulté par vos pères ; vous vous demanderez avec effroi quelle est la main audacieuse qui l'a planté sur son croisillon, où les corbeaux eux-mêmes ne se perchent qu'en tremblant... mais avant, admirez la singulière pureté des lignes de la tour ; la hardie découpe de ses ogives, aux légères colonnettes, qui parent leurs flancs ; le balcon gracieux de sa galerie ; les huit clochetons percés à jour, qui s'enchaînent har-

monieusement à la base de sa flèche ; ses goûles au long cou, surmontées de quatre saints dans leur niche, chacun la face tournée vers un des points cardinaux ; ne regardez pas plus bas, si vous ne voulez gémir sur son porche élégant, envahi à la fois par une maison bourgeoise et par l'étal d'un boucher ; détournez vos yeux de la belle entrée du Nord, où des marchands d'herbes, de légumes, de poissons, ont jeté leurs échoppes dans les entre-colonnemens ; évitez les sales hangars et les murs noircis de l'ancienne Poissonnerie qui, à la honte de nos édiles, masquent la riche galerie du nord-est.... reportez plutôt vos regards vers la galerie de la tour, voyez la pyramide octogone qui la couronne, percée de quarante-huit étoiles correspondantes, et qui fut terminée en 1308, par la piété généreuse de maître Nicole Langlois, trésorier de la paroisse. Bien des générations ont passé depuis ce temps, et cependant la frêle et hardie pyramide est encore debout, sans la moindre altération apparente, malgré les tempêtes de l'Océan et les canons des huguenots.

Maintenant, reculez par la pensée en 1549, et placez-vous en face du magnifique vaisseau de l'église, alors dégagée de ses accessoires impurs ; voyez comme sa légère et belle carène se dessine à l'horizon avec tous ses agrès de clochetons fantastiques. A vos côtés, à l'endroit où est le pont Saint-Pierre, et ses marchands, les quatre tours massives de l'Hôtel-de-Ville, assises sur pilotis, faisant corps aux murs d'enceinte de Caen, au front desquelles rayonne un cadran doré, marquant des deux côtés les mois et les heures, les croix et les décroix de la lune ; plus bas, sous la principale façade, est un échafaud improvisé couvert de sièges dont le plus élevé porte le blason de Harcourt ; le tout dominé par un poteau surmonté d'un coq de trois pieds, en tôle, merveilleusement peinturé et doré.

Deux hommes occupent en ce moment l'échafaud et conversent avec vivacité en

s'interrompant de temps en temps pour regarder dans une anxiété visible le coq de la flèche de Saint-Pierre qui paraît immobile malgré un bon vent d'Ouest.

« Il a bougé, maître, dit l'un. — Nenni, messire, c'est piperie de la vue, répondit l'autre ; je vous affie que le coquet ne s'émeut pas plus que la tour. — Il faudra donc mourir de peste et de famine, car le grand vaticinateur (1) Nostradamus, de Salons en Provence, consulté par le roi Charles IX, notre sire, a dit dans son livre mirifique :

Quand coq au vent tournerait,
La peste cesserait.

Jà, à la Belle-Croix et à Vaucelles, plusieurs sont morts ! *Libera nos, Domine !* »

Celui qui parlait ainsi était très-savante et pieuse personne, messire Beulart, recteur de l'université.

Son interlocuteur était très-discrète et prudente personne, maître Jean Prétouville, notable drapier de la grande rue Saint-Jean, syndic de son ordre et trésorier de ladite paroisse, délégué en cette double qualité avec messire Beulart, pour faire replacer sur la flèche le coq qui ne tournait plus au vent depuis les dernières Pâques fleuries, époque où avait commencé grande siccité (2), peste et famine à l'avenant. Vingt beaux carols d'or fin étaient promis au vilain ou manant qui planterait le nouveau coq.

Déjà, la veille, un maçon de la ville avait tenté la périlleuse ascension ; mais arrivé au cinquième crampon de la flèche, sa vue s'était troublée, la terre avait fui sous lui, et son corps, après avoir rebondi sur le balcon de la tour, était venu tomber en sifflant devant le porche, au milieu de la foule épouvantée.

Quelle que fût l'ardeur des Bas-Nor-

(1) Prophète.

(2) Sécheresse.

mands pour les carolus, cet exemple avait glacé les plus intrépides.

Cependant telle était la foi en la prophétie de Nostradamus, que, loin de l'affaiblir, cet événement lui donna au contraire une nouvelle énergie.

Or, ce jour-là, autant pour eux-mêmes que pour calmer le peuple qu'exaspéraient la disette et la contagion, les magistrats résolurent de faire exécuter la terrible ascension par un prisonnier. C'était un pauvre marin de Landernau, près de Brest : il avait nom Jean Gladran.

On l'avait vu la veille entrer par la porte de Bayeux, accablé de fatigue et de faim, guidant d'une main défaillante son fils, garçonnet de treize ou quatorze ans; un barbet au poil sale, maigre et chétif, les suivait la tête basse... pauvre bête qui partageait avec un stoïcisme sublime la misère de ses maîtres.

Jean Gladran venait demander à la riche Normandie la nourriture que lui refusaient les landes arides de la Bretagne. Hélas ! depuis plusieurs jours les magistrats de Caen avaient interdit l'entrée de leur ville à tous les étrangers pauvres : mesure de police rigoureuse, mais justifiée par la disette. Comme Jean Gladran passait près d'un boulanger, l'enfant plus faible s'écria : « Du pain ! père ! ou je meurs... » et tomba évanoui. Éperdu, hors de lui, le marin s'était précipité dans la boutique du boulanger, et avait dérobé un pain.

Les sergens arrêterent le malheureux père au moment où, s'oubliant lui-même, il contemplait d'un œil humide son enfant rappelé à la vie et dévorant avec fureur le pain volé.

Le marin ne fit aucune résistance : seulement, à la porte de la prison, il pria les sergens de ne point le séparer de son fils ; mais on le lui arracha brutalement des bras, sous prétexte qu'un prisonnier de plus aurait diminué d'autant la ration des autres, à peine suffisante pour les empêcher de

mourir. Le garçonnet pleura et se lamenta toute la nuit, la tête appuyée sur la porte de la prison ; pas une âme n'eut pitié de lui, excepté le pauvre barbet qui lui réchauffait les pieds par ses caresses.

Dès le point du jour, les vassaux et vassaux des nombreuses châtellenies environnantes se dirigèrent processionnellement vers Caen, leur clergé en tête, faisant des stations à chaque croix de la route, pour implorer la cessation du fléau.

Déjà les abords du carrefour Saint-Pierre étaient encombrés de peuple. La foule ondulait, en se divisant, pour ouvrir un passage aux hommes d'armes, écuyers et chevaliers couverts de brillantes armures, ainsi qu'aux riches bourgeois parés d'une longue robe de fin drap noir, et le chef orné d'une toque à la barrette, selon la mode du temps. On les voyait se diriger, sombres et dolens, vers la principale entrée de l'Hôtel-de-Ville, et jeter en se signant, quelques pièces de monnaie dans des troncs placés de distance en distance, sur lesquels on lisait : « Pour les pauvres et malades de peste. »

« Ay grand peur, disait Prétonville au recteur (et sa physionomie démentait ses paroles), que soyons contraints de garder les carolus. — Ne craignez, maître, le prisonnier est marin, et les gens de sa profession sont idoines (1) à grimper sur des vergues de navire, bien autrement ardues que la flèche de Saint-Pierre. — Voire (2) ! messire, m'est avis cependant que ferions mieux de garder les carolus, car n'ay pas grand fiance en la prophétie, et ainsi épargnerions l'escarcelle, et mort d'homme. — Par Saint-Luc, mon patron ! vos paroles flairent l'hérésie, maître, et si n'étiez marguillier en notre sainte église, cuiderais volontiers que trempez dans cette orde (3) pis-

(1) Habiles.

(2) Peut-être.

(3) Honteuse.

cine de Satanas ! — Que le Seigneur Dieu m'en garde, et confonde les maudits hérésiarques et parpaillots (1) ! Remémorez, messire, qu'ils m'ont volé, en la dernière guerre, les vingt plus belles pièces de drap de ma boutique, outragé ma pauvre Pétronille, ma digne femme ! volé le meilleur de mon drap ! le même que j'ai fourni l'an dernier à monseigneur l'évêque de Bayeux..... c'est plus que les vingt carolus de cette escarcelle ! »

Et Prétouville montrait au recteur la bourse destinée à celui qui planterait le coq.

« Vous aimez trop la pécune, maître, et c'est grand péché mortel ! — Voire !... On a tant de peine à gagner sa pauvre vie. — Adonc pour retourner à notre propos, dit le recteur, m'est avis que cette tant calamiteuse pestilence est signe évident de l'ire de notre Seigneur Dieu. Tant de mécréans ont quitté le giron de notre sainte mère l'Eglise catholique ! n'ont-ils pas pollué la sainte hostie, brisé les images des bienheureux, jeté les ossemens des trépassés au vent ? et, chose horrifique ! occis les prêtres sur les marches de l'autel ? En vérité, je vous le dis, le règne de l'Ante-Christ approche ! Or, remarquez, maître, que le coquet plus n'a viré son aile au vent depuis que les lansquenets de ce Moloch de Colygnny sont montés au clocher pour tirer des arquebusades aux fidèles du château... Mais espérons qu'en ce jour le Seigneur Dieu contempera d'un œil miséricordieux les tribulations de son peuple. — Voire ! » dit encore Prétouville en hochant la tête d'un air narquois et incrédule, mais tout bas, de peur de s'attirer une nouvelle réprimande.

Cependant les cloches des nombreux moustiers et églises de la ville et des faubourgs, mises simultanément en branle, jetaient leurs volées éperdues et délirantes

dans les rafales du vent d'ouest : c'était le signal du départ, de leurs paroisses respectives, des processions convoquées solennellement dans l'église de Saint-Pierre, pour y invoquer la miséricorde divine.

On vit paraître successivement, bannières déployées, les moines prémontrés d'Ardenes, ceux de Saint-Ouen, de l'Abbaye-aux-Hommes, de Saint-Sépulcre et de Saint-Michel-de-Vaucelles : Dominicains, Cordeliers, Bernardins, Jacobins, avec la bigarrure originale de leurs costumes, prirent place sur l'enclos, ou cimetièrre situé dans le carrefour de Saint-Pierre.

Chacune de ces processions se composait des diverses corporations des métiers : les drapiers, dont Prétouville était syndic, défilèrent les premiers sous l'arche principale du beffroi de l'Hôtel-de-Ville et se rangèrent sur le premier plan, en face de l'échafaud ; les pelletiers, les mégissiers et courtiers (1) de cidre, depuis le beffroi, le long de l'Odon, jusqu'à l'abside. A la tête de chaque corporation figuraient les prévôts portant chacun deux cierges aux quatre coins desquels étaient fixés des écus-sol (2).

Depuis l'Hôtel-de-Ville jusqu'à la grande rue, se déployaient, dans le même ordre, les brémans, porteurs de sel, et les poissonniers. Les autres corporations, telles que les épiciers, chandeliers, bouchers et bonnetiers, longeaient la partie des fossés du château, faisant face à l'église.

Les murailles du château étaient elles-mêmes couronnées d'une foule de dames et de bourgeois mêlés aux nombreux archers et arquebusiers de la garnison. Cette partie des spectateurs se trouvait d'autant mieux placée, que l'élévation de ces murailles les portait presque au niveau de la galerie du clocher, de telle façon que sa flèche pyramidait nettement devant eux, à peine à une demi-portée d'arbalète.

(1) Courtiers.

(2) Monnaie du temps qui valait trente-six sous de notre monnaie.

(1) Termes injurieux donnés aux Calvinistes.

Aux environs de l'église, toutes les croisées, les toits, les pignons des rues, les angles des maisons étaient pavoisées de têtes; presque tout le menu populaire, nébulons (1), rôdeurs et affronteurs de nuit, qui pullulaient dans ces temps de misère, s'étaient hissés par myriades sur les clochetons et bas-côtés de l'église: les uns à cheval sur les goûtes, d'autres sur les arcs-boutans, vases et candélabres de l'abside. Quant à la foule qui occupait le carrefour et les rues adjacentes, les épis dans un champ n'étaient pas plus pressés.

A chaque ondulation, à chaque rumeur, toutes les têtes se dressaient: c'était un tumulte, des malédictions. « Le prisonnier! le prisonnier!.. Nous allons mourir de peste! — Du pain!.. du pain!.. ou la mort! » criait-on de toutes parts.

« Oyez ces truands! disait Prétouville, c'est un véritable fortune! (2). Silence, ribauds! impossible que monseigneur de Harcourt, notre très-redouté sire, arrive jusqu'ici.... Par saint Jean mon patron! gardez vos poches, messire; les rôdeurs et affronteurs de nuit foisonnent à l'entour comme sauterelles dans un pré...—Oh! hé! sergens, écarter ces harpailleurs (3) qui flairent nos carolus... Ah! bon! voici qui vous clorra la bouche, truands! »

En effet, les trompettes des hérauts annonçaient l'arrivée du vicomte qui venait, avec sa suite, prendre place sur le siège qu'on lui avait destiné.

On ne tarda pas à voir briller, du côté du château, les masses d'argent fleurdelisées des sergens, dont les boulaies (4) ouvrirent rapidement un large passage.

« Place! place à monseigneur de Harcourt, baron de Brucourt!... Arrière! ma nans et vilains! » Et la foule, comme si un loup enragé eût passé entre ses jambes,

se précipita à droite et à gauche pour éviter les boulaies qui tombaient dru comme grêle sur les épaules des trainards. Cette brusque irruption produisit l'effet d'un vaste corps tombant dans un lac; le rayonnement s'en fit sentir jusqu'aux extrémités de la place. Aussi les sergens étaient-ils à peine sur le Marché-Neuf, que femmes, enfans et vilains beuglaient, étouffés pêle-mêle contre les parois de l'église et des maisons environnantes.

François de Harcourt, baron de Brucourt, était au déclin de la vie; et cependant sa haute taille de guerrier neustrien, pareille à un chêne robuste, semblait braver le temps. Étranger à la mode d'alors, comme tous les vieillards, il laissait flotter sa blanche chevelure sur son manteau fourré de vair (1) et d'hermine. Deux larges cicatrices qui sillonnaient sa mâle figure témoignaient qu'il ne s'était pas épargné autrefois à Marignan et à Pavie.

Ce jour-là, il avait cru de son devoir de magistrat de se présenter au peuple pour calmer les ferments de désordre qui l'agitaient.

A ses côtés, paré du riche costume à l'espagnole introduit par François I^{er}, brillait dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, son futur successeur en la vicomté, Louis de Valois, seigneur d'Écoville, récemment arrivé de la cour, et l'on disait que la jeune et belle héritière de Harcourt, pendant les longues vesprées du renouveau (2), avait souvent contemplé à travers ses fenêtres aux vitreaux coloriés l'étoile qui brillait à l'horizon, vers l'Île-de-France, pendant l'absence du beau Louis de Valois.

Suivaient, Nicolas de Moges, sieur de Buron, capitaine-colonel des habitans de Caen et des capitaines particuliers; puis noble homme, Jean de Bourgueville (3), rece-

(1) Gamins.

(2) Ouragan.

(3) Filous.

(4) Verges formées de branches de bouleau.

(1) Petit-gris.

(2) Printemps.

(3) Père de l'historien de Caen, le sieur de Bras.

veur des domaines pour le quartier Saint-Pierre.

La marche était fermée par les dixainiers, jeunes gens adextres (1) et vigoureux, choisis dans les divers quartiers de la ville pour maintenir la police.

Partout, sur le passage du brillant cortège, le peuple se découvrait avec respect, quelques-uns seulement, qu'avaient atteint les boulaies, faisaient la moue aux sergens, comme singes qui cassent des noix.

Enfin parut le prisonnier. A sa vue, la foule poussa un hurra de satisfaction. Toutes les têtes s'agitèrent à la fois.

C'était un homme d'environ quarante ans, fort et trapu ; une maigreur extraordinaire, suite d'une longue disette, creusait ses joues ; ses longs cheveux blonds descendaient sur ses épaules, à la manière des Bretons ; une profonde douleur morale donnait à son regard une fixité effrayante.

Il ignorait d'abord ce qu'on lui voulait ; mais quand il se trouva devant l'échafaud, qu'il vit une potence d'où pendait une longue corde... Cet appareil... cette foule avide... Plus de doute !... il allait mourir... alors concentrant rapidement toutes les forces de son âme, et se tournant vers les magistrats : « Messieurs, quoiqu'à vrai dire, un père qui voit la faim dévorer son enfant soit excusable, je me sou mets à la loi ; mais avant, accordez-moi la grâce d'embrasser mon fils... Quelqu'un de vous est père, messeigneurs ; ne refusez pas cette grâce à un pauvre homme ! — Où est-il votre enfant ? dit le vicomte. — Je ne sais, monseigneur ; hier, avant d'entrer en prison, on l'a durement arraché de mes bras. Mon pauvre Jean !... il est mort !... mort de faim peut-être, le pauvre !... mort en appelant son père !... Pardon, messeigneurs... c'est... que... » Ici de brusques sanglots coupèrent sa voix, et le malheureux couvrit sa figure de ses deux mains à travers lesquelles on voyait rouler de grosses larmes.

« Sur mon âme, dit le vieux vicomte attendri, qu'on cherche cet enfant ! » Et puis, brusquement, comme pour effacer cet éclair de sensibilité ; « ne pleurez ! ajouta-t-il, c'est indigne d'un homme ; on le trouvera votre fils. Holà ! sergent, qu'on le cherche dans la foule !... Quel est le nom de votre enfant ? — Jean Gladran, monseigneur, et que Dieu vous récompense ! Jean ! mon pauvre Jean ! » criait le prisonnier, en jetant des yeux inquiets et éfarés sur la foule, « où es-tu ? »

En ce moment, un cri perçant et les hurlemens d'un chien partirent à quelque distance de l'échafaud. « Me voici, père ! me voici ! » C'était le garçonnet lui-même, et le barbet luttant avec des efforts inouïs pour fendre la foule : elle s'écarta d'elle-même, et en deux bonds l'enfant se trouva dans les bras de son père qui le pressa sur sa poitrine avec toute l'énergie du désespoir.

Après ce premier élan, le malheureux repoussa brusquement son petit, lui ordonna de rester où il était ; puis se précipitant aux pieds de ceux qu'il croyait ses juges, il leur dit avec vivacité, mais à voix basse, de peur d'être entendu de son fils : « Une grâce encore, messeigneurs, faites que mon enfant s'éloigne. Il n'a que moi sur terre, et s'il me voyait mourir... il mourrait aussi. Ayez pitié de lui, car il est bon fils, le petit. — Point n'est question de mourir, mon brave, mais de monter là-haut, dit le vicomte, en lui désignant le clocher. — C'est tout un, murmura le syndic à l'oreille du recteur. Il n'est ni émerillon ni arondelle pour monter si haut, et j'en crains... » Ici Prétouville se mordit les lèvres comme pour arrêter le doute que sa langue allait exprimer. — Silence ! lui répondit le recteur en le touchant du coude ; n'effrayez ce pauvre homme, il aura besoin de reconfort pour perpétrer l'entreprise. — Mais ne craignez, Jean Gladran, ajouta le vicomte ; votre peine vous sera remise, si plantez ce coquet (il désignait le coq sur le poteau) à la place de l'ancien qui

(1) Adroits.

est attaché au clocher ; et ferez par là œuvre pie et méritoire ; car sauvez tout un peuple de peste et de famine, puis de plus, aurez ces vingt carolus de fin or.—Et si je meurs, donnerez-vous cet or pour nourrir mon enfant?—Oui ! oui ! s'écrièrent tous les assistans.—Voire ! dit Prétouville, les carolus appartiennent à l'église ; et si le prisonnier ne perpète l'entreprise, nous garderons les carolus ! « Ladre et vilain ! s'écrie avec feu Louis de Valois, ne ferez, par le sang de Dieu ! si le prisonnier meurt, le petiot aura les carolus. — Me voilà prêt ! dit le marin. — Non ! père, s'écrie l'enfant, c'est moi qui planterai le coquet et qui gagnerai les carolus.—Point ne veux, mon fils ; je suis plus saige et aurai plus d'assurance. — Non ! non ! je veux planter le coquet ! — N'écoutez ce jeune imprudent, messeigneurs, je suis plus expérimenté et plus apte aussi à telle exécution. — Il est vicieux et souffrant, messeigneurs, je suis jeune et allègre, reprit l'enfant ; mirez plutôt ! « Et en deux bonds le garçonnet arrive au pied du poteau, y grimpe avec l'agilité d'un chat, détache le coq, et tombant essoufflé et résolu devant les magistrats : « Est-ce pas, messeigneurs, leur dit-il, que je ferai mieux que lui ? »

A cette vue, la foule s'agita confusément en poussant des hurras prolongés..... Son attente allait être satisfaite.

« Vrai est que le jeune vaut mieux que le vieil, » dit en riant le sieur de Buron, tandis que Jean de Bourgueville essayait une larme furtive en voyant tant d'amour filial.

Un long cri d'effroi partit en ce moment à quelques pas de l'échafaud : un homme encore dans la vigueur de l'âge venait de tomber, frappé de la peste, au milieu de la foule épouvantée qui autour de lui décrivit aussitôt un large cercle.

Après un moment d'horrible stupeur, mille voix crièrent à la fois : « Le coquet ! le coquet ! placez le coquet ! Nous allons tous mourir... Du pain ! du pain !...

— Cette ribaudaille (1), murmure, je crois, dit le sieur de Buron. Sus, sergens ! et en avant les boulaies ! »

A cette menace, la foule cria plus fort : le sieur de Buron, furieux, tirait déjà son sabre, quand le vicomte, l'arrêtant d'un signe de tête : « Plus d'humanité, capitaine, vous voyez qu'ils souffrent.

— Vive monseigneur le vicomte ! mort au sieur de Buron ! » crièrent plusieurs voix.

Mais le sieur de Bourgueville, pour couper court à l'irritation qui allait croissant, se tourna vivement vers le héraut de la ville : « Vite ! proclamez que le garçonnet va monter. »

En effet, à peine la trompette eut-elle sonné que le populaire se calma. Le désir de voir le spectacle qui allait commencer fit taire tout autre sentiment.

« Oyez, manans et vilains ! s'écria le » héraut, le coquet va être planté par le » garçonnet Jean Gladran, de Landernau, » et, par la grâce de notre Seigneur Dieu, » peste et famine cesseront.

— Avez cette bourde, nigauds, dit à part lui le syndic.

— *Noël ! Noël !* » exclama la foule.

Le garçonnet, joyeux et allègre, jeta loin de lui ses petits sabots et ceignit rapidement autour de sa taille la corde par laquelle il devait attacher à lui le nouveau coq et descendre l'ancien.

Son père l'arrêta de nouveau : « Jean ! mon pauvre Jean ! si tu meurs ;... aussi je mourrai.—Ne craignez, père ; je planterai le coquet, et vivrons heureux après ; car aurons du pain. Ne pleurez ainsi, père, ça me fait pleurer. »

Et le pauvre homme, frappé de l'idée que ses larmes pourraient déconforter son fils, les essuya rapidement en s'efforçant de sourire.

« Je n'ai pas peur, mon petiot, tu le

(1) Canaille.

vois, j'ai du courage. Mais... quand tu seras là-haut... ne regarde pas autour de toi... va toujours... pense à ta pauvre mère qui est au ciel... elle te soutiendra.—J'y penserai, père !...—Mais avant, mon fils, prions la bonne Vierge, patronne des marins dans le fortunal. »

L'enfant et le père s'agenouillèrent. Quand ils eurent fini de prier, le vénérable Jean Lecourtois, curé de Saint-Pierre, donna sa bénédiction au garçonnet.

En son intention le peuple se signa, et pria aussi, mais parmi ces prières qui montèrent au ciel, une seule était brûlante et résignée : celle du malheureux père, qui, toujours à genoux et les mains jointes convulsivement, semblait pétrifié par la douleur.

« Je reviendrai, père ! » telles furent les dernières paroles que lui adressa son fils.

« Place ! place au garçonnet ! » cria la foule ; et elle se divisa elle-même avec empressement pour le laisser entrer dans l'église.

Durant les quelques minutes qui s'écoulèrent pendant qu'il franchissait l'escalier intérieur de la tour, la foule s'agita un moment, pour se préparer à mieux voir, puis resta immobile comme les eaux d'un lac à l'approche de l'orage.

Un second murmure sourd et vague accueillit l'apparition de l'enfant sur la haute galerie ; puis tout se tut encore ; à peine eut-il enjambé le clocheton du côté du midi pour se hisser au premier crampon de la flèche, qu'on eût dit que la baguette d'un enchanteur avait immobilisé toutes les têtes. Mais lorsqu'en appuyant son pied dans la troisième étoile, l'enfant eut saisi le quatrième crampon, le silence devint tel qu'on eût entendu la respiration simultanée de toutes ces poitrines qui se gonflaient et retombaient en suivant chacun de ses mouvements.

« Jésus Dieu, protégez-le ! » cria une poissonnière en serrant avec effroi son enfant sur son sein... Un cierge bénit

à vous, bonne Vierge de la Délivrante, si faites sauf l'enfantelet ! — Ne miaulez tant, bonne femme ; mieux feriez de donner votre cierge aux obitiers de Saint-Pierre pour la messe des trépassés, dit un couratier de cidre. — Voire ! répondit-elle, il tient déjà le crampon d'où l'autre est chuté ! Seigneur Dieu ! il le franchit sans broncher... Bravo ! garçonnet... Mirez, mirez ! il monte avec la vitesse d'une souris... Seigneur Dieu ! protégez-le ! — Courage, petiot ! cria à son tour en battant des mains le voisin incrédule. — Silence ! Couratier, vous m'empêchez de voir... Sainte Vierge ! il touche presque le croisillon. Noël ! Noël ! l'y voilà !... il enlève le coquet !... Bravo ! petiot ! — Ne criez si fort, reprit un troisième interlocuteur ; il n'a pas encore planté l'autre. — Il le plantera, j'en répons ! criait toujours l'incorrigible poissonnière ; et tenez, voyez plutôt comme il le tire à lui. Noël ! Noël ! il l'a planté ! Seigneur Dieu ! quelle imprudence ! il le fait tourner avec son pied... Il est sorcier, sur mon âme ! Vrai est qu'on dit que tous les sorciers viennent de Bretagne. — Sorcier ou démon, que m'importe ! reprit le couratier, il a déjoué Satanas, la pestilence cessera. — C'est un bon fillot, et je l'embrasserai de tout mon cœur, ajouta la poissonnière. Est-ce pas qu'il est mirifique qu'il soit assis sur le croisillon aussi tranquille que messire Beaulart sur son siège ? Jésus Dieu ! s'il allait chuter en descendant. — Ne craignez, femme ; il est soutenu par la bonne Vierge ; mirez plutôt comme il descend avec vitesse ! Ores, on dirait qu'une main invisible le soutient.

— Ouf ! fit le recteur qui avait contemplé ce spectacle avec toute la fascination de la peur, et qui se sentait soulagé d'un poids énorme. Eh bien ! maître, dit-il au drapier, le petiot a bien gagné les carolus. — Vrai est qu'il les a gagnés ; mais nous les avons perdus, dit Prétouville d'un ton dolent. — En auriez-vous fait autant,

maitre? — Voire! dit le rusé syndic en contemplant malicieusement la rotondité du recteur, si m'aviez fait la courte échelle jusqu'au troisième crampon... »

En ce moment une brise d'ouest fit tourner le nouveau coq, qui déploya ses flancs dorés aux yeux émerveillés de la foule. « Laus à notre Seigneur Dieu! gloire au garçonnet Jean Gladran, de Landernau! » s'écrièrent mille voix; et quand l'enfant parut sous le porche, mille bras l'élevèrent et lui firent franchir la distance qui le séparait de l'échafaud; alors le vicomte tendit la bourse au petiot; mais lui, sans la regarder, alla se jeter dans les bras du marin en lui criant: « Père, me voilà! Ores, nous serons heureux! » Des larmes de joie inondèrent les yeux du pauvre homme, qui était resté toujours à genoux pendant l'ascension; il voulut parler.... mais, après quelques sons inarticulés, son âme, violemment tendue, se dilata brusquement et il tomba sans connaissance aux pieds de son enfant, qui se tortait les mains en pleurant, et ne s'apaisa qu'en voyant son père rappelé à la vie par ses caresses, et par les hurlemens joyeux du fidèle barbet, qui n'avait pas quitté son maître.

Aussitôt les processions se mirent en marche et allèrent entonner un *Te Deum* dans l'église de Saint-Pierre. Prétouville ne chanta point... les vingt carolus manquaient au tronc de l'œuvre.

Soit que le terme de la contagion fût arrivé, soit que l'action qui venait de se passer rassurât le peuple, le fléau alla tous les jours en diminuant; aux Pâques fleuries suivantes, le ciel était pur, et un vent frais ondoyait sur les verdoyantes moissons.

L. AMIEL.

Le Tableau.

« Déposez votre canne! monsieur, » dit un gardien du Musée à un vieillard qui venait de descendre d'une voiture richement armoriée, comme il allait monter le grand escalier, en s'appuyant sur le bras d'un domestique presque aussi âgé que lui.

Le vieillard continuait son chemin n'entendant pas, ou feignant de ne pas entendre; mais à une seconde sommation, répétée d'une manière plus formelle, il alla enfin déposer sa canne au bureau, en disant avec humeur à son domestique: « Vouloir me faire marcher sans ma canne!... Tu le vois, Comtois, j'avais raison de me refuser à venir dans cette cohue. Quelle idée bizarre aussi as-tu eue de m'y conduire? En vérité, tu m'as tourmenté avec un acharnement... — Monsieur le duc a mon bras pour appui, reprit respectueusement Comtois, et une promenade au Musée doit être pour monsieur un plaisir; monsieur voudrait-il donc renoncer à toutes les distractions? — Les distractions... les distractions ne sont plus de mon âge; et les chagrins que ma famille m'a causés m'ont encore vieilli. »

Comtois, habitué aux tristes réflexions de son maître, sut habilement l'en détourner, et ils pénétrèrent, non sans quelques efforts, dans les salles principales de l'exposition. Là, le duc lorgna, examina, approuva peu, et critiqua beaucoup. Pendant ce temps, et tout en protégeant la marche de son maître, Comtois jetait, avec une impatiente curiosité, des regards scrutateurs sur les cadres nombreux suspendus autour de lui. Enfin, il en aperçut un qui parut fixer ses recherches, et il y conduisit insensiblement son maître.

« Qu'est-ce que cela? dit le duc; deux paysannes romaines?... belles filles, ma foi!... fronts nobles, tailles élevées; la couleur est riche, la touche large; l'artiste ne manque pas de talent. Mais aussi, il

faut le dire, ces femmes romaines l'auront inspiré... ce n'est pas parmi nos poupées parisiennes qu'on rencontrerait de ces types-là. »

Ces réflexions étaient faites devant un jeune homme qui semblait admirer silencieusement ces belles études. A sa redingote de velours, à ses cheveux qui tombaient en boucles, on reconnaissait un artiste. « Permettez-moi, monsieur, de rectifier votre erreur, dit-il au duc, avec une politesse un peu malicieuse ; ces deux jeunes filles sont Françaises ; elles se sont peintes elles-mêmes dans un costume étranger. Leurs compatriotes peuvent donc s'honorer également et de leur talent et de leur beauté. — Le nom de ces belles personnes ? » demanda le duc. Comtois pâlit et baissa les yeux. Le jeune homme répondit avec une émotion respectueuse : « Ce sont les filles du comte de Lansac. » A ce nom, le vieillard s'éloigna subitement et par une sorte de répulsion du tableau que, l'instant d'avant, il venait d'admirer ; puis il se hâta de quitter l'exposition, descendit l'escalier sans adresser une seule parole à son domestique, oublia sa canne au bureau, et se jeta dans sa voiture, dont il fit brusquement fermer la portière, sans laisser à Comtois le temps de prendre sa place accoutumée auprès de son maître.

Le vieux serviteur monta tranquillement derrière. « Patience, se dit-il, le premier moment doit être le plus rude... mais M. le duc n'en a pas moins été frappé de la beauté et des talens de ses nièces. »

Le duc de Lansac, héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, ayant émigré lors de la première révolution, s'était retiré en Russie ; le dernier de ses frères avait seul échappé à la tourmente révolutionnaire. Plus jeune que le duc de près de dix-huit années, le comte Armand, destiné dès son berceau à l'état ecclésiastique, avait été chassé du couvent, quand son éducation était à peine terminée ; il fut

recueilli par un ancien fermier de son père, Robert, qui reçut son jeune maître comme son propre enfant.

Mais, tout en maudissant les crimes de la révolution, Armand avait salué avec bonheur sa liberté, car il ne s'était jamais senti de vocation pour l'état qui lui avait été imposé. Il devint donc soldat sous la république, fut nommé capitaine sous l'empire ; grièvement blessé à Waterloo, il avait regagné la ferme qui était devenue pour lui le foyer paternel ; là, il s'était marié, par amour, par reconnaissance, à Julienne, la fille du fermier qui l'avait recueilli dans ses mauvais jours. Par un reste de déférence pour le frère qui semblait l'avoir oublié, Armand lui avait écrit afin de l'informer de ses projets de mariage ; mais il n'avait rencontré que l'orgueil où il espérait l'affection. Le duc, irrité de la mésalliance de son frère, lui répondit qu'il ne le reverrait jamais, ni lui, ni ses descendants.

En 1820, seulement, le duc de Lansac se décida à rentrer en France ; alors, Armand n'existait plus : il ne restait que sa veuve, et deux filles en bas âge.

Julienne était une de ces âmes pures et droites qui marchent toujours vers le but le plus noble, en suivant la pente de leur simple nature. Comprenant que ses filles pourraient lui demander un jour compte de la mission dont une haute alliance l'avait chargée, elle vint habiter Paris ; là, pour ajouter à la modeste rente que lui payait un arrière-cousin devenu propriétaire de la ferme de son père, madame de Lansac s'était faite ouvrière ; à force d'ordre, de travail et d'économie, elle était parvenue à donner à ses filles une éducation distinguée, et voulant qu'elles eussent un état indépendant, elle en avait fait des artistes.

Sous l'influence des conseils d'un peintre célèbre, les jeunes talens de Marguerite et de Blanche se développèrent ; et tandis que, tout entières à la naissante passion de

leur art, elles rêvaient à la gloire, la sage Julienne apportait dans leur petit ménage ses soins, ses prévoyantes économies; et loin de s'apercevoir de la distance que l'éducation avait mise entre leur mère et elles, elles s'enorgueillissaient de lui devoir le jour; ce n'était qu'avec enthousiasme qu'elles parlaient de son dévouement et de ses vertus.

Souvent, en pensant à leur isolement dans le monde, mesdemoiselles de Lansac se révoltaient contre l'abandon de leur oncle; mais Julienne, loin d'exagérer les torts du duc, les excusait toujours. C'est que, dans le fond de son âme, la pauvre mère caressait une douce espérance: non pour elle, mais pour ses filles; elle voulait les replacer au rang qu'elles étaient si dignes d'occuper.

La Providence vint à son aide. Une bonne voisine, qui leur rendait mille petits services, était la parente, l'amie d'un vieux serviteur du duc de Lansac. Comtois avait connu le jeune comte Armand; il s'était souvent rappelé les grâces de son enfance, ses instincts généreux; il avait pleuré sa mort. Julienne apprit tous ces détails par sa voisine, et, sans confier à ses filles un projet que leur fierté eût rejeté, peut-être, elle s'était entendue avec Comtois, qui lui avait promis de la seconder de tout son pouvoir. Le vieux serviteur, honoré du rôle important qu'on lui destinait dans cette affaire de famille, désira connaître les filles du comte Armand; il les rencontra plusieurs fois chez sa parente, où il reprenait son nom de famille, Bernard, et ressentit bientôt un dévouement sans bornes pour les nièces de son maître.

Déjà quelques études de mesdemoiselles de Lansac avaient obtenu des encouragements. L'époque du salon approchait, madame de Lansac parut vivement désirer qu'elles exposassent deux paysannes romaines, pour lesquelles chacune des deux sœurs avait posé.

Marguerite et Blanche s'étonnèrent que leur mère voulût placer ainsi en évidence ces portraits qu'elles lui avaient destinés, et qu'elles étaient bien éloignées de vouloir soumettre à la critique ou à la curiosité publique. Mais, pour la première fois, madame de Lansac, se faisant artiste, déclara que ce tableau lui paraissait supérieur à tout ce qu'elles avaient fait jusque alors, et en exigea l'exposition avec une volonté si ferme, que ses filles durent s'y soumettre.

Le succès couronna cette épreuve: de tous côtés mesdemoiselles de Lansac reçurent des félicitations; d'autres études, d'autres portraits leur furent commandés; une route plus facile semblait enfin s'ouvrir devant elles; et pourtant, madame de Lansac ne partageait pas leur joie... Ce tableau qu'elle avait exigé qu'on présentât au salon, elle l'en vit revenir avec un sentiment pénible; elle poussa de profonds soupirs en le suspendant en face de son lit, et chaque matin elle y portait les regards, mais à travers ses larmes.

Hélas! l'espérance de la pauvre mère s'était évanouie! l'innocent complot formé dans le but d'éveiller au fond du cœur d'un vieillard un sentiment d'intérêt et d'affection pour les filles de son frère, venait d'échouer: on avait irrité l'orgueil du duc quand on croyait l'attendrir!

Après bien des nuits sans sommeil, la bonne Julienne se résigna. Comtois ne chercha point à lui redonner de l'espoir; mais, loin de se décourager, il attendit un moment favorable.

Le temps s'écoulait. Marguerite et Blanche se trouvaient heureuses. Leur vie était uniforme, et cependant sans monotonie; car l'activité de leur existence laissait peu d'heures aux dangereuses rêveries des jeunes filles.

Un jour, après quelques courses pour affaires, M^{me} de Lansac apprit, en entrant dans l'atelier de ses filles, que M. Bernard leur avait présenté un monsieur fort

âgé, mais d'une figure belle encore, qui désirait son portrait. Blanche ajoutait, avec sa gaieté ordinaire, que le vieux monsieur regardait beaucoup Marguerite, et lui adressait des complimens fort gracieux, bien qu'un peu surannés. Cachée derrière les toiles qui chargeaient les chevalets, Julienne put déguiser son émotion à cette nouvelle; mais le soir, au milieu de l'agitation de ses doutes, elle écrivit à Comtois, et en reçut cette réponse : « Calmez-vous, madame la comtesse, reposez-vous sur mon zèle, et faites en sorte de ne pas vous trouver chez vous pendant certaines visites; plus tard... nous verrons! »

Les doutes de Julienne s'étaient donc changés en certitude! c'était bien le duc de Lansac qui, sous un nom supposé, était venu chez elle; il voulait voir ses nièces, les connaître... La bonne mère était pleine de confiance dans le mérite et dans les qualités séduisantes de ses filles; cependant elle fut prête à se trahir, par ses recommandations maternelles, le jour où le duc devait venir prendre sa première séance.

Ce jour, elle se rendit à l'église, et, pendant ces heures qui devaient avoir une si grande influence sur le sort de ses enfans, elle pria Dieu de bénir ses espérances; puis elle lui demandait pardon d'attacher tant de prix aux biens passagers, aux vains honneurs de ce monde... et sa pensée, trop agitée sur cette terre, refusait de s'élever au ciel.

Quand M^{me} de Lansac rentra, elle s'arrêta près de la porte de ses filles pour s'assurer si elles étaient seules; alors, avec une agitation mal comprimée, elle leur fit mille questions indifférentes, redoutant d'aborder le sujet qui l'intéressait si vivement. Blanche mit fin à ce supplice en parlant la première du monsieur amené par M. Bernard. Elle loua son ton, ses manières, ajoutant que cette nouvelle relation pourrait leur être utile; car cet

étranger paraissait vivre dans une société fort riche, et leur témoignait déjà beaucoup d'intérêt. Julienne avait peine à contenir les élans de sa joie.

C'était Marguerite qui avait entrepris le portrait du duc. Durant les longues séances, la conversation du vieillard se montrait à la fois solide et variée; il avait beaucoup vu, il contait bien; les jeunes filles savaient tour à tour l'écouter et placer sans prétention ni pédanterie des réflexions qui décelaient toutes les richesses de leur instruction et la beauté de leur âme; chaque jour, le duc semblait se plaire davantage auprès des jeunes artistes, chaque jour aussi M^{me} de Lansac attendait qu'une lettre de Comtois vint lui apprendre si elle pouvait se présenter devant son beau-frère; car elle ne devait pas continuer ses absences, Marguerite et Blanche les ayant remarquées.

Un matin, M^{me} de Lansac entra de très-bonne heure dans la chambre de ses filles, et comme elles lui demandaient le motif de cette visite matinale: « C'est une surprise que j'ai voulu vous faire, chères petites, » leur répondit-elle avec émotion; « vous travaillez trop, il vous faut un peu de distraction. Nous allons aujourd'hui déjeuner chez M. Bernard, à une petite maison de campagne qu'il a louée à quelques lieues de Paris. » Puis elle se mit à aller et venir d'un air préoccupé. « Qu'a donc maman? dit Marguerite; ce matin, elle nous a embrassées avec plus de tendresse qu'à l'ordinaire. — C'est vrai, reprit Blanche, depuis quelque temps je la trouve distraite... je suis sûre que nous en sommes causes. » Les deux sœurs aperçurent alors, étendus sur un fauteuil, deux fraîches robes de mousseline blanche et deux chapeaux de paille ornés chacun d'un bouquet de fleurs des champs. M^{me} de Lansac rentra, et, souriant aux remerciemens de ses filles, elle s'occupa de les habiller. Mais sa main tremblait en tressant leurs longs cheveux; elle regardait tour à tour Marguerite et Blanche avec une ex-

pression singulière de joie et de tristesse. Elles s'en aperçurent, et Blanche, avec sa malice ordinaire, dit tout bas à sa sœur, comme elles montaient en voiture : « Prends ton air grave ; je parie qu'il est question pour toi d'une entrevue avec un noble cavalier. Moi, je ne serai là que pour l'ensemble. »

Le temps était superbe. Les jeunes filles s'amüsèrent d'abord d'un déplacement qui ne leur était pas habituel ; elles firent mille plaisanteries sur la fête brillante que M. Bernard allait leur donner, et formèrent mille conjectures bizarres, avec cet esprit original dont Blanche surtout était si richement dotée ; mais M^{me} de Lansac leur répondait à peine. A mesure que l'on avançait, un sentiment pénible se trahissait tellement sur son visage, que ses filles alarmées allaient lui en demander l'explication, quand la voiture s'arrêta à l'entrée d'un avenue que terminait une somptueuse habitation. « C'est ici, dit le cocher. — Vous vous trompez ! répondirent aussitôt Marguerite et Blanche. — Non, reprit M^{me} de Lansac d'une voix émue, il ne se trompe pas... c'est ici ! » Elle descendit toute tremblante, et ses filles la suivirent, effrayées de sa pâleur.

« Ne vous alarmez pas, mes enfans, leur dit-elle en les pressant dans ses bras ; si je suis émue, c'est de bonheur. En effet, cette habitation n'est point celle de votre modeste ami, M. Bernard ; elle appartient à un homme généreux et loyal qui répare aujourd'hui ses torts en vous appelant auprès de lui ; car il vous connaît, il vous aime, et vos douces vertus ont détruit ses injustes préventions... Vous allez chez le duc de Lansac, chez votre oncle... »

Le premier moment fut tout à la surprise. Mais bientôt Marguerite et Blanche comprirent leur nouvelle situation, l'avenir qui les attendait, et, dans cette preuve de la sollicitude de leur mère, elles trouvèrent encore des raisons de la chérir. Alors M^{me} de Lansac leur raconta le dé-

vouement du bon Comtois et la manière dont le duc s'était introduit auprès d'elles sous le prétexte de se faire peindre. Julienne achevait à peine ces explications, lorsque M. Bernard, ou plutôt Comtois, se présenta, non comme l'ancien protecteur des jeunes artistes, mais comme le respectueux serviteur de mesdemoiselles de Lansac. Elles étaient déjà dans ses bras, que le vieillard n'avait pas encore pu parler. « Monsieur le duc, leur dit-il enfin, ne peut quitter sa chaise longue ; il est un peu souffrant, et m'envoie au-devant de ces demoiselles, qu'il attend avec impatience. »

Marguerite se retourna vers M^{me} de Lansac, qui se tenait appuyée contre un arbre : « Mon Dieu ! comme tu es troublée, maman, lui dit-elle ; c'est en vérité pour toi seule que je redoute cette entrevue. Allons ! prends mon bras. » Mais, pâle et silencieuse, Julienne restait à sa place. Blanche alors accourut vers sa mère : « Tu souffres, maman ! s'écria-t-elle effrayée ; mon Dieu ! qu'as-tu donc ? — Allez ! mes enfans, reprit M^{me} de Lansac avec effort, allez près de celui qui vous adopte, qui vous rend ce que toute ma tendresse ne pouvait vous donner : un rang et une fortune. Que le ciel vous bénisse, mes filles bien-aimées... ma tâche maintenant est remplie. Allez ! je vous reverrai bientôt. — Bientôt ! s'écria Blanche, quoi ! tu ne nous accompagnes pas ? — Le pardon du duc ne s'étend que sur vous, murmura Julienne en baissant la tête : plus tard... un jour peut-être !... N'importe... que Dieu le récompense ! » ajouta-t-elle en joignant les mains et levant les yeux au ciel. « Afin de rester plus long-temps avec vous, j'ai voulu vous conduire jusqu'ici et vous y dire adieu... Embrassez-moi, mes enfans ! » Elle leur tendit les bras en fondant en larmes. « Allez ! répéta-t-elle avec courage, votre oncle vous attend... j'ai promis qu'il ne verrait pas votre mère !... »

Les deux jeunes filles étaient restées muettes d'étonnement et d'indignation ; mais, à ces derniers mots, Blanche se jeta en pleurant sur le sein de sa mère, et Marguerite, se redressant de toute la hauteur de sa taille, s'empara du bras de M^{me} de Lansac avec un geste de protection ; puis, se retournant vers le vieux serviteur : « Comtois, lui dit-elle, je vous remercie de vos efforts pour nous être utile, et vous regarderai toujours comme notre meilleur ami. Quant à votre maître, allez lui dire que les filles de son frère refusent l'adoption dont il voulait les honorer... il la met à un trop haut prix. Viens, maman, ajouta-t-elle en la regardant avec orgueil, viens ! toi à qui nous devons l'exemple des vertus et l'amour du travail, la première des richesses, puisqu'elle nous permet aujourd'hui de pouvoir repousser de pareils bienfaits ; viens ! emmène-nous de ces lieux où nous ne serions jamais venues si tu ne nous y avais conduites. »

Les prières, les supplications de M^{me} de Lansac, la douleur de Comtois, tout fut inutile. Blanche s'était attachée aux vêtements de sa mère : cette jeune fille, si gaie l'instant d'avant, suffoquait sous ses larmes. Marguerite était pâle et digne, elle ne pleurerait pas. Le bon Comtois s'éloigna tristement, et Marguerite, appelant le cocher qui faisait reposer ses chevaux, aida M^{me} de Lansac à monter dans la voiture, où les deux sœurs se placèrent aussitôt ; et leur bonheur paraissait si grand de se sentir encore près de leur mère, que celle-ci finit aussi par le partager.

Le lendemain matin, M^{me} de Lansac avait oublié son ambition maternelle, lorsque ses filles et elle, se trouvant réunies pour le déjeuner, entendirent une voiture s'arrêter devant leur modeste maison ; bientôt le duc de Lansac, encore un peu souffrant, soutenu par Comtois dont la figure était rayonnante, entra sans se faire annoncer : « Madame la comtesse, dit-il en saluant avec respect sa belle-sœur, je

viens vous remercier des nièces que vous m'avez données. Mon frère, en vous choisissant, avait deviné tout ce que votre âme renfermait de vraie noblesse, et vous étiez digne d'une alliance comme la nôtre... » Puis il ajouta avec une touchante bonté : **Ma sœur, je viens vous demander une grâce : rendez une famille au vieillard isolé, que ma maison soit désormais la vôtre et celle de nos enfans. »**

Il y a un an, le duc de Lansac donnait, dans son hôtel de la rue de Varennes, une fête brillante, pour la signature du contrat de mariage de la belle Marguerite, qui épousait un de ses parens éloigné, portant le nom de Lansac. On admirait la beauté et la grâce du jeune couple, la douce et grave physionomie de la comtesse ; et l'on remarquait l'air de bonheur du vieux duc, qui voyait par cette union la continuation de sa famille ; puis on se demandait quand la jolie Blanche se marierait à son tour ? Cette question s'adressait à une amie de la maison qui se trouvait placée près de moi. — Je pense, répondit-elle, que ce sera bientôt. Blanche amènera son oncle, qui en est fou, à consentir à ce qu'elle épouse un jeune peintre dont les œuvres commencent à se faire connaître. Ce jeune homme l'aimait, dit-on, depuis long-temps, et n'osait se présenter depuis la nouvelle fortune de M^{lle} de Lansac ; mais, protégé par Comtois, l'artiste a été admis dans la famille. D'ailleurs, on raconte que, par une circonstance assez romanesque, c'est lui qui, à la dernière exposition du salon de peinture, a fait connaître au duc le talent et la beauté de ses nièces... Il est bien juste que celui à qui toute cette famille doit son bonheur soit heureux à son tour. »

Cette histoire, mesdemoiselles, n'est qu'un simple récit ; les noms seuls sont changés.

M^{me} CAMILLE DE REVEL.

A celle qui nous éleva.

Celle qu'on appelait l'âme de la maison,
Qui veillait avec nous dans la froide saison,
Celle qui dès long-temps était sur cette terre,
Pour mon frère et pour moi, une seconde mère,
Celle qui prévenait notre moindre désir,
Et, quand sonnait minuit, nous regardait dormir ;
Puis faisait ses cent tours, et toujours en haleine,
Quand venait le matin, se reposait à peine,
Se repose à présent ! et pour toujours, hélas !
Dort du dernier sommeil dans le sein du trépas.
Plus l'âme qui s'éteint était ardente, active,
Plus sa nature était et vigilante et vive,
Et moins on s'accoutume au silence profond
Qui, pour l'éternité, doit peser sur son front.
Mais l'amour ne meurt pas ; par un divin mystère,
Il se rallume au ciel s'il s'éteint sur la terre.

ANTONI DESCHAMPS.

Revue des Théâtres.

Le Pendu, opéra-comique en un acte ;
paroles de MM. de Courcy et Carmouche ;
musique de M. Clapisson.

La scène se passe en Flandre, en 1640. Le théâtre représente un site, à l'extrémité du camp des troupes flamandes et françaises. A droite, on voit une petite maison en briques, sur laquelle est écrit : *Cantine*. Une table et des bancs sont devant la porte. A gauche est l'entrée d'une tente. Au fond, on aperçoit une partie du camp, et à l'horizon les murs d'Arras.

Claire, jeune orpheline, avait été recueillie par Marceline Landry, aubergiste dans un village aux environs d'Amiens. Olivier, son fils, aimait Claire ; il devait l'épouser, lorsque le père Landry vint à

mourir ; sa veuve, forcée d'abandonner son établissement, se retira dans une pauvre chaumière, et Olivier s'engagea avec l'espoir d'obtenir un grade, et d'être utile à sa mère. Mais bientôt la pauvre Marceline eut à peine de quoi vivre pour elle seule... Alors Claire glissa dans le tiroir de sa mère adoptive la moitié de ses gages ; de l'autre moitié, elle acheta un petit baril de Cognac, et sans prévenir personne, profitant du passage d'un régiment, elle le suivit comme cantinière, pour gagner de l'argent, racheter l'auberge et la rendre à sa bienfaitrice.

A quelque temps de là, des soldats français et des soldats flamands se trouvaient réunis : Drick, un de ces derniers, ayant bu bière, curaçao et genièvre, essaie d'embrasser la cantinière ; elle lui résiste : le Flamand tire son sabre ; Claire heureuse-

ment évite le coup ; et comme un ordre du jour condamnait à la peine de mort tout soldat qui aurait insulté une femme, Drick, arrêté par des soldats français, est mené devant le maréchal de Châtillon, qui lui dit : « Dans deux heures tu seras pendu.... à moins que tu ne trouves quelqu'un qui veuille être pendu pour toi. » Ramené par les mêmes soldats, Drick s'en revient gaiement, et la cantinière, croyant qu'il a sa grâce, remplit son petit tonneau, prend son panier, et puis s'en va tranquillement au camp.

Voilà donc Drick qui s'occupe de se trouver un remplaçant. Il s'adresse de préférence à ses compatriotes, leur serre les mains, les regarde avec émotion... Ils ne comprennent pas. Il leur explique ce qu'il exige de leur *complaisance*, tous le refusent. Drick insiste. A celui qui, pour lui, voudra monter cette petite faction dans l'éternité, il promet sa pipe, des rentes viagères, un trésor qu'il a trouvé dans le dernier combat, et qu'il a caché au pied d'un arbre... Ils le traitent de fou. Drick les appelle égoïstes, faux amis, poltrons... Ils s'éloignent en lui souhaitant bonne chance.

Surveillé par ses gardiens, et ne pouvant aller se chercher un homme, Drick rédige, pour la faire afficher et tambouriner au milieu du camp, une proclamation ainsi conçue : « On demande un remplaçant... pour le service militaire... On paye comptant... vu qu'il y a des risques à courir... Il s'agit d'être pendu. » Comme vous voyez, le Flamand ne voulait tromper personne.

Olivier, en petite tenue, le sac sur le dos, un bâton à la main, vient pour demander au maréchal de Châtillon à servir sous ses ordres. « J'y ai déjà servi en Piémont, et si le maréchal pouvait se souvenir de moi... Mais je me suis battu un peu partout sans obtenir d'avancement... et je viens voir si en Flandre je ne pourrai pas me faire tuer. — Comment donc ! répond

Drick, il y a toujours moyen, mon cher ami, il ne s'agit que de s'entendre.... Ah çà ! voyons, brave Français..... est-ce que nous aurions des peines secrètes, pour maudire l'existence? — Je donnerais ma vie pour rien. — Pour rien ! ça m'irait, pense le Flamand. Ainsi, nous disons donc, intéressant militaire, que nous avons à nous plaindre du sort? — Mon vieux père.... mort en mon absence; ma vieille mère... ruinée; ma fiancée... infidèle... partie.... je ne sais où... Si demain, au siège d'Arras, je ne me trouve pas en face d'un bon mousquet espagnol... je m'expédie avec le mien, ou je prends un dernier bain dans la Scarpe. — Fi donc ! mourir de la main d'un ennemi, c'est honteux.... pour un Français. Se noyer.... se suicider.... c'est ignoble, c'est immoral... Mais vous n'avez donc pas de principes, mon cher? — Je suis si malheureux ! — Il ne faut pas jeter le manche après la cognée. Si, sans attendre à demain, on vous proposait une mort... dans un poste élevé... une mort utile à un de vos semblables? » Olivier ne pouvant le comprendre, Drick continue : « Chacun a ses contrariétés ici-bas ; tel que vous me voyez, dans deux heures, je dois être... je ne sais trop comment vous dire ça à mots couverts... mais les paroles ne signifient rien... je dois être... pendu ! — Pendu ! s'écrie le Français reculant étonné, pendu ! — Voilà le mot que je cherchais, et qui ne me venait pas.... Le gros arbre que vous voyez d'ici doit me prêter son doux ombrage.... A cause d'une peccadille contre la discipline : c'est un caprice du maréchal, qui tient à ce que je serve d'exemple... D'abord, je n'ai pas pu lui refuser... après, j'en ai été fâché... j'ai la faiblesse de tenir à la vie... une habitude... Vous, vous voulez au contraire en être débarrassé... arrangeons-nous. — Comment? — Faites-vous pendre à ma place. — Merci ! je ne veux pas. — Vous vouliez partir pour l'autre monde, je vous offre le chemin le plus court. — J'en veux un à ma fantaisie. — Ça n'a pas le sens

commun ! une mort de fantaisie ne profite à personne, au lieu que je m'engage à vous livrer quatre cents écus que vous pourrez envoyer à votre vieille mère...

Olivier réfléchit, puis il y consent. « Cependant, ajoute-t-il, je voudrais être pendu pour vous, qu'on ne me le permettrait pas. » Drick interpelle les deux soldats français qui le gardent; ils répondent qu'en effet M. de Châtillon le permet. Alors un billet portant leurs conventions est écrit par Drick et signé par Olivier; puis l'un des soldats accompagne Drick, qui va déterrer son trésor, tandis que l'autre soldat reste pour garder Olivier.

Olivier a pris son parti. Sa bonne mère, qu'il vient de quitter au moment où elle allait être chassée de sa chaumière, aura pour toujours un abri; et Claire... l'infidèle... l'ingrate... une fois mort, au moins, il ne pensera plus à elle. « Prenons des forces, se dit-il, buvons une dernière fois à ma santé. » Il se dirige vers la cantine, et crie en frappant sur la table : « Holà ! du vin de France ! »

Claire paraît. Après les premières émotions de bonheur et de joie, elle explique à son fiancé le but de son départ : gagner de l'argent pour racheter l'auberge; et déjà du produit de sa cantine elle a envoyé à sa bienfaitrice la moitié de la somme. Claire est heureuse de retrouver son ami d'enfance pour la défendre, « car, ajoute-t-elle, ce matin, un soldat s'est permis... a voulu se permettre... — Nomme-le, s'écrie Olivier, et malheur à lui ! — Non ! te voilà, je ne crains plus rien ; je marcherai à côté de toi ; je te suivrai même à la bataille ; et, comme on en pourrait jaser dans les rangs, il faudra tous les deux aller trouver notre aumônier. » Mais le pauvre Olivier, retrouvant le bonheur au moment où il ne peut en jouir, est triste, préoccupé... Claire s'en inquiète ; elle croit qu'il ne veut plus l'épouser : « Au contraire, répond Olivier ; seulement je crains de ne pas te rendre heureuse... long-temps... la vie d'un

soldat... — Quelle idée, mon ami ; le bon Dieu veillera sur nous.—Où, je veux t'épouser tout de suite... puis je te ferai mes adieux... une fois mariée, on te respectera... — Tes adieux ! s'écrie Claire, voilà ce que je ne souffrirai pas... »

Elle partait pour aller chez l'aumônier, lorsque Drick revient avec son argent : « Tiens, mon ami, » dit-il à Olivier, qui lui fait signe de se taire. Mais Claire, étonnée de ce que son fiancé connaît le soldat flamand, et soupçonnant entre eux quelque mystère, se cache dans sa cantine. Là, elle apprend le fatal secret; encore Drick ne veut-il plus donner que deux cents écus comptant; mais Olivier tient le marché, il a signé, il craint de passer pour un lâche.

Dans son désespoir, la jeune cantinière court trouver M. de Châtillon, à qui elle raconte tout... puis, d'après l'avis du maréchal, elle va prévenir l'aumônier.

Les deux heures sont écoulées : le mestre de camp vient pour assister à l'exécution du coupable... le dernier roulement du tambour vient de se faire entendre... Claire accourt toute joyeuse, et ne comprend plus rien à ce qui se passe... Olivier va être pendu... le maréchal aurait-il donc trompé la pauvre fille?...

Mais non ! Le prévôt du camp s'avance, un papier à la main, et lit tout haut : « Drick, soldat flamand, condamné à être pendu pour cause de discipline, a été autorisé à fournir un remplaçant pour subir la peine qui devait lui être infligée... Le nommé Olivier Landry est venu s'offrir... Mais, attendu que, d'une part, la somme convenue pour prix du marché n'a pas été fournie en temps utile et en entier; et attendu aussi qu'Olivier Landry vient d'être nommé sous-officier, et qu'un officier ne peut remplacer un simple soldat; nous, maréchal de Châtillon, commandant en Flandre pour les Provinces unies... déclarons un pareil marché nul et de toute nullité; déclarons Olivier délié de la parole qu'il avait donnée au soldat Drick,

lequel reste condamné... à compléter sur-le-champ les quatre cents écus au profit de celui qui devait être son remplaçant ; de cette façon sa faute contre la discipline, au lieu d'être payée de sa vie, sera payée par cette amende. »

Cette pièce a de l'esprit et de la gaieté. Encore un succès à ajouter à ceux de MM. Carmouche et de Courcy.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSY.

Beaux-Arts.

SALON DE 1841.

(Premier article.)

Nous nous retrouvons encore cette année, mesdemoiselles ; le plaisir de causer avec vous à propos de l'exposition des ouvrages de nos artistes modernes nous est enfin accordé. Le Salon n'a été ouvert au public que le 15 mars, par un temps superbe ; le soleil était à lui seul une fête. On se croit fort, bien portant, heureux quand le ciel est pur... Puissent ces illusions, qui disposent naturellement à l'optimisme, passer naturellement des simples curieux aux critiques, et de ceux-ci aux artistes, qui continueront en paix les rêves de l'atelier... De la sorte, grâce à l'apparition d'un printemps précoce, chacun aura sa part de jouissance.

Le livret contient deux mille tableaux et à peu près huit cents noms sur lesquels il y en a tout au plus cinquante de connus. Voilà donc de bon compte sept cent cinquante artistes qui attendent de la réputation. La plus grande partie des maîtres se tiennent à l'écart ; c'est un tort : leur présence sert à guider les disciples dans la bonne voie, et à conserver le goût du public.

Beaucoup de tableaux commandés pour les églises se faisant sur place, il y en a

per cette année. Voici ceux que j'ai particulièrement remarqués au Salon :

M. STEUBEN, *Jésus-Christ sur le calvaire*. Notre Seigneur arrive au lieu du supplice, pose la croix tachée du sang qui coule de ses blessures. Le bourreau va la dresser ; déjà celles des deux larrons sont prêtes ; la Vierge, les saintes femmes, les disciples s'abandonnent au désespoir ; le Sauveur seul est calme. Ce tableau se fait surtout remarquer par une belle composition et l'admirable expression des figures.

M. GUÉ, *le Jugement dernier*. Cette composition semble destinée à servir de pendant au beau tableau du *Dernier soupir de Christ* du même artiste. Le ciel est resplendissant de lumière, et le fils de Dieu arrive dans toute sa gloire juger les vivans et les morts ; les anges sonnent la trompette ; la terre s'entr'ouvre à cet appel formidable, et les trépassés se lèvent de leurs tombes ; à droite, les âmes bienheureuses montent dans un rayon de lumière ; à gauche, les réprouvées sont précipitées dans l'abîme. Par une politesse que je ne puis m'empêcher de signaler, M. Gué a mis un grand nombre de femmes parmi les brebis du Seigneur ; mais ce n'est cependant pas par reconnaissance, que je vous dis que ce tableau est beau, qu'il attire la foule par un effet plein d'originalité, et la retient par des détails remplis d'intérêt.

M. AUGUSTE MOYNIER, *le Baptême de Christ*. — Saint Jean verse sur la tête du Sauveur l'eau du Jourdain ; le fleuve fuit au loin et va se perdre dans l'horizon des montagnes bleues de la Judée ; le ciel s'entr'ouvre, et sur les nuages descendent des anges portant les symboles de la Passion. La tête du Christ est d'une grande beauté, et la physionomie du saint est pleine d'inspiration. Une belle et simple ordonnance, un dessin pur et élégant, un coloris chaud et solide, telles sont les qualités qui font remarquer ce tableau.

M^{lle} IRMA MARTIN, *Moïse exposé sur les eaux*. Vous jugerez vous-mêmes, mesde-

moiselles, de la composition de ce gracieux et touchant tableau, dont nous vous enverrons la gravure.

M. ALAUX, *Assemblées des États-généraux sous Philippe de Valois, Henri IV et Louis XIII*. Ces trois grandes pages sont destinées aux galeries historiques de Versailles; la plus prisée par les connaisseurs est celle qui représente l'assemblée des notables convoqués à Rouen par Henri IV.

Une belle ordonnance, une perspective irréprochable, l'air circulant entre toutes les figures, la lumière admirablement distribuée, voilà les qualités qui recommandent ces trois tableaux.

L'histoire des croisades tient aussi une grande place au Musée. *La prise de Ptolémaïs*, par M. BLONDEL, attire un grand nombre de suffrages. Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-lion se présentent en même temps pour entrer dans la ville, et déjà éclate dans leurs regards cette fatale rivalité qui rendit inutiles les grands armemens de ces princes pour déposséder Saladin.

M. EUGÈNE DELACROIX s'est aussi *croisé*, et c'est Constantinople qu'il a conquis. On ne reprochera pas cette fois à cet artiste d'avoir encombré son tableau de personnages. Le comte de Flandre a pris la ville avec bien peu de monde, je vous assure; mais le soleil n'ayant pas été détroné en même temps qu'Isaac Comnène, d'où vient donc qu'il fait si sombre dans ce tableau?

M. LA RIVIÈRE, *Bataille de Mons-en-Puelle*. — Vous savez, mesdemoiselles, comment ces pauvres Flamands, ayant voulu se débarrasser de la chevalerie française qui prenait avec eux des airs par trop outrecuidans, se rebellèrent, et comment, après un début qui semblait leur promettre la conquête de leur indépendance, ils furent rudement châtiés par le roi Philippe-le-Bel. Le sujet traité par M. La Rivière est la déroute de Mons-en-Puelle. Les Flamands, ayant imprudemment quitté leurs retranchemens, viennent la nuit attaquer

le camp français; favorisés par les ténèbres, ils pénètrent jusqu'à la tente du roi, qui se sauve à moitié vêtu. Mais du moment où Philippe et ses chevaliers se sont procuré des épées et des chevaux, la scène change: les bourgeois, vigoureusement ramenés, luttent en vain avec courage; nous les voyons, dans le tableau de M. La Rivière, écrasés, hachés à coups d'estramaçons, en essayant une défense désespérée. Il est impossible de vous exprimer le mouvement qu'il y a dans ce tableau: le cheval du roi s'élançait hors de la toile, et un soldat, tombant à la renverse, dépasse certainement le cadre... jamais je n'ai vu de raccourci aussi beau: c'est un miracle de dessin.

M. LEULLIER, *Héroïsme de l'équipage du vaisseau le Vengeur*. — C'est une belle page de nos glorieuses annales, celle où se trouve racontée la mort de ce brave équipage du vaisseau *le Vengeur*, qui, après un combat opiniâtre contre trois vaisseaux anglais, aime mieux couler à fond avec ses pavillons que de se rendre. Au moment où le bâtiment sombrant s'enfonçait dans la mer et n'a plus que sa galerie dehors, les marins lèvent leurs bras en agitant leurs chapeaux parés de la cocarde tricolore; un immense cri monte vers le ciel: Vive la France!

La manière de M. Leullier rappelle celle de Géricault, et l'on fait grand cas de cet ouvrage.

M. AMÉDÉE DE TAVERNE, *la Mort de Bonchamp*. — En 1793, l'armée républicaine marchait de Chollet vers Beaupréau, lorsque les avant-gardes voient un grand nombre de soldats accourir en criant: *Vive la république! vive Bonchamp!* On les interroge, et ils répondent en proclamant Bonchamp comme leur libérateur. Le jeune artiste a choisi le moment où, près d'expirer d'un coup de feu, Bonchamp demande la vie des quatre mille prisonniers que les Vendéens voulaient fusiller, et les renvoie à l'armée républicaine.

Ce tableau est composé avec talent. La figure de M. de Bonchamp est noble et ex-

pressive, les Vendéens qui portent le brancart sur lequel est placé leur général sont d'une vérité admirable; le ciel a bien cette teinte un peu grise du ciel de la Bretagne; et il n'y a pas jusqu'à la croix de pierre couchée sur la terre, mais remplacée par une croix de bois, qui ne donne à penser...

Je m'arrête, c'est assez d'héroïsme. Sachez seulement, mesdemoiselles, que MM. Beaume, Bellagé, Siméon, Fort, H. Lecomte, Langlois, ont, avec leur talent ordinaire, fait triompher les pantalons garance sur les burnouss blancs. Encore des tableaux pour les galeries de Versailles : on n'épuse pas aisément les fastes de notre gloire militaire!

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

Le carnaval est fini ! Adieu les bals déguisés... C'était pourtant bien amusant ! c'est-à-dire, c'était plus ou moins amusant. Par exemple, dans quelques bals on voyait des costumes très-beaux, très-frais, mais très-inexacts. Tel *Marquis* avait de la poudre sur ses cheveux à *la Titus*, et conservait noires sa barbe et ses moustaches à *la François I^{er}*; cette *Marquise* avait de la poudre sur ses cheveux frisés en longs *tire-bouchons* et sur sa tresse à *la grecque*, le tout surmonté d'un très-petit chapeau; une demoiselle, grande, mince, distinguée, était en *servante d'auberge sous Louis XII*; une demoiselle, petite, grasse, rose, était en *Espagnole*: personne n'avait le costume qui allait à sa figure, à son caractère, à son esprit... on se regardait, on se critiquait mutuellement... c'était froid. En revanche, dans d'autres bals, on voyait aussi des costumes très-beaux, très-frais, mais surtout très-exacts. Chacun avait consulté le genre de son esprit, celui de sa figure; quel-

ques personnes même semblaient avoir mis leur amour-propre de côté, afin de représenter tel personnage, tel caractère.... En un mot, chacun s'était déguisé pour son plaisir, et aussi pour le plaisir de tous. J'ai fait mes petites observations, ma chère amie, et je me propose l'année prochaine de t'aider à choisir et à exécuter toi-même le costume qui sera le plus convenable pour une demoiselle, et qui te siéra le mieux. Compte sur moi.

En ce moment Paris ne danse plus, il chante; ce sont des concerts partout. Le matin, le soir, tous les jours.... Jamais la musique n'a excité autant d'enthousiasme. Parmi les pianistes les plus célèbres, on cite M^{me} Girou pour la grâce, le sentiment; le charme de son exécution, et M^{lle} Clara Loveday pour la précision, la force et l'élégance. Parmi les cantatrices, M^{me} Voisel, dont la voix touchante et légère s'élance ou coule comme la voix du rossignol, et M^{lle} Emma de Saint-Yon, qui ne se fait pas entendre dans les concerts publics, mais dont la belle voix et la pure prononciation italienne s'y feraient applaudir. Puis ce sont des phénomènes : imagine-toi que j'ai vu, entendu, au concert de M^{me} Voisel, un pianiste âgé de dix ans, qui paraît n'en avoir que huit, et qui jouait, de mémoire, un des morceaux les plus longs et les plus difficiles de Thalberg... c'est à fermer son piano ! heureusement, je me suis rappelé la lettre que M^{me} la comtesse de Bradi a écrite dans le premier numéro de notre Journal, et je me suis sentie tout-à-fait consolée.

Mais voilà les concerts qui vont aussi finir, car rien ne dure en ce monde, à ce qu'il me paraît. Chacune de nous va bientôt se serrer la main et se dire adieu pour aller danser sur l'herbe, sous le feuillage; pour aller entendre les oiseaux en se promenant, au fond des bois. On fait déjà ses emplettes de laines, de canevas, de cotons, de dessins de broderies; on rassemble dans un grand sac de toile tous les petits morceaux d'étoffes de soie,

vieille ou neuve, que l'on a pu trouver chez soi et chez ses amies, pour les couper (pas ses amies, les morceaux d'étoffes) en petits carrés, les parfiler, faire carder cette soie, et, à la veillée, quand l'orage grondera au loin, que le vent fera crier les girouettes, que la pluie viendra frapper aux vitres, que les portes s'ouvriront ou se fermeront toutes seules, que les chiens hurleront, et qu'on racontera de tristes et lugubres histoires... tu pourras filer cette soie avec le joli filoir dont je t'ai déjà envoyé le dessin et la description, au mois de janvier 1840. Le prix de ces filoirs est de 10, 15 ou 25 francs. Tu sais que le fil va se placer autour de la roue; la quenouille finie, on ouvre cette roue: l'écheveau se trouve tout fait. Et puis, on peut aller filer dans un bosquet, au bout de son jardin, car la pédale de ce filoir se relève, on peut le porter comme un pliant, et en rentrant, l'accrocher à un clou dans l'antichambre. Avec ce filoir, on file le chanvre, le lin, la laine, le coton, la soie... Je ne connais pas d'occupation plus attachante que celle de filer... on n'a plus d'autre désir, d'autre pensée que de finir sa quenouille.

La planche IV va encore te donner de l'occupation.

Le n° 1 est une *marmotte* qui se brode au crochet ou au point de chaînette. Cette coiffure se garnit d'une dentelle haute de 4 centimètres, froncée tout au tour. Des deux côtés, un peu plus bas que l'œil, tu rétrécis cette coiffure par des plis, et sur ces plis tu places une rosette de rubans.

Dessinée sur mousseline-gaze, ou organdi clair, cette marmotte coûte 1 fr. 75 c., au coin de la place Vendôme.

Le n° 2 est un coin de mouchoir que l'on brode au plumetis. Tu fais des jours dans les espèces de tréfiles qui sont au bas de ce dessin, qui tourne tout autour du mouchoir. Ce dessin te paraît-il trop long? arrête-toi après le premier ou le deuxième losange, car, si je t'envoie *plus*, tu peux faire *moins*.

Dessiné sur belle batiste, ce mouchoir coûte 9 fr. 50 c., à la Brodeuse.

Le n° 3 est un dessin de tapisserie pour fauteuil à la Voltaire, chauffeuse ou tabouret. Le fond de ce médaillon est couleur chamois. Tu peux faire le fond des autres médaillons noir, blanc, carmélite. Le canevas doit être de la même grosseur que ce modèle. Tu le trouveras, ainsi que les laines, chez M^{me} Chardin.

Le n° 4, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées pour faire ce médaillon et sa fleur.

Le n° 5 est l'échantillon d'un dessin de coussin de pied.

Achète, au *Symbole de la Paix*, un gros crochet d'acier à manche de bois, 125 grammes de laines de Saxe, *carmélite*, *ponceau*, *blanche*, *orange*; tu dévides chaque couleur à part.

Ce dessin se fait au crochet, en points de chaînette. Ce point ressemblant aussi aux mailles du tricot ordinaire, je me servirai du mot *maille* dans l'espoir de mieux me faire comprendre de toi. Commençons.

Pour exécuter ce dessin, de ta main droite tu prends le crochet, de ta main gauche tu prends la laine *carmélite*; et retiens en même temps les mailles à mesure que tu les fais. Tu vas ainsi jusqu'à ce que tu aies un rang de points de chaînette ou de mailles, long de 50 centimètres, alors tu retournes ce rang et le places le long de l'index de ta main gauche, où tu le retiens avec ton pouce, tandis que la laine est appuyée sur l'ongle de cet index, puis sur l'annulaire, et qu'elle est retenue par le doigt du milieu.

* Passe ton crochet *sous* la laine (ce sera *toujours en la prenant par ta gauche*), comme si tu voulais faire une maille; ne la fais pas; — passe ton crochet *en dessus*, et au milieu de la *seconde maille*, qui se trouve au bas de celle qui est restée sur le crochet; — passe ton crochet *sous* la laine, comme si tu voulais faire une maille (tu dois avoir alors 4 brides sur ton crochet),

fais cette maille en passant la 4^e bride *sous* les deux dernières brides que tu as faites (il te restera deux brides); — passe ton crochet *sous* la laine comme si tu voulais faire une maille (tu dois avoir 3 brides), fais cette maille en passant la 3^e bride *sous* les deux brides qui te restent (tu ne dois plus avoir qu'une bride); *fais une maille simple*. Nous appellerons cela un *jour*. Recommence en reprenant à l'alinéa marqué par une étoile, et continue jusqu'au bout des 50 centimètres.

Fais quatre mailles simples, retourne le 1^{er} rang de jour **; — passe ton crochet *sous* la laine, comme si tu voulais faire une maille, ne la fais pas; — passe ton crochet en *dessus* au milieu du 1^{er} jour; reprends ta laine en *dessous*, et ramène-la à travers ce jour, comme si tu voulais faire une maille, ne la fais pas; — passe ton crochet *sous* la laine, comme si tu voulais faire une maille (tu dois avoir 4 brides sur ton crochet); fais cette maille en passant la 4^e bride *sous* les deux dernières brides que tu as faites (il te restera deux brides); — passe ton crochet *sous* la laine comme si tu voulais faire une maille (tu dois avoir 3 brides); fais cette maille en passant la 3^e bride *sous* les deux brides qui te restent (tu ne dois plus avoir qu'une bride); *fais une maille simple*. Recommence en reprenant à l'alinéa, après les mots en italique, à l'endroit marqué par deux étoiles, et continue jusqu'au bout ce *second rang* de jours.

Tu fais tous les autres rangs de jours de même que ce *second rang*.

A présent que tu as fini ces deux rangs de jours en laine *carmélite*, indiqués sous le n^o 1 de droite; casse cette laine, noues-y la laine *ponceau*, fais les deux rangs de jours indiqués sous le n^o 2; casse cette laine, noues-y la laine *blanche*, fais les deux rangs de jours indiqués sous le n^o 3; casse cette laine, noues-y la laine *orange*; fais les deux rangs de jours indiqués sous l'autre n^o 2; casse cette laine, noues-y la

laine *carmélite*; fais les deux rangs de jours indiqués sous l'autre n^o 1, et recommence en plaçant les couleurs dans le même ordre jusqu'à ce que tu aies un carré de 50 centimètres. La laine *ponceau* peut être remplacée par de la laine *bleu-ciel*.

Aie soin de faire toujours *quatre mailles simples* en commençant chaque rang de jours, et *une maille simple* en commençant chacun de ces jours.

Avec un plus petit crochet, du cordonnet de soie de ces mêmes nuances, on fait de solides bourses longues.

Tu vois que, si j'ai bien du mal à t'expliquer ce travail, et toi, bien du mal à me comprendre, au moins nous ne perdons pas notre temps... Mais j'ai une prière à te faire, ma chère petite: quand tu voudras exécuter ces ouvrages qui, à la première lecture, te semblent si compliqués, si difficiles... achète d'abord ce qu'il te faut, puis suis-moi, mot par mot, ligne par ligne, et tu verras ce compliqué devenir tout simple, ce difficile devenir tout facile... Laisse-moi croire que tu écouteras ma prière... cela me donnera du courage pour l'avenir. Mais nous n'avons pas encore fini!

Fais un coussin en percaline *ponceau* de 50 centimètres carrés, remplis-le avec à peu près 5 hectogrammes de crin, taille un morceau de serge *carmélite*, aussi de 50 centimètres carrés, réunis-le au-dessus et recouvres-en le coussin de percaline.

A présent, tu achètes une ganse ronde formée des quatre couleurs de ce dessin, tu la couds sur les coutures du coussin; ou bien, tu achètes de la laine commune, de ces quatre couleurs, tu en mets ensemble six brins de chaque couleur pareille et tu en formes une tresse en quatre. Avec cette même laine tu fais quatre glands, formés chacun de ces quatre couleurs mêlées également ensemble. Seulement tu arrêtes ces glands avec la laine *carmélite*.

Le n^o 6 est ce coussin dont, par erreur,

on a placé les raies dans un autre sens que les raies de l'échantillon.

Pour nous dépêtrer de toutes ces laines, je vais t'expliquer nos patrons et te parler toilette, ce dont, ainsi que moi, tu ne seras pas très-fâchée.

Le n° 7 est la moitié d'un devant de corsage qui se fait en toile de couleur, en mousseline de coton ou en mousseline de laine. Ce devant est taillé en droit-fil ; la raie pointée t'indique où tu dois replier l'ourlet qui sera un peu en biais ; tu ne couperas rien du droit-fil ; de cette manière cet ourlet sera très-large du haut et très-étroit du bas. Ce devant se fronce sur l'épaule ; 6 centimètres plus bas, il se fronce encore.

Le n° 8 est la moitié du dos. Ce dos se fronce un peu du bas.

Le n° 9 est la moitié de la manche de ce corsage. Elle se taille en droit-fil. Au bas de l'entournure on fait trois fronces ; au-dessus du poignet on fait encore trois fronces. Les fronces du devant, du bas de l'épaule, celles des manches sont arrêtées, à l'envers, par une petite ganse ronde, cousue au fil qui forme ces fronces.

Le poignet sur lequel on monte cette manche doit être haut de 5 centimètres.

Le corsage se monte sur une ceinture haute de 4 centimètres ; il s'ouvre devant ou derrière. Devant, dans tous les cas, il est toujours croisé ; s'il se ferme derrière, c'est avec des boutons et des brides placés à partir du haut jusqu'au milieu du corsage.

Le n° 10 est la moitié du devant d'un corsage à pointe ; il peut servir de modèle colleté ou décolleté, ce que t'indique une ligne qui part du milieu du devant et va en biais gagner l'épaule. Cette moitié du devant est en droit-fil et en deux morceaux, ce qui en fait quatre pour le devant tout entier. On place des passe-pois entre chaque couture, ainsi que dans le haut et dans le bas du corsage.

Le n° 11 est la moitié du dos, indiqué aussi colleté ou décolleté.

Ce corsage colleté peut s'ouvrir devant ou derrière. Si c'est derrière, il se lace ; si c'est devant, il s'agrafe.

Le n° 12 est la moitié d'une manche *amadis*.

Le n° 13 est une manche courte, en percale, qui sert de doublure.

Le n° 14 est une manche de dessus que l'on rétrécit et raccourcit par 5 fronces formant 6 bouillons et dont on recouvre la manche de percale.

Tu vois que ces deux derniers corsages sont ceux des deux figurines.

Le n° 15 est la passe d'un chapeau.

Le n° 16, la forme.

Le n° 17, le fond.

C'est M^{me} Séguin, dont les modes sont d'une simplicité si élégante, si distinguée, qui a bien voulu nous donner ce patron, sur lequel je te conseille de recouper ton chapeau de paille de l'année dernière. Pour réparer ce qu'il peut avoir de défectueux, coupe-le ou ajoutes-y un rang de paille ; couds le laiton autour de la passe, double-la d'un crêpe, et borde-la avec un biais de velours de coton bleu, ou rose très-foncé, large de 5 centimètres, ourlets compris. Le rideau de velours, en biais et très-court, doit avoir un petit ourlet dans le haut ; passes-y une ganse, serre-la, et au bas de cette ganse couds ce rideau. Pour ornement, fais un biais double en velours, large de 20 centimètres ; tourne-le autour de la forme, et fais-le revenir pour servir de brides. Sur le côté gauche, place trois rosettes égales, formées de quatre boucles de biais en velours ; couds ces rosettes, en les espaçant, depuis la forme jusqu'au bas de la passe.

Revenons à nos figurines.

La toilette de visite est une robe de gros-de-Naples gris ou vert foncé ; le mantelet est garni d'une bande de gros-de-Naples pareil, que l'on taille en droit-fil, haute de 10 centimètres, longue du double du tour du mantelet. On ourle cette bande des deux côtés, on la fronce deux fois pour

former un bouillon au milieu, et deux têtes des deux côtés. On replie la lisière de ce mantelet, et on coud dessus la garniture en laissant dépasser une des têtes.

Sur les manches sont trois biais doubles; ces biais sont montés sur un passe-poil, puis cousus à la manche.

Le chapeau est en tissu de Panama, des magasins de la Péruvienne.

La toilette de bal est une jupe et un pardessus en tulle de coton, en mousseline ou en gaze de Chambéry. Les ourlets doivent être hauts de 10 centimètres sans les remplis. Il faut trois lés d'étoffe en cinq quarts de large pour chaque jupe. Les draperies sont au nombre de trois : une pour le derrière, arrêtée d'abord avec une patte sur l'épaule gauche; deux pour le devant, arrêtées d'abord ensemble, au milieu, sous une patte, puis l'une des deux arrêtée sous la patte de l'épaule gauche; et lorsque la robe est lacée, l'autre se réunit à celle du derrière sous la patte de l'épaule droite. Les deux pattes des épaules sont oubliées sur cette gravure, et les draperies doivent y être de moitié moins larges sur les épaules.

Les gants sont courts : un ruban de satin est cousu autour du poignet, et se noue pour former cette rosette.

Au lieu d'une couronne de roses, tu peux mettre une couronne de feuillage, ou bien un rang de perles sur le front, un sur la tête, des perles tressées avec tes cheveux; des mitaines en soie noire.... Mais je vois que l'espace me manque; je m'arrête... Adieu donc... bien à regret... j'aurais encore tant de choses à te dire!

J. J.



Ephémérides.

POLITIQUE.

13 avril 1436, la ville de Paris rentre sous l'autorité de Charles VII.

Depuis seize ans, Paris vivait sous le joug de l'Angleterre. Après avoir remporté divers avantages sur les étrangers, le comte de Richemont, connétable de France, et le comte de Dunois, secrètement favorisés par les habitants de cette grande ville, y pénétrèrent sans peine. Les Anglais, pris au dépourvu, furent passés au fil de l'épée; quelques-uns, avec le prince Wilbi, se réfugièrent dans la forteresse de la Bastille, et furent bientôt obligés de se rendre à composition.

Mosaïque.

Une loi des Thébains prescrivait aux peintres, ainsi qu'aux poètes, de représenter toujours les hommes plus parfaits qu'ils ne l'étaient réellement.

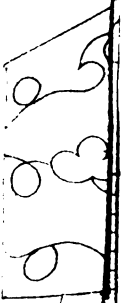
LE MYOSOTIS.

Sur ces marais qu'une onde impure
Couvert de son limon fangeux,
Brille une fleur où la nature
A reproduit l'azur des cieux :
Voyageur aux rives lointaines,
Arrête-toi pour la cueillir...
C'est pour charmer tes longues peines
Que croît la fleur du souvenir.

ULRIC GUTTINGUER.



1

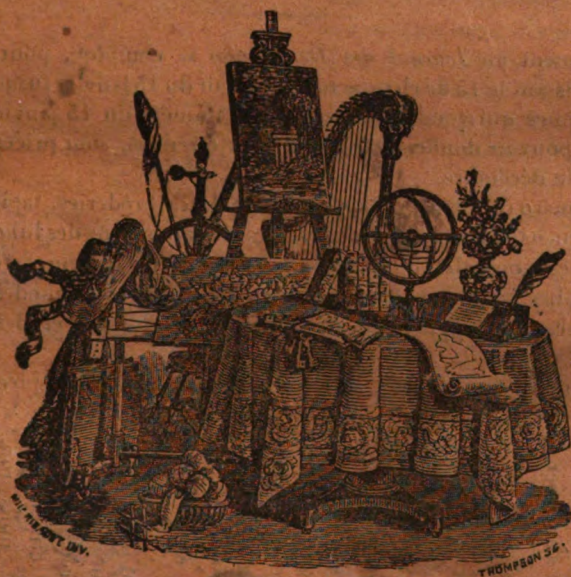


o
z
g
1

JOURNAL
DES
Demoiselles,

6 francs pour Paris,

8 FRANCS POUR LES DÉPARTEMENTS, ET 10 FRANCS POUR L'ÉTRANGER.



NEUVIÈME ANNÉE. — 2^{ME} SÉRIE.

N^o V. — 15 MAI.

PARIS, BOULEVARD DES ITALIENS, N^o 2.

1841

NOMS DES COLLABORATEURS.

M^{me} ALISE ANDRIVEAU, FÉLICIE D'AYZAC, STÉPHANIE ARNOUËD, FRANÇOIS D'AZUR, ISAURE BIGOT, la comtesse de BRADI, JULIETTE BÉCARD, LOUISE COLLET, née Révoil, OLYMPE COURTADE, VICTORINE COLLIN, ESTHER DABILLON, JULIE DELAFAYE-BREHIER, CLAIRE VILLEMEUREUX, CONSTANCE DUPLESSIS, MARIE DAGUENAY, J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, EMMA FERRAND, EUGÉNIE FOA, AIMÉE HARELLE, LOUISE HUTZ, CATHERINE HEAU, JOSÉPHINE JUNOT-D'ABRANTES, la baronne FLORENCE DE LAPERRIÈRE, VIRGINIE PRIGNOT, PIET, EVELINA PIET, ÉMILIE MARCEL, ESTHER MAULNOIR, ANNA MENDIBOURE, PERRIER, LOUISE ROOSE, CAMILLE DE REVEL, PAULINE ROLAND, ANAÏS SÉGALAS, la baronne DE SANTHEUVEL, ALIDA DE SAVIGNAC, PAULINE DE SANCY, AMABLE TASTU, CORALY THIERRY, ÉLISA VANTENAC, ÉLISE VOIART, MARCELINE VALMORE, MÉLANIE WALDOR.

MM. D'ARLENS, L. AMIEL, AUDIBERT, ÉMILE DE LA BÉDOILLIÈRE, PÉTRUS BOREL, BURAT DE GURGY, P. CHRISTIAN, ÉMILE DESCHAMPS, ACHILLE DU CLÉSIRUX, ALEXANDRE DUMAS, LOUIS DEMAS-LATRIE, Comte de LA GARDE, FERDINAND DENIS, FÉLIX DAVIN, H. DE LATOUCHE, ALFRED DESESSARTS, GUSTAVE DES ESSARTS, ALPHONSE DE LAFOREST, OCTAVE DE LAPORTE, FRÉDÉRIC DROUIN, EYSENBACH, ÉTIENNE ENAULT, CHARLES FARCY, ERNEST FOUINET, N. FOURNIER, ALCIDE GENTIL, A. GREVILLE, VICTOR HUGO, ADOLPHE JADIN, JACOB, *bibliophile*, ACHILLE JUBINAL, ALPHONSE KARR, ANTOINE DE LATOUR, PAUL LACROIX, HENRY PRAT, le Vicomte de MARQUESSAC, HENRY MARTIN, ÉTIENNE MOUTTET, HÉRODIPPE MOREAU, EUGÈNE NYON, P. OLLION, HENRY PRAT, ALPHONSE TOIRAC; EUGÈNE SUE, ONÉSIME TROUILLEBERT, VILLEROY.

Un abonnement au *Journal des Demoiselles* se compose, pour un an, de 12 Numéros paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 janvier jusqu'au 15 décembre. Les personnes qui voudraient recevoir le numéro du 15 janvier le 1^{er} de ce mois, afin de pouvoir donner le journal pour étrennes, sont priées de s'abonner dans le mois de décembre.

Chaque numéro contient toujours une planche de broderies, tapisseries, tricots; patrons de bonnets, de robes, de schalls, et alternativement des lithographies faites exprès pour les nouvelles d'où elles sont tirées; des gravures représentant les tableaux les plus remarquables du Salon, des gravures de modes coloriées, des romances avec accompagnement de piano et de guitare; et des quadrilles de contredanses.

Ces 12 numéros forment un fort volume orné d'un frontispice et d'une table des matières.

OBSERVATION.

Les personnes qui auraient à réclamer un Numéro sont priées de s'adresser: d'abord à leur bureau de poste, puis au libraire qui a fait leur abonnement, et si elles n'ont pas pris cet intermédiaire, au bureau du *Journal des Demoiselles*, en ayant soin d'indiquer le chiffre qui, sur la quittance ou sur la bande du Journal, indique l'ordre d'inscription de l'abonnement. Ces réclamations doivent être faites dans le mois qui suit la publication du numéro; passé ce terme, chaque numéro se paierait 75 cent.

S'adresser, pour la rédaction, à M^{me} J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, rue d'Hanovre, n° 21.

Pour les abonnemens, au Bureau du *Journal des Demoiselles*, boulevard des Italiens, n° 2.

Les lettres doivent être affranchies.

Imprimerie de V^o DONDREY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46 au Marais.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Lettres sur la Corse.

TROISIÈME ET DERNIÈRE LETTRE.

Les Corses, comme tous les insulaires, sont attachés de cœur, et dévoués corps et âme au pays qui les a vus naître, et, comme tous les montagnards, ils sont hardis, courageux, indépendans. La possession de leur île, à laquelle sa position géographique donnait de grands avantages, dut être enviée des puissances qui l'avoisinaient; aussi furent-ils toujours menacés, souvent attaqués, souvent vaincus, mais jamais soumis. Un de nos célèbres écrivains a dit des Corses, que les Romains n'en voulaient pas pour esclaves; cela est vrai, car les Corses n'étaient pas faits pour l'être, esclaves! Fiers et opiniâtres par caractère, libres par nature, toujours rétifs, ceux qui voulurent entreprendre de les courber sous le joug apprirent que moins rude eût été la tâche de courber la tête de leurs vieux chênes.

Mais cet état permanent de résistance contre des hostilités, contre des exactions, dut exalter les passions haineuses, et apprendre aux Corses que leur union faisant

leur force, ils devaient s'appliquer à conserver intacts les noms qui leur servaient à se rallier, et devaient s'attacher de plus en plus à ce qu'ils appellent la *famille*; car la famille Corse ne se compose pas seulement, comme chez nous, des grands parens et de deux ou trois degrés de cousinage; là c'est l'union de tous les individus issus des diverses branches partant d'une même souche. Quelle que soit sa position sociale, le Corse a un nom, il a des devoirs à remplir envers des parens, auxquels il est tenu de porter aide et secours, et dont il a le droit d'attendre amour et protection. En un mot, la *famille*, en Corse, c'est la tribu en Israël; c'est la horde arabe; c'est le clan écossais.

Bien que les temps aient changé, que la réunion de leur île à la France ait mis fin à leurs combats, à leurs dangers, ils sont restés fidèles observateurs de leurs antiques usages, que l'on retrouve par toute l'île, excepté dans les villes de Bastia et d'Ajaccio, où ils s'effacent chaque jour, par les relations fréquentes avec le continent.

N'habitant point ces capitales, je me trouve soumise à ces vieux usages que j'apprends tout en les pratiquant. Je vous ai fait assister à la *cavalcata*, cérémonie des noces; je vous ferai connaître aujourd'hui la *ballatata*, cérémonie des funérailles; et si vous me faites observer que je passe bien brusquement de l'une à l'autre,

je vous répondrai que cela m'est arrivé ainsi, et que je ne fais que raconter.

Dans le monde où vous et moi nous avons vécu, madame, soumises de bonne heure aux convenances, nous contractons l'habitude de comprimer nos douleurs et nos joies; il n'en est pas de même ici, et je vais essayer de vous retracer fidèlement les scènes déchirantes dont j'ai été témoin, et auxquelles il faut être habituée dès l'enfance pour en soutenir l'exaltation.

Aussitôt qu'un membre de la famille est atteint d'une maladie grave, il est soigné, veillé, encouragé par ses proches. Ceux qui ne peuvent rester auprès du malade lui font des visites régulières, avec une affection et un zèle que la longueur de la maladie ne saurait ralentir. Dans ce pays religieux et tout catholique, le moribond reçoit toujours les secours de la religion, et à moins de quelque accident imprévu, il meurt en paix avec Dieu et entouré de tous les siens.

Jusqu'à ce moment, l'affliction de ses proches se montre profonde, calme; mais à peine a-t-il fermé les yeux, qu'elle change entièrement. Les femmes surtout se font remarquer par leurs cris déchirans, annonçant au loin que le moment fatal est arrivé... aussitôt la cloche funèbre de la paroisse avertit les fidèles que l'un d'entre eux n'existe plus.

Alors, tout ce qui a eu quelque relation avec le défunt accourt à sa maison : c'est ainsi que je me trouvai un jour conduite par mon mari au milieu de ces cris de désespoir, au bruit de ces sons lugubres. On nous introduisit dans la pièce la plus grande et la plus apparente de la maison; les hommes se placèrent en cercle, debout, le long des murs; les femmes restèrent au milieu, autour d'une grande table; elles pleuraient amèrement : on apporta le mort tout habillé, on le coucha sur cette table, la tête appuyée sur un oreiller, et recouvert d'un drap jusqu'au visage, comme s'il était dans un lit. On nous donna des

sièges, et nous nous assimes autour du mort. La veuve, qui était entrée derrière lui, et les plus proches parentes, s'assirent du côté de la tête; alors on commença ce qu'on appelle *ballatare il morto* (l'éloge du mort), la veuve prit la parole. Voici à peu près le sens de son discours improvisé, et exprimé avec la douleur la plus amère et la plus vraie :

« C'est aujourd'hui que j'ai perdu mon maître! mon époux! le compagnon de ma vie! le voici devant vous, insensible à vos regrets et à mon affliction!... Oh! que ne suis-je ainsi couchée à cette place! et que la douleur de mon agonie eût été moins cruelle que la douleur que je ressens!... »

Elle compara son malheur présent à son bonheur passé, fit une esquisse rapide des événemens de la vie de cet époux tant regretté, et trouva, pour célébrer ses vertus, les expressions les plus énergiques, les plus vraies, et souvent les plus poétiques.

Ce récit, accompagné de sanglots et de larmes, était une sorte de psalmodie, de chant funèbre si profondément triste, exprimant une douleur si puissante, qu'il n'était point de cœur qui n'en fût ému.

La veuve était prête à cesser son discours; les forces paraissaient lui manquer et la parole expirer sur ses lèvres, quand elle se ranima tout-à-coup, pour s'adresser au mort : « Que fais-tu? pourquoi rester couché, immobile? pourquoi ne te lèves-tu pas comme nous le faisons? n'as-tu donc plus une femme qui t'aime, des enfans qui te chérissent, des amis qui t'appellent? Nous voici! pourquoi ne nous réponds-tu pas?... Hélas!.. hélas! jamais, non, jamais tu ne répondras plus!... Tu es allé te réunir à ton frère; ce frère que tu pleurais naguère avec nous, et dont voici la veuve qui te pleure avec nous à son tour... »

A ces mots, la femme du frère se leva et paya au mort présent son tribut de regrets et d'éloges. Son discours, d'abord grave, modéré, s'anima en parlant à ce mort de l'époux qu'elle avait perdu; elle

rappela ainsi le souvenir de tous les morts qui lui étaient chers, leur adressant, comme s'ils étaient là, des paroles pleines de tendresse. Son discours était vif, naturel, différait pourtant de celui qui l'avait précédé. Elle interpella une autre femme, qui prit la parole à son tour.

Cette femme avait perdu depuis peu un jeune enfant : la mort d'un seul fut la commémoration de plusieurs, et rappela ainsi les douleurs des assistans.

Alors les hommes se rapprochèrent ; par leurs supplications ils firent cesser la *ballatata*. On enleva le corps, que l'on reporta sur son lit ; on alluma des cierges autour ; la veuve et ses proches se retirèrent dans la chambre voisine, et les autres personnes s'en allèrent chacun chez soi.

Cette cérémonie a lieu pour l'enfant au berceau comme pour le vieillard, et produit toujours chez les femmes cette éloquente improvisation, d'autant plus étonnante, qu'elles sont presque toutes dépourvues d'éducation, et que, riches ou pauvres, les Corses se montrent douées de cette éloquence de la douleur ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces femmes, il y a un moment si exaltées, reprenant toute la simplicité de leur langage, redeviennent, après la *ballatata di morte*, des chrétiennes résignées et pleurant en silence.

Le lendemain dès l'aurore la même affluence de parens se réunit dans la même salle ; comme la veille, on y apporta le corps, recouvert d'un drap mortuaire et la figure découverte ; on le déposa dans un cercueil ; le clergé vint le prendre avec les cérémonies et les prières d'usage. Alors les parens les plus proches firent retentir l'air de leurs cris. Il n'y eut point de femme présente qui ne s'exhalât en sanglots ; les hommes même manifestèrent leur douleur par des larmes. Tous les assistans escortèrent ainsi le défunt jusqu'à l'église. Là encore les femmes entourèrent le cercueil, et les plus proches parentes s'agenouillèrent ; tant que durèrent les chants sacrés, il régna un

morne silence ; mais lorsque le dernier *requiem* fut chanté, les sanglots étouffés s'exhalèrent de nouveau ; la veuve, les filles, les sœurs s'approchèrent de ces tristes restes ; c'était à qui leur donnerait un dernier regard, un dernier adieu, un dernier baiser, jusqu'à ce qu'enfin les hommes les entraînaient épuisées de fatigue et de douleur. Le corps resta dans l'église ; on ferma le cercueil, après que la famille se fut retirée ; puis une congrégation pieuse vint le prendre et le porta au cimetière.

Durant huit jours les fenêtres ne laissèrent pénétrer que très-peu de lumière. Les proches ne sortirent pas de leur maison ; les parens leur envoyèrent la nourriture nécessaire, et les visitèrent pour les consoler. Après ce délai, la famille prit le grand deuil pour faire célébrer un service appelé *riccordio* (le souvenir), puis elle entra dans ses habitudes ordinaires. La veuve pourtant gardera encore une retraite profonde, absolue, qu'elle limitera elle-même ; mais elle ne quittera jamais le deuil, à moins d'un second mariage : ce qui est très-rare chez les femmes corses.

A propos de cet événement, mon mari m'a raconté que lorsqu'une femme meurt dans la première année de son mariage, on la pare de ses habits de noces, et elle emporte dans la tombe toute sa pompe nuptiale ; les mères parent aussi leurs jeunes enfans, et les couvrent de fleurs. Avant l'âge de sept ans on ne sonne point, pour les morts, la cloche funèbre, mais bien la *campana d'allegrezza* (la cloche d'allégresse) : elle annonce qu'un ange est remonté au ciel.

Tout ce que je viens de vous dire, madame, ne varie pas, comme vous pourriez le croire, en proportion de la fortune et du rang ; un peu plus de pompe dans les cérémonies religieuses, quelques cierges de plus autour du cercueil, une plus longue retraite dans la maison, marquent seuls la différence du riche au pauvre : depuis la plus noble famille jusqu'à celle de l'humble

pasteur, tout s'accomplit de même. Le maître assiste aux funérailles de son serviteur, et celui-ci accompagne la dépouille mortelle de son maître, se croyant le droit, l'obligation de partager la douleur de la famille et de la consoler.

M^{me} PIET.

Revue Littéraire.

Allan Cameron, roman inédit de Walter Scott. 2 vol. in-8°, chez Désessarts, rue des Grands-Augustins, n° 22.

Charles Stuart, fils de l'infortuné Charles I^{er}, soutenu par ses fidèles et braves Écossais, avait entrepris, en 1651, de recouvrer le trône d'Angleterre, et Cromwell était venu lui-même en Écosse combattre le *jeune homme*, ainsi qu'il appelait Charles Stuart.

Au nombre des clans rangés sous les drapeaux du roi, on comptait celui des Camerons, qui avait pour chef Evan d'Hu. Connaissant combien ces Écossais étaient dévoués à Charles, Cromwell envoya ses troupes contre eux, avec ordre de leur prendre leur or, de détruire leurs habitations, d'incendier leurs forêts, de leur enlever leurs troupeaux, et de lui livrer trois hommes qu'il ferait pendre pour servir d'exemple aux rebelles. Lorsque les soldats de Cromwell arrivèrent devant le château d'Evan, situé non loin du village de Boscobel, Charles s'y trouvait caché. Le chef des Camerons comprit que résister c'était compromettre l'existence de son souverain, et il allait obéir aux ordres de l'officier anglais, lorsque le roi, qui était parvenu à sortir du château et à rassembler les montagnards revint tout-à-coup, désarma les soldats de Cromwell, et les renvoya confus au camp de leur général.

Il importait cependant à Charles de tenter un coup décisif et de se mesurer avec son ennemi : les plaines de Worcester furent le théâtre choisi pour cette funeste bataille.

Evan rassembla les hommes de son clan, se mit à leur tête, et comme une bohémienne lui avait prédit que son frère Allan Cameron serait tué dans cette bataille, il lui confia la garde de son château, où il retenait prisonnier le juge de Boscobel. Sir John Ramsay, partisan zélé de Cromwell. Sir John avait près de lui sa fille, la belle Judith, et Evan qui savait que son frère avait conçu pour elle une passion profonde, pensa que la présence de la jeune miss suffirait pour le retenir ; mais Allan, emporté par son ardeur guerrière, et poussé d'ailleurs par miss Judith, qui au fond du cœur était dévouée à la cause du roi, accourut à Worcester. Un grand nombre de chefs y trouvèrent la mort ; on crut qu'Allan était de ce nombre ; Charles y fit des prodiges de valeur ; mais les forces supérieures de l'armée de Cromwell l'emportèrent. La perte de cette bataille ne laissa plus au roi d'autre ressource que la fuite, et, pour l'effectuer, que des gens de la condition la plus humble.

La demeure d'un contrebandier nommé Donald, située entre le bois de Mary-Wood et celui de Boscobel, servit de retraite à Charles, jusqu'à ce qu'il pût gagner le bord de la mer, où l'attendait un bâtiment pour le transporter en France ; mais les troupes de Cromwell occupaient toutes les issues ; il fallait donc qu'un instant favorable se présentât.

Un jour que, déguisé en bûcheron, le roi était assis dans la forêt avec Jack Penderell et ses frères, parens de Donald, cédant aux instances du roi, Jack lui chantait la ballade de *la Chasse de Cheviot*, lorsqu'il se tut tout-à-coup... il venait d'apercevoir les habits rouges. « Fuyez ! sire, lui dit-il à voix basse. — Il est trop tard, répondit le roi. Continue ta ballade. — Je

ne puis, sire; ma voix tremble. » Charles, dont l'intrépidité était sans égale en face du danger, la continua lui-même : « Ah ! dit Cromwell en fixant un regard pénétrant sur le chanteur, c'est donc toi que j'entendais du fond de la clairière ? » Le roi reconnut son interlocuteur ; mais, dans la crainte d'exposer à la mort les braves gens dont il était entouré, il comprima le sentiment d'horreur qu'il éprouvait à la vue du meurtrier de son père, et se résigna à garder le rôle de bûcheron. Cromwell lui demanda s'il n'avait vu *personne* passer dans la forêt ; puis, impatienté de ses réponses évasives, il lui dit avec colère : « Je te demande si tu n'as pas vu le *jeune homme*... celui qui a été vaincu à Worcester. — Vous voulez parler du roi d'Ecosse et d'Angleterre ? reprit Charles. — Oui, il est encore dans ce pays, et je vous l'apprends, afin que si quelqu'un de vous entendait parler du lieu où il se cache... Vous savez qu'il ne faut souvent qu'une occasion pour qu'un paysan s'enrichisse.... — Je comprends maintenant, » dit le roi ; et tirant de sa ceinture un papier que lui avait remis Donald, il lut la proclamation qui promettait une récompense de vingt-cinq mille livres sterling à celui qui livrerait Charles Stuart, et la mort à ceux qui lui donneraient asile. Pendant cette lecture, faite d'un ton ferme, les frères Penderell restèrent aussi impassibles que s'ils n'eussent jamais entendu parler du roi. « Et combien cela fait-il, vingt-cinq mille livres ? demanda l'un des frères. — Je n'en sais trop rien, lui répondit le faux bûcheron... — Bah ! reprit Jack, nous n'aurons jamais assez de bonheur pour le rencontrer... Mais, allons !... à l'ouvrage, fainéant ! dit-il en s'adressant au roi. — En effet, reprit Cromwell, nous ne faisons ici nos affaires ni les uns ni les autres. Au revoir, bonnes gens ! » Et Charles, reprenant sa coignée, continua la balade que les habits rouges avaient interrompue.

‡ Mais Cromwell, en s'éloignant, s'éton-

nait de l'impression produite sur lui par la voix du chanteur. Tout-à-coup il s'arrêta, et demanda à un de ses capitaines s'il connaissait le *jeune homme*. — Oui, général ; je l'ai vu à Worcester. — Avez-vous bien regardé le bûcheron qui m'a parlé tout à l'heure ? — Oui, général ; sa figure m'a frappé, et maintenant que je me rappelle ses traits... — C'est lui ! s'écria Cromwell. Retournons sur nos pas, nous le retrouverons peut-être. »

Ils firent volte-face, se divisant et marchant avec précaution ; mais arrivés au lieu où ils l'avaient rencontré, ils ne trouvèrent qu'un jeune montagnard occupé à manger un morceau de pain et quelques fruits ; c'était Allan Cameron, qui, blessé à Worcester, revenait en proscrit errer autour de la demeure de son frère. « Si tu tiens à la vie, lui dit Cromwell, réponds-moi !... Où est le roi d'Ecosse ? — Le roi ! répondit Allan avec surprise ; je ne sais ce que vous voulez dire. » Le jeune montagnard n'était arrivé qu'après le départ des bûcherons ; mais Cromwell, présumant qu'Allan Cameron était complice du prince, le mit sous la garde de ses soldats, dans l'espoir de tirer de lui quelque lumière sur le lieu où se retirait le fugitif.

Le départ de Charles Stuart devenait indispensable ; déjà les frères Penderell avaient réussi à se procurer, pièce à pièce, un habit d'officier de marine et à louer des chevaux. Mais le premier obstacle qui se présenta fut le manque d'argent. Les Penderell étaient près de renoncer à leur entreprise, lorsque l'un d'eux, le meunier Humphrey, s'avisait d'un expédient. Il alla trouver miss Judith Ramsey, dont le dévouement à la cause royale était bien connu, et lui demanda mille livres sterling, pour faire gagner la côte à un *cavalier fugitif* qui n'avait échappé que par miracle à la mort. « Il lui est impossible d'avoir aucuns secours des chefs du pays, ajouta Humphrey ; la plupart sont dans l'exil, les

autres en prison, et nous tous, pauvres gens, nous étant cotisés, nous n'avons pu rassembler que trois livres en petite monnaie; nos femmes ont donné, l'une sa croix d'or, les autres leur anneau de mariage, leurs pendans d'oreilles, et tout cela n'a produit qu'une demi-guinée; le cavalier n'a donc plus d'autre ressource qu'en vous.» Judith se leva, ouvrit un coffret d'ébène, et en tira des bijoux. «Tenez, Humphray, lui dit-elle, voilà tout ce que je possède; cela vient de ma mère. Ces bijoux valent plus que la somme que vous me demandez; prenez-les, ne me remerciez pas. Allez! et que Dieu accompagne celui que vous voulez sauver!»

Depuis le départ d'Allan Cameron, Judith était bien malheureuse; elle s'accusait de sa mort. Humphrey, qui connaissait l'intérêt qu'elle prenait au sort du jeune montagnard, lui apprit qu'Allan n'avait point été tué à la bataille de Worcester, car il venait de le rencontrer le matin même. Dans la joie de cette heureuse nouvelle, miss Ramsay accourait pour la faire partager à son père, et lui expliquer ainsi la tristesse dont elle lui avait caché la cause, lorsqu'elle le vit assis, le verre en main, vis-à-vis d'un bûcheron, sous les vêtemens duquel elle reconnut le roi. Charles, dans l'espoir de dérouter ses ennemis, venait annoncer au juge de Boscobel que le roi s'était embarqué à Cardingan; et John Ramsay, qui voulait la tranquillité de son pays, s'écriait: «Dieu soit loué!» lorsque, le marteau de la porte d'entrée venant à résonner, miss Judith, effrayée pour la sûreté du roi, se hâta d'aller au devant des étrangers. Peu d'instans après, des rumeurs confuses retentirent, puis on entendit une voix appeler à grands cris: «Mylord Ramsay!» et son vieil intendant se précipita dans la chambre. «Qu'avez-vous, Mathias? lui demanda sir John. — Ah! mylord! tandis que vous étiez là, tranquillement assis, votre fille... miss Judith a été entraînée par les

soldats de Cromwell! — Ma fille! s'écria le juge bondissant de fureur, ma fille!» et, demandant le chemin qu'avaient pris les ravisseurs, il s'élança hors de chez lui, en oubliant son hôte.

Resté seul avec le roi, le vieux Mathias dit, se parlant à lui-même: «Maudite mémoire!... J'ai oublié... Cependant j'avais un avis pressé à donner à quelqu'un... Que va dire Donald?...» Apercevant Charles, que le nom du braconnier venait de faire tressaillir, la mémoire lui revint, et il dit: «*Le chevreau blanc est pris par les cornes dans le buisson; le laisserez-vous manger par le loup?*» A ces mots, qui servaient de ralliement au clan des Camerons, le faux bûcheron répondit: «Que faut-il faire? — Me suivre. — Où? — Dans la cabane de Donald le braconnier.»

L'escorte de miss Ramsay ne tarda pas à l'introduire près de Cromwell «Les gens que vous connaissez donnent asile à des proscrits, lui dit-il; on prétend que c'est parmi ces derniers que se cache le roi d'Écosse; mon devoir est de m'assurer si ces bruits sont fondés: faites-moi connaître les noms de vos amis, le lieu de leur retraite; par ce moyen la vérité sera connue, et vos amis étant innocents, je vous promets de ne pas les inquiéter. — Si je vous ai bien compris, mylord, vous exigez que je livre entre vos mains des gens dont la seule faute est d'avoir peut-être accordé l'hospitalité à un proscrit; j'ignore si les lois humaines ordonnent de dénoncer de tels coupables, mais je sais que Dieu ne l'ordonne pas. Excusez-moi donc si je refuse de vous obéir. — Jeune fille! reprit Cromwell avec impatience, vous parlez le langage d'une rebelle. Il n'est permis à personne d'ignorer les lois, et il y en a une qui punit de mort Charles Stuart, ses adhérens, ses complices, et tous ceux qui, par leurs actes ou leur silence, défendraient une cause que le Seigneur a condamnée. — Ces menaces ne sauraient m'effrayer, mylord. Je sais maintenant ce que

vous me demandez; il ne me reste plus qu'à me taire. — Votre discrétion ne les sauvera pas! ajouta Cromwell en fureur, car je connais les audacieux qui ont osé donner le pain et le sel à cet Absalon fugitif. » Judith baissa la tête en pensant à son père, et Cromwell échangeant quelques mots à voix basse avec un de ses capitaines... Allan Cameron parut les mains liées derrière le dos : « Approchez, lui dit Cromwell. » Judith leva la tête... les deux jeunes gens poussèrent un cri de surprise. « Oh! dit Cromwell, nous assistons à une reconnaissance : cela est fort touchant, et j'espère que vous me saurez gré de cette entrevue. » Mais ce fut en vain qu'il déploya toute sa ruse, toute sa finesse, dans l'interrogatoire qu'il fit subir à Allan; le jeune montagnard protesta toujours qu'il n'était point l'un des compagnons du prince. « Il faut croire alors, lui dit Cromwell, que si vous connaissiez la retraite de Charles Stuart, vous ne balanceriez pas à m'y conduire?—Je ne veux pas vous tromper, répondit Allan, dût ma franchise me porter malheur : je vous avoue que je suis fidèle au roi proscrit, comme j'ai été fidèle au roi victorieux. — Qu'il vous soit donc fait ainsi que vous avez voulu, » dit Cromwell en frappant sur la table avec le pommeau de son épée.

A ce signal la porte s'ouvrit, et un officier entra accompagné de soldats. Judith, qui se croyait enveloppée dans l'arrêt de mort que venait de rendre Cromwell, n'en parut point troublée; elle lui demanda seulement la permission de voir son père, pour lui faire ses adieux.—Rassurez-vous, miss Ramsay, lui répondit-il; vous n'avez ici qu'une chose à faire, c'est de prier Dieu pour ce jeune homme. *De profundis!* ajouta-t-il en s'adressant à l'officier; allez tordre le cou à cet aiglon! » Judith comprit que seul Allan devait mourir; elle lui jeta un long regard d'adieu; mais quand les soldats eurent emmené le jeune montagnard, elle fut obligée de cher-

cher un appui pour ne pas tomber.

« Miss Ramsay, lui dit Cromwell en la prenant par la main pour la conduire vers la fenêtre, vous voyez là-bas votre ami que l'on mène à la mort; vous pouvez le sauver : parlez! et un soldat va partir pour lui porter sa grâce. Où est Charles Stuart?... » Un sourd gémissement s'échappa de la poitrine de la jeune fille. « Où est-il? répéta Cromwell; vous n'avez plus qu'un instant pour répondre!... — Non! non! jamais! » s'écria Judith en reculant jusqu'au fond de la chambre pour ne plus voir Allan qu'elle laissait aller à la mort.

En ce moment sir John Ramsay vint réclamer sa fille; Cromwell la lui rendit, non sans lui avoir adressé une admonestation sévère, que le juge ne put comprendre, car il ignorait entièrement la sympathie de son enfant pour la cause royale, et les services qu'elle lui avait rendus.

Allan Cameron venait d'arriver au lieu choisi pour l'exécution des ordres de Cromwell, déjà la corde fatale était passée à son cou, lorsque le soldat qui allait l'attacher à une branche tomba frappé par une main invisible. Au même instant, Evan d'Hu s'élança sur les autres soldats qui, effrayés de la mort de leur camarade et de l'apparition du chef des Camerons, prirent la fuite à travers champs, et Allan se trouva dans les bras de son frère, dont le secours miraculeux venait de lui sauver la vie.

Les deux jeunes chefs, dans la crainte que les Anglais, remis de leur terreur, ne revinssent sur leurs pas, s'éloignèrent en hâte pour se rendre à la cabane du braconnier; ils y trouvèrent Charles Stuart, vêtu de l'uniforme d'officier de marine, à qui Donald expliquait les arrangemens pris pour faciliter son évasion, quand tout-à-coup la porte de la cabane s'ouvrit avec fracas, et Humphrey Penderell entra les traits bouleversés : « Le roi est parti, n'est-ce pas? » s'écria-t-il. Les personnes présentes se regardaient avec inquiétude...

« Le roi est ici répondit Charles. — Ah! sire, reprit Humphrey avec désespoir, le mauvais ange l'emporte! — Que crains-tu, reprend Charles, puisque je pars? — N'en faites rien, sire! la vallée est pleine de troupes; vous ne pourriez faire un pas sans tomber dans un piège.—N'est-ce que cela? reprit Charles, toujours calme en face du danger; partons! — Mais Cromwell s'avance, dit le meunier; il me suit... — Adieu donc! mes amis, s'écrie le roi; ma présence ici vous serait fatale, et vous ne pouvez rien pour moi. » En parlant ainsi, il s'élançait vers la porte... Donald lui en barre le passage: « Vous ne sortirez pas, sire! Rien n'est désespéré; retirez-vous dans la pièce voisine, et si vous avez encore quelque confiance dans un serviteur éprouvé, laissez-moi faire! » Charles céda à regret, et les deux Camerons le suivirent. Tout-à-coup on entendit un bruit de pas à quelque distance de la cabane; le braconnier poussa sa femme et ses enfans dans la pièce où était le roi, en ferma la porte... Cromwell entra. Voyant que la ruse seule pouvait lui offrir quelque chance, Donald feignit de trahir la cause du roi et de consentir à le livrer, assurant que, sans la présence des sentinelles anglaises, il pourrait l'attirer dans sa cabane, au moyen d'un signal convenu entre eux. Cromwell donna

dans le piège; il ordonna à ses soldats de s'éloigner, et lorsque Donald sut que la vallée était libre, il fit retentir l'air d'une certaine mélodie. « Partons! sire, dit Allan Cameron, il n'y a plus de danger; l'air que Donald vient de nous faire entendre est, dans nos montagnes, un signal de départ. » Le roi ne voulant sortir que le dernier, les deux chefs écossais franchirent la fenêtre; puis, en grande hâte, ils gagnèrent le bois de Boscobel sans éprouver d'obstacle.

Pendant Cromwell attendait impatiemment sa proie; mais lorsqu'il sut enfin qu'il avait été joué par le braconnier, il le fit tuer sans pitié. Le pauvre Donald, laissant une femme, des enfans, mourut ainsi victime de son généreux dévouement pour son roi.

Charles Stuart arriva à Shoredham, où l'attendait le bâtiment destiné à le transporter sur le continent. Allan Cameron l'y suivit bientôt, laissant en Ecosse la belle et noble Judith, qui était devenue sa femme peu d'heures avant qu'il partit pour l'exil. La mort de Cromwell mit enfin un terme à cet exil: l'étoile des Stuarts brilla de nouveau. Charles II monta sur le trône d'Angleterre, et Allan Cameron retrouva sa fidèle Judith, près de laquelle il passa de longs jours heureux.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

Littérature Étrangère.

FRAGMENT ANGLAIS.

Nothing more aggravates ill success, than the near approach to good. These kind of hairbreadth missings of happiness look like the insults of Fortune, who may be considered as then plazing tricks with us, and want only diverting herself at our expense.

FIELDING.

Rien n'aggrave un revers comme d'avoir été près de la réussite. Cette espèce de bonheur qui ne tenait qu'à un cheveu, nous semble une insulte de la Fortune, qui ne voulait que se jouer de nous et se divertir à nos dépens.

M^{lle} F. R.

E^ducation.

Un Travers à la Mode.

Suzanne de Chamarande avait eu le malheur de perdre sa mère à l'âge de cinq ans, et à quatorze, époque où commence ce récit, elle se rappelait à peine avoir vu son père.

M. de Chamarande, retenu hors de France par des fonctions diplomatiques, avait confié sa fille à une vieille femme qui l'avait soigné lui-même quand il était petit.

M^{lle} Beauvais, devenue gouvernante de la fille de son *cher enfant*, comme elle appelait encore M. de Chamarande, s'acquitta de sa charge avec conscience. Suzanne fut gâtée jusqu'à sept ans, tout juste ce qui fallait pour être parfaitement heureuse; et quand plus tard l'intelligence de son élève rendit insuffisantes les leçons qu'elle pouvait lui donner, M^{lle} Beauvais alla se loger avec elle dans une excellente pension, désignée d'avance par M. de Chamarande. Suzanne joignait à beaucoup de mémoire et de facilité le goût du travail; elle suivit donc ses classes avec succès. Son père, enchanté des récits qu'on lui faisait de son application, lui fit donner des maîtres de langues, de musique, de dessin, de danse, et ce fut pour elle l'occasion de nouveaux triomphes. A quatorze ans elle était assez bonne musicienne, dessinait correctement une tête, copiait bien un paysage; ses versions d'anglais et d'italien lui valaient des complimens de ses maîtres, et ce qui est plus important, elle répondait juste aux questions qu'on lui adressait sur l'histoire sacrée ou profane; il en était de même du calcul, de la géographie, de la botanique... Eh bien! malgré tant de soins d'une part et de docilité de l'autre, l'éducation de Suzanne était loin d'être bonne.

Qui ne connaît la parabole du bon grain déposé sur le roc? il n'y germe pas, le vent le balaye, la pluie l'entraîne, ou les oiseaux de l'air en font leur pâture. Suzanne imitait la conduite de bien des jeunes filles, qui veulent apprendre toutes choses pour être fêtées, complimentées dans la pension, mais qui n'en ont pas plutôt franchi le seuil, au-delà duquel elles rêvent le paradis terrestre, qu'elles jettent loin d'elles ce qu'on leur a enseigné: règles de conduite, talens, sciences... rien n'est conservé.

C'est que, voyez-vous, à côté des leçons des maîtres et des institutrices, le malin esprit donne aussi tout bas ses instructions; et notre Suzanne avait toute créance en celles-là.

Déjà quelques bruits lointains du monde, de ses modes et de ses fêtes, avaient été apportés à ses oreilles par les jeunes compagnes qui passaient les vacances chez leurs parens; deux ou trois romans, remplis de mensonges et d'inconséquences, introduits dans la sainte retraite, y étaient lus en cachette; ils avaient persuadé à cette jeune fille, dont la tête était vive, qu'au rebours de ce qu'on lui répétait tous les jours, une femme avait bonne grâce à renier les attributs de son sexe. La nature semblait aussi vouloir se rendre complice des égaremens de Suzanne en donnant à son adolescence une ardeur juvénile, qui lui rendait à charge la vie paisible et monotone des classes. Elle aspirait à des exercices violens, des courses aventureuses. Les fatigues ne l'effrayaient pas, et un jour que pour ressaisir un oiseau fugitif elle s'était hasardée sur un toit fort en pente, elle avait éprouvé le charme puissant que certaines organisations trouvent à l'émotion du danger.

Suzanne était dans ces dispositions, qui la rendaient tantôt triste, tantôt mutine, lorsqu'elle reçut, avec la nouvelle du prochain retour de son père, la promesse d'aller bientôt habiter dans sa famille. A quatorze ans, sortir de pension est la

grande affaire de la vie ! Une circonstance particulière tempérerait cependant la joie de Suzanne. Son père venait de se marier à l'étranger à une dame veuve, et c'était sous la direction d'une belle-mère, qui lui était inconnue, qu'elle allait vivre désormais. Le premier sentiment de Suzanne à la vue de sa belle-mère fut la gêne. Madame de Chamarande était une grande femme, belle encore, mais très-sérieuse. Suzanne en eut peur tout d'abord ; elle se trouvait bien plus à l'aise avec son père. Monsieur de Chamarande avait un esprit facile, une humeur patiente, qui le faisait généralement chérir ; Suzanne, se croyant comprise et même approuvée, lui demanda aussitôt un maître en faits d'armes, et la permission d'aller à l'école de natation ; très-décidée à être un jour une héroïne, elle ne voulait pas, dans le cours de ses *campagnes* maritimes, se trouver dans la position critique de Virginie.

Monsieur de Chamarande répondit en riant qu'il pensait qu'on pouvait ajourner ces complémens de l'éducation d'une jeune personne jusque après le mariage ; la belle-mère se montra moins indulgente pour ces goûts masculins, et, inquiète des chagrins qu'une jeune personne s'attire toujours en cherchant à se singulariser, elle essaya, mais en vain, de faire comprendre à Suzanne les charmes de la douceur et de la modestie chez une femme. De son côté, la pauvre Beauvais s'efforçait de persuader à sa chère élève qu'elle devait se soumettre aux sages avis de madame de Chamarande ; mais Suzanne, intimidée en présence de sa belle-mère, retrouvait toute sa verve avec sa vieille gouvernante. « Que parles-tu de me singulariser ? lui dit-elle un jour avec vivacité. Bon, si je devais vivre avec de vieilles madones qui datent du règne de Napoléon le Grand ; mais la mode de nos jours consacre les amusemens que je préfère. Si tu voyais le monde, ma pauvre Beauvais, tu entendrais parler de jeunes femmes qu'on appelle

des *Lionnes*, nom charmant qui peint le courage, la noblesse, la puissance que doit avoir notre sexe. — Eh bien ! mademoiselle, ces *Lionnes* ? — Elles montent à cheval, Beauvais, elles tirent l'épée, le pistolet, et au besoin fument un cigarre. — Miséricorde !... Mademoiselle, j'aimerais mieux vous voir morte que faisant de pareilles choses, et que l'on dise que c'est moi qui vous ai élevée. Oui, j'aimerais mieux vous voir morte, je le répète, et n'attendez pas que je me prête à ces vilaines fantaisies ! Essayez seulement ! vous verrez, si je n'avertis pas Madame. — C'est bien ! méchante ! essaye aussi, et tu verras à ton tour si je n'ai du courage qu'en paroles ! »

De ce moment, Suzanne se prépara à la lutte qu'elle aurait à soutenir. De son côté, madame de Chamarande, prenant en main l'autorité d'une mère, proscrivit formellement l'équitation, l'escrime et même certains jeux d'adresse, tels que le billard et la bague, déclarant s'opposer à des tentatives ridicules, qui ne tendaient à rien moins qu'à éclipser les grâces d'un sexe sous les faux dehors d'un autre.

Cette désapprobation força Suzanne au silence, mais ne la découragea pas. A la pension, elle se disait, pour se donner de la patience : « Mon éducation finira ; » chez ses parens, elle se dit : « On me mariera bientôt. » Et, forte de cet espoir, elle ne sacrifia aucun de ses goûts.

A défaut des maîtres qu'on lui refusait, elle résolut d'acquérir seule quelques-unes des grâces des *Lionnes*. Un fleuret, dérobé au garde-chasse, vieux maître d'armes de régiment, et des imitations de cigarettes, faites avec du papier roulé, la mirent à même de se livrer en secret à ses passe-temps favoris.

Après le déjeuner, madame de Chamarande avait l'habitude de s'enfermer chez elle pour lire ses lettres et y répondre ; cette occupation la retenait jusqu'à deux heures. Mademoiselle Beauvais passait volontiers

ce temps à l'église, et Suzanne, libre de toute surveillance, courait s'enfermer dans sa chambre. Là elle disposait les boucles nombreuses de sa chevelure à la jeune France; se coiffait d'une calotte grecque, posée sur l'oreille aussi *crânement* que celle d'un étudiant; quittait son tablier de soie, sa collerette brodée, ses nœuds, ses petits bijoux, tout ces riens qui, par le goût et l'arrangement qu'ils exigent, révèlent en quelque sorte le caractère d'une jeune fille; puis elle les remplaçait par une robe de chambre bien longue, sans autre ornement qu'une ceinture de cuir; unissant ainsi le costume d'un vieux savant à la mine d'un jeune écolier. Alors elle allumait son cigare, prenait un fleuret, poussait des bottes à la muraille avec une complète ignorance de la *raison démonstrative* tant recommandée à monsieur Jourdain, mais avec une vigueur et un aplomb dignes d'une véritable amazone.

L'escrime et la fumée ne sont pas choses discrètes de leur nature. Madame de Chamarande s'inquiéta de sentir chaque jour le papier brûlé; voulant connaître aussi la cause du bruit cadencé qui, régulièrement à la même heure, ébranlait le plancher de la chambre de sa belle-fille, elle se décida à aller à la découverte.

Qu'on se figure sa stupéfaction quand, à travers la porte, laissée négligemment entrouverte, elle aperçut Suzanne, robe flottante, bonnet de côté, le poing sur la hanche, l'épée à la main, dans l'attitude d'un pourfendeur de géans.

De son côté, mademoiselle de Chamarande fut assez émue en reconnaissant sa belle-mère; mais, prenant aussitôt son parti, elle se prépara bravement à une explication devenue inévitable.

« Mon Dieu! ma chère petite, lui dit madame de Chamarande d'un ton méprisant, à quel jeu jouez vous donc là? »

Suzanne, rougissant de dépit, répondit : « Je ne joue pas madame, je cherche à ac-

quérir sans aide les talens nécessaires pour lesquels on me refuse des maîtres. » Cela dit, elle jeta le reste de son cigare avec un geste plein de résolution.

« Des talens nécessaires! l'escrime, un talent nécessaire à une femme! vit-on jamais pareille extravagance? Est-ce aussi un talent nécessaire que celui de fumer comme un palefrenier? Et quel costume! Qui reconnaîtrait une demoiselle bien née ainsi vêtue? Mon Dieu! si un étranger, ou même un domestique, vous avait surprise ainsi, ce serait à en mourir de honte.

— Je ne vois pas de honte, madame, à me débattre contre le réseau des préjugés dans lequel on enveloppe les femmes. Oui, madame, aussi bien il faut que vous le sachiez, je repousse les faiblesses de mon sexe, et avec elles les occupations frivoles et les modes ridicules qu'il affectionne.

— Très-bien, mademoiselle! vous pensez sans doute trouver grand honneur et grand profit à vous poser ainsi en héroïne?

— Patience! madame, je ne suis passée à avoir ce courage. S'il est des femmes qui se plaisent à imiter la colombe timide, il en est d'autres qui choisissent pour émule la compagne de l'aigle, dont le vol égale celui du mâle, et qui, de même que lui, fixe ses regards sur le soleil.

— Je ne sais pas s'il y a autant d'espèces de femmes qu'il y en a d'oiseaux; mais ce dont je suis certaine, c'est que jusqu'à présent les aigles sont rares, et la hardiesse de leurs regards ne serait guère goûtée chez une jeune demoiselle. Sainte Vierge! quel brave il faudrait être pour se charger d'un semblable oiseau!

— Oui, jusqu'à présent, comme vous venez de le dire, madame; mais nous aurons notre tour! » et Suzanne, de plus en plus exaspérée par la discussion, se mit à chanter à pleine voix ces vers d'un hymne trop célèbre :

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus. »

Rien n'était antipathique à madame de Chamarande comme ces manifestations révolutionnaires ; par conséquent, la Marseillaise, ce chant de haine et de vengeance, lui causait une invincible horreur ; d'ailleurs sa patience était à bout, et renonçant à sermonner Suzanne, elle s'enfuyait en se bouchant les oreilles, lorsqu'elle heurta son mari, qui depuis un moment écoutait, arrêté près de la porte.

« Ah ! monsieur, lui dit-elle, voyez ce que vous pouvez faire pour corriger mademoiselle votre fille ; quant à moi, j'y renonce ; sa folie et son impertinence sont telles, que je vous déclare même qu'il me serait très-pénible de la garder plus longtemps chez moi. » Puis elle se retira dans sa chambre.

« Vous entendez, Suzanne ; ceci est grave ! Cependant, comme votre père et votre protecteur, je ne vous condamnerai pas sans de mûres réflexions ; causons donc ensemble. »

Malgré l'audace peu commune dont elle venait de faire preuve, Suzanne n'était pas sans inquiétude sur l'issue de cette scène. La porte de la pension se présentait à son imagination comme un gouffre prêt à l'engloutir vivante, et, à moins de conquérir son père à son parti, elle ne devait pas attendre à autre chose après une rupture avec sa belle-mère. Elle se préparait donc à écouter d'amères reproches, et ce fut de l'air d'un criminel qui se place sur le banc de la cour d'assises qu'elle s'assit sur la chaise que son père lui indiqua en face du grand fauteuil dans lequel il s'étendit lui-même.

« Vous venez de dire d'étranges choses, ma chère Suzanne. Un homme moins habitué que moi aux extravagances de la nature humaine vous en ferait un crime... je suis plus indulgent et en même temps plus humble que ne le seraient, à ma place, la plupart des pères. En effet, pourquoi prétendrais-je avoir une fille raisonnable, quand il y en a tant de folles ? Ma femme

vous accuse de vous singulariser en n'ayant pas le sens commun ; moi, je vous reprocherai plutôt de marcher dans l'ornière commune. Ne m'interrompez pas ! Vous êtes encore une enfant, Suzanne, et vous jouez avec l'opinion du monde, à peu près comme un sauvage joue avec une arme à feu qu'il voit pour la première fois.

— Pardonnez-moi, mon papa ; je sais très-bien ce que je fais.

— Vraiment ! Eh bien, pour me le prouver, expliquez-moi ce que vous avez prétendu dire par cette citation : *Nous entrerons dans la carrière...*

— J'entends, mon papa, que lorsque la mode des femmes timides sera passée, nous qui sommes encore presque enfans aujourd'hui, nous brillerons alors par des vertus plus mâles.

— Ainsi, cette carrière où vous comptez entrer ?... dites toute votre pensée ; répondez sans crainte... il faut parler pour s'entendre... cette carrière ?

— C'est le mariage, le monde, les plaisirs, la liberté !

— Ta ta ta ta, comme vous y allez ! le monde, les plaisirs, la liberté. Mais, vous l'avez très-bien dit, cette brillante carrière, c'est le mariage ; et j'ajouterai, moi, ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'il y a trois portes pour y entrer : l'une, c'est l'argent ; deux autres plus difficiles à rencontrer, ce sont les attraites et les vertus. Vous ne possédez pas la première ; votre mère n'avait que peu de fortune, et je n'ai retiré de vingt années de bons services rendus à mon pays qu'une position honorable, un nom sans tache, et l'estime des gens de bien... c'est assez pour marier une fille aimable et sage... mais, franchement, je ne crois pas que tu sois dans la bonne route pour devenir l'une et l'autre.

— Mais mon papa...

— Je vois à ta rougeur que tu en doutes aussi.

— Je vous demande pardon... cependant si, comme m'en a menacé ma belle-mère, il

faut préférer la bassesse au courage pour trouver un mari, je désire rester fille; n'est-ce pas d'ailleurs une assez belle mission que celle de soigner les vieux jours de mon père ?

— Très-bien, très-bien ! j'estime fort les Antigones. Cependant je te ferai observer que, n'ayant que trente ans de plus que toi et les yeux excellens, j'aimerais assez ne pas te garder pendant les vingt ou vingt-cinq ans qui doivent s'écouler avant que j'aie besoin de toi comme bâton de vieillesse. »

En cet instant, la femme de chambre de madame de Chamarande interrompit l'entretien; sa maîtresse faisait demander M. de Chamarande.

« Eh bien ! monsieur, lui dit-elle en le voyant entrer chez elle, que comptez-vous faire ? Renvoyer Suzanne en pension, n'est-ce pas ?

— Mais il me semble que cet expédient ne remédierait à rien, puisque les travers que nous lui reprochons sont les fruits de l'éducation qu'elle a reçue dans l'un des meilleurs pensionnats de Paris.

— Alors, que résolvez-vous ? Je vous en prévient, la vocation me manque pour devenir institutrice, surtout d'une petite demoiselle aussi résolue, et je dois ajouter aussi spirituelle que Suzanne. Sa citation de la Marseillaise était odieuse, mais très-drôle, jetée à la figure d'une femme de quarante ans, qui n'a pas renoncé à toutes prétentions.

— Eh bien ! vous allez être contente. En causant avec elle, j'ai formé un projet par lequel vous êtes déchargée du soin de la morigéner ! Je conduis Suzanne au château de notre nièce.

— De madame de Cernay ?

— Oui, de madame de Cernay.

— Ah çà ! vous rêvez ?

— Non.

— Mais ignorez-vous donc que Mathilde a tous les défauts dont nous voulons corriger Suzanne ?

— Je le sais.

— Et c'est à cette école que vous envoyez votre fille ?

— Sans doute.

— Allons, vous êtes fou à lier.

— Du calme, je vous prie. N'êtes-vous pas convenue vous-même que Suzanne avait de l'esprit ?

— Beaucoup pour son âge ; je dirais même étonnamment, si elle n'était pas votre fille.

— Voilà un charmant compliment qui répare un peu votre proposition de m'envoyer à Charenton. Eh bien ! en ma qualité de père de Suzanne, je juge que rien n'est plus propre à réformer le caractère d'une petite personne de sa trempe que de lui mettre sous les yeux les ridicules et les inconvéniens de certaines prétentions. Mathilde est une *Lionne*; elle monte à cheval, chasse, pêche, joue au billard et à la paume ; voilà justement pourquoi trois mois passés auprès d'elle feront de Suzanne une femme charmante.

— Ou un garçon manqué. Enfin, c'est votre fille. Je ne puis que vous dire mon sentiment. »

Quelques jours après cette scène, la malle-poste de Reims conduisait M. de Chamarande et sa fille à la terre de madame de Cernay. Suzanne s'était trompée aussi complètement que sa belle-mère sur les intentions de son père. Ayant entendu parler de sa cousine, Mathilde de Cernay, comme de la fine fleur des femmes à la mode, elle se figurait que ce voyage, entrepris à la fin de l'automne, était ce qu'on appelle, en style parlementaire, un *bill d'indemnité* donné à ses folies, et que, par un compromis entre la tendresse paternelle et l'amour conjugal, M. de Chamarande séparerait les parties belligérantes, afin d'éviter de se prononcer entre elles ; et Suzanne se disposait à profiter de ces capitulations de conscience qu'elle attribuait à son père, sans les estimer beaucoup ; car à son âge, avec son caractère, on prise par-dessus tout le courage et la franchise.

Le voyage, si court et si rapide qu'il fût, contribuait aussi à la gaieté de la jeune fille. N'ayant jamais couru la poste, elle trouvait du plaisir à se sentir emportée au grand galop de quatre chevaux. L'obscurité, jointe à l'impression de l'air froid et humide de la nuit, aurait paru désagréable à tout autre; mais pour Suzanne, ce mouvement rapide, ces bruits étranges de pas de chevaux, de grelots, de ferraille, de roues broyant le pavé, de claquemens de fouet éclatant en fanfares près des habitations, suffisaient pour éveiller le presentiment de choses nouvelles, ce qui, pour une jeune imagination, signifie très-curieuses et très-intéressantes.

Au point du jour, la malle-poste relaya au bas d'une côte assez rapide.

« Ne sommes-nous pas à la dernière poste avant la ferme des Ormes? demanda M. de Chamarande au postillon.

— Oui, monsieur, répondit celui-ci. Cette tourelle, que vous voyez au haut de la montagne, c'est le colombier.

— Nous quitterons la malle-poste en cet endroit pour prendre la traverse qui conduit au château de Cernay.

— Savez-vous, mon bourgeois, qu'il y a deux lieues des Ormes à Cernay?

— Mon neveu doit envoyer une voiture au-devant de nous. »

Quel dommage d'être sitôt arrivés! pensa Suzanne. Depuis qu'il faisait jour, elle était ravie par le spectacle qu'elle avait devant les yeux. Pour la première fois de sa vie elle assistait au lever du soleil, et, par une coquetterie de la nature, l'aurore succédait resplendissante à une nuit brumeuse. D'un côté de la route régnait un bois épais, coupé çà et là de petites allées sinueuses toutes couvertes des feuilles déjà flétries; les charmes, les bouleaux, les hêtres agitaient, au souffle du matin, leurs feuillages nuancés des teintes vives de l'automne; les chênes et les ormes étalaient au contraire une verdure sombre, au-dessus de laquelle des peupliers dressaient de loin en loin leurs longs bras entièrement dépourvus. A l'opposé de

ce bois, le grand chemin dominait une profonde vallée; une petite rivière la traversait, semblable à un ruban d'argent déroulé sur un tapis de velours vert, tant les prairies qui la bordaient semblaient fraîches. Des coteaux couverts de vignobles étaient coupés çà et là de larges bandes brunes de terre labourée; des flèches de clochers sortaient des touffes de bois séculaires, échelonnés sur les flancs d'un ravin profond, ou s'élevaient du milieu des vergers, coquettement groupés autour de jolis villages. A l'extrémité du plus riche et du plus riant d'entre eux, on apercevait le château de Cernay, dont la somptueuse façade blanche se dessinait sur les masses noires des arbres du parc. Enfin Suzanne, qui pour la première fois perdait de vue les barrières de Paris, voyait, dans ce paysage, la majesté de la nature agreste, jointe à la beauté d'un pays bien cultivé.

« Il faut espérer que mon neveu ne nous aura pas oubliés, dit M. de Chamarande en braquant sa lorgnette du côté de la ferme des Ormes.

— Oh! non, répondit Suzanne; je vois la voiture.

— C'est vrai; vive les yeux de quinze ans! Mais, me trompé-je?... aide-moi un peu! Qu'est-ce que j'aperçois sur le siège de cette espèce de chariot?

— Une dame en amazone, mon papa; elle dirige une longue vue de notre côté.

— Comment! Mathilde sur la route, à cette heure! Allons, elle est décidément folle. »

C'était en effet madame de Cernay; elle avait voulu venir au-devant de son oncle, non par excessive tendresse, mais pour faire acte de virilité en conduisant elle-même, à *grand's guides*, un attelage de quatre chevaux neufs que son piqueur n'avait pas encore essayé.

M. de Chamarande et sa fille mirent pied à terre au sommet de la montagne, et les deux cousines tombèrent dans les bras l'une de l'autre, sans avoir besoin d'autre présen-

tation que celle de se voir et dese reconnaître. Mathilde de Cernay était une grande belle personne de vingt-quatre ans à peu près; son caractère, naturellement bon et généreux, malgré ses travers, la disposait à la bienveillance envers une jeune fille qu'elle supposait ignorante et timide, comme le sont ordinairement les pensionnaires. Quant à Suzanne, le chaleureux baiser qu'elle déposa sur la joue de sa cousine n'était que l'expression impuissante de son enthousiasme; jamais elle n'avait vu, jamais elle n'avait rêvé rien de si beau, de si noble, de si héroïque, que cette femme, levée, sans nécessité absolue, avant cinq heures du matin, et qui attendait sur la grande route, ayant, pour unique protecteur et porte-respect, un enfant, un pâtre enlevé à ses moutons à cause de l'exiguité de sa taille, exiguité qui faisait de Pierre, devenu *Peters*, et affublé d'une livrée, un groom des plus fashionables.

Après les premiers complimens, M. de Chamarande porta son attention sur l'équipage; c'était un *Tandem* (1), c'est-à-dire une sorte de chariot de chasse: au fond était une banquette pour les voyageurs, et sur le devant un siège, élevé à peu près comme celui des omnibus parisiens, du haut duquel un habile cocher pouvait diriger plusieurs chevaux attelés de front, ou en arbalète.

« Ah ça! ma chère Mathilde, dit M. de Chamarande après un sérieux examen des chevaux et de la voiture, on a sans doute réparé vos chemins vicinaux?

— Non, mon oncle; c'est par la route que vous connaissez que je suis venue vous chercher, reparti madame de Cernay d'un ton triomphant.

— Et que vous comptez nous ramener?

— Certainement; à moins que vous ne préfériez faire un détour de huit lieues et passer par Reims.

— Encore un mot. Que pense votre mari de cette entreprise? »

(1) Appelé ainsi du nom de son inventeur, lord *Tandem*.

Madame de Cernay regarda son oncle d'un air qui voulait dire: Croyez-vous donc que je lui aie demandé son avis? puis, complétant sa pensée à haute voix, elle ajouta;

« Au reste, j'ai laissé Amédée dormant du sommeil du juste... il apprendra mes exploits par notre retour. »

M. de Chamarande réfléchit un instant: il était assez tenté de contraindre sa nièce à troquer à la ferme son brillant *Tandem*, attelé de jeunes chevaux indomptés, contre la modeste carriole du fermier; mais il chassa cette pensée. Après tout, se dit-il, c'est probablement une première leçon que recevra Suzanne, et je saurai bien la rendre la moins périlleuse possible. Pendant que l'oncle et la nièce discouraient, des valets de ferme disposèrent les bagages dans le *Tandem*; et Suzanne et son père prirent place à leur tour sur la banquette du fond. La jeune fille ne pouvait se lasser d'admirer sa cousine, escaladant le poste élevé d'où elle devait les conduire. Combien elle enviait la grâce de Mathilde à tenir les guides, à prendre son fouet des mains de Péters, qui semblait un nain au service d'une nouvelle Armide!

Madame de Cernay avait eu besoin de tout son talent pour contenir ses chevaux en allant; cependant sa tâche était facile alors, comparée à celle qui l'attendait au retour. De Cernay aux Ormes, le terrain montait constamment; cette route, l'une des plus mauvaises de la Picardie, était sillonnée d'ornières profondes, coupée de ravins fangeux, ou hérissée de quartiers de roches, tantôt à fleur de terre, tantôt formant des saillies d'un pied ou deux. En montant, la difficulté du tirage avait calmé l'ardeur des chevaux; l'ennui de la contrainte ne s'était manifesté que par l'écume dont ils avaient blanchi leur mors, et la sueur abondante qui ruisselait sur leurs flancs; mais quand ils se trouvèrent lancés sur une pente rapide, ayant au nez le vent qui leur apportait la senteur bien connue de leur pâturage, ils commencèrent à cou-

rir à l'envi l'un de l'autre, comme s'ils se fussent défiés à la course. Mathilde essaya de les retenir ; ils rongèrent leur frein et ne s'y soumièrent pas ; elle serra plus fort, ils regimbèrent ; sachant qu'au moindre écart la voiture serait renversée, elle craignit pour la vie de ceux qu'elle s'était chargée de conduire, puis aussi pour elle-même ; car elle allait être jetée au bas de son siège, sur des pierres qui lui briseraient les membres ou la défigureraient... Alors elle eut peur, sa main trembla.

Les chevaux sont, après les enfans, les êtres de la création qui comprennent le mieux la faiblesse de leur guide : ceux de madame de Cernay ne se contentèrent plus de ne pas obéir, ils entreprirent de se débarrasser de leurs harnais, et surtout du fardeau qu'on les contraignait à traîner après eux. Pour cela, les uns ruèrent, les autres se cabrèrent ; et leurs efforts réunis donnaient de terribles secousses au Tandem, momentanément retenu par un quartier de roche contre lequel avaient frappé les roues de derrière. Le danger était imminent : il n'y avait aucun secours à attendre du pauvre petit Peters, dont les faibles mains n'auraient pas empêché un moineau déterminé de reprendre son vol ; Suzanne poussait des cris de détresse ; Mathilde, pâle, éperdue, allait lâcher les guides pour lever les mains au ciel... M. de Chamarande s'élança, prend d'un bras sa nièce, qu'il jette au fond du Tandem, tandis que de l'autre il saisit les rênes... Il était temps !... encore une secousse, et la voiture se trouvait brisée ; mais les chevaux, sentant une main plus ferme, cessèrent de se débattre dans leurs harnais ; une ample distribution de coups de fouet, vigoureusement appliqués, acheva de leur rappeler les leçons du piqueur chargé de les dresser ; et ils reprirent leur course ventre à terre. M. de Chamarande aurait dompté un seul cheval ; mais en ayant quatre à maintenir, il ne pouvait modérer leur ardeur, qui était

fort dangereuse à cause du mauvais état de la route et de la rapidité de la descente. Heureusement qu'à une demi-lieue des Ormes ils rencontrèrent M. de Cernay, accompagné de son piqueur et de son cocher, conduisant en main deux vénérables chevaux de carrosse, dont la douceur et la prudence étaient éprouvées depuis longtemps. Le mari de la belle *Lionne*, ayant appris à son réveil dans quelle téméraire entreprise elle s'était lancée, n'avait pas perdu un instant pour aller à son secours.

Mathilde et Suzanne le reçurent avec des larmes de joie et de reconnaissance ; mais il se montra fort peu touché des transports de sa femme. « Eh bien ! mon oncle, dit-il à monsieur de Chamarande, que pensez-vous de Mathilde ? risquer sa vie, la vôtre, celle de ma jeune cousine, n'est-ce pas là une charmante saillie ? sans compter qu'elle a failli me perdre un attelage de plus de dix mille francs. Ils ne sont pas couronnés au moins, ajouta monsieur de Cernay en s'adressant à son piqueur, qui détélaît les jeunes chevaux.

— Non, monsieur le comte, mais ils ont la bouche en sang.

— Avec votre manie de vous croire un écuyer, vous ne laisserez bientôt plus que des rosses dans mon écurie, répliqua M. de Cernay en jetant à sa femme un regard courroucé. »

Mathilde recevait ces reproches les yeux pleins de larmes, et paraissait péniblement affectée du peu de cas qu'il faisait du danger qu'elle avait couru.

« Je crois, monsieur, lui dit-elle, que si vous m'aviez trouvée défigurée ou estropiée, vous n'eussiez pas trouvé autre chose à me dire que : *C'est votre faute !*

— Ma foi ! c'eût été vrai, si ce n'eût pas été charitable. »

Ah ! le vilain mari ! pensa Suzanne ; si je n'en trouve pas un plus aimable, je resterai fille, quoi qu'en dise mon père. Cependant il faut convenir que ma cousine a des torts ; quand je serai *ma maîtresse*

(expression par laquelle les jeunes filles sous-entendent le mariage), je ne mènerai jamais quatre chevaux à grand's guides.»

Les chevaux de carrosse ayant remplacé les jeunes coursiers, et le cocher s'étant mis sur le siège, le voyage s'acheva sans accident. La compagnie réunie au château de Cernay attendait les voyageurs avec anxiété. On trouva dans l'avenue une amie de Mathilde, mademoiselle Adrienne de Solonge, à qui l'inquiétude n'avait plus permis de rester en repos; Hector de Cernay, frère du comte, la suivait de près; il ne manquait qu'André de Villebelle : celui-là était un *Lion* parfait. Mais comme on n'allait point à la chasse, il dormait la grasse matinée, ne connaissant pas de milieu entre l'activité dévorante d'un Klephte grec, d'un bandit corse, ou la nonchalance de la vie orientale.

Madame de Cernay reçut d'assez mauvaise grâce les témoignages d'intérêt dont elle fut accablée; ils lui semblaient autant de reproches de sa conduite imprudente. Les voyageurs ayant besoin de repos, aucune partie de plaisir n'avait été arrangée : on passa la journée entière au château. Suzanne ne s'y ennuya pas, grâce à mademoiselle de Solonge; cette charmante personne, douce, modeste, remplie de talens, était l'âme de cette société. C'était elle qui, pendant que Mathilde jouait au billard ou causait avec des hommes, entamait la conversation avec les personnes timides, proposait des lectures, ou faisait de la musique. Les enfans de madame de Cernay, négligés par leur mère, venaient à elle dans leurs jeux; manquait-il un cordon à la robe de sa poupée? Francine l'apportait à la bonne Adrienne, et Arthur ne recourait jamais à une autre, quand il avait cassé son fouet ou son cerceau. Amie d'enfance de Mathilde, on reconnaissait sa tendresse pour cette jeune femme, à l'art ingénieux avec lequel elle couvrait ses extravagances, et jamais madame de Cernay n'était aussi convenable qu'en la compagnie

IX.

d'Adrienne. Cette bonté active et aimable s'exerça tout naturellement envers Suzanne, qui, malgré sa parenté, se trouvait étrangère au milieu de personnes beaucoup plus âgées qu'elle. Madame de Cernay avait les mêmes sentimens pour sa jeune cousine, mais elle eût été moins habile à l'en faire profiter; aussi, à la fin de la journée, Suzanne, mue par ce sentiment personnel, commun à toute l'humanité, qui nous fait rechercher ce qui nous est bon, préférait Adrienne à Mathilde, tout en se promettant de jouer dans le monde le rôle qu'y jouait sa cousine.

Une partie de chasse, à laquelle madame de Cernay devait assister, étant projetée pour le lendemain, Suzanne demanda à son père la permission d'accompagner sa cousine. Le plan de M. de Chamarande consistait à mettre sa fille à même de recevoir les leçons de l'expérience : il lui accorda ce qu'elle demandait, sans vouloir remarquer l'ennui que la proposition de *trainer* une petite fille avec elle causait à Mathilde; et du reste, c'était un ricochet; car les deux messieurs de Cernay et le *Lion* Villebelle firent la même mine quand ils eurent la certitude de *jouir*, à leur partie de chasse, de la présence de la comtesse.

Lorsque Suzanne descendit dans la salle à manger, l'heure du rendez-vous était déjà sonnée, et les messieurs se trouvaient réunis en complet équipage de chasseurs.

« Eh bien! petite cousine, dit M. de Cernay, nous annoncez-vous Mathilde?

— Je ne l'ai pas vue, mon cousin.

— Elle va encore nous faire perdre le bon moment! dit Hector de Cernay avec impatience. Jamais ma belle-sœur n'apprendra que *l'exactitude* est l'amabilité des femmes, aussi bien qu'elle est *la politesse des rois*.

— Picard a vu deux lièvres à la Planchette : il y a très-loin d'ici à cet endroit; ne serait-il pas bon d'en prévenir madame de Cernay? reprit à son tour André de Villebelle.

10

— Ma nièce et ma fille marcheront sans peine jusque-là, répondit M. de Chamarande.

— Oui; mais il leur faudra trois heures, répliqua vivement M. de Cernay.

— Est-ce que nous sommes obligés de les accompagner? demanda Hector.

— Ce sera divertissant! » murmura le bel André.

Quoique jeune et ignorante, une femme n'adopte jamais, soit un plan de conduite, soit une mode nouvelle, si elle n'a la pensée qu'elle en sera trouvée plus aimable ou plus jolie. Suzanne fut donc très-désagréablement surprise en reconnaissant que les amazones devaient se livrer entre elles à leurs exercices virils, sous peine de paraître aux hommes très-génantes et très-ennuyeuses. Alors quittant ces messieurs, elle se rendit à la chambre de Mathilde pour la presser un peu. Elle la trouva pâle, souffrante, grondeuse. Après une mauvaise nuit, fruit de son émotion de la veille et du chagrin causé par l'accueil de son mari, madame de Cernay s'était arrachée de son lit au moment où le sommeil venait l'y trouver. Cependant, résolue à dompter son malaise et à se montrer triomphante, surtout incorrigible, aux yeux de celui chez lequel elle ne voyait qu'indifférence, caprice et despotisme, elle avait décidé qu'elle arriverait au rendez-vous de chasse, le cigare à la bouche; mais la fumée du tabac lui causait un dégoût invincible, et depuis un quart d'heure elle luttait contre des nausées et un malaise assez semblable au mal de mer.

Mademoiselle de Solonge était auprès d'elle, et cherchait à la faire renoncer à cette partie.

« Non, non! s'écria Mathilde; on attribuerait cette indisposition à la frayeur que j'ai éprouvée hier, cela donnerait lieu à des moqueries interminables. D'ailleurs, monsieur de Cernay serait trop content d'être délivré de ma présence; ce n'est pas en-

core aujourd'hui que je lui ferai cette galanterie.

— Vous êtes injuste envers monsieur Amédée; il est excellent, il vous aime.

— Je n'en vois guère la preuve; à moins que je n'accepte pour telle l'admiration qu'il professe pour vos grâces et vos vertus!

— Ah! Mathilde! pouvez-vous me parler ainsi?

— Pardon, pardon, ma chère Adrienne; mais, voyez-vous, je suis bien malheureuse! »

Suzanne, témoin de cette scène, sentait rougir ses paupières en voyant sa pauvre cousine presser son mouchoir sur ses lèvres, pour étouffer les sanglots qui lui brisaient la poitrine.

« Descendez-vous enfin? cria M. de Cernay en passant sa tête dans l'entre-bâillement de la porte.

— Ah ciel! quel ton de *Barbe-bleue*, répondit Adrienne avec une feinte gaieté, et se plaçant devant lui pour lui cacher sa femme. Nous sommes prêtes dans une minute; voyez! je n'ai plus que mon chapeau à prendre.

— Comment, mademoiselle, vous êtes des nôtres?

— Eh! mon Dieu, oui; j'ai une visite à faire à la Planchette; j'irai en suivant votre chasse.

— Qui va devenir ainsi une charmante promenade. Je cours porter en bas cette bonne nouvelle; elle fera prendre patience à Hector.

— Je vous remercie, Adrienne, dit Mathilde, respirant à peine; vous me sauvez une scène atroce. »

Madame de Cernay commença à se revêtir d'un costume de chasse irréprochable; rien n'y manquait, pas même les gros souliers et les guêtres de cuir; mais, comme en aucune occasion une jolie femme ne veut paraître avoir un pied d'Auvergnat, la chaussure de Mathilde était tellement juste, qu'elle lui infligeait un supplice égal à celui de la question. La robe de drap

n'avait d'inconvénient que d'être lourde; la casquette valait un autre chapeau, mais Suzanne retrouva tout son enthousiasme, lorsque la femme de chambre déposa sur un meuble la carnassière, la poire à poudre et la ceinture contenant le plomb et les capsules; elle voulut manier pièce à pièce tout ce joli fourniment; elle aida sa cousine à s'en parer, non sans remarquer toutefois, qu'ainsi chargée, on ne devait pas être très-libre de ses mouvemens; mais ce n'était rien encore! le fusil pesait douze livres, et Suzanne, qui ne s'y attendait pas, faillit le laisser tomber.

« C'est écrasant, n'est-ce pas? dit madame de Cernay d'un air mélancolique; mais les fusils de femmes qui sont plus légers n'ont point de portée, et quand nous manquons le but ces messieurs se moquent de nous. »

A ce sujet, mademoiselle de Chamarrande ne put s'empêcher de se récrier sur le mauvais caractère des habitans du château.

« Tous les hommes sont de même, répartit Adrienne. Au fait, quand nous en voyons un se piquer les doigts en cherchant à se servir d'une aiguille, nous lui rions au nez. »

La présence de mademoiselle de Solonge bannit la contrainte et la mauvaise humeur qu'une longue attente avaient causées. Hector, qui lui faisait la cour pour l'épouser, se montra gai et aimable; le comte le seconda; leur exemple entraîna M. de Villebelle, qui oublia ce qu'il y avait de décomposé et de prosaïque dans une partie de chasse encombrée par trois femmes et par deux enfans, car Francine et Arthur avaient obtenu de suivre leur chère Adrienne. Suzanne s'attendait à ce que sa cousine allait jouer un rôle merveilleux dans cette circonstance, et se placer à cent piques au-dessus des êtres faibles et vulgaires qui lui servaient de cortège: pourtant, la supériorité de madame de Cernay ne parut point d'abord.

Mademoiselle de Solonge, élevée à la campagne, était très-bonne marcheuse. Bien éloignée de prétendre à des forces au-dessus de son sexe, elle ne s'en exagérait pas non plus la faiblesse: les montées un peu raides, les taillis à traverser, les fossés à franchir ne l'arrêtaient guère; elle s'en tirait même mieux que Mathilde, parce que sa chaussure ne la gênait pas, et qu'elle ne portait sur ses épaules qu'une écharpe de soie, et à la main qu'une ombrelle de Verdier.

A une demi-lieue de la Planchette, les chasseurs se partagèrent pour explorer un champ de colza d'une étendue considérable. Jusque là ils avaient rencontré peu de gibier, et Mathilde n'avait pas eu l'occasion de faire preuve d'adresse; mais surmontant sa fatigue, elle se mit sérieusement en chasse. Suzanne, ne sachant où aller, personne ne l'invitant à l'accompagner, demeura auprès d'Adrienne. Celle-ci, par complaisance pour sa petite compagne, consentit à quitter la route et à prendre à travers champs afin de se rendre à la Planchette; les deux enfans suivirent naturellement Adrienne et Suzanne, et se trouvèrent ainsi mêlés aux chasseurs.

Les chiens poursuivaient un lièvre avec acharnement; plusieurs coups de feu avaient été tirés sans l'atteindre; en fuyant, il tourna un buisson derrière lequel passaient Suzanne et mademoiselle de Solonge. Arthur, emporté par sa curiosité enfantine, échappe à la surveillance d'Adrienne, s'élançe en avant; et, par ce mouvement inconsidéré, se trouve entre le lièvre et le canon du fusil, dont madame de Cernay pressait la détente... elle aperçoit son fils; veut détourner le coup... mais l'arme, trop lourde pour son faible bras, trompe son attente... c'en était fait du malheureux enfant si, par un mouvement plus prompt que la pensée, Adrienne, s'élançant à sa poursuite, ne fût arrivée à temps pour le couvrir de son corps... en ce moment, le coup que Mathilde ne pouvait plus retenir partit,

mademoiselle de Solonge fut blessée au bras, et madame de Cernay, qui venait de voir son fils et son amie devant le canon de son fusil, était évanouie. Aussitôt les chasseurs accoururent aux cris que poussèrent Suzanne et les deux enfans... M. de Cernay avait tout vu ; prenant son fils entre ses bras, il s'agenouilla devant Adrienne : les expressions lui manquaient pour peindre son admiration et sa reconnaissance.

« Reçue dans le bras, lui dit Adrienne avec un calme sublime, cette blessure est légère : mais à la tête, où elle atteignait cet enfant, elle était mortelle... vous voyez qu'il n'y avait pas à hésiter. Mon Dieu ! ajouta-t-elle avec émotion, secourons Mathilde, elle est bien plus souffrante que moi ! »

En effet, la blessure de mademoiselle de Solonge était peu de chose, comparée aux souffrances de la malheureuse mère qui avait failli tuer son enfant.

Trois jours après cette déplorable aventure, Suzanne, assise auprès du lit de madame de Cernay, épiait son réveil. Mathilde semblait sommeiller ; mais elle demeurait immobile, en silence, pour ne rien perdre des discours qui se tenaient à l'autre extrémité de la pièce.

« Comment, Amédée ! disait M. de Chararande, n'aurez-vous donc aucune parole de consolation à adresser à cette pauvre femme ? Quand vous l'avez épousée, vous vous êtes trouvé très-heureux ; ses mœurs sont sans reproche ; elle vous a apporté une belle fortune, des alliances honorables ; elle vous aime... et votre indifférence va la tuer... C'est affreux !

— Mon Dieu ! mon oncle, que puis-je dire à celle qui, par sa folie, a mis en danger les jours de son propre enfant ! Et cette promenade, en Tandem, de l'autre matin, dont vous et ma cousine avez manqué être victimes ; mais mon existence de tous les instans ; mais le tourment de toute ma vie, dont elle se fait un jeu ! Les vingt-quatre heures qui se sont écoulées

entre votre arrivée et cette catastrophe ont dû vous suffire pour reconnaître jusqu'à quel point Mathilde est étrangère à l'ordre qui règne dans ma maison. Méprisant les qualités aussi bien que les grâces de son sexe, elle ne se montre pas plus soucieuse de m'être utile qu'agréable. Sans doute je lui dois une fortune et une famille au-dessus de mon ambition, mais combien mon frère sera plus heureux en épousant mademoiselle de Solonge, pauvre et orpheline ! quel sort enviable que celui d'un mari dont la femme est bien vue et bien placée partout ; qui, pouvant se reposer sur elle du soin de sa maison, voit régner autour de lui l'économie, la morale, le bon ordre, l'élégance ! Combien il est préférable d'être reçu au logis par une femme gracieuse et bienveillante, que d'être suivi par une amazone souvent ridicule, toujours embarrassante ! L'une, fatiguée, flétrie, achève de vous harasser par sa présence ; l'autre, fraîche, parée pour vous recevoir, vous délasse rien que par un sourire... Telle était Mathilde dans les premières années de notre mariage !... je l'aimais bien alors ! et je l'aimerais encore si elle était demeurée la même !

— Pardon, Amédée, pardon ! murmura madame de Cernay d'une voix faible ; j'abjure à jamais des travers qui nous rendaient malheureux l'un et l'autre. Je serai femme, bien femme... je te le promets !... »

M. de Cernay courut au lit de sa femme et l'embrassa mille fois.

« Comment, lui dit-il, tu nous entendais... tu renonces à ta vaillance ?

— Doucement, interrompit M. de Chararande ; après le bel exemple que mademoiselle de Solonge vient de nous donner, respectons le courage chez les femmes ; mais, si rien n'est plus naturel que de voir une femme se jeter sans armes au-devant du danger pour sauver une vie aux dépens de la sienne, rien n'est plus étrange et plus révoltant que de lui voir prendre un fusil

pour attaquer, ne fussent que des alouettes.»

En parlant ainsi, M. de Chamarande regardait sa fille: elle n'avait pas perdu un mot des discours écoutés par sa cousine, et, en même temps que madame de Cernay criait pardon à son mari, Suzanne se promettait dans son cœur de ne jamais s'exposer à de semblables reproches.

M. de Chamarande aurait pu retourner à Paris le même jour, et y ramener une jeune fille parfaitement guérie de ses fantaisies masculines; mais on voulut attendre le parfait rétablissement de Mathilde et d'Adrienne, dont la guérison fut suivie de près par son mariage avec Hector de Cernay.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

MARIE LA FAUCHEUSE.

LÉGENDE BRETONNE.

Or, dans ce temps-là, il y avait au bourg de Briez une pauvre fille nommée Marie, tant douce et bonne que tout le monde l'aimait.

Marie avait perdu son père et aussi sa mère, la vieille Ivonne, qui lui dit en mourant : « Faut louer tes bras pour le travail, ma pauvre enfant; car tu n'as rien, et mieux vaut labeur que honte. »

Donc la jeune fille louait à plus riches, pour avoir du pain, ses bras bruns et robustes, et tant que durait la saison douce, sans songer aux amusettes des jeunes filles, elle amassait du grain pour le mois sombre (1), où le pauvre n'a jamais d'ouvrage et a toujours faim.

Marie était belle, et ne le savait pas; mais plus d'un garçon du village, en la voyant aller le dimanche à la messe, serrée dans son corset bleu, s'était dit : « La jeune fille n'a rien, mais est fière travailleuse; oncque sera bonne ménagère, et plus riche de fait

(1) Décembre.

que telle autre, qui se pavane sous de beaux affiquets. »

Un jour, il advint que Marie fut prise pour faucher les foins de la riche Clauda, la mère du blond Samique, aux longs cheveux, à la figure de saint Jean, le disciple aimé du Seigneur, et Marie tant le regarda et l'écouta, qu'elle finit par l'aimer.

Clauda dit à son fils : « Ton oncle de Saint-Pol t'attend; n'as le temps de faire ici les doux yeux aux faucheuses; » et Samique partit.

Alors, Marie n'eut plus de courage au travail : ses yeux bleus devenaient noirs en dessous. « Tu ne chantes plus, » disaient les jeunes; les vieilles jasaient entre elles, et Marie devenait pâle à faire pitié.

Fut-elle attendrie, Clauda? on ne sait; mais un jour elle dit à Marie : « Tu aimes mon fils, qui est riche, et tu n'as rien; on te dit sage, mais ce n'est tout! pour amasser, que peux-tu faire afin de me prouver qu'il y a vrai dot au bout de tes bras? Faucherais-tu bien, sans aide, la moitié du champ que voilà? »

— Oh! répondit Marie, toute vermeille de bonheur et de surprise, pour Samique faucherais le champ tout entier, qui va aussi loin que l'œil.

— Eh bien! reprit la mère, j'y consens; auras mon fils, si parviens seulement à moitié: je le jure par saint Corentin et son beau poisson. »

Quel courage elle eut la pauvre Marie! elle faucha sans trêve tout le long du jour; la nuit venue, elle fauchait encore; le second soleil éclaira sa taille toujours courbée sur le champ, mais quand il se coucha!... oh! Marie n'avait force aux bras comme au cœur! « Suis plus d'à moitié, » murmura-t-elle; puis elle tomba et ne se releva plus.

Or, qui donc tant aima que Marie la faucheuse?

M^{me} CAMILLE DE REVEL.

MA PENSÉE.

Oh ! qui me rendra ma jeunesse ,
Ma jeunesse de dix-huit ans ?
Qu'avec vous encor je renaïsse ,
Première saison , heureux temps ,

Où l'azur du ciel se reflète
Au fleuve indolent de nos jours ,
Age où la famille est complète ,
Age où l'on aime pour toujours !

Auprès d'une mère et d'un père
Quel malheur peut nous effrayer ?
On s'endort , on rêve , on espère...
Une mort vient nous réveiller !

Hélas ! à des lois infinies
L'univers marche résigné ;
Il est d'étranges harmonies ,
Tout a son poste désigné :

Au printemps des chants et des fêtes ,
Des zéphirs à la jeune fleur ,
Au sombre Océan les tempêtes ,
Au cœur de l'homme la douleur .

Heureux du moins (et je l'éprouve) ,
Si , dans la femme de son choix ,
Celui qui peadit tout retrouve
Un écho de ces douces voix ,
Un souvenir de ces ames ,
Un reflet des regards lointains
Qui l'échauffaient comme des flammes ,
Et comme elles se sont éteints !

ÉMILE DESCHAMPS.

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Les Diamans de la Couronne, opéra-comique en 3 actes, paroles de MM. Scribe et Saint-Georges, musique de M. Auber.

A la mort de Joseph I^{er}, roi de Portugal, le comte de Campo-Mayor, ministre de la police, fut nommé l'un des régens du royaume pendant la minorité de la princesse Maria Francesca. Le comte avait un neveu, don Henrique de Sandoval, marquis de Santa-Cruz, qui depuis dix ans était en voyage, et une fille, Diana, qui devait épouser don Henrique. Muni d'un sauf conduit en blanc que lui avait envoyé son oncle, don Henrique se dirigeait vers le château de Coimbre, où l'attendait sa fiancée, lorsqu'un violent orage le surprit. Ses chevaux refusant d'avancer, il laissa sa voiture à son domestique, et se rendit à

l'ermitage de Saint-Hubert pour demander un abri à l'ermite.

Cet ermitage était situé au milieu des ruines d'un vieux château. Après avoir descendu un escalier à moitié détruit, don Henrique se trouva devant l'entrée d'un souterrain masquée par des fragmens de rochers. Le silence n'était troublé que par le roulement du tonnerre, que répétaient les échos des montagnes, lorsque du côté du souterrain un bruit de marteaux se fit entendre ; don Henrique s'approcha, et aux lueurs d'un grand feu il vit des hommes qu'il crut occupés à faire de la fausse-monnaie.

Comme il contemplait cette scène étrange, trois hommes armés de pistolets et d'espingoles descendaient l'escalier ; don Henrique se cache derrière un rocher. L'un de ces trois hommes semblait être le chef ; les deux autres déposèrent une malle, que don Henrique fut peu satisfait de reconnaître pour la sienne ; il eut même le loisir de remarquer avec quelle ardeur ses pourpoints de velours, ses dentelles, son or

étaient passés en revue... Il n'y avait plus à en douter; il se trouvait jeté, par sa mauvaise étoile, au milieu d'un repaire de voleurs. Il apprit par eux que Pedro, son domestique, s'étant enfui, les chevaux abandonnés à eux-mêmes avaient été se jeter dans un précipice. Bientôt la conversation des brigands éveilla plus vivement son attention; Barbarigo et Mugnoz, les deux voleurs, proposaient d'examiner les papiers trouvés dans la malle; mais leur chef, Rebolledo, leur ordonna d'attendre le retour de la Catarina. « Toujours la Catarina! On ne peut donc plus rien faire sans elle!... Depuis deux mois qu'elle est ici, elle ne permet aucune expédition; en revanche elle nous fait travailler nuit et jour. Qui est-elle, pour nous commander ainsi?—La fille de votre ancien chef, répondit Rebolledo, de mon frère Salvador, le roi des bohémiens et des contrebandiers de l'Estramadure, celui qui, pendant vingt ans, vous a commandés; et moi, Antonio Rebolledo, je vous réponds de ma nièce. Catarina est jeune et belle; elle a été élevée comme une reine au couvent de la Trinitad..... Maintenant elle est reçue, accueillie dans les premières maisons de Lisbonne d'où elle nous tient au courant de tout, et nous protège par le crédit de ces beaux seigneurs qui viennent jouer de la guitare sous son balcon. Par la madone del Pilar! savez-vous ce qu'elle a fait pour moi?... En écoulant à Lisbonne les produits de nos fabriques, j'étais tombé entre les mains du grand-inquisiteur, le comte de Campo-Mayor; j'allais être brûlé, lorsque la Catarina est descendue dans mon cachot et m'a enlevé à l'Inquisition, qui n'y a vu que du feu. — Au fait! c'est une belle et bonne fille, s'écrient Barbarigo et Mugnoz; et puisqu'il en est ainsi, nous nous ferons tuer pour elle. — Silence! reprit Rebolledo; voici l'heure où elle doit venir; allons, Mugnoz, sonne la cloche, pour appeler ici nos ouvriers. » Don Henrique comprit que sa position devenait plus critique; car

Mugnoz et Rebolledo l'aperçurent en s'avancant vers l'entrée du souterrain; les faux-monnayeurs, accourus aux sons de la cloche, s'élançèrent sur lui, et le désarmèrent au moment où, l'épée à la main, il allait se mettre en défense contre leur chef. « La mort! la mort! » crisèrent-ils, et déjà leurs poignards s'étaient levés sur don Henrique lorsqu'une jeune et belle fille s'élança... les poignards s'abaissent, les têtes se découvrent, et l'on n'entend plus que ce nom circuler de bouche en bouche : « La Catarina! la Catarina!... »

A cette apparition, don Henrique demeura comme fasciné par la grâce et la beauté de la jeune bohémienne; mais quelle fut sa surprise, quand, après qu'il se fut nommé, elle parut le connaître :

« Votre retour, lui dit-elle, chagrine fort un beau jeune homme qui, pendant votre absence, faisait une cour assidue à Diana, votre cousine. » En tout autre moment, don Henrique eût été violemment ému par cette confidence; mais la jolie bohémienne absorbait déjà son cœur et son esprit. « Diana de Campo-Mayor est la plus belle personne de l'Estramadure, continua la Catarina. — Je le croyais ce matin, répondit galamment don Henrique.—Tu l'aimes, reprit la jeune bohémienne?—Certainement... je l'aime... mais sans en perdre la tête, parce que, vous comprenez... en pays étranger, en France surtout, on a tant de distractions... Cependant il faut que demain je sois rendu au château de Coimbre, où nos deux familles sont réunies pour signer le contrat... et je vous prie de me rendre ma liberté. »

En ce moment Rebolledo apportait à la jeune fille une cassette remplie de diamans; tandis qu'elle les admirait, don Henrique les attribuant à un vol, cette pensée le révoltait sans cependant effacer de son cœur l'impression qu'y avait produite la bohémienne, et ce fut à regret qu'il se résolut à lui demander encore la liberté. « Je te l'accorde, dit enfin la Catarina, et la condition que je t'impose,

c'est que pendant une année tu ne parleras à personne de ce que tu as vu et entendu ici. « Henrique le jure, puis il essaye de déterminer la bohémienne à l'accompagner, à renoncer à cette vie criminelle... Elle repousse fièrement ses offres, et Henrique venait de sortir de ce repaire, emportant le souvenir de la Catarina, quand Rebolledo accourt annoncer aux faux-monnayeurs que le souterrain était cerné par les soldats du comte de Campo-Mayor. « Comment sortir de cette montagne avec notre or ? s'écrient les bandits. — N'avez-vous donc plus de foi dans la Catarina ? répond Rebolledo. Un habile stratagème, inventé par elle, va vous sauver tous. Suivez-moi ! Ils rentrent dans le souterrain... et bientôt il en sort une procession des moines de saint Hubert portant la chasse de leur patron ; les soldats se mettent à genoux, présentent les armes à la chasse... c'était un coffre renfermant les trésors des faux-monnayeurs qui, déguisés en moines et, munis du sauf-conduit de don Henrique, allaient s'embarquer pour répandre leur or sur d'autres continens.

A peine Henrique était-il arrivé chez son oncle, qu'il vit que la Catarina était bien informée ; en effet, Diana avait donné son cœur au jeune don Sébastien d'Aveiro, et se désespérait en voyant les préparatifs de son mariage. Toute la noblesse était réunie pour la signature du contrat ; on chantait, on dansait, lorsqu'une voiture s'étant brisée aux portes du parc, deux voyageurs demandèrent l'hospitalité. Le comte de Campo-Mayor, occupé à lire une dépêche dans son cabinet, pria sa fille de recevoir les étrangers ; et jugez de la surprise de don Henrique : c'étaient la Catarina et Rebolledo, sous des costumes nobles et riches.

Diana fit à la belle étrangère les honneurs de la fête ; elle lui prêta des habits de bal : la Catarina chanta à ravir, dansa avec grâce ; don Henrique sentit qu'il ne pouvait plus aimer Diana ; mais il eût donné la moitié de sa vie pour voir la

bohémienne hors du château, car le comte de Campo-Mayor venait de recevoir la nouvelle que les diamans de la couronne avaient été volés. C'était donc cette cassette que don Henrique avait vue dans le souterrain et que Rebolledo tenait encore sous son bras en entrant dans le château ! « Fuis ! malheureuse, lui dit don Henrique ; évite-moi la douleur de te voir arrêter. Fuis ! je t'aime, et jamais ma main ne signera ce contrat... La voiture des voyageurs n'étant pas réparée, don Henrique fit monter la bohémienne et Rebolledo dans un des carrosses du ministre de la police, et la Catarina disparut, emportée par les rapides chevaux du comte de Campo-Mayor.

A quelque temps de là vint le couronnement de la jeune reine de Portugal. Le matin de ce jour, don Henrique, le comte de Campo-Mayor, sa fille et don Sébastien, se rencontrèrent dans un des salons du palais, attendant qu'il plût à la reine de les recevoir. On annonça le comte Antonio los Morillos de Fuentès et Henrique reconnut avec effroi Rebolledo : l'huissier vint prévenir que la reine ne recevrait pas, mais que le comte Antonio pouvait entrer.

Maintenant, mesdemoiselles, je vous dois une explication : la jeune reine Maria Francesca, voyant approcher le jour où le pouvoir allait être remis entre ses mains, et sachant qu'il ne restait pas un maravedis dans les coffres de l'État ; au lieu d'accabler ses sujets d'impôts, pensa que les diamans de la couronne, entassés depuis des siècles par les rois de Portugal, étaient des trésors inutiles ; mais, ne pouvant disposer de ces joyaux (le peuple de Lisbonne aurait cru l'État perdu), elle jeta les yeux sur un faux-monnayeur qui avait préféré la mort à dénoncer ses complices. Rebolledo possédait aussi le secret de fabriquer des pierres précieuses ; elle le fit évader de sa prison, lui confia le soin de contrefaire les diamans de la couronne, et annonçant à sa cour une retraite au couvent de la Trinidad, de ce couvent elle se rendait au souterrain,

où, sous le nom de la Catarina, nièce de Rebolledo, elle surveillait les travaux des faux-monnayeurs, tout en employant sa puissance à prévenir les dangers qui auraient pu les atteindre.

Les faux diamans terminés, Dona Maria fit vendre les véritables sur toutes les places de l'Europe; et en récompense du service que Rebolledo lui avait rendu, le jour de son couronnement elle le nomma intendant général de la police secrète du royaume. Ce jour même la jeune princesse devait accepter un époux. Bientôt elle s'avança parée de tous les diamans de la couronne (ils venaient d'être retrouvés), et jugez de l'étonnement de don Henrique lorsque dans la jeune et belle reine il reconnut la bohémienne pour laquelle il avait renoncé à la main de sa cousine! Alors, Maria Francesca étant sur son trône, ses régens lui proposèrent d'accepter pour époux le prince d'Espagne; mais, touchée d'être aimée pour elle-même, et se trouvant riche et indépendante des grands de son royaume, elle déclara, en présence de toute sa cour, qu'elle donnait sa main à don Henrique de Sandoval, marquis de Santa-Cruz. Rebolledo venait tout bas de donner à don Henrique les explications qui précèdent. « Quoi! s'écria-t-il, tout ce qu'on vient de me dire Catarina.... mon bonheur!... sa tendresse.... tout cela est véritable?... »

— Oui, » lui répondit la reine en s'approchant de don Henrique et lui montrant les diamans qui brillaient sur son front, « il n'y a que cela de faux. »

Pour peu, mesdemoiselles, que vous vous intéressiez à Diana; je vous dirai qu'elle épouse don Sébastien, que la jeune reine nomme chef de ses gardes... Mais vous serez étonnées que les auteurs, au lieu de placer la scène à Lisbonne, ne l'aient pas mise à Bagdad; car cette pièce est un conte digne des Mille et une Nuits.

M^{me} EDNÉE DE SYVA.

Beaux-Arts.

SALON DE 1841.

(Deuxième article.)

M. JADIN, *le Relancé du Sanglier*. — Ce qui veut dire, en style de vénerie, un pauvre sanglier troublé dans sa bauge, et poursuivi à outrance par une meute de vigoureux lévriers, auxquels ses yeux pleins de sang, ses terribles défenses ne font aucune peur: ils sont vingt contre un! C'est une odieuse science que celle de la vénerie: par elle la chasse n'est plus, comme au temps de nos rustiques aïeux, une lutte remplie de dangers presque égaux; c'est l'oppression du faible par le fort, sans autre dénouement que le meurtre. Mais si j'abhorre la chasse, j'aime fort le talent de M. Jadin; ses chiens sont superbes; ils ont un mouvement, un élan tout particuliers, et j'approuve fort M. le duc d'Orléans de s'entourer de ces hauts faits de vénerie... en peinture.

M. JACQUAND, *la Dispense du beurre et des œufs en carême; le Page indiscret*. — Deux charmans tableaux, entre plusieurs autres, qu'il serait trop long d'énumérer. Le second, surtout, le petit page qui, monté, sur la pointe de ses pieds, cherche à lire, par-dessus l'épaule de sa maîtresse, une lettre qu'elle lit avec attention, est délicieux. La jeune châtelaine, assise nonchalamment devant le feu, qui doit griller le bout de ses petits pieds, est admirablement posée. Le faire de M. Jacquand a de la précision sans sécheresse, et de la grâce sans afféterie.

M. ROBERT-FLEURY, *une Scène de l'Inquisition, Benvenuto Cellini*. — Dieu me garde de vous décrire cette terrible scène de l'Inquisition, reproduite par l'habile pinceau de M. Robert-Fleury! cela donne la chair de poule de voir les souffrances de ce malheureux patient. Celui de ces deux

tableaux qui m'a fait le plus de plaisir, est celui où Benvenuto Cellini est représenté dans son atelier; peut-être est-ce parce que j'ai un faible pour ce méchant artiste florentin, si moyen-âge par son courage, son génie et ses vices.

M. EUGÈNE DELACROIX, *une Noce juive*. — Je vous ai déjà parlé de M. Delacroix à propos d'un grand tableau d'histoire, *Baudouin à Constantinople*. Je ne vous en parlerais pas si je n'avais vu de lui que son *Naufrage*; à quoi bon multiplier les *hélas!*... Mais j'ai trouvé bien loin, dans la grande galerie, une *Noce juive*. Tous les mérites de l'artiste: éclat de couleur, lumière, hardiesse dans la touche, sont réunis sur cette toile de médiocre grandeur, et se joignent à une grande exactitude de mœurs et de costumes. Si j'avais le bonheur de former une galerie de tableaux, comme il me faudrait au moins un *Delacroix* dans ma collection, je ne reculerais pas devant tous les sacrifices pour me procurer cette *Noce juive*.

M^{lle} ALINE ALAUX, *Poules et Pintades*. Tout ce qui est vrai, en peinture, a un charme inexprimable; c'est pourquoi je recherche toujours avec empressement les ouvrages de mademoiselle Alaux; ses basses-cours sont charmantes; d'abord les volatiles sont d'une beauté peu commune. Parmi ces poules que je cite il y a un coq anglais, et quel admirable coq!... par patriotisme, on voudrait qu'il fût coq gaulois; puis ces heureuses bêtes se chauffent à un si beau soleil! elles sont groupées avec tant de grâce dans des recoins de paysages si pittoresquement disposés, que l'on reconnaît l'artiste supérieure dans ces petites compositions, en apparence sans conséquence.

M. BIARD, *le duc d'Orléans recevant l'hospitalité sous une tente de Lapons; le duc d'Orléans descendant la grande cascade de l'Eyanpaikka*. — Parlez-moi des artistes qui ne reculent pas devant les fatigues et les dangers, quand il s'agit d'aller prendre la nature sur le fait. M. Biard,

ayant à retracer sur la toile deux épisodes de la vie de S. M. Louis-Philippe, n'a pas hésité à entreprendre un voyage en Laponie, pour visiter ces huttes où le jeune prince avait reçu l'hospitalité en 1795; pour reproduire la grande cascade de l'Eyanpaikka, sur laquelle le noble proscrit d'alors a intrépidement navigué, risquant sa vie pour agrandir son intelligence et fortifier son courage: noble mission de l'homme sur la terre, quel que soit le rang qu'il y occupe!

Puis, chemin faisant, M. Biard a observé des effets de neige et de glace à faire frissonner. Mon Dieu! mon Dieu! le malheureux pays que celui qui est ainsi enseveli sous les frimats! Le nom de M. Biard est devenu populaire, grâce à de petites compositions burlesques; et tout en s'élevant plus haut, il n'a pas abandonné ce genre: *Le gros Pêché*, confessé par un tambour-major à un pauvre prêtre qui en tombe à la renverse, attire cette année la foule.

M. GRANET, *le père Quillo, ami du Tasse, lit au poète un sonnet de sa composition*. — Tout le monde sait que M. Granet excelle à reproduire les intérieurs. Les vieux couvens, les chartreuses et les moines qui les habitaient, disparus de France et bientôt de l'Europe entière, renaissent sous ses pinceaux. Le Tasse, assis près d'une table dans l'une de ces longues salles de monastère si merveilleusement éclairées par des fenêtres hautes, est entouré de religieux; l'un d'eux, le père Quillo, que M. Granet a découvert et s'est chargé d'immortaliser, lit un sonnet de sa composition. On reconnaît le mérite littéraire de l'œuvre du bon père, au fin sourire qui erre sur les lèvres du Tasse, et au profond sommeil du père prieur. Ce tableau est charmant.

M. GUSTAVE MAILLAND. — *Captivité de Charles d'Orléans, en Angleterre*. — Ce prince, fils de Louis de France, duc d'Orléans, et de Valentine de Milan, cousin de Charles VII et père de Louis XII, au-

jourd'hui connu pour l'un des meilleurs poètes de son siècle, fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt et conduit en Angleterre. Il y resta vingt-cinq ans, se consolant par la poésie de la longue durée de sa captivité. Deux jeunes écossaises, Céphise de Saintré et Camille de Richemond, toutes deux sensibles aux charmes de la poésie, recherchaient la société du prince qui encouragea leurs talents et les aida de ses conseils.

Ce tableau est composé avec esprit, avec grâce et talent... Mais vous pouvez en juger, mesdemoiselles, le jeune artiste ayant permis qu'il fût reproduit dans votre journal.

M. JULES JOLLIVET, *l'Intérieur d'un atelier*.—Il est sans doute agréable d'avoir de beaux bahuts bien sculptés dans le goût de la renaissance, des vases du Japon remplis de fleurs, de se placer soi-même devant une grande toile, occupé à peindre une Descente de croix, comme preuve que le genre n'est qu'un délassement, et qu'on aborde sans crainte la peinture historique; mais ce qui est préférable à tous ces avantages, c'est de savoir les reproduire, comme l'a fait M. Jollivet. Un peintre, Drolling, a fait jadis sa réputation par des vues d'intérieur, qui n'avaient ni plus de lumière ni plus de finesse que celui de M. Jollivet. Ce qui serait curieux aujourd'hui, si l'on pouvait mettre le tableau de Drolling à côté de celui dont nous nous occupons, ce serait de comparer un atelier d'artiste de 1815 ou 1820 à celui de 1841. Dans le premier, d'ignobles carreaux rouges bien frottés : c'était là, il m'en souvient, un des principaux mérites du tableau de Drolling; des fauteuils de velours d'Utrecht vert, des chaises de paille, d'étroits rideaux de calicot; un intérieur sec, froid, mesquin. Dans ce dernier, les tentures, les tapis, les peintures; un luxe oriental, la vie large, remplie de fantaisies, tous les sens satisfaits, ou plutôt excités; l'intelligence impuissante à concevoir tous les désirs qui agitent le cœur; la fortune, plus impuis-

sante encore à les satisfaire... puis, au bout de quelques années de cette vie, ou plutôt de ce combat à outrance entre le vouloir et le pouvoir... la ruine, la démence, le suicide!... Ceci soit dit en thèse générale, car je ne connais nullement M. Jules Jollivet, qui est sans doute fort paisible et entièrement satisfait entre ses beaux bahuts et ses vases du Japon.

M. LOUIS DE KOCK. Encore un intérieur: *les Ruines d'une ancienne abbaye servant de grange à des paysans*. La science de la perspective est poussée si loin de nos jours, que cette longue suite d'arcades fuyant sur la toile, qui aurait semblé un miracle il y a vingt ans, n'excite plus aucune surprise. Cependant, quand au mérite de ces longues enfilades à perte de vue se joignent ceux plus rares du jour et de la couleur, on lui rend encore justice.

Après vous avoir promenées dans les galeries du Louvre, je veux vous faire faire un délicieux voyage, mesdemoiselles, celui de *Naples et ses environs*, et cela sans que vous ayez la fatigue de la route, les ennuis des bagages, sans quitter votre famille, vos amis et même votre fauteuil. Oui, procurez-vous les charmans paysages que M. Jauvin a modestement appelés croquis, et vous verrez *Capri* avec ses terrasses couronnées de pampre, ses palmiers, sa verdure diverse; vous suivrez la plage du cap Mysène, vous monterez la route qui conduit de Vietri à Amalfi, ou vous resterez à Naples sous les ruines du palais de la reine Jeanne, ou bien encore devant les rochers du Pausilipe; vous vous promènerez dans cette jolie île d'Ischia, si coquette, et qui semble se mirer avec tant de plaisir dans la mer transparente.

Les douze vues napolitaines contenues dans les quatre cahiers qui viennent d'être publiés par M. Jauvin n'avaient point encore été reproduites par nos artistes voyageurs. Elles sont d'une fidélité remarquable; l'artiste a compris qu'un peintre; qu'un dessinateur, est une espèce d'historien

rien qui doit rester toujours dans la vérité, et il n'a point, comme tant d'autres, laissé son crayon errer au gré d'une imagination par trop poétique.

Les dessins que je vous recommande, mesdemoiselles, ne sont pas seulement destinés à amuser vos loisirs ; ils peuvent encore être utiles et servir de modèles à celles de vous qui s'occupent à dessiner le paysage ; elles pourront, en les étudiant, en travaillant d'après eux, acquérir cette manière facile sans mollesse, cette vigueur sans dureté, qui distingue le talent de M. Jauvin ; grâce à la perfection lithographique des croquis de Naples et de ses environs, perfection qui a fait passer sur le dessin les effets et les teintes de la sépia et de l'encre de Chine, on peut encore fort bien, d'après eux, exécuter ces deux genres de lavis.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

Que penses-tu, ma chère amie, des *travers à la mode* de M^{me} Alida de Savignac ? Moi, je pense que Suzanne a tort de vouloir apprendre à faire des armes, l'honneur n'exigeant pas que nous nous battions en duel ; d'essayer à fumer des cigarettes, car cela doit être bien mauvais, et d'admirer une femme conduisant à grand's guides quatre jeunes chevaux, ou s'en allant à la chasse armée d'un lourd fusil pour mieux tuer de pauvres bêtes ! Que ses chevaux la renversent du haut de son Tandem, que son fusil lui crève dans la main, que deviendra-t-elle, mon Dieu ! te figures-tu une femme au bal, à la promenade, dans son salon, avec une jambe de bois ou un bras de moins... Mais c'est horrible !... tandis qu'un homme qui a une jambe ou un bras de moins me semble si intéressant !... J'envie le sort de sa femme... elle lui est utile !... Pour revenir

à Suzanne, je pense qu'elle avait raison de vouloir apprendre à nager, puisque nous n'avons pas reçu de Dieu le privilège de rester sur l'eau ; elle eût pu demander à faire de la gymnastique si elle avait eu besoin de développer sa constitution ; à monter à cheval, puisque c'est un des plaisirs des personnes riches ; à savoir tirer un coup de fusil, un coup de pistolet : dans la vie des femmes qui voyagent au loin avec leurs maris, ou qui habitent des lieux isolés, il y a des circonstances où cela peut être fort utile ; mais Suzanne aurait eu tort si elle eût fait parade de ses talens en ce genre ; il faut s'en cacher, au contraire, et je vais te dire pourquoi. C'est que, vois-tu, nos pères, nos frères, nos cousins veulent que nous soyons faibles afin de nous protéger, de nous sauver de tous les périls... A la bonne heure ! je ne demande pas mieux. Soyons donc faibles à leurs yeux, puisque c'est un moyen de leur plaire ; mais, en secret, apprenons à être fortes pour les veiller dans leurs longues maladies, et pour leur être en aide quand viendront les périls... Ce ne sera pas les tromper tout-à-fait, car je suis bien sûre que toi et moi nous aurions beau montrer un grand courage, ce serait toujours en cachant une grande peur, ce qui doublerait cependant notre mérite ; car il nous faudrait d'abord vaincre cette grande peur que les hommes sont assez heureux pour ne jamais connaître !

Mais je prie Dieu qu'il ne te mette jamais à pareille épreuve, et viens tout simplement te parler de nos pacifiques travaux, car j'aime bien mieux exercer nos talens de femmes, nous pouvons en être fières de ceux-là, que d'empiéter sur les talens des hommes... chacun chez soi ! Et puis, franchement, voudrais-tu être la femme d'un homme qui s'amuserait à broder au plumetis, à donner de la grâce à des nœuds ?... Non ! n'est-ce pas ?... eh bien ! ces messieurs ne voudraient pas davantage être les maris de celle qui ferait

des armes ou tuerait de pauvres lièvres et de gentilles perdrix.

Ainsi donc, je commence la description de notre planche V.

Le n° 1 est le dessus d'une pelote en tulle à gros réseaux, avec application de mousseline. On double cette pelote de gros-de-Naples rose, bleu ou lilas, on la garnit d'une bande de tulle à gros réseaux sur laquelle on brode, en application de mousseline, la partie du dessin qui entoure cette pelote, et on s'arrête au-dessus de ces espèces de croissans, en ne prenant que le bout de la feuille dont on continue le trait en traversant cette feuille pour rejoindre l'un des croissans. Cette bande doit être haute de 6 centimètres; on la garnit d'un gros picot, et on la coud à peine froncée. Il faut deux de ces pelotes sur une toilette.

La mousseline, le tulle, le dessin de la pelote et de sa garniture se trouvent au coin de la place Vendôme, pour 3 fr. 50 c.

Le n° 12 est un dessin turc pour coins de mouchoir; tu entoures ce mouchoir d'une rivière de jours haute de 2 centimètres, et tu le garnis d'une valenciennes de même hauteur.

Sur bonne batiste, et tout dessiné, ce mouchoir coûte 6 fr. à la Brodeuse.

On fait aussi de jolis mouchoirs qui ont tout autour quatre petits plis sur un espace de 2 centimètres. Ces plis se croisent aux quatre coins. 2 centimètres plus bas on fait un ourlet haut de 2 centimètres, et on garnit aussi ces mouchoirs avec une valenciennes haute de 2 centimètres.

Le n° 3 est le dessin de la moitié d'un col de mousseline qui se brode au plumetis et en points à jour. Si tu trouves ce dessin trop long, arrête-toi au-dessus des deux petites rosaces qui se regardent. Garnis ce col d'une malines haute de 4 centimètres.

Ce col tout dessiné, sur belle mousseline, coûte 1 fr. 50 cent., rue Saint-Honoré.

On fait sur ce modèle de jolis cols de mousseline qui ont tout autour quatre

petits plis sur un espace de 2 centimètres; ces plis se croisent au coin du col. On garnit ces cols d'une petite dentelle à plat.

On fait aussi sur ce modèle des cols doubles en jaconas et en mousseline, que l'on coud en dedans et que l'on retourne; ces cols s'empèsent fortement.

Le n° 4 est un semé pour bonnets de mousseline ou fonds de canezous; il se brode au plumetis. On double ces bonnets en lilas, en jaune, en rose ou en bleu, et on les orne d'une profusion de nœuds de rubans de gros-de-Naples de la couleur de la doublure.

Ou bien on prend un morceau de mousseline; on fait, dans le sens de la lisière, un petit pli de 2 centimètres en 2 centimètres, puis on recommence dans l'autre sens, ce qui forme un carreau; et l'on en fait des fonds de bonnets ou de canezous.

Ces bonnets doublés conviennent aux bonnes mamans, et nous sommes bien heureuses de pouvoir faire quelque chose pour elles, qui ont tant fait pour nous!

Le n° 5 est un dessin d'entre-deux que l'on brode sur mousseline; il sert à faire des chemisettes pour mettre sous les robes habillées. Ces chemisettes se font en mousseline; le devant, le derrière sont deux morceaux en droit-fil, taillés trois fois plus larges, que l'on fronce et que l'on coud à cet entre-deux. On réunit le devant et le derrière sur les épaules, par une bande de mousseline haute de 3 centimètres, taillée trois fois plus large, que l'on fronce dans le sens du dessus de l'épaule, et que l'on coud à un entre-deux long de 5 à 6 centimètres, selon que l'on veut se découvrir le dos et la poitrine; on borde l'entournure avec un passe-poil; on réunit sous le bras le devant au derrière; on fronce cette chemisette au bas de la taille sur une bande de mousseline, puis on y forme des plis ronds que l'on relève en tuyaux d'orgue. Cette chemisette se passe par-dessus la tête.

Le n° 6 est le dessin d'une manchette de

mousseline pour aller avec le col. Si tu trouves ce dessin trop long, arrête-toi au-dessus des deux petites rosaces. La paire de manchette coûte 75 centimes chez M^{me} Le-fevre.

Tu peux sur ce modèle tailler des manchettes doubles en jaconas, ou en mousseline; et les faire comme le col dont je t'ai parlé plus haut.

Le n° 7 est le patron d'une manchette de jaconas. Ces manchettes, comme tu le sais, se font doubles; on les coud en dedans, et on les retourne. A celle-ci, on forme ensuite en dessus ce dessin en points arrière.

Le n° 8 est un de ces nœuds rose, bleu, jaune ou lilas, qui servent à orner les bonnets du matin. Achète du ruban de gros-de-Naples, large de 5 centimètres et demi. Il faut 20 centimètres pour ces deux boucles, et 6 pour l'agrafe qui les retient et les sépare.

Le n° 9 est une autre espèce de nœud. Achète du ruban de gros-de-Naples à raies, ou à dessins de fantaisie, large de 2 centimètres et demi, coupe en biais les deux bouts de ce ruban, fronce ce biais à partir de la pointe, suis-le, continue de froncer ce côté du ruban, et tourne-le trois fois sur lui-même pour en former cette rosette; coupe un petit carré de ce même ruban, couds dessus cette rosette; taille un rond de ce même ruban, fronce-le tout autour comme pour y mettre un bouton, mais serre ce rond, et couds-le au milieu de la rosette.

Le n° 10 est encore un autre nœud. Le ruban est de deux couleurs, et de la même largeur que celui n° 8, les boucles de même longueur ainsi que l'agrafe. Il faut donc pour ce nœud 46 centimètres de ruban.

Ces nœuds se placent autour du fond des bonnets, des deux côtés de la passe, pour les rélargir; et entre les dentelles, ils se placent aussi à l'endroit où se ferment les cols à châle, sur le devant des canezous et des robes à pointe.

Le n° 11 est une grappe de ruban que l'on suspend au milieu des cheveux à l'anglaise, que l'on accroche sous un chapeau

ou des deux côtés de la passe d'un bonnet.

Pour deux grappes, achète 30 centimètres de canetille blanche, que tu coupes en deux; 4 mètres 10 centimètres de ruban de satin blanc, rose, jaune ou lilas, large d'un centimètre, que tu coupes aussi en deux.

Prends un de ces morceaux de ruban, coupes-en 6 bouts longs de 12 centimètres; 6 longs de 11 centimètres, et 7 longs de 10 centimètres.

Prends un des brins de la canetille, replie-la d'un bout, sur elle-même, pour que le petit fil de fer ne s'accroche pas à tes cheveux; plie en deux trois bouts de ruban de 12 centimètres, dont tu formes trois boucles, que tu couds ensemble, par les extrémités, 2 centimètres au-dessus du rempli de la canetille; prends les 3 autres bouts de ruban de 12 centimètres, couds-les ensemble 2 centimètres au-dessus des premiers. Couds de même de 2 centimètres en 2 centimètres les 6 boucles de ruban de 11 centimètres; couds de même les 7 boucles de ruban de 10 centimètres, excepté que la 7^e boucle doit se trouver placée au milieu, et de manière à cacher l'endroit où sont cousues les 3 dernières. Il te reste 5 centimètres de canetille, qui forment la queue de cette grappe, et servent à l'accrocher au chapeau, dans les cheveux ou sur le bonnet.

On peut faire ces grappes de deux couleurs: souci et violet; — bleu de France et bois; — paille et lilas; — lilas et vert pistache.

Le n° 12 est un dessin de point de tapisserie appelé *mosaïque*. Le dessin du canevas indique sa grosseur exacte. Pour ce point il te faut de la laine à tapisserie, du fil d'or et du fil d'argent que tu peux remplacer par un gros cordonnet de soie jaune d'or, et un gros cordonnet de soie blanche.

Le n° 13, ce sont les signes qui représentent les couleurs de la tapisserie.

Revenons maintenant au point de mosaïque que j'ai essayé d'indiquer sur la droite de ce dessin. C'est exprès que j'ai pris une laine plus fine.

Tu prends une aiguille enfilée de laine noire, je suppose; tu la passes en-dessous du canevas, tu la fais sortir et tu suis une ligne diagonale et laissant 4 fils en long et 4 en large; — tu fais sortir ton aiguille sur la droite 4 fils plus bas, en suivant encore une autre ligne diagonale, tu fais sortir ton aiguille sur ta gauche et reviens sortir au bas de ce carré au milieu des 4 fils. — passe sur ta droite au milieu des 4 fils, sors sur ta gauche au milieu des 4 fils et couvre ainsi les 4 angles de ce point. Tu fais 5 points noirs, et, en laissant la place des points bleus, tu couvres ton canevas de points noirs. Lorsque tu as rempli les points bleus, tu prends une aiguillée de fil d'or, et, sur le point noir qui se trouve au milieu des 5 points, tu refais le même point en or; sur les quatre autres points tu ne fais que les quatre angles. Puis tu prends une aiguillée de fil d'argent, et, sur le point bleu qui se trouve au milieu des 5 points, tu refais le même point en argent; mais, sur les quatre autres points, tu ne couvres que les quatre angles. Ce dessin vient de chez M^{me} Chardin.

Le n° 14 est ce dessin formant un tabouret garni d'une frange tournée, noire et bleue; où est cousue cette frange, on coud une grosse ganse ronde noire et bleue.

A présent causons toilette, nous l'avons bien gagné!

Le printemps, et c'est un sacrilège de donner ce joli nom au vilain mois qui vient de s'écouler, ne nous avait pas encore permis de quitter nos robes d'hiver; puis, voilà qu'aujourd'hui le soleil est si chaud, qu'on se croirait en été. Hélas! dans notre France, le printemps n'existe plus que pour les poètes, il n'est sur l'almanach que pour mémoire.... et c'est dommage! aussi je n'ai rien de bien nouveau à te dire. J'ai vu une jolie petite tille de six ans ainsi vêtue: guêtres grises, pantalon blanc presque juste, robe de taffetas gris ornée d'un volant en biais, haut de 10 centimètres et garni d'un passe-poil; corsage à pointe

décolleté, garni d'une dentelle imitation d'Angleterre, cousue presque à plat; manches courtes et plates ornées d'une pareille dentelle retroussée sur la manche, mitaines de soie noire, cheveux frisés à l'enfant; chapeau de gros-de-Naples blanc; une plume blanche couchée sur le chapeau, retombait sur le côté droit.

Un joli petit garçon du même âge avait les cheveux frisés aussi à l'enfant, sa casquette de mérinos gris laissait retomber des glands longs de 15 à 18 centimètres; sa chemise était en nankin; un jabot de mousseline garnie de dentelle y était attaché. Sa cravate de mousseline était aussi garnie de dentelle; il avait un pantalon de mérinos gris et des guêtres grises.

Une jeune fille de douze ans avait un chapeau de paille cousue, bordé et orné de velours bleu de France; sa robe était en mousseline de laine grise; le corsage à pointe, montant, laissait voir du haut une double ruche de tulle de coton, les manches étaient *amadis* et laissaient voir du bas une ruche pareille. Gants de Suède, pantalon blanc, guêtres grises, écharpe de pou-de-soie noire garnie du bas d'une lourde frange de soie noire tournée.

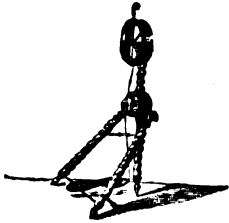
Une demoiselle de quinze ans avait un chapeau de paille de fantaisie; autour de la forme tournait un ruban de gros-de-Naples lilas et un ruban violet; plusieurs petits bouquets de violette violette et de violette de Parme ornaient la passe; sa robe était de gros-de-Naples violet glacé de de lilas, son écharpe pareille, garnie du bas d'une lourde frange; le corsage était à pointe, décolleté; un fichu simple, en tulle de coton, avait la pointe arrondie derrière et attachée au bas de la taille; sur le cou, ce fichu était plissé comme un fichu à la paysanne, et les deux pointes se réunissaient pour former une rosette sur la poitrine.

La sœur aînée de cette demoiselle partait pour le bal. Elle avait une robe de mousseline à corsage croisé, manches en droit

fil et larges, jupe ornée de quatre plis (en comptant l'ourlet) hauts de 10 centimètres et espacés aussi de 10 centimètres; du devant, ses cheveux noirs formaient deux tresses qui, après être descendues en *berthes*, allaient se réunir aux tresses de derrière, par deux épingles à l'italienne, arrêtant plusieurs longs nœuds de velours vert, large de 2 centimètres; au cou elle avait un velours pareil, long de 1 mètre, arrêté devant par une petite boucle en imitation d'or, qui laissait dépasser les deux bouts du velours; ses bracelets étaient pareils, mais il ne dépassait pas de velours; elle avait une écharpe écossaise en gaze de Chambéry, et des mitaines en soie noire... Mais je m'arrête. J'espère que nous avons assez prouvé, ma chère amie, que nous étions bien femmes... et si nous ne nous marions pas un jour... ce ne sera pas parce que nous sommes des *Lionnes*.

Adieu !

J. J.



Épéméride.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Pendant la nuit du 10 mai 1570, on déroba dans la Sainte-Chapelle du Palais le grand morceau de la vraie croix.

Les séditeux publièrent que la reine-mère, Catherine de Médicis, l'avait vendu ou engagé en Italie.

Le prévôt des marchands et les échevins mirent des gardes aux portes de la ville et sur la rivière pour fouiller tout le monde.

L'on fit une procession générale de l'église Notre-Dame à la Sainte-Chapelle, où assistèrent la reine-mère, les autres reines, le duc d'Alençon, le roi de Navarre, le parlement et l'hôtel-de-ville; mais toutes les recherches et toutes les perquisitions furent inutiles.

Mosaïque.

LE ROI DE THULÉ.

Ballade de Gœthe.

Il y avait un roi de Thulé, qui fut fidèle jusqu'à la mort; et à ce roi sa femme mourante avait donné une coupe d'or.

Il n'aimait rien au-dessus de cette coupe, il la vidait à chaque repas, et chaque fois qu'il y buvait on voyait ses yeux s'emplir de larmes.

Lorsqu'il fut sur le point de mourir, il compta les villes de son royaume, et il les donna toutes à ses héritiers; mais pour la coupe, il ne la leur donna pas.

Puis il s'assit à sa table royale, et ses chevaliers se rangèrent autour de lui au milieu de la haute salle des ancêtres, dans son château que baigne la mer.

Il but encore une fois dans sa coupe, il y puisa une dernière étincelle de vie; puis il lança dans la mer la coupe sainte et tant aimée.

Il la vit tomber, il la vit boire lentement d'abord, puis s'emplir; il la vit enfin s'enfoncer dans la mer; alors il ferma les yeux et il ne but plus une goutte.

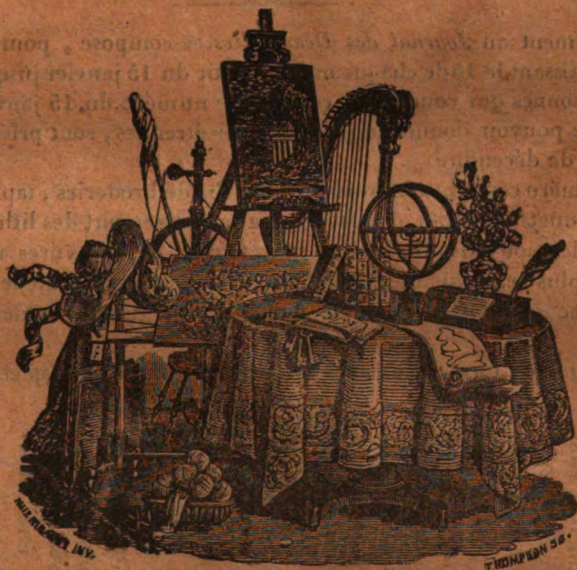
Cloche, saint porte-voix des tristesses humaines,
Que la terre inventa pour mieux crier ses peines,
Chante ! des cœurs brisés le timbre est encore beau !
Que ton gémissement donne une âme à la pierre,
Des larmes aux yeux secs, un signe à la prière,
Une mélodie au tombeau.

Les Cloches, poésies par Henri LACRETTE.

JOURNAL
DES
Demoiselles,

6 francs pour Paris,

8 FRANCS POUR LES DÉPARTEMENTS, ET 10 FRANCS POUR L'ÉTRANGER.



NEUVIÈME ANNÉE. — 2^{me} SÉRIE.

.....
N° VI. — 13 JUIL.

.....
PARIS, BOULEVARD DES ITALIENS, N° 2.

.....
1841

NOMS DES COLLABORATEURS.

MM^{ES} ALINE ANDRIVEAU, FÉLICIE D'AYZAC, STÉPHANIE ARNOULD, FRANCIS D'AZUR, ISÈVRE BIGOT, la Comtesse de BRADI, JULIETTE BÉCARD, LOUISE COLLET, née Révoil, OLYMPE COURTADE, VICTORINE COLLIN, ESTHER DABILLON, JULIE DELAFAYE-BREHIER, CLAIRE VILLEMEUREUX, CONSTANCE DU PLESSIS, MARIE DAGUENAY, J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, EMMA FERRAND, EUGÉNIE FOA, AIMER HARELLE, LOUISE HUTZ, CATHERINE HEAU, JOSÉPHINE JUNOT-D'ABRANTÈS, la baronne FLORENCE DE LAPERRIÈRE, VIRGINIE PRIGNOT, PIET, EVELINA PIET, ÉMILIE MARCEL, ESTHER MAULNOIR, ANNA MENDIBOURE, PERRIER, LOUISE ROOSE, CAMILLE DE REVEL, PAULINE ROLAND, ANAÏS SEGALAS, la baronne de SANTHEUVEL, ALIDA DE SAVIGNAC, PAULINE DE SANCY, AMABLE TASTU, CORALY THIERRY, ELISA VANTENAC, ÉLISE VOIART, MARCELINE VALMORE, MÉLANIE WALDOR.

MM. D'ARLENS, L. AMIEL, AUDIBERT, ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE, PÉTRUS BOREL, BURAT DE GURGY, P. CHRISTIAN, ÉMILE DESCHAMPS, ACHILLE DE CLÉSIEUX, ALEXANDRE DUMAS, LOUIS DELMAS-LATIE Comte de LA GARDE, FERDINAND DENIS, FÉLIX DAVIN, H. DE LATOUCHE, ALFRED DESSEARTS, GUSTAVE DES ESSARTS, ALPHONSE DE LAFOREST, OCTAVE DE LAPORTE, FRÉDÉRIC DROUIN, EYSENBACH, ÉTIENNE ÉNAULT, CHARLES FARCY, ERNEST FOUINET, N. FOURNIER, AGÈS GENTIL, A. GREVILLE, VICTOR HUGO, ADOLPHE JADIN, JACOB, *bibliophile*, ACHILLE JUBINAL, ALPHONSE KARR, ANTOINE DE LATOUR, PAUL LACROIX, HENRY PRAT, le Vicomte de MARQUESSAC, HENRY MARTIN, ÉTIENNE MOUTTET, HÉCÉSIPPE MOREAU, EUGÈNE NYON, P. OLLION, HENRY PRAT, ALPHONSE TOIRAC, EUGÈNE SUE, ORÉSIME TROUILLEBERT, VILLEROY.

Un abonnement au *Journal des Demoiselles* se compose, pour un an, de 12 Numéros paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 janvier jusqu'au 15 décembre. Les personnes qui voudraient recevoir le numéro du 15 janvier le 1^{er} de ce mois, afin de pouvoir donner le journal pour étrennes, sont priées de s'abonner dans le mois de décembre.

Chaque numéro contient toujours une planche de broderies, tapisseries, tricots; patrons de bonnets, de robes, de schalls, et alternativement des lithographies faites exprès pour les nouvelles d'où elles sont tirées; des gravures représentant les tableaux les plus remarquables du Salon, des gravures de modes coloriées, des romances avec accompagnement de piano et de guitare et des quadrilles de contredanses.

Ces 12 numéros forment un fort volume orné d'un frontispice et d'une table des matières.

OBSERVATION.

Les personnes qui auraient à réclamer un Numéro sont priées de s'adresser : d'abord à leur bureau de poste, puis au libraire qui a fait leur abonnement, et si elles n'ont pas pris cet intermédiaire, au Bureau du *Journal des Demoiselles*, en ayant soin d'indiquer le chiffre qui, sur la quittance ou sur la bande du Journal, indique l'ordre d'inscription de l'abonnement.

Ces réclamations doivent être faites dans le mois qui suit la publication du numéro; passé ce terme, chaque numéro se paierait 75 cent.

S'adresser, pour la rédaction, à M^{me} J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, rue d'Hanovre, n° 21.

Pour les abonnemens, au Bureau du *Journal des Demoiselles*, boulevard des Italiens, n° 2.

Les lettres doivent être affranchies.

Imprimerie de V^o DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

SAINTE-GENEVIÈVE.

(Deuxième article).

Il existe une *Vie des Saints*, publiée par les Bollandistes (1), recueil où abondent les détails les plus curieux sur les mœurs des hommes des premiers siècles de notre histoire, et où se trouvent des épisodes naïfs, source des plus pures émotions, des inspirations les plus poétiques. Là, dans un récit touchant, nous voyons la piété naître et grandir au cœur d'une jeune fille, vouée à Dieu dès l'enfance, humblement occupée du soin de son troupeau et destinée à devenir la patronne de la première ville du monde.

Nous ne vous raconterons pas, mesdemoiselles, l'histoire de cette sainte, que M. Henry Martin vous a déjà donnée dans votre Journal; nous ne voulons vous parler que des richesses monumentales de Paris, et nous vous dirons seulement que ce fut Geneviève qui conseilla au roi Clovis la fondation de ce temple, que le roi y fut enterré ainsi que Geneviève, et que

(1) Jésuites belges. *Bollandus*, nom du chef de cette société.

plus tard cette église fut placée sous l'invocation de cette sainte.

Ce nouveau temple chrétien dépendait d'un couvent de chanoines réguliers, et fut détruit par les Normands, lors du grand siège de Paris; une restauration assez prompte suivit.

Nous tenons de l'abbé Étienne de Tournay les seuls détails qui nous restent sur le style de la première et de la deuxième église de Sainte-Geneviève. La première appartenait au style byzantin, et la deuxième à ce style de transition qui admettait déjà l'ogive en conservant néanmoins le plein cintre.

Le corps de sainte Geneviève avait été gardé dans une chapelle souterraine. Au quinzième siècle, on l'en tira pour le placer dans une châsse magnifique due au talent de l'orfèvre Bonard. Les orfèvres étaient alors de véritables artistes; la foi enfantait des chefs-d'œuvre. Exposées aux regards des fidèles, les reliques de l'humble bergère passèrent bientôt pour opérer des miracles, et elles étaient promenées dans les rues de Paris, aux époques de calamité publique, afin d'obtenir du ciel la cessation de ces fléaux.

En 1483, la foudre détruisit en très-grande partie la deuxième église; mais le désastre fut promptement réparé. Du vivant même de Charles VIII, la patronne de Paris rentra en pleine possession de ses

domaines. Cette troisième église fut gothique, il n'en reste aujourd'hui qu'une tour engagée dans les bâtimens du collège royal de Henri IV.

C'était un puissant seigneur que l'abbé de Sainte-Geneviève ; il portait le titre de général, et plus de neuf cents maisons religieuses le reconnaissaient pour chef. Aussi avait-il de fréquens démêlés avec l'évêque de Paris, qui, en 1202, fut obligé de renoncer au droit d'excommunier vingt-quatre personnes placées sous la dépendance de l'abbé et indiquées spécialement dans une charte qui nous est parvenue. Les bâtimens de l'abbaye répondaient, du reste, à l'importance de cet établissement religieux, et pour en donner une idée, nous n'aurons qu'à dire que la bibliothèque, qui existe encore, contenait, dès avant la révolution, plus de quatre-vingt mille volumes d'un grand prix.

La dévotion à Sainte-Geneviève était si populaire, qu'au dix-huitième siècle l'église, rebâtie par Charles VIII, ne suffisait plus à contenir les fidèles qui s'y pressaient, les chanoines voulurent s'agrandir, et sollicitèrent l'appui du gouvernement. M. de Marigny, surintendant des bâtimens, n'imagina rien de mieux pour les satisfaire que d'augmenter de quatre sous les billets de loterie, qui en avaient valu vingt jusque alors. Le revenu qu'on tira de ce singulier impôt permit en peu de temps de commencer les travaux, dont l'importante direction fut confiée à l'architecte Soufflot. Soufflot avait été pensionnaire du roi à Rome. Les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique avaient partagé son admiration. Il voulut réunir les deux types, et la basilique de Sainte-Geneviève offrit, avec les colonnes corinthiennes et les lignes harmonieuses de la Grèce et de Rome ancienne, la triple coupole de Saint-Pierre de Rome, la dernière église que le génie de Michel-Ange ait marquée de son empreinte sacrée.

Quel que fût le nombre des modèles que

Soufflot ait eu sous les yeux, quel que fût le soin qui ait présidé à ses calculs, la solidité de son monument fut vivement contestée, et le chagrin qu'il en eut le conduisit au tombeau. Dix ans après, la révolution avait éclaté, et l'assemblée constituante ôta cette église au culte pour la consacrer à la sépulture des grands hommes. A cette époque de crise, une admiration enthousiaste et ridicule pour les vieilles républiques d'Hérodote et de Cicéron s'était emparée d'une génération jeune. On voyait les partisans des idées nouvelles se vêtir à l'antique et prendre des noms romains ; cette frénétique passion pour le passé allait jusqu'à une quasi-restauration du paganisme ; et au moment où l'on célébrait au Champ-de-Mars les fêtes de la déesse Raison, il fut décidé qu'on ferait de l'église Sainte-Geneviève un Panthéon. M. Antoine Quatremère se trouva chargé d'approprier l'église à sa nouvelle destination ; les croix furent grattées, les autels renversés, les images des saints et des patriarches firent place à des allégories toutes mythologiques, et l'inscription : *Aux grands Hommes, la Patrie reconnaissante*, fut donnée par M. de Pastoret. Mirabeau, qui y avait été enterré, vit Voltaire et Rousseau mêler leurs cendres aux siennes ; puis il fut chassé par Marat !... que bientôt après le peuple vint arracher du Panthéon.

En 1807, Napoléon rendit ce monument au culte, mais sans lui ôter tout-à-fait sa nouvelle destination. Le maréchal Lannes et quelques dignitaires de l'empire y furent inhumés. Ce n'est que sous la restauration que le changement se trouva complet. 1830 arriva, et Sainte-Geneviève redevint Panthéon. M. David a refait le fronton ; il y a mis les images de Napoléon, de Fénélon, de J.-J. Rousseau, de Voltaire, de Monge, dans un contact dont ces éminens personnages seraient sans doute fort étonnés s'ils revenaient sur cette terre. L'idée d'un Panthéon est absurde au temps où nous vi-

vons ; car l'antiquité consacrait des monu-
mens à ses héros ; mais en même temps
elle leur vouait un culte... et nous ne pou-
vons remplir cette dernière condition.

HENRI PRAT.

Revue Littéraire.

La Fille d'Honneur, roman, par M^{me} de
Bawr. 2 vol. in-8°. Chez Dumont, Palais-
Royal, 88.

L'une des filles d'honneur de la reine
Catherine de Médicis, M^{lle} Antoinette de
Bourlemont, élevée dans une cour que
cette reine avait fait une école d'intri-
gues pour servir ses projets ambitieux,
avait cependant su conserver, grâce à sa
bonne nature, une franchise et une bonté
qui lui gagnaient tous les cœurs. Charles
IX, près de qui elle avait passé son enfance,
éprouvait pour elle un vif attachement.
Le jeune roi, habitué à ne rencontrer sur
les visages de ses courtisans que la dissi-
mulation, inquiété dans son pouvoir, tantôt
par l'ambition des Guises, tantôt par les
révoltes des protestans, et toujours dominé
par l'ascendant que sa mère, Catherine de
Médicis, avait su prendre sur son esprit,
éprouvait le besoin de dire ses douleurs,
de les confier à une âme loyale, incapable
de le trahir, et c'était M^{lle} de Bourle-
mont qu'il allait trouver dans ses heures
de tristesse et de noirs soucis. Antoinette
était toujours là comme un bon ange pour
le consoler et faire renaître un peu de
calme dans son cœur. Si Charles eût été
moins fasciné par la reine sa mère, s'il eût
fermé l'oreille à ses perfides insinuations,
pour suivre les conseils si empreints de
charité chrétienne que lui donnait M^{lle} de
Bourlemont, un sanglant souvenir n'au-
rait pas été attaché à son règne ; mais le
caractère du roi était faible et facile à
pousser aux dernières violences lorsqu'on

lui faisait entrevoir que son autorité et ses
jours étaient menacés. Aussi ce fut prin-
cipalement par ce moyen que Catherine de
Médicis le conduisit à ordonner la Saint-
Barthélemy.

La reine-mère s'était aperçue de la vive
inclination du roi pour M^{lle} de Bourle-
mont ; espérant qu'elle lui serait un moyen
de plus pour dominer son fils, elle ne né-
gligea rien de ce qui pouvait augmenter
cet attachement et retenir Antoinette à
la cour. La jeune fille était trop naïve pour
soupçonner les projets de Catherine de
Médicis ; elle ne voyait dans les caresses
dont la comblait la reine que les marques
d'une amitié dont elle était à la fois re-
connaissante et fière.

L'historien Mézerai a tracé le portrait
de Catherine de Médicis ; voici comment
il s'exprime : « L'esprit de cette femme
» était extrêmement subtil, caché, plein
» d'ambition et d'artifice, savait s'accom-
» moder avec toutes sortes de personnes,
» dissimuler dans les rencontres et con-
» duire ses desseins avec une incroyable
» patience ; prompt à trouver des expé-
» diens au besoin, n'étant jamais surpris
» d'aucun accident, comme s'il eût sou-
» haité et procuré ce qui arrivait. Au
» reste, Catherine de Médicis était fort
» douce en apparence, généreuse et ma-
» gnifique. »

Antoinette, touchée de la confiance que
lui témoignait le roi, cherchait à le dis-
traire de ses peines ; mais son attache-
ment pour Charles IX ne dépassait pas
les bornes d'une sainte amitié ; son amour,
elle l'avait voué depuis long-temps à Oc-
tave de Blaigni, jeune seigneur protestant
qu'elle avait connu chez M^{me} de Malberg,
leur parente. Aussi fut-elle au comble de
la joie lorsque Catherine de Médicis, pour
rabaisser l'orgueil des Guises, accorda une
sorte de trêve aux protestans, appela à la
cour les principaux chefs de ce parti puis-
sant, notamment l'amiral de Coligny et
le roi de Navarre. Octave de Blaigni était

au nombre des gentilshommes qui accompagnaient Henri de Béarn, dont le mariage avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, venait d'être conclu. La paix semblait consolidée par cette union ; les protestans avaient assuré le roi de leur fidélité, et le calme renaissait en France après tant de luttes sanglantes. Mais l'édit de pacification n'avait pas été élaboré par Catherine de Médicis dans le seul but de mortifier les Guises ; il s'agissait pour elle d'attirer les huguenots dans un piège ; elle y avait réussi, et il ne lui restait plus, pour accomplir l'œuvre de destruction qu'elle avait conçue, que de faire naître dans Paris une querelle violente entre les catholiques et les protestans : cela ne tarda pas à arriver.

Un jour, en quittant le Louvre pour regagner son logis, l'amiral de Coligny fut blessé assez grièvement d'un coup d'arquebuse que lui tira un des gens de la famille de Guise, apposté pour l'assassiner. Les protestans, comprenant alors qu'il n'y avait plus de sûreté pour eux dans Paris, résolurent d'en sortir. Cela hâta leur perte. On redoutait à la cour que ces hommes, partant avec le désir de la vengeance, ne courussent prendre les armes et que tout ne fût encore remis en question. Catherine de Médicis alla sur-le-champ dire au roi que, si l'amiral échappait, on retomberait dans de plus grands embarras ; et le prince faible, exalté par les déclamations de ses cruels conseillers, signa l'ordre de tuer tous les protestans qui se trouvaient dans Paris.

Mais la nuit même, lorsqu'il entendit vibrer la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, signal du massacre, il en fut tellement ému, qu'il envoya l'ordre qu'on eût à surseoir encore... Il n'était plus temps ! déjà l'amiral de Coligny était mort, et les meurtriers déchainés couraient, tuant, brisant les portes et remplissant la ville de terreur et de sang.

Nous n'attristerons point vos esprits, mesdemoiselles, en vous retraçant ici les

détails d'ailleurs si connus de ce crime, qui coûta la vie à vingt-cinq mille protestans à Paris et dans les provinces. Les seigneurs même qui étaient logés au Louvre ne furent pas épargnés ; on les égorga après les avoir désarmés. Octave de Blaigni parvint à s'échapper en se réfugiant dans les appartemens des filles d'honneur. Antoinette, éperdue et tremblante, le cacha pendant qu'il se déguisait sous un costume de paysan auvergnat, et bientôt il réussit à sortir du Louvre, portant au bras, comme les catholiques en ces jours de carnage, une écharpe blanche.

Le voile venait enfin d'être déchiré ! M^{lle} de Bourlemont avait cessé d'aimer la reine mère ; rien que son souvenir la faisait tressaillir d'horreur ; aussi se résolut-elle à fuir loin de la cour. Mais lorsqu'elle vit approcher l'instant de sa fuite, un sentiment de douloureuse pitié lui fit tracer quelques lignes qu'elle adressa au roi....

« Je pars, sire ; je vais loin du monde,
 » dans une éternelle solitude, prier pour
 » ceux qui ne sont plus, et prier pour
 » votre âme. »

Le soir même, vêtue de la robe la plus simple, le visage couvert d'un masque, Antoinette sortit du Louvre, accompagnée d'une seule suivante ; elle quitta Paris et se retira à Luines, dans le château de ses pères, près de M^{me} de Malberg, espérant avoir des nouvelles d'Octave ; mais depuis long-temps M^{me} de Malberg n'en avait pas reçu. Elle parvint cependant à ranimer le courage de la pauvre Antoinette, en la faisant s'attacher à la pensée que, sans doute, leur jeune parent était parvenu à joindre les rassemblemens calvinistes qui s'étaient formés dans le midi de la France.

La cour ne devait pas triompher aisément des mortels ennemis que lui avait faits son manque de foi. Le temps de la trahison et de l'assassinat était passé. Chacun se tenait sur ses gardes, et de toutes parts on avait repris les armes. Une armée protestante ; formée dans le Midi, sous les

ordres de vaillans capitaines, ravageait le Quercy, la Gascogne, le Rouergue et le Languedoc. La Rochelle et Sancerre se préparaient à une vigoureuse résistance. En un mot, le parti calviniste, que l'on s'était flatté d'anéantir par le massacre de la Saint-Barthélemy, se montrait plus redoutable qu'il ne l'avait été jusque alors.

Octave de Blaigni était en effet parvenu, à travers mille périls, à se jeter avec plusieurs de ses amis dans La Rochelle, que l'armée catholique était sur le point d'assiéger. Cette nouvelle, apportée au château de Luines par un soldat qui, au Louvre, avait protégé l'évasion du jeune calviniste, fit renaître au cœur d'Antoinette une douce espérance, surtout quand elle fut assurée, par une lettre d'Octave de Blaigni adressée à M^{me} de Malberg, qu'il n'avait pas cessé de l'aimer.

Quelques mois s'écoulèrent, pendant lesquels La Rochelle soutint son siège mémorable. Charles IX et la reine Catherine de Médicis proposèrent la paix. Le siège fut levé, et dans le commencement de juin 1573 un traité, qui assurait aux protestans le libre exercice de leur religion, fut signé et proclamé dans les rues de La Rochelle.

De ce moment, Antoinette compta les jours et les heures avec anxiété, pensant alternativement qu'Octave allait arriver ou qu'Octave avait été tué durant le siège. Enfin, un soir, le bruit des pas de plusieurs chevaux se fit entendre dans les

cours du château de Luines. Antoinette, pâle, tremblante d'émotion, se lève, s'approche d'une fenêtre, et, s'appuyant sur M^{me} de Malberg, dit d'une voix qu'on entendait à peine : « O mon Dieu ! si c'était lui ! » En effet c'était Octave.

A la vue de sa fiancée, qu'il était loin de s'attendre à trouver près de sa tante, Octave comprit tout son bonheur, et le jour qui effaçait jusqu'au souvenir des malheurs passés fut bientôt suivi du jour où M^{lle} de Bourlemont devint M^{me} de Blaigni.

L'année suivante, les deux époux apprirent la mort du roi Charles IX. Ce malheureux prince, accablé par le remords, terminait avant l'âge de vingt-quatre ans sa courte et douloureuse existence. Antoinette ne put refuser quelques larmes au compagnon de son enfance, à celui qui l'avait aimée...

« Tu le pleures ? » dit Octave à sa femme d'un ton où perçait légèrement le reproche. — Hélas ! répondit-elle, il n'était pas né pour le crime, puisque le remords le tue. Il a vécu et il meurt victime des méchans qui l'environnaient. »

M^{me} de Bawr, tout en retraçant avec une grande fidélité les mœurs de la cour de Charles IX et les tragiques événemens qui signalèrent d'une manière si funeste le règne de ce monarque, a su y joindre habilement une action simple, attachante, qui fait de ce roman une lecture à la fois instructive et pleine d'intérêt.

M^{me} Edmée DE SYVA.



Littérature Étrangère.

FRAGMENT ITALIEN.

MARIA.

Fac ut ardeat cor meum.
(STABAT.)

Amo, e sovra il cor mio col nome santo
Sta del Signor quel d'una donna impresso :
Quel della Vergin che a lui siede accanto !

Quel di colei che gloria è del suo sesso !
Quel di colei ch' anima avea sì bella,
Ch' a sue cure Dio volle esser commesso !

E bamin s'appendeva a sua mammella,
Ed ha i marti di lei co' suoi contesti,
E l'alzò dov' è a noi propizia stella !

Salve, o Maria ! tu con Gesù stringesti
Fra le tue braccia tutti noi mortali ;
Tu per fratello il Redentor ne desti.

Su me pur, su me pur tue celestiali
Pupille scintillarono di materna
Pietà ineffabil, sin da' miei natali.

E a quel Figliuol che terra e ciel governa
Per me chiedesti e vai chiedendo aita,
Bi ch' io pur giunga alla sua pace eterna.

Ne' giorni più infelici di mia vita
L'invisibil tua man mi terse il pianto ;
Ognor t'han miei rimorsi impietosita.

Amo, e sovra il cor mio porto col santo
Nome di Dio di Maria stampato !
Quel della Donna che a lui siede accanto !

Della Madre che il Figlio ha per me dato !

SILVIO PELLICO.

MARIE.

Fais que mon cœur s'enflamme.
(STABAT.)

J'aime, et dans mon cœur, avec le saint nom
de Dieu, celui d'une femme est gravé : celui de
la Vierge qui siège à ses côtés !

Le nom de celle qui est la gloire de son sexe !
celle dont l'âme fut si belle, que Dieu voulut
être confié à ses soins !

Enfant, il se suspendait à sa mamelle ; et,
témoin de ses mérites, il l'éleva au séjour où
elle est pour nous une étoile propice !

Salut, ô Marie ! toi qui nous presses, nous
mortels, dans tes bras, avec Jésus ; toi qui nous
as donné le Rédempteur pour frère.

Sur moi aussi, sur moi, dès mes plus jeunes
ans, tes yeux célestes ont scintillé d'un ineffable
amour maternel.

Pour moi tu imploras sans cesse ce Fils qui
gouverne le ciel et la terre, afin que je puisse at-
teindre à la paix éternelle.

Dans les jours les plus malheureux de ma vie,
ton invisible main a séché mes larmes. Toujours
tu as été touchée de mon repentir.

J'aime, et dans mon cœur, avec le nom de
Dieu, je porte gravé celui de Marie ! celui de la
Femme qui siège à ses côtés !

De la Mère que le Fils m'a donnée !

M^{me} ELISA VAN-TENAC.

Éducation.

LES ÉPREUVES

De Marguerite Wylie (1).

David Jarvis (2), maître d'école dans le joli village de Craythorpe(3), était assis par un beau soir d'été devant la porte de sa maison; sa fille, Marguerite, se tenait debout près de lui.

« Vous n'êtes pas fâché contre moi, mon bon père, disait la jeune fille avec crainte; vous n'êtes pas fâché contre votre pauvre Marguerite, et je suis sûre que vous pardonnerez aussi à John(4) Wylie. » Puis elle ajouta avec enjouement : « Nous serions des créatures trop parfaites si, jeunes, nous pouvions avoir la sagesse des vieillards.

— Mon enfant, l'âge amène les rides comme l'automne amène les feuilles sèches; mais la sagesse ne vient pas toujours avec les années. Allons, ma petite Meg, ajouta-t-il avec bonté, il ne faut pas t'affliger; je te pardonne.

— Et John, mon père! »

Le maître d'école dit en hochant la tête : « De tous les enfans que j'ai élevés c'est celui qui m'a donné le plus de peines... »

— Mais, mon père, John n'est plus un enfant; vous oubliez qu'il est majeur!

— Tant pis! son maître, Mathieu Greenhaw(5), se plaint qu'il gâche à lui seul plus d'acajou que tous les autres apprentis, et tu sais que le pupitre qu'il m'a donné le jour de Noël dernier est tombé en pièces la seconde fois que je m'en suis servi.

— O mon cher père! vous vous ap-

puyez si fort! et depuis, John ne vous a-t-il pas fait une jolie règle en merisier?

— Je crois bien, ma chère enfant, qu'il n'est pas méchant; mais malheureusement la bonté ne suffit pas pour assurer le bonheur, il faut y joindre l'activité et la prudence. Je crains que tu ne te sois trop attachée à ce John Wylie, car tu vois tout ce qu'il fait sous un autre jour que moi. Plût à Dieu que ta pauvre mère eût vécu, chère Marguerite! elle avait bien plus que moi l'expérience du monde, et ses conseils auraient peut-être eu sur toi plus d'influence que les miens. Cependant je n'ai point de reproches à me faire, car je n'ai rien négligé pour t'inspirer de bons sentimens et te donner de solides principes de vertu : aussi tu fais la joie de ton vieux père, Meg, et Dieu te bénira, car tu es une bonne fille, quoiqu'un peu obstinée quand il s'agit de John Wylie. Mais tiens, le voilà qui vient à travers la prairie; il pourra peut-être raccommo-der mon pupitre.

— Vous lui pardonnez donc, père?

— Lui pardonner!... et quoi?... En vérité, j'ai déjà oublié pourquoi j'étais fâché contre lui.

— Bon père? » dit Marguerite en l'embrassant avec tendresse, et bénissant au fond du cœur son défaut de mémoire.

C'était avec raison que le maître d'école venait de déplorer la perte de sa femme, car il n'avait pu donner à Marguerite que les connaissances qui, dans sa position, n'étaient propres qu'à la détourner de ses travaux du ménage; mais sa tendresse pour son père, le désir de lui procurer une existence plus comfortable, l'avaient rendue habile ménagère, après quelques écoles que l'expérience d'une mère lui eût épargnées. C'était donc surtout par rapport à son attachement pour John Wylie qu'elle aurait eu besoin d'être dirigée par un guide plus éclairé que David Jarvis. Des discussions semblables à celle que nous venons de raconter s'élevaient souvent entre le père et la fille, et chaque fois le vieil-

(1) Prononcez : Ouelai.

(2) Djervis.

(3) Craithorpe.

(4) Djône.

(5) Mathieu Grenzd.

lard, craignant de s'être montré trop sévère, finissait par excuser lui-même les défauts de John. Il ne voyait pas que cette manière d'agir le conduisait à un résultat tout différent de celui qu'il se proposait, et que l'ardeur avec laquelle sa fille prenait la défense du jeune homme enracinait plus profondément dans son cœur l'affection qu'elle avait pour lui. Si bien que le désir de voir Marguerite heureuse l'emportant enfin sur la sagesse du vieillard et sur les craintes que lui inspiraient les habitudes dissipées de John Wylie, il consentit à leur union. Mais le jour où Jarvis conduisit sa fille au temple, tous les assistants furent frappés de sa tristesse en remettant le sort du seul objet de ses affections entre les mains d'un homme jeune, beau et jouissant d'une certaine aisance ; et l'on attribua cette tristesse à l'isolement qui attendait le maître d'école lorsque Marguerite aurait quitté la maison paternelle.

« Meg, qu'as-tu donc à te presser de la sorte ? » lui demanda son mari, un jour qu'elle se hâtait de mettre tout en ordre dans leur chaumière.

Marguerite, pour toute réponse, montra du doigt l'horloge qui paraît la cheminée.

« Je vois qu'il est tard, répondit-il ; mais qu'importe ? c'est aujourd'hui dimanche : quand on a travaillé toute la semaine, on peut bien prendre un jour de repos.

— Mais, John, tu n'entends donc pas ?

— Quoi ?

— La cloche !... Viens, dépêchons-nous ; nous arriverons trop tard à l'église, et ce ne sera pas bien.

— Alors ce sera mal, car je n'ai pas envie d'aller à l'église aujourd'hui.

— Mon ami, es-tu malade ? lui demanda Meg en le regardant avec inquiétude.

— Je ne me suis jamais mieux porté. Est-il donc si extraordinaire que je ne me soucie pas d'aller à l'église ?

— John, tu ne voudras pas me laisser faire ce chemin toute seule.

— Tu n'es pas obligée à le faire du tout ; c'est bon quand il fait beau, mais il a plu toute la nuit. »

Marguerite pâlit, ne répondit rien, prit son manteau en disant : « John, à tantôt ! » mais elle était triste ; c'était la première fois qu'il manquait à l'accompagner et manifestait son indifférence pour les devoirs religieux. Cette découverte affligea profondément le cœur de la jeune épouse. Il m'a trompée à cet égard, se dit-elle, il peut encore me tromper sous d'autres rapports.

Lorsque Marguerite devint mère, sa tendresse pour son enfant, les ferventes prières qu'elle adressait au ciel pour lui, semblaient quelquefois émouvoir John Wylie ; mais ces accès de sensibilité n'étaient que momentanés. Déjà l'aisance dont il jouissait à l'époque de son mariage avait disparu ; il était si négligent, que personne ne voulait plus l'occuper ; la paresse et le désœuvrement le conduisirent à fréquenter les cabarets. Là, environné de mauvais sujets, son cœur s'endurcit, il se familiarisa avec le vice, et, tout sentiment de probité s'éteignant en lui, il accumula dettes sur dettes, sans jamais se mettre en peine de les payer. « Comment appelles-tu ce pain-là ? demanda-t-il un jour avec dérision à sa femme en replaçant sur la table une galette qu'elle avait préparée pour le souper.

— John ! reprit Meg avec douceur, tu aimais mes galettes autrefois.

— La farine de celle-ci est commune.

— Il est vrai, elle vient de chez mon père, parce que...

— Parce que ?...

— Le boulanger a si souvent demandé son compte, mon ami, que je n'ai pas voulu retourner chez lui sans lui porter son argent... Tu m'as promis que ce serait pour demain...

— Tu lui diras demain que je ne puis le payer d'ici à un mois ; et tâche jusque là d'avoir de meilleure farine, car j'aimerais autant manger de la sciure de bois.

— Cher John ! je ne puis vraiment remettre encore le boulanger; j'ai promis ainsi que tu me l'avais dit; je travaillerai pour cela jour et nuit, je ferai tout ce que tu voudras, mais ne te sers pas de moi comme d'un instrument pour tromper cet homme; cela me fait honte au cœur.

— Folle ! reprit John en haussant les épaules, qu'est-ce que demander quelques jours de crédit? Les gens placés bien au-dessus de moi ont payé leurs dettes en passant trois mois dans une prison; qui m'empêche de faire comme eux ? »

La jeune femme pâlit, puis rougit et attachait sur son John un regard qu'il ne put soutenir.

« Comment ! tu deviendrais un fripon ? tu serais montré au doigt ? Mais s'il t'est arrivé quelque chose qui t'empêche de payer, que ce soit ta faute ou non, je ne me plaindrai pas ; prends notre lit, prends la robe qui me couvre, vends tout et paie jusqu'au dernier liard. Je puis travailler, mendier, jeûner même ; mais je ne pourrais supporter de t'entendre appeler fripon, de voir notre enfant désigné comme le fils d'un voleur. » Serrant alors son fils contre son cœur, elle se jeta dans les bras de son mari et l'arrosa de ses larmes. « Mais tu ne veux pas faire cela, John, tu ne veux pas, ajouta-t-elle en essuyant ses larmes. Tu n'as parlé ainsi que pour m'éprouver ; finis ce jeu cruel, et dis-moi que tu n'as jamais eu l'intention d'agir ainsi.

— Mon Dieu ! que de bruit pour un mot ! Vraiment, Meg, je ne t'aurais jamais crue si sottre. Calme-toi, ce n'est qu'une plaisanterie.

— Merci, mon ami, merci ! Ainsi, tu paieras le boulanger demain ?

— Non. J'ai été obligé d'employer autrement l'argent que je lui destinais. Cependant, mon petit David ne peut manger de cette farine ; il faut ou que le boulanger continue à nous prêter, ou emprunter de l'argent à ton père.

— Je ne puis faire ni l'un ni l'autre,

reprit tristement Marguerite ; j'ai promis au boulanger, et mon père n'a qu'une petite somme qu'il destine à s'acheter des vêtemens chauds pour l'hiver prochain. Mais écoute, John, ma robe de soie est beaucoup trop belle pour notre situation présente ; je connais quelqu'un qui l'achèterait volontiers ; laisse-moi la vendre ; je te plairai autant avec un déshabillé d'indienne, quand tu penseras que j'ai tenu ma promesse. »

Il y a quelque chose de si noble et de si saint dans la vertu, que même les méchans ne peuvent lui refuser leur admiration. Dans ce moment, John trouva sa femme plus belle que jamais ; ce fut avec un vif sentiment de tendresse qu'il l'embrassa en lui disant : « Que Dieu te bénisse, Meg ! Je n'étais pas digne d'être uni à un ange tel que toi ! »

Plusieurs années s'écoulèrent ; d'autres enfans vinrent augmenter le ménage de John, et il s'enfonçait de plus en plus dans le vice ; sa boutique, sa jolie chaumière et son petit jardin furent occupés par un maître plus laborieux. Pendant des mois entiers, John disparaissait, et le but de ces excursions était un mystère même pour sa femme. Quelquefois il revenait bien vêtu et les poches pleines d'argent, qu'il prodiguait follement à ses enfans ; plus souvent encore, il rentrait dans sa maison exténué ; souffrant et couvert de haillons. Marguerite le nourrissait pendant quelque temps du fruit de son travail, lui procurait de nouveaux habits, et il repartait encore sans dire où il allait.

Dès le jour où la jeune femme avait vendu sa robe de soie pour acquitter la note du boulanger, elle comprit que toutes les charges du ménage allaient reposer désormais sur elle ; loin de se laisser aller au découragement, elle s'occupa de chercher de l'ouvrage, et travailla avec activité. Un ordre admirable régnait dans sa maison ; ses enfans étaient toujours tenus avec le plus grand soin, et malgré sa pau-

vreté, son exactitude à remplir ses engagemens était devenue proverbiale dans le village de Craythorpe. Jamais un murmure ne sortait de la bouche de cette femme respectable ; ses vertus semblaient croître à mesure qu'elle se trouvait placée dans des circonstances plus difficiles. Quelque graves que fussent les torts de Wylie, elle savait toujours les pallier, pour ne pas le dégrader aux yeux de sa famille ; et ses amis lui reprochaient souvent sa trop grande bonté pour celui dont la prodigalité et la coupable insouciance lui causaient tant de chagrin.

« Que voulez-vous ? répondait-elle ; c'est mon mari, c'est le père de mes enfans... je ne puis le laisser dans le besoin. »

Quelquefois elle se consolait de l'absence de John en pensant à l'influence funeste que son mauvais exemple aurait pu exercer sur ses deux fils, et surtout sur l'aîné. Le petit David ressemblait beaucoup à son père, il annonçait les mêmes dispositions, et devint l'objet d'une sollicitude toute particulière de la part de sa mère, qui, pour contrebalancer ses mauvaises inclinations, tâchait de lui inspirer la crainte de Dieu et l'amour du travail. Si parfois elle était rassurée par les témoignages d'affection qu'elle recevait de son fils, elle ne tardait pas à retomber dans l'inquiétude, en pensant qu'elle n'avait personne pour la seconder ; car David Jarvis, que son caractère n'avait jamais porté à la sévérité, était d'une faiblesse extrême pour son petit-fils. Le second enfant de Marguerite se nommait Richard ; il était fort délicat, et prenait peu de part aux amusemens bruyans de son frère ; sa petite sœur, la belle et douce Jenny, lui offrait une compagnie plus agréable.

Bien que Marguerite sût que son fils aîné perdait beaucoup de temps chez son grand-père, elle n'avait pas encore osé parler de lui donner d'autres occupations, de peur d'affliger le bon vieillard, qui fondait les plus brillantes espérances sur l'in-

telligence de cet enfant ; mais quand le petit David eut atteint sa douzième année, un riche pépiniériste ayant offert de le prendre chez lui, M^{me} (1) Wylie résolut de préparer doucement son père à cette séparation. David Jarvis était devenu tellement distrait, qu'il ignorait la plus grande partie des malheurs de sa fille, et ne s'était pas aperçu des changemens qui avaient eu lieu dans sa manière de vivre ; l'absence de John l'inquiétait fort peu ; car, disait-il, j'ai toujours pensé qu'il ne serait pas fort bon mari. Marguerite, de son côté, évitait de se plaindre, surtout en présence de son père, dont elle ne voulait pas troubler les derniers jours par le récit des maux auxquels il n'eût pu remédier. Son cœur battit bien fort quand elle fit part au maître d'école des offres du pépiniériste. Comme elle s'y attendait, Jarvis éprouva un violent chagrin d'une résolution qui, selon lui, détruisait tout l'avenir de l'enfant.

« Je le ferai travailler tant que tu voudras, Meg ; je doublerai la tâche que je lui donne ; mais je t'en supplie, laisse-le venir à l'école ; c'est ma dernière consolation. J'ai d'abord perdu ta mère, ensuite tu m'as quitté ; s'il faut encore qu'on m'enlève le petit David, je serai plus malheureux que Jacob quand il eut perdu Joseph. »

Marguerite promit de réfléchir encore, et retourna chez elle.

En entrant dans sa maison, elle entendit une voix dont le son bien connu la fit tressaillir : c'était celle de son mari. Il était debout près du feu, pâle, les cheveux en désordre ; ses habits annonçaient une extrême misère. La petite Jenny le regardait de loin, mais n'osait l'approcher. Au bruit que fit Marguerite en entrant, il se retourna, et fit un pas pour venir au devant d'elle ; elle s'aperçut alors qu'il n'avait pas de souliers, et que ses pieds étaient ensan-

(1) Abréviation de mistress, madame. Prononcez *mistriss*.

glantés. A cet aspect, elle oublia tous ses torts, et se souvint seulement qu'il était son mari et qu'il souffrait.

Cette fois encore, John Wylie parut touché de la générosité de sa femme, et promit de lui donner quelques explications sur ce qu'il avait fait depuis son départ; mais au bout de quelques jours, il reprit ses anciennes habitudes, et repoussa durement les remontrances et les questions de Marguerite. Il était fort sévère envers ses deux plus jeunes enfans, et montrait pour l'ainé une indulgence sans bornes; il l'emmenait toujours avec lui pour l'amuser, disait-il, et lui apprendre à tirer les moineaux. Un jour, David rapporta à sa mère un lièvre qu'il avait tué en braconnant, et Marguerite eut la fermeté de refuser à son mari et à son fils de l'accommoder. Depuis quelque temps, deux hommes étrangers au pays s'étaient établis dans une mauvaise hutte, à l'extrémité de la commune de Craythorpe; ils se nommaient William (1) et Sandy Smith (2). On n'avait pas très-bonne opinion d'eux dans le village, et beaucoup de gens pensaient qu'ils avaient des moyens d'existence moins honnêtes que l'état de vannier, qui était leur profession apparente. Marguerite eut la douleur de voir son mari former une liaison intime avec ces deux hommes, et passer presque tout son temps à la hutte, ainsi que David, qui, charmé de laisser là ses livres, ne s'inquiétait ni du chagrin de son grand-père ni des représentations de sa mère.

« Avez-vous touché à l'argent qui était dans ce tiroir? demanda un jour M^{re} Wylie à ses enfans.

— Mère, comment pourrions-nous y atteindre? répondit David en rougissant.

— O David! s'écria Jenny.

— Si tu as pris l'argent, dis la vérité, reprit la mère avec sa voix calme et douce.

— Et pourquoi l'aurais-je pris? répliqua David avec humeur.

(1) Prononcez : Ouilliamme.

(2) Seemedai Smitse.

— David! David! dit Jenny en tâchant de mettre sa main sur la bouche de son frère, Dieu te haïra si tu mens; je t'ai vu prendre toutes les petites pièces d'argent de maman; j'ai cru qu'elle te l'avait permis. »

Marguerite, pâle et immobile au milieu de ses enfans, semblait une parfaite image du désespoir. Jenny grimpa sur la table pour passer ses bras autour du cou de sa mère; Richard saisit sa main et la couvrit de baisers; pendant ce temps David était en proie à un violent combat; mais l'amour filial l'emportant sur les mauvaises habitudes qu'il avait contractées depuis peu, il tomba aux pieds de sa mère :

« Pardon, mère! pardon, Dieu! ce n'est pas pour moi que j'ai pris votre argent; mon père me l'avait demandé.

— Ce qui est à moi est aussi à ton père, mon fils, répondit-elle avec une admirable présence d'esprit, mais tu as eu tort de ne pas me l'avouer. Petits amis, dit-elle à ses autres enfans, allez jouer un peu sur le chemin; j'ai besoin d'être seule avec votre frère. »

Marguerite apprit alors jusqu'à quel point son fils s'était éloigné de la bonne voie dans laquelle elle s'était efforcée de le conduire; elle frémit en entendant le récit de toutes les mauvaises leçons qu'il avait reçues, et pria ardemment le Très-Haut de veiller sur lui dans cette dangereuse extrémité. Jusque là elle avait cherché à préserver son enfant des défauts de son père, sans toutefois les lui révéler; mais le moment était venu de déchirer le voile. Un devoir impérieux lui commandait de faire voir à son fils que le malheur et l'infamie se trouvaient à la fin de la route où son père voulait l'entraîner, et ce fut là sans doute une de ses plus cruelles épreuves.

Wylie s'aperçut bientôt que sa femme avait repris une partie de son influence sur leur enfant; elle était trop franche pour chercher un moment à le nier.

« Ainsi vous prétendez lutter contre moi,

dit-il, le cœur agité de mille passions violentes.

— Non pas contre vous, John, mais contre vos défauts, » répondit-elle avec fermeté.

Un jurement affreux sortit de la bouche de Wylie. « Aussi vrai que vous êtes vivante en ce moment, dit-il avec une fureur concentrée, plus dangereuse mille fois que celle qui éclate, vous vous repentirez de votre obstination; je sais maintenant comment la punir. Ne cherchez donc pas à soustraire vos enfans à mon autorité, car je vous les enlèverai un par un, et vous les chercherez en vain jusqu'à ce que vous trouviez leurs noms sur les registres de Newgate (1). »

John Wylie sortit ce soir-là à huit heures, selon sa coutume; Marguerite, après avoir travaillé jusqu'à minuit, s'assura que ses trois enfans reposaient, se mit au lit et s'endormit d'un sommeil très-agité. Elle fut réveillée par le bruit que son mari fit en rentrant; il repartit quelques momens après, et Mrs Wylie s'assoupit de nouveau; mais bientôt elle eut un rêve affreux; il lui sembla que son mari et David étaient sortis ensemble. Elle se jeta hors de son lit, courut à celui de ses fils... Richard y était seul.

« David! mon enfant! parle! si tu aimes ta mère, » s'écria-t-elle dans une horrible angoisse... Pas de réponse... Un trouble affreux s'empara de son esprit; elle courut ouvrir la porte de sa maison, et ne vit personne dehors; elle voulut appeler son fils, mais aucun son ne sortit de sa poitrine. Les paroles de son mari retentissaient encore à ses oreilles; elle croyait voir ses yeux étincelans de fureur, et le sourire diabolique qu'il lui avait adressé en la quittant. « Mon Dieu! mon Dieu! sauvez-moi!... » s'écria-t-elle à plusieurs reprises; et cette simple élévation de son cœur vers

(1) Prononcez *Niouguète*. C'est le nom d'une prison.

le ciel lui rendit un peu de calme. Elle reentra dans sa chambre, s'habilla, et s'étant bien enveloppée dans son manteau, elle s'achemina vers la hutte des Smith. Elle avait plus de deux milles à faire par un chemin escarpé et rocailleux; mais son agitation était telle, qu'elle les franchit sans s'en apercevoir. Arrivée à la cabane, elle s'approcha de la fenêtre; les fentes du volet lui permirent de voir qu'il n'y avait personne; mais le feu brûlait encore dans le foyer, et annonçait qu'il n'y avait pas long-temps qu'on l'avait quitté. La chaudière était appuyée d'un côté sur un rocher mélangé de terre et pas assez escarpé pour qu'on ne pût le graver. Marguerite parvint au sommet sans trop de peine; elle y était depuis quelques minutes, quand la clarté de la lune lui fit découvrir trois hommes qui s'acheminaient vers la cabane; l'un d'eux était son mari; son fils n'y était pas. Saisie de terreur, elle se blottit derrière la cheminée. Un des Smith croyant avoir vu quelque chose, s'avança vers le rocher; heureusement pour Marguerite, les deux autres hommes, n'ayant rien vu, soutinrent à leur compagnon qu'il se trompait, et le pressèrent d'entrer avec eux. Quand la malheureuse femme entendit fermer la porte de la maison, elle sortit doucement de sa cachette, et revint se placer près de la fenêtre pour épier, à travers le volet, ce qui se passait dans l'intérieur. L'infortunée aurait voulu devenir aveugle, mourir même, au moment où ses soupçons se changèrent en une affreuse certitude. Car ce n'était pas un songe, les preuves du crime étaient devant ses yeux! Une seule chose lui donna un peu de consolation, ce fut d'apprendre que son fils était rentré à la maison par un chemin plus court, parce qu'on n'avait pas encore jugé à propos de l'initier à tous les secrets. « Il y a de l'espoir pour mon pauvre enfant, pensa Marguerite; je puis le sauver, je le sauverai! » Cette résolution prise, elle s'éloigna aussi promptement que le lui permirent ses

membres tremblans ; et le refrain d'une vieille chanson bachique, sortant de la hutte, vint frapper son oreille pendant qu'elle traversait la commune de Craythorpe. Le jour commençait à poindre quand elle rentra dans sa chaumière ; David dormait tranquillement près de son frère. Après les avoir éveillés, elle mit tout en ordre chez elle, et prépara le déjeuner. Son mari rentra pour y prendre part, en promettant à sa femme qu'elle en aurait un meilleur pour le lendemain. Marguerite ne répondit pas, mais elle parut troublée ; et quelques momens après, elle se dirigea vers la maison de M. Linton (1), le ministre de la paroisse.

Le domestique auquel elle s'adressa lui dit qu'elle ne pouvait entrer, parce que son maître était occupé avec le baronnet Thomas Purcel (2). Le cabinet du ministre s'ouvrit, il en sortit reconduisant sir Thomas. « Rentrez avec moi, messieurs ! s'écria Marguerite, je vous dirai tout. » Le baronnet la repoussa, croyant qu'elle avait perdu la raison. Elle devina sa pensée. « Je ne suis pas folle, sir Thomas ; hélas ! je le serai peut-être bientôt ! Mais M. Linton sait bien que je ne suis pas folle. » Elle entra d'un pas ferme dans le cabinet, le ministre et sir Thomas l'y suivirent. « Monsieur Linton, dit-elle quand la porte fut fermée, écoutez-moi pendant que je puis porter témoignage, de peur qu'une faiblesse, pardonnable chez une femme, ne me fasse plus tard altérer la vérité. Ce qu'on a volé à sir Thomas Purcel est déposé dans un trou recouvert d'une pierre plate, à gauche de la cheminée, dans la hutte des vanniers, au bout de la commune.

— J'ai toujours soupçonné ces hommes, dit sir Thomas ; mais ils ne sont que deux, et je suis sûr que trois individus se sont introduits dans ma maison.

(1) Prononcez *Linnetoms*,

(2) *Paircel*.

— Oui, il y en avait un troisième, murmura faiblement Marguerite.

— Et c'était ?

— Mon mari. »

En prononçant ces mots, elle s'appuya sur la cheminée, et cacha son visage dans ses mains. Le ministre poussa un cri douloureux.

« Nous voilà sur la trace des coupables, dit sir Thomas Purcel : il faut agir. Cependant je vous avouerai que je ne puis voir sans une extrême répugnance une femme porter une accusation aussi grave contre son mari.

— Je l'ai fait pour sauver mes enfans, répondit Marguerite relevant la tête avec dignité. Je prends Dieu à témoin que je serais morte de faim plutôt que de me nourrir du fruit de ce crime, mais je n'aurais jamais pu trahir mon mari. Abandonnée par lui, je n'ai point demandé la charité, j'ai travaillé de tout mon pouvoir pour donner du pain à mes enfans ; je leur répétais souvent : « Si nous sommes pauvres, nous sommes honnêtes. » C'était ma consolation et ma gloire ! Mais mon mari est revenu, il a appris à mon fils à mentir, à voler ; quand je l'ai supplié, les larmes aux yeux, de respecter l'innocence de son enfant, il a ri de mes prières, il s'est moqué de mes représentations ; il m'a dit qu'il m'enlèverait successivement mes fils, et que je ne les retrouverais que lorsque leurs noms seraient placés sur les registres de l'infamie. Hélas ! ce n'est pas une vaine menace, car la nuit dernière mon fils David a été emmené !

— Je savais bien qu'il devait y en avoir eu un quatrième, interrompit froidement sir Thomas ; il faut qu'on s'assure aussi du petit garçon. »

La malheureuse mère, qui jusque là n'avait pas imaginé qu'il pût arriver aucun mal à son fils, fut foudroyée par ces paroles. Ses traits se contractèrent, ses membres se raidirent ; elle cessa de voir et d'entendre ce qui se passait autour d'elle ; elle

demeura à sa place, froide et immobile comme une statue de marbre.

Dans ce moment, Wylie et son fils furent introduits dans l'appartement. John entra hardiment et s'avança jusque auprès du ministre; mais il recula en apercevant sa femme, qui n'avait pas encore repris connaissance. « Quelles que soient les charges qui s'élèvent contre moi, dit-il, vous ne pouvez, messieurs, en avoir aucune contre cette femme.

— Et nous n'en avons pas non plus, répondit sir Thomas; c'est elle qui vous accuse.

— Elle! reprit John avec un geste d'in-crédulité; elle n'en serait pas capable, même si j'avais attenté à ses jours! »

Peu lant ce temps, David avait couru se jeter dans les bras de sa mère, qui, ranimée par ses caresses, le pressait convulsivement dans ses bras comme si elle eût craint qu'on ne vint le lui enlever. Les officiers de police revinrent avec les deux Smith et tous les effets de sir Thomas, qui avaient été retrouvés dans la cachette indiquée par Marguerite. Le ministre donna l'ordre de conduire les coupables en prison. John, qui n'avait pas cessé de regarder sa femme et son enfant, s'approcha d'eux avant de partir, non plus avec l'air insolent qu'il avait affecté en entrant, mais avec une contenance humble et l'apparence d'un véritable repentir. Il prit la main de Marguerite et la baisa. Cette malheureuse femme osa alors, pour la première fois, lever les yeux vers son mari. L'angoisse qu'elle venait d'éprouver avait exercé plus de ravages sur ses traits que n'auraient pu faire dix années de souffrances. John le vit, et comprit combien il avait été aimé, et tout le bonheur qu'il avait sacrifié à ses mauvais penchans. Les deux époux échangèrent un long et douloureux regard. « John! lui cria Marguerite, il fallait sauver mes enfans! » Après avoir prononcé ces paroles, elle tomba dans le délire, et bien des semaines s'écoulèrent avant

qu'elle eût recouvré l'usage de sa raison.

Environ quinze ans après ces événemens, une femme âgée était tranquillement occupée à lire, assise sur le pont d'un beau vaisseau qui venait de quitter un des ports de l'Angleterre. Un jeune homme s'approcha d'elle et lui dit avec bienveillance : « Il me semble, bonne dame, que vous supportez bien le voyage? »

— Oui, monsieur, grâce à Dieu.

— Vous quittez donc la vieille Angleterre?

— Je ne l'aurais jamais quittée si mon devoir ne m'eût appelée ailleurs. »

Le jeune homme rejoignit les autres passagers. « Vous connaissez cette femme? lui demandèrent-ils.

— Oui, et son histoire est très-singulière. Sa déposition fit condamner à la déportation perpétuelle son mari, qu'elle aimait malgré ses fautes et son indifférence. Elle avait alors trois enfans; le père, méprisant les remontrances et les prières de sa femme, cherchait à entraîner l'aîné de ses fils dans le crime; et cette femme eut alors le courage de sacrifier le père pour sauver les enfans.

— Que sont-ils devenus?

— Son fils aîné est établi et mérite l'estime de tous ceux qui le connaissent; sa fille, très-jolie personne, vient d'épouser le nouveau ministre de la paroisse de Craythorpe, où réside mon père; son fils cadet, qui était d'une fort mauvaise santé, et son vieux père, sont morts; et maintenant que personne n'a plus besoin d'elle dans l'ancien monde, elle va dans le nouveau monde retrouver son mari, que le repentir a touché depuis long-temps, et tâcher, dit-elle, de rendre ses derniers jours aussi heureux que les premiers qu'ils ont passés ensemble... je sais qu'elle a quitté l'Angleterre pour n'y revenir jamais. »

M^{me} LOUISE DELSAUX.

Les Femmes Illustres.

GALERIE NATIONALE.

JEANNE DE NAVARRE.

(14^{me} Tableau.)

Dis-moi, ma chère Lucie, as-tu donné des ordres pour que l'en prépare la chambre de ton cousin? — Oui, grand'mère, tout est prêt. — Ce bon Arthur! il y a si long-temps que je ne l'ai vu! il doit être bien changé? — Je vous en réponds, grand'mère; vous ne le reconnaîtrez pas. — Je ne le reconnaitrai pas? Oh! que si! je le vois encore, ce petit blondin, joufflu, espiègle comme un singe, grimpaient partout et faisant des tours à tout le monde. — Oui, c'est bien ainsi qu'il était dans le bon temps. — Comment, dans le bon temps! mais qu'appelles-tu le bon temps? — Autrefois, quand mon cousin n'était pas encore un savant. — Est-ce que tu lui en voudrais de ce qu'à force d'études et de travail, il est parvenu, bien jeune encore, à être reçu un des premiers à l'école Polytechnique? — Non, sans doute! mais ce n'est pas une raison pour toujours faire de la morale. — Ah! lorsque tu étais à Paris, chez ta mère, il te faisait de la morale? — — Si ce n'était que cela encore! mais monsieur affectait une supériorité, prenait un ton qui vraiment n'était pas supportable. Croiriez-vous, grand'mère, que, peu de jours avant que maman ne m'amenât passer auprès de vous la temps qu'elle et mon père doivent rester en voyage, nous causions avec mon cousin histoire, politique... lorsqu'il s'interrompit en s'écriant: « Mais je suis bien bon de te parler de tout cela! Vous autres femmes, vous ne vous inquiétez guère de ces grands enseignemens du passé. — Comment! il a osé te dire cela! — Ce n'est pas

tout, il ajouta: « Vous n'êtes bonnes qu'à tricoter ou à broder des chiffons; les intérêts de la France ne sont pas de votre ressort. — Voilà qui est fort impertinent. — Et vous pensez bien, grand'mère, que quand il arrivera ici, avec son bel uniforme, son épée au côté, et son chapeau de travers, il sera d'une suffisance intolérable, il voudra nous écraser de sa supériorité. — Mais vraiment tu m'effraies... je n'avais pas pensé à cela. — Peut-être avec vous, grand'mère, sera-t-il moins tranchant; mais moi, je n'ai qu'à bien me tenir, il me traitera comme une petite fille! D'abord je ne le souffrirai pas, et vous me soutiendrez, n'est-il pas vrai, bonne grand'maman? — Comment donc, mon enfant! mais c'est une affaire de corps; notre dignité de femme est compromise. Ah! nous ne sommes bonnes qu'à tricoter!... Allons, voilà que dans mon indignation j'ai laissé tomber deux mailles; fais-moi le plaisir de les relever, car mes yeux sont si mauvais! Ah! nous ne sommes bonnes qu'à tricoter! répéta la bonne grand'maman. J'entre volontiers dans une ligue offensive et défensive contre notre ennemi commun. — Je ne demande pas que vous le grondiez, grand'mère, mais il faut lui prouver... — Qu'il ne sait ce qu'il dit, et que les femmes ont aussi leur mérite. Laisse-moi faire! Voici l'heure du dîner; va t'habiller, mon enfant; ce soir nous préparerons nos batteries pour l'arrivée de mon neveu. »

Lorsque le boston fut terminé, lorsque tout le monde se fut retiré, Lucie, exacte au rendez-vous, se rendit dans la chambre de sa grand'mère, se assit près d'elle, et la regarda d'une façon si singulière, que la bonne maman, qui n'y pensait plus, s'écria en la regardant: « Ah! c'est vrai, notre coalition! »

Tu dis donc, mon enfant, qu'il faut nous préparer à recevoir M. Arthur comme il le mérite? — Oui, grand'mère. — A lui démontrer que les femmes valent bien les élèves de l'école Polytechnique. — Quel-

ques-unes du moins. — Que nous sommes bonnes à autre chose qu'à tricoter et à broder des chiffons. — Oui, grand'mère. — Eh bien ! mon enfant, nous lui démontrons tout cela, et de telle façon qu'il n'osera pas nous contredire. Il est fier, avec juste raison, d'être élève de l'école Polytechnique ; eh bien ! nous lui apprendrons que c'est surtout dans les murs qu'il habite, dans cette école d'où sont sortis tant d'hommes illustres, qu'on doit avoir foi en la prévoyante bonté de notre sexe, qu'on doit rendre hommage à son courage, à sa prudence, à sa générosité ; qu'on doit reconnaître cette grande et éternelle vérité, que, partout où l'on fait le bien, on est sûr de trouver la main d'une femme.

Écoute l'histoire que je vais te conter, et tu la lui répéteras s'il fait trop l'important.

Il faut, mon enfant, que je te fasse remonter bien haut dans notre histoire pour t'amener au but de mon récit ; mais tu n'en seras pas fâchée, car tout ce que je t'apprendrai flattera ton amour-propre de femme.

En 1272, naquit, à Bar-sur-Aube, Jeanne, fille de Henri III de Champagne (Henri I de Navarre) et de Blanche d'Artois. Elle descendait ainsi par sa mère de Blanche de Castille, mère de saint Louis, et par son père de Thibaut le Poète, premier roi de Navarre, de la branche des comtes de Champagne. Cette princesse n'avait que deux ans lorsque son père, en mourant, la laissa héritière du royaume de Navarre et des comtés de Champagne et de Brie.

La main d'une aussi riche princesse devait être avidement recherchée ; aussi, bien que promise déjà à un prince d'Angleterre, était-elle disputée par trois factions : celle des Aragonais, celle des Castillans et celle des Français ; mais Blanche d'Artois, forcée de s'échapper de Pampelune avec sa fille, en venant chercher un asile à la cour de Philippe le Hardi, son cousin, donna la préférence à la France, qui fit

occuper la Navarre par une armée sous les ordres d'Eustache de Beaumarchais.

Je ne te conterai pas, mon enfant, tous les événemens qui eurent lieu dans la Navarre à cette époque, ni les malheurs qui furent la faute de ces guerres intestines. Je te dirai seulement qu'en 1284 Jeanne, dans sa treizième année, fut mariée au prince Philippe, second fils de Philippe III, roi de France, et qu'elle n'avait pas encore quinze ans accomplis lorsqu'elle monta sur le trône avec son époux, depuis Philippe le Bel.

Jeanne, en devenant reine de France, resta cependant seule souveraine des états qui avaient formé sa dot ; jamais son époux ne prit le titre de roi de Navarre, de comte de Champagne, etc. Toutes les ordonnances qu'il rendit pour les domaines français de Jeanne n'étaient rendues que d'après l'avis de sa chère compagne ; il ne faisait que les approuver, et la reine les scellait de son sceau, placé près de celui du roi.

En racontant cette histoire à M. Arthur, tu pourras lui dire que, bien que Jeanne ne fût qu'une femme, et bien jeune encore, elle déploya dans plusieurs occasions un courage, une activité dignes de son illustre trisaïeule Blanche de Castille. Les Aragonais et les Castillans avaient envahi la Navarre, Jeanne les en chassa ; elle rendit la paix à cette contrée, en confia le gouvernement à des chefs habiles et vertueux, fit de sages réglemens qui sont encore en vénération dans le pays, et fonda la ville de Puenta-la-Reyna, l'une des plus belles de la province.

En France, la jeune reine ne montra ni moins d'audace ni moins d'énergie. Le comte de Bar fait une irruption en Champagne et ravage le pays ; Jeanne marche en personne à la tête d'une armée ; elle taille en pièces les troupes du comte, et la faible femme ramène victorieusement son ennemi prisonnier à Paris.

Voilà, je crois, mon enfant, des faits in-

contestables qui obligeront M. Arthur à avouer que s'il y a des femmes qui tricoquent, il y en a qui, dans l'occasion, ne manquent ni de talent ni de résolution; et qui sait! la reine Jeanne tricotait peut-être dans ses instans de loisir? il n'y aurait rien d'étonnant à cela. Ajoute que les écrivains nous la peignent comme une princesse dont la prudence égalait l'intrépidité. Elle siégeait, disent-ils, dans les conseils près de son époux, et avait souvent l'honneur de ramener à son avis des hommes blanchis dans les affaires.

Mézerai, qui n'est point un flatteur, dit que cette princesse tenait tout le monde enchaîné par les yeux, par les oreilles et par le cœur, étant également belle, éloquente et généreuse... Mais je n'ai pas fini, mon enfant, et il est bien tard. — Oh! je vous en prie, continuez, grand'mère; songez qu'Arthur arrive demain matin. — Tu as raison, il n'y a pas de temps à perdre.

Nous n'avons encore admiré dans Jeanne que la princesse courageuse et prudente, intrépide et sage, qui savait tout à la fois soumettre ses ennemis, faire respecter son pouvoir, et, ce qui est plus difficile, le faire aimer, en donnant à ses sujets des institutions justes, dont l'exécution était confiée à des hommes vertueux. C'est maintenant sa bonté, sa générosité, son amour pour les sciences, que nous allons opposer aux sarcasmes de M. Arthur.

Pendant toute sa vie, Jeanne accorda aux savans une protection éclairée; plusieurs de ceux qui brillaient sous son règne furent récompensés par elle avec magnificence, et elle dota richement plusieurs couvens, à une époque où ils étaient le seul asile des sciences et des lettres. Atteinte, jeune encore, d'une incurable maladie, Jeanne voulut laisser un éternel souvenir de sa libéralité et de son amour sincère pour la science. A cette époque, les collèges existans étaient dus à des fondations de particuliers ou entretenus par des corporations religieuses. Jeanne voulut donner

IX.

le premier exemple d'une fondation royale en faveur de la jeunesse pauvre et studieuse. Aussi prévoyante que bonne, cette princesse, qui sentait la mort approcher, fit ratifier, par le roi son époux, et par leur fils aîné, qui fut depuis Louis X, dit le Hutin, son testament, qui portait chartre d'institution d'un collège à fonder dans le palais qu'elle possédait à Paris. La chartre de fondation, revêtue de la triple approbation royale, est remarquable par la sollicitude qu'y exprime la fondatrice en faveur de la jeunesse. Bien que cette louable fondation fût stipulée dans un testament, il y était expressément énoncé que ce n'était pas seulement un bienfait posthume que la princesse se proposait; elle désirait ardemment que les bâtimens pussent être disposés, meublés, pourvus de livres et de tout ce qui était nécessaire, de façon à ce que l'établissement fût en pleine activité avant son décès. Hélas! ce vœu, si digne de ce noble cœur, ne devait point être accompli! Peu de jours après, Jeanne expirait, à peine âgée de trente-deux ans!

Cette mort prématurée, à laquelle on chercha une cause extraordinaire, n'apporta cependant aucune entrave à l'exécution du bienfaisant projet de Jeanne. La testatrice avait tout réglé avec tant de soies et tant d'ordre, que les hauts prélats et seigneurs nommés exécuteurs testamentaires purent charger deux d'entre eux, Simon Fétu, évêque de Meaux, et Gilles, abbé de Saint-Denis, d'agir au nom de tous.

Jeanne avait légué son palais dit de Navarre, situé près de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, et deux mille livres tournois de revenu annuel pour le logement, l'entretien et l'instruction de trois classes d'étudiens. Vingt boursiers pour l'étude de la grammaire, trente pour l'étude de la philosophie (ceux-là étaient appelés artistes), et vingt boursiers pour l'étude de la théologie. Chacune de ces trois classes devait être instruite et dirigée par un maître habitant et vivant avec eux. Le maître

12

de théologie, sous le titre de grand-maître, était chargé de la surveillance générale.

Les dépenses avaient été réglées d'avance : la bourse d'un grammairien était fixée à 4 sous parisis par semaine, celle d'un artiste à 6 sous parisis, et celle d'un théologien à 8 sous parisis, sommes bien modiques, même alors.

Afin qu'on ne détournât pas son institution du but qu'elle s'était proposé, Jeanne avait mis pour condition indispensable d'admission : la pauvreté ! De plus, elle avait arrêté qu'un grammairien qui, par héritage ou par obtention d'un bénéfice, se trouverait possesseur d'un revenu de 30 livres, perdrait la bourse qui lui avait été accordée. De même un artiste qui deviendrait possesseur d'un revenu de 40 livres, ou un théologien d'un revenu de 60 livres, devraient renoncer à leurs bourses en faveur d'étudiants plus pauvres.

La palais de Navarre, situé près de ce pré aux Clercs, rendez-vous ordinaire des mauvais sujets et des bretteurs, ne parut pas aux exécuteurs testamentaires un lieu convenable pour une maison dans laquelle on ne devait s'occuper que d'études sérieuses. Il fut donc vendu ; du prix de cette vente on acheta des terrains sur la montagne Sainte-Geneviève, et l'on y construisit des bâtimens où furent logés les protégés de Jeanne.

Il serait trop long, mon enfant, de te raconter l'histoire de ce collège fondé par une femme, je te dirai seulement que, protégé dès son origine par trois fils de Jeanne, Louis X, Philippe V et Charles IV, il commença, après vingt années d'exercice seulement, à ne le céder à aucune maison de l'Université, et que bientôt il les surpassa toutes, grâce aux talens et au caractère de ses élèves. Pendant cinq siècles consécutifs, aucun collège n'a fourni autant d'hommes illustres ; pour ne parler que des anciens, je te citerai Nicolas Oresme, précepteur de Charles le Sage ; Pierre d'Ailly, surnommé l'Aigle de la France ; Jean Gerson, Nicolas Clemengis, Chrétien Gervais,

et, après tant d'autres dont les noms te sont sans doute inconnus, l'immortel Bossuet, l'un de ces hommes rares que le siècle de Louis XIV a réunis dans le vaste domaine de sa gloire.

Un fait curieux prouve à quel point était parvenue la renommée du collège de Navarre, et avec quel empressement les princes du sang eux-mêmes s'empressaient déjà, dans ce temps de féodalité, d'aller puiser la science aux mêmes sources que le peuple. Un jour Charles IX daigna accepter une collation au collège de Navarre, il allait y visiter son frère Henri, duc d'Anjou, qui devait être Henri III. Ce jeune prince avait pour compagnons d'études deux autres princes du même nom, Henri de Béarn, qui depuis fut Henri IV, et Henri de Guise, le héros des ligueurs. Ces trois camarades de collège devaient un jour se combattre et succomber tous trois sous les poignards.

La gloire et la réputation du collège de Navarre s'accrurent sans cesse ; tous nos rois successivement, un grand nombre de savans et d'hommes illustres fondèrent des bourses dans ce collège, où la réputation des élèves et des professeurs attira un grand nombre d'auditeurs. Tant de glorieux souvenirs, tant de bienfaits en faveur des classes pauvres, ne purent obtenir grâce devant les démolisseurs de 1793. Le grand-maître fut massacré, les livres dispersés, les statues de Jeanne, de saint Louis et de Philippe le Bel, qui décoraient l'entrée du collège, furent brisées, mais les bâtimens restèrent, et c'est dans ces bâtimens que vers la fin de 1804, Napoléon, récemment élu empereur, fixa la résidence des élèves de l'École Polytechnique. C'est dans ces murs, dus à la pieuse et libérale générosité de Jeanne, où, grâce à ses bienfaits, la science avait fait tant de progrès depuis Philippe le Bel jusqu'à Napoléon, que fut installée cette école mieux appropriée à nos mœurs sans doute, mais qui, malgré ses immenses travaux, ne peut faire oublier

cette grande école dont tant d'élèves ont illustré la France.

Tu vois donc bien, mon enfant, qu'il est impossible qu'un élève de l'École Polytechnique, qui doit sans cesse lire sur les murs qu'il habite le souvenir de la piété et du patriotisme de Jeanne de Navarre, ne reconnaisse pas que les femmes sont bonnes

à autre chose qu'à tricoter, et qu'il ne leur rende pas justice. Si, comme tu le crains, il veut l'écraser de sa supériorité, rappelle-lui cette histoire qu'il doit connaître, et demande-lui s'il pense que la statue de la fondatrice du collège de Navarre serait déplacée à l'École Polytechnique.»

ADOLPHE JADIN.

Omnes Fugerunt.

« Tous s'enfuirent. »

Évangile de la Passion.

*Tous avaient disparu ! Triste ! ô triste parole,
Que je trouve en ouvrant le livre qui console !
Oui ! quand notre Sauveur fut au Temple arrêté,
Tous s'enfuirent !... oui ! tous !... pas un n'était resté !
Je me trompe ! à côté de ce tout divin maître,
Un disciple marchait !... C'était Judas le traître.
Plaignons-nous donc après ! Cœurs déçus, gémissons !
Disons-nous seuls trahis par ceux que nous aimons !
Qu'avons-nous fait pour eux ? Hélas ! quels grands services
Avons-nous donc rendus, que de tous nos caprices
Ils dussent se montrer les esclaves soumis ?
Mais Jésus ! après tant de gloire ! sans amis !
On nous aura quittés... mais au moins sans nous vendre !
Regardons bien !... peut-être il nous reste un cœur tendre,
Au moment de mourir ou d'être condamnés,
Et tous ne nous ont pas, peut-être, abandonnés !
Mais enfin, s'il est vrai !... rappelons-nous cette heure,
Disons aussi : Ce n'est pas nous qu'il faut qu'on pleure,
Mais celui qui pour nous a tant souffert, hélas !
Dont le meilleur disait : *Je ne le connais pas !* (1)*

ULRIC GUTTINGER.

(1) « Alors Pierre commença à jurer avec horreur qu'il n'avait jamais connu cet homme. »

Beaux-Arts.

SALON DE 1841.

(Quatrième et dernier article.)

M. GROSCLAUDE, *les trois Commères*. Ce tableau représente trois vieilles femmes prenant gaiement leur déjeuner : deux ont pour dernier amour des chiens déjà sans doute bien repus de café au lait, et se moquent de la troisième, qui souffle de toutes ses forces le café qu'elle destine à son chat, vrai Rominagrobis, qu'au mouvement impérieux de sa patte on reconnaît pour un despote, un mauvais sujet qui se fait attendre une partie de la nuit, pendant qu'il court les gouttières.

Ces trois figures ont une grande verve comique ; elles sont laides, communes, tout ce qu'il faut pour être plaisantes : on s'amuse à les regarder, et l'on rit volontiers avec elles.

M. STEUBEN, *Judith*. Judith, parée de ses plus beaux habits, traverse un champ entre Béthulie et le camp d'Holopherne. Sa nourrice, qui l'accompagne, semble l'encourager dans sa pieuse entreprise. Le sujet de ce tableau est neuf. Parmi tant de *Judith*, on n'en avait point représenté méditant sur ce meurtre, et pouvant encore retourner sur ses pas.

L'Empereur, et le roi de Rome. L'empereur se faisait apporter son fils, tous les matins, à l'heure du déjeuner. Il le gardait plusieurs heures, jouait avec lui, tout en s'occupant d'affaires d'État, et décidait du destin du monde, un enfant sur les bras. Dans le tableau de M. Steuben, le sommeil a surpris le royal enfant ; il dort sur un canapé, la tête appuyée sur un genou de l'empereur, qui le surveille, tout en lisant un rapport important. En voyant la sollicitude pour un enfant peinte sur ce front où se pressent tant de grandes pensées, on dit avec le poète :

Ces cœurs de lions sont les vrais cœurs de pères.

Ce tableau est une des plus charmantes productions de M. Steuben ; espérons que la gravure le mettra bientôt à la portée de toutes les fortunes, et qu'il sera possible de l'avoir dans son cabinet. Rien n'est plus propre à faire réfléchir sur le néant des choses de ce monde, que ce père et ce fils, empereur et roi, morts tous deux en exil, sans s'être revus. Famille, patrie, puissance... ils avaient tout perdu.

MARINES.

M. GUDIN, *seize tableaux*. M. Gudin est chargé de retracer sur la toile les hauts faits de nos marins. Ce n'est pas très-divertissant de voir des vaisseaux en ligne, qui s'envoient mutuellement de la fumée, ce qui nous apprend qu'ils combattent à outrance, laissant à la notice à nous apprendre de quel côté la victoire est restée ; mais ce qui sauve de la monotonie de semblables sujets, répétés seize fois, c'est l'admirable entente des ciels et des eaux que possède M. Gudin ; les diverses latitudes où se livrent ces batailles navales sont parfaitement distinctes : tantôt c'est le ciel brûlant du tropique, l'horizon radieux des côtes d'Afrique ou le soleil pâle des régions septentrionales. Jamais peut-être M. Gudin n'avait montré aussi parfaitement que cette année la facilité et la variété de son talent.

Les autres peintres de marine ont semblé craindre de lutter avec cette fécondité et cette perfection ; ils sont peu nombreux et n'ont point exposé de morceaux importants.

PAYSAGES.

M. CHARLES RÉMOND, *Élie sur le mont Carmel*. Ce magnifique paysage est de la plus grande dimension, aussi l'artiste lui a-t-il donné rang parmi les tableaux d'histoire, en y plaçant le prophète au moment où, en présence d'Israël, il invoque le témoignage du Tout-Puissant contre les prêtres de Baal. D'un côté de cette toile, de plus de dix pieds de haut, est la cime du mont Carmel,

avec ses rochers abruptes, qui semblent aussi grands que nature, tant les proportions de ce tableau sont grandioses; de l'autre côté roule le torrent de Ciseron; des arbres magnifiquement jetés et groupés complètent l'aspect de ce paysage, unique par la grandeur de la composition, la fermeté du faire et la hardiesse des lignes.

M. DIDAY, *vue du glacier de Rosenland, dans le comté de Berne*. Je crois que M. Diday est Suisse, car aucun peintre n'avait encore rendu comme lui l'aspect des cimes neigeuses des montagnes et des noirs sapins; il sait dessiner, comme personne, ces déchirures des montagnes où se forment les glaciers. Malheureusement la description est impuissante pour exprimer l'effet de semblables tableaux et la mélancolie profonde de ces solitudes, où l'on voit qu'il se fait un grand silence, si l'on peut s'exprimer ainsi.

M. MAILLE-SAINT-PRIX, *vue prise en Auvergne, effet de matin*. D'où vient que les artistes se donnent tant de peines pour aller bien loin chercher des sites à copier, tandis que notre pays offre à chaque pas des paysages riches et variés? L'Auvergne et le Dauphiné sont des pays de montagnes; la Normandie, la Flandre possèdent les belles plaines et les gras pâturages de la Belgique et de la Hollande; le beau ciel d'Italie brille sur la Provence et le Languedoc; rien de plus riant, de plus pittoresque que certaines parties de la Bretagne et même de la Picardie: les bords de l'Aisne entre autres sont ravissans. Pourquoi donc mépriser ces richesses?

Ces réflexions patriotiques me sont venues en présence du beau paysage de M. Maille; rien de plus noble et de plus gracieux à la fois que cette vue d'un coin de l'Auvergne. Les teintes sont riches, les lignes harmonieuses; il y a là toute la majesté des montagnes, unie au luxe des plaines; puis, le moment est merveilleusement choisi: le soleil levant éclaire sur le second

plan une vallée d'où s'élève un léger brouillard. Sur les devans sont de beaux arbres; des arbres centenaires, qui ombragent une flaque d'eau stagnante, du fond de laquelle s'élève une abondante végétation de plantes aquatiques.

Le mérite d'une belle exécution vient encore ajouter à celui d'une si gracieuse composition. On rêve, on voyage en Auvergne, devant ce tableau.

M. WICKENBERG, *effet d'hiver*. Il fait bien froid, je vous jure, sur cette plaine de glace où se réunissent ces paysans hollandais; le plus beau soleil de printemps est impuissant pour vous réchauffer en présence de frimas aussi vrais de tons. Le ciel est terne, mat, froid; c'est un ciel de plomb; le sol, au contraire, brille comme s'il était couvert de stalactites; la neige craque sous le regard, comme elle ferait sous la pression du pied; des quartiers de glace brisée montrent çà et là leurs angles aigus. Il est impossible de pousser plus loin le mérite de l'imitation, mérite toujours si grand dans un paysage, qui n'est, après tout, que le portrait d'un pays ou d'un site.

A tout prendre, ce sont les paysages qui ont, cette année, les honneurs du Salon; ils s'y montrent en grand progrès, ils étonnent par leur importance inusitée, et charment par leur exécution. Les artistes en ce genre ont fait, pour la plupart, preuve de sérieuses études, dont ils sont récompensés par les applaudissemens de la foule et les suffrages des amateurs.

PORTRAITS.

M. AMAURY-DUVAL, *deux portraits d'hommes*. M. Amaury-Duval est sans contredit l'un de nos meilleurs peintres de portraits, mais son talent n'est pas de ceux qui plaisent à la multitude, et semble destiné à partager le sort de M. Ingres, son maître. Ses portraits d'hommes obtiennent d'honorables suffrages, mais ses portraits de femmes ne sont appréciés que des artistes. C'est tout l'inverse de M. Dubuffe. Le pinceau

de M. Amaury-Duval accuse des vérités que l'on voudrait bien se cacher à soi-même et aux autres. M. Dubuffe fait des mensonges dont on aime à être dupe : *yeux, port, teint, taille*, comme écrivait je ne sais plus quel poète, chez lui tout trompe, tout séduit.

A présent, mesdemoiselles, que vous dirais-je de ces MM. V., P., H., J., K., de ces marquises, comtesses, duchesses de C. de J., de B., de R., de D., qui sont à qui mieux mieux, vert, blanc, jaune, violet, rose ou gris, qui n'ont pas une goutte de sang dans les veines, pas un os à sa place ; vrais porte-manteaux exposés au salon pour étaler de brillantes toilettes, qui, en passant rapidement de mode, achèvent de les caricaturer ? En ayant fini avec l'huile, je terminerai la série des portraits par les miniatures, l'aquarelle et la porcelaine.

M^{me} DE MIRBEL tient toujours le sceptre de la miniature ; son cadre renferme des portraits de personnes de sexe et d'âges différens ; mais que son pinceau retrace les traits d'un officier général ou ceux d'une jeune femme, la même perfection se retrouve dans la touche, et la même vérité dans le coloris.

M^{me} DE LACÉPEDE est à l'aquarelle ce que M^{me} de Mirbel est à la miniature ; elle excelle surtout à reproduire les jolis minois et les poses gracieuses des enfans. On lui doit une nombreuse collection de petits anges, dont beaucoup, hélas ! sont déjà démons ou martyrs !

M^{me} CLÉMENCE TURGAN a parfaitement copié sur porcelaine le portrait de madame la duchesse d'Orléans, d'après Wintherhalter ; c'est un travail très-difficile que celui de la peinture sur porcelaine ; l'effet de la cuisson sur les couleurs, une affaire de pur raisonnement : le coup d'œil, le sentiment qui révèlent la vérité à l'artiste, n'y peuvent rien ; aussi est-il très-rare de rencontrer un résultat aussi satisfaisant que celui présenté par M^{me} Turgan.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Les Farfadets, ballet pantomime en trois actes, de MM. Cogniard frères ; ballet et mise en scène de M. Laureçon.

Les farfadets, vous le savez, mesdemoiselles, sont des petits démons ou esprits-follets, dont, à la campagne, les vieilles femmes racontent d'effrayantes histoires. Tantôt ils ont égaré des jeunes filles revenant de la veillée et les ont attirées dans le cimetière ; ou bien ce sont des voyageurs qu'ils ont détournés de leur route pour les conduire dans une mare... Les vieilles femmes ajoutent que quand ces farfadets ont mis les gens dans l'embarras ils en rient, et que le seul moyen de rompre le pouvoir de ces petits démons, c'est de leur jeter son couteau.

J'étais bien jeune lorsque, me promenant avec ma mère par une chaude soirée d'automne, je vis, le long d'un fossé, des petites flammes semblables à la lumière d'une bougie, mais hautes de douze centimètres et grosses à proportion, glisser, sautiller à la surface de la terre, tantôt ici, tantôt là... paraître, puis disparaître... Je me pressais avec effroi contre ma mère, lorsque pour me rassurer elle me dit : « Ces prétendus esprits-follets sont des vapeurs inflammables qui se dégagent des mares, des cimetières, et de tous les lieux renfermant des matières végétales ou animales en putréfaction. Ces vapeurs ne rient pas, ajouta-t-elle ; mais leur inflammation est quelquefois accompagnée d'un léger pétilllement semblable au bruit de l'éincelle électrique... » Revenons à notre ballet.

La scène se passe dans la campagne, aux portes de Séville. Au fond est une montagne, à droite une ferme, à gauche une cabane.

Pédro, jeune et brave tauréador, aime

la jolie Béatrix, fille du fermier Lopèz ; celui-ci la destine à Inigo, espèce de fat imbécile, mais riche et bourgeois de Séville. Cependant, voyant les pleurs de sa fille, Lopèz se laisse attendrir ; il promet à Pédro que, s'il sort vainqueur du combat de taureaux qui doit avoir lieu le jour même, s'il est couronné roi des tauréadors, Béatrix sera sa femme ; mais que s'il est vaincu, elle épousera Inigo. Pédro rentre dans sa cabane pour se préparer au combat, Béatrix, effrayée des dangers que va courir celui qu'elle aime, rentre à la ferme avec son père ; et Inigo, comptant sur un bon coup de corne pour le débarrasser de son rival, reste à se promener de long en large.

Des voleurs passent, se rendant aux courses, afin d'y exercer leurs talents. Ils l'entourent ; un voleur lui demande le chemin de Séville. Pour le lui indiquer, Inigo lève le bras... pendant ce temps on lui vole sa montre. Un second voleur lui fait la même question ; cela parait un peu louche à Inigo, qui cependant y répond, et lève encore le bras... on lui vole son mouchoir. Un troisième voleur lui fait la même question... pour cette fois, Inigo, trouvant qu'il a eu assez de complaisance comme ça, feint tout-à-coup un grand étonnement en regardant en l'air, tous les voleurs lèvent le nez... pendant ce temps il se sauve chez Lopèz. Les voleurs continuent leur chemin.

Le fermier, sa fille et Inigo sortent de la ferme. Voulant savoir s'il est l'heure de se rendre aux courses de taureaux, Inigo cherche sa montre... il ne l'a plus ! Un éternuement lui arrive, il cherche son mouchoir... il ne l'a plus !

On entend des fanfares, c'est le signal de la fête. Quelques Tauréadors viennent chercher Pédro dans sa cabane ; tout le monde part, excepté Béatrix ; la pauvre fille n'a pas le courage d'assister à un combat qui va décider de son sort. Elle était triste, agitée !... un farfadet sort d'un buisson. — Qui êtes-vous, lui demande Béatrix, éton-

née de son costume. — Un être qui voltige dans les airs, glisse sur les eaux, sur la terre. Quand les hommes sont endormis, je veille avec mes frères ; alors j'égare le voyageur, je ris de son infortune... mais toi, je t'aime, et je viens t'offrir ma protection. » D'autres farfadets accourent. Comme ils dansaient avec Béatrix pour la distraire, un bruit de pas se fait entendre... les farfadets s'éloignent. C'est Pédro, pâle, ensanglanté. Le jeune tauréador a été blessé par le taureau et renversé dans le cirque. Vaincu, déshonoré, il n'a plus qu'à mourir ! Béatrix pleure, elle se désole... Le farfadet reparait, il semble s'intéresser au sort des deux jeunes gens, puis il disparaît à l'approche de Lopèz et d'Inigo.

« Je n'ai que ma parole, mon pauvre Pédro, lui dit le fermier, Béatrix ne sera pas ta femme. » Inigo, prenant pour un consentement le silence désespéré de la jeune fille, engage Lopèz à venir souper chez lui pour célébrer les fiançailles ; le fermier accepte, ils rentrent se préparer au départ.

Ne pouvant supporter l'idée d'être témoin du bonheur de son rival, Pédro se décide à s'expatrier. Il va dans sa cabane chercher un bâton blanc, dit adieu aux lieux où s'écoula son enfance, adieu à la demeure de Béatrix, laisse couler ses larmes, et s'éloigne lentement. « Pauvre jeune homme ! » dit le farfadet, écartant les branches d'une haie et le regardant gravir la montagne, « je ne veux pas qu'il soit malheureux, je le réunirai à celle qu'il aime. » Il fait des signes à droite, à gauche ; des farfadets accourent : il en envoie un à la suite de Pédro pour veiller sur sa vie, et annonce aux autres qu'ils ont à se moquer d'un imbécile et à lui enlever sa fiancée. Les petits démons vont se cacher en attendant leur proie.

Il fait nuit, Lopèz, sa fille et son gendre futur sortent de la ferme pour se rendre à Séville. Lopèz, couvert de son manteau, muni d'une lanterne, dit qu'il va marcher devant.

« C'est ça, » répond Inigo, armé d'une carabine contre les voleurs, et prenant la main de Béatrix, « vous nous guiderez. »

Ils marchent. Un farfadet souffle la lanterne de Lopez, qui continue son chemin sans regarder derrière lui. Inigo s'arrête. « Señora, dit-il à sa fiancée, je ne vois plus la lanterne de votre père. » A droite une lumière paraît sur la tête d'un farfadet. « Venez, Béatrix, je vois la lanterne. » Le farfadet se cache. Inigo s'arrête encore. A gauche une autre lumière paraît sur la tête d'un autre farfadet. « Votre père est ivre, Béatrix, il va tout de travers. » Inigo allait suivre cette dernière clarté, lorsque tous les farfadets apparaissent ayant chacun une lumière sur la tête. « Que diable ! s'écrie Inigo se frottant les yeux, votre père n'avait pourtant pas cent lanternes ! Les farfadets disparaissent, un seul reste, qui se dirige vers la montagne, la gravit, suit le chemin qu'a suivi Pédro. Inigo, tenant toujours Béatrix par la main, suit le farfadet, et ils s'en vont ainsi par la droite, tandis que Lopez a pris par la gauche.

La lune brille au ciel, on aperçoit des ruines, un couvent sur la droite, au fond sont des tombeaux. Pédro est tombé, endormi de fatigue et de douleur, devant les portes du couvent. Les voleurs, profitant de cette solitude, viennent partager ce qu'ils ont butiné aux courses. Tandis que le chef distribue à chacun sa part, un farfadet vient l'enlever à mesure, si bien que chacun accuse son voisin de l'avoir volé, et que tous s'éloignent pour se battre.

Pédro se réveille. La vue du couvent lui semble un ordre du ciel et décide de son sort : il consacrera à Dieu le reste de ses tristes jours. « Je m'y oppose ! » dit, sortant de derrière une colonne, le farfadet chargé de le protéger. Puis il disparaît, revient sous les habits d'un moine, et se montrant à Pédro. « Que voulez-vous, mon frère ? lui demande-t-il. — Me faire moine. — Je vais vous présenter à notre supérieur. »

Des farfadets déguisés en religieux se

présentent ; l'un d'eux tient un livre ouvert ; un autre force Pédro à détacher de son cou un ruban que lui a donné Béatrix. Le pauvre jeune homme baise ce ruban, le remet au moine en essuyant une larme, se met à genoux, jure sur le livre (qu'il croit être le livre des Évangiles) de se consacrer à Dieu le reste de ses jours, puis il suit les faux moines, qui l'emmenent dans le couvent.

Guidés par la lumière du farfadet, Inigo arrive avec Béatrix ; tous deux sont excédés de fatigue. Le farfadet se cache : « Où sommes-nous ? demande Béatrix. — Attendez, que je prenne connaissance des lieux... » Il se trouve nez à nez avec une statue de moine à genoux sur une tombe. « Cette maudite lumière nous a joué un tour infâme, señora, nous sommes à trois lieues de Séville, près du couvent des Franciscains. — Je veux retourner chez mon père. — Mais, señora, je suis éreinté. — Je partirai seule. — Allons ! je vous suivrai. »

Le jour commence à paraître ; un farfadet écarte les branches d'un arbuste, et laisse tomber le ruban de Pédro aux pieds de Béatrix, qui le ramasse avec joie. « Quand vous voudrez partir, señora ! lui dit Inigo, je suis prêt. — Je ne veux plus. — La femme est une girouette, » murmure Inigo, s'arrangeant pour dormir, la tête appuyée sur un potiron sauvage, et croyant que sa fiancée, de son côté, en fait autant. Mais Béatrix qui sait que Pédro est dans ces lieux, s'est mise à sa recherche.

C'est en vain que le pauvre Inigo veut dormir ; les esprits follets apparaissent et le tourmentent en cent façons. Ce n'est pas tout, les voleurs reviennent, et, pour dernière niche, le farfadet fourre dans les poches d'Inigo les bijoux qu'il leur a volés, puis tous les farfadets disparaissent. Alors les brigands aperçoivent Inigo endormi ; ils le fouillent pour le voler... O surprise ! ils retrouvent leur butin. Cette fois, le fiancé de Béatrix est réveillé plus

rudement ; il reconnaît ceux qui lui ont pris son mouchoir et sa montre ; mais ils l'accusent à leur tour de les avoir volés. Alors ils l'attachent à un arbre, Inigo se démène comme un beau diable ; le chef des voleurs s'arme de sa carabine, le vise au front : Inigo ferme les yeux ; le farfadet, caché derrière l'arbre, lui place sa main sur le front ; le coup part... le farfadet reçoit la balle dans sa main et la rejette aux pieds des voleurs, qui, attribuant ce miracle au voisinage du couvent, s'éloignent avec crainte et respect.

Inigo se croyait mort. Les farfadets le détachent... il ouvre enfin les yeux, et leur demande ce qu'est devenue Béatrix, sa fiancée. « Je vais te montrer une jeune fille bien plus belle, » lui dit le farfadet.

Il lui amène une sylphide. L'imbécile en devient amoureux. « Renonce à ta fiancée, et cette jeune fille est à toi, » ajoute le petit démon. Inigo hésite un instant, puis accepte ; mais il lui fait observer que la jeune fille a des ailes. En ce moment une autruche traverse les airs. « Tu peux, si tu le veux, avoir les ailes de cet oiseau, » dit le farfadet. Inigo prend son fusil, tire sur l'autruche, qui va tomber au loin. Deux farfadets rapportent chacun une de ses ailes qu'ils fixent aux épaules d'Inigo : la sylphide s'envole, Inigo court... ou plutôt vole après elle, et tous deux disparaissent dans les airs.

Béatrix, aidée par le farfadet, a retrouvé Pédro. Hélas ! maintenant un obstacle les sépare à jamais ! il n'y a plus d'espoir de bonheur pour la pauvre fille. Dans sa douleur, Pédro rétracte ses vœux, se dépouille de sa robe, la foule aux pieds... Le tonnerre gronde, la nuit remplace le jour, les cloches tintent d'un son lugubre ; Béatrix, à genoux, prie Dieu de pardonner à Pédro : les tombeaux s'ouvrent, les ombres des moines en sortent ; un spectre s'avance, fait lever la jeune fille, lui prend la main qu'il met dans celle du tauréador... Un coup de tam-tam se fait entendre... Le

jour remplace la nuit, les linceuls des ombres disparaissent, et laissent voir autant de gentils farfadets groupés autour des deux amans, fort étonnés et fort heureux d'apprendre que les vœux, les moines, n'étaient que ruses inventées par les petits démons.

Maintenant nous sommes au milieu des nuages. Inigo n'a pu rejoindre sa sylphide ; mais en revanche il a rencontré un énorme vautour, dont il est poursuivi. Les nuages se dissipent ; nous nous retrouvons auprès de Séville ; Lopéz et des paysans sont à la recherche de Béatrix ; ils aperçoivent Inigo suspendu aux serres du vautour ; une de ses ailes tombe, et bientôt il dégringole lui-même sur la terre, où deux paysans le ramassent, et quand il vient pour se jeter dans les bras de Lopéz : « Ma fille ! ma fille ! » lui crie le malheureux père, s'armant d'un bâton pour le frapper... Un farfadet arrête le bras de Lopéz. « Tu cherches ta fille ? lui dit-il, je vais te la rendre. »

Nous nous trouvons dans le palais des farfadets : Béatrix et Pédro tombent aux genoux de Lopéz, qui unit ses enfans, les relève et les presse sur son cœur. Inigo, lui aussi, s'était mis à genoux, mais il se relève tout seul, avec dépit, en voyant les farfadets lui rire au nez.

Ce ballet-pantomime finit par un magnifique tableau : des esclaves portant des faisceaux de lumière viennent former, au milieu du théâtre, un grand candélabre humain ; les farfadets se groupent à l'entour, tandis que de jeunes sylphides planent au milieu des airs.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Mélanges.

LES FESERESSES DE COUVRE-CHIEFS.

Dans les poudreux et respectables volumes où de naïfs chroniqueurs, de laborieux historiens nous ont transmis de si précieux matériaux pour nos annales, nous pouvons aussi trouver matière à d'intéressantes et instructives exhumations. Nous commencerons aujourd'hui par raconter ce qu'étaient au moyen âge, en France, les marchandes de modes.

Quoique les dames d'alors n'eussent guère moins de vanité et de coquetterie que celles de notre siècle, elles ne pouvaient diversifier beaucoup la coupe ou l'étoffe de leurs robes, à peu près taillées sur un modèle uniforme, surtout chez les bourgeoises. C'était dans leurs *couvre-chiefs*, *chapels* et *chapelets* ou *chapiaux*, qu'elles pouvaient le mieux varier leur fantaisie et faire admirer leur richesse ou leur goût. Aussi le registre des arts et métiers de Paris, rédigé par le prévôt Étienne Boileau, sous le règne de saint Louis, distingue-t-il plusieurs classes d'ouvrières toutes occupées à confectionner les coiffures des nobles dames. On comptait d'abord les *chapelières de soie*. Ici nous ferons remarquer que la soie étant alors une marchandise précieuse tirée à grands frais des pays étrangers, les réglemens défendaient aux femmes qui la travaillaient de la donner en gage ou de la vendre sous main, comme aussi aux maîtresses *chapelières* de l'acheter chez des Juifs, des Lombards, ou des *fileresses* (fileuses), mais aux merciers à qui était réservé le commerce de cette matière coûteuse. Une autre étoffe pour coiffure, non moins coquette que la soie, était l'*orfrois*, ou broderie en or et en perles, que façonnait encore une corporation spéciale, celle des *feseresses de chapiaux d'orfrois*.

Le paon jouissait chez nos pères d'une grande considération. Aux jours de festins

solennels il occupait sur la table la place d'honneur, étalant dans un vaste plat d'argent ses brillantes couleurs, et pour un chevalier le serment prononcé sur le paon était inviolable. Ses plumes aux reflets d'azur et d'ors'employaient au même usage que nous employons les plumes d'autruche. Cette mode avait donné lieu à un métier particulier, celui des *chapelières de paon*. L'histoire nous a même conservé le nom d'une de ces marchandes parisiennes, *Geneviève la paonière*, qui, avec l'argent qu'elle avait gagné à ce commerce, fit bâtir une chapelle à sa patronne. La fabrication des *chapels de paon*, élégantes couronnes ornées quelquefois de broderies et de dorures, jouissait d'assez grands privilèges : les ouvrières ne payaient aucun droit d'entrée ni de sortie pour leurs marchandises ; elles pouvaient travailler de nuit comme de jour, faveur refusée à bien des métiers, mais elles devaient être loyales dans leur commerce ; car « les chapelières de paon, disent les réglemens, mettent leur chapiau estain doré, *liquex* (lequel) estain n'est pas leur argenté, avant qu'il soit doré, l'*œuvre* (l'œuvre) est fause et doit être *arse* (brûlée), et la chapelière sera à cinq sols d'amende à poier au roy. »

Les trouvères et les troubadours vainqueurs dans les jeux ou concours littéraires étaient couronnés d'un chapel ou couronne de paon qu'ils portaient tout le jour de leur triomphe et conservaient ensuite avec soin comme un précieux souvenir ; mais, à ces riches ornemens, les gentilles dames préféraient, dans la belle saison, des chapels de fleurs naturelles et surtout de roses. On voit même dans les vieux romans en vers que les deux sexes également portaient ces couronnes. Aussi existait-il une corporation de *chapelières de fleurs*, soumise à des statuts peu rigides, « parce que, disent les ordonnances, elle fut établie pour servir les gentils hommes et leurs dames. » Ce qui ferait penser que les bourgeoises de Paris ne se permettaient guère cette coif-

faire. Les fleurs, qui, l'été, servaient à joncher les appartemens à la place de la paille qu'on y étendait en hiver, se cultivaient dans les *courtils* ou jardins des environs de Paris. Il était défendu de les y cueillir ou faire cueillir au saint jour du dimanche, sous peine de 5 sols d'amende au profit du roi; mais ces fleurs entraient dans les murs et en sortaient sans acquitter aucun droit de péage. Les marchandes pouvaient vendre leurs *chapels* dans tout Paris en quelque lieu qu'il leur plût, et les ouvrir de jour comme de nuit; leur métier était *franc*, c'est-à-dire ne faisait point partie de ceux dont il fallait acheter du roi le libre exercice.

Les romans en vers, les chansons et les fabliaux offrent une foule de passages qui parlent de cette parure; nous y voyons même que les nobles damoiselles, les troubadours et les preux, n'en abandonnaient pas toujours la confection à des ouvrières, mais se faisaient honneur de leurs talens dans cette galante occupation.

Dans une chanson du XIII^e siècle, un chevalier raconte que chevauchant,

Par le tens bel d'un mois nouvel,

Et rencontrant en son chemin bergers et bergères, il s'arrêta, mit pied à terre et s'assit dans un bosquet; puis il ajoute :

Et chapel fis

De la fleur qui blanchois.

Dans un *fabliau* (conte), où le poète fait parler deux ménestrels rivaux, se prodiguant mutuellement le dédain et l'insulte, et faisant chacun un pompeux étalage de leur *gaie science*, l'un des concurrens se vante de savoir

Porter consels d'amors

Et faire chapelez de flors.

Un *lai* (poème) de la même époque nous représente quatre-vingts jouvencelles

Ki cortoisies furent et bêles

Et capcaus de roses avaient

En lor chief mis, et d'aigletier,
Por le plus doucement flairier (sentir).

Souvent le chapel de roses était l'unique dot d'une fille noble, le seul objet qu'elle pût recevoir de la main de son père ou de sa mère, lorsqu'elle perdait tout droit à leur succession. Dans les banquets de noces ou de fêtes, chaque convive portait un chapel de roses; et l'on en couronnait même les hanaps (1), les cornes à boire, et les vases qui contenaient le vin ou l'hypocras.

Ces couronnes étaient encore, avec celles de plumes de paon, le prix que les chevaliers ou les trouvères recevaient des mains des nobles dames, lorsqu'ils sortaient vainqueurs d'un tournoi ou d'une lutte poétique; et souvent un seigneur imposait comme redevance à son vassal, de lui apporter à certaines époques des chapel-de roses bien frais, bien parfumés. Exception, au milieu de cette foule de redevances ridicules ou honteuses auxquelles les lois de la féodalité soumettaient les tenanciers d'un fief.

La composition de ces couronnes n'était pas toujours une chose indifférente; elle exigeait au contraire de la part de l'ouvrière beaucoup d'intelligence, car chaque fleur avait un langage mystérieux, qu'empruntait souvent un galant fiancé, un chevalier respectueux et fidèle, imitant en cela les bouquets emblématiques, les *selam* de l'Orient dont les croisés leur avaient appris l'usage. Un chevalier partait-il pour une expédition lointaine, son chapel, formé des fleurs du cerisier ou du tendre *ne m'oubliez mie* (2), semblait dire à sa châtelaine : « Ayez de moi souvenance. » Avait-on demandé à une dame l'honneur de la servir, de porter ses couleurs dans un tournoi; en se montrant parée d'un chapelet de blanches marguerites, elle semblait répondre : « J'y penserai. » Les fleurs et les arbres avaient une signification : la captaive exprimait

(1) *Coupes*.

(2) *Le myosotis ou ne m'oubliez pas*.

la *discretion*, le coudrier la *réconciliation*, un bouquet de basilic était une déclaration d'*hostilités*, une grappe de lilas rappelait le charme d'une *première émotion*, l'aubépine était l'emblème de l'*espérance*, la pervenche des *doux souvenirs*, une branche de giroflée celui d'une *affection qui survivait au malheur*.

Mais ces usages d'une ingénieuse simplicité se perdirent peu à peu à mesure qu'on s'éloignait des beaux temps de la chevalerie et qu'on abandonnait le luxe de la nature pour celui de l'art.

Dès le quinzième siècle il n'est plus question des *chapeliers de fleurs*, dont le métier perdit toute son importance. Ce n'étaient plus que de simples *fleuristes*, tandis que les autres corporations de *chapeliers* étaient toujours occupées à façonner les couronnes ornées de rubans, de perles, de pierreries, l'orfrois étincelant et les

Tressoins fais subtilement
De fil d'or et de fil d'argent.

Un compte de dépenses de l'an 1351, rendu par Étienne de Lafontaine, argentier du roi Jean, nous apprend même que les marchandes de modes d'alors étaient parfois chargées de la fabrication des chapeaux d'hommes; et en effet il n'y avait pas trop de tous les talents d'une modiste consommée pour adapter et disposer convenablement les superfluités coûteuses que la vanité des grands accumulait sur une coiffure.

Lisez plutôt la description de ce chapel commandé par le dauphin, qui fut depuis Charles V, dit *le Sage*.

« Poitié (*payé*) à Kathelot la chapelière, pour un chapel de bièvre (*castor d'Europe*) (1) fourré d'armine, couvert par-

(1) Les bièvres se trouvaient jadis en France, spécialement dans les îles du Rhône; mais la consommation des chapeaux de feutre devint bientôt telle, qu'il fallut poursuivre ces industrieux et inoffensifs animaux jusque dans les lacs glacés du Canada.

dessus d'un raisin dont la tige estoit guipée d'or de Chippre, et les feuilles d'or soudé; ouvré (*travaillé*) pardessus d'or de Chippre, de grosses perles et de grenas, et les roses faictes et ouvrées de grosses perles, et par les costez avoit deux grandes feuilles d'or, semées de pierres esmaillées, et pardessus le chapel, en haut, avoit un dauphin faict d'or, tournant à vis sur un tuyau d'argent. Lequel chapel garny de boutons, de perles rondelettes et menues, d'orfrois et de grosses perles, mons le dauphin commanda à l'argentier. »

AUGUSTE DUMONCHAU.

Correspondance.

Voilà le chaud soleil et l'ombre des bois; voilà de belles nuits étoilées, de beaux jours au ciel bleu; l'air est embaumé par la rose des jardins et par les mille petites fleurs qui forment sa cour; chaque maîtresse de maison a fermé son salon et pris la clef des champs. Heureuses celles de nous qui possèdent un noble et vieux château, une riche villa, une maison modeste, voire même une chaumière ornée d'un arbre entouré d'un gazon frais... Qu'elles me plaignent, celles-là, autant que je les envie! moi, qui aux rayons du soleil n'oppose que mon ombrelle, qui n'aperçois le ciel qu'à travers persiennes et doubles rideaux, qui n'admire les étoiles que du haut d'une terrasse au quatrième étage, et ne respire l'odeur des roses qu'effeuillées dans les magasins de nos parfumeurs... Je t'assure qu'ainsi entassée, cette reine des fleurs a perdu toute sa poésie. Au moins s'il nous restait, à nous autres Parisiennes, les plaisirs de l'intelligence! mais tout nous manque à la fois. Les cours de M. Mennechet sont finis pour cet été; nous allons, mes amies et moi, nous exercer à lire à haute voix, en essayant d'imi-

ter sa diction sage, sa prononciation élégante et pure. Nous allons nous rappeler en causant ses savantes et amusantes leçons sur la littérature ancienne terminées par son jugement sur les poètes et les orateurs de la Grèce et de Rome, jugement qu'il a si spirituellement fait prononcer par les ombres de ces poètes et de ces orateurs, réunies devant le trône du dieu des enfers. Sais-tu que ces Grecs avaient bien de l'esprit ! Aristote surtout. On raconte que se trouvant un jour au milieu de ses disciples rassemblés pour l'entendre : « O mes amis, leur dit-il, il n'y a plus d'amis ! » Quelqu'un lui demanda un jour : « Pourquoi trouve-t-on du plaisir à regarder la beauté ? » Il répondit : « Question d'aveugle ! »

Je regrette bien ces élégantes matinées de M. Mennechet, et désire ardemment le retour de l'automne qui nous les ramènera. Ainsi la vie n'est qu'une suite de regrets et d'espoirs qui mutuellement se remplacent. Mon Dieu ! quand on vieillit, comme on apprend à réfléchir ! à se connaître !... Cela rend triste, n'est-ce pas... ? Mais l'on serait plus triste encore si l'on ne riait pas un peu quelquefois aux dépens de son prochain... Voyons si je pourrai effacer cette vilaine ligne qui a rayé ton front.

La vieille marquise de R.... a un salon ouvert tous les soirs ; on y joue au whist, on cause spectacles, politique, nouvelles, accidens, procès célèbres... c'est un journal dialogué. « J'ai un compliment à vous faire, madame, lui disait un soir un de ses habitués. — Oui, répondit-elle, mon cousin est nommé colonel d'une des régions de la garde nationale. » Comprends légions. Un de ses vieux amis, un ex-garde du corps, le chevalier de L... papillonnait autour d'une de nos élégantes. « Vous devriez monter à cheval, madame, lui disait-il en grasseyant. — Pourquoi cela ? — C'est que vous avez une tournure de

leste, élancée. Le plus amusant est ce riche propriétaire, M. R..., qui, se promenant un jour dans son parc, disait à son fils aîné : « Vois-tu ces hauts *peupliers* ? c'est avec cela qu'on fait des planches de *sapin*. » Les connaissances de M. R... en histoire naturelle me semblent de la même force que celles de cette duchesse qui, en 1830, s'étant retirée par économie dans ses terres, ne faisait pas servir de *canards* sur sa table, parce qu'elle attendait qu'ils fussent devenus des *oies*, afin de les vendre plus chers au marché.

Mais c'est mal de se moquer ainsi ; occupons-nous vite de nos travaux. Déplie ta planche VI, et prête-moi ton attention accoutumée.

Le n° 1 est le dessin d'un col en organdi ou en mousseline-gaze, que l'on brode au crochet sur un métier, ou en points de chaînette. Ce col se ferme sur la poitrine par des petits boutons et des brides. Tout dessiné, il coûte 1 f. 75 c. à la brodeuse.

Ce col se fait aussi double, en organdi, en mousseline-gaze ou en jaconas. On le coud double à points-devant, en laissant un rempli d'un centimètre de haut ; on s'arrête à l'un des côtés du devant, puis, par ce côté, on retourne le col et on le ferme à points perdus. Ce col ne s'adapte pas à un fichu de dessous, il se place tout uniment sur la robe. Il en est de même pour le col dont le modèle se trouve sous le n° 3 de la planche V ; mais ce dernier ne pouvant se boutonner, j'ai oublié de te dire que l'on y coud autour du cou une petite ganse de fil d'Écosse longue de 80 centimètres, terminée par deux glands, et que l'on noue ces ganses, qui retombent sur la poitrine. Mais si j'ai oublié ces quelques lignes utiles, j'en ai mis d'autres qui sont nuisibles, ce qui ne fait pas compensation. Ainsi, page 157, 2^m colonne, 5^m alinéa, à la 15^e ligne, à propos d'une chemisette, au lieu de : « On borde l'entournure avec un passe-poil ; on réunit sous le bras le devant au derrière de la che-

misette, » il fallait : *On borde d'un passe-poil l'épaulière et les deux côtés de la chemisette qui se trouvent sous le bras. On fronce, etc. Voilà ma bévue réparée.*

Le n° 2 est le dessin d'une manchette en organdi ou en mousseline-gaze, elle se brode comme le col. La paire de manchettes, toute dessinée, coûte 50 c. chez M^{me} Le-fèvre.

Cette manchette se fait aussi double en organdi, en mousseline-gaze ou en jaco-nas. Elle se coud de même que le col, et s'at-tache par de petits boutons et des brides.

Le n° 3 est le commencement d'un al-phabét qui se brode en points de chaînette avec du coton de couleur.

Mais voilà bien une autre bévue ! Il te faudra lire ainsi cet alphabét : A B C G : cette dernière lettre placée le haut en bas. D aussi le haut en bas, F E H I J. Ces let-tres ont le désavantage qu'on ne peut les lire que quand elles sont placées dans leur ordre accoutumé, et je les avais séparées pour les donner au graveur. Pardon, je ne le ferai plus !

Le n° 4 est un coin de mouchoir et sa bordure qui se continue tout autour. Il se brode en points de chaînette avec du coton de couleur. Ce mouchoir, en belle batiste, tout dessiné, coûte 6 fr. au coin de la place Vendôme.

Le n° 5 est un dessin de voilette en imi-tation d'Angleterre. Ce dessin se brode sur tulle de Bruxelles, avec application de mous-seline. Cette voilette doit avoir 40 centi-mètres de haut et 1 mètre 10 centimètres de large. Le pied de ce dessin se brode des deux côtés de la voilette. On la plisse à plis plats sur le chapeau, et elle retombe des deux côtés de la passe. Toute dessinée sur beau tulle, avec application de mousseline, cette voilette coûte 4 fr. 50 centimes.

Les n° 6 et 7 sont un fichu-canézou à coulisse. Tu prends une poignée de pe-tite ganse ronde de coton ; de 4 centimè-tres en 4 centimètres, tu places des mor-ceaux de cette ganse sur un corsage à dos

plat ; tu les y attaches avec des épingles, puis tu les coupes lorsqu'ils sont tous de la mesure exacte de ton dos. Tu en fais autant pour les deux devants. Tu achètes de la mousseline claire, tu tailles un dos et deux devants du double plus larges que ton corsage, et plus longs de 4 ou 5 cen-timètres. Tu prends le dos, je suppose, et, dans le sens où tu vois ces ganses sur le modèle, tu plies deux fois la mous-seline, en laissant entre chaque pli la largeur de 4 millimètres ; tu détaches de ton corsage la première petite ganse, tu la places au milieu de ces deux plis, tu les couds à surjet en y renfermant cette ganse et faisant glisser sur ta droite la mousseline à mesure que tu fais ton sur-jet ; puis tu arrêtes chaque ganse des deux côtés. Tu recommences 4 centi-mètres plus haut à former deux plis sur le dos, et tu détaches la seconde ganse. Lorsque tu as fini le dos et les deux devans, tu joins sur les épaules le dos aux devans, en y introduisant au milieu un passe-poil de mousseline ; tu bordes tout le tour de ce fichu-canézou par un passe-poil de mousseline que tu rabats en dessous ; sous ce passe-poil, tu couds une dentelle haute de 6 centimètres, froncée sur les épaules, à plat sur le dos et sur les côtés de la poitrine, puis froncée de même autour du cou et à plat sur le mi-lieu de la poitrine. A présent, tu tailles deux petites manches de mousseline que tu garnis d'une dentelle froncée, de même que celle des épaules, et tu couds ces man-ches au canézou de manière à ce que la dentelle ne dépasse celle du fichu que dans les proportions du modèle.

Tu peux ne mettre ni ces manches ni une grande dentelle, et coudre seulement tout autour sous le passe-poil une dentelle éga-lement froncée, haute de 2 centimètres. Il faut 4 fr. 50 c. de grande dentelle et 4 fr. 50 c. de petites.

Pour l'agrafe de ruban, achète 15 cen-timètres de canetille, 80 centimètres de ru-

ban large de 7 centimètres ; ôtes-en 20 centimètres ; des 60 qui te restent formes-en, sans des couper, six boucles de 10 centimètres chacune, que tu couds sur la canetille ; plie en deux les 20 centimètres, tourne le milieu autour de la dernière boucle, et laisse retomber les deux bouts de ce ruban.

Le n° 8 est une autre agrafe nommée *Mathilde*, qui pourrait remplacer l'autre agrafe, si tu ne mettais qu'une petite dentelle à ton fichu-canezou. Les premières boucles s'attachent dans le haut de la robe, et les dernières au bas de la pointe du corsage. Achète 1 mètre 88 centimètres de ruban large de 6 centimètres. Coupe d'abord deux morceaux longs de 20 centimètres, quatre longs de 24 ; forme quatre boucles avec les deux morceaux longs de 12 centimètres ; puis les quatre boucles avec les deux morceaux de 12 centimètres. Quand tu as attaché les deux petites boucles sur les deux plus grandes, tu plies en deux le mètre qui te reste ; tu tournes un des bouts autour des boucles du haut et autour de celles du bas, en ne laissant au milieu que l'espace qui se trouve entre le haut de ton corsage et la pointe du bas.

Les n° 9, 10 et 11 sont quelques-uns de ces mille petits nœuds que l'on attache aux bonnets du matin et sur le devant des fichus-canezous et des robes. Le n° 11 se place des deux côtés des joues, sous un chapeau, et des deux côtés d'un bonnet, au bas d'un de ces fichus : le ruban doit être large de 3 centimètres au plus. La longueur de la petite boucle est de 10 centimètres : les autres se grandissent dans les proportions du modèle.

Je vais maintenant me reposer en te détaillant quelques jolies toilettes.

Au dernier samedi du salon, une de mes amies avait une robe de gros-de-Naples lilas, chiné ; le corsage était fait sur les modèles n° 7 et 8 de la planche IV ; les manches amadis, sur le modèle n° 12, même planche ; une ceinture de gros-de-Naple lilas était nouée derrière et laissait tomber

deux bouts inégaux, longs de 12 et de 14 centimètres ; son écharpe était de gros-de-Naples pareil à sa robe, mais comme cette étoffe est très-étroite, l'écharpe était bordée au tour, à cheval, par un ruban de gros-de-Naples lilas, large de 7 centimètres, ce qui la rélargissait en cachant la lisière. Cette écharpe était froncée sur le cou, et des pattes de gros-de-Naples lilas retenaient ces fronces. Son chapeau en grosse paille cousue était orné de rubans de gros-de-Naples blanc, et une guirlande de petites plumes blanches, montée comme une guirlande de feuillage, entourait la forme ; des grappes de violettes de Parme se mêlaient à ses cheveux blonds et s'échappaient de dessous son chapeau.

Deux demoiselles en deuil l'accompagnaient. Elles avaient une robe de mérinos noir, le corsage sur les modèles n° 10 et 11, planche IV, les manches amadis, même planche. La jupe et le corsage, ouverts du devant, ainsi que l'ouverture des manches, étaient ornés de boutons de jais. Leur écharpe, formée de 2 mètres 50 centimètres de mérinos noir coupé en deux dans sa longueur, était effilée du bas sur une hauteur de 10 centimètres, et la laine nouée ensuite formait une frange. Elles avaient une capote à coulisse en crêpe noir ; dans les cheveux des grappes de violette violette. Le col, les manchettes étaient en mousseline double et empesée. Elles tenaient à la main des petits sacs de gros-de-Naples noir.

Devant marchaient un petit garçon et une petite fille qui se donnaient le bras avec un sérieux admirable.

Madame avait un pantalon blanc, des guêtres vertes, une jupe de taffetas écossais, un canezou de jaconas, à coulisses, les manches courtes, des mitaines de soie noire, un chapeau de paille cousue orné d'un velours vert, et au bas de chacune des deux longues tresses qui sortaient de dessous son chapeau, étaient attachées deux boucles de velours terminées par deux

bouts de velours inégaux longs de 15 à 20 centimètres.

Monsieur avait un pantalon rayé bleu et blanc, des guêtres grises, une chemise de foulard bleu à pois blancs, manchettes et jabot de batiste plissés à tuyaux d'orgue, cravate de batiste : le tout garni d'une petite dentelle; un chapeau gris à forme ronde et à larges bords.

Je compte aller bientôt au bal; je vais te dire ma toilette : une robe de mousseline ornée du bas, en comptant l'ourlet, de quatre plis, hauts de 7 centimètres, corsage sur les modèles n° 7 et 8, planche IV, manches courtes et bouillonnées d'après les modèles n° 13 et 14, même planche; une ceinture de gros-de-Naples bleu large de 6 centimètres et dont les bouts tomberont longs de 40 et de 50 centimètres; mes cheveux en bandeaux; sur mon front, une guirlande de myosotis, des mitaines de soie noire, des souliers de satin noir, et une écharpe de tulle noir, doublée de Florence bleu; le tulle formant l'ourlet et rabattant dessus la doublure.

Mon Dieu! que de choses j'aurais encore à te dire!... mais si tu étais ici, près de moi, que de choses j'aurais à te lire! des vers surtout! Qui donc a dit : « La poésie s'en va ! » Il y a un mois à peine que les Cloches de M. Auguste de Lacretelle font retentir les airs, voilà que M. Antoine de Latour vient nous faire partager ses douces et saintes émotions de la vie intime, et ses regrets, ses tristesses, loin du foyer; puis aujourd'hui ce sont MM. Émile et Antoni Deschamps, ces deux frères d'esprit, de talent et de cœur, qui, se tenant par la main, nous présentent leurs poésies.....

Adieu donc! je te quitte pour lire ces beaux vers!

J. J.

Éphéméride.

HISTOIRE.

L'an 1520, le 7 juin, entrevue de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de François I^{er}, roi de France, entre Guines et Ardres, dans une plaine qui fut appelée le CAMP DU DRAP D'OR, parce que le roi de France avait une tente d'or, et que les courtisans firent tous leurs efforts pour approcher de son luxe.

L'émulation fut telle que plusieurs, dit Martin du Bellay, y portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules. On raconte que le roi d'Angleterre prit un jour le roi de France au collet, et lui proposa de lutter. Le défi accepté, Henri VIII donne à François I^{er} deux crocs-en-jambe, François les esquive et jette l'Anglais par terre, en lui donnant, dit Fleurang, un merveilleux saut.

L'empereur Charles-Quint, qui craignait les effets de cette entrevue, avait cru devoir la prévenir, s'il ne pouvait la rompre. Comme il allait par mer se faire couronner en Allemagne, il passa par Douvres, et s'assura qu'il ne se traiterait entre les deux rois rien de contraire à ses intérêts; en effet, l'entrevue se passa en fêtes, et les affaires politiques y eurent peu de part.

Mosaïque.

La pudeur est le courage des femmes.

La boue cache un rubis, mais ne le tache pas.

Le secret le mieux gardé est celui qu'on ne dit pas.

Travaille. Dieu, vois-tu,
Fit naitre du travail, que l'insensé repousse,
Deux filles : la Vertu, qui fait la gaité douce;
Et la Galté, qui rend charmante la vertu.

Les cinq sœurs d'York.



Auguste Meyer

3^e des Demoiselles 9^e année 7^e 1^o

Im. J. Levaux, Bénard et C^o

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Des Églises de Paris.

NOTRE-DAME DE PARIS.

(Troisième article.)

Quelques auteurs ont pensé qu'au VI^e siècle l'église Saint - Vincent - Sainte - Croix (Saint-Germain-des-Prés) avait servi de cathédrale à la ville de Paris; mais les autorités sur lesquelles ils s'appuient ne semblent pas d'un grand poids, et d'ailleurs il est peu probable qu'un édifice situé en dehors de la Cité ait été employé comme église épiscopale. Paris avait un évêque avant Clovis, et cet évêque avait une cathédrale, grande ou petite, avant le règne de Childébert, fondateur de Saint-Germain-des-Prés. Quelques indications données çà et là dans les histoires contemporaines, aussi bien que dans les chartes et les diplômes recueillis, viennent à l'appui de notre supposition. Il est question, en maint passage, d'une basilique de Saint-Étienne c. Sainte-Marie. Le roi Charles le

IX.

Chauve la désigne au moins sous ces deux noms à la fois; et bien que nous manquions des documens nécessaires pour discuter sérieusement la question, et savoir si par ces deux noms on indiquait deux églises distinctes, ou seulement deux consécérations différentes, bien que nous ignorions absolument la date précise de la fondation, nous ne pouvons douter qu'il y ait eu une église dans la Cité; nous pouvons croire que cette église était cathédrale, et nous pouvons la regarder comme assez ancienne, puisque nous savons qu'elle fut bâtie sur l'emplacement d'un autel consacré aux divinités du paganisme.

Au XVII^e siècle, on exécuta dans la cathédrale des travaux qui avaient pour objet la construction d'un caveau destiné à servir de sépulture aux archevêques, et en creusant on retrouva plusieurs des pierres qui avaient formé cet autel; quelques-unes offrent des bas-reliefs, d'autres sont couvertes d'inscriptions. On les a examinées avec soin, de cet examen en a tiré des conclusions importantes pour l'histoire. Et d'abord il a été prouvé que cet autel avait été élevé sous le règne de Tibère, par les bateliers parisiens. On s'est assuré que ces bateliers formaient une corporation qui exerçait une certaine influence sur le commerce du bassin de la Seine, et dont l'existence s'est prolongée fort au-delà de l'invasion franque. En se-

cond lieu, le seul examen de ces pierres est venu confirmer le fait de la facilité avec laquelle les Romains admettaient le culte des divinités étrangères. A peine un siècle s'était-il écoulé depuis la conquête de Jules-César, et déjà l'on voyait les dieux du Capitole et ceux de la Gaule figurer ensemble dans les bas-reliefs de cet autel. Ce curieux monument est aujourd'hui dans l'une des salles de l'École des Beaux-Arts; et si nous sommes bien informé, il doit être transporté au palais des Thermes, où serait fondé un musée d'antiquités nationales, analogue à celui que M. Alexandre Lenoir avait formé aux Augustins.

Comme on voit, les sept premiers siècles de l'histoire de la cathédrale de Paris présentent bien peu de faits qui soient dignes de fixer l'attention; encore était-il nécessaire de rappeler ces détails. Nous l'avons fait avec toute la brièveté possible, sachant bien que de longues discussions archéologiques plairaient peu à nos jeunes lectrices, et ne trouvant pas au surplus une grande utilité à les fatiguer de nos conjectures sur les détails de sculpture.

A la fin du XII^e siècle, la fièvre des Croisades se ralentit; au milieu du XIII^e, l'exemple de saint Louis fut impuissant à ébranler les masses, devenues indifférentes au sort de la Palestine; mais l'esprit religieux trouva une ample compensation dans la naissance du mysticisme. A la voix de saint François d'Assise, le monde chrétien sembla renoncer à la terre pour s'élançer vers le ciel. L'architecture prit un nouvel essor : grands et petits voulurent contribuer à doter la religion de temples qui fussent dignes d'elle; ceux qui ne pouvaient tailler et façonner les pierres s'attelaient aux chariots destinés à les transporter. C'était assurément un spectacle sublime que celui de populations entières s'unissant pour ce pieux travail, et le regardant comme un bonheur qu'on devait refuser aux impénitens. La foule procédait, silen-

cieuse et recueillie, à l'accomplissement de son œuvre, et dès que venait la nuit, nombre de gens veillaient, cierges allumés, près des matériaux destinés à la maison du Seigneur. Cette ferveur gagnait jusqu'aux artistes. On trouve rarement sur les églises gothiques du beau temps les noms des architectes et des sculpteurs, et cependant on peut remarquer des chefs-d'œuvre dans les parties les moins accessibles de ces édifices. Un clocheton placé hors de la portée de l'œil est travaillé avec le même soin, la même délicatesse que s'il devait être regardé et admiré à chaque instant; cela vient, comme l'a dit M. Caumont, de ce que, dans cette période éminemment catholique, il n'y eut point d'individus pour ainsi dire, mais des confréries où l'on mettait en commun non seulement sa vie, ses biens, ses espérances, mais encore ses pensées, son âme, son génie.

L'existence de Notre-Dame de Paris est en partie due à ce génie enthousiaste du XIII^e siècle; mais, dès l'an 1163, les fondemens de cette admirable église avaient été jetés. Avant de suivre l'histoire de cette gigantesque construction, il sera peut-être utile de faire connaître les ressources dont pouvaient disposer les chanoines de la cathédrale et l'évêque de Paris. Un document authentique nous apprend qu'au X^e siècle l'évêque possédait un tiers de la ville de Paris. Le chapitre avait sans doute de grands biens aux abords de la basilique, et sa puissance s'étendait au loin. Créteil lui était soumis, et Louis VII fut obligé de payer un repas qu'il y avait pris. Il était important pour le chapitre de ne pas souffrir qu'on exerçât sur ses vassaux le droit de pourvoirie, dont les souverains du moyen âge faisaient un abus souvent fort pesant pour les masses. Quant au droit de juridiction des chanoines, il ne saurait être nié, et Blanche de Castille fut seule assez hardie pour faire enfoncer les portes d'une prison, où le chapitre retenait les malheu-

reux qui avaient encouru les rigueurs de sa justice.

La population de la capitale augmentait de jour en jour ; l'ancienne église devenait insuffisante à ses besoins, et d'ailleurs elle tombait en ruines. Maurice de Sully, alors évêque de Paris, conçut le projet de la remplacer par une nouvelle cathédrale, à laquelle il résolut de donner des proportions colossales. Le peu de solidité du terrain sur lequel il voulait bâtir l'obligea d'employer un nombre prodigieux de pilotis ; mais on était moins soucieux alors qu'on ne l'est aujourd'hui, de se mettre à l'abri des inondations. Les travaux exécutés au temps de Maurice de Sully furent commencés de telle façon, que le bas de son église était fort près du niveau de la Seine. Un perron conduisait au portail ; il n'avait pas moins de douze marches ou degrés, et pourtant il a disparu sous les élévations successives du sol de la Cité. L'entreprise fut au demeurant conduite avec activité ; et dès l'an 1183 le grand autel put être consacré, ce qui donne à penser que le chevet de l'église était terminé. L'évêque avait fait commencer en même temps un palais, qu'il destinait à servir d'habitation à ses successeurs. Mais il mourut en 1196, et les travaux restèrent suspendus jusqu'au règne de saint Louis. Une inscription placée sur la porte méridionale nous apprend que cette partie de l'édifice n'était pas encore commencée en 1257. Jean de Chelles en dirigea depuis la construction.

Rien n'est imposant comme le portail de Notre-Dame. Large de cent vingt pieds, il donne entrée dans l'église par trois portes en ogive, inégales de hauteur, de largeur, et diversement enfoncées dans l'épaisseur des murs, ornées avec une prodigieuse variété, et néanmoins cadrant avec l'ensemble du monument. Au-dessus de cette première ordonnance règne une rangée de vingt-sept niches élégantes, où se trouvaient, avant les révolutions, les statues de nos rois, depuis Childébert jusqu'à Philippe

Auguste. Cette première galerie est surmontée d'une rose, dont le diamètre a quarante pieds, et qui, travaillée avec une délicatesse admirable, est encore ornée de vitraux du moyen âge. Deux roses semblables se trouvent aux extrémités du transept. Mais ce n'est pas assez de ces deux étages de merveilles ; un troisième étage est composé de trente-quatre colonnes d'une extrême ténuité comme diamètre, d'une hauteur considérable, et néanmoins formées d'une seule pierre pour la plupart. Ces colonnettes soutiennent des arcs en tiers-point, ouvragés comme de la dentelle, et qui servent de point d'appui à une galerie munie d'une balustrade. Ce n'est qu'au-dessus de cette galerie que naissent les deux tours.

Arrivé là, on peut considérer avec étonnement cette multitude de clochetons et d'arcs-boutans, qui, tout en contribuant à la solidité des bâtimens, leur donnent un aspect si léger, si aérien. De là, on peut voir à loisir cette toiture si justement appelée la forêt de châtaigniers, et recouverte de douze cents plaques de plomb. Et puis on regrette la flèche qui se dressait autrefois au point d'intersection de la grande nef et du transept ; mais on regrette plus encore le temps où l'on faisait de grandes et belles églises, où la forêt transportait les montagnes. J'ai eu le bonheur de visiter, dans la tour du sud, une délicieuse chapelle ignorée des curieux. Là, se rassemblent des jeunes gens que le monde n'a pu éloigner de la religion, et qui viennent chercher dans les méditations de l'Évangile des consolations et des espérances.

Mais il est temps de quitter les tours et le portail pour entrer dans l'église. La première impression y est pénible ; un ignoble badigeon a blanchi cet intérieur, que la couleur sombre des siècles devait rendre si imposant. L'épaisse matière de ce barbouillage infâme cache d'ailleurs les nervures les plus fines, et détruit mille détails de sculpture. Tout est gâté, en un mot ; et

pour s'en convaincre, il suffit de regarder quelques statuette que le moulage a débarrassées de cet enduit malencontreux. Bientôt cependant l'imagination vient à l'aide du visiteur ; il se figure ce qu'était Notre-Dame il y a un siècle ; il parcourt les cinq nefs, et examine les cent vingt gros piliers qui les séparent. Son œil erre à travers les énormes voûtes qui les surmontent, comme dans un ciel infini. La lumière entre dans l'église par cent treize fenêtres ogivales (nous ne comptons pas ici ses trois roses), et plusieurs de ces fenêtres ont gardé les vitraux qu'avait donnés Suger à la cathédrale de Paris. Mais le cœur nous a saigné quand nous avons vu les prétendus embellissemens dus au vœu de Louis XIII. Peut-on croire qu'on ait détruit un grand autel, en harmonie avec le reste de l'édifice, pour le remplacer par un autel orné à la grecque ? Peut-on se persuader qu'on ait fait disparaître une portion considérable des bas-reliefs peints qui ceignaient extérieurement le chœur, et cela pour mettre à certaines places des grilles en fer poli, des barreaux unis et droits comme ceux d'une geôle ? Il faut voir cela pour le croire !

Nous écrivions un volume si nous voulions parler de tous les bas-reliefs, de toutes les statues qui nous ont frappé dans cette vaste basilique. Nous nous bornerons donc, mesdemoiselles, à vous prier d'examiner avec soin les sculptures des trois portes principales, celles qui entourent le chœur, et enfin celles qui se trouvent au dehors de l'église, du côté du nord. Ces dernières appartiennent à la renaissance.

Notre-Dame avait un trésor immense. On y voyait des crosses, des chappes, des mitres, des reliquaires, des livres d'église imprimés et manuscrits de tous les temps. L'émeute a fait de tout cela un auto-da-fé en 1831 ; elle aurait détruit la couronne d'épines de Notre-Seigneur Jésus-Christ si un sacristain n'eût trouvé moyen de la cacher ; elle n'a pas même épargné le man-

teau impérial de Napoléon. Oui, le manteau qui a servi au sacre a été mis en pièces par une foule aveugle qui faisait pourtant profession d'enthousiasme pour le vainqueur de Marengo et d'Austerlitz.

HENRI PRAT,
Professeur d'histoire.

Revue Littéraire.

Etudes sur la Bretagne.—Jeanne de Montfort (époque guerrière, 1342), par M. Pitre-Chevalier. Coquebert, éditeur, 48, rue Jacob.

Jean III, dit le Bon, duc de Bretagne, touchait à la fin de sa carrière, et comme il n'avait point d'enfans, de nombreuses ambitions s'agitaient dans l'ombre pour s'assurer son héritage. D'abord venait Jean, comte de Montfort, son frère puiné, mais d'un autre lit ; puis une jeune fille, Jeanne de Penhièvre, sa nièce, orpheline de Guy de Bretagne ; et enfin, le cruel et sombre Philippe VI, roi de France ; mais à voir l'empressement respectueux des courtisans auprès de Jeanne de Penhièvre, on pressentait que le vœu secret de Jean III était de lui assurer la couronne.

Déjà projetant de faire servir cette enfant à l'accomplissement de son ambition, le comte de Blois, neveu de Philippe VI, aspirait, pour son jeune frère, Charles de Blois, à l'alliance de Jeanne de Penhièvre ; on assurait même que le vieux duc de Bretagne consentait à cette union, et que les états de Rennes seraient bientôt consultés à cet égard.

Les choses en étaient là, lorsqu'en l'année 1329, Jean, comte de Montfort, obtint la main de Jeanne de Flandre, fille du prince Louis, comte de Nevers et de Rethel. Le mariage allait être célébré dans

la cathédrale de la ville de Chartres; Philippe VI, Jean III et le prince Louis de Flandre assistaient, avec leur suite de nobles seigneurs, à cette cérémonie, et jamais le bon peuple chartrain n'avait vu réunion plus nombreuse et plus éclatante. Le comte de Montfort était le plus beau cavalier du cortège; Jeanne de Flandre en était aussi la plus belle et la plus noble dame; mais le peuple remarqua avec sa sagacité ordinaire l'expression de tristesse qui se peignait sur les traits de la fiancée. En effet, il se répandit bientôt que Jeanne de Flandre venait de tomber évanouie sur le seuil de la cathédrale, et que la princesse avait été transportée à l'hôtel-de-ville.

Cet événement, dont la cause demeura inconnue, plongea tout le monde dans la consternation; la superstition lui prêta ses terreurs. On se rappela avec effroi que, pendant la marche du cortège, trois chevaux, ceux du duc de Bourgogne, du roi de France et du comte de Montfort, avaient refusé de passer sous l'arc de triomphe élevé pour la fête, et chacun tirait de ce bizarre incident les plus effrayans présages.

C'est qu'il y avait un an environ, Hugues de Caverley, jeune seigneur anglais, s'était épris pour Jeanne de Flandre d'une passion violente; mais comme il n'était pas d'une noblesse assez élevée pour l'honneur d'une telle alliance, une séparation fut convenue, pendant laquelle Hugues de Caverley devait retourner en Angleterre combattre dans la guerre qu'Édouard III avait entreprise en Écosse, et y gagner le titre de comte qui lui ferait obtenir la main de Jeanne de Flandre.

Sir Hugues partit. Mais un an tout entier s'écoula sans qu'on entendit parler de lui. Alors Jeanne dut croire à l'oubli de Caverley, et effacer de son cœur ce premier amour. Le comte de Montfort s'étant présenté, comme il était noble et doué de grandes qualités guerrières, le frère de Jeanne l'avait accepté pour époux de sa sœur.

Montfort conduisait donc à l'autel sa belle fiancée, lorsque le souvenir assoupi de Caverley se réveillant en elle l'avait fait tomber évanouie. Le lendemain Jeanne avait vaincu ce sentiment indigne de ses nouveaux devoirs, lorsque Hugues de Caverley, pâle, couvert de poussière, arriva... Jeanne était comtesse de Montfort, et le souvenir de Caverley venait d'être à jamais banni de son cœur.

Quelques années après, Jean III, sentant approcher sa fin, voulut assurer l'héritage de sa couronne à Jeanne de Penthièvre; et bien qu'il éprouvât une antipathie secrète pour son frère, le comte de Montfort, il sentit la nécessité de ne pas lui rompre ouvertement en visière. Il rassembla donc tous les amis et partisans du comte, leur donna à entendre que ce dernier hériterait du trône de Bretagne, et leur fit jurer fidélité au successeur qu'il choisirait; puis il convoqua les états, leur proposa Jeanne de Penthièvre, leur fit désigner pour son époux Charles de Blois, neveu de Philippe VI; et le roi de France, voyant avec joie le duché de Bretagne passer ainsi dans sa famille, envoya aussitôt Charles de Blois épouser la nièce de Jean III.

Le comte de Montfort ne se tint cependant pas pour battu: les ruses de Jean III, le serment fait par les grands vassaux, rien ne l'effraya. De concert avec sa femme, dont le caractère héroïque ne devait pas tarder à se montrer, il avait pris la résolution de placer sur sa tête la couronne de Bretagne. Enfin, Jean III mourut en 1341. Aussitôt Montfort se présente résolument à Nantes: les Nantais l'accueillent en triomphateur; de là il court à Limoges, qui faisait partie des possessions de Jean III; les Limousins lui ouvrent les portes et les trésors de leur ville. Philippe VI et le comte de Blois demeurent interdits; la France et la Bretagne attendent et se demandent où s'arrêtera ce nouveau conquérant. L'armée de Montfort se grossit; elle prend la ville de Brest, où commande le brave Garnier de

Clisson; elle va à Rennes, et, après un sanglant assaut, Montfort entre vainqueur dans cette capitale de son duché : là, enfin, il s'arrête, et remet au fourreau sa victorieuse épée.

Jusque là le sort l'avait servi selon ses souhaits; mais il pouvait l'abandonner, et si le roi de France se livrait à un esprit de vengeance, la Bretagne pouvait être bientôt mise à feu et à sang. Pour prévenir ce malheur, eu plutôt pour se mettre en mesure de lui résister, le comte de Montfort rechercha l'alliance d'Édouard III, roi d'Angleterre. Il alla trouver ce prince qui l'accueillit gracieusement, et lui promit des troupes et de l'argent; car Édouard, qui ambitionnait la couronne de France, n'était pas fâché de trouver l'occasion de s'immiscer dans les affaires guerrières du continent. Le comte de Montfort revenait confiant dans l'avenir, lorsqu'il fut cité à comparaitre devant le roi de France et les pairs du royaume, pour voir débattre ses droits et ceux de son rival. Il ne se rendit pas à cette citation, fut condamné par défaut, et, en conséquence, déclaré déchu de tous ses droits sur la Bretagne.

Alors commença, dans ce malheureux pays, une lutte terrible entre le comte Charles de Blois et le comte de Montfort.

L'un défendait les droits de Jeanne de Penthièvre, qui étaient devenus les siens; l'autre soutenait la vieille indépendance de la Bretagne, dont il était le seul et dernier représentant; mais il avait pour lui sa femme, Jeanne de Montfort, dont l'âme élevée et le courage pouvaient le soutenir dans les circonstances les plus difficiles.

Ce fut un grand et terrible spectacle offert au monde, que ces prétendants tous deux jeunes, braves, doués des plus belles qualités, tous deux marchant au combat avec la même devise, le même cri de guerre, et suivis de soldats de la même nation. Puis, comme deux corbeaux avides, deux rois : Édouard III d'Angleterre, Philippe VI de France, assistant de loin à ces prépara-

tifs d'un duel qui, selon son issue, pouvait donner au premier, la couronne de France; au second, le duché de Bretagne.

Cependant avant qu'Édouard III ait eu le temps de faire parvenir des secours au comte de Montfort, celui-ci, se voyant sur le point d'être attaqué par des forces supérieures, s'était retiré à Nantes avec sa femme et Jean son fils, alors âgé de deux ans. Le but du comte était d'y réunir ses principales forces pour de là aller au-devant de son rival et lui livrer bataille; mais Charles fut tellement prompt que Montfort eut à peine le temps de s'enfermer dans la ville. Assiégé à l'improviste, ayant à lutter avec une poignée de soldats contre quinze mille hommes que commandaient quatre princes et cent chevaliers, il fit néanmoins des prodiges de valeur; mais la perfidie des Nantais livra la ville aux assiégeans. Montfort tomba au pouvoir de Charles de Blois, et les habitans venaient rendre hommage au nouveau duc de Bretagne, tandis que Montfort, chargé de fers, partait pour la prison de la tour du Louvre où Philippe VI devait décider de son sort.

Les adieux de Jeanne et du comte de Montfort avaient été solennels. « Souvenez-vous, Jeanne, lui dit le comte en s'arrachant de ses bras, et lui montrant son fils, souvenez-vous que voici mon successeur, et que les destinées de la Bretagne sont maintenant entre vos mains. — Je m'en souviendrai, » répondit Jeanne.

La liberté ne lui ayant pas été ravie, elle quitta Nantes, ceignit l'épée, et, suivie de quelques amis fidèles, forte de la sainte cause qu'elle allait défendre, elle parcourut la Bretagne, ralliant au parti de Montfort tous les gentilshommes qu'elle rencontrait, rassemblant les troupes dispersées, et préparant ainsi aux princes qui croyaient l'avoir renvoyée à ses foyers, de terribles difficultés et de sanglantes batailles; puis un seigneur dévoué à ses intérêts alla en Angleterre pour hâter l'assistance d'Édouard III, tandis qu'elle se

rendait à Paris afin d'y aviser aux moyens de rendre la liberté à son époux.

Un homme en apparence dévoué à la cause de Montfort, mais qui en réalité servait la cause de Philippe VI, fournit à la comtesse les moyens de pénétrer dans la prison du Louvre. Aussitôt, Jeanne conçut la pensée de faire évader son époux en le revêtant de ses habits de femme, tandis qu'elle-même demeurerait prisonnière... L'astucieux Philippe avait prévu cette ruse : des agens apostés par ses ordres devaient, non loin de la prison, se saisir de Montfort, et le faire disparaître.

En effet, le comte ne jouit pas longtemps de la liberté que lui avait rendue sa généreuse épouse. Blessé très-grièvement dans la lutte qui s'engagea entre lui et les agens de Philippe, il fut transporté sans connaissance au fond d'une obscure prison... et le lendemain tout Paris apprit et son évasion et sa mort.

Le courage de Jeanne ne faiblit pas devant ce cruel revers, et le hasard lui ayant donné la facilité de s'évader, elle retourna en Bretagne, où elle ralluma la guerre en faveur de son fils.

A l'aide des débris de l'armée du comte de Montfort, Jeanne parvint pendant quelque temps à balancer la fortune de Charles de Blois. Cependant, le nombre de ses ennemis et la trahison menacèrent encore une fois d'anéantir ses efforts; elle se vit enlever la plupart des villes qu'elle venait de reconquérir, et allait succomber en héroïne, lorsque, par un bonheur inespéré, Jean de Montfort reparut, arraché en quelque sorte à son tombeau. A sa vue, tout ce qui portait un cœur vraiment breton s'émut et reprit les armes; une bataille terrible se livra dans laquelle Charles de Blois fut vaincu, et mis en déroute après avoir vu massacrer la majeure partie de son armée. Cette victoire coûta cher à Montfort, car, percé de

coups, il tomba expirant dans les bras de sa femme; mais son apparition fantastique avait si bien relevé le courage des indépendans bretons, que sa mort ne compromet en rien l'avenir de son fils.

Jeanne remit aux seigneurs fidèles à son parti le soin, alors facile, de terminer la guerre et de placer son fils sur le trône. Alors, épuisée par ces grandes luttes et le cœur brisé, elle alla cacher son deuil dans une retraite sacrée dont personne ne connaissait le secret, et bientôt après eut lieu la sanglante et décisive bataille d'Aurey, où le parti chancelant du comte de Blois vint expirer avec son chef.

Le parti de Jean, fils du comte de Montfort, grandissant de jour en jour, reprit les villes et les châteaux de l'Armorique au cri de : *Bretagne à la belle comtesse!* Bientôt à Reims on célébra le couronnement de Jean le Victorieux, et au moment où l'évêque de Reims cherchait des yeux parmi les princes réunis celui qu'il voulait charger de remettre la couronne au jeune duc, un rideau cachant une partie du chœur s'ouvrit et livra passage à une femme vêtue d'habits de religieuse... c'était Jeanne de Montfort! Trois fois la foule fit retentir son nom jusqu'aux voûtes de la cathédrale; et une acclamation triomphante éclata, lorsqu'on la vit prendre la couronne des mains de l'évêque et la mettre sur la tête de son fils : « Car qui avait mieux le droit de lui poser au front le cercle ducal trempé pendant plus d'une année dans les larmes et le sang maternels ? »

Le roman historique que nous venons d'analyser, mesdemoiselles, est une œuvre consciencieuse qui réunit à un haut degré le mérite d'un style pur, élégant, et celui d'un vif intérêt dramatique.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

Littérature Étrangère.

FRAGMENT ANGLAIS.

I AM NEVER ALONE.

I am never alone — at early dawn,
When the lark pours her joyous notes on high,
When the diamond dew-drop gems the lawn,
And the daisy opens her tearful eye —
I am never alone — with fragrant air,
The Spirit of the first young Hour is there.

« In one loud psalm our songs arise —
» Thanks to our God for the earth and skies,
» For the early dawn, the glittering dews.
» For the heaven of song, the glow of hues,
» For the life, the light, the love we share,
» Thanks! thanks! for the thoughts of praise and prayer.

I am never alone — at warm noon day,
When the breeze is drunk by the scorching heat,
When the lark hath hushed his thrilling lay,
And the flowers shut up their odour sweet —
I am never alone — beside me lies
The Spirit of the Wood, with deep dark eyes.

My heart is stilled with flower and bird,
My soul is with that Spirit heard :
Low, soft as summer's breath arise —
« Thanks to our God for the earth and skies,
» For the glowing noon, the cooling glade,
» For the sweets of rest, the calm of shade ;
« For the life, the love, the peace we share ,
» Thanks! thanks! for the thoughts of praise and prayer.

I am never alone — at evening's close,
When the twittering birds bid earth good night,
When the insect hums round the laurel-rose,
And the bat flies low in the dim twilight —
I am never alone — on bended knee
The Spirit of the Night-wind prays with me. »
LADY JERVIS.

JE NE SUIS JAMAIS SEULE.

Je ne suis jamais seule, — au point du jour, quand
l'alouette fait entendre dans le ciel ses chants joyeux,
quand les gouttes de la rosée sèment la plaine de pier-
res précieuses, et que la marguerite entr'ouvre son oeil
plein de larmes, je ne suis jamais seule. — L'Esprit de la
première Heure est là dans l'air embaumé!

Notre voix s'élève en un chant triomphal. « Grâces à
» Dieu, grâces à Dieu pour la terre et les cieux,
» pour l'aube, les brillantes gouttes de la rosée, pour le
» ciel harmonieux, l'éclat du levant, pour la vie, la lu-
» mière, l'amour que nous éprouvons ! grâces ! grâces !
» pour les pensées de louange et de prière qu'il nous
» inspire. »

Je ne suis jamais seule, — à l'heure brûlante de midi,
quand la brise est étouffée par la chaleur dévorante,
quand l'alouette a cessé son chant perçant, quand les
fleurs renferment leur doux parfum, je ne suis jamais
seule. — Près de moi est l'Esprit des Bois, l'Esprit aux
longs yeux noirs.

Mon cœur oublie la fleur et l'oiseau ; mon âme en-
tend cet Esprit ; sa voix s'élève, douce comme la brise de
l'été : « Grâces soient rendues à Dieu, pour la terre et les
» cieux, pour le midi brûlant, l'ombrage frais, pour les
» douceurs du repos, le calme de l'ombre, pour la vie,
» l'amour, la paix que nous goûtons. Grâces, grâces pour
» les pensées de louange et de prière qu'il nous in-
» spire. »

Je ne suis jamais seule. — Le soir, quand en chantant
les oiseaux disent adieu à la terre, quand l'insecte
bourdonne à l'entour du laurier-rose, et que dans le
crépuscule assombri la chauve-souris vole lourdement,
je ne suis jamais seule, l'Esprit du Vent de la nuit prie
agenouillé avec moi.

M^{me} PAULINE ROLAND.

Cette pièce fait partie d'un recueil de poésies dédié à M. de Chateaubriand.

Éducation.

Déception.

M^{me} Gérard était veuve depuis plusieurs années, quand sa fille unique, Célestine, accomplit, comme disait un poète de la famille, son dix-septième printemps. Il n'y avait certainement point encore à cet âge de temps de perdu pour la marier, et cependant M^{me} Gérard y songeait déjà. Cette bonne et prudente mère était d'une santé si chancelante, qu'elle craignait toujours de mourir sans avoir vu sa fille convenablement établie.

M^{me} Gérard avait une nièce, Laurence, jeune orpheline, qu'elle élevait avec les soins les plus tendres et les plus maternels. Les deux cousines avaient les mêmes maîtres et travaillaient ensemble, mais avec un zèle bien différent. Laurence, pleine d'intelligence et du désir de se perfectionner, profitait des soins donnés à son instruction. Célestine, au contraire, était paresseuse, et trouvait toujours qu'elle en savait assez. La bonne M^{me} Gérard était trop souffrante pour surveiller l'instruction de sa fille. Célestine, d'ailleurs, ne se faisait aucun scrupule de recourir à l'adresse de sa cousine, pour exécuter les parties les plus difficiles d'une broderie ; à l'habileté de ses maîtres pour retoucher soit un dessin, soit une peinture, et quand un travail, ainsi fait aux trois quarts par autrui, sortait de ses mains, elle était assez heureusement douée d'imagination pour se persuader que tous ces chefs-d'œuvre étaient l'ouvrage de ses doigts ; et, mettant sa seule gloire à ce que l'on sût qu'elle avait les professeurs les plus distingués de la capitale, Célestine aurait pu dire, ainsi qu'une jeune femme dont j'ai ouï parler : « Si je

ne sais pas grand'chose, il n'en est pas moins vrai que mes parens ont dépensé beaucoup d'argent pour mon éducation. »

Au commencement de l'hiver, M^{me} Gérard ouvrit ses salons dans l'espoir de se choisir un gendre ; puis, craignant que les talens et la beauté de sa nièce ne nuisissent à l'établissement de sa fille, elle fit comprendre à Laurence que son manque de fortune l'empêcherait de se marier, lui conseilla de profiter de ses talens pour s'assurer une existence indépendante ; et bien qu'elle l'aimât beaucoup, elle s'empressa de lui trouver une place, et alla l'installer elle-même maîtresse de piano et de dessin, à demeure, dans un des meilleurs pensionnats de Paris.

M^{me} Gérard était riche, sa fille belle et bien élevée ; les prétendans ne manqueraient pas d'accourir ; mais les uns n'avaient pas d'état fait, les autres étaient joueurs ou prodigues. Enfin, M^{me} Gérard fut agréablement flattée quand une de ses parentes lui proposa M. Arthur de Cervan, qui venait d'être nommé sous-préfet dans un des principaux arrondissemens de la France. Il ne voulait se présenter à ses administrés que marié, et, ayant ouï parler de M^{lle} Célestine Gérard, il' avait pensé que dix mille francs de rente de chaque côté feraient un établissement convenable.

« Il faut t'occuper de ta palette, de ton piano, mon enfant, dit M^{me} Gérard à sa fille, car on assure que M. de Cervan aime beaucoup la peinture, la musique, et c'est sans doute parce que tu possèdes des talens qu'il a songé à toi pour sa femme. »

Le désir d'être la femme d'un sous-préfet, de recevoir, de donner des fêtes, conduisirent Célestine à ce commencement de la sagesse qui consiste à douter de soi-même ; elle en conclut qu'elle ferait prudemment, sinon loyalement, d'avoir comme naguère recours aux talens d'autrui pour donner une grande idée des siens. Aussi, pendant les quinze jours qui précédèrent la présentation de M. Arthur, elle fit un pay-

sage dont son maître refaisait tous les matins tantôt un arbre, tantôt un rocher, tantôt une maison, tantôt un nuage. Elle apprit sous la direction de ses professeurs de chant et de piano, qui, à cet effet, lui donnaient deux heures de rudes leçons par jour, elle apprit, dis-je, à jouer et à chanter deux romances, et trois fantaisies nouvelles. Ce n'était point encore assez; elle acheta chez Giroux deux aquarelles qui, par le plus grand hasard du monde, étaient précisément signées de ses initiales; ensuite, elle fit chez M^{me} Chardin l'emplette d'un tapis au petit point, presque entièrement échantillonné; puis, avec l'aide de sa maîtresse de fleurs en papier, elle composa une magnifique corbeille.

La mauvaise santé de M^{me} Gérard la forçait à garder le lit une grande partie de la matinée, et la privait ainsi d'assister aux leçons de Célestine, confiée pendant ce temps à la garde de sa nourrice. Cette circonstance, d'accord avec l'aveugle tendresse de cette dame pour son enfant, lui faisait accepter avec confiance tous les chefs-d'œuvre qui semblaient sortir de ses mains. Elle plaça donc les aquarelles, le paysage aux places les mieux éclairées du salon. La corbeille de fleurs y figura dignement aussi; puis, quand Célestine eut fait devant elle les derniers points du fond de son magnifique tapis, M^{me} Gérard le prit avec orgueil, le mit devant le canapé; et convaincue de tous les talens de sa fille, ce fut de la meilleure foi du monde qu'elle accepta, avec une modestie pleine de joie et de fierté, les éloges dont M. de Cervan accabla, lors de sa première visite, les admirables productions de Célestine. Il ne se lassait pas de contempler ces fleurs si fraîches, ce tapis semé de bouquets éclatans, ces aquarelles, ce paysage... il était dans le ravissement.

« Tout cela fait d'après nature, » dit intrépidement le professeur de peinture, qui voyait dans cette occasion un excellent

prospectus; car une telle élève devait donner la vogue à un tel maître.

« Et la peinture n'est pas le seul art que mademoiselle possède à ce haut degré, » reprit à son tour le maître de musique, qui voyait là, comme le peintre, une annonce précieuse. « Que désirez-vous jouer, mademoiselle? »

Célestine se mit alors au piano; elle eut l'air de prendre au hasard les morceaux d'harmonie et le chant que depuis une quinzaine elle étudiait du matin au soir, et les exécuta avec une facilité et une précision admirables.

M. Arthur de Cervan lui adressa les plus vives félicitations, qu'elle reçut avec un véritable embarras.

« Est-ce que tu n'improvises rien, mon enfant? » lui dit M^{me} Gérard.

Après les cérémonies, les hésitations ordinaires, Célestine se mit au piano et, il faut lui rendre cette justice, elle exécuta, sans prendre des airs de pythoïse et d'inspirée, une brillante improvisation que tous les voisins connaissaient depuis un an; mais M. Arthur, qui arrivait de province, ne l'avait jamais entendue, et il fit à Célestine les plus passionnés complimens, qu'elle reçut avec une pénible émotion, car elle commençait à aimer celui qui devait être son époux, et souffrait de ne pas mériter ses éloges.

La soirée s'était passée pour Arthur dans ces perpétuels enchantemens, et il ne se retira qu'après avoir obtenu la certitude que M^{me} Gérard accepterait sa visite le lendemain.

Au lieu de raconter en détail cette seconde visite, celles qui la suivirent, et comment elles amenèrent promptement le jour du mariage tant désiré par Arthur, nous rapporterons la lettre de triomphe, qu'il adressa à son frère Edmond de Cervan, établi dans la ville qu'il allait administrer comme sous-préfet.

« Mon cher ami, j'ai trouvé la femme que je cherchais ! je suis au comble de la joie !

dans un mois au plus tard, tu vas voir arriver ton frère en compagnie d'une perfection, d'une femme accomplie, d'un ange. Que tu sera heureux d'avoir une telle belle-sœur, toi qui aimes la musique, la peinture, tous les arts ! Tu verras Célestine peindre d'après nature les magnifiques sites qui environnent notre ville ; tu l'entendras improviser et donner la vie à un clavier. Dis à toutes ces dames que je leur amène une fée : les broderies, les tapisseries les plus éclatantes sortent de son aiguille et le papier fleurit sous ses doigts aussi naturellement qu'un parterre sous le soleil du mois de mai.

» Nos loteries pour les pauvres seront donc richement pourvues, car il faut ajouter à ces talens les précieuses qualités du cœur : je ne suis jamais sorti avec elle et sa mère sans voir cette bonne Célestine faire l'aumône ; elle est douce, soumise, pleine d'une piété filiale que tout le monde admire, et je l'ai vue constamment douée d'une adorable modestie : c'est une vertu qui lui sera bien nécessaire pour désarmer les médiocrités que révoltent les talens supérieurs !

» Donne à mes bonnes tantes, à mes cousines tous ces détails, qui ne sont que la bien froide expression de mon opinion sur ma jolie future ; qu'elles lui préparent à l'envi un appartement élégant et un accueil affectueux. Quant à toi, viens, si tu le peux, assister à mon mariage ; cela te portera peut-être bonheur, quoique, je te le déclare avec un tendre orgueil, je sois convaincu qu'il est impossible de trouver une seconde merveille comme ma Célestine. »

On peut se figurer l'effet que produisit cette épître triomphante. Elle arriva le matin : le soir, entre les quatre points cardinaux du chef-lieu d'arrondissement, le boston fut suspendu ; le lent et calme *andante* qu'exécutait la pianiste virtuose devint tout-à-coup sous ses doigts un *spiccato*, un *agitato*, un *tremolo* ; la femme

du receveur de l'enregistrement, qui brodait en tapisserie un petit chien, se trompa de laine, et lui fit un nez vert-pomme ; la sœur du receveur particulier, qui peignait un site d'après ses souvenirs, voulant animer une branche de rose, y percha une hideuse chouette.

Dès-lors, il n'y eut plus d'autre sujet de conversation que M^{me} Arthur de Cervan, qui allait l'emporter par ses talens sur toutes les femmes de la ville. Ces dames se remirent à leur métier, à leur chevalet, à leur piano avec un ferveur que redoublaient chaque jour les nouveaux détails que transmettait Arthur à ses tantes, activement occupées à préparer un délicieux appartement pour Célestine. Les membres de la société philharmonique se mirent en mesure de lui offrir un digne accueil, et la femme du préfet lui réserva la plus belle page de son album.

Les jours, écoulés rapidement en fêtes, en préparatifs, en emplètes de toutes sortes, amenèrent bientôt la grande solennité. Les convenances de fortune qui avaient attiré d'abord Arthur chez M^{me} Gérard, avaient fait place à l'inclination, car Célestine était spirituelle, aimable, belle de figure et gracieuse de taille. Il fut donc au comble de la joie quand l'église eut béni son union.

Laurence était venue assister au mariage de sa cousine ; Edmond de Cervan, après avoir dansé deux fois avec elle, ne la quitta pas sans chagrin, et emporta d'elle un touchant souvenir, lorsqu'il partit ainsi que son frère et sa nouvelle belle-sœur. Quant à M^{me} Gérard, ses intérêts de fortune devaient la retenir six mois encore à Paris, et, au bout de ce temps, il était convenu qu'elle irait rejoindre sa fille.

Les bonnes tantes venaient de terminer l'arrangement et l'ameublement du vaste local de la sous-préfecture, quand cette pétillante explosion de coups de fouet qui annonce l'arrivée d'une chaise de poste attira tout le monde aux fenêtres, sur les portes ; que de regards curieux cher-

chèrent à plonger dans la berline et sous la voile vert dont Célestine s'entourait timidement; car cet empressement la flattait sans doute, mais il la troublait aussi, et elle commençait à craindre de ne pas s'en montrer digne. Enfin, la voiture s'arrêta dans la cour de l'hôtel, et Célestine, escortée de ses tantes ravies, entra dans le plus délicieux salon. Le paysage refait par le maître, les aquarelles de chez Giroux, la tapisserie, la corbeille de fleurs, tout était à sa place, et un piano d'une élégance et d'une richesse remarquables occupait l'entre-deux des croisées.

« A un si beau talent on ne saurait offrir d'instrument trop magnifique, » dit Arthur à Célestine.

« Sans doute, votre pinceau n'aurait pas tiré de moins beaux tableaux de la plus humble des palettes, » ajouta-t-il en lui montrant dans son cabinet de travail un chevalet et une boîte de couleurs d'une grande richesse. Célestine éprouvait depuis long-temps des retours de conscience qui la troublaient, et qu'Arthur venait d'éveiller plus vifs encore !

Les voyageurs étaient depuis quelques heures à se reposer de l'immobilité agitée de la chaise de poste, quand on annonça une députation de la société philharmonique. Ces messieurs venaient présenter leurs hommages à Madame de Cervan, et la prier d'assister au concert qu'ils avaient préparé pour sa réception, lequel concert devait avoir lieu le lendemain. M. de Cervan, flatté de cet accueil, accepta avec reconnaissance, et Célestine se joignit à son mari pour répondre qu'elle se rendrait avec plaisir à cette invitation.

Aussitôt dans la ville, on n'entendit de toutes parts que flûtes, clarinettes, basses, contre-basses, violons, trompettes s'exerçant à qui mieux mieux. Les dames passèrent la soirée et la nuit entière à méditer, à composer leur toilette, et le matin du concert, le salon de la société philharmonique se remplit d'une foule impa-

liente, qui n'avait pour but de ses mille regards que les places réservées au sous-préfet et à sa femme.

Ils ne tardèrent pas. Ce fut par un salut plein d'une timidité toute gracieuse que Célestine répondit à la flatteuse attention dont elle était l'objet; elle en souffrait néanmoins, quand l'ouverture à grand orchestre la tira de son embarras. A cette introduction, qui fut fort bien exécutée, succéda un solo de harpe dont la femme du receveur particulier se tira avec honneur. Quelques dames vinrent ensuite ensemble ou séparément au piano, et jouèrent avec un talent qui donna beaucoup à réfléchir à Célestine, surtout quand son mari lui eut dit tout bas à l'oreille, du ton de la plus complète conviction : « Quelle différence, ma bonne amie! et qu'est-ce que cela auprès de votre talent? » Une romance fut ensuite agréablement chantée par la sœur du commandant de la citadelle. A cette romance succéda un concerto de violoncelle; mais l'exécutant ne devait guère être satisfait de son public, attendu que, pendant tout le morceau, ce n'étaient que chuchotemens, mots dits bas à l'oreille, en se montrant M^{me} de Cervan. Elle s'en aperçut enfin et prévit contre elle quelque complot fatal.

Le solo de violoncelle venait de finir, chacun l'applaudissait comme s'il l'avait écouté, quand les notables de la société, se détachant, vinrent au nom de tous supplier M^{me} de Cervan de vouloir bien donner à l'assemblée une idée de son talent pour improviser. Célestine, confuse, interdite, car pendant un mois qu'elle s'était exclusivement occupée de ses emplettes, de ses préparatifs de départ, elle avait en grande partie oublié son improvisation; Célestine voulut balbutier quelques excuses; mais M. de Cervan, ravi de faire briller sa femme et de refléter cet éclat dont il était si fier, s'empresse de promettre qu'elle allait se rendre au vœu général. Un murmure de satisfaction cou-

rut d'un bout du salon à l'autre, et redoubla quand Célestine, conduite par le chef d'orchestre, alla s'asseoir au piano. Alors un silence imposant s'établit : tous les yeux, toutes les oreilles allèrent au-devant de la célèbre artiste et des sons merveilleux qui devaient éclater sous ses doigts.

Quant à Célestine, elle était dans un inexprimable état d'angoisse ; elle ne se rappelait plus une phrase de sa fameuse improvisation ; cependant on attendait impatientement... la position était horrible... enfin, ayant eu le bonheur de retrouver dans un coin de sa mémoire le premier motif de son grand morceau, elle partit intrépidement avec le courage du désespoir ; et l'audace vint à son aide, car, à part quelques sons faux, quelques dissonances que l'on attribua à l'émotion d'un début, elle en vint à peu près à son honneur. Ce furent alors des bravos, des cris d'admiration, d'enthousiasme. Célestine revint confuse à sa place, et, quand elle osa regarder son mari, elle fut étonnée de lire dans ses yeux l'expression d'un indigne bonheur. C'est qu'il voyait dans la répétition de cette improvisation une attention pleine de grâce pour lui rappeler leur première entrevue. Mais la pauvre Célestine ne put remarquer cette erreur sans éprouver de cruels remords ; elle en avait les larmes aux yeux, car elle trompait ainsi doublement son mari, bien qu'elle l'aimât de tout son cœur, et puis elle sentait que ses mensonges ne pouvaient qu'apparaître tôt ou tard au grand jour.

Une nouvelle épreuve lui était réservée. Après quelques solos ou duos d'instruments, la sœur du commandant de la citadelle devait, pour la clôture, chanter encore une romance ; mais, comme la première fois, la cantatrice avait été fort mal accompagnée, elle pria son frère d'intercéder auprès de M. de Cervan pour que Madame voulût bien l'accompagner.

« Il ne faut pas hésiter plus long-temps,

mon amie, dit M. de Cervan à Célestine, qui faisait quelques difficultés. Il ne faut pas désobliger le commandant, et puis, qu'est-ce que cela pour toi ?

— Rien, absolument... quelques accords, ajouta la cantatrice en joignant ses instances à celles de son frère et de M. de Cervan... Mais vous avez, madame, un talent trop supérieur pour vous enchaîner aux notes de cet accompagnement qui, du reste, est fort joli, et, sans doute, vous trouverez moyen de l'embellir encore ! »

Arthur, impatient de voir sa femme déployer ses talents, la remit au commandant, qui la conduisit au piano.

Nouveau silence, nouvelle curiosité, nouvelle attente. Un prélude gracieux et simple servait d'introduction au chant : Célestine commence par l'étudier tout bas, assez long-temps pour que chacun, et la cantatrice en particulier se dise : « C'est bien étonnant, pour une femme qui improvise ! » Enfin, elle joua, mais ce fut avec une faiblesse déplorable. Arthur était sur les épines ; il semblait que tous les sons hasardés, tous les accrocis faits à la mesure fussent pour lui autant de coups de poignard. La cantatrice n'était guère plus satisfaite et prévoyait bien des tribulations pour sa romance. Il n'y avait dans la réunion qu'une personne qui parût enchantée, c'était la première accompagnatrice... En effet, l'accompagnement de Célestine, au lieu d'être un soutien pour la cantatrice, ne fut qu'un inextricable chaos de fausses notes et de fausses mesures. On applaudit, néanmoins, mais il était bien certain que le chant avait seul droit aux bravos, que les galans auditeurs prodiguèrent en laissant à la conscience de chacune des musiciennes le soin de se faire sa part.

Le concert fini, Célestine revint chez elle, bien confuse et bien interdite, vis-à-vis de son mari, qui, lui-même, ne savait que lui dire. Cette taciturnité était déjà un cruel refroidissement ; Célestine le sentit : alors elle balbutia quelques paroles sur l'em-

barras, sur le trouble extrême qu'elle avait éprouvé au milieu d'une si nombreuse réunion, et Arthur, aussi malheureux qu'elle, s'empessa de la consoler, en lui disant qu'il comprenait son émotion, et qu'elle prendrait certainement sa revanche un autre jour.

Mais dans la ville en n'était pas si indulgent, et, de toutes parts, on se disait : « La femme du sous-préfet n'est pas un phénix, — il s'en faut : elle a bien peu de talent ! — Du talent ! elle n'en a pas du tout. Ma fille, qui a douze ans, joue mieux qu'elle ! »

A la première soirée que donna le sous-préfet, tandis que Célestine faisait avec grâce et bonté les honneurs de son salon, M. de Cervan appelait l'attention des dames sur les prétendus chefs-d'œuvre de sa femme ! « Ces fleurs que vous admirez, mademoiselle, disait-il, c'est M^{me} de Cervan qui les a faites ; elle vous donnera des leçons. — Ah, madame ! vous regardez ce joli paysage ? il est peint d'après nature. Il faudra qu'un de ces jours vous alliez avec ma femme peindre d'après nature. — Quelle belle tapisserie ! n'est-ce pas ? Eh bien ! ma femme en brodera une pareille qu'elle offrira à notre loterie pour les pauvres. »

Célestine était, comme vous pouvez le penser, assez mal à son aise, en entendant son mari faire ainsi les honneurs de ses talens ; et dans la crainte qu'on ne la priât de jouer quelque chose sur le piano, elle accumulait les services de thé, de punch et de glaces avec une profusion que lui reprocha doucement Arthur, quand tout le monde fut parti. « La bonne administration d'une maison, lui disait-il, consistant à garder un juste milieu entre la parcimonie et la prodigalité. »

Quelques jours après, la fille du maire, à qui Arthur avait promis, au nom de sa femme, des leçons de fleurs, arriva pour commencer ses riantes études, et au bout de la journée, l'élève adroite, intelli-

gente avait fait une assez jolie rose, tandis que Célestine, n'ayant jamais exercé ce talent, venait de faire un horrible carnage de papiers de couleur, pour ne produire qu'un bouquet lourd et sans grâce.

« C'est étonnant, Célestine, lui dit son mari qui sortait de son cabinet, où il avait travaillé tout le jour. C'est étonnant ! ces fleurs ne ressemblent en rien à celles que tu as apportées de Paris. » Cette observation ne fut pas oubliée par la fille du maire, qui la répéta, et bientôt toute la ville dit que la corbeille de fleurs venue de Paris n'était pas l'œuvre de M^{me} de Cervan.

Ce bruit finit par revenir aux oreilles d'Arthur. Tout en l'attribuant à la méchanceté, il ne put se dissimuler qu'il s'était fait illusion sur les talens de Célestine ; et commença à ne songer qu'en rougissant aux éloges qu'il lui avait décernés. Il n'osait cependant lui en parler, de peur de rompre entièrement l'harmonie qui régnait encore entre eux, malgré la gêne que chacun des époux ressentait.

Il y avait trois mois environ que Célestine et son mari étaient installés, quand le préfet du département se mit en route pour sa tournée. Sa femme l'accompagnait. Les voyageurs furent nécessairement invités à un dîner splendide chez M. de Cervan, et la première chose que fit la femme du préfet en entrant au salon, ce fut de présenter son album à Célestine, en lui répétant les éloges qu'elle avait entendus donner à son talent de peintre.

« J'espère, madame, ajouta-t-elle, que vous voudrez bien remplir cette place que je vous ai réservée à côté de nos premiers artistes. »

Il n'y avait pas moyen de refuser. Célestine fut donc contrainte de promettre une aquarelle pour cet album si riche, et, de plus, cette dame la pria de se mettre au piano. C'était un ordre. Célestine s'y plaça donc toute tremblante, et son mari ne tremblait pas moins qu'elle en la voyant souil-

ler dans sa musique avec une grande agitation. C'est qu'en effet elle ne savait que jouer. Oh ! comme elle était cruellement punie de ses mensonges, et combien elle le fut davantage quand, après un quart d'heure de notes moitié lues, moitié improvisées, le tout cousu avec une faiblesse déplorable, elle retourna à sa place au milieu d'un silence mortel.

Mais le soir, lorsque ses hôtes se furent retirés, de plus en plus honteux de la réputation de virtuose qu'il avait faite à sa femme, blessé dans son amour-propre et dans ses affections, Arthur lui adressa pour la première fois de dures paroles qui la firent verser des larmes; mais il l'aimait, il les essuya bien vite, en lui disant : « Console-toi, ma bonne amie; tu prendras ta revanche en faisant une jolie aquarelle pour l'album de la femme de notre préfet. »

La consolation n'était guère consolante, car au bout de huit jours de séances devant la nature, Célestine avait appliqué sur la page à elle réservée dans l'album une masse de couleurs qui n'étaient ni la nature, ni l'art. Son mari le vit avec une poignante douleur; mais, quand il lui revint que la malencontreuse aquarelle avait été retirée de ce recueil de chefs-d'œuvre au milieu desquels elle faisait tache, il se regarda comme déconsidéré, déshonoré, perdu dans sa carrière.

Pour le coup il ne put se contenir, et s'emportant contre Célestine, il lui demanda comment il était possible qu'elle n'eût plus aucun des talens qui l'avaient séduit en elle et qu'il avait eu le tort de célébrer si pompeusement, qu'il était désormais la risée de toute la ville. Célestine, les joues baignées de larmes et tombant aux genoux de son mari, allait tout lui avouer, quand on vint le chercher pour une affaire urgente qui nécessita son départ immédiat. M. de Cervan devait rester plusieurs jours absent, et cependant il quitta sa femme sans l'embrasser. Désespérée d'une pareille froideur, Célestine se hâta de prendre le parti le

plus sage; elle écrivit à sa mère, lui avoua qu'elle l'avait trompée, qu'elle avait trompé son mari; qu'elle n'avait aucun des talens dont elle s'était faussement parée; mais que, par son travail, elle voulait tout réparer, et pria sa mère de venir bien vite, et de lui amener de Paris une habile maîtresse de peinture et de piano; puis quand la lettre fut partie, Célestine se sentit le cœur soulagé... Donner sa confiance à sa mère, avoir recours à elle... cela fait tant de bien !

Trois jours après cette scène, Célestine étudiait avec ardeur son piano; Arthur revint; elle vit qu'il paraissait un peu moins irrité contre elle, au lieu de lui faire sur-le-champ l'aveu qu'elle méditait, elle jugea qu'il serait mieux d'attendre sa mère; elle se remit donc à étudier pendant que son mari était retourné dans son cabinet; mais quel fut son effroi quand elle le vit revenir le front sévère et le regard menaçant! C'est qu'un artiste qui venait de lui rendre visite avait reconnu pour être de lui les aquarelles que Célestine avait achetées chez Giroux.

« Vous m'avez indignement trompé sur vos prétendus talens, madame, lui dit-il avec colère, mais, si vous avez osé m'abuser à ce point, que ne dois-je pas redouter de découvrir de défauts et de vices cachés dans votre cœur?... »

Soudain M^{me} Gérard paraît. A l'expression d'amertume répandue sur tous les traits d'Arthur, à l'effroi que décèle la pâleur de Célestine, elle voit qu'une scène se prépare; aussi, tout en embrassant sa fille, elle présente à son gendre la lettre que lui a écrite Célestine pour l'appeler à son aide.

« Que cet aveu vous apaise, Arthur, lui dit M^{me} Gérard en lui tendant la main, vous voyez le repentir de votre femme, et les promesses qu'elle fait à vous et à moi, de travailler à mériter les éloges qu'elle a usurpés, et, pour cela, je lui amène la plus habile maîtresse de Paris. » M^{me} Gérard

appela sa nièce qui était restée dans la chambre voisine.

Les deux cousines se jetèrent dans les bras l'une de l'autre; Arthur qui aimait sa femme, lui pardonna, essuya ses larmes et l'embrassa, ainsi que sa belle-mère. Edmond de Cervan vint compléter cette réunion de famille, et au bout de quelques mois, il épousa la bonne et aimable Laurence.

Célestine ne tarda pas à acquérir les talents que son mari avait tant prônés d'avance; et sa bonté, ses vertus, lui firent oublier comment, par d'indignes tromperies, elle avait failli compromettre le bonheur et le repos de leur vie entière.

ERNEST FOUINET.

Les Cinq Sœurs d'York.

(IMITÉ DE L'ANGLAIS.)

A la fin du quatorzième siècle, Henri IV régnant sur le trône d'Angleterre, cinq jeunes sœurs vivaient dans la ville d'York. L'aînée avait vingt-un ans, la dernière seize; elles étaient plus belles les unes que les autres; leurs grands yeux brillaient comme le jais; les flots de leurs cheveux noirs ondulaient sur leur taille souple; la dignité, la grâce guidaient leurs mouvements, et la renommée publiait dans tout le comté leur sagesse et leurs vertus.

Alice, la plus jeune, n'avait d'attachement que pour ses sœurs, d'admiration que pour les merveilles de la nature, et d'amour que pour le Créateur. Les gais éclats de rire de la jeune fille étaient la plus douce musique de la maison; son esprit intelligent s'en montrait la lumière, et sa bonté en faisait le bonheur. Les fleurs qu'elle soignait devenaient toujours les plus belles; les oiseaux du verger accouraient à sa voix; enfin, toutes les person-

nes qui vivaient sous l'influence de sa beauté et de sa douceur ne pouvaient s'empêcher de l'aimer.

Les cinq sœurs habitaient une vieille maison construite en bois, à pignons proéminents, à balcon de chêne grossièrement sculpté, située au milieu d'un verger charmant entouré d'un mur de pierre. De ce verger, un archer adroit aurait pu atteindre le clocher de l'abbaye de Sainte-Marie, dans la dépendance de laquelle se trouvait cette maison, qui payait une rente annuelle aux moines noirs de Saint-Benoît, auxquels appartenait cette abbaye.

Par une matinée de printemps, sous un soleil brillant, sur une terre verdoyante, au milieu du gazouillement des oiseaux et du bourdonnement des insectes, la nature étant parée comme dans un jour de fête, un des moines noirs franchissait le portail de l'abbaye, et, l'air sombre, les yeux baissés, il se dirigeait vers la maison des cinq sœurs, lorsqu'un doux bruit de voix et de rires arriva jusqu'à lui. Bientôt il aperçut, au milieu du verger, quatre sœurs assises sur le gazon, et Alice debout au milieu d'elles: toutes étaient occupées à faire de la tapisserie.

« Dieu vous garde! » mes filles, leur dit le moine noir.

Les cinq sœurs le saluèrent avec le respect qui lui était dû, et l'aînée lui indiqua un siège de mousse; mais il le refusa. « Vous êtes bien gaies! mes filles, » reprit-il d'un ton de reproche.

« Alice est si jeune, mon père, » répondit l'aînée en passant ses doigts entre les longs cheveux de sa gracieuse sœur.

« D'ailleurs, ajouta Alice, rougissant sous le regard sévère du moine; l'aspect de ce ciel pur, de cette terre en fleurs ne doit-il pas exciter en nous un sentiment de joie et de reconnaissance envers l'auteur de toutes ces belles choses? »

Il ne répondit que par une grave inclination de tête, et les cinq sœurs continuèrent leur travail.

« Vous perdez là des heures bien précieuses ! reprit le moine. Hélas ! ce peu de temps que le Seigneur nous accorde avant l'éternité doit-il donc être employé à des œuvres inutiles ! »

A ces durs reproches, les cinq sœurs discontinuèrent leur travail.

« Cependant, mon père, répondit l'aînée : après avoir prié à matines, nous avons distribué nos aumônes de tous les jours, nous venons de soigner les pauvres, de consoler les malades ; nos devoirs sont donc remplis ; et maintenant nos travaux, bien qu'ils ne soient pas d'une utilité indispensable, n'ont cependant rien que vous puissiez blâmer.

— Voyez ! dit le moine, lui prenant son ouvrage des mains, voyez ces éclatantes couleurs rassemblées sans autre but que de flatter l'orgueil de celle qui les a choisies ! de longs jours ont déjà été consacrés à cette œuvre, et pourtant elle n'est pas à moitié finie ! Songez qu'à chaque soleil, l'ombre s'allonge sur la place qui sera votre tombeau, et les vers qui vous attendent se réjouissent à l'idée que vous en approchez... Jeunes filles ! n'y a-t-il donc pas d'autre moyen d'occuper les heures qui s'enfuient ? »

Les quatre sœurs aînées courbèrent la tête devant le moine ; mais Alice, le regardant avec douceur, lui répondit :

« Notre mère chérie... que son âme repose en Dieu... »

— *Amen* ! interrompit le moine.

— Notre mère chérie vivait, continua Alice avec émotion, lorsque ce long travail fut commencé par nous ; elle nous ordonna de le continuer après sa mort ; elle ajouta que, si nous passions ensemble nos heures de loisir dans des occupations de notre sexe, ces heures seraient les plus heureuses de notre vie ; et que si, plus tard, entraînés, éblouies par les séductions du monde, nous laissions refroidir la tendresse qu'il doit unir les enfans d'une même mère, la vue de l'ouvrage de notre

jeunesse rallumerait en nous cette tendresse près de s'éteindre.

— Alice dit vrai, » ajouta l'aînée en relevant la tête ; puis elle se remit à sa tapisserie, et ses sœurs l'imitèrent.

Chacune des cinq sœurs avait devant elle un tableau dont le sujet était différent, et toutes devaient l'exécuter en tapisserie avec les mêmes couleurs. Tandis qu'elles se courbaient gracieusement sur leur ouvrage, le moine, le menton appuyé sur sa main, après avoir promené silencieusement ses regards de l'une à l'autre sœur, reprit d'un ton plus sévère :

« Mais il vaudrait mieux pour vous faire ces séductions du monde, et n'aimer que Dieu dans la solitude d'un cloître ! L'enfance, l'adolescence, l'âge mûr et la vieillesse passent aussi vite qu'ils se succèdent ! Tournez les yeux vers une vie meilleure ; elle vous préservera des orages qui se forment et grossissent au milieu des plaisirs du monde et lancent la foudre sur ses adorateurs. Prenez le voile ! jeunes filles, prenez le voile ! »

— Moi ! répondit Alice avec chaleur, jamais ! Et vous, mes sœurs, ajouta-t-elle en leur serrant les mains avec tendresse, n'échangez pas l'air libre, la vue du ciel, la fraîcheur de la terre et toutes les richesses qui couvrent sa surface, pour la froide, l'étroite et la stérile enceinte d'un couvent ! Les dons de Dieu sont les véritables biens de la vie ; nous devons en jouir en son honneur, et lui en témoigner chaque jour notre amour et notre reconnaissance. Mourir est notre sort commun, mais mourons entourées de la vie ; que notre dernier regard embrasse les limites de notre horizon, et non les murs de pierre et les grilles de fer d'un couvent ! Chères sœurs ! nous ignorons le destin que le ciel nous prépare ; mais si nous ne devons pas vivre dans notre maison, à l'ombre de ce joli verger, promettons-nous au moins d'y mourir.... »

Les pleurs coulèrent des yeux de la jeune

filles, qui appuya sa jolie tête sur l'épaule de sa sœur aînée.

« Calme-toi, Alice, lui dit celle-ci en la pressant sur son cœur, calme-toi ! je ne serai jamais religieuse. Et vous, mes sœurs ? »

Les sœurs répondirent que la vertu pouvait s'exercer ailleurs que dans un couvent, et que, si la vertu ne donnait pas toujours le bonheur en ce monde, elle pouvait au moins le remplacer.

« Vous entendez notre résolution, mon père, dit l'aînée, se levant avec une dignité calme ; et, vous le savez, en même temps que nos parents enrichirent l'abbaye de Sainte-Marie, et nous confièrent orphelines à sa pieuse tutelle, ils voulurent aussi qu'on ne nous imposât aucune contrainte, qu'on nous laissât libres de choisir le genre de vie qui conviendrait à nos inclinations... Nous vous prions donc de ne plus revenir sur ce sujet... Allons, mes sœurs, ajouta-t-elle en s'appuyant sur le bras d'Alice, il est près de midi, rentrons jusqu'à ce soir. »

Les cinq sœurs firent au moine une humble révérence, chacune se chargea de son métier à tapisserie, et tandis qu'elles prenaient le chemin de leur maison, le saint homme les suivait des yeux ; au mouvement de ses lèvres, on eût pu voir qu'il priait ; mais, comme elles allaient dépasser le seuil de leur porte, il accourut vers elles et leur cria :

« Écoutez-moi encore, mes filles ! vous êtes jeunes, la vie vous semble bonne et facile ; mais l'âge mûr va vous apporter le désappointement, l'affliction, la mort... Un temps va venir où un regard jeté sur vos travaux futiles rouvrira dans le cœur de quelques-unes de vous de profondes blessures..... Quand ce temps sera venu, quittez ce faux monde auquel vous vous attachez maintenant avec ardeur, réfugiez-vous dans le saint asile que vous méprisez ; cherchez-y une cellule moins froide que ne le devient le foyer domestique quand le

malheur en a éteint le feu... et allez-y pleurer vos illusions perdues ! »

Les cinq sœurs avaient pâli en écoutant ces terribles menaces. Le saint homme ajouta d'une voix plus douce :

« Telle est la volonté du ciel et non la mienne, mes filles : que la sainte Vierge vous protège ! »

Le moine retourna lentement sur ses pas ; il disparut par la poterne ; les cinq sœurs, effrayées, rentrèrent dans leur maison... ce soir, le verger ne les revit plus.

Mais, le lendemain et les jours suivants, le soleil se leva aussi radieux ; à la vive clarté du matin, les cinq sœurs se dirigèrent dans le verger pour travailler à leur ouvrage chéri ; au doux crépuscule du soir, elles revinrent s'y livrer aux joyeuses causeries de leur âge... Elles avaient oublié les menaces du saint homme.

L'automne approchait ; on eût dit qu'Alice perdait ses forces en perdant les beaux jours. Elle ne pouvait plus arroser les fleurs aux couleurs sombres ; elle ne pouvait plus enseigner de doux chants aux petits oiseaux ; sa taille se penchait comme le saule se penche sur la tombe... puis lorsque le verger fut dépouillé de ses dernières feuilles, au milieu d'une nuit sombre, froide, un valet courut en toute hâte à l'abbaye, d'où il revint accompagnant le moine portant le saint viatique... et bientôt, au morne silence qui régnait dans la maison, succédèrent des pleurs et des cris déchirants.

Un soir, bien tard, un chevalier blessé grièvement vint tomber mourant au pied de la demeure des sœurs d'York. Aux prières d'un écuyer, elles firent ouvrir et accordèrent l'hospitalité demandée. Alors dans la maison on eût pu entendre le cli-

quetis d'une armure; dans le verger, on eût pu voir un casque étinceler aux rayons de la lune. Le chevalier, ayant recouvré la santé, partit... Pendant quelque temps, un coursier couvert de sueur et les flancs déchirés par l'éperon, s'arrêta à la porte... une des sœurs accourait avec empressement demander des nouvelles à l'écuyer fatigué..... Puis l'écuyer ne revint plus.

Un jour, des dames, des chevaliers, des seigneurs de la cour vinrent visiter les sœurs d'York; lorsqu'ils partirent, deux sœurs seulement restaient sur le seuil, et envoyaient avec leurs doigts des baisers aux deux sœurs qui s'éloignaient, entourées de leur noble cortège.

Quelques années encore, dames, chevaliers et seigneurs de la cour se montrèrent de loin en loin; puis ils semblèrent ne plus apporter que de tristes nouvelles.... mais depuis long-temps leurs visites avaient cessé, lorsque les deux sœurs qui étaient parties avec eux revinrent seules, à pied, et se glissèrent dans leur maison après le coucher du soleil.

Le lendemain, le ciel était sombre; le vent gémissait par intervalles, comme pour annoncer l'approche d'une tempête; les oiseaux se tenaient cachés sous les feuilles, les reptiles soulevaient la terre pour recevoir la pluie... le moine noir sortit de la porterne; il s'arrêta un instant dans le verger. On n'y entendait plus le bruit des éclats de rire; les branches des arbres étaient courbées et brisées sur la terre; le gazon croissait épais et en désordre... depuis long-temps, aucun pied ne l'avait foulé.....

Le saint homme s'introduisit dans la maison. Quatre des sœurs se tenaient assises au milieu d'une salle basse; leurs vêtements de deuil les rendaient encore plus pâles: elles regardaient leurs tapisseries.

Le moine vint s'asseoir auprès d'elles en silence.

« Hélas! disait l'aînée, tenant d'une main

tremblante un des tableaux, ce fut le dernier objet qu'elle toucha pendant sa maladie... »

A ces mots, la douleur des sœurs fit explosion.

« Celle qui était si bonne et si belle, Alice, notre sœur, où est-elle? » reprit l'aînée à travers ses sanglots.

« Elle est au ciel! » répondit le moine.

Puis, se tournant vers une des sœurs, il lui dit: « Ce beau chevalier blessé à qui vous aviez rendu la vie, qui vous avait promis de revenir; il a été ingrat, et vous avait oubliée, que vous l'attendiez encore... »

La demoiselle rougit et baissa tristement la tête.

« Le vaillant guerrier qui admirait votre adresse lorsque vous travailliez à cette tapisserie, ajouta-t-il en s'adressant à une autre sœur, il est enseveli maintenant sous le champ de bataille qu'il a rougi de son sang. Les débris de son casque jadis si brillant sont épars sur sa tombe, et vous ne reconnaissez pas plus son corps rongé par les vers, que son casque rongé par la rouille! »

La veuve gémit et se tordit les bras.

« La politique des cours a troublé votre paix domestique; continua-t-il en parlant à une troisième sœur. Votre époux exilé, proscrit, va mourir sur la terre étrangère, et vous, rejetée du monde, vous revenez ici cacher votre douleur! »

La dame pleura amèrement; le moine continua:

« Allons mes filles, il est temps d'ensevelir les illusions de votre jeunesse et les déceptions de votre âge mûr; recouvrez-les du cilice de la pénitence, et que le couvent devienne leur tombeau.

— Nous vous demandons trois jours pour délibérer, mon père, » répondit la sœur aînée.

Le moine noir leur donna sa bénédiction, et se retira en murmurant des prières.

Le reste du jour, les sœurs le passèrent

dans la réflexion et la prière; le soir, elles s'embrassèrent tendrement avant de se retirer dans leur chambre, où elles s'endormirent, fatiguées par l'excès de leurs pénibles émotions, et croyant en effet que le voile était le linceul qui convenait à leurs joies mortes à tout jamais.

Cependant le lendemain le ciel s'était purifié, le soleil se levait brillant, la terre exhalait ses mille parfums. Les sœurs, après la prière de matines, distribuèrent leurs aumônes accoutumées, allèrent consoler et soigner les pauvres malades, et revinrent dans le verger, s'asseoir à la place où elles s'étaient si souvent assises pour travailler ensemble, et où Alice avait été si heureuse!

Après s'être abandonnées quelque temps au charme douloureux de leurs souvenirs :

« Mes sœurs, leur dit l'aînée, rompant la première le silence, pourquoi quitterions-nous cette maison où nos parens ont vécu, où ils sont morts, où nous sommes nées, où nous nous sommes aimées, où il nous serait doux de mourir? Parce que nous avons subi les infortunes de ce monde? mais l'ingratitude, l'amour de la guerre, l'ambition, la mort de notre Alice, ce sont des malheurs, ce ne sont pas des crimes dont il nous faille nous repentir et faire pénitence! Dieu, qui nous a envoyé ces malheurs, nous a envoyé aussi la consolation de les pleurer ensemble; et, bien que pour nous il n'y ait plus de bonheur en ce monde, nous pouvons encore faire le bonheur des autres... il en rejaillira toujours sur nous quelques parcelles... Croyez-moi, mes sœurs, jouissons des bienfaits que Dieu a répandus autour de nous; ne soyons point ingrates envers lui

en les dédaignant; aimons-le, aimons-nous, rendons-nous utiles à nos semblables pendant notre court passage en cette vie, afin de mériter d'être réunies dans une vie qu'isera éternelle... »

Le moine noir revint au bout de trois jours... mais il s'en retourna seul.

Après en avoir obtenu la sanction de l'autorité ecclésiastique, les sœurs envoyèrent chercher au loin des artistes célèbres, pour leur faire exécuter, en vitraux de couleur, les tableaux qu'elles avaient brodés, et bientôt le soleil, en dardant ses rayons au travers de ces vitraux, vint reproduire les tableaux des cinq sœurs, sur une des dalles de la nef, portant le nom d'Alice.

Pendant bien des années encore, chaque soir, quatre sœurs vinrent s'y agenouiller et y faire leur prière; puis trois... puis deux... puis une seule courbée par la vieillesse... puis un jour elle ne revint plus... Cinq noms étaient gravés sur une des dalles de la nef.

Ces noms furent effacés par les pas des générations qui depuis se sont succédé; le temps a affaibli les couleurs des vitraux, mais le même rayon de soleil les traverse toujours pour venir tomber sur la tombe solitaire... et l'on montre encore aux étrangers qui viennent visiter la cathédrale d'York, une vieille croisée appelée :
LES CINQ SŒURS.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSEY.

Mort de Henry II,

ROI DE FRANCE.

(1559.)

TABLEAU HISTORIQUE.

Henry II aimait tant la guerre, que, sur la tranchée même d'une ville qu'il assiégeait et prenait fièrement d'assaut, M. le connétable, en le repoussant en arrière, et en se jetant devant lui, lui dit un jour : » Mordieu ! sire, si vous voulez continuer cette vie, il ne faut pas que nous fassions plus de fond de vous que d'un oiseau sur une branche, et il nous faudra une forge neuve pour forger tous les jours de nouveaux rois, pour peu que vos successeurs veuillent en faire autant que vous en faites. » Il résultait de ce goût belliqueux, qu'à défaut de guerres réelles, qui cependant à cette époque ne manquaient pas, Henry II prenait plaisir aux guerres simulées ; et cela était si bien connu de tous, qu'à son retour de Savoie, la ville de Lyon lui donna une fête où, au dire de Brantôme, il y avait trois singularités fort belles : la première, qui était un combat à l'antique et à outrance de douze gladiateurs, dont six étaient vêtus de satin blanc et six de satin cramois ; la seconde, qui était une grande naumachie, ou combat naval de frégates, de nef et de barques, commandées par deux grandes galères capitanes, dont l'une était verte et blanche, l'autre noire et rouge ; et dont enfin la troisième singularité était une belle tragi-comédie que le grand et magnifique cardinal de Ferrare, primat de la Gaule et archevêque de Lyon, fit jouer dans une salle qu'il avait, pour cette circonstance, fait tendre et arranger comme un théâtre.

Aussi tout était occasion de fêtes et de tournois pour la cour de France ; et lorsque, le 24 décembre 1558, Marie Stuart

avait épousé le dauphin, son père Henry II prit si grand plaisir aux bals et joutes qui eurent lieu à cette occasion, qu'il résolut de renouveler ces solennités à propos du double mariage d'Élisabeth, sa fille, avec Philippe II, et de Marguerite, sa sœur, avec le duc de Savoie.

Pour donner plus de développement à ce combat, Henry II choisit le clos des Tournelles, qui était situé dans la rue Saint-Antoine, et choisit, pour tenir avec lui contre tous venans, M. de Guise, M. de Nemours et M. de Ferrare.

Le 10 juillet 1559 arriva ; c'était le jour désigné pour la joute. Le roi Henry II portait une livrée blanche et noire, laquelle, pour l'amour de la belle veuve qu'il servait, était sa livrée ordinaire.

M. de Guise avait sa livrée blanche et incarnate, qu'il ne quittait jamais, et qu'il portait en l'honneur d'une fille de la cour dont il était amoureux.

M. de Nemours portait sa livrée habituelle, c'est-à-dire jaune et noire ; il avait pris ces deux couleurs, qui voulaient dire *gaieté* et *loyauté*, par la raison qu'étant épris d'une des plus belles dames de France, aucune ne lui pouvait donner plus de joie, comme aussi, de son côté, devait-il lui être sûr et fidèle, n'ayant aucune chance de rencontrer mieux ailleurs.

Enfin, M. de Ferrare avait sa livrée jaune et noire aussi ; mais quant à lui, nul ne dit pourquoi il était vêtu ainsi, et si c'était par sentimentalité ou par caprice.

Toute la journée, le roi et ses trois partens tinrent contre tous venans, et cela en bons et braves chevaliers et aux grands applaudissemens de toute la cour ; puis, comme le soir arrivait et que le tournoi était presque fini, l'infatigable Henry voulut rompre encore une lance, et envoya dire au comte de Montgommery qu'il comparût à son tour et se mit en lice ; car il voulait courir contre lui. Si grand que fût cet honneur, soit pressentiment, soit paresse, Montgommery pria le roi de l'en

dispenser, n'étant point dans l'intention de combattre en cette journée, et ne s'étant point muni de cheval, d'armures ni de lances. Mais Henry, poussé par son mauvais destin, insista, disant qu'il était de la taille de M. de Nemours, et qu'il trouverait tout ce dont il aurait besoin sous la tente de ce dernier; cependant Montgomery n'en persista pas moins dans son refus, tandis que Catherine de Médicis de son côté, voyant que l'heure du souper approchait, fit dire au roi qu'il avait assez jouté dans la journée, et qu'elle le priait, pour l'amour d'elle, de ne plus courir. Mais le roi, au contraire, lui fit répondre que, pour l'amour d'elle, il romprait cette lance qui serait la dernière; et la reine eut beau le faire prier par M. de Savoie qu'il lui fit le plaisir de tout quitter et de venir la rejoindre, il s'obstina à rester à cheval dans la lice, et s'adressant de nouveau à Montgomery, il ne l'invita plus, mais lui ordonna de descendre. Il n'y avait pas moyen de refuser.

Montgomery, forcé d'obéir, se rendit à la tente de M. de Nemours, prit une de ses armures de choix et la lance la plus faible qu'il trouva, afin que le combat fût aussi court que possible. Puis, étant sorti de la tente, il fit boucler sa targe, s'élança sur son cheval, tourna autour de la lice, et entra par le côté opposé à celui où l'attendait Henry II.

A peine le roi le vit-il paraître qu'il le railla joyeusement sur le retard qu'il avait mis à descendre, mais Montgomery ne lui répondit rien autre chose, sinon que ces paroles : « Vous l'avez ordonné, sire, il a bien fallu que j'obéisse; » et mettant sa lance en arrêt, il attendit le signal, et aussitôt qu'il fut donné, les deux champions coururent l'un sur l'autre.

Arrivés au milieu de la lice, ils se ren-

contrèrent avec une telle force que les deux lances se brisèrent : celle de Henry II en trois morceaux, et celle de Montgomery à quelques pouces du fer. Mais, par un hasard fatal, cette extrémité, qui par la manière dont elle avait éclaté, s'était effilée comme une lance, pénétra dans la visière du roi, et lui entra profondément dans l'œil. Henry se renversa aussitôt en arrière, et tomba de cheval, lâchant le tronçon de sa lance.

Montgomery, qui vit bien que le roi était blessé, sauta à bas de cheval, et, secouru par M. de Montmorency qui était un des maréchaux du camp, il le souleva et détacha son casque : l'éclat de bois était resté dans la plaie, et comme ni l'un ni l'autre n'osaient y toucher, Henry le prit et l'arracha lui-même. Ce fut alors qu'on put juger, par l'éclat lui-même, combien la plaie était dangereuse, puisqu'on voyait, au sang, qu'il avait pénétré de deux ou trois pouces.

Cependant Henry ne perdit point connaissance, et tendant la main à Montgomery : « Soyez tous témoins, dit-il à ceux qui l'entouraient, que, quelque chose qu'il arrive de cette blessure, je pardonne à celui qui me l'a faite. D'ailleurs c'est moi qui l'ai contraint à cette joute qu'il ne voulait pas accepter. »

On emporta le roi au milieu de la désolation générale, chacun implorant l'aide de Dieu et le secours des hommes; mais prières et science, tout fut inutile, et au bout de quelques jours Henry mourut.

On grava ce vers sur sa tombe :

Quon Mars non rapuit, Martis imago rapit(1).

ALEXANDRE DUMAS.

(1) Celui que les combats ont respecté est mort dans le simulacre d'un combat.

Océano Nox⁽¹⁾.

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les ombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Ah ! que de vieux parens, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

On s'entretient de vous parfois dans les veillées.
Maint joyeux cercle, assis sur des ancres rouillées,
Mêle encor quelque temps vos noms d'ombre couverts,
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,
Tandis que vous dormez dans les goëmons verts !

On demande : « Où sont-ils ? sont-ils rois dans quelque île ?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile ? »
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre Océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue ?

(1) La nuit sur l'Océan.

Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond ;
Pas même un saule vert qui s'affaisse à l'automne ;
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !

Où sont-ils les navires sombrés dans les nuits noires ?
O flots ! que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds, redoutés des mères à genoux.
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous.

VICTOR HUGO.

Revue des Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Giselle, ou les Wilis, ballet fantastique en 2 actes, par MM. de Saint-Georges, Théophile Gautier et Coraly, musique de M. Adolphe Adam, décorations de M. Cicéri.

Votre journal, mesdemoiselles, vous a déjà donné *la Ronde des Wilis*, par M. Alphonse Karr; mais comme il y a long-temps vous l'avez peut-être oubliée.

Dans les pays slaves il existe la tradition d'une danse nocturne sous le nom de wili. Les wilis sont des jeunes filles qui ont trop aimé la danse et sont mortes avant d'être mariées. A minuit elles sortent de leur tombeau, et, parées de leurs habits blancs, de leur couronne blanche, de leur anneau brillant à leur doigt; elles se rassemblent

et dansent au clair de la lune. Malheur au jeune homme qui les rencontre! car leur figure, quoique pâle, est jeune et belle; elles lui sourient, elles l'appellent, leurs yeux ont de douces promesses, elles sont irrésistibles... il faut qu'il danse avec elles jusqu'à ce qu'il soit mort.

A présent voici le ballet de *Giselle*.

Nous sommes dans une riante vallée de l'Allemagne. Au fond l'on aperçoit des collines couvertes de vignes, dominées par un château, celui du jeune duc Albert de Silésie. De ces collines une route descend dans la vallée. A gauche est la chaumière de Berthe, mère de Giselle; à droite celle de Loys, jeune paysan habitant depuis peu la vallée. Il fait à peine jour. Des vigneron partent pour les vendanges.

Hilarion, le garde champêtre du prince de Courlande, est amoureux de Giselle

et jaloux de Loys ; il se cache pour les espionner, voit sortir Loys avec un beau seigneur qui s'éloigne après l'avoir salué respectueusement, conçoit des soupçons et se promet de les éclaircir. Loys va frapper à la porte de Giselle. Giselle lui raconte son rêve : « Vous épousiez une belle dame, » lui dit-elle. Loys se trouble. « C'est que j'en mourrais. » Il la rassure. Elle cueille une marguerite, elle l'effeuille... l'épreuve dit que Loys aime Giselle. Hilarion n'y tient plus ; il se montre, reproche à la jeune fille sa conduite, et s'éloigne en jurant de se venger.

Une troupe de jeunes vigneronnes vient chercher Giselle pour aller vendanger : mais au lieu de cela, elle leur propose de se divertir ; toutes jettent au loin hottes, paniers et se mettent à danser. Berthe sort de sa chaumière, elle gronde sa fille. « Si tu mourais, dit-elle, tu deviendrais wili et danserais même après ta mort, comme toutes celles qui ont trop aimé le bal. » Mais Giselle ne fait que rire de cette menace. Des fanfares retentissent ; Loys s'en inquiète ; il presse le signal du départ pour les vendanges, entraîne les paysannes ; et Giselle rentre chez elle avec sa mère. Hilarion se voyant seul, voulant pénétrer le secret de son rival, entre furtivement dans sa chaumière. Les fanfares se rapprochent : des piqueurs, des valets de chasse paraissent sur la colline. Le prince de Courlande et Bathilde, sa fille, arrivent à cheval accompagnés d'une suite nombreuse de seigneurs, de dames, de fauconniers, le faucon sur le poing. Le prince ordonne à sa suite de continuer la chasse, et entre chez Berthe pour se reposer. Bathilde interroge Giselle sur ses travaux, sur ses plaisirs. « J'aime la danse, dit-elle, j'aime mon fiancé, et je mourrais s'il ne m'aimait plus. » Bathilde veut voir le fiancé de sa protégée ; Giselle sort pour chercher Loys ; il paraît, regardant avec inquiétude si la chasse s'est éloignée. Giselle le rejoint, en ce moment une joyeuse musi-

que se fait entendre : la vendange est finie. Un chœur couronné de pampres et de fleurs arrive, suivi de tous les paysans et paysannes de la vallée avec leurs paniers remplis de raisins. Un petit Bacchus est porté triomphalement à cheval sur un tonneau. On désigne Giselle reine des vendanges, on la couronne de pampres et de fleurs ; dans sa joie, elle entraîne Loys, et tous deux dansent entourés de tout le village. A cette vue la jalousie d'Hilarion éclate ; il dit à Giselle que celui qu'elle aime est un trompeur, un seigneur déguisé. A l'appui, il montre une épée et un manteau trouvés dans la chaumière de Loys. Giselle est frappée au cœur ; Loys jure qu'il n'est qu'un simple paysan, son fiancé ; mais Hilarion, poursuivant sa vengeance, sonne du cor qu'un des seigneurs avait suspendu à un arbre. A ce signal la chasse accourt, le prince de Courlande sort de la chaumière, et tous reconnaissent aux genoux de Giselle... le duc Albert ! Giselle ne doutant plus de son malheur se sauve chez sa mère... elle sortait avec Bathilde. « Que vois-je ! s'écrie la princesse, le duc !... mon fiancé, sous ce costume !... » Giselle a tout compris. Se voyant perdue, déshonorée, sa tête s'égaré : elle rit, elle pleure, elle tend la main à Albert, elle le repousse avec effroi ; lui prend son épée, joue avec, et allait se laisser tomber sur la pointe, lorsque sa mère lui arrache l'épée. Alors Giselle se met à danser avec fureur ; mais tant de douleurs subites, tant de cruelles secousses ont épuisé ses forces... Elle tombe dans les bras de sa mère, jette un dernier regard sur Albert au désespoir, et meurt... Bathilde, bonne et généreuse, pleure sa rivale. Albert veut se frapper de son épée, le prince l'en empêche. Les paysans, les seigneurs et toute la chasse sont témoins de ce triste tableau.

—
Nous sommes près d'une forêt, au bord

d'un étang, au milieu d'un site humide où croissent des roseaux, des joncs, des fleurs sauvages; des bouleaux, des trembles, des saules pleureurs inclinent jusqu'à terre leur pâle feuillage. A gauche, sous un cyprès, s'élève une croix de marbre blanc sur laquelle on lit le nom de Giselle. La lueur bleue d'une lune très-vive éclaire ces lieux vaporeux et froids.

Des garde-chasses arrivent par les avenues de la forêt; ils allaient se mettre à l'affût au bord de l'étang, Hilarion accourt. « C'est un endroit maudit, leur crie-t-il; c'est le cercle de danse des wilis. » Les garde-chasses s'enfuient. On entend sonner minuit dans le lointain. Une musique fantastique commence: alors une gerbe de joncs mariés s'entr'ouvre lentement, on en voit s'élaner la reine des wilis; elle apporte avec elle un jour mystérieux qui éclaire la forêt; à ses épaules sont des ailes diaphanes qui peuvent l'envelopper comme un voile de gaze; elle voltige sur chaque touffe d'herbe, se baigne dans les eaux du lac, se suspend aux branches des saules, s'y balance, se met à danser; puis cueille une branche de romarin, en touche chaque buisson, chaque touffe de feuillage: le buisson, la touffe de feuillage s'entr'ouvrent... il en sort une wili; chacune exécute la danse de son pays, et toutes finissent par une walse allemande. Sur un signe de la reine, le bal fantastique s'arrête. Elle leur annonce une nouvelle sœur: un rayon de la lune se projette sur la tombe de Giselle, les fleurs qui la couvrent s'écartent... Giselle paraît. La reine la touche de sa branche de romarin, le suaire tombe... Giselle est une wili. Alors ses pieds rasent le sol, elle danse, ou plutôt elle voltige dans l'air... mais un bruit lointain se fait entendre: les wilis se cachent parmi les roseaux. Ce sont des villageois revenant d'une fête, conduits par un vieillard. La musique fantastique recommence, les wilis entourent les paysans, les engagent à danser; ils vont céder et mourir... Le vieillard les

avertit du danger: tous se sauvent, poursuivis par les wilis.

En leur absence, Albert vient visiter la tombe de celle qu'il aime. Sa raison est presque égarée; il s'approche de la croix, il pleure... Mais bientôt il est frappé de surprise... Giselle est devant ses yeux! non telle qu'il l'aimait, mais en wili. Elle l'appelle du regard, puis s'envole; lui jette une fleur, puis disparaît encore. Albert renonce enfin à la joindre, il s'agenouille devant la croix, il prie... cette douleur muette attire Giselle, Albert va la saisir... il n'embrasse que la croix!

Poursuivi par les wilis, Hilarion vient tomber au pied d'un arbre. La reine le touche de sa bague de romarin, le force à se relever et à danser avec elle; puis elle le cède à une wili, qui le cède à une autre, ainsi de suite jusqu'à la dernière... Hilarion croit son supplice terminé... la danse recommence sur des rythmes de musique toujours de plus en plus rapides; il veut s'enfuir... les wilis l'entourent d'un vaste cercle qui se rétrécit et se convertit en une walse rapide. Un vertige alors s'empare de lui, il n'y voit plus... arrivé sur le bord du lac, au dernier anneau de la chaîne, le pauvre diable, croyant saisir une nouvelle walseuse, ouvre les bras... il roule dans l'abîme... Alors les wilis commencent une bacchanale joyeuse, lorsque leur reine découvrant Albert, va le toucher de sa branche de romarin... Giselle s'élance et lui retient le bras. « Fuis! Albert, lui dit-elle, fuis, ou tu es mort. » Puis elle l'entraîne près de la croix; il la saisit... la reine n'a plus de pouvoir; mais, pour se venger de Giselle, elle la touche de sa branche... et voilà Giselle qui danse avec la plus gracieuse ardeur. Albert, attiré malgré lui, quitte la croix, danse avec celle qu'il aime, mais bientôt ses forces commencent à l'abandonner; encore quelques secondes, il va mourir.... quatre heures sonnent. Le jour commence à paraître; la ronde se ralentit à mesure que la nuit se dissipe; les

premiers rayons du soleil éclairent les eaux du lac ; la troupe entière des wilis chancelle, tombe... et disparaît dans le buisson ou dans la touffe de fleur qui l'a vue naître. Devinant le sort qui menace Giselle, Albert l'emporte loin du tombcau, la dépose sur un tertre, s'agenouille près d'elle ; mais lui montrant le soleil qui brille alors de tous ses feux, Giselle semble dire à Albert qu'elle le quitte pour jamais ! En ce moment des fanfares retentissent au sein des bois ; l'écuier d'Albert accourt, il précède le prince, Batilde et une suite nombreuse... Tous s'arrêtent... Déjà les fleurs et les herbes ont recouvert Giselle ; du bras qu'elle conserve libre encore, elle indique à Albert Bathilde à genoux, et lui tendant la main d'un air suppliant : « Qu'il l'épouse ! » C'est le dernier vœu de la wili ; puis, lui adressant un triste et éternel adieu, elle disparaît au milieu des herbes fleuries.

Albert se relève avec une vive douleur ; mais l'ordre de Giselle lui est sacré. Il arrache quelques-unes des fleurs qui la recouvrent, les presse sur son cœur, et, tendant la main à Bathilde, il tombe dans les bras de ceux qui l'entourent.

Danse, musique, décorations, tout est charmant dans ce ballet, dont je n'ai pu vous donner, mesdemoiselles, qu'une bien sèche analyse.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Economie Domestique.

Recette pour nettoyer les bijoux en imitation d'or.

Achetez chez un épicier 10 centimes d'esprit-de-vin.

Chez un tabletier, un demi-litre de sciure de bois très-fine, 25 centimes.

Savonnez les bijoux dans de l'eau tiède, puis trempez-les dans l'esprit-de-vin et séchez-les tout de suite dans la sciure de bois en les frottant avec une petite brosse malle.

Lorsqu'il y a des pierres fausses, il faut laver la dorure avec précaution, en se servant de mousseline imbibée d'eau de savon, puis d'esprit-de-vin ; car si les pierres étaient mouillées, elles changeraient de couleur.

Correspondance.

Eh bien ! ma chère amie, je ne t'envie plus ; à ton tour, ne me plains donc plus d'habiter Paris au mois de juillet ; car j'en ai pris mon parti, non par résignation, je n'ai pas ce mérite, mais parce qu'en effet ici je trouve à chaque pas la campagne. Si je vais au bain, je traverse un jardin bien vert ; si je vais faire des emplettes, je marche à l'ombre des arbres de nos boulevards ; si je vais en visites, je passe au milieu des Tuileries, ce beau jardin qu'a dessiné Le Notre ; pour me promener le soir j'ai le bois de Boulogne et les Champs-Élysées, où la lune est vue si belle à travers les grands arbres, quand elle traverse lentement cette merveilleuse place Louis XV, et s'arrête sur l'obélisque *comme un point sur un i*. D'ailleurs si je veux, c'est-à-dire si maman veut, Versailles, son tapis vert et son musée, formé de toutes nos gloires ; Saint-Cloud, ses cascades et sa belle rivière ; Saint-Germain, sa forêt et sa terrasse unique en ce monde, ne sont-ils pas mes promenades, grâce aux chemins de fer !..... J'étais vraiment bien ingrate envers mon beau pays, lorsque je t'écrivais ma dernière lettre. Comme les idées changent ! Ce qui nous déplaisait hier, demain nous plaira donc ? et sans doute ce qui nous plaît aujourd'hui, demain nous déplaira..... Mon Dieu ! que cela fait penser ! Aussi je vais me méfier de moi ; et, à l'avenir, je ne veux plus désirer que ce qui sera réglé d'avance par le devoir ; c'est, je crois, le meilleur moyen de se trouver heureuse ; qu'en penses-tu ?

Ainsi, pendant que tu admires le

merveilles du Créateur, moi, je viens d'admirer les merveilles de la créature. J'arrive de l'exposition des produits de l'industrie qui se tient annuellement dans l'orangerie du Louvre ; là j'ai vu un *bateau portatif*, inventé par M. Leclère. Ce bateau a des bancs, des rames ; il est en bois, et en toile de lin si serrée, qu'elle est imperméable ; *impermuillable*, dirait la marquise de R..... Mais ce que j'estime infiniment, c'est que, de chaque côté, est une espèce de bourrelet en caoutchouc rempli d'air, qui rend ce bateau insubmersible. Ainsi, nos soldats peuvent franchir toutes les rivières pour aller faire une reconnaissance en pays ennemi ; replier leurs bateaux, et ne laisser aucune trace de leur présence. Avec une vingtaine de ces embarcations, un navire peut opérer un débarquement : voilà pour la guerre. En temps de paix, nos mariniers chargeront vingt de ces bateaux pour descendre une rivière ; arrivés au port, ils mettront dix-neuf bateaux dans le vingtième, et il ne leur coûtera que le prix d'un bateau pour remonter la rivière. Dans les crues subites, les hommes généreux pourront aller secourir les pauvres inondés. Le chasseur, pourra d'un bras porter son fusil, de l'autre son bateau, et se lancer sur un lac à la poursuite du gibier. Pour moi, qui n'ose abandonner ma vie à des mariniers que je ne connais pas, ou à des rameurs amateurs que je connais très-imprudens, j'aimerais à me voir seule dans une pareille embarcation et ramant sur une pièce d'eau, au milieu d'un parc... Les plus petits de ces bateaux sont de 3 mètres de long sur 50 centimètres de large ; ils se montent et se démontent en cinq minutes, pèsent 12 kilogrammes, et coûtent 200 fr.

Tu sais que les voleurs exercent leur adresse à ouvrir toutes les serrures ; voilà M. Fichet qui de son côté emploie son intelligence à dérouter l'adresse des voleurs ; ainsi un caissier oublie-t-il de fermer sa caisse ? au moyen d'un mécanisme il se

trouvera enfermé dans son bureau... force lui sera donc de penser à fermer sa caisse, afin de pouvoir sortir. Un malfaiteur veut-il ouvrir un coffre-fort, soit avec la véritable clef, soit avec une clef étrangère ? aussitôt, sans qu'il s'en aperçoive, une sonnerie se fait entendre chez le concierge, à la cuisine, à l'antichambre... et l'on trouve le voleur enfermé dans une grille. Un domestique veut-il ouvrir le secrétaire de son maître ? un coq se met à chanter : *Cocoricó ! Cocoricó ! Cocoricó* (1) ! chant qui n'annonce pas le point du jour, mais qui signifie : *Au voleur !* Veut-on savoir quel est le domestique qui prend dans un sac d'argent ? quand il introduira sa main au fond de ce sac, elle se trouvera prise dans un piège. Mais ce qui est généralement utile, c'est une serrure pour porte d'appartement : cette serrure a cela de bon qu'elle se ferme de plus en plus par les efforts des fausses clefs, crochets, rossignols, et que le propriétaire de la serrure peut seul l'ouvrir ensuite sans difficulté, mais non sans s'apercevoir qu'un autre que lui a voulu l'ouvrir. Ces serrures coûtent 25 fr.

Après le chant du coq, j'ai entendu le mélophone, de M. Dessane. Ce nouvel instrument a la forme d'une guitare ordinaire, mais sans cordes, collée sur une guitare plus grande, bien entendu qu'il n'y a qu'un manche. Sur ce manche sont des rangées de petites touches, dont on joue de la main gauche, tandis que de la droite on tient une espèce de poignée qui sort du bas de l'instrument ; on la tire, on la pousse ; elle produit dans l'instrument l'action de l'archet et du soufflet ; car le mélophone rend les sons du piano, de la flûte, de la basse et de l'orgue. Cette espèce de concert coûte 550 francs.

Puis ce sont les inventions utiles. Le joli

(1) Ne sachant pas l'orthographe de ce mot, je te la soumets à toi qui entends de vrais coqs chanter, car je n'ai trouvé dans mon dictionnaire que *cocodaste*, l'onomatopée du cri de la poule.

floir en ébène, de M. Duvelleroy. Ce *floir* ne fait pas de bruit ; il dévide en une seule bossette et file en écheveau, le fil allant se placer autour de la roue. Ce *floir* coûte 15 francs, plus 1 fr. 50 c. pour le godet et la quenouille.

Les ébénistes ont aussi apporté leur tribut. M. Pennequin a exposé une *commode* qui mérite bien son nom, car ce meuble est à la fois commode, secrétaire et toilette. — M. Høler, une *échelle de bibliothèque*, dont les marches contiennent tout ce qu'il faut pour la nuit, la toilette du soir et du matin.

Puis c'est du *plomb filé* avec lequel on peut palissader des fleurs sans se déchirer les doigts, comme avec le fil d'archal. — Des *châssis mobiles*, de M. Carette, avec lesquels on construit un pavillon au milieu d'un jardin, aussi vite que l'on déploie un paravent. — Un *gril*, de M. Coulon, portant avec lui une lèche frite qui reçoit le jus que laissent couler les barres, creusées au milieu, et posées en pente. Ce *gril* coûte 6 fr.

Enfin, pour passer de l'utile à l'agréable, je finirai par le *diorama portatif* de MM. Wallet et Morgan, qui, quand il pleut, un jour de congé, changerait en joie le chagrin d'une foule de petits enfants. Ce diorama est contenu dans une boîte élégante et solide, longue de 45 centimètres sur 35 de large et 9 de haut. Ce diorama se monte sur une table ; il se compose de huit tableaux qui passent successivement du soir à la nuit, de la nuit à l'aurore, et de l'aurore au jour ; tantôt éclairés par la lune, le soleil ou les lumières. Ce diorama coûte 80 francs.

Mais sortons de l'exposition et parlons de choses plus graves, de nos amies malades, par exemple. Nous sommes allées visiter une maison d'orthopédie, et tandis que maman faisait des questions, je les écoutais attentivement, ainsi que les réponses... Voici ce que j'ai appris et ce que je vais t'apprendre à mon tour. C'est lorsque per-

cent les dents de sept ans que l'on doit s'apercevoir si la santé de sa fille se déränge ; il faut alors avoir recours à la médecine, à l'hygiène, à l'orthopédie. A cet âge, la santé se rétablit facilement ; mais il est à craindre qu'elle ne se déränge de nouveau à douze ans, à moins qu'on ne continue toujours les mêmes moyens de guérison. Les mères qui ne veulent pas se séparer si long-temps de leur fille pourraient ne les faire guérir que de douze ans jusqu'à quinze. Voilà quel est le système de M^{me} Masson de la Malmaison, élève du célèbre docteur Dupuytren. La nuit, la jeune fille est couchée sur un lit moelleux ; seulement, à l'endroit où se trouve le corps, est placée une large planche bien garnie, sur laquelle le corps est contenu, de manière à ce que l'épaule droite soit repoussée, tandis que l'épaule gauche reste libre ; et que la hanche droite reste libre, tandis que la hanche gauche est repoussée. Une large ceinture enveloppe le bas de la taille ; des deux côtés de cette ceinture descendent deux bandes de toile qui se réunissent sous les pieds ; sous chaque pied se trouve un anneau ; dans cet anneau passe un ruban que l'on attache au bout du lit, de manière à tenir le corps dans une position droite et à aider à sa croissance. Le jour, les jeunes filles n'ont plus qu'un demi-cercle qui repousse l'épaule droite et la hanche gauche, tout le reste du corps est libre. Les exercices gymnastiques sont très-variés, et tendent tous au même but. Le massage, les frictions, les médicamens, une nourriture fortifiante sont les moyens de guérison, tandis que les études sont suivies comme dans les meilleures pensionnats. Le costume de ces intéressantes malades est un pantalon et un sarrau bleu, en étoffe pareille. J'étais arrivée triste dans cette maison... j'en suis sortie consolée. Toi qui sers de mère à tes petites sœurs, veille sur elles ! A propos, comme nous demandions l'adresse de M^{me} Masson de la Malmaison, un brave homme nous dit : « Tout droit,

tout droit; vous verrez son *épitaphe* (son enseigne) écrite sur sa porte. »

Voyons maintenant notre planche VII, car tandis que je cause tu ne travailles pas.

Le n° 1 est la suite et la fin de l'alphabet en points de chaînette qui se brode en coton de couleur.

Le n° 2 est une chemisette qui se brode au plumetis sur jaconas. L'espace blanc indique la place de quelques rangs de points à jour; puis tu réunis sur les épaules le devant au derrière, et, au dernier rang de jours, tu couds, froncé, 1 mètre 50 centimètres de valenciennes, haute de 15 millimètres.

Cette chemisette se passe par dessus la tête. Toute dessinée, sur beau jaconas, elle coûte 3 fr. 50 cent. à la brodeuse.

Le n° 3 est un semé pour fichus-canezous et bonnets de nuit, en jaconas.

Le n° 4 est la sixième partie d'un bonnet grec qui se brode en points de chaînette sur casimir noir, marron, ou bleu de France. La ligne extérieure qui part du milieu de la pointe du haut, se fait en cordonnet rouge ou vert; et la ligne intérieure commençant au milieu de l'espèce de rond qui se trouve sous la pointe, se fait en fil d'argent ou d'or. Un point de chaînette en fil d'argent ou d'or se fait aussi sur les coutures qui réunissent les six parties de ce bonnet. Les glands se font moitié cordonnet rouge et fil d'argent, ou vert et fil d'or. Pour calquer ce dessin, je te renvoie au numéro de janvier 1841, et pour les glands, au numéro de mars, même année.

Ce bonnet grec se fait aussi, pour l'été, en coutil gris; il se brode à points de chaînette en coton blanc. Ce bonnet tout dessiné coûte 3 fr., au coin de la place Vendôme.

Le n° 5 est un signet qui, comme tu le sais, se prononce *sinet*. Achète trois centimètres de ruban de velours noir, large de 5 centimètres; 15 centimètres de ruban vert, autant de rouge, autant de gros-bleu, et du fil d'or assez gros. En commençant

par la lisière, roule le velours serré sur lui-même; enfle du cordonnet vert; arrête la seconde lisière sur ce petit rouleau; ferme les deux côtés de ce rouleau le plus proprement possible; enfle le fil d'or; imite le modèle en tournant le fil d'or autour du rouleau de velours. Sur les côtés, fais, autour du rond extérieur, un rond de points de feston, et continue, en le diminuant, jusqu'au milieu. A l'endroit où se trouve la lisière du velours, passe chacun des trois rubans sous deux fils d'or; tiens ensemble les deux bouts de ruban pareils, formes-en un nœud; reprends ton aiguille enfilée de fil d'or, fais-y un nœud; pose, en travers sur ton index, un gros moule à faire du filet; en tournant autour de ce moule, passe ton aiguille plusieurs fois au bas d'un des rubans; lorsque tu as imité le modèle, tourne ton fil d'or dans l'autre sens, pour cacher le bout du ruban, puis arrête ce fil d'or par des points de feston.

Si le signet était pour un livre de mariage, tu le ferais en gros-de-Naples blanc, les rubans blancs et le fil d'argent.

Le n° 6 est la pièce de la guêtre qui entoure le bas de la jambe.

Le n° 7 est la moitié de la pièce qui couvre le cou-de-pied. Ces pièces se réunissent ensemble à l'envers, par une couture à points-arrière; puis, à l'endroit, on fait des points-arrière de chaque côté de cette couture. La pièce n° 7 s'introduit ensuite dans l'ouverture qui est au milieu du n° 6, et s'y coud à l'envers, à points-arrière.

Le n° 8 est la doublure de la pièce n° 7. Cette doublure est taillée plus large, afin qu'elle puisse rabattre plus loin que les coutures du dessus.

Le n° 9 est la petite pièce des œillets qui se coud à la pièce n° 6; deux étoiles indiquent les côtés qui se réunissent.

Le n° 10 se coud sous la pièce n° 9, à 5 millimètres en arrière des œillets qu'elle doit dépasser de près de 3 centimètres. Aie soin que le côté qui dépasse soit une lisière. Ce n° 10 se trouve sous la laçure.

Le n° 11 se taille double, car il double les deux rangées d'œillels.

Le n° 12 est la semelle de buffle qui se coud, à surjet, en dedans, 5 millimètres avant la pièce du cou-de-pied. L'étoile indique le côté du talon.

Le n° 13 est la guêtre, en coutil, en croisé gris, ou en satin de laine. Du haut, elle est terminée par un ourlet; du bas, pour achever de la doubler, on ajoute, une bande d'étoffe pareille à celle du dessus, haute de 3 centimètres, et posée à partir de la pièce n° 8 jusqu'à la pièce n° 11. Du bas, la doublure de la guêtre doit être entièrement cousue par un point de côté, et le dessus doit être cousu sur cette doublure, à points-arrière, à 2 millimètres du bord. Il faut 14 œillels. Ces pièces sont indiquées sans les remplis.

Maintenant remontons des pieds à la tête.

Le n° 14 est un chapeau de paille cousue, garni de velours de coton, rose d'Italie ou bleu de France. Ornemens, brides, tout est en biais et double; il n'y a que le bavolet qui soit un biais simple. Rose d'Italie, bleu de France, cela veut dire rose foncé, bleu-ciel foncé.

Le n° 15 est un chapeau de paille d'Italie recoupé, bordé à cheval par un ruban de velours noir, gros-bleu, marron, ou bien par un ruban de gros-de-Naples; l'ornement est aussi en ruban de velours ou de gros-de-Naples, large de 7 centimètres et long de 1 mètre 50 centimètres, posé à plat sur le chapeau, et dont tu formes de chaque côté, au bas de la passe, quatre boucles posées aussi à plat l'une sur l'autre; les brides sont formées d'un ruban; il n'y a que le bavolet qui soit en biais. Ces deux chapeaux viennent de chez M^{me} Séguin. Le voile est en tulle de coton, haut de 50 centimètres, et large de 1 mètre 20 centimètres; l'ourlet qui l'entoure est haut de 2 centimètres.

Le n° 16 est un ruban de gros-de-Naples large de 3 centimètres. Je n'ai pas besoin

de te dire comment se font ces coques; on en orne le tour du fond des bonnets, le dessus de la dentelle qui forme bavolet, et la dentelle du devant, pour cacher l'endroit où elle est cousue.

Le n° 17 est un nœud qui se pose ainsi de travers, et que l'on place au dessus des dentelles pour rélargir; les côtés des bonnets.

Le n° 18 est une autre espèce de nœud qui se pose de même et se place de même.

Le n° 19 est un ruban de gros-de-Naples large de 3 centimètres. Ce ruban se coud à plat, d'abord par deux points placés aux deux lisières, puis on le relève avec son doigt, on le coud encore à plat par deux points, et plus loin par deux points encore; puis on le relève, et ainsi de suite. Ce ruban sert au même usage que celui n° 16. Tout ceci est pour nos petites mères ou nos bonnes mamans, quand elles veulent bien nous charger d'embellir leurs bonnets du matin.

A présent causons un peu toilette. Veux-tu que je te dise comment j'aimerais à te voir courir dans la campagne? Avec une robe de toile grise ou de nankin, taillée sur les modèles nos 10, 11 et 12 de la planche IV; un ourlet dans le bas de ta jupe; au corsage, des boutons en passementerie; des guêtres en étoffe pareille à ta robe; gants de Suède, col et manchettes empesés, taillés sur les nos 1 et 2, planche VI; chapeau n° 15, planche VII; écharpe de barège blanc, garnie d'une frange en laine.

Ou bien, robe de toile à mille pois ou à mille raies bleues, rouilles ou roses; manches et corsage à coulisses, comme le canezou du mois de juin; écharpe en étoffe pareille à la robe et garnie d'une frange de coton; bottines de coutil; chapeau n° 14, planche VII.

Pour aller dîner dans un château voisin, je te conseillerais: une jupe de foulard fond marron, sur lequel des lignes blanches forment des carreaux écossais; un canezou de mousseline sur les modèles nos 7 et 8 de la

planche IV; manches courtes sur les modèles n^{os} 13 et 14, même planche; écharpe pareille à la robe; mitaines en filet de soie noire; souliers de satin noir; rien dans tes beaux cheveux frisés à l'anglaise.

Ou bien, si tu étais engagée à un bal: une robe de mousseline blanche ayant trois plis au bas de la jupe, en comptant l'ourlet: ces plis hauts de 10 centimètres, espacés de 10 centimètres; corsage sur les modèles n^{os} 7 et 8, planche IV; manches sur le modèle n^o 9, même planche; cinq fronces au bas de l'épaule, cinq au bas du bras; la manche montée sur un poignet haut de 2 centimètres; une écharpe de mousseline pareille à la robe, garnie tout autour d'un ourlet haut de 3 centimètres. La ceinture en gros-de-Naples bleu, large de 7 centimètres, longue de 1 mètre 50 centimètres, nouée devant; les cheveux en bandeaux; 1 mètre 50 centimètres de ruban pareil à la ceinture, placé sur ta tête comme le velours est placé sur le chapeau n^o 15, et chaque boucle arrêtée par une épingle d'or. J'espère que tu serais contente de ces toilettes.

Adieu donc, chère petite; amuse-toi bien, et aime-moi comme je t'aime!

J. J.

Épigramme.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le 17 juillet 1656, les commissaires nommés par le pape Calixte III cassent et annulent le procès fait à Jeanne d'Arc, et ordonnent qu'au vieux marché de Rouen, lieu d'exécution de cette héroïne, sera placée une croix en mémoire de la barbarie commise envers elle par les Anglais et l'évêque de Beauvais.

Mosaïque.

La découverte de l'imprimerie fut la ruine de l'écriture, qui faisait subsister plus de dix mille copistes dans les seules villes de Paris et d'Orléans. Ils étaient en même temps enlumineurs et peintres. Les miniatures qui ornent nos vieux manuscrits font admirer encore la légèreté du pinceau, la fraîcheur et la richesse des couleurs variées, avec des couleurs d'un or bruni qu'une longue suite de siècles n'a point altéré. Tel était le prix qu'on attachait aux manuscrits, que Louis XI voulant faire transcrire un exemplaire des œuvres de Rhazès, médecin arabe, chargea le président de Driesche d'emprunter le manuscrit que possédait la Faculté de médecine. Elle ne consentit à le prêter qu'à la condition qu'on donnerait en nantissement une caution de cent écus d'or, et de plus, douze marcs de vaisselle d'argent. Un livre se transmettait alors par testament, souvent même il était substitué comme un immeuble. Ainsi dans l'estimation de la bibliothèque du duc de Berri, frère de Charles V, on a vu un seul livre d'heures, sans pierrieres, sans fermoir d'or, monter à la somme de huit cent soixante-quinze livres; ce qui revient à plus de six mille francs de notre monnaie.

Quand tu manges, donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre.

MAXIME ARABE.

Faites peu de fautes.

MAXIME CHINOISE.

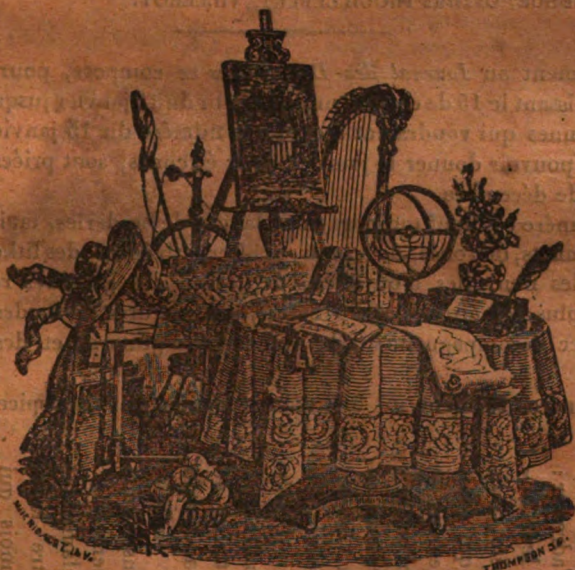
JOURNAL

DES

Demoiselles,

6 francs pour Paris,

8 FRANCS POUR LES DÉPARTEMENTS, ET 10 FRANCS POUR L'ÉTRANGER.



NEUVIÈME ANNÉE. — 2^{ME} SÉRIE.

N^o VIII. — 15 AOUT.

PARIS, BOULEVARD DES ITALIENS, N^o 2.

1841

NOMS DES COLLABORATEURS.

M^{mes} ALINE ANDRIVEAU, FÉLICIE D'AYZAC, STÉPHANIE ARNOULD, FRANCIS D'AZUR, ISAURE BIGOT, la comtesse de BRADI, JULIETTE BÉCARD, LOUISE COLLET, née Révoil, OLYMPE COURTADE, VICTORINE COLLIN, ESTHER DABILLON, JULIE DELAFAYE-BREHIER, CONSTANCE DUPLESSIS, MARIE DAGUENAY, J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, EMMA FERRAND, EUGÉNIE FOA, AIMÉE HARELLE, LOUISE HUTZ, CATHERINE HEAÛ, JOSÉPHINE JUNOT-D'ABRANTÈS, la baronne FLORENCE DE LAPERRIÈRE, VIRGINIE PRIGNOT, PIET, EVELINA PIET, ANTOINETTE QUARR', ÉMILIE MARCEL, ESTHER MAULNOIR, ANNA MENDIBOURE, PERRIER, LOUISE ROOSE, CAMILLE DE REVEL, PAULINE ROLAND, ANAÏS SÉGALAS, la baronne de SANTHEUVEL, ALIDA DE SAVIGNAC, EDMÉE DE SYVA, PAULINE DE SANCY, AMABLE TASTU, CORALY THIERRY, CLAIRE VILLEMEUREUX, ÉLISA VANTENAC, ÉLISE VOIART, MARCELINE VALMORE, MÉLANIE WALDOR.

MM. D'ARLENS, L. AMIEL, AUDIBERT, ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE, PÉTRUS BOREL, BURAT DE GURGY, P. CHRISTIAN, AUGUSTE DUMONCHAU, EMILE DESCHAMPS, ACHILLE DU CLÉSIEUX, ALEXANDRE DUMAS, LOUIS DEMAS-LATRIE, Comte de LA GARDE, FERDINAND DENIS, FÉLIX DAVIN, H. DE LATOUCHE, ALFRED DESESSARTS, GUSTAVE DES ESSARDS, ALPHONSE DE LAFOREST, OCTAVE DE LAPORTE, FRÉDÉRIC DROUIN, EYSENBACH, ÉTIENNE ÉNAULT, CHARLES FARCY, ERNEST FOUINET, N. FOURNIER, ALCIDÉ GENTIL, A. GREVILLE, VICTOR HUGO, ADOLPHE JADIN, JACOB, *bibliophile*, ACHILLE JUBINAL, ALPHONSE KARR, ANTOINE DE LATOUR, PAUL LACROIX, le Vicomte de MARQUESSAC, HENRY MARTIN, ÉTIENNE MOUTTET, HÉGÉSIPPE MOREAU, EUGÈNE NYON, P. OLLION, HENRY PRAT, ALPHONSE TOIRAC, EUGÈNE SUE, ONÉSIME TROUILLEBERT, VILLEROY.

Un abonnement au *Journal des Demoiselles* se compose, pour un an, de 12 Numéros paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 janvier jusqu'au 15 décembre. Les personnes qui voudraient recevoir le numéro du 15 janvier le 1^{er} de ce mois, afin de pouvoir donner le journal pour étrennes, sont priées de s'abonner dans le mois de décembre.

Chaque numéro contient toujours une planche de broderies, tapisseries, tricots; patrons de bonnets, de robes, de schalls, et alternativement des lithographies faites exprès pour les nouvelles d'où elles sont tirées; des gravures représentant les tableaux les plus remarquables du Salon, des gravures de modes coloriées, des romances avec accompagnement de piano et de guitare, et des quadrilles de contredanses.

Ces 12 numéros forment un fort volume orné d'un frontispice et d'une table des matières.

OBSERVATION.

Les personnes qui auraient à réclamer un Numéro sont priées de s'adresser : d'abord à leur bureau de poste, puis au libraire qui a fait leur abonnement, et si elles n'ont pas pris cet intermédiaire, au bureau du *Journal des Demoiselles*, en ayant soin d'indiquer le chiffre qui, sur la quittance ou sur la bande du Journal, indique l'ordre d'inscription de l'abonnement.

Ces réclamations doivent être faites dans le mois qui suit la publication du numéro; passé ce terme, chaque numéro se paierait 75 cent.

S'adresser, pour la rédaction, à M^{me} J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, rue d'Hanovre, n° 21.

Pour les abonnemens, au Bureau du *Journal des Demoiselles*, boulevard des Italiens, n° 2.

Les lettres doivent être affranchies.

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

Les Églises de Paris.

SAINT-SEVERIN.

(Quatrième article.)

Près de la rue de la Harpe se trouve une église intéressante à visiter, mais que fort peu de Parisiens, des quartiers moins studieux, peuvent se vanter de connaître; et il n'y a pas sujet de s'en étonner, car Saint-Severin est si bien entouré de maisons, qu'il faut se heurter contre les murs de son enceinte pour s'apercevoir de son existence. Beaucoup d'églises du moyen âge sont ainsi cachées; et pour Saint-Severin nous devons d'autant plus déplorer cette insouciance, qu'elle s'est manifestée à une époque plus rapprochée de nous. Cette église avait un cimetière, et rien n'empêchait de l'entourer d'une vaste place au moment où l'on a décidé que les inhumations se feraient en dehors des murs de la ville: on n'y a pas songé; et en l'an de grâce 1840, celui qui veut regarder le clocher de Saint-Severin avec ses ogives

élançées, ses solides contreforts, ses huit clochetons et ses élégantes gargouilles, est obligé de se rompre le cou. Une porte délicieusement travaillée servait d'entrée principale au temple et s'ouvre sur une rue où nulle voiture ne pourrait tourner; cette porte est en réparation, ainsi que plusieurs autres parties de l'édifice, et l'on entre maintenant par une porte latérale, qui d'ailleurs a toujours joui d'une sorte de célébrité; l'on y voit encore la figure de deux lions; le curé de Saint-Severin était seigneur du territoire de sa paroisse, et certains actes de sa justice portent ces mots: « Donné à Saint-Severin entre deux lions. »

Mais entrons dans cette église écartée, et cherchons à en déterminer le caractère. Au premier aspect il serait aisé de deviner que le monument actuellement existant appartient au quatorzième siècle. Des documens authentiques viennent à l'appui de nos conjectures, et nous permettent de rattacher à l'histoire générale de l'art les observations auxquelles cet article est consacré.

Saint-Severin est formé de cinq nefs dont quatre se rejoignent derrière le chœur. Par une bizarre exception aux habitudes du moyen âge, la nef principale n'est coupée par aucun transept; l'édifice, en un mot, ne dessine pas une croix. Cela dit, venons au détail. Dès qu'on entre dans la grande nef, on est frappé de l'aspect de deux rangs

de fenêtres ogivales superposées les unes aux autres : il en résulte naturellement pour cette partie de l'église une élévation bien supérieure à ce que veut l'usage, eu égard aux bas-côtés. De là aussi un contraste de lumière et d'obscurité qui n'est pas sans importance, quand on songe à l'empire que les circonstances extérieures peuvent exercer sur nos sentimens; et l'on est porté à louer l'habileté des architectes qui ont dû disposer toutes choses de façon à nous mettre dans la situation d'esprit la plus convenable au lieu où nous nous trouvons.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà dit sur la diversité d'ornementation et sur l'harmonie d'ensemble de l'architecture gothique : ces observations sont applicables à Saint-Severin aussi bien qu'à tous les édifices du même style; mais ce qui est particulier à cette église, c'est la multiplicité et la délicatesse des nervures qui partent des piliers pour aller se joindre et se croiser en tous sens le long des voûtes. L'œil se fatigue à suivre ces capricieux enlacements de la pierre. A la rencontre des deux nefs, derrière le chœur, un pilier présente l'aspect d'un faisceau de colonnettes qu'une main gigantesque aurait tor dues.

Aux fenêtres qui éclairent le fond du chœur, à celle qui se trouve derrière l'orgue, les couleurs sont d'une admirable vivacité. Les sujets peints n'ont, du reste, aucun intérêt.

Fort peu de réparations comme on en faisait au dix-huitième siècle seront pour nous des sujets de plainte. Dans le chœur seulement on trouve des pleins-cintres en marbre qu'on voudrait ne pas y voir. Nous soupçonnons fort aussi le buffet du jeu d'orgues d'appartenir à la fin du règne de Louis XIV ou au commencement de celui de Louis XV. Des anges ressemblant à des amours, des guirlandes, des vases sculptés en bois, y figurent, et portent le cachet de cette époque prétentieuse et guindée; mais, comme, au résumé, le tra-

vail de menuiserie est beau et grand, nous l'acceptons sans répugnance.

A l'intersection des nervures se trouvent des rosaces au centre desquelles figure le plus souvent un écusson. Quelques lignes de blason se laissent encore apercevoir çà et là, mais presque partout la révolution les a fait effacer. Elle a aussi enlevé quelques bons tableaux qu'on a envoyés dans les musées de province. Sous la Restauration, la ville de Paris a voulu remplir deux vides, elle a donné à Saint-Severin un tableau de M. Picot et un autre de M. Paillette : on remarque de beaux détails dans ces grandes compositions, qui ont au moins le mérite d'être en rapport avec la place qu'elles occupent.

L'état actuel de l'église de Saint-Severin a seul fixé notre attention jusqu'à présent, mais nous avons cru nécessaire de nous y arrêter; nous avons si long-temps ignoré l'importance monumentale de cette église, que nous éprouvions quelque embarras à vous entretenir brusquement, mesdemoiselles, des souvenirs historiques qui s'y rattachent.

Lutèce n'était qu'une misérable bourgade bornée à l'île de la Cité, lorsque Jules-César y assembla les députés de tous les états gaulois, et rien ne nous prouve qu'il ait songé à y bâtir le palais des Thermes. Cependant allez rue de la Harpe, et vous trouverez l'opinion que nous combattons établie comme une croyance : sur vingt enseignes de marchands du *pays latin* vous lirez ces mots : « Aux bains de Jules César. » Mais il n'y a pas là de quoi nous ébranler : nous persistons à placer sous Constance Chlore la fondation du palais des Thermes; Saint-Severin est situé dans l'enclos qu'il occupait, et certains auteurs assurent que cette église servait de chapelle aux empereurs chrétiens qui ont résidé à Paris; elle remonterait ainsi au quatrième siècle; mais nous tenons peu à cette date. La plus impénétrable obscurité couvre la première partie de l'histoire de Saint-Severin, et tel

est l'état des choses, qu'il n'est pas même possible de parler avec la moindre certitude du patron de la paroisse. Quatre saints portent le nom de Severin, et jamais on n'a décidé lequel est plus particulièrement vénéré dans cette église. Un témoignage irrécusable, un legs dont la charte est parvenue jusqu'à nous, garantit l'existence de Saint-Severin au huitième siècle. En 1210 c'était déjà une paroisse.

Les curés de Saint-Severin ont souvent joué un rôle dans l'histoire. Le plus remarquable fut Prévôt, un des coryphées intraitables de la ligue catholique contre la ligue protestante. Il était lié avec la fameuse duchesse de Montpensier et avec Bussy Leclerc. C'est ce curé qui a fait représenter dans son cimetière : les *atrocités commises par Elisabeth sur les catholiques anglais*.

Pour achever l'histoire de Saint-Severin, nous n'avons plus qu'à nommer quelques hommes célèbres qui y ont été inhumés. Nous citerons Etienne Pasquier, auteur de savantes recherches sur notre histoire nationale, et les frères de Sainte-Marthe, qui entreprirent le grand recueil nommé *Gallia christiana*.

HENRY PRAT,
Professeur d'histoire.

Revue Littéraire.

Mémorial Catholique, chez M. Henry Prat, 23, rue Pigale.

Un de nos collaborateurs, M. Henry Prat, publie en ce moment un journal dont vous pourrez, mesdemoiselles, apprécier l'intérêt et l'utilité. — On y trouvera des articles d'histoire religieuse, d'art chrétien, de littérature catholique, et de plus, des renseignements précis sur l'état de l'Église dans tous les pays où nos mission-

naires ont porté l'Évangile. — M. Prat veut faire connaître le catholicisme par ses œuvres dans le passé et dans le présent, et c'est assurément une belle et noble tâche qu'il s'est imposée.

Rien, au surplus, ne peut donner une plus juste idée de son travail que le sommaire des articles contenus dans les deux premiers numéros. — On y trouve la première partie d'une histoire des ordres monastiques, l'appréciation de l'architecture chrétienne avant le treizième siècle, l'analyse complète et détaillée de l'ouvrage allemand de Hürter sur Innocent III, et de celui de M. Audin sur Calvin; la première partie d'une histoire des Saints-Pères et de leurs écrits; enfin une déchirante image des souffrances de l'Église catholique en Irlande : ce dernier article se termine par un trait dont nous voulons vous faire part.

« Le clergé irlandais n'a pas manqué à sa fortune, et on ne se doute guère, sur le continent, de ce qu'est en Irlande la vie du prêtre catholique.

» Cette vie, on peut la comprendre pourtant : il n'y a pas une ville, un bourg, un village où ne fume encore le sang des martyrs. Aussi le prêtre catholique, plein de ces pieux et tristes souvenirs, possède-t-il cette foi courageuse qui porte à travers tous les périls : c'est un soldat du Christ qui, hier encore, était dans la sanglante arène. — Il est seul, pauvre, misérable; il marche humblement à pied, avec le bâton blanc des apôtres. Il ne heurte jamais au palais du riche; on ne le trouve qu'à la demeure du pauvre, et quelle demeure!

» Un évêque irlandais est appelé au chevet d'un mourant; il pénètre dans une cabane nue, misérable, ouverte à toutes les intempéries; il trouve, autour d'un peu de paille sur laquelle git le malade, une famille éplorée; il parle, il console, il remplit son saint ministère. . . . L'âme du pauvre retourne préparée au sein du maître de la vie et de la mort. Alors

le saint pasteur s'éloigne; l'aîné des fils le devance, revient vers lui, et lui tendant un brin de genêt qu'il vient de briser près de la porte, il dit en retenant ses pleurs : « Père, quand tu auras besoin de la dernière goutte du sang de mes frères, de moi ou de mon fils, envoie nous cette bran-

che : nous n'avons rien autre à te donner. » Voilà le prêtre et le catholique d'Irlande. »

Un charmant dessin orne chaque numéro du *Mémorial*. Le premier est un beau portrait de Grégoire XVI, et le second une église gothique.

Littérature Étrangère.

FRAGMENT ITALIEN.

L'ANIMA D'UNA FIGLIA.

PARLA QUI MARIA VALPERGA DI MASSINO ALLA CONTESSA EUPHRASIA LA SUA MADRE.

Quoniam pius misericors est Deus.
(ECCLES. 2.)

Piangimi, o dolce genitrice : a Dio
No, non è oltraggio il tuo materno pianto.
Della tua mente ogni pensiero vegg'io,
Leggo le pene onde il tuo core è infanto,
Scerno fra cotai pene un gioir pio,
Me figurando al Re de' cieli accanto ;
Scerno che tu il maggior de' sacrifici
Rinovelli ogni giorno è benedici.

Ma affinché le tue lagrime pietose
Grondino più soavi, o madre amata,
Io ti paleserò cagioni ascose,
Per cui si tosto al ciel venni chiamata :
Non fu olocausto sol che Iddio t'impose
Per affinar l'anima tua elevata :
Di me compassione alta lo prese,
E me sottrarre a sommi affanni intese.

La tempra ch'egli al fianco tuo mi sava,
Era tutta d'affetto e d'innocenza :
Io caldamente i genitori amava,
Io gioconda sentiami in lor presenza :
Il caro guardo tuo mi confortava,
Qual guardo di superna intelligenza ;
Io d'uopo ognor avea di starti unita,
Tu della vita mia eri la vita.

Di congiunti e d'amici altr' alme bello
Dopo il padre e la madre eran mi care :

L'ÂME D'UNE JEUNE FILLE.

MARIE VALPERGA DE MASIN, A LA CONTESSA EUPHRASIE, SA MÈRE.

Car Dieu est compatissant et miséricordieux.
(ECCLES. 2.)

Pleure-moi, ô ma bonne mère ! Non, Dieu ne s'offense point de ta plainte maternelle. Je vois toutes les pensées de ton âme, tout le chagrin qui brise ton cœur ! Je découvre au milieu de tes regrets une joie sainte que tu éprouves à te représenter ta fille près du Roi des cieux, près du Dieu que tu bénis en lui renouvelant chaque jour le plus grand des sacrifices.

Mais, ô ma mère bien aimée ! afin que tes pieuses larmes coulent moins amères, je te dévoilerai les motifs secrets qui si tôt m'ont fait appeler au ciel. Ce ne fut pas seulement un holocauste que Dieu t'imposa pour épurer ton âme élevée : il eut compassion de moi, et voulut en même temps me soustraire à de plus grands chagrins.

Le temps que Dieu m'accorda près de toi fut tout d'affection et d'innocence. J'avais pour mes parens une tendresse profonde ; je me sentais joyeuse en leur présence ; ton regard chéri, ce regard d'intelligence céleste, me fortifiait ; il m'unissait à toi : tu étais la vie de ma vie.

Après mon père, ma mère, j'aimais encore de bons parens, de nobles amis ; j'avais pour vous

Tanto v' amava, e tanto amava io quelle,
Che più tesori io non sapea bramare.
Il pensier che sorride alle donzelle
Di rosei serti e nuziale altare,
A me non sorridea, temendo ognora
Che a te vivrei meno vicina allora.

Dato m'avresti, è ver, degno consorte,
E quindi io molto esso pregiato avrei ;
E d'esser madre avuto avrei la sorte,
E rapita m'avriano i figli miei ;
Ma come inevitabili di morte
Son su questo o su quello i dardi rei,
Avrei veduto chi sa quali amati
Anzi a me infelicissima atterrati !

Ah ! s' io perduto avessi alcun di loro,
E te precipuamente, o madre mia !
Si acerbe fora stato il mio martoro,
Che capir mente d'uom non lo potria !
Commosso fu quel l'Ottimo che adoro
Dai dolci sensi ch'egli in me nodrea,
E perchè strazi io non avessi atroci,
Una invece mi diè di molte croci.

Quest' una era il lasciarvi, o miei diletti !
E più, madre, il lasciar te sì dogliosa ;
Pesante croce fu ! La ricevetti
Come don dell' Eterno ond' era io sposa.
Premendola al mio sen, piansi e gemetti,
Ma investimmi ei di grazia generosa.
Pesante croce ! ma in serrar la al core,
Sentii che al core serrava il mio Signore !

Sai tu perchè, negli ultimi momenti,
Io nel parlar delle mie nozze eterne,
Volsi ancora su te sguardi ridenti,
Come talun che liete cose scerne ?
Dalle lor salme l'anime innocenti
Divelte son con voluttadi interne :
Perde per esse il pungol suo più forte
La regnante sul mondo ira di morte.

Già pria di separarmi dalla spoglia
Dotata fiù di vista celestiale :
Schiusa a me ravvisai l'eterea soglia,
Vestita mi sentii d'angel ch' ale :
Tutto mi s'abbelli, fin la tua doglia,
Cui di rado la terra ebbe l'eguale ;
Divina luce a me svelava il merito
Del materno dolore a Gesù offerto.

et pour eux un tel amour que je ne pouvais en-
vier d'autres trésors. La pensée qui sourit aux
jeunes filles : la couronne de roses et l'autel
nuptial , ne me souriait pas, à moi : j'aurais
craint de vivre alors moins près de ma mère.

Tu m'aurais donné, il est vrai, un digne époux
que j'aurais su apprécier ; et, devenue mère, mes
enfants m'eussent enivrée de joie. Mais comme
la mort porte indifféremment ses coups inévitables,
qui sait lequel de ces chers objets de ma
tendresse j'aurais eu le malheur de perdre ?

Ah ! si j'eusse perdu quelqu'un d'entre eux, et
toi principalement, ô ma mère ! ma douleur eût
été si grande, que l'esprit de l'homme ne saurait
la comprendre ! Le Tout-Puissant, que j'adore,
touché de la sensibilité qu'il avait mise en moi,
ainsi que de ma vie sans reproches, au lieu de
tant de croix, ne m'en a donné qu'une.

Ce fut de vous quitter, ô mes bien-aimés ! et
surtout, ma mère, de te laisser si affligée. Cette
croix fut bien lourde ! je la reçus comme un don
du Seigneur, de qui j'étais l'épouse. En la pres-
sant sur mon sein, je pleurai, je gémis ; mais
elle me remplit du don de force. Pesante croix !
mais en la pressant sur mon cœur, je sentis que
sur mon cœur je pressais mon Dieu !

Sais-tu pourquoi, à mes derniers momens, en
parlant de mes noces éternelles, je tournai en-
core vers toi des yeux rians ? C'est qu'avec une
volupté intérieure, les âmes innocentes sont dé-
livrées de leur enveloppe ; en elles la mort,
reine du monde, perd le plus puissant aiguillon
de sa colère.

Au moment de me séparer de ma dépouille
mortelle, je fus douée d'une vue surnaturelle :
l'entrée des cieux me parut s'ouvrir pour moi ;
je me sentis des ailes d'ange ; tout s'embellit à
mes yeux, jusqu'à ta douleur sans égale : la la-
mière divine me révélait tout le mérite d'un sa-
crifice offert à Jésus.

E vidi allora, o madre mia ! che il mondo
 De' rammarichi nostri non è degno :
 Vidi che frode è malignar profondo
 Han tal perpetuo fra' viventi regno,
 Che spirito ivi non puote andar giocondo,
 Ben ch'è di virtù segua il santo sogno :
 Compiangendo chi resta in tanta guerra
 Io mi strappai contenta dalla terra !

E contenta vieppiù me ne strappai,
 Perché i tuoi sensi mi fur noti appieno :
 Seppi che da tal madre io germogliai,
 In cui fortezza mai non verrà meno :
 Seppi che a dritto il caro padre amai,
 E ch' ambo in ciel ristringerovvi al seno ;
 Seppi ch' io, precedentovi, ottenuto
 Avrei per voi d' eccelse grazie ajuto.

Piangimi, o dolce genitrice ! a Dio
 No, non è oltraggio il tuo materno pianto ;
 Ma pensa che felice or qui son io,
 Che degli sposi mi toccò il più santo ;
 Che siccome eri tu l'angiolo mio,
 Angiolo or son che aleggio a te d'accanto,
 E, qual tu provvedevi a' gaudii miei,
 Così di me perenne cura or sci.

SILVIO PELLICO.

Et je vis alors, ô ma mère ! que le monde n'est
 pas digne de nos regrets ; je vis que le vice et
 la méchanceté profonde règnent tellement parmi
 les vivans, que l'âme ne neut y être en paix,
 même en suivant le signe sacré de la vertu ; et
 comprenant tous les combats qu'elle y doit sou-
 tenir, je me trouvais contente de quitter la terre.

Joyeuse alors, je la dédaignai, surtout parce
 que ton cœur me fut extérieurement connu. Je sus
 que j'étais née d'une mère telle, que sa force
 d'âme ne faiblirait jamais ; j'appris quelle était
 la droiture de cœur du père que j'aimai, et que
 je serais réunie à l'un et à l'autre dans le ciel ;
 et que, les y précédant, j'obtiendrais pour eux
 les grâces du secours céleste.

Pleure-moi, ô ma douce mère ! Non, Dieu ne
 s'offense point de ta plainte maternelle ; mais
 songe que je suis heureuse maintenant ici, que
 je suis auprès du plus saint des époux. De même
 que tu fus mon ange tutélaire, je suis l'ange qui
 veille à tes côtés pour alléger ta peine ; et de
 même que tu veillais à mon bonheur, tu es à
 présent l'objet de ma constante sollicitude.

M^{me} ELISA VAN-TENAC.

Éducation.

Du Monde,

DE SES COUTUMES ET DE SES USAGES.

LETTRÉS D'UNE GRAND'MÈRE

A SES PETITES-FILLES,

PAR M^{me} LA COMTESSE DE BRADI.

HUITIÈME LETTRE.

A M^{lle} Hélène de Revel, au château de Revel.

Que les temps sont changés, ma chère
 enfant, et que je dois être vieille ! Quoi !

vous avez dix-sept ans, et c'est vous qui
 m'apprenez que l'on propose à votre père
 de vous marier ? Vous connaissez le nom,
 la fortune, l'âge de ce prétendant ; reste
 son caractère et sa personne... ces deux
 points-là éclaircis, vous venez passer quel-
 ques mois à Paris ; puis, si vous vous con-
 venez après vous être vus, comme vous
 semblez vous convenir avant, grande et
 joyeuse noce au château de Rével ! et c'est
 mon opinion sur votre prétendu M. Lion-
 nel qui doit vous décider à venir... Vous
 ne craignez pas que le désir de vous avoir
 près de moi influe sur mon jugement,
 et que je ne me dise qu'après tout,
 votre mère et vous-même décideriez du
 mérite de M. Lionel?... *Vous-même !!!*
 Telle est la volonté de votre père ; telle

est, j'en conviens, celle de beaucoup de parens aujourd'hui; mais que l'on eût trouvé cette idée extravagante autrefois! et qu'en pense votre voisine, ce type des formes convenables?... Je suis sûre qu'elle a totalement oublié comment allait son ménage au vivant de M. le comte de Mary, et qu'elle vous ferait, des vertus que l'on exigeait alors des épouses, un récit qui vous dégoûterait pendant huit jours, au moins, de l'envie de vous marier. Ne vous laissez pas effrayer, mon enfant : les femmes, dès qu'elles sont devenues veuves, rappellent avec scrupule et rigueur les devoirs qu'elles ne sont plus obligées à remplir; et quand M^{me} de Mazy vous parlera de la gravité des fiens du mariage, et qu'elle y joindra les exigences du monde de son temps, demandez-moi ce que vous en devez croire... Hélas! mon enfant, ce mot de ménage ne s'employait alors qu'à propos des pauvres et des serins; aujourd'hui il manque encore de noblesse et d'élégance, à moins qu'on ne l'accompagne d'un air ironique, ou au moins d'un sourire. Ce mot en effet exprime une autre idée que celui de famille, quoiqu'il ne soit ni moins doux ni moins respectable... Mais vous savez que nous sommes déjà convenues qu'il fallait rarement demander au monde : *Pourquoi et, Comment?* S'il n'en était ainsi, pourrais-je me dispenser d'examiner les causes d'une aussi grande différence dans nos mœurs? Ma mère, et toutes les filles bien nées ou riches, ses contemporaines, étaient fort paisiblement renfermées dans des couvens. Lorsqu'un jour on était venu leur apprendre qu'elles allaient se marier, le lendemain on leur amenait leur futur, elles le voyaient au parloir; ordinairement elles avaient les yeux et le nez rouges, parce qu'il était d'usage de pleurer à cette occasion, et qu'en outre, si c'était l'hiver, elles étaient morfondues, les poêles étant à peine connues à cette époque, et les religieuses n'ayant jamais beaucoup songé à leur bien-

être, quoi que l'on puisse vous conter aujourd'hui des délices de la vie monastique. Mais peu importait que la demoiselle fût belle ou laide : le mariage était arrêté par les parens; ils étaient d'accord sur la dot et sur le douaire; les futurs se revoyaient le jour où l'on signait le contrat, puis à l'église, où ils s'épousaient. Il y a encore quelques départemens en France où l'on dit aux filles : « Vous vous mariez demain à monsieur un tel... » et dans les villes de l'intérieur de la Corse, les mères ne sont guère plus consultées que les filles. Il est des endroits où l'on y met encore moins de façon : je connais une belle Illyrienne qui s'étonna un matin de voir sa servante lui mettre des souliers blancs; elle demanda la raison de cette élégance inusitée : « C'est lui répondit la servante, que vous allez vous marier. La chappelle est illuminée; le prêtre s'habille; dépêchez-vous... » L'Illyrienne n'avait jamais vu l'homme qui la prenait pour femme, et elle eut la satisfaction de connaître à la fois son visage et son nom... Ce qui doit confondre à jamais la raison humaine, c'est qu'il n'est point de pays ni de temps où l'on ne puisse trouver des gens contents de leur sort, et que l'on serait tenté de répéter après Fontenelle : *Tout est possible et tout le monde a raison...* C'est ce que je n'ai pourtant pas l'esprit de vous prouver.... Mais il s'agit bien d'usages et de coutumes, de définition de mots!... Il s'agit de votre destinée toute entière.

Je le vois, vous êtes toujours cette gentille Hélène, aimant le mouvement du monde et ses plaisirs; légère dans ses goûts, mais sensée quand il s'agit des moyens de les satisfaire, et s'appliquant à donner de l'importance aux frivolités : alors c'est presque les ennoblir; aussi le courage de vous gronder me manque, quand c'est à moi que vous vous adressez avec tant de confiance, pour savoir comment une *bonne maison* doit être tenue; ce que l'on entendait, et ce

que l'on entend par une *bonne maison*? Eh! mon enfant, c'est une portion de l'histoire de France, et de celle des autres peuples d'Europe, que l'on recherchera très-soigneusement un jour; vous ne sauriez croire combien de savans se sont occupés, à ce sujet, des Grecs et des Romains, et combien l'on a publié d'ouvrages pour nous apprendre ce qu'étaient leur logis, leurs meubles, leurs vêtemens, leurs repas, leurs esclaves, leurs parasites, et que sais-je encore? de ce cortège de choses et de gens futiles ou utiles. Mais je ne vous ai jamais vu un grand penchant pour l'antiquité... aussi vous ferai-je grâce des *ménagères* Pénélope, Cornélie, et autres célébrités en ce genre; vous échapperez de même au moyen-âge; mais au siècle de Louis XIV, ne l'espérez point: je suis trop ravie d'avoir un prétexte pour vous en parler. Le genre de connaissances dont vous êtes curieuse sied d'ailleurs à toutes les femmes: peut-être est-ce le seul dont les hommes ne les aient jamais raillées. Examiner ce fait ne serait pas sans intérêt... mais vous m'interrogez sur un point moins délicat, et je veux vous satisfaire.

Oui, ma petite-fille, quelle que soit votre fortune, votre maison n'aura bon air et ne prospérera qu'autant qu'elle sera l'objet de vos soins assidus. *L'œil du maître engraisse le bétail*, disent les paysans: les gens du monde pourraient dire que l'œil de la maîtresse fait l'agrément de la maison et sa solidité. Ne vous y trompez point, la femme riche qui sait dépenser noblement une grande fortune, et sait se maintenir entre la prodigalité et la parcimonie, n'a pas moins de mérite que celle qui, administrant un médiocre revenu, prend sa part des travaux domestiques, et donne l'exemple d'une activité toute matérielle. Le discernement, voilà ce que je vous souhaite, pour que vous n'agissiez pas quand vous devez commander; pour que vous ne vous croyiez pas en position de tenir un sceptre alors que c'est le balai ou

la poêle qu'il vous conviendrait de manier. On voit juste quand on a examiné attentivement. Nous nous entendrons ensemble, et nous déciderons de ce que vous aurez à faire, quand nous saurons ce que vous posséderez en terres, en maisons, en rentes sur l'état, en argent placé, en traitemens, en pensions, etc. Les jeunes femmes s'enquièrent peu de la nature des revenus, parce que cette connaissance impose des restrictions et des privations. Je ne vous ménagerai pas sur ce point; mais avant de vous conter dans quel abîme j'ai vu tomber une femme que j'aimais, parce que la vérité était insupportable à cette femme, je vous prouverai que les esprits supérieurs n'ont jamais négligé les plus petits détails dans l'organisation de toute administration. Et n'allez pas croire, comme beaucoup de sots le disent, que le génie ne saurait se plier à cette étude des chiffres, à cette appréciation en qualité et en quantité de tout ce qui constitue les fournitures d'une maison. La consommation qui se faisait de toutes choses dans les palais de Charlemagne et de Napoléon avait été réglée par ces souverains eux-mêmes, selon les habitudes de leurs temps. Le premier comptait les pommiers que par ses ordres on avait plantés dans ses vergers; le second exigeait à l'improviste que l'on pesât sous ses yeux le sucre délivré le matin aux Tuileries pour les besoins du jour, et dont il s'était fait donner d'abord le mémoire... Je ne crois pas qu'après Charlemagne, qu'après Napoléon, on ose dire que la science de l'ordre, appliquée à tout, rapetisse et dépoétise. On veut aussi que la prodigalité, c'est-à-dire la gêne d'abord, et par suite la misère, soit inséparable de cette exaltation, de cet entrainement qui fait les artistes. J'ai connu *Gérard* et *Canova*, ces faiseurs de chefs-d'œuvre, que le temps grandira encore; ils n'ont pas imaginé qu'il fût nécessaire à leur gloire de gagner beaucoup d'argent et de mourir endettés. Défiez-vous de ces doctrines abu-

sives qui flattent les mauvaises passions, et tendent à diviser le beau du bon, qu'un esprit supérieur cherchera toujours à réunir, et qui doivent se trouver dans toutes nos actions.

Pour vous prouver qu'il n'est point de situation où il soit de bon air de négliger ses affaires domestiques, je vous citerai M^{me} de Maintenon. J'ai dû écrire l'histoire de cette femme; et les recherches qu'il m'a fallu faire m'ont convaincue que l'on ne saurait approcher davantage de la perfection comme grande dame, comme pauvre femme, comme chrétienne, et que je n'en connais pas une autre qui ait parcouru tous les degrés de l'échelle sociale avec autant de dignité, de grâce, de résignation et de générosité. Cette femme modèle, comme on dit à présent, était en secret l'épouse de Louis XIV; elle obtenait de ce roi des millions pour la fondation de Saint-Cyr (1), mais elle se contentait de quarante mille livres de rentes, et s'efforçait d'inspirer la même modération à ses parents.

La marquise d'Aubigné, belle-sœur de M^{me} de Maintenon, n'était pas facile à persuader; et quant au marquis, son frère, il se croyait presque dans l'obligation d'être joueur ou dépensier jusqu'à l'extravagance. Dès ce temps là, il y avait des gens qui entendaient ainsi la grandeur. Nos parieurs, nos clubistes, nos écrivains préconiseurs de punch, d'écarté et de bouillotte, ne sont que des radoteurs; car il s'est toujours trouvé des gens qui ont tenu les discours que ces messieurs tiennent... M^{me} de Maintenon n'attachait pas le moindre prix au blâme ou à la louange de ceux qu'elle n'estimait point; mais elle

(1) Maison où l'on élevait deux cent cinquante filles, qui devaient faire leurs preuves de noblesse et de pauvreté. Ces filles retournaient à vingt ans dans leurs familles avec une dot de 3,000 livres et un petit trousseau. Saint-Cyr, fut fondé en 1686.

exigeait qu'on dépensât selon sa fortune, et non selon son rang ou sa vanité.

Songez que c'était une femme à laquelle il ne manquait que le titre de reine qui écrivait à sa belle-sœur :

« Vous êtes douze personnes : monsieur, madame, trois femmes, quatre laquais, deux cochers, un valet de chambre.

Loyer de maison.....	1,000 fr.
Habits de madame.....	1,000
Habits, Opéra, magnificence de monsieur.....	3,000
Gages et habits des gens.....	1,000

6,000 fr.

» Voilà les dépenses annuelles. Voici celles de chaque jour :

Quinze livres de viande à 5 sous...	3 fr. 15 s.
Deux rôtis.....	2 10
Pain.....	1 10
Vin.....	2 10
Bois.....	2 »
Fruit.....	1 10
Bougie.....	« 10
Chandelle.....	« 8

14 fr. 13 s.

Enfin M^{me} de Maintenon alloue 500 francs par mois pour la nourriture, afin, dit-elle à la jeune marquise, « que vous ayez toujours de cette compte que vous aimez tant... » Il en résulte que *douze mille francs par an* semblent suffisants à M^{me} de Maintenon pour tenir une maison. Et elle ajoute : « Tout cela n'est-il pas honnête? et le reste de votre revenu ne peut-il suffire à certains extraordinaires qu'on ne peut prévoir ou éluder, quelques grands repas, l'entretien de deux carrosses?... Nous entendons le ménage... » Bénie soit-elle, l'épouse de Louis le Grand, la chose ne l'effrayait pas plus que l'expression!... cependant elle l'a soulignée.

Cette lettre curieuse, comme aidant à la fois à une peinture de caractère et de mœurs, ne peut plus guider pour la dépense d'une maison, les prix ayant varié. Mais il est bon de comparer pour choisir; et cette opinion me conduit à vous raconter

comment vivaient dans mon enfance le comte et la comtesse de Bentheim, chez qui mes parens m'ont souvent conduite. Mais ce sera le sujet de ma première lettre, celle-ci me semblant assez longue. Je ne veux pas d'ailleurs fatiguer votre attention sur un sujet si grave. Adieu, ma chère Hélène, à bientôt.

COMTESSE DE GRISMANTEL.

Le Dévouement.

(1814.)

« Où vas-tu donc, ma chère Sidonie ? ta toilette annonce des projets de promenade. Je suis libre, mon mari est parti pour la campagne, et j'espérais, en te surprenant si matin, n'avoir pas à redouter ces visites qui viennent interrompre nos confidences... mais voilà que tu sors !

— Il est rare, en effet, ma chère Louise, que je ne sois pas chez moi à cette heure ; mais mon mari a déjeuné en ville, et puis, quand tu sauras le motif qui me fait sortir...

— Je suis curieuse de le connaître.

— Imagine-toi, ma chère...

— La voiture de madame est prête.

— C'est bien ! Donnez-moi mon chapeau, mon chapeau, mes gants... Mais j'y pense, Louise, si tu voulais m'accompagner, tu me ferais un grand plaisir, et à quelqu'un aussi, j'en suis sûre.

— Puis-je savoir le nom de cette personne ?

— Je te l'apprendrai en chemin.

— Si j'avais pu deviner tes projets sur moi, j'aurais fait une toilette plus convenable.

— Ce négligé du matin te sied à ravir.

Louise se laissa entraîner, et tandis que la voiture roulait vers la Chaussée-

d'Antin : « Te rappelles-tu, lui dit Sidonie, notre ancienne amie de pension, Séraphine ?

— Oh ! je ne l'ai pas oubliée ; elle était si bonne enfant ! Son père, riche manufacturier, habitait une de nos provinces du nord, Sedan, je crois.

— C'est cela. Séraphine a quitté la pension avant nous pour un motif bien triste !

— Sa mère était malade.

— Oui, je vois encore notre pauvre amie pâle, le visage inondé de larmes... et je conserve précieusement la lettre qu'elle m'écrivit plus tard, lors du cruel événement qui la priva de celle qui lui donna le jour. Depuis cette époque, l'invasion des puissances alliées a interrompu notre correspondance.

— Je n'ai pas été plus heureuse que toi, ma chère, dans mes relations avec Séraphine. Qu'est-elle devenue depuis trois ans ? Peut-être est-elle mariée, mère de famille...

— C'est ce qu'elle nous apprendra elle-même tout-à-l'heure.

— Quoi ! Séraphine...

— Est à Paris depuis huit jours ; je l'ai appris par hasard, et c'est chez elle que je te conduis.

— Oh ! que j'ai été bien inspirée en venant te voir ! »

La voiture s'arrêta devant une élégante maison. Les deux jeunes femmes descendirent. Sidonie demanda au concierge : « Madame André ?

— Au premier au-dessus de l'entresol. »

Elles montèrent rapidement un escalier à rampe de bois artistement sculpté, et sonnèrent avec empressement afin de hâter l'heureux instant qui devait les réunir à l'amie de leur enfance. Un domestique élégant, mais sans livrée, vint leur ouvrir, et les introduisit dans un petit salon de forme octogone si joli, si frais, si coquet, si délicieusement encombré de porcelaines, de fleurs, de livres, de musiques, que les deux jeunes femmes conçurent

rent, au premier abord, la plus haute opinion du goût et de l'élégance de M^{me} André.

Séraphine ne se fit pas attendre; elle accourut se jeter dans les bras de ses deux amies, avec un abandon qui faisait honneur à son cœur; elle riait et pleurait à la fois, et témoignait sa joie avec tant de naturel, que Sidonie, toute folle et légère qu'elle était, sentit deux grosses larmes rouler sous ses paupières. Elle les essuya bien vite, et sans donner à M^{me} André le temps de se remettre de son émotion :

« Je vois avec joie, ma chère Séraphine, lui dit-elle, que ta position est brillante et que tu n'as rien à désirer sous le rapport de la fortune; mais le luxe, la parure et tout l'étalage d'une grande maison ne suffisent pas toujours au bonheur d'une femme, surtout lorsqu'elle est douée comme toi d'une âme élevée et d'un cœur sensible. Je suppose que ton mari est jeune, aimable, spirituel, qu'il a de l'érudition, des talens, une tournure distinguée; qu'il te permet de suivre les modes nouvelles, d'aller au spectacle, au bal, et d'y danser le galop... »

Sidonie fut interrompue par un éclat de rire de Séraphine. Louise suivit son exemple, et Sidonie elle-même, entraînée à son tour par cet élan de gaieté, se mit à l'anisson sans se fâcher le moins du monde d'avoir été interrompue au milieu de ses nombreuses questions.

Je vois, ma chère Sidonie, dit enfin M^{me} André, que ton nouvel état de femme mariée ne t'a rien fait perdre de la vivacité de ton caractère. Mais dites-moi, mes bonnes amies, si vous êtes heureuses... j'ai besoin d'être rassurée sur vous avant de vous parler de moi. »

Lorsque la curieuse amitié de Séraphine fut satisfaite à l'égard de ses deux amies, elle prit la parole à son tour :

« Mon père, dont la riche manufacture de draps occupait un grand nombre d'ouvriers, avait pris chez lui, deux ans après

son mariage, un jeune orphelin qui était arrivé de Riom à pied, un bâton à la main. Il l'employait au triage de ses laines. André était laborieux, intelligent, dévoué; mon père lui avait abandonné la jouissance d'une petite chambre attenante à notre maison. Ernest, mon frère, l'aimait, et cette amitié était si vive, qu'il suffisait, pour le punir d'une faute, de lui interdire pendant quelques jours de jouer avec le petit Auvergnat. Plus tard, lorsque Ernest voulut prendre rang parmi nos braves, André était venu supplier mon père de le laisser s'engager, afin, disait-il, de s'associer aux dangers et à la gloire de celui dont il avait partagé si long-temps les innocens plaisirs.

» Mes parens essayèrent en vain de combattre ce généreux projet; André, qui s'était toujours empressé d'obéir à leurs moindres volontés, se montra pour la première fois de sa vie rebelle à ses bienfaiteurs, et partit avec mon frère dans un régiment des chasseurs de la garde.

» Nous pleurions tous en lui disant adieu, à ce bon André; et moi encore plus que tout le monde; car, à ses momens de loisir, il me promenait dans une petite voiture qu'il avait faite lui-même; il montait aux arbres pour me cueillir les plus beaux fruits, et ne dédaignait pas de faire quelquefois ma partie de volant ou de cache-cache.

» Mon frère et André firent des prodiges de valeur; mais après avoir gagné ses épaulettes de sous-lieutenant, le brave André, blessé grièvement à la bataille de Lutzen, fut obligé d'abandonner mon frère et d'accepter son congé.

» Il revint chez mon père!... nous étions sa seule famille. Mon père lui confia l'inspection de sa fabrique. André s'occupa de son nouvel emploi avec tant d'intelligence et d'exactitude, qu'au bout d'un an il fut intéressé dans le commerce de notre maison, et bien que la première éducation du pauvre orphelin eût été fort négligée, que

ses manières ne fussent pas celles d'un homme du monde, personne, je vous assure, ne s'avisait jamais de le trouver déplacé dans notre intimité. L'estime que mon père lui témoignait lui avait ouvert toutes les meilleures maisons du pays; on oublia le petit Auvergnat venu à pied de son village, et l'éloge du brave soldat, du régisseur intègre, de l'honnête homme enfin était dans toutes les bouches.

» C'est alors que la santé de ma mère commençant à s'affaiblir, et mon père craignant que les soins qu'elle donnait à mon éducation ne fussent au-dessus de ses forces, se décida à me mettre en pension à Paris. C'est de cette époque que date notre amitié, ajouta Séraphine serrant avec émotion les mains des deux jeunes femmes. Bientôt l'invasion ennemie vint jeter le trouble et la consternation dans nos provinces; ce fut en vain que la valeur française voulut s'opposer à l'envahissement de notre territoire: l'étoile du grand homme avait pâli, et les soldats étrangers campaient dans notre belle France.

» Un matin que mes parents pleuraient leur fils, dont ils n'avaient pas de nouvelles depuis six mois, André reçut d'un petit enfant tout couvert de haillons une lettre qu'il avait apportée en passant au milieu des régimens ennemis. André la remit à mon père, qui la lut d'une voix tremblante; elle était d'Ernest. « Je suis blessé, écrivait » mon frère; l'ambulance où les Bavares » m'ont fait transporter n'est qu'à quatre » lieues de Sedan... Les médecins disent » que mes blessures sont belles, que ma » constitution est robuste... André, mon » cher André, je le sens, ma guérison serait certaine si je pouvais recevoir les » soins de ma mère, revoir mon père et te » presser dans mes bras... André, mon » frère, ils veulent que je sois calme, que » j'essaie de dormir, et je suis seul, et ceux » que j'aime sont à quatre lieues de moi... » Ne dis rien à mon père, à ma bonne » mère, André! j'en deviendrai fou! »

» Ma mère s'évanouit. André avait prévu l'effet que devait produire cette triste nouvelle; mais il savait aussi que le silence d'Ernest avait livré mes parents aux plus funestes conjectures. « Prenez courage, leur dit-il dès qu'ils furent en état de l'écouter, prenez courage! votre fils est blessé, mais sa vie n'est point en danger, mais il respire l'air natal, l'air que vous respirez. Ne reconnaissez-vous pas le doigt de Dieu dans cette circonstance qui rapproche de vous ce fils bien aimé?... Ah! si ce Dieu de bonté me seconde, vous embrasserez votre fils avant que la journée de demain se soit écoulée. Ne me demandez pas quels sont mes projets: le temps est précieux. Adieu! vous me reverrez avec Ernest. Si je ne vous le ramène pas, c'est que la lance d'un Bavares aura percé le cœur d'André. »

» L'orphelin sortit précipitamment, monta quatre à quatre l'escalier qui conduisait à sa chambre, ouvrit son secrétaire, y prit deux rouleaux de napoléons, les cacha avec soin dans les plis d'une ceinture qu'il serra fortement autour de son corps; il se munit d'une paire de pistolets; puis, s'étant affublé d'une redingote verte et d'une casquette prussienne, ainsi déguisé, il sortit de la maison par une petite porte de notre jardin qui donnait sur la campagne, s'acheminant à travers champs du côté du village qu'occupaient les troupes bavares.

» A une demi-lieue de Sedan, la vedette placée aux avant-postes lui cria: Qui vive! André ne se laisse pas intimider: comme il avait appris l'allemand dans ses campagnes, il répond *Friend!* et continue sa route en sifflant une marche tudesque qui plus d'une fois avait rallié les troupes coalisées fuyant devant le drapeau français. Émue par ce chant patriotique, la sentinelle crut néanmoins de son devoir de faire conduire André devant l'officier du poste. André avait prévu cette circonstance, et son plan était tracé. Affectant donc un air d'indifférence, il se laissa présenter au commandant.

» Le visage dur et sévère du Bava­rois n'é­tait guère fait pour rassurer André ; cepen­dant il fit bonne contenance et dit à l'offi­cier qu'il était natif de Hambourg , qu'il avait long-temps servi le général Bruklau en qualité de domestique, et désirait lui confier des choses de la plus grande impor­tance. Le commandant, craignant d'être le jouet de quelque ruse, fit au soi-disant Hambourgeois des questions concernant le général Bruklau, auxquelles André répon­dit d'une manière si satisfaisante que, ne conservant aucun soupçon , l'officier con­sentit à la laisser parvenir auprès du gé­néral, le confia à la garde d'un de ses soldats et se remit gravement à fumer sa pipe, tan­dis que l'orphelin, dont le cœur battait d'espérance et de joie, marchait en silence, escorté de son guide, dont la moustache épaisse, la taille colossale et le flegme im­perturbable dénotaient un de ces braves à l'âme incorruptible, dont le corps endurci aux fatigues de la guerre conservait toute la raideur qui distingue particulièrement les recrues allemandes.

» Arrivé au détour d'un petit bois, André s'arrêta subitement, et regardant le Bava­rois en face : « Caporal, lui dit-il brusque­ment, ta mère est-elle encore de ce monde? — Non, répondit le soldat étonné de cette question qui éveillait dans son cœur un douloureux souvenir. — As-tu une fian­cée? reprit André, qui remarquait avec plaisir l'émotion de son compagnon. — Oui, la pauvre Marie Struder, la plus sage et la plus jolie fille de toute la Bavière. — Crois-tu à sa fidélité? — Comme je crois à Dieu. — Voudrais-tu acheter ton congé et retourner auprès d'elle? — C'est le rêve de mes jours et de mes nuits. — Eh bien ! j'ai de l'or ; je puis t'en donner assez pour épouser celle que tu aimes ; mais c'est à une condition. — Laquelle? prends garde de me rien proposer qui soit contraire à l'honneur, à mon devoir et à la soumission que j'ai jurée à mon colonel ; je te préviens que j'ai l'oreille terriblement délicate. »

Pour toute réponse , André prit la main du brave soldat, et la serrant avec amitié : « Camarade, lui dit-il d'une voix émue, je bénis le ciel de t'avoir choisi pour mon com­pagnon de route : celui qui est fidèle à son Dieu, à son roi et à sa fiancée, mérite l'es­time et la confiance d'un honnête homme... je vais t'ouvrir mon cœur, te confier le se­cret de mon voyage ; tu seras libre après de me prêter ton secours ou de me dénoncer à tes chefs. »

» Afin de vous épargner des détails inu­tiles, je vous dirai, mes bonnes amies, que grâce à l'honnête caporal bava­rois et à l'influence magique du souvenir de Marie Struder, André pénétra le soir même à l'ambulance où mon malheureux frère lut­ta­it depuis huit jours contre la gravité de sa blessure. André se procura à prix d'or un uniforme allemand, il en revêtit mon frère, et s'étant assuré qu'Ernest pouvait quitter son lit sans danger, il parvint, à la faveur de la nuit, à le faire évader de l'am­bulance.

» Connaissant parfaitement le pays, ils prirent des chemins détournés qui les éloi­gnaient des camps prussiens, et, se fiant à la Providence, ils se dirigèrent vers la ville de Sedan. Hélas ! ils avaient à peine fait une demi-lieue à travers champs, qu'Er­nest, épuisé de fatigue, tomba sans con­naissance au pied d'un arbre. André ne perdit pas courage ; il savait qu'un instant de retard pouvait les perdre : adressant mentalement une courte prière à Dieu, et sans s'épouvanter de la longueur du che­min qui lui restait encore à parcourir, il prit mon pauvre frère sur ses épaules, et chargé de son précieux fardeau il continua à marcher au milieu des ténèbres.

» Le jour commençait à poindre, et mes parens, qui ne s'étaient pas couchés, atten­daient avec anxiété le retour d'André, dont les paroles énigmatiques les livraient depuis la veille aux conjectures les plus étran­ges. Ma mère, malgré l'humidité de l'at­mosphère, assise auprès d'une fenêtre ou-

verte qui donnait sur la campagne, comptait les heures et les minutes. Elle priait et pleurait en silence, écoutant les bruits lointains, les sourdes clameurs de la ville, et lorsque le calme de la nuit apportait à son oreille attentive le murmure plaintif du vent, ou les cris lugubres d'un chien égaré, elle retombait dans son fauteuil en poussant un gémissement douloureux, prenant pour un présage de mort ces incidens ordinaires auxquels on n'attache une idée funeste que lorsqu'on est dans l'attente d'un grand malheur.

» Tout-à-coup des pas lourds et retentissans, un bruit de feuilles sèches froissées, se font distinctement entendre : ma mère, haletante de crainte et d'espérance, se penche en dehors de la croisée, et son œil, fatigué par une nuit sans sommeil, croit distinguer dans l'ombre une masse informe qui se dirige du côté de notre maison : « Voyez ! dit-elle à mon père en lui indiquant du doigt l'objet mouvant qui fascinait son regard, voyez, mon ami, cela marche, ce n'est point une vision fantastique, un jeu de mon imagination malade ! » Mon père s'élançait hors de l'appartement, il court ou plutôt il vole à la rencontre de cet être étrange, et voit André succombant sous le poids du corps inanimé de son frère, dont la blessure s'était rouverte. En un instant toute la maison fut sur pied. « Le voilà ! le voilà ! » répétaient tous les domestiques en se précipitant vers l'héroïque jeune homme, inondé de sueur, couvert de sang et de poussière, n'ayant plus ni voix, ni souffle, ni haleine, ne voyant rien, n'entendant rien... André passe rapidement au milieu de tout ce monde qui criait au miracle, et après avoir traversé le jardin, il monte l'escalier, entre dans la chambre de ma mère, tombe à ses pieds en prononçant ce seul mot : « Ernest ! » puis s'évanouit.

» Dieu bénit le dévouement du bon André, mes chères amies ; mon frère se rétablit de sa blessure. Mais, hélas ! ma pau-

vre mère se sentit épuisée par les émotions de tout genre qui étaient venues l'assaillir ; c'est alors que je vous quittai, ma mère me rappelait auprès d'elle. Vous avez été témoins de ma douleur, vous avez vu couler mes larmes. Hélas ! elles coulèrent encore avec plus d'amertume lorsque je contemplai le pâle visage de celle qui m'avait donné la vie, et que j'appris des médecins qu'il n'y avait aucune espérance de la guérir du mal cruel qui la conduisait lentement au tombeau. J'étais bien jeune encore, mes bonnes amies, pour prendre les rênes d'une maison ; mais le vif désir que j'éprouvais de me rendre digne de la confiance de mon père me donna le courage nécessaire à ma triste position : ma mère vint à mon aide, elle m'enseigna l'ordre et l'économie ; elle m'apprit à ordonner le service des domestiques, et ses conseils me mirent en peu de temps au courant d'une foule de détails qu'une jeune personne destinée à devenir mère de famille ne saurait ignorer sans risquer de se mettre un jour à la merci de ceux qui doivent lui obéir.

« Ma fille, me répétait chaque soir ma bonne mère, lorsque, assise au chevet de son lit, je venais lui rendre compte de ma journée, ma chère Séraphine, rappelle-toi sans cesse la fable de La Fontaine, *le Cerf et le Laboureur* : quel que soit le zèle de nos domestiques, l'œil du maître vaut encore mieux. »

» Ma mère succomba bientôt. Avant de quitter pour toujours ce monde qu'elle avait édifié par ses vertus, elle désira me donner sa dernière bénédiction : « Ma fille, me dit-elle en rassemblant le peu de forces qui lui restaient encore, ma Séraphine bien aimée, ton frère doit la vie au généreux dévouement du brave André. Tu peux seule acquitter la dette que nous avons contractée envers lui ; ce n'est pas de l'or qu'il faut donner pour récompense à ce noble cœur, c'est du bonheur. Charge-toi d'embellir sa vie ; l'homme capable de compromettre ses jours et sa liberté pour rendre

un fils à sa mère sera le meilleur des époux. »

» Ainsi parla ma bonne mère. Sa dernière volonté fut sacrée pour moi : je n'avais pas d'amour pour André, mais une douce et pure amitié qui me faisait envisager sans effroi l'époque fixée par mon père pour notre mariage.

» Le temps, loin d'affaiblir ce sentiment, lui a donné plus de force et de vivacité : la tendresse de mon mari, l'égalité de son caractère, l'estime, la confiance que m'inspirent ses nobles qualités et ses vertus solides me l'ont rendu si cher, que je bénis chaque jour le choix de ma mère. Peut-être dans mes rêves de jeune fille m'étais-je créé un portrait plus séduisant de l'époux que mon cœur désirait ; mais, croyez-moi, mes bonnes amies, l'homme que son esprit et ses talents appellent à jouer un rôle brillant dans le monde n'est pas toujours celui qui fait le bonheur de sa compagne. La paix du ménage, le charme du foyer domestique ont besoin pour durer toujours d'être fondés sur des bases plus solides.

« La femme heureuse cache sa vie, » a dit un auteur qui nous a dévoué sa plume. Aussi mon mari et moi nous n'admettons dans le sanctuaire de notre vie que des amis qui comme nous préfèrent les joies du cœur aux plaisirs dangereux et bruyans des cercles à la mode. André est aimé, estimé de tous ceux qui l'entourent ; moi, je suis fière de la considération dont il jouit, et si parfois une pensée triste, un regret amer viennent troubler ma félicité, c'est lorsque je songe à ma mère, que je voudrais avoir pour témoin de mon bonheur. »

Séraphine cessa de parler, et les deux amies, émus par son récit, s'empressèrent de lui témoigner le vif intérêt qu'il leur avait inspiré. Tandis qu'elles essayaient les pleurs qui plus d'une fois avaient humecté leurs paupières, le mari de Séraphine ouvrit doucement la porte. A son aspect, Louise et Sidonie se levèrent avec empressement. M. André n'était plus pour les

délicates Parisiennes un obscur provincial, un pauvre Auvergnat sans éducation ; et lorsque Séraphine leur présenta son mari, il y avait dans le salut des deux jeunes femmes, dans l'empressement avec lequel elles lui tendirent la main, quelque chose de respectueux, de grave, d'aimable, qui n'échappa pas à l'œil clairvoyant de Séraphine, et son bonheur se trouva encore augmenté par l'approbation qu'il recevait de ses amies.

M^{me} VIRGINIE PRIGNOT.

Les Femmes Illustres.

GALERIE NATIONALE.

CONSTANCE DE CÉZELLI.

(15^{me} Tableau.)

Aux époques les plus orageuses de notre histoire, on a toujours vu des femmes, au cœur noblement trempé, se révéler tout-à-coup sur la scène politique ou militaire ; et nous trouvons religieusement inscrits aux plus belles places du Panthéon de nos gloires les noms des héroïnes que la voix populaire a proclamées. Toutefois, par une fatalité dont les exemples sont trop fréquens, plusieurs de ces magnanimes figures ont été laissées dans l'ombre, et réclament une auréole de gloire qui ne pâlerait pas à côté de celles des hommes les plus illustres.

Pour coopérer, autant qu'il est en nous, à cette œuvre de juste réparation, nous allons reproduire, avec toute la simplicité de l'histoire, une belle page restée inaperçue au milieu des tristes annales de nos guerres civiles du seizième siècle.

Sortie d'une riche et ancienne famille de Montpellier, la jeune et belle Constance de Cézelli avait épousé le sieur de Barri de Saint-Aunez, chargé par Henri IV du gouvernement de Leucate en Languedoc (1). C'était en 1590, au temps où les troubles de la Ligue venaient de se raviver par la mort de Henri III. Six mille Espagnols récemment débarqués aux environs de Narbonne pour secourir les ligueurs du maréchal de Joyeuse, s'apprétaient à imprimer à la guerre qui désolait nos provinces un caractère d'effroyable férocité. Leurs bandes infestant déjà les campagnes, de Barri fut chargé de communiquer de vive voix au duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, un ordre que le roi n'avait pas voulu transmettre par écrit, de peur qu'il ne tombât entre les mains des ennemis. Mais un parti nombreux de soldats espagnols rencontra de Barri, le fit prisonnier, et se mit aussitôt en marche vers le château de Leucate, assuré que, le gouverneur se trouvant en son pouvoir, les portes lui seraient immédiatement ouvertes. Toutefois, pendant que les lansquenets (2) s'attardent à piller et à incendier les villages, de Barri trouve moyen de faire prévenir sa femme, et de lui recommander la défense de la ville que le roi lui a confiée.

Constance était alors à Montpellier. En vain ses parens, dans leur craintive sollicitude, la conjurent de rester au milieu d'eux, lui représentent que la résistance d'une garnison découragée et sans chef est impossible, qu'une rançon suffira pour délivrer son mari. La noble femme comprend

mieux toute l'étendue de ses devoirs. Elle s'embarque aussitôt à Maguelone, arrive à Leucate, rassemble les soldats et les habitants, dont la résolution faiblissait déjà, et leur fait jurer de se défendre jusqu'à la mort. Elle-même veille ensuite à tous les apprêts d'une vigoureuse résistance; et quand ses ennemis arrivent au pied des remparts et demandent qu'on leur livre les portes, ils sont étonnés de voir aux créneaux des troupes bien armées qui leur répondent par un cri général de : *vive le Bernais!*

Les bandes des soldats étrangers s'étaient grossies, pendant leur marche, d'un bon nombre de ligueurs. L'assaut fut aussitôt résolu. Il n'y aurait, pensaient-ils, que quelques coups à porter; c'en serait assez pour effrayer la garnison, autoriser le pillage et hausser le prix de la rançon du gouverneur. Mais le succès ne répondit pas à leur attente. Vêtue en amazone, une pique à la main, Constance s'était mise à la tête des troupes. Tantôt donnant des ordres, tantôt combattant et renversant les soldats qui avaient escaladé les rochers et les murs de la forteresse, elle se multipliait sur tous les points, et animait les courages par son généreux exemple. Au bout de quelques heures, les assiégeans sont repoussés partout où ils se présentent. Outrés de honte et de fureur, ils font alors déclarer à celle qui les a vaincus que, si elle ne rend la place immédiatement, ils vont mettre à mort son mari.

Constance offre sans hésiter tout ce qu'elle possède pour racheter les jours d'un époux tendrement chéri. « Noble dame, répond le parlementaire admis dans la grand'salle du château, où elle présidait un conseil formé des principaux bourgeois et officiers de la ville, vous avez obstinément résisté aux soldats de S. M. Philippe II et de son auguste fille l'infante Elisabeth, votre légitime reine selon le droit de nature, divin et commun, puisqu'il n'a plu à Dieu de conserver en vie

(1) Petite ville très-ancienne, aujourd'hui comprise dans le département de l'Aude, et située à trois lieues de Narbonne, dans une presqu'île entre l'étang de son nom et la mer. Au seizième siècle elle était importante, et entourée de fortes murailles, démolies en 1664. Son nom, dérivé du grec, lui vient de la blancheur des rochers de la côte.

(2) Soldats d'infanterie.

aucun légitime héritier mâle du roi Henri II son aïeul (1).

» Or donc, il ne vous sera accordé aucun ménagement. Nous n'accepterons pas d'autre rançon que Leucate même. Si vous hésitez encore, le seigneur de Barri, sachez-le bien, va mourir de la *hart* (2), au pied de ces murailles. » — Ici Constance, redevenue épouse et femme après le combat, versa d'abondantes larmes, puis resta quelques instans plongée dans la stupeur et l'anéantissement. Son cœur était en proie à une affreuse lutte entre la tendresse et le devoir. Respectant sa douleur, les membres du conseil attendaient dans un profond silence... Tout-à-coup elle relève fièrement la tête, ses yeux brillent d'une noble pensée. « J'ai des biens considérables, dit-elle d'une voix calme, je les ai déjà offerts et je les offre encore pour la rançon de mon mari. S'il faut sacrifier mes jours afin de satisfaire votre vengeance, ils vous appartiennent; mais ne croyez pas que je rachèterai la vie de mon époux par une lâcheté! Lui-même aurait honte de vivre à ce prix! Quant aux braves gens que vous voyez ici réunis autour de moi, ils ne se rendront jamais à l'Espagnol (3). Ils s'enseveliront plutôt sous les ruines de leur ville. » Puis montrant les cornettes (4) blanches qui pavoisaient les lambris de la salle: « Nous avons juré de rester fidèles à ce glorieux étendard que le roi Henri a déployé *sur le chemin de la victoire et de l'honneur* (5). »

A ces nobles paroles, tous les assistants,

(1) Le roi d'Espagne n'avait jamais dissimulé sa prétention de réclamer la couronne de France pour sa fille aînée.

(2) De la corde.

(3) Leucate soutint encore, dans le siècle suivant, un siège fameux contre les Espagnols, qui ne réussirent pas à s'en emparer.

(4) Étendards.

(5) La célèbre bataille d'Ivry, où Henri IV avait prononcé cette allocution si connue, s'était livrée le 14 mars de la même année.

X.

transportés, répondent par des acclamations qui se prolongent sur la place publique, parmi la foule des bourgeois.

L'Espagnol se retire, et Constance, reprenant la cuirasse, le casque et la hallebarde, va donner les ordres nécessaires pour la nouvelle attaque à laquelle on doit s'attendre.

En effet, peu d'heures après, les trompettes retentirent. C'était le dernier effort des Espagnols; car les ordres pressans du duc de Parme les appelaient à rejoindre Mayenne (1). Aussi l'assaut fut-il livré avec furie. Mais l'héroïne combattait, comme la veille, à la tête des assiégés, et la résistance fut intrépide et opiniâtre. Enfin, les ennemis découragés, honteux de se consumer devant des remparts défendus par une femme, et affaiblis par des pertes nombreuses, n'osèrent plus tenter l'escalade de ces rochers, de ces murs, où ils trouvaient une mort certaine. Ils firent leur retraite en désordre. Mais avant de s'éloigner, ils eurent la barbarie d'exécuter leur menace.

Un gibet fut dressé en vue des murs du château.... et tandis que Constance, retirée dans son oratoire, mêlant les larmes aux prières, offrait au ciel son sublime dévouement, le pont-levis s'abaissait, après trois fanfares lugubres, pour laisser passer une civière portée par des lansquenets espagnols et recouverte d'un drap noir.... C'était le corps du gouverneur que les bourreaux renvoyaient à sa veuve.

A cette vue, les soldats indignés se portèrent en tumulte vers la prison. Le duc de Montmorency y avait fait récemment amener un ligueur, le seigneur de Loupian, dont la vie devait répondre de celle du malheureux de Barri. Ils demandaient à grands cris la mort du ligueur. Mais Constance devait montrer à la fois toutes les vertus qui font les héros: la valeur, la grandeur d'âme et l'humanité. Pâlie par la

(1) Chef de la ligue.

douleur, vêtue de ses habits de deuil, elle se présenta devant les soldats, et quand sa présence eut comprimé subitement toutes leurs vociférations de mort, d'une voix brisée par tant d'émotions terribles, elle déclara qu'elle prenait le prisonnier sous sa sauve-garde, et ne permettrait pas qu'on vengeât un crime par un autre crime.

Et les soldats, courbant la tête, se dispersèrent en silence.

Quelques semaines après, les notables bourgeois de la ville de Leucate, ainsi qu'une compagnie d'hommes d'armes, étaient réunis dans une salle basse du parloir-aux-bourgeois (1), quand un capi-

taine entra, et, étendant la main pour commander le silence, il annonça qu'un courrier du roi venait d'apporter au château une ordonnance en vertu de laquelle Constance de Cézelli était nommée gouvernante de la ville de Leucate, jusqu'à ce que son jeune fils, Hercule de Barvi, ait atteint sa majorité.

A ces mots, les bourgeois et les soldats se découvrirent respectueusement la tête, et, jetant leurs chapeaux en l'air, crièrent avec joie : « Vive notre dame Constance ! vive le Béarnais ! »

AUGUSTE DUMONCHAU.

La Prière au Matin.

Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes son ouvrage ; bénissez-le dans toute l'étendue de son empire ; et toi, mon âme, bénis le Seigneur. Ps. 102.

Terre, prosterne-toi ! fier Océan, silence !
Sur son trône éclatant le roi du jour s'étend.
Des mondes indolens, plongés dans le sommeil,
Sa voix impatiente a pressé le réveil.
Mortels ! à vos désirs les ténèbres dociles
Ont versé le repos sur vos membres débiles,
Le travail vous réclame : il fut prescrit à tous !
O rois ! vous répondrez du salut de vos frères !
Vous, sujets, pour vos rois le ciel veut des prières...
Peuples et rois, éveillez-vous !!

Quoi ! pourriez-vous laisser votre lourde paupière,
Repoussant du soleil la naissante lumière,
Voiler son doux éclat à vos yeux éblouis ?
Dans l'ombre pourriez-vous rester ensevelis,
Quand la nature entière

(1) Hôtel de ville.

S'éveille, et de son front secouant la poussière,
Exhale vers le ciel son immense prière,
Et ses mille parfums, par l'air safranés!

Écoutez, écoutez! de ces chênes antiques,
Séculaires géans aux fronts audacieux,
Sur l'aile du matin de célestes cantiques
Preennent leur essor vers les cieux.

Ce sont, enfans des airs, vos voix harmonieuses,
Comme vous, s'éveillant à l'appel du Seigneur!
Les lugubres esprits des forêts ténébreuses,
Mêlant à vos accords leurs voix mystérieuses,
Au monde qui renaît proclamant sa grandeur.
Entendez-vous les mers?... De leurs profonds abîmes
S'élançe un sourd mugissement...
On dirait des enfers un écho menaçant,
Ou l'affreux retentissement
Du rire des démons torturant leurs victimes.

Voyez-vous sur leurs bords la brise frémissante,
S'empressant d'obéir au doigt qui la conduit,
Effleurer en passant d'une aile caressante
Les hauts sapins, l'herbe naissante,
Et s'enivrer à la coupe odorante
Des fleurs où vint pleurer la nuit;
Glisser en murmurant au travers du feuillage,
Échapper, coquette et volage,
Au beau sylphe qui la poursuit;
Rider en se jouant la vague transparente,
Et baiser en courant la crête éblouissante
Du flot amoureux qui s'enfuit?

De sa tonnante voix éveillant les montagnes,
Encor libre du joug qui le ploie au labour,
Là-bas le blanc taureau, fier sultan des campagnes,
Bondit impatient, plein de joie et d'ardeur!
Du coursier belliqueux la brûlante prunelle
D'un feu sombre étincelle;
Il s'étonne, il palpète, il s'enivre du jour,
Il fait siffler dans l'air sa crinière ondoyante,
Et frappant de son pied la plaine gémissante,
Hennit de courage et d'amour!

Le cri victorieux de l'aigle au vol rapide,
Se balançant dans les flots azurés;

Le bêlement plaintif de la brebis timide ,
 Paissant l'herbe des prés ;
La voix de l'éléphant qui , saluant l'aurore ,
 [S'agenouille et l'adore
 Avec un long mugissement ;
L'harmonieux soupir des roseaux du rivage ,
 Et des oiseaux sous leurs dais de feuillage
 Le doux gazouillement :
Ces murmures , ces chants , ces mille cris de joie
 Que la plage à la plage envoie
 Avec l'écume de ses flots ;
 Ces bruits de la mer orageuse ,
 Ces chants de la terre joyeuse ,
 Qui roulent d'échos en échos ;
Tous ces bruits confondus qui flottent dans la nue ,
Ces forêts murmurant d'une langue inconnue
 Les mots pleins de douceur ,
Ah ! voilà la prière éloquente et sublime
 Que les cieux , la terre et l'abîme
Offrent , en s'éveillant , à l'esprit créateur !

Mais il manque un accord à ce concert immense ;
Mais il manque une voix aux voix de l'univers ;
Une flamme à l'encens qui s'élève en silence ,
Un parfum aux parfums qui nagent dans les airs ;
A la phrase d'amour il manque une parole ,
 Un accent à l'écho lointain ,
 Une étincelle à l'auréole
 De l'ange qui prie le matin.

Oh ! qui donc a gardé ce coupable silence ?...
 Serait-ce vous , ô mortels !
 Vous à qui le Seigneur dispense
 Tous les trésors de sa magnificence ,
Et les biens passagers et les biens éternels ?
Lui dont le bras puissant soutient votre faiblesse ,
Lui qui vous rend vainqueurs des ombres du trépas ,
Qui comble tous vos jours des dons de sa tendresse !
Et quand tout le bénit , vous vous tairiez , ingrats ?
Ah ! quand il n'aurait pas à la nature entière
Commandé de pourvoir à vos moindres besoins ,
Ni lancé dans l'azur la puissante lumière
 Pour féconder la terre ,
 Sans elle rebelle à vos soins ;
Ni comme un temple immense aux arches fantastiques

D'où pendent en faisceaux cent globes lumineux
Déroulé dans l'éther ces tentes magnifiques
Qui tempèrent sa gloire à vos débiles yeux ;
Homme ! reptile ingrat ! créature insensée !
Il éclaira tes sens des feux de la pensée ,
Et tu sondas l'abîme et tu pesas les cieux :
Les temps n'ont plus pour toi d'infranchissable époque ,
L'oubli sur le passé ne règne plus en roi ;
Et les siècles poudreux , quand ta voix les évoque ,
Se lèvent du néant et passent devant toi !

La pensée agrandit et complète ta vue ,
Sa lumière à tes yeux dévoila l'univers ;
Tu parcourus d'un bond l'effrayante étendue
Des immenses déserts ;
Tu mesuras un monde au sein de chaque étoile ;
Ton doigt guida les mers par des sentiers nouveaux ;
Tu dis aux vents : Soufflez , sifflez , enflez la voile
De mes légers vaisseaux !

C'est Dieu qui répandit sur ta lèvre altérée
La touchante prière , ineffable rosée
Qui , du ciel descendue en ce terrestre lieu ,
Doit , pur et doux encens , remonter vers son Dieu ;
Bel ange , aux ailes d'or ! enfant de pénitence ,
A l'œil chaste , de pleurs délicieux chargé ,
Calice toujours plein qui verse l'espérance ,
Au cœur découragé !

Et cet être puissant que chaque être proclame ,
Que les cieux et la terre exaltent tour à tour ,
Ce Dieu , qui te donna la pensée , et ton âme ,
Pour de pareils bienfaits ne veut qu'un peu d'amour !
Cédez , cédez enfin à votre roi suprême ,
Audacieux mortels ! prévenez son courroux ;
Oh ! ne résistez plus à ce Dieu qui vous aime ,
Priez ! prosternez-vous !

Des brûlans séraphins les harpes font silence...
Le Seigneur vous attend... que votre hymne s'élance ,
Plus suave à son cœur que les divins concerts ;
Chantez : Saint ! trois fois saint ! celui dont la clémence
Donne l'onde aux torrens , la joie à l'innocence ,
Les larmes au pécheur , l'oasis aux déserts...
Et dont le doigt puissant , comme un jouet balance
Les mondes et les cieux dans l'océan des airs.

M^{me} MARIE-OLINDE CARPANTIER.



Revue des Théâtres.

THÉÂTRE FRANÇAIS.

Le Gladiateur, tragédie en cinq actes, par Alexandre Soumet, et M^{me} Gabrielle d'Altheneym.

PREMIER ACTE.

Les catacombes de Rome. Une table de pierre sur laquelle se trouvent placés un grand livre ouvert et une tête de mort. Des flambeaux sont allumés.

Origène est assis sur un banc de pierre. Il prévoit la fin de la tyrannie des grands, causée par la misère des esclaves, et la chute de Rome entraînée par la chute de sa religion,

Car, sur trois mille dieux, pas un pour l'infortuné ! dit-il. Mais le dieu des chrétiens se lève...

Oui, ce Christ fraternel dans la crèche naissant, Sorti des rangs du peuple et fils du Tout-Puissant,

détruire le pouvoir que l'homme s'attribue sur l'homme, et l'avenir achèvera d'émaniciper le monde...

Néodémie, jeune fille de seize ans, se présente. Elle vient consulter Origène. « Je suis née esclave, lui dit-elle, je ne connais ni mon pays ni ma famille, et je n'avais aimé que Dieu, quand un jeune Romain, mon maître, m'a choisie pour épouse.

— Mais, répond Origène,

Contre le chaste amour Dieu n'est point animé; Il connaît trop le cœur celui qui l'a formé !

— Hélas! reprend elle, c'est qu'un édit va poursuivre les chrétiens. Si mes frères meurent, dois-je vivre?... j'aurais des remords.

Le bandeau des martyrs n'est pas pour tous les [fronts,

Ma fille, allez en paix ! »

Et Néodie s'éloigne.

Un néophyte vient annoncer des esclaves conduits par un gladiateur. « Las de la

servitude, nous voulons nous révolter contre nos maîtres, dit cet homme. Tu sais, ajoute-t-il, que l'édit est rendu ; demain on doit vous égorger...

Donne-nous pour soutiens
Tes conseils, ton grand nom, le bras de tes chrétiens.

Origène répond :

« Nous avons d'autres armes
Pour triompher.
— Comment ?

— La prière et les larmes. »

Ne comprenant pas le dieu des chrétiens, le gladiateur s'écrie :

« Qu'il nous venge, et je cours l'adorer.
— Frère, quand on l'adore on ne se venge pas. »

reprind Origène, qui à son tour ne comprend pas la haine du gladiateur, mais celui-ci l'explique : « Mon nom d'homme est Niger, dit-il ; il y a seize ans, j'appartenais à l'impératrice Faustine ; j'avais pour femme une Gauloise aux blonds cheveux, qui portait dans son sein le fruit de notre amour. Faustine en devint jalouse, elle n'était pas mère. Un jour j'entends les cris de ma femme ; j'accours, je la vois étendue sur un lit, une émonide et l'impératrice se tenaient à ses côtés. L'émonide disait à Faustine : « Tu seras mère ; mais pour accomplir ce mystère, j'ai besoin qu'un enfant vienne au monde avant l'heure. Cet enfant animera le tien d'une part de son âme, et tous les deux vivront un nombre égal de jours. » J'interrompis l'infâme par un rugissement ; Faustine donna l'ordre à dix Nubiens, de m'attacher à une colonne ; je la renversai... mais mes chaînes résistèrent, et je vis le poignard déchirer les flancs de la mère de mon enfant :

Un long cri maternel fut son dernier adieu.

Faustine me laissa vivre. Moi, débarrassé de mes chaînes, la nuit, une torche à la main, j'incendiai le palais, j'enlevai mon enfant et l'emportai en Égypte.

Tu connais maintenant ce que m'ont fait les
[hommes.]
Ai-je tort de vouloir tous les exterminer ?

— Oui, répond Origène.

L'Olympe foudroyait, le Calvaire pardonne ! »

L'impératrice, suivie d'un tribu et de licteurs, descend dans les catacombes ; Origène et les esclaves la fuient... le gladiateur reste. C'est que Faustine aime Flavien, seigneur romain qui la dédaigne pour Néodémie, et, croyant trouver sa rivale dans les catacombes, elle venait la faire assassiner.

L'impératrice reconnaît le gladiateur, le crime donne de la mémoire!... Aux malédictions dont l'esclave l'accable elle répond : « L'émonide a dit vrai : je suis mère, Gordien, mon fils, a quinze ans ; mais son père fut tué, et depuis rien ne m'a réussi. Et toi, qu'as-tu fait de ta fille ? Tu sais qu'elle et César n'ont qu'une destinée ?

— Oui ! répond le gladiateur. Ma fille,

Hors de tous les regards, moi, je l'avais cachée ; Je l'endormais la nuit entre mes bras couchée, Et puis j'allais gagner notre pâture... Un soir Que dans mon antre heureux je revenais m'asseoir, Je ne la trouvai plus... on l'avait enlevée!...

— Prends mon or, mes vaisseaux, s'écrie Faustine effrayée pour son fils ; cours la chercher... Mais comment la reconnaître ?

— Elle porte à l'épaule une marque qu'en glissant lui fit le poignard de l'émonide. Tu le sais, car tu étanchas le sang...

— Pars ! ramène ta fille, tu seras libre. Je te donnerai des titres, des biens...

— Oui,

Des esclaves surtout, pour briser leurs liens !

— Viens!... mais, avant, il faut t'introduire chez Flavien, et me venger de lui.

— En attendant le jour de me venger de toi ! » se dit le gladiateur.

DEUXIÈME ACTE.

De vastes jardins aux bords du Tibre : des statues de marbre de Paros et les plus rares arbustes de l'Orient les décorent. Sous les ombrages à gauche s'élèvent des lits de bronze et de nacre incrustés d'or et d'écaillés de tortue. Une table de lapis, supportée par trois sphinx d'ivoire, est couverte de fruits, de fleurs et de coupes précieuses. Six jeunes esclaves, portant des urnes d'albâtre et de vermeil, servent les convives.

Flavien a engagé ses amis à un repas. Il leur annonce son mariage. « Avec l'impératrice? lui demande un des convives. — Avec une de mes esclaves. Je vais l'affranchir devant vous. » Néodémie s'avance, vêtue de blanc et suivie de douze jeunes filles couronnées de roses.

« Esclave douce et fière, lui dit Flavien, votre maître peut-il vous faire une prière? — J'écoute. — Il veut vous voir à genoux aujourd'hui, pour vous voir commander demain. »

Néodémie se met à genoux, il lui touche le front de son épée, et dit : « Sois libre ! — Je vous bénis, » répond la jeune fille. Flavien prie ses amis d'assister à son mariage, qui doit avoir lieu le lendemain, et ses amis s'éloignent après l'avoir félicité sur son bonheur.

Il est convenu que Néodémie suivra d'abord Flavien dans le temple de Junon, puis Flavien accompagnera ensuite Néodémie dans l'église chrétienne, où Origène les unira. « Mais, dit le jeune Romain, Mon amante, ma sœur, mon épouse adorée, Dans ce temple d'Égypte où je t'ai rencontrée Aux autels d'Osiris, où les prêtres du lieu, M'ont cédé ce trésor, plus sacré que leur dieu, Comment de Christ naissant adorais-tu l'image? »

Néodémie répond :

« Le temple d'Osiris, je ne sais à quel âge, Me reçut sous sa garde, et dans ses thœurs sacrés ; Je regardais les cieus du haut des cent degrés ; Je préparais l'encens, je tressais les guirlandes, C'est moi qui surveillais la blancheur des offrandes ; Nos travaux étaient doux et purs comme le jour,

Et ce temple pourtant n'avait pas mon amour !
Ce temple, ma patrie, était l'exil encore ;
Je ne savais prier nul des dieux qu'on adore ;
Je me mêlais bien bas à tous ces chants bénis,
Et je pleurais long-temps lorsqu'ils étaient finis.
Or, me voyant pleurer, un vieillard vénérable,
Esclave comme moi, de sa voix secourable
Me dit : « Vous êtes triste et je ne le suis pas ;
Vous jeune, et moi si vieux : Je guiderai vos pas,
Si vous voulez, enfant, dans une route sainte,
Qu'on peut suivre de cœur, même dans cette en-
[ceinte. »

Je l'appelai mon père et j'écoutai sa voix,
Et du fils de Marie il m'enseigna les lois ;
Car il était chrétien, et par l'eau du baptême
Qu'il versa sur mon front, je le devins moi-même.
Et je ne pleurai plus... Voilà tout Flavien.

— Cache bien ce secret, lui dit-il ;
il te serait mortel, et ta mort serait la
mienne. » Puis il s'éloigne pour aller faire
sa cour au jeune empereur.

Néodémie, restée seule, se promenait dans le jardin en lisant le livre de la loi nouvelle ; Faustine et le gladiateur s'avancent sans en être vus. « Quelle est belle ! dit Faustine, que d'innocence brille sur son front ! Je veux employer la clémence, Niger ; mais si tu vois sa mort dans un de mes regards... frappe ! — J'obéirai, » répond le gladiateur. Il va se placer debout près d'une colonne.

Faustine s'approche de Néodémie : « Je suis une amie inconnue encore, lui dit-elle, je viens vous prévenir que Flavien ne vous aime plus, et vous plaindre de l'aimer, car il est inconstant, il vous trompe. » Elle lui montre une lettre que Flavien, ajoute-t-elle, a écrite hier à l'impératrice. « Mais, qui donc êtes vous? s'écrie Néodémie. — Ta rivale, qui t'offre son amitié si tu fuis, ou sa haine si tu reste. — Flavien est mon maître, je reste, » répond Néodémie. Faustine regarde Niger et s'éloigne, abandonnant sa rivale au fer du gladiateur.

Néodémie tombe désolée sur un banc.
« Ah ! dit-elle, Dieu était jaloux, il a choisi mon époux pour me punir. » Le gla-

diateur s'assure s'il n'est point vu ; puis, accourant près de Néodémie. « J'étais là pour t'assassiner, lui dit-il avec émotion ; mais ta voix a réveillé dans mon cœur le souvenir de mon enfant. Je suis père, ma fille est de ton âge. — Tuez-moi ! je suis si malheureuse ! — Non, tu ne l'es pas, Flaviens t'est fidèle ; elle te trompait. — Ah ! ne me tuez pas ! Je ne veux plus mourir... Mais cette lettre ? — Elle est écrite depuis long-temps, et la haine de Faustine te prouve l'amour de Flaviens.... Revenons dans ton palais ; je veillerai sur toi. »

TROISIÈME ACTE.

Un temple de Junon. La statue de la déesse est placée à gauche, celle de Jupiter au milieu.

A son retour de chez César, Flaviens a vu le danger dont Faustine menace Néodémie ; dans son indignation, il a renvoyé ses charges et ses dignités à l'empereur ; puis, suivi du gladiateur, il est venu confier sa fiancée au prêtre de Junon, et lui a fait avancer l'heure de son hymen. Mais le gladiateur n'est point encore rassuré sur Néodémie ; quant à lui, il s'attend à la fureur de Faustine. En effet, elle envoie un tribun le réclamer comme étant son esclave ; cependant le malheureux se croyait affranchi par le crime qui lui avait enlevé sa femme ! Il réclame le droit d'asile, il embrasse la statue de Jupiter... le tribun lui répond :

« Ce temple est sans asile alors qu'on est esclave.

— O Jupiter ! s'écrie le gladiateur,

Pour les infortunés tu n'as donc pas d'autels ? »

C'est en vain que Flaviens répond de Nigèr, on l'entraîne. Faustine paraît. Elle vient offrir sa main et l'empire à Flaviens, qui refuse sous prétexte que l'empire appartient à César. « Tu prépares ta perte, lui crie Faustine s'éloignant en fureur... malheur à ton hymen ! »

Flaviens, tremblant pour Néodémie, se propose de fuir avec elle dans la Gaule.

On entend les chants d'hyménée, le cortège s'avance, des trépiéds allumés sont portés devant Néodémie, entourée de nombreux esclaves... Bientôt une rumeur arrive du dehors, un tribun accourt annoncer au prêtre de Junon qu'on vient de saisir Origène, que le temple est souillé par ce Nazaréen. « Qu'il sacrifie ou qu'il meure, » s'écrie le prêtre de Junon. On amène Origène, il prédit le triomphe de

La sainte humanité, qui, plus forte que Rome, Vers son but infini marche comme un seul homme, Et qui doit désormais, l'œil fixé sur la croix, Monter, de siècle en siècle, au niveau de ses droits.

Mais on va entraîner Origène à la mort. Dans sa douleur, Néodémie s'écrie : « La couronne funéraire qu'on lui prépare fera rayonner son front et celui de ses frères ! » C'est en vain que Flaviens a voulu retenir ces paroles imprudentes. Étonné, le prêtre de Junon questionne Néodémie ; elle répond : « Je suis chrétienne ! » Mais après ce premier moment d'exaltation, la pauvre jeune fille se trouve placée entre son amour et son devoir... Entraînée par Flaviens, elle est devant l'autel ; ils vont être unis... Origène l'appelle au martyre... Il l'emporte : elle renverse le trépied ; alors le peuple crie au sacrilège, Flaviens veut la défendre, il est sans armes... On la saisit, et on l'entraîne, ainsi qu'Origène.

QUATRIÈME ACTE.

Un souterrain du cirque. Un esclave dace joue aux dés sur un quartier de roche ; plusieurs esclaves germains et gaulois enchaînés sont assis à terre. On entend rugir les lions.

Ramada, l'émonide, est accoudée sur une colonne brisée ; quelques esclaves sont venus lui demander des talismans pour sortir vainqueurs du combat d'animaux, d'autres boivent pour s'étourdir. Le gladiateur vient se mêler aux esclaves. Un Germain lui dit :

« Nous aurons une hyène et quatre léopards ; Tu seras applaudi, fêté de toutes parts... »

— Au lieu de l'amuser, je voudrais brûler Rome, » répond le gladiateur. Apercevant l'émonide, il lui dit :

« Avant qu'il nous convie à mourir pour la fête, Viens jeter puissamment à ce peuple inhumain Nos imprécations, cette torche à la main ! »

L'émonide prend sa torche, elle rénumère tous les crimes de Rome, puis elle s'écrie : « Je te maudis ! » Les esclaves répètent : « Nous te maudissons ! — Excepté le jeune César, reprend l'émonide, car il me doit la vie, grâce à un charme affreux... » A ces mots, le gladiateur a reconnu l'assassin de sa femme ; il allait frapper l'émonide. « Grâce ! lui dit-elle ; par mon art, je sais que tu as perdu ta fille ; par mon art je te la ferai retrouver : ce soir tu la verras. » Il remet son poignard dans sa ceinture. En ce moment on entend le bruit des linteaux. « Au cirque ! s'écrient les esclaves. — Je vais tuer le tigre, dit Niger à Ramada ; mais, après lui, si tu me trompes, ce sera ton tour ! »

La toile du fond se lève, on aperçoit l'amphithéâtre. A la gauche, et sur le plan le plus avancé, se trouve le balcon impérial de Faustine ; puis, la place du flamme. Dans le lointain, des lions et des tigres sont figurés derrière les grillages inférieurs ; une porte au fond de l'amphithéâtre.

Faustine a fait arrêter Flavien, et donné l'ordre au prêtre de Junon d'amener Néodémie dans l'arène pour y mourir. Déjà le gladiateur s'y trouve ; le peuple lui crie : « Mort aux Nazaréens ! — Romains ! j'obéirai, leur répond-il avec ironie ; mais j'aurais préféré combattre les lions. » Néodémie arrive, conduite par des esclaves. Tandis qu'on détache ses chaînes, Niger examine les armes qu'on vient de lui apporter.... Il se retourne.... A la vue de la victime, l'âme du gladiateur se révolte. « J'ai déjà refusé de tuer cette femme, Faustine la sait, peuple, lui crie-t-il ; mais donne-moi sa vie, et je te promets de ve-

nir, pendant dix ans, chaque jour combattre devant toi. — Eh bien ! qu'on la livre aux lions, reprend Faustine. — Ah ! je ne te ferai pas tant de joie, murmure Niger. Approche, Néodémie ! » Elle se met à genoux. « Ote ton voile, je te ferais souffrir. — Pitié ! — Laisse-moi découvrir tes épaules. » Il reconnaît l'empreinte du poignard de l'émonide. « Ce coup, où l'as-tu reçu ? — Néodémie fait signe qu'elle l'ignore. — Le nom de tes parents ? — Je ne le connais pas ; esclave en Égypte... — Frappe donc ! lui crie le prêtre. — La frapper !... répond Niger ému de joie et de terreur ; mais c'est mon enfant ! — L'esclave n'en a pas, » dit le prêtre. Alors le malheureux père, prenant sa fille par la main, lui fait faire le tour du cirque en demandant sa grâce au peuple. Le peuple crie : « Non ! non ! » Le gladiateur s'adresse à Faustine : « Tu sais, lui dit-il, quel sort au sort de ma fille est lié ? — Ah ! je perds ma vengeance, » murmure Faustine. Redevenue mère, elle demande à son tour grâce pour Néodémie ; c'est en vain, le peuple veut sa mort ; Faustine n'obtient qu'un jour... mais elle aura la nuit pour sauver à la fois sa rivale et son fils. Le peuple se sépare en disant : « A demain ! » et Néodémie est reconduite dans son cachot.

CINQUIÈME ACTE.

Une des prisons des chrétiens ; dans le fond une grande porte d'airain ; à droite une porte communiquant aux autres cachots. La scène est éclairée par des lampes funèbres.

Néodémie est seule : dans sa peur de mourir, elle appelle à son secours son père, et Flavien, Dieu, qui semble s'être éloigné d'elle. Elle a demandé Origène. Le vieillard vient de subir la torture ; il entre, soutenu par le geôlier. « Hélas ! lui dit Néodémie, j'ai perdu tout courage en retrouvant mon père ; il est esclave, il est malheureux... il m'aime tant !... Et quel amour filial a réveillé en moi un autre amour... je

crains de ne pouvoir porter la palme des martyrs... »

Origène lui avait redonné la foi et l'amour de Jésus-Christ, lorsque le géôlier vient annoncer à Néodémie qu'une femme voilée la demande. Origène fait ses adieux, en ce monde, à la jeune chrétienne, et sort en s'appuyant sur le géôlier :

Cette femme voilée c'est Faustine. « J'ai rendu Flavien à la liberté, dit-elle à Néodémie; il t'attend pour fuir avec toi » Elle lui explique sa clémence en lui apprenant la destin qui unit sa vie à celle de César. Flavien accourt pour sauver sa fiancée... mais elle répond qu'elle veut mourir; que c'est l'ordre de son Dieu. Elle abandonne Flavien à sa rivale, leur souhaite de longues années de bonheur, et ne réclame de celui qui devait être son époux qu'un humble souvenir... Cependant Flavien lui fait un tableau touchant de sa douleur; Faustine lui promet de rendre la liberté à son père, il l'accompagnera dans sa fuite avec Flavien... « Ah ! c'est trop de bonheur, Dieu me pardonnera, » s'écrie la pauvre jeune fille, laissant couvrir d'une voile sa robe de martyre... Puis, guidées par Flavien, les deux femmes allaient sortir du cachot... Le géôlier vient les avertir que le peuple, conduit par le prêtre de Junon, leur ferme le passage. Flavien sort pour repousser le peuple; un mur s'ébranle, s'écroule... c'est le gladiateur qui s'introduit par une brèche... il vient de traverser la loge des animaux, et de tuer un tigre afin d'arriver au cachot de sa fille. « Il est trop tard pour sauver mon enfant ! Faustine, lui dit-il avec amertume, la révolte marche vite!... ton palais est en cendres.— Dieux! mon fils!... Courons!... Mais cette porte est fermée, » dit-elle avec rage; puis, faisant le tour du cachot, « et celle-ci conduit aux lions... Mon fils! mon fils! » s'écrie Faustine au désespoir.

Le peuple s'approche; on entend: « Mort à César! — Aux lions, la chrétienne! » L'impératrice tremble pour son fils, l'es-

clave pour sa fille. « Cache-moi dans tes bras, mon père, lui dit Néodémie. — Ah! s'écrie-t-il avec un accent terrible, peut-être qu'avant d'aller à la mort tu passerais par l'infamie... » Il tire son glaive. « Adieu, mon père! lui dit-elle en tombant à genoux. — Ne me regarde pas, ma fille, que j'affermisse mon bras... » Il la frappe! En ce moment, Fabien, blessé, suivi du peuple, se précipitait dans le cachot. « César! mon fils! lui cria l'impératrice. — Mort!... » répond Flavien, qui va se mettre à genoux près de Néodémie.

FAUSTINE.

..... O dieux qu'on disait immortels,
Que de crimes pressés autour de vos autels!
De malheur en malheur votre règne s'achève!

NÉODÉMIE.

Sur le monde en ruine un autre dieu se lève!...

FLAVIEN.

Je l'adore avec toi!!!

NÉODÉMIE, à son père.

Qu'il soit aussi le tien!

(Elle meurt.)

LE GLADIATEUR.

Je veux que ce poignard, sur un autel chrétien,
Mêle, glorifiant tout ce que l'on révère,
Une goutte de sang à celui de Calvaire.

(Montrant Néodémie.)

J'offre au Dieu pauvre et nu son martyre et le

[mien]

Je veux que ce poignard sur un autel chrétien,
Rappelant quel forfait épouvanta notre âge,
Au monde rajeuni dise: « Plus d'esclavage!!! »

M^{me} Alida de Savignac vous a rendu compte autrefois, mesdemoiselles, du bel ouvrage de M. Alexandre Guiraud, *Flavien, ou Rome au désert*. Flavien a fourni le sujet de la tragédie du *Gladiateur*, que nous devons à la touchante association de M. Alexandre Soumet et de M^{me} Gabrielle d'Atheneym, sa fille. Nous espérons vous avoir donné une idée du sujet de cette pièce, *l'abolition de l'esclavage par le Christianisme*; mais nous regrettons de n'avoir pu vous en citer tous les beaux vers.

J. J. FOURQUAN DE PUSY.

Correspondance.

Chaque année, ma chère amie, nous avons droit d'être fières lorsque l'Académie distribue les différens prix dus à la libéralité de feu M. de Montyon ; car les femmes y sont toujours citées en plus grand nombre que les hommes. Cependant, cette fois, je suis assez contente de ces messieurs. Le sujet du prix de poésie était *l'Influence de la civilisation chrétienne en Orient*. Ce prix, de 2,500 fr., a été décerné à M. Alfred Des Essarts, un des collaborateurs de notre journal. Mais ce sujet, selon moi, pourra être remis au concours dans quelque dix années, car l'Orient ne me semble pas encore assez civilisé pour faire honneur au christianisme. A propos, tu sais que le roi vient de faire élever un monument à saint Louis sur le sol de Carthage?... Ainsi, un jour, l'on dira de notre temps : Le siècle réparateur de tous les oublis, conservateur des nobles souvenirs, continuateur des grandes pensées, dispensateur de toutes les gloires passées et présentes... le grand siècle, enfin... Mais je reviens au compte-rendu de l'Académie.

Les prix destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs ont été ainsi répartis :

A M. Louis Reybaud, 5,000 fr. pour un ouvrage intitulé : *Études sur les réformateurs contemporains ou socialistes modernes, Saint-Simon, Charles Fourier, Robert Owen*. Il faudra pourtant que je sache un jour comment ces messieurs veulent réformer le monde, et puis je te le dirai.

A M. Huen-Dubourg, 3,000 fr. pour la *Vie du cardinal de Chéverus*, archevêque de Bordeaux, noble, digne et bon prêtre, dont la vie fut comme une bénédiction de Dieu.

A M^{me} de Flavigny, pour un ouvrage intitulé : *le Livre de l'enfance chrétienne*, une médaille de 2,000 fr.

A M^{lle} Louise Gouraud, auteur de *Ma-*

rienne Aubry, une médaille de 1,500 fr.

A M^{lle} Ulliac Tremadeure, pour un livre intitulé, *Bernard, ou le Gagne-Petit*, une médaille de 1,500 fr.

A M^{me} Fanny Richomme, auteur de *Julien*, roman du jeune âge, une médaille de 1,500 fr.

A M^{me} Hippolyte Taunay, pour un ouvrage intitulé : *Vertus du Peuple : la Jeune aveugle*, une médaille de 1,000 fr.

Une médaille aussi de 1,000 f. à M. Azais, auteur d'un ouvrage intitulé : *Explication générale des mouvemens politiques*, ouvrage que ni toi ni moi nous ne lirons jamais. Quant au mot *médaille* ajouté à toutes ces sommes, c'est du style académique ; en langage vulgaire, ce mot signifie un sac de 1,500 fr., 1,000 fr., etc.

Les prix destinés aux traductions d'ouvrages de morale ont été ainsi répartis :

2,000 fr. à MM. Alexis Pierron et Charles Zevort pour *la Métaphysique d'Aristote*, traduite en français.

2,000 fr. à M^{me} la baronne de Carlowitz pour une traduction de *la Messiade de Klopstock*.

2,000 fr. à M. L. Moreau pour une traduction des *Confessions de saint Augustin*.

Quant aux prix de vertu, ils ont été, comme toujours, décernés à des actions de courage excitées par le malheur aux prises avec un grand péril, et à de longs dévouemens pour des êtres pauvres et souffrans.

Pierre Moëssard, acteur et régisseur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, a payé les dettes de la succession d'un de ses camarades, et a recueilli, du consentement de sa digne épouse, sa veuve, infirme, aveugle, et sa jeune nièce. Il a soigné les dégoûtantes infirmités de cette pauvre femme jusqu'à sa mort, a élevé sa nièce et l'a mariée. — Un homme de lettres, son voisin, meurt épuisé de travail ; M. Moëssard console sa veuve, pourvoit aux frais de sa maladie et reçoit son dernier soupir. — Depuis quinze ans, un ancien acteur, que des pertes et des infirmités ont jeté dans la misère, est

devenu l'hôte de M. Moëssard ; cet homme a maintenant quatre-vingts ans. Enfin, depuis vingt-six ans que M. Moëssard habite la même maison, cette maison est devenue une espèce de succursale aux hospices de Paris ; et pour tant de bienfaits, cet homme généreux n'a que les revenus de sa modeste place et les dures privations qu'il s'impose. L'Académie lui a accordé un prix de 3,000 fr., qui seront bien employés sans doute.

Thérèse Mouret, pauvre blanchisseuse, s'était déjà chargée d'une jeune fille dont la mère venait de se suicider, lorsque sa voisine, femme de Baptiste Ferrand, ouvrier des ports, à Paris, meurt du choléra, laissant sept enfans, dont l'aîné a quatorze ans, le plus jeune quatorze mois. Les travaux n'allaient pas, Ferrand gagnait à peine de quoi donner du pain à ses enfans ; le chagrin s'empara de lui ; Thérèse s'en aperçoit, l'interroge pour en connaître la cause ; il se tait. Mais Thérèse s'adresse à l'un des enfans de Ferrand, et apprend que la famille n'a pas mangé de la journée. Émue de pitié, la sainte femme, ne sachant comment faire accepter ses bienfaits à Ferrand, lui offre d'unir leur sort. Il accepte, et sans avoir eu d'enfans, voilà Thérèse remplissant les devoirs d'une mère. Mais elle avait deviné dans Ferrand un cœur aussi généreux que le sien ; car depuis 1814 seize personnes lui doivent la vie. Non seulement il plonge dans l'eau pour en retirer ceux qui se noient, ils s'élançent encore dans les flammes, au risque d'y périr lui-même, en sauvant ceux qui vont périr. Ces deux époux, si dignes l'un de l'autre, ont élevé par leur travail et établi leurs huit enfans. L'Académie a accordé 3,000 fr. aux époux Ferrand.

Je ne finirais pas, ma chère, si je te ré-pétais toutes les sortes de courage et de dévouement des dix-huit personnes qui ont encore reçu depuis 2,000 f. jusqu'à 500 f. : récompenses que leur accorde feu M. de

Montyon dans ce monde, en attendant la récompense que Dieu leur accordera dans le ciel...

Mais une chose m'a paru peu juste en lisant la fin du rapport de l'Académie. Si j'ai bien compris, on y accuse d'égoïsme les hautes classes de la société, et l'on se félicite que la classe indigente soit restée étrangère à ce honteux calcul. Mon Dieu ! par ce que je sais, par ce que j'ai déjà observé, je crois, que les hautes classes de la société fourniraient encore plus d'exemples de vertu et de dévouement que les classes indigentes ! mais les premières cachent leurs bienfaits... il n'y a que des têtes couronnées dont on puisse parler tout haut ; aussi dès qu'il y a une infortune, on apprend que le roi, la reine et les princesses l'ont soulagée ! et Isabelle l'innocente, comme les Espagnols l'appellent, cette pauvre petite reine qui, n'ayant plus d'argent dans sa bourse et voyant une petite mendicante pieds nus, lui jette ses souliers à travers la portière de son carrosse ! Quand donc cessera-t-on de vanter les vertus des pauvres et d'accuser les vices des riches ?... Entre nous, ma chère, cela me paraît bien *rococo* ! Oh ! si j'étais femme ! si j'avais le talent d'écrire, que j'aurais de consolation à dire la vérité sur toutes ces choses !

En attendant, je vais, sans transition aucune, te décrire notre planche VIII.

Le n° 1 est un fond de mousseline ou d'organdi qui se brode au crochet ou en points de chaînette. Les étoiles indiquent d'où tu dois partir pour continuer ce dessin, en long et en large.

Avec cette mousseline on couvre des chapeaux de gros-de-Naples, on fait des fichus, des canezous, des bonnets du matin. Un canezou et ses petites manches coûte tout dessiné sur bel organdi 5 fr.

Le n° 2 est une branche de fleur pour les coins d'un mouchoir. Cette branche se brode au plumetis. On fait autour du mouchoir un ourlet haut de 2 centimètres ; on le coud dans un espace dont on a tiré

his fils, ce qui forme une espèce de point à jour. Ce mouchoir, tout dessiné sur bonne batiste, coûte 6 fr.

Le n° 3 est un dessin de manchette qui se brode au plumetis sur mousseline claire. Fais un pointure à partir de l'extrémité de l'une des lignes droites jusqu'à l'autre extrémité, cède à ce point une matrasse haute de 2 centimètres, francée seulement où la manchette est arrondie. Attache cette manchette sur ta manche avec deux épingles retenues ensemble par une petite chaîne. Bien entendu que le côté arrondi et garni de dentelle recouvre le côté droit et non garni. Ces épingles se placent pointe contre pointe. Cette paire de manchettes, toute dessinée, sur belle mousseline, coûte 75 cent.

Le n° 4 est un riche dessin pour entourer un mouchoir; ce dessin se brode au plumetis; il faudrait au bas un rang de jours aussi haut que ce dessin, et au bas du rang de jours une valenciennes de même hauteur. Ce mouchoir, tout dessiné sur belle batiste, coûte 6 fr.

Le n° 5 est un entre-deux pour séparer les bandes de mousseline francées qui servent à faire les canerons et leurs manches. Tu peux aussi broder ce dessin autour d'un mouchoir. Le rang de jours et la valenciennes seraient de même hauteur que cette gentille bordure.

Le n° 6 est un bonnet du matin qui se fait en mousseline à carreaux formés par un gros fil de coton. Pour remplacer ces carreaux, fais, dans un des sens d'une mousseline claire, des plis cousus à points de côté, espacés de 2 centimètre; dans l'autre sens, fais encore des plis espacés de même. La mousseline acquiert ainsi de la consistance sans perdre de sa légèreté. Le fond du bonnet se taille à part, le reste du bonnet est d'un seul morceau. Ces espèces de coques de ruban se cousent sur un ruban, et se placent ensuite sur le bonnet. Pour ces coques je te renvoie à la planche VII, n° 19. La dentelle tourne simple tout au-

tour de ce bonnet; par-devant on en met trois rangs.

Le n° 7 est une manchette formée d'un entre-deux de valenciennes; autour de cet entre-deux on coud une valenciennes ayant le même dessin, si c'est possible. Tu vois que cette manchette a la même forme que celle n° 3.

Le n° 8, ce sont les épingles dont je t'ai déjà parlé à propos de cette manchette. Elles coûtent 2 fr. les quatre.

Le n° 9 est l'échantillon de la robe de couleur d'une des figurées.

À présent à nos patrons de robes.

Le n° 10 est la moitié du devant de la robe blanche; il se taille double sur 80 centimètres de large, comme tu le vois par les chiffres.

Le n° 11 est l'un des côtés du dos, qui se taille sur 40 centimètres de large. Ce corsage se ferme derrière, il se double sous les bras par deux morceaux de percale qui s'élevaient de chaque côté et vont doubler l'épaulière.

Le n° 12 est la manche de dessous; elle se taille en biais.

Le n° 13 est la manche de dessus.

Le n° 14 est la ceinture sur laquelle est monté le corsage.

Il faut au corsage sept rangs de ganses, placés à partir du bas de la taille jusque sous le bras, et espacés de 2 centimètres et demi à peu près. Les sept ganses des deux côtés du dos doivent se réunir sous les bras avec les sept ganses du devant. Comme le milieu du devant du corsage est plus long de 4 centimètres que les dessous du bras, on doit, à partir de la première ganse du haut du corsage, coudre ces ganses un peu en biais au milieu du devant, afin que du bas l'espace soit moins grand entre la dernière ganse et la ceinture.

Il faut douze ganses à la manche n° 13. Lorsque les ganses sont cousues, on place cette manche sur celle n° 12, on les coud ensemble, à l'envers, par une seule couture. Du haut, on francie la manche de des-

sus sur celle de dessous; du bas, on la fronce de même et on les réunit par un biais haut d'un centimètre, garni d'un passe-poil.

On monte ensuite du bas ce corsage sur la ceinture n° 14, que l'on garnit d'un passe-poil, et dans le haut on arrête ce corsage sous un biais d'un centimètre, garni aussi d'un passe-poil.

Si la robe est en mousseline de laine de couleur, les passe-poils doivent être en gros-de-Naples de la même couleur que la robe.

Ce corsage est froncé au milieu du devant, dans le bas, sur une largeur de 9 centimètres, et dans le haut sur une largeur de 26 centimètres.

Chaque côté du dos est froncé du bas, au milieu du dos, sur une largeur de 6 centimètres, et du haut sur une largeur de 13 centimètres.

Pour fermer ce dos il faut six brides, six boutons, que l'on coud, à partir de la quatrième ganse en comptant du bas du corsage, sur un lacet placé en dessous d'un des côtés du dos.

Le n° 15 est la moitié du devant du corsage de la robe de couleur; il se taille en biais.

Le n° 16 est la moitié du dos, il se taille double. La pièce de côté s'y trouve jointe.

A ce corsage on ajoute la manche n° 12.

Les trois plis de chaque côté du devant se cousent en dedans à points arrière. Ces devans s'agrafent sur la poitrine. On y coud, au milieu, une rangée de boutons d'or ou d'argent; au bas du dos, on coud, de chaque côté, en suivant les coutures qui réunissent le dos aux pièces de dessous le bras, un ou deux de ces boutons. Si c'est deux, on les espace de 2 centimètres.

Ce corsage se double entièrement. On introduit une baleine sous le bras, entre un ruban et la doublure, et l'on introduit de même une baleine de chaque côté du devant, et sous le ruban sur lequel sont cousues les portes et les agrafes.

Le n° 17 est le devant d'une robe de

petite fille, réuni aux deux pièces de côté. Ce devant se couvre de biais respectés, cousus doubles, et garnis d'une petite dentelle, ou bien de bouillons, ou enfin de garnitures en droit fil et festonnées.

Le n° 18 est la moitié du dos; il se ferme avec des agrafes et des ceillots.

Le n° 19 est la moitié de l'espace de châle qui se coud au bas d'un des côtés de la pièce du devant, remonte jusque sur l'épaule et s'agrafe derrière, ainsi que le corsage.

Le n° 20 est la manche en biais que l'on coupe comme on a orné le devant du corsage.

La jupe se garnit du bas comme on a garni le devant du corsage. Si on veut la garnir en tablier, le tablier part du bas de la pièce du devant et descend, en se réajustant jusqu'au bas de la jupe, où il se trouve large de 50 centimètres. Le tablier se garnit comme on a garni le devant du corsage.

Le bas du pantalon est orné de même: biais doubles garnis de dentelles, bouillons, ou garnitures festonnées.

Tu vois, chère petite, que je viens de t'expliquer la façon des robes de nos gracieuses figurines. La demoiselle qui fait une visite a une robe de coutil de laine; ses manchettes sont une ruche double, en tulle de coton, cousue sur un bracelet de tulle, placé sous la manche et la dépassant. Sous son corsage est un fichu de tulle de coton qui laisse dépasser une ruche double, aussi en tulle de coton. Son écharpe est en poul de soie noire, seulement effilée du bas sur une hauteur de 4 centimètres. Cette écharpe est attachée sur chaque épaule avec deux épingles d'or, retenues ensemble par une chaîne. Devant, pour fermer sa robe, elle a aussi deux pareilles épingles placées l'une au-dessus de l'autre.

La demoiselle qui reçoit son amie a une robe de mousseline blanche; les plis de sa jupe sont espacés de 10 centimètres et hauts de 10 centimètres.

Si tu n'es pas contente de ces toilettes, en voici d'autres.

Pour un diner prié : jupe de foulard gros bleu, — canezou de crêpe blanc à coulisses, — écharpe de foulard pareil à la robe.

Pour un bal : robe d'organdi bleu, blanc ou rose. Au bas de la jupe, quatre plis inégaux espacés inégalement entre eux : le premier, celui du bas (l'ourlet), haut de 10 centimètres, le deuxième de 8, le troisième de 6, le quatrième de 4. Au-dessus de chaque pli une rangée de pois brodés au crochet, en coton blanc : les premiers pois, ceux du bas, ayant de circonférence 5 centimètres, les deuxièmes 4, les troisièmes 3, les quatrièmes 2, et espacés entre eux de 5—4—3 ou 2 centimètres. — Le corsage ayant au lieu de coulisses des bandes d'organdi froncées et séparées par des entre-deux d'organdi sur lesquels sont brodés des pois de 3 centimètres de circonférence. — Des manches courtes, en percale, recouvertes de bandes d'organdi séparées par des entre-deux. — Le corsage monté du haut sur un entre-deux. — Echarpe d'organdi pareil à la robe; un ourlet tout autour, haut de 4 centimètres; au-dessus, un rang de pois de 3 centimètres de circonférence. — Mitaines de soie noire. — Souliers de satin noir. — Une branche de fleurs naturelles attachée sur le côté gauche de la tresse de derrière et tombant à côté de la joue.

Mais c'est assez causer *chiffons*, comme disent nos frères; je vais te parler d'une chose plus importante :

Dans l'article *Revue littéraire* du dernier numéro, M^{me} Edmée de Syva avait fait couronner à Rennes le duc de Bretagne, Jean de Montfort; mais le compositeur a mis *Reims*, se rappelant que l'on *sacrait* les rois de France à *Reims*. Ainsi, au lieu de *Reims*, tu liras *Rennes*. A présent que cette faute est réparée, adieu, ma mignonne, car ma lettre est bien

longue... Je ne veux cependant pas la finir sans t'annoncer une bonne nouvelle. Tu as lu, tu as relu, tu sais par cœur les beaux vers de Victor Hugo, *Oceano nox*, insérés dans le dernier numéro, et extraits de : *Les Rayons et les Ombres*; eh bien ! ma bonne nouvelle, c'est que les propriétaires-éditeurs des œuvres de notre grand poète viennent d'en publier une édition in-18, chez Charpentier, rue de Seine, à 3 fr. 50 c. le volume. Chaque volume se vend séparément. Voilà, ma chère amie, de l'admiration à bien bon marché!

J. J.

Ephéméride.

—
RELIGION.

15 août, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge.

Jadis le mot *assomption* désignait en général le jour de la mort d'un saint, parce que c'était dans ce jour que son âme devenait la propriété du ciel; depuis long-temps l'église romaine l'a spécialement consacré à la fête qu'elle célèbre le 15 août pour honorer la mort, la résurrection et l'entrée triomphante de la Sainte Vierge dans le royaume de son fils.

Le vœu de Louis XIII a environné la fête de l'Assomption en France d'une grande solennité. La procession instituée par ce prince eut lieu pour la première fois le 15 août 1638.

Mosaïque.

—
On ne demande que quatre choses à une femme :

- Il faut que la vertu soit dans son cœur ;
- La modestie sur son front ;
- La douceur sur ses lèvres ;
- Le travail dans ses mains.

as la
elle.
r les
nos,
raits
bien
pré-
trés
l. e
e. c
e z
re.



Devisé par M. Ribault

Gravé par P. Lecomte

Journal des Demoiselles.

9^e Année.

1850

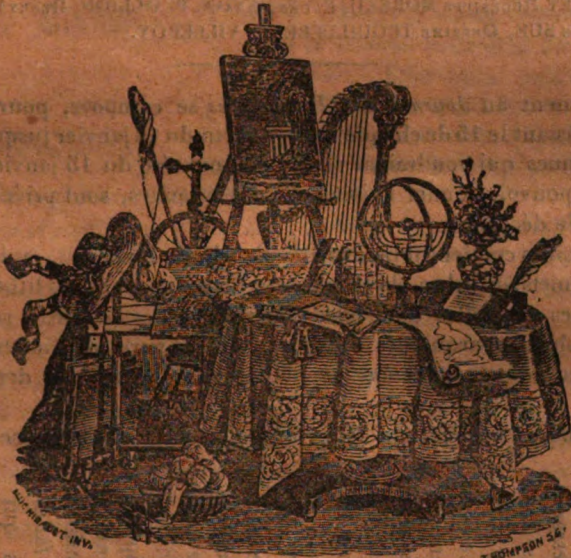
JOURNAL

DES

Demoiselles,

6 francs pour Paris,

8 FRANCS POUR LES DÉPARTEMENTS, ET 10 FRANCS POUR L'ÉTRANGER.



NEUVIÈME ANNÉE. — 2^{me} SÉRIE.

N^o IX. — 15 SEPTEMBRE.

PARIS, BOULEVARD DES ITALIENS, N^o 2.

1841

NOMS DES COLLABORATEURS.

M^{mes} ALINE ANDRIVEAU, FÉLICIE D'AYZAC, STÉPHANIE ARNOULD, FRANCIS D'AZUR, ISAURE BIGOT, la comtesse de BRADI, JULIETTE BÉCARD, LOUISE COLLET, née Révoil, OLYMPE COURTADE, VICTORINE COLLIN, ESTHER DABILLON, J^{me} DELAFAYE-BREHIER, CONSTANCE DUPLESSIS, MARIE DAGUENAY, J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, EMMA FERRAND, EUGÉNIE FOA, ARMÉE HARELLE, LOUISE HUTZ, CATHERINE HEAU, JOSÉPHINE JUNOT-D'ABRANTÈS, la baronne FLORENCE DE LAPERRIÈRE, VIRGINIE PRIGNOT, PIET, EVELINA PIET, ANTOINETTE QUARR', ÉMILIE MARCEL, ESTHER MAULNOIR, ANNA MENDIBOURE, PERRIER, LOUISE ROOSE, CAMILLE DE REVEL, PAULINE ROLAND, ANAIS SÉGALAS, la baronne DE SANTHEUVEL, ALIDA DE SAVIGNAC, EDMÉE DE SYVA, PAULINE DE SANCY, AMABLE TASTU, CORALY THIERRY, CLAIRE VILLEMEUREUX, ELISA VANTENAC, ÉLISE VOIART, MARCELINE VALMORE, MÉLANIE WALDOR.

MM. D'ARLENS, L. AMIEL, AUDIBERT, ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE, PÉTRUS BOREL, BURAT DE GURGY, P. CHRISTIAN, AUGUSTE DUMONCHAU, ÉMILE DESCHAMPS, ACHILLE DE CLÉSIEUX, ALEXANDRE DUMAS, LOUIS DEMAS-LATRIE, Comte de LA GARDE, FERDINAND DENIS, FÉLIX DAVIN, H. DE LATOUCHE, ALFRED DESESSARTS, GUSTAVE DES ESSARDS, ALPHONSE DE LAFOREST, OCTAVE DE LAPORTE, FREDÉRIC DROUIN, EYSENBACH, ÉTIENNE ÉNAULT, CHARLES FARCY, ERNEST FOUINET, N. FOURNIER, ALCIDE GENTIL, A. GREVILLE, VICTOR HUGO, ABOLENE JADIN, JACOB, *bibliophile*, ACHILLE JUBINAL, ALPHONSE KARR, ANTOINE DE LATOUR, PAUL LACROIX, le Vicomte de MARQUESSAC, HENRY MARTIN, ÉTIENNE MOUTTET, HÉCÉSIPPE MOREAU, EUGÈNE NYON, P. OLLION, HENRY PRAT, ALPHONSE TOIRAC, EUGÈNE SUE, ONÉSIME TROUILLEBERT, VILLEROY.

Un abonnement au *Journal des Demoiselles* se compose, pour un an, de 12 Numéros paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 janvier jusqu'au 15 décembre. Les personnes qui voudraient recevoir le numéro du 15 janvier le 1^{er} de ce mois, afin de pouvoir donner le journal pour étrennes, sont priées de s'abonner dans le mois de décembre.

Chaque numéro contient toujours une planche de broderies, tapisseries, tricots; patrons de bonnets, de robes, de schalls, et alternativement des lithographies faites exprès pour les nouvelles d'où elles sont tirées; des gravures représentant les tableaux les plus remarquables du Salon, des gravures de modes coloriées, des romances avec accompagnement de piano et de guitare, et des quadrilles de contredanses.

Ces 12 numéros forment un fort volume orné d'un frontispice et d'une table des matières.

OBSERVATION.

Les personnes qui auraient à réclamer un Numéro sont priées de s'adresser: d'abord à leur bureau de poste, puis au libraire qui a fait leur abonnement, et si elles n'ont pas pris cet intermédiaire, au bureau du *Journal des Demoiselles*, en ayant soin d'indiquer le chiffre qui, sur la quittance ou sur la bande du Journal, indique l'ordre d'inscription de l'abonnement.

Ces réclamations doivent être faites dans le mois qui suit la publication du numéro; passé ce terme, chaque numéro se paierait 75 cent.

S'adresser, pour la rédaction, à M^{me} J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, rue d'Hanovre, n° 21.

Pour les abonnemens, au Bureau du *Journal des Demoiselles*, boulevard des Italiens, n° 2.

Les lettres doivent être affranchies.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—
Le Blason.

—
Premier article.

Vous le savez, mesdemoiselles, tous les peuples ont eu la vanité de croire que leur origine remontait à la plus haute antiquité. Les Francs ne furent pas plus que les autres exempts de cette chimérique prétention. Lorsqu'ils passèrent le Rhin, les Romains-Gaulois, pour faire leur cour aux vainqueurs, soutinrent que les Francs, tout aussi bien que les compagnons de Romulus, descendaient des Troyens. Ils n'eurent pas de peine à faire entendre à des hommes aussi simples que vains que les restes d'une brave nation qui s'étaient défendus pendant dix ans contre d'innombrables ennemis s'étaient retirés, les uns en Italie, où ils avaient jeté les fondemens de l'empire de Rome, les autres, sous la conduite de *Francon*, dans le fond de la Germanie, où ils avaient donné naissance à la vaillante nation des Francs ; que par conséquent les Romains et eux étaient frères. Cette opinion s'enracina si bien dans l'esprit de nos aïeux, que leurs historiens

n'osèrent douter de la vraisemblance de cette origine que vers le milieu du seizième siècle, quand le réveil de la saine critique fit disparaître tant de préjugés et d'erreurs.

Mais si la nation voulait être ancienne, la noblesse prétendait bien ne pas l'être moins. C'est chose vraiment curieuse de voir les efforts que font les généalogistes du quatorzième et du quinzième siècle pour faire descendre leurs patrons des hommes illustres qui avaient vécu bien avant l'apparition des Francs dans les Gaules. Pour n'en citer qu'un exemple, les ducs de Bretagne étaient issus de Brutus, et par lui d'un compagnon d'Énée. Or l'existence du blason, aux yeux des savans de cette époque, était corrélatrice à celle de la noblesse. Un noble sans *armotries* leur aurait paru un être aussi impossible qu'un roi sans sceptre, qu'un pape sans tiare. Persuadés d'ailleurs que la noblesse était aussi ancienne que le monde (puisqu'au dire d'un fameux héraut d'armes qu'on n'avait eu garde de contredire, les nobles descendaient d'Abel et les roturiers de Caïn), ils considéraient le blason comme une de ces notions primitives et indispensables que Dieu avait données à l'homme dès le moment de sa création. Quelques-uns soutiennent bien encore aujourd'hui que l'écriture est une révélation divine. Or le blason est-il autre chose qu'une sorte d'hieroglyphes, d'écriture symbolique ?

C'était donc un fait bien avéré que, par une suite non interrompue, la liste des hérauts d'armes remontait jusqu'aux patriarches antédiluviens. Tel était du moins le sentiment de ceux de France ; mais les Anglais, qui ne s'accordent presque jamais avec nous, prétendirent que la science du blason ne remontait pas au-delà de la tour de Babel, où, ne pouvant se faire entendre, à cause de la confusion des langues, les chefs d'ouvriers, qui devaient être les nobles d'alors, imaginèrent certains signes, certain langage figuré pour se faire comprendre des leurs. Quelques-uns pourtant, consentant à se rapprocher un peu de l'opinion française, voulaient bien remonter jusqu'au déluge, où, disaient-ils, Noé employa les loisirs de sa réclusion à inventer les règles de cette noble science.

Vous pouvez remarquer, mesdemoiselles, que ceux des hérauts qui étaient les plus modestes dans leur prétention à faire reculer l'origine de leur art favori le fixaient à une époque encore raisonnablement éloignée. Aussi, après avoir lu cet article, si quelque jour vous aviez le courage d'ouvrir un de ces poudreux in-folio où ils ont amassé le fruit de leurs laborieuses élucubrations, vous y verriez coloriées et blasonnées les armoiries de tous les grands hommes mentionnés dans l'histoire sacrée et profane, celles de Nabuchodonosor et d'Achille, celles de David et de Priam. Vous y verriez, par exemple, que Juda, le fils de Jacob (pardon, mesdemoiselles, si je me sers ici de termes que vous ne comprenez peut-être pas encore ; mais veuillez vous donner la peine de me lire jusqu'à la fin, et j'ose espérer qu'ils ne seront plus pour vous une énigme), vous y verriez qu'il portait de gueules au lion d'argent sommé d'une couronne royale.

Pour nous, qui ne sommes pas de l'école enthousiaste des hérauts d'armes, ni de ces hommes qui ne voient de beau et de noble que ce qui est obscur et inconnu, qui jugent l'histoire avec le sentiment plutôt

qu'avec la critique, nous ne ferons remonter la science du blason ni aux époques patriarcales ou antédiluviennes, ni aux nations antiques de notre monde occidental, pas même à l'origine des peuples modernes, mais simplement au temps des croisades, vers le onzième siècle de notre ère.

ÉTYMOLOGIE DU MOT BLASON.

Lorsqu'un chevalier se présentait à la barrière du champ-clos pour prendre part à un tournoi, le héraut dont il était accompagné sonnait du cor pour signifier aux juges du combat l'arrivée de son maître. Les juges descendaient de l'estrade d'où leur vue dominait toute la lice, et se présentant de l'autre côté de la barrière comme pour défendre l'entrée du champ au nouveau venu : « Qui es-tu, lui disaient-ils, pour te présenter dans cette noble assemblée ? Retourne sur tes pas si tu ne peux prouver que tu es de haut lignage. » Le héraut répondait pour son maître. Il décrivait à haute voix les diverses pièces de son écu, le rattachait par là à la descendance de telle ou telle famille noble, et réclamait en son nom le droit de combattre. « Qu'il entre donc, » disaient les juges. Aussitôt la barrière se levait, et le chevalier faisait le tour de la lice en saluant les dames, tandis que le héraut recommençait à sonner du cor.

Or veuillez remarquer que sonner du cor se dit en langue allemande *blazen* : de là cette expression *blasonner* les armes, c'est-à-dire en décrire les diverses parties, et le mot *blason*, qui comprend la connaissance de tout ce qui a rapport aux armoiries. Il y a donc une grande différence entre les armoiries et le blason. Les premières sont les figures et les devises dont est chargé l'écu, et le *blason* est la description qu'on en fait verbalement ; en d'autres termes, le *blason* est une science dont les armoiries sont l'objet. Quoiqu'on ne puisse raisonnablement faire remonter l'origine

de cette science qu'au temps des croisades, il est à propos de dire que ses premiers rudimens se trouvent épars dans l'histoire des siècles qui se sont écoulés jusqu'à cette époque. A l'origine des sociétés comme au sein de la civilisation la plus raffinée, les hommes adoptèrent des marques symboliques pour se distinguer dans les combats ou dans les actes de la vie civile, et en firent les ornemens de leurs anneaux, de leurs cachets, de leurs boucliers et de leurs étendards. La guerre est aussi ancienne que le genre humain, et les signes de ralliement sont aussi anciens que la guerre. Chaque chef de famille ou de tribu voulut avoir le sien. L'un prit pour symbole un lion qu'il croyait égal en courage, l'autre un serpent dont il prétendait avoir la ruse et la prudence. Parmi les sauvages du Canada, on trouvait encore, il y a à peine un demi-siècle, la tribu de l'aigle, qui habitait des lieux élevés, la tribu du castor et celle du crocodile, qui erraient le long des fleuves et des lacs, et portaient sur leurs enseignes les images grossières de ces animaux. Eschyle, dans sa tragédie des *Sept Chefs devant Thèbes*, décrit avec soin les marques distinctives qu'ils portaient sur leurs boucliers; un d'eux, bien jeune encore, avait le sien peint en blanc, parce qu'il n'avait encore rien fait pour se distinguer. Alcibiade, ami tout à la fois du plaisir et des combats, avait pris pour emblème un Cupidon jouant avec la foudre; Octave, prudent et dissimulé, avait adopté un sphinx, symbole du silence, et Mécènes, ce fin courtisan, cet homme aux expédies, avait choisi une grenouille qui se sauve dans l'eau quand elle a quelque chose à craindre sur la terre.

Mais ces signes distinctifs étaient personnels à ceux qui les avaient adoptés. Ils ne les transmettaient pas à leurs descendans, et par conséquent ces symboles ne pouvaient devenir une marque de noblesse. Pour qu'ils le fussent, trois choses étaient nécessaires: il fallait d'abord que

les nobles seuls commandassent les armées; qu'ils eussent besoin de se faire connaître à leurs soldats, au milieu d'un grand nombre de chefs leurs égaux, et qu'enfin de puissans motifs d'orgueil et de religion fissent adopter par les enfans les signes de ralliement adoptés par leurs pères. Or, ces trois conditions se trouvèrent réunies au temps des croisades.

Les guerres saintes, en effet, rassemblèrent dans un même camp un nombre infini de bandes particulières commandées par des seigneurs qui ne reconnaissaient à peu près personne au-dessus d'eux. C'était d'ailleurs dans un temps où la féodalité, c'est-à-dire le pouvoir exclusif des nobles, était dans sa plus grande force, et où conséquemment les nobles seuls commandaient. Chacun d'eux dut avoir un drapeau particulier, signe de ralliement pour les vassaux qui l'avaient suivi dans ces expéditions lointaines.

Au retour, cette enseigne qui avait été plantée sur la brèche d'Antioche ou de Jérusalem, qui avait été bénite par le légat du pape sur le tombeau de Jésus-Christ, était révéérée comme une sainte relique et précieusement gardée comme une gloire de famille. Flottant sur la plus haute des tours du manoir, elle signalait au loin la demeure d'un champion et peut-être d'un saint confesseur de la foi. Bien plus, les signes qu'on y voyait étaient reproduits par l'armurier sur le bouclier du croisé, par le peintre sur les vitraux de la chapelle seigneuriale, par l'imagier sur le chêne des portes du château, par la châtelaine elle-même sur la nappe de l'autel où étaient déposées les reliques que le croisé avait pieusement enlevées de quelque église schismatique de l'Orient. Enfin, lorsque était arrivé pour le guerrier d'outre-mer le moment d'aller jouir au ciel des récompenses promises aux libérateurs du saint sépulchre, on manquait rarement de tracer sur la pierre de son tombeau l'image d'un chevalier en habit de pèlerin, tenant d'une

main le bourdon et de l'autre son écu chargé des signes de l'étendard sanctifié par la croisade, qu'il semblait présenter au souverain Juge pour en obtenir une miséricordieuse sentence, en considération de ce qu'il avait fait pour son service.

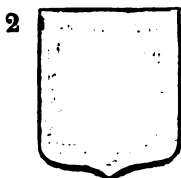
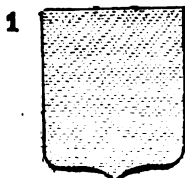
Cette enseigne et ces symboles passaient, comme la plus précieuse partie de l'héritage, au fils aîné du défunt, qui en adoptait les emblèmes sans y rien changer, et les transmettait à son tour à ses enfants, comme un signe de suprématie, de commandement, comme la preuve de leur descendance d'un homme illustre, en un mot, comme une marque de noblesse. On ne fut plus noble seulement pour posséder un fief, mais pour avoir un écu armorié; et dans la suite, quand quelqu'un méritait d'être rejeté dans la classe des roturiers, on commençait par briser son écu. Ce fut alors que furent en usage tous ces termes inventés pour désigner les diverses pièces de l'écu et les figures qui le couvrent, en un mot, que fut créé le blason, ce système de mystérieux symboles, où se jouait le génie naïf du moyen âge, et qui avait ses interprètes dans la personne des hérauts d'armes.

EXPLICATION DES TERMES DU BLASON.

Dans la composition des armoiries on se sert de deux métaux, de cinq couleurs et de deux fourrures.

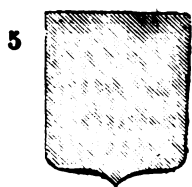
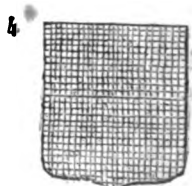
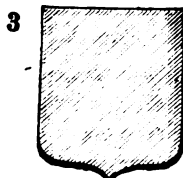
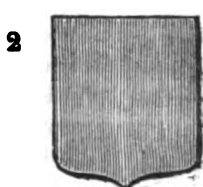
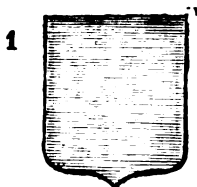
Les deux métaux sont :

	Se point en	
1 Or.	jaune.	Se désigne en gravure par des pointillés (points noirs sur blanc).
2 Argent.	blanc:	Un champ blanc.



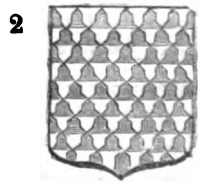
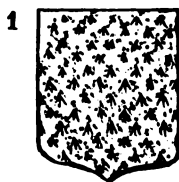
Les cinq couleurs sont :

1 Azur.	bleu.	Des lignes horizontales. Des lignes perpendiculaires. Lignes diagonales de droite à gauche. Horizontales et perpendiculaires croisées. Diagonales de gauche à droite.
2 Gueules.	rouge.	
3 Sinople.	vert.	
4 Sable.	noir.	
5 Pourpre.	violet.	

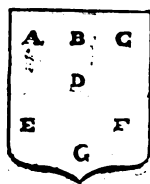


Les fourrures dont anciennement on garnissait les vêtements des chevaliers sont :

1 Hermine.	Des mouchetures noires sur champ blanc. Plusieurs petites pièces d'argent et d'azur, en forme de cloches.
2 Vair.	C'est un assemblage de plusieurs morceaux de fourrures (varie).	



Il est essentiel de connaître les diverses parties de l'écu.



A B C, premier, second et troisième point du chef de l'écu.

D, lieu d'honneur : c'est-à-dire celui où est représentée la figure de l'écu primitif, lorsqu'on en réunit plusieurs sur un même champ ; par conséquent, la figure la plus ancienne et la plus noble.

E, flanc gauche de l'écu.

F, flanc droit.

G, pointe de l'écu.

On appelle *armes pleines* celles qui n'ont aucune marque empreinte sur le champ de l'écu ; ce sont les plus nobles, parce qu'elles sont les plus anciennes. On les nomme *chargées*, quand, postérieurement à leur adoption, on y a ajouté quelques pièces accessoires, qu'en terme de blason on nomme *brisures* ; elles s'ajoutent aux armes pleines d'une famille, pour distinguer les enfants d'avec leur père, les cadets de l'aîné, les bâtards d'avec les légitimes. Les comtes de Penthièvre, puînés de Bretagne, portaient les armes de Bretagne, c'est-à-dire hermine, à la bordure de gueules pour brisure.

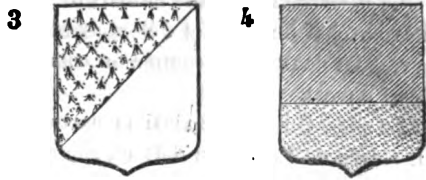
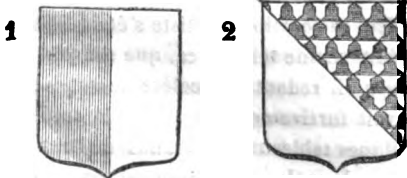
Parmi les lignes qui partagent l'écu, il faut distinguer le *parti*, le *taillé*, le *tranché*, le *coupé*.

1 Le *parti* coupe perpendiculairement l'écu en deux parties égales.

2 Le *tranché* le divise diagonalement de gauche à droite.

3 Le *taillé* le divise diagonalement de droite à gauche.

4 Le *coupé* divise l'écu horizontalement par le milieu.



Un écu est *écartelé*, lorsqu'il est à la fois *coupé* et *parti*, c'est-à-dire lorsqu'il est divisé en quatre parties par deux lignes : une horizontale et une verticale.

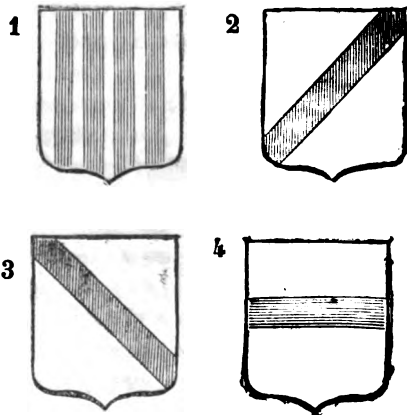


1 Le *pal* est une pièce d'une certaine largeur, qui se tient perpendiculairement droite dans toute la hauteur de l'écu, et représente les pieux dont on se servait pour former les camps, les palissades.

2 La *bande* est une figure qui va diagonalement de droite à gauche.

3 La *barre*, au contraire, va diagonalement de gauche à droite.

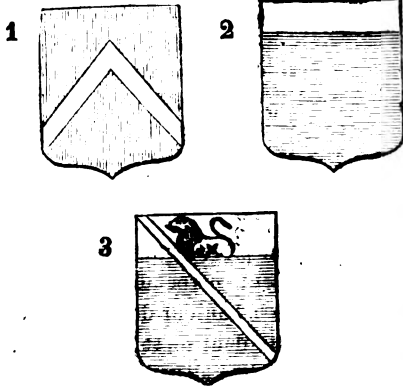
4 La *face* est une pièce qui traverse horizontalement l'écu vers son milieu. Elle représente l'écharpe du chevalier.



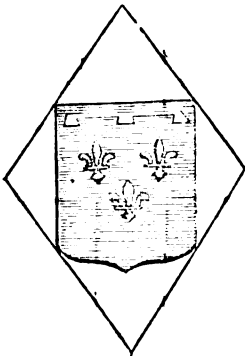
1 Le *chevron* est composé de deux bandes unies au chef de l'écu, et s'élargissant au bas vers les deux flancs, comme un compas à demi ouvert.

2 Le *chef*. On appelle ainsi la partie la plus élevée de l'écu, qui doit en contenir justement le tiers.

3 L'*issant*. Se dit des animaux qui semblent sortir dans le chef de l'écu et ne paraissent qu'à demi-corps. Cet écu sous le n° 3, était celui du chevalier Bayard.



Le *lambel*, sorte de brisure formée d'un filet ordinairement à trois panneaux et posée horizontalement en chef. Le lozange qui renferme l'écu indique que la personne à qui appartiennent les armes n'est pas mariée. Cet écu était celui de la princesse Marie d'Orléans.



1 et 2 Les *supports*.

3 Le *timbre*, casque placé au-dessus de l'écu.

4 Le *cimier*, figure d'animal au-dessus du casque.



ALEXANDRE LEDUC.

Revue Littéraire.

Jacques Callot, par M^{me} Élise Voïart, 2 vol. in-8°; chez Dumont, Palais-Royal, 88.

Jacques Callot naquit vers la fin du seizième siècle. Son père, Jean Callot, conservateur des titres et registres de la noblesse, et roi d'armes de Charles III, duc de Lorraine, était gentilhomme, et les armes accordées à sa famille, en récompense de ses services à la guerre, portaient cette devise : *Scintillant ut astra* (1). Jean Callot avait le plus vif désir de voir se développer chez son plus jeune fils Jacques, l'amour de la science héraldique, afin de lui céder sa charge de roi d'armes. Le jeune Callot tenait de son père un noble cœur; mais à un âge très-tendré, sa vocation d'artiste s'était déjà révélée avec une telle force, que souvent, et bien qu'il redoutât la colère de son père, il avait furtivement employé à la copie de quelques tableaux des grands maîtres coquilles de couleurs, pinceaux et parchemins

(1) Elles brillent comme des astres.

destinés à reproduire des figures du blason.

Jean Callot avait une volonté de fer ; il jura que, de son consentement, son fils ne serait jamais un *vil peintre*, dérogeant aux droits et prérogatives de sa naissance. Cependant menaces, violences, tout fut inutile, tant la vocation de Jacques était puissante, et les livres et les cahiers continuèrent à se couvrir de mille figures nobles ou grotesques, dans lesquelles on pressentait l'artiste qui, plus tard, devait illustrer la Lorraine.

Or, il arriva qu'un jour de fête toute la population de Nancy s'étant rendue au bourg de Saint-Nicolas-de-Port, un pèlerin étranger vendait aux fidèles des anneaux bénits par le pape. Jacques Callot se mit à regarder avec admiration cet homme qui venait de faire le voyage d'Italie, qui avait vu Rome, la grande et sainte ville des arts. Il parvint à lier conversation avec le pèlerin, écouta avec ardeur le récit du vieillard sur les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Raphaël, du Titien, et le lendemain il suivait seul, à pied, à travers les forêts et les montagnes, la route de l'Italie. Le souvenir de son vieux père, de sa mère, d'une jeune fille qu'il aimait, n'avait pu le retenir ; il marchait conduit par une force irrésistible à l'accomplissement de sa destinée.

Mais bientôt sa modeste bourse lui fut volée dans une hôtellerie, ses chaussures étaient usées ; pour comble de malheur, la nuit et un violent orage venaient de le surprendre au milieu d'une forêt où il s'était égaré, lorsqu'un bruit infernal retentit et une lueur rouge apparaît à travers les arbres, éclairant une ronde de sorcières ou de démons.

Malgré sa terreur, Jacques, curieux de voir de près ce hideux spectacle, s'approche en rampant au milieu des broussailles... il est découvert, et deux des démons le saisissent et l'entraînent vers la partie de la forêt qui était éclairée.

Alors, à l'accoutrement des êtres dont il

se trouva entouré, à leur jargon étranger, aux ornemens d'argent qui brillaient sur différentes parties de leur corps, le jeune Callot reconnut qu'il était tombé au pouvoir d'une de ces bandes de Bohémiens dont les campagnes étaient infestées à cette époque.

Polgar, le chef, étonné de l'assurance du jeune homme, le prit sous sa protection, lui dit qu'il se rendait en Italie, et lui offrit de le conduire jusqu'à Rome.

Le lendemain, les Bohémiens se remirent en route. Pendant le voyage, Callot put observer les costumes bizarres de ses nouveaux compagnons, et se fit bien venir des femmes en dessinant, avec quelque mérite, leurs traits si purs, leurs grands yeux noirs, leurs petits pieds et leurs mains si mignonnes.

Enfin on arriva au pied des Alpes, et bientôt Callot vit passer successivement devant ses yeux éblouis le dôme de Milan, les riches palais de Bologne, la tour penchée de Pise, et toutes les merveilles de l'architecture italienne. A Florence, il se sépara de ses compagnons de route pour admirer librement les chefs-d'œuvre dont Michel-Ange avait enrichi sa patrie, et fut assez heureux pour rencontrer un véritable ami des arts, un protecteur des artistes, qui s'intéressa à son avenir, lui donna un logement au palais du grand duc, où lui-même occupait un emploi, et le conduisit, pour étudier le dessin, à l'atelier d'un peintre nommé Remigio Conta Galina, alors en assez bonne réputation à Florence.

Cependant, au bout d'une année environ, Callot sentit le désir de se rendre à Rome, afin d'y étudier les divins tableaux de Raphaël. Il partit donc ; mais sur la route il rencontra des marchands lorrains ; l'un, maître Hugo, le reconnut, et lui dit : « J'ai juré que, si je vous rencontrais, je vous ramènerais à Nancy pieds et poings liés s'il le fallait ; je l'ai juré à votre digne mère, et je tiendrai parole. »

Callot ne pouvait résister à ces hommes ;

d'ailleurs ils lui parlaient de sa mère, et avaient ainsi réveillé dans son cœur un triste et doux souvenir. Cependant, au moment de tourner bride, il jeta un dernier regard, un regard de désespoir, dans la direction de Rome, et crut voir la ville sainte disparaître pour jamais à ses yeux.

La force de volonté est l'apanage des hommes de génie; elle les aide pour arriver à leur but, malgré tous les obstacles qu'élevèrent les affections de famille, la tyrannie ou la misère; cette force, Callot la possédait au plus haut degré; aussi à peine fut-il rentré à Nancy, qu'il s'occupa d'une nouvelle évasion : un jour, il fit de tendres adieux à Claire, la jeune fille qu'il aimait, et s'élança sur la route d'Italie; mais en arrivant à Turin, la première personne qu'il rencontra ce fut son frère aîné, François Callot, venu dans cette ville pour des recherches de droit. Celui-ci, après de sévères réprimandes, le ramena encore à Nancy.

Cependant Henri II, alors duc de Lorraine, ayant connu les dispositions que le jeune fils de son roi d'armes manifestait pour la peinture, voulut qu'il retournât en Italie afin de s'y perfectionner. De ce moment le roi d'armes, voyant son fils soutenu par une telle protection, s'empressa d'obéir à son souverain, et le jeune artiste partit cette fois sans crainte d'un retour semblable aux précédents.

Nous ne le suivrons pas dans ses études; nous dirons seulement que les exemples qu'il eut sous les yeux, les conseils des maîtres, et plus encore son génie, en firent en peu d'années un artiste remarquable; et bien qu'il eût pu se distinguer par la peinture, il s'adonna plus particulièrement à la gravure, pensant peut-être que ses œuvres deviendraient plus populaires; toujours est-il que sa réputation fit bientôt grand bruit en Italie, en Lorraine et jusqu'à la cour de France, où le roi Louis XIII l'accueillit avec la plus flatteuse distinction, et lui commanda l'exécution de divers sujets que Callot traita

avec le plus grand talent. Ses productions vers cette époque s'élevèrent à un nombre prodigieux. Il chercha dans le travail l'oubli, ou tout au moins l'allégement de la douleur que lui causait la mort funeste de sa bien-aimée. Accusée de sorcellerie, dans ce siècle où, en dépit du progrès des arts, les mœurs publiques et surtout la législation étaient si barbares, la pauvre Claire avait été, sur d'odieux et iniques soupçons, livrée au bourreau. Il ne lui fallut pas moins que l'amour de son art et les soins dont l'entoura, quelques années après, une vertueuse épouse, Catherine Kuttinger, pour détourner l'esprit de Callot de ce douloureux souvenir.

En France, Jacques Callot entretint des relations amicales avec Simon Vouet, Rubens, Nicolas Poussin, Philippe de Champagne, Lesueur, peintres célèbres de l'époque. Il retraça les faits d'armes du règne de Louis XIII; mais son génie était tantôt grandiose, sévère, religieux, tantôt bouffon ou fantastique.

De retour dans sa patrie, il s'aperçut que tant de travaux accomplis avec conscience avaient miné sa constitution : une maladie organique exerçait sur lui ses sourds ravages; il continua cependant à travailler debout ou assis, selon la douleur du corps, mais toujours avec une main ferme et un génie égal... lorsqu'un grand événement vint hâter la fin de cette noble vie.

Depuis quelque temps des discussions s'étaient élevées entre le duc de Lorraine, alors Charles IV, et le roi de France Louis XIII. C'était vers l'an 1632. Une insigne trahison livra au roi de France les clefs de la ville de Nancy; une grande douleur s'empara des fidèles et braves Lorrains, et le cœur de Jacques Callot surtout fut brisé par la perte de sa patrie.

Louis XIII désira que les artistes de la ville lui fussent présentés. Claude de Ruet, les Droin, les frères Challigny, Jean Leclerc, Remy Constant, allèrent se grouper

autour de son trône.... Jacques Callot ne vint pas.

Le monarque, qui, au Louvre, avait reçu le célèbre graveur avec toute la distinction due à son mérite, remarqua cette absence et exigea une prompte réparation.

Le lendemain, Jacques se vêtit, en signe de deuil, d'un simple pourpoint noir, d'un manteau de serge pareil, passa à son col la chaîne et la médaille d'or, présent du grand duc de Toscane, et se rendit au palais ducal.

Louis XIII lui fit un gracieux accueil; mais, avec une emphase cruelle et ironique, en présence surtout de la noblesse lorraine, triste et déjà irritée, le roi commanda à l'artiste de reproduire les scènes de la prise de la capitale du duché. Callot garda un profond silence. « Eh bien ! maître, dit le monarque, n'avez-vous point entendu ce que je vous propose, et ne sauriez-vous me dire quand vous en commencerez l'exécution ? — Jamais, sire ! s'écria Callot d'une voix ferme, mais émue. Je suis Lorrain, et plutôt me trancher le pouce (il en fit le geste) que d'employer mon burin à retracer ce qui sera à jamais la honte de mon prince et celle de mon pays ! »

Louis XIII, digne alors du beau surnom de Juste, qui lui avait été décerné, se leva, et, cédant au mouvement d'admiration qu'une réponse si noble et si courageuse lui avait inspiré, il arrêta d'un signe les démonstrations hostiles des assistans, et quelques épées déjà sorties de leurs fourreaux y rentrèrent. « Monsieur Callot, dit le roi en s'adressant à Jacques, qui était demeuré calme et impassible au milieu du tumulte qu'avait soulevé ses paroles, le sentiment que vous venez de manifester vous honore et vous vaut mon estime. Le duc de Lorraine est heureux de compter des sujets si fidèles et si dévoués. — Mon cousin, ajouta le monarque à voix basse et se tournant vers le malheureux Charles IV, si vous eussiez pris les conseils d'hommes pareils à celui-ci, de préférence

aux suggestions de votre mauvaise tête, m'est avis que vous et moi ne serions pas où nous en sommes. »

Tous les gentilshommes lorrains entourèrent alors Jacques Callot, lui adressant de vives félicitations sur son patriotisme; ils le reconduisirent comme en triomphe à sa demeure; mais Jacques, faible, épuisé par la violence de ses émotions, tomba évanoui en touchant le seuil de sa porte.

Bientôt rappelé à la vie par les soins de sa bonne Catherine, il eut encore la force de trouver un doux sourire pour cette chaste et fidèle compagne de son existence; mais se tournant vers ses nombreux amis, qui le consolait et cherchaient à lui montrer, pour leur pays commun, un avenir plus riant : « Vaine illusion ! leur dit-il, comme éclairé d'une prophétique lueur. O mes amis ! notre prince est tombé dans le piège du lion, il n'en sortira pas... Notre pays est à jamais perdu ! ajouta-t-il avec un accent déchirant, et je sens que je ne lui survivrai pas !... »

Trois ans environ après cette époque, un tombeau s'élevait dans le cloître des Cordeliers... c'était celui de Jacques Callot.

Sur ce tombeau, Michel Lasne reproduisit les traits de son ami. Il le peignit tel qu'il était, avec sa belle tête noble et pensive, son large front ombragé de cheveux noirs et bouclés, avec ses yeux brillans de génie; et autour du médaillon se déroulait une guirlande de feuilles de chêne, emblème des vertus du citoyen.

Il avait rendu son âme à Dieu le 25 mars de l'année 1635, à l'âge de quarante ans environ.

En vous retraçant, mesdemoiselles, quelques détails de l'ouvrage de M^{me} Élise Volart, sur la vie aventureuse du célèbre artiste lorrain, nous avons voulu vous faire participer au plaisir que nous avons eu à le lire. Nous pensons que cette œuvre doit prendre rang parmi celles qui sont à la fois instructives et amusantes.

M^{me} EDMÉE DE STVA.

Littérature Étrangère.

FRAGMENT ANGLAIS.

CROSS OF THE SOUTH (1).

In the silence and grandeur of midnight I tread
Where savannas in boundless magnificence spread,
And, bearing sublimely their snow-wreaths on high
The far Cordilleras unite with the sky.

The fern-tree waves o'er me : the fire-fly's red light
With its quick-glancing splendor illumines the night,
And I read in each tint of the sky and the earth
How distant my steps from the place of my birth.

But to thee, as thy load-stars (2) resplendently burn
In their clear depths of blue, with devotion I turn,
Bright Cross of the South ! and beholding thee shine
Scarce regret the lov'd land of the olive and vine.

Thou recallest the ages when first o'er the main
My fathers unfolded the streamers of Spain,
And planted their faith in the regions that see
Its imperishing symbol emblazoned in thee.

How oft, in their course o'er the oceans unknown,
Where all was mysterious and awfully lone,
Hath their spirit been cheered by thy light, when the deep
Reflected its brilliance in tremulous sleep !

As the vision that rose to the lord of the world
When first his bright banner of faith was unfurl'd,
Even such to the heroes of Spain, when their deeds
Made the billows a path of their glory, wert thou.

And to me, as I traverse the world of the west
Through desert of beauty, in stillness of rest,
By forests and rivers untamed in their pride,
Thy beams have a language, thy course is a guide.

Shine on : my own land is a far distant spot
And the stars of thy spheres can enlighten it not,
And the eyes which I love, though e'en now they may be
O'er the firmament wand'ring, can gaze not on thee !

But thou, to my thoughts art the pure blazing shrine ;
A fount of bright hopes and of visions divine ;
And my soul, as an eagle, exulting and free
Soars high o'er the Andes to mingle with thee.

MISTRESS HEMANS.

LA CROIX DU SUD.

Dans le silence et la solennité de l'heure de minuit je marche à travers la magnifique infinité des savanes, là où, dressant dans un essor sublime leurs guirlandes de neige, les lointaines Cordillères s'unissent avec le ciel.

Les hautes fougères se balancent au-dessus de moi ; la rouge lumière de la mouche luisante, avec son éclat aux rapides scintillemens, éclaire la nuit, et il n'est pas une teinte dans le ciel et sur la terre où je ne lise combien mes pas sont éloignés du lieu de ma naissance.

Mais lorsque tes étoiles, qui nous guident, resplendissent dans leurs limpides profondeurs d'azur, je me tourne pieusement vers toi, brillante, Croix du Sud, et en contemplant ton éclat je regrette à peine la bien-aimée terre de l'olive et de la vigne.

Tu rappelles ces temps où, les premiers, nos pères déployèrent sur l'Océan les pavillons de l'Espagne, et établirent leur foi dans ces régions où la foi voit éclater en toi son impérissable symbole.

Que de fois, durant leurs courses sur des mers inconnues, où tout était mystère et imposante solitude, leur courage a-t-il été ranimé par ta clarté, quand les flots en reflétaient la splendeur dans les légers frissonnemens du calme !

Telle la vision qui s'éleva devant le maître du monde (3), quand, pour la première fois, il arbora la bannière de sa croyance sainte, telle, pour les héros de l'Espagne, tu étais resplendissante, tandis que leurs proues faisaient des vagues les chemins de leur gloire.

Et pour moi, tandis que je traverse le monde de l'Occident, au milieu de déserts pleins de beauté, dans le calme de l'heure silencieuse du repos, au milieu des forêts, sur des fleuves indomptés dans leur orgueil, pour moi, tes rayons ont un langage ; pour moi, ton cours est un guide.

Brille toujours. Mon pays à moi est une terre éloignée, où les étoiles de ta sphère ne peuvent montrer leur éclat, et les yeux que j'aime, quoique en ce moment ils puissent errer sur le firmament, ne peuvent l'admirer.

Mais toi, tu es pour ma pensée le pur et rayonnant sanctuaire, une source de brillantes espérances et de visions divines ; et mon âme, libre et ravie, prend, comme un aigle, son essor par dessus les Andes pour s'unir à toi.

ERNEST FOUNET.

(1) La Croix du Sud, cette brillante constellation dont le groupe a l'aspect d'une croix, n'est pas visible dans les parties septentrionales de l'Europe : elle est, au contraire, pour les voyageurs dans les contrées du nouveau monde, un moyen de se diriger et de connaître l'heure au milieu des nuits profondes. « Combien de fois, dit le célèbre M. de Humboldt, avons-nous entendu nos guides s'écrier dans les savanes de Venezuela, ou dans le désert qui s'étend de Lima à Truxillo : — Il est plus de minuit, la Croix commence à descendre vers l'horizon ! »

(2) LOAD vient de la racine saxonne *LADEL*, en allemand actuel, *LEITEN* (conduire). Ainsi LOAD veut dire ici CONDUCTEUR, GUIDE, LOADSMAN, PILOTE-GUIDE, LAMANEUR. — LOAD-STONE (aimant, pierre qui dirige). — LOAD-STAR, au singulier, signifie l'étoile polaire, le guide des matelots.

(3) Constantin.

Educacion.

Du Monde,

DE SES COUTUMES ET DE SES USAGES.

LETTRÉS D'UNE GRAND'MÈRE

A SES PETITES-FILLES,

PAR M^{me} LA COMTESSE DE BRADI.

NEUVIÈME LETTRE.

A M^{lle} Hélène de Revel, au château de Revel.

Je vous ai promis, ma chère Hélène, de vous raconter comment vivaient, dans le siècle dernier, le comte et la comtesse de Beinthem. Je commence sans plus de préambule.

Le comte était petit prince souverain d'Allemagne, et comptait pour quelque chose lorsque l'on élisait un empereur. Il avait le droit de faire pendre ses sujets, de frapper monnaie, de lever des recrues et des contributions : la jouissance de ces plaisirs-là s'appelle *régner*. On s'en lasse comme de tous les plaisirs, sans doute, puisque le comte de Bentheim en céda ce qu'il put au roi d'Angleterre, pour la somme de cent mille francs par an, qu'il vint dépenser à Paris, comme *colonel-propritaire*, et courtisan de nos rois. Il rappelait seulement de temps en temps que la justice se rendait toujours en son nom dans le comté de Bentheim, que son effigie à lui était empreinte sur les sous, liards, deniers, ou pièces équivalentes, et ne manquait jamais de dire en parlant du roi d'Angleterre : *Sa Majesté Britannique, mon fermier...* Je lui ai si souvent entendu répéter cette phrase, que je crois qu'il y mettait de la complaisance, et faisait maître l'occasion de citer son royal tenancier. Quant à la comtesse, elle était

un peu parente de l'empereur d'Allemagne, et il est probable qu'elle considérait beaucoup plus dans Georges III l'électeur de Hanovre que le souverain de la Grande-Bretagne. Ils avaient un hôtel à Paris : on le voit encore faisant le coin de la rue de Lille et de celle de Bourgogne ; le jardin de cet hôtel, planté d'arbres verts, descend sur le quai d'Orsay. Le bel air, sous Louis XIV, se respirait à la place Royale ; on alla plus tard le chercher au faubourg Saint-Germain ; maintenant il souffle un peu partout... c'est comme si l'on disait, prétendent quelques malins, qu'il ne souffle plus nulle part... Laissons-les dire, mon Hélène ; vous n'êtes pas obligée de croire que le monde se fait laid et commun tout juste à l'époque où vous y entrez, bien que je ne sois pas disposée à reconnaître que sa perfection date d'aujourd'hui... revenons à mes Westphaliens, parce qu'ils passaient pour avoir une des maisons les mieux tenues de Paris, et que leur fortune était bornée, pour des personnes de leur rang, se partageant entre les devoirs de la cour et ceux de la ville.

A la tête de la maison se plaçait d'abord l'*intendant* : c'était M. Melger (ou un nom approchant). Il ne logeait pas à l'hôtel, mais y dînait assez souvent à la table du comte. Ce qui mérite d'être dit, c'est qu'à la campagne M^{lle} Melger partageait cet honneur, tandis que sa mère dînait à l'office. A chaque fois le comte disait : « Un enfant ! ça ne fait pas planche. » M^{lle} Melger avait vingt ans, mais le comte était son parrain, et, sous ce rapport-là comme sous tous les autres, il ne permettait pas qu'on lui rappelât la marche du temps. Venait ensuite :

Le maître-d'hôtel. Excepté son maître, tout le monde l'appelait M. Henry, en lui parlant : c'était une politesse que le comte exigeait, et il ne manquait point, lorsque quelque convive s'en affranchissait, de demander à son maître-d'hôtel des renseignements sur quelques fricassées, afin de

lui dire deux ou trois fois lui-même : *M. Henry*. Ce *M. Henry* déconpait admirablement, et, par analogie sans doute, taillait toutes les plumes qui écrivaient dans l'hôtel de Bentheim, lesquelles plumes il était obligé de fournir, ainsi que tout le papier à lettre. Après lui venait :

Le valet de chambre. Comme il y a un peu de hasard en tout, *Tessheim*, on ne sait pourquoi, eut toujours le droit d'être jaloux de *Henry* sous le rapport de la considération. Une femme de la société intime du comte trouva à la fois que ce nom était difficile à prononcer, et que celui qui le portait ressemblait à *Tacite*. Était-ce *Tacite* l'historien, *Tacite* l'empereur ? Cela ne s'expliqua jamais ; en attendant, *Tessheim* devint *Tacite* pour les maîtres et pour les valets. Assez peu lettré pour apprécier ce qu'il y avait de flatteur dans cette ressemblance avec ces anciens illustres, il eut d'abord des accès de fureur, qui, concentrés, se changèrent en mélancolie noire, laquelle augmentait surtout aux heures où il promenait les épagneuls goutteux du comte. *Tessheim* remplissait pourtant les fonctions de bibliothécaire ; mais sans doute qu'il ne chercha point dans les livres de remède aux maux de son âme... Quand je me rappelle la tristesse de ce pauvre homme, ou, pour mieux dire, son air de mauvaise humeur, depuis le jour où il lui fallut accepter cet état de pseudonyme, je trouve très-répréhensible la femme qui fut cause qu'une plaisanterie devint une persécution persévérante ; le mauvais sort de *Tessheim* la seconda probablement ; mais il en résulta pour moi une telle aversion des sobriquets, que je regarde comme plus méchants encore que sots ceux qui se complaisent à en donner. Cette petite réflexion morale faite en passant, je reviens à mon énumération, et trouve d'abord :

Deux laquais, Lafrance et Louis, établis dans l'antichambre devant un jeu de dames dont ils ne se lassaient jamais, non plus que du *Journal de Paris*.

Un officier, le père *Cabeau*, que les enfans respectaient et appelaient d'eux-mêmes *M. Cabeau*, quoique son maître ne lui fit pas tant d'honneur. Dès que les enfans paraissaient dans le salon du comte de Bentheim (et l'on était enfant longtemps dans son salon), la première question était : « Avez-vous été voir *Cabeau* ?... il faut les conduire chez *Cabeau*... » probablement pour se débarrasser de nous, et l'on nous dirigeait vers l'officier. Mais c'était tout profit : nous n'étions plus obligés à parler bas, à nous tenir tranquilles, et à peine étions-nous entrés à l'office, que, sous les ordres du vieux *Cabeau*, le *garçon d'office* sortait de l'étuve gauffres, darioles, etc., que suivaient des compotes et tout ce qui s'imagine pour un dessert. On gardait dans cette office la vaisselle plate mais seulement celle qui servait tous les jours ; il y en avait une pour les grands repas, serrée sous la clef du maître-d'hôtel. A la suite du père *Cabeau* venait :

Un chef cuisinier que je n'aperçus jamais que de loin, mais qui me paraît le modèle du *cuisinier important*, mis en scène dans l'*Almanach des Gourmands* (1). Sous les ordres de ce chef manœuvraient un *garçon de cuisine*, un *marmiton* et une *laveuse*.

Un suisse, père de famille, gardait la porte.

Deux cochers, un *postillon*, un *frotteur* complétaient ce personnel, auquel il faut ajouter *deux femmes* pour la comtesse, et un *valet de chambre tapissier* qui logeait hors de l'hôtel.

Tout cela partait de Paris le lendemain du dimanche de la *Quasimodo* pour aller à Fontenay-sous-Bois, dans une délicieuse maison de campagne, dont il faut compter :

(1) On peut tirer des volumes de l'*Almanach des Gourmands* et du *Manuel des Amphitryons*, ouvrages de *M. Grimod de la Reynière*, un petit extrait utile à toutes les maîtresses de maison, quelle que soit leur fortune.

Le concierge et deux ou trois jardiniers.

De même que l'on dînait à Fontenay le *lundi de la Quasimodo*, il fallait être revenu pour dîner à Paris le jour de la *Saint-Martin*. Cet ordre était réglé comme un acte de cérémonie religieuse. Bien des choses se faisaient avec cette régularité : ainsi, le feu s'allumait le jour de la Toussaint et s'éteignait le jour de Pâques (1) ; ainsi, une pendule dans la salle à manger sonnait deux heures quand le maître-d'hôtel, sur le seuil de la porte du salon, disait : *On a servi!* et quand cette pendule sonnait trois coups, on se levait de table avec un ensemble admirable. Cela recommençait de neuf à dix heures du soir. Quant au déjeuner, il me semble que c'était alors un repas sans conséquence, dont personne ne s'inquiétait ; je crois pourtant qu'il était de bon goût pour les femmes de déjeuner avec de la fleur de tilleul... Mais je reviens à mon vieux prince westphalien. Comptez, et vous trouverez *vingt-deux* personnes employées à son service, sans parler de plusieurs pauvres créatures qui logeaient dans les mansardes, et dont quelques-unes gardaient tout ce qui était malade dans l'hôtel. On vous dira que tous ces gens étaient des fainéans ; et moi, je vous répondrai que non, parce que le travail était distribué en perfection dans cette maison ; que tout s'y faisait régulièrement, proprement, en silence, et sans humeur : c'étaient vingt-deux personnes occupées et non excédées ; et je désirerai toujours que les gens riches contribuent à faire une vie douce au plus grand nombre d'individus

(1) Il en était de même dans presque toutes les grandes maisons. Au château de Sillery, le marquis de Puisieux, ancien ambassadeur, ancien premier ministre, ne souffrait pas que l'on allumât du feu avant le 1^{er} novembre ; et sa fille unique, la maréchale d'Estrées, nerveuse et frileuse, allait se chauffer à la cuisine pendant les vendanges, qui réunissaient à Sillery la meilleure compagnie de France.

possible. Cela se justifiera aussi bien que les habitudes d'un millionnaire industriel qui fait tourner des manivelles pendant quatorze heures à des petits enfans, ou dispute avec des mineurs le salaire d'un travail qui se fait sous des voûtes que les éboulemens et les inondations rendent aussi redoutables que les approches d'une forteresse assiégée. S'il est permis d'employer des hommes à l'augmentation de sa fortune, il ne saurait être défendu de les employer à se procurer du repos et du bien-être ; et sans me piquer d'être plus philanthrope que mon siècle, je déclare, puisque les pauvres doivent servir les riches, je déclare heureux entre les riches ceux qui imposent aux pauvres les travaux les moins pénibles ; car l'excès du travail produit des maux physiques, dispose à la mauvaise humeur, à l'impatience, à la tristesse, au découragement, et ne corrompt pas moins l'homme que l'oisiveté... Voyez donc, ma chère enfant, combien il est beau et grave de gouverner une maison, et méditez sur les devoirs de la puissance encore plus que sur ses droits.

Je ne crois pas qu'il y ait à Paris aujourd'hui une maison où, avec cent vingt mille livres de rentes on entretienne vingt-deux domestiques. Une autre espèce de luxe a prévalu : c'est celui des ameublemens, qui se renouvellent avec presque autant de facilité que les habits. Si je m'en croyais, je vous dirais que cette mode est insensée, monstrueuse ; mais je parle toujours avec ménagement de ce qui n'est pas précisément mal ou bien. Je vous ferai remarquer seulement que cette nombreuse domesticité ne paraissait point exagérée pour la fortune du comte de Bentheim, car, sous tous les autres rapports, il vivait selon son rang de *prince souverain*, recevant chez lui tout ce qui était reçu à la cour de Versailles : à telle enseigne que ma grand'mère y soupa avec les souverains de Russie, de Suède et de Danemarck : ce fut le souper du roi de Danemarck qui eut le

plus d'éclat. Un deuil de cour, vers sa fin, avait décidé les femmes à se mettre en noir et à se parer de diamans; ainsi vêtues, elles étaient quarante à table avec Christian VII, seul homme pour faire ou recevoir tant d'honneurs... Le divertissement que l'on procura ensuite au roi fut une partie de piquet avec Comus (1), fameux prestidigitateur, qui fit ensuite mille tours plus ingénieux et plus galans les uns que les autres, lesquels lui valurent vingt-cinq louis du maître de la maison, sans compter ce qu'il avait, par son habileté, escamoté à sa majesté Danoise : cette dernière ne voulut jamais reprendre l'argent qu'elle avait mis au jeu, bien que l'adresse de Comus fût connue.

Vous voyez ce que l'on pouvait faire avec un revenu qui n'a rien d'extraordinaire dans une des positions les plus élevées de la société; cela s'obtenait au moyen d'un ordre établi avec intelligence et conservé avec fermeté.

Si je vous ai d'abord parlé de la domesticité, c'est que je mets les hommes avant les choses, et que j'applique au ménage les paroles que Louis XIV écrit sur un beau livre qui servait d'*album* aux dames de Saint-Cyr :

Choisir de bons sujets et maintenir la règle, est la science de tout gouvernement. Mais il vous sera insuffisant de savoir ce qui se faisait il y a cent cinquante et soixante ans; vous me demanderez ce qui se fait aujourd'hui; et quoi que j'aie besoin de connaître quelle sera votre fortune pour vous apprendre à la régler, je vais, autant que possible, vous satisfaire en vous parlant de la maison d'une jeune et charmante femme qui demeure dans mon voisinage, et m'a prise en gré, parce que j'ai beaucoup aimé sa mère, qu'elle a perdue, et que ses deux petits en-

fans ne m'importunant jamais, elle n'est point obligée à s'en séparer, soit que j'aille chez elle, soit que je la reçoive.

Certes, cette dame n'a pas plus de trente mille livres de rente, et je connais peu de maisons qui aient aussi bon air que la sienne. Son mari donne à diner deux fois par mois; et elle réunit, dans deux soirées, chaque hiver, toutes ses connaissances. Tout est bien, tout est bon. L'argenterie de sa mère n'a point été refondue; ses meubles n'ont point été renouvelés; ses pierreries n'ont point été remontées; mais je l'avoue, tout cela était beau de forme; ses diamans sont gros, d'une eau magnifique; ses étoffes de velours ou de tapisserie, solides et bien conservées; mais je vois constamment les gens qui héritent ne tenir aucun compte de ces sortes de mérites; ils bouleversent tout, changent tout, et se gênent pour long-temps s'ils ne se ruinent pour toujours.

D'accord avec son mari, cette dame a fixé à six le nombre de ses domestiques : valet de chambre, cocher, petit groom, femme de chambre, bonne, cuisinière. Ces gens ont tous été choisis dans le village, où, de temps immémorial, les parens de cette dame avaient fondé une école et avaient fait bénir leur fortune et leur influence par une suite d'actions si justes et si généreuses, que nos révolutions n'ont point diminué le crédit qu'ils s'étaient acquis sur l'esprit de leurs anciens vassaux.

Les plus âgés de ces domestiques ont été formés par la mère de cette dame : avec leur aide elle a formé les autres. Je ne vous dis pas que cela se soit fait sans peine, ni que tous ces gens aient l'air élégant des *Frontins* et des *Martons* qui chantent nos opéras comiques; le service se fait un peu lentement chez cette dame; mais il se fait à merveille, parce qu'elle ne donne pas d'ordre sans y réfléchir, et ne contremande ni ne change que très-peu; que ses domestiques ont la conscience du devoir et l'habitude d'aimer leurs maîtres; et que, par-

(1) Son nom était *Ledru*.

dant huit mois de l'année, ils vont se retremper à la simplicité et à la rusticité des mœurs rurales. Voilà, ma chère Hélène, le véritable secret de ces maîtres de maison. C'est à ce séjour prolongé dans leurs terres qu'ils doivent l'aisance distinguée dont ils jouissent à Paris depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin de février; c'est à ce séjour que leurs enfans, leurs domestiques et eux-mêmes doivent une santé parfaite et des goûts innocens qui conservent la sérénité de leurs caractères. Ils s'excusent toujours ainsi de ne pas sacrifier à la mode : « Nous avons si peu de temps à passer à Paris, répondent-ils aux personnes qui leur préconisent les nouveautés en tous genres, que nous ne nous occupons que de nos amis. » Au lieu de visiter les magasins, ils passent leurs matinées à des cours ou chez des artistes, où ils perfectionnent des talens destinés à l'éducation de leurs enfans. Aussi, quand arrive l'époque du départ, les caisses de livres, de musique, de dessins, se rangent dans le vestibule autour d'une grande malle particulièrement chérie de cette jeune dame, et qu'elle a songé à remplir dès les premiers jours de son arrivée : c'est une malle qui contient les présens qu'elle destine aux enfans de ses fermiers, aux parens de ses domestiques, et à une grande partie de la jeunesse de son village. Les objets de première nécessité sont bon marché en province; mais on y vend très-cher les futilités qui encombrant nos passages; et, à la foire de Limoges, on demande cinq francs d'une babiole qu'on achète à Paris vingt-cinq sous. Il en est de même des mousselines claires, des soies légères, qu'elle réunit aux coffres, aux pelotes, aux vases et aux tasses de porcelaine à chiffres, aux autres superfluités ou jouets qui feront les délices de tous les habitans de son village. Donnez à cette dame le goût des courses, l'ambition d'être citée comme ayant fait meubler son salon à la Louis XV, sa chambre

à coucher à la François I^{er}; inspirez-la de l'amour des cachemires, des dentelles, des brocarts, des parures datant de tous les âges et venant de tous les pays; que son escalier devienne un bosquet de fleurs exotiques; que le mari et la femme enfin sacrifient au luxe, et vous verrez bientôt sur leurs jeunes visages la gaieté remplacée par l'air soucieux; le soir, vous verrez les parasites entourer leur table, et le matin les créanciers assiéger leur porte. Quel que soit leur but, les prétentions sont insatiables. L'impératrice Joséphine pleurait deux ou trois fois par an à la vue des mémoires qu'on lui présentait; et Napoléon, employant alternativement les prières et les menaces, n'obtint jamais qu'elle ne s'endettât point. Mon enfant, je ne vous induirai pas en erreur; le monde, qui contribue à vous ruiner, vous méprise quand cette œuvre est accomplie. Dans votre maison ne traitez pas légèrement l'article *dépenses*, si vous voulez que le nom que vous portez soit honoré, si vous voulez que votre mari conserve de l'indépendance, si la paix intérieure vous agréé, et si vous êtes sensible au bonheur de secourir ceux qui souffrent. Cette gêne que s'imposent les gens qui veulent paraître plus riches qu'ils ne le sont en effet (et c'est le tort de la pluralité), cette gêne est la cause ordinaire de l'humeur entre époux; et les passions ont désuni moins de ménages que ne l'ont fait le besoin des folles dépenses et le manque d'argent.

Sachez *compter*, ma chère Hélène, et surtout ayez la volonté de le faire : ce soin, si matériel en apparence, vous donnera bon nombre de vertus, et deviendra une des bases de votre bonheur, comme épouse et comme mère. Oui, *comptez*, pour ne jamais manquer de justice, de probité, de modération, de générosité : c'est une loi que la civilisation moderne impose plus impérieusement que jamais, et dont je ne pourrais que trop facilement vous démontrer la rigueur par mille exemples. Mais je

m'en remets à votre bon esprit : en voilà assez sur ce sujet.

Adieu, mes chères et aimables enfans; je vous embrasse toutes.

La comtesse de GRISMANTEL.

Berthe et Robert

ou

L'EXCOMMUNICATION.

Un jour le roi Robert de France se promenait dans son verger avec sa femme, qui avait nom Berthe au grand pied. Berthe était triste, et le roi lui disait : « Qu'avez-vous, mie? Manquez-vous de lin pour filer, ou de laine aux riches couleurs pour achever vos belles tapisseries? Je vous en ferai venir d'Ypres ou de Bruges, des plus fines et des plus chères. N'est-ce point quelque joyau d'Orient ou quelque étoffe de velours, saine ou sandal qui vous duise? Parlez, mie? que j'aie l'heur de vous contenter. Pourquoi vous refuserais-je? nos troupeaux sont en bon état, nos prés sont verts, nos récoltes promettent d'être abondantes; nous avons bien deux cents marcs dans l'épargne... nous sommes riches : ne vous faites faute.

— Vraiment, monseigneur, répondit Berthe, n'ai le temps de désirer robes, joyaux ni affiquets, avec un époux si bon et si magnifique que vous l'êtes; mais je soupire de la grande injustice du pape, qui se bute à vouloir nous séparer, disant que notre mariage est nul et notre amour infâme aux yeux de notre mère sainte Église. Que suis-je donc moi? fille de roi, femme de roi, si je ne suis votre épouse légitime? Me fera-t-il passer pour femme folle de son corps, ce méchant pape? »

Lors Robert dit : « N'ayez souci; vous êtes ma femme bien aimée. Je ne vous ai prise en mariage devant l'évêque de Rome, il est vrai, mais devant les évêques de mon royaume et devant Dieu. Grégoire cinquième s'apaisera. Je ne crains pas son ire. Qu'il taxe au plus haut prix du tarif des pénitences la faute de notre parenté et notre compéragé, j'y consens; mais onc il ne me fera manquer à ma foi jurée. Ne vous dolentez pas ainsi, ma Berthe; ayez confiance en mon amour.

— Pardonnez-moi, dit Berthe en pleurs, car je suis faible femme. Les grandes menaces de ce prêtre puissant et redoutable me font trembler; et de quoi n'est pas capable cet homme qui fit si cruellement mutiler le saint père son prédécesseur?... O Robert! je vous aime; je porte en mon sein votre enfant, peut-être l'héritier de France!... Que deviendrais-je s'il me fallait renoncer à de tels biens?..

— Vous n'y renoncerez pas, répondit Robert; je suis serviteur de Dieu et de notre mère sainte Eglise; mais je ne suis esclave ni sujet de Grégoire; et, quoi qu'il fasse, vous êtes ma femme, je vous aime et vous garderai. »

Tout en devisant ainsi, ils étaient arrivés sur le bord de la rivière qui terminait le verger (1). Le roi, cherchant à distraire la reine, lui dit : « Voyez, ma Berthe, voici une nef; ne vous plait-il pas que nous vo-

(1) Le jardin du palais de la cité, qu'on appelait *jardin du roi*, n'était qu'un grand verger planté de fruits, de légumes et de fleurs des espèces les plus communes, l'art de la culture étant alors peu avancé : le thym, la sauge, la marjolaine y tenaient leur rang. Les roses y étaient fort recherchées. Ce jardin occupait le terrain où sont la cour de Lamoignon et une autre cour voisine, avec toutes les maisons et les bâtimens qui les environnent. Il était borné par un bras de la rivière, à l'endroit où est à présent la rue du Harlay, et séparé par deux petites îles. C'est sur leur emplacement que l'on a bâti la place Dauphine, commencée en 1600.

guions ensemble et que je sois le nautonnier ?

— Il me plaira toujours de voguer au même esquif que vous, » répondit-elle.

Ils côtoyèrent la pointe de la Cité, puis traversèrent la rivière pour aller débarquer au jardin du palais des Thermes (1); ils y entrèrent et s'y promenèrent long-temps. « Monseigneur, dit Berthe, pourquoi laissez-vous ruiner cette belle et royale maison, tandis qu'il vous coûte tant de marcs d'or pour refaire le palais de la Cité, d'où nous ne pouvons sortir que votre palefroi et ma haquenée n'aient de la boue jusqu'au ventre ?

— Ce palais est de mon patrimoine, répondit Robert; d'ailleurs, il est séant qu'un roi gîte au milieu de sa ville et de son peuple. Quand notre fils sera grand et portera la moitié de ma couronne, il aura pour logis le beau palais de la Cité. » Berthe sourit au nom de son fils et à si doux espoir.

Tout en parlant, ils traversèrent le clos et s'en vinrent de l'autre côté, à la porte qui donnait sur l'abbaye Saint-Germain, et la dépassèrent : « Je veux vous mener, dit le roi à sa femme, en un lieu que vous serez aise de voir. » Et, la prenant sous le bras, il lui fit traverser le faubourg pour l'amener dans un val, sur la voie d'Issy. Ce val était si bien planté, ombré, fleuri et verdelet, que tout chagrin s'y enfuyait du

(1) On voit encore des débris du palais des Thermes rue de la Harpe. Il avait été bâti sous la domination romaine, et les rois de la première et de la deuxième race y avaient fait leur demeure. Ce palais occupait tout l'espace compris entre la rue de la Harpe et la rue Saint-Jacques, depuis la rue du Foin jusqu'à la place de la Sorbonne. Ses jardins s'étendaient en remontant d'un côté jusqu'au mont Lucotetius (la montagne Sainte-Geneviève), de l'autre jusqu'au temple d'Isis (l'abbaye Saint-Germain), et arrivaient en descendant jusqu'au bord de la rivière (le quai des Grands-Augustins).

cœur : « Ah ! dit Berthe, je me plais ici plus qu'à la ville.

— Eh bien ! répondit le roi, s'il plaît à Dieu, vous y serez bientôt, et m'y donnerez l'enfant dont il nous bénit. »

De vrai, Berthe, en avançant, vit grand nombre d'ouvriers occupés, les uns à bâtir un beau palais bientôt achevé, les autres à construire des granges, des étables, des pressoirs, des bergeries; d'autres, enfin, à enclorre le tout de murailles. Elle devina bien que cette magnificence du roi était pour l'amour d'elle, et, joyeuse, elle dit en montrant le palais : « Il aura nom Vauvert (1). »

Cependant Berthe et Robert continuaient de vivre à demi contents; car le pape Grégoire leur déniait légitimité d'union, comme parens au quatrième degré; de plus, et pis encore, parce qu'ils étaient compère et commère.

Le roi était pieux et aumônier; il aimait les pauvres, les soignait, les nourrissait, se montrait grand clerc aussi, et composait, en beau latin et poésie, des hymnes et des proses pour Dieu, la Vierge et les saints. C'était d'un réjouissant aspect de le voir au lutrin, revêtu d'une riche chape, couronne en tête et sceptre en main, faisant retentir de sa belle voix les voûtes sonores de l'église. Il acquit ainsi grand renom de sainteté, ayant par sa foi déjà obtenu plusieurs miracles : au chant de ses hymnes il fit tomber les murs d'une forteresse qu'il assiégeait; il rendit la vue à des aveugles, et opéra maintes autres guérisons du seul atouchement de ses mains.

De son côté, Berthe passait le temps en

(1) Le palais de Vauvert occupait l'emplacement où fut bâti depuis le couvent des Chartreux, dont quelques vestiges existent encore dans les dépendances du Luxembourg. Les pépinières, les terrains, les rues bâties depuis, et une partie du jardin actuel, formaient les jardins et les dépendances de ce palais. Hors la ville, un château de roi était toujours entouré d'une métairie.

oraisons, priant saint Nicolas, patron de la chapelle (1), de protéger son mariage avec Robert : « Bon saint, disait-elle, mon époux est si beau, tant je l'aime, que jamais tu n'auras protégé si douce union ! Prie, bon saint, notre mère sainte Eglise qu'elle se veuille contenter de la rançon de notre péché ; je lui donnerai en outre mon plus riche couvre-chef, la bride de ma haquenée toute garnie de pierreries, mes gants brodés de perles et mes chemises de lin ; enfin, tout ce que j'ai de plus précieux, sauf l'anneau de mes fiançailles et la pièce de mon alliance avec Robert. »

Quand Berthe avait bien prié, elle se trouvait reconfortée, ne pouvant croire que saint Nicolas voulût mal récompenser elle et le roi, qui, dans son propre palais, lui avait bâti une si belle chapelle ; alors elle s'en retournait à l'ouvroir, car elle était fort laborieuse. Là vingt damoiselles, meschines de la reine, étaient rassemblées, toutes belles et nobles, sages et gaies, laborieuses et bien apprises ; c'était grand plaisir de les voir, souriantes et de bon courage, faire passer et repasser entre leurs petites mains alertes et blanchettes la navette ou l'aiguille, ainsi que le doivent faire toutes filles de conscience pure et d'innocente vie, afin de ne pas laisser au démon le temps de les tenter. Au milieu d'elles s'élevait Berthe, plus belle encore qu'elles toutes, et donnant l'exemple. Souvent aussi elle les charmait par maints beaux contes de fées, qu'à la cour de son père Conrad, roi

(1) L'église Saint-Nicolas avait été bâtie dans l'intérieur du palais de la Cité par le roi Robert. Sur le même emplacement saint Louis fit jeter en 1242 les fondemens de la Sainte-Chapelle, pour y renfermer de précieuses reliques, et notamment la vraie couronne d'épines de Notre-Seigneur. Cette église, entièrement conservée, est encore de nos jours un vrai miracle de l'art. Pendant la révolution de 1789 on la sauva en y renfermant les archives. En ce moment on s'occupe à rendre la Sainte-Chapelle à la religion et aux arts.

de Bourgogne, elle avait appris d'Alix de Bretagne sa cousine.

Le roi venait souvent à l'ouvroir, amenant avec lui, par grande récompense, ceux des damoiseaux de son école de courtoisie qui le servaient le mieux, se vêtissaient, se comportaient mignonnement, et gardaient en leur mémoire les maximes d'amour de Dieu et de respect pour les dames.

Robert avait fait venir en France un moine nommé Guy, de la ville d'Arezzo en-Italie, pour apprendre de lui à chanter sur plusieurs tons, car on ne chantait alors qu'à l'unisson ; Guy avait aussi enrichi la gamme de deux notes. Robert enseigna ensuite à chanter aux damoiselles et aux jouvenceaux de son palais, leur faisant célébrer les louanges de la Vierge et des saints dans des cantiques qu'il accompagnait aux sons de sa harpe, tandis que plusieurs de ses pages et écuyers jouaient de différentes espèces de flûtes.

Dès que les premiers accords se faisaient entendre, accouraient de tous les coins du palais nobles pairs, ducs, comtes et barons, voire même chapelains, varlets, serviteurs, gros garçons et esclaves. Ce plaisir, inconnu jusque alors, était si doux et si vif en même temps, que plusieurs y pâmaient ; il ne fut pas jugé innocent par les saints prélats ni les moines ; en chaire ils le déclarèrent œuvre du démon, et l'interdirent sous peine de damnation.

Ainsi passaient le temps Berthe et Robert, quand un moine, abbé de Fleury, nommé Abbon, s'en vint un jour vers eux. Il était grand clerc et grand ami du pape Grégoire ; il dit : « Je vous salue, Robert de France, et vous, Berthe, comtesse de Chartres.

— Sire' abbé, répondit Robert, pourquoi déniez-vous à ma femme le titre de reine ? j'estime qu'il vaut bien l'autre.

— Le titre de reine n'est séant qu'à femme de roi, répondit le moine, et le saint père m'envoie vous annoncer que l'Eglise, réu-

nie en concile, refuse ce titre à Berthe, comtesse de Chartres. L'Eglise déclare votre mariage nul et illégitime, vous ordonne de renvoyer Berthe, et, pour racheter le scandale que vous avez donné, vous inflige à chacun sept années de pénitence, sous peine d'excommunication, interdiction du service divin, des sacremens, et de sépulture en terre sainte dans tout votre royaume. »

A ces dures paroles la reine avait frémi de terreur ; mais le roi, transporté de colère, s'écria : « Tu es bien hardi, prêtre, de venir me tenir de pareils discours ! Oublies-tu que c'est au roi de France que tu parles ? »

— Fils de Hugues Capet, oublies-tu que le trône de France n'est devenu tien que par trahison, et que tes vassaux pourraient refuser obéissance à l'usurpateur excommunié ? »

Sur cela Robert courut à son épée pour en férir l'insolent ; mais Berthe se jeta au devant de son époux : « Pour Dieu, monseigneur, ne mettez pas contre nous la Vierge et les saints, en vous tachant du sang d'un prêtre ! »

Dans le temps qu'elle retenait le roi, le moine étendit les mains, et prononça ces mots d'une voix forte : « Je vous adjure, Berthe et Robert, aux noms de Dieu et de l'Eglise, de rompre sur l'heure les liens infâmes qui vous unissent, d'aller vous prosterner humblement aux pieds d'un prêtre, et d'accepter la pénitence que l'Eglise vous impose : le tout sous peine d'excommunication. J'ai dit. » Puis il se retira.

« O Dieu, fait homme pour le salut de tous ! s'écria Robert, un prêtre blasphème en ton nom, et je laisserais impunie une telle insolence !!!... Et ce Grégoire !... un évêque de Rome menacerait ainsi un roi de France !... Ne craignez rien, Berthe ; je vais faire un appel à mes vassaux, et cours mettre ce prêtre en chartre, où il aura le temps de se repentir. »

Ainsi parla le roi. Pourtant cette adju-

ration ne laissa pas de porter le trouble en son âme, car il avait coutume de respecter les décisions de l'Eglise ; mais il savait que Grégoire couvrait les intérêts de son orgueil et de sa vengeance personnelle du saint nom de la religion, et il résolut de lui résister ; donc il exhorta Berthe à cacher ses terreurs, et passa les deux jours suivans à méditer sur sa conduite à venir.

Au milieu du troisième jour, Berthe, éveillant son époux, lui dit : « Je m'étonne ; voici l'aurore, et la cloche de la chapelle est muette ! »

Robert écouta, puis il entendit comme le bourdonnement d'une grande multitude, ce qui n'était pas ordinaire à cette heure. Il alla regarder à la fenêtre, et vit que la place était remplie de gens qui levaient les bras et les yeux au ciel, s'exclamaient et donnaient des signes de consternation. Alors, pour s'enquérir au plus vite de ce qui se passait au dehors, il courut vers la grand'salle du palais.

Tous ses domestiques s'y trouvaient rassemblés. A son abord, ils s'écartèrent de lui comme de lèpre, et lui apprirent qu'avant le jour moines, clercs et prouvaires étaient allés aux églises ; qu'après en avoir enlevé tous les ornemens et les saintes reliques, avoir éteint les lampes, renversé les cierges, et voilé les autels de noirs lambeaux, après avoir souillé le pavé des saints lieux en y jetant des cendres, ces prêtres, une corde passée à leur cou, avaient traîné par terre la croix de Notre-Seigneur ; qu'enfin, après avoir fait descendre les battans des cloches, et laissé les portes des églises battantes et embarrassées d'épines ; ils avaient, sur le parvis, tenant les cierges renversés, publié l'excommunication de Berthe et de Robert, l'interdiction pour eux et pour leurs sujets des prières de l'Eglise, et de tous les sacremens... voire même à l'heure de la mort.

A ce récit, le roi entra dans une telle colère, qu'il ordonna que chacun prépa-

rât ses armes, afin de courir sus à ce clergé félon ; puis il se rendit dans la chambre de sa femme pour la préparer au départ.

Près de la fenêtre ouverte, Berthe était étendue à terre, pâle et froide comme morte ; et pendant qu'il essayait de la faire revivre, il entendit de la place résonner les terribles paroles de l'excommunication, que le moine Abbon y fulminait de sa voix lugubre et retentissante :

(1) Qu'ils soient maudits avec les impies!
» maudits avec les damnés de l'enfer! mau-
» dits le jour et excommuniés la nuit! mau-
» dits dans leurs palais et hors de leurs pa-
» lais! maudits lorsqu'ils sont debout et
» lorsqu'ils s'asseyent! maudits lorsqu'ils
» mangent et maudits lorsqu'ils boivent!
» maudits lorsqu'ils dorment et maudits
» lorsqu'ils veillent! maudits au printemps
» et excommuniés en été! maudits en au-
» tomne et excommuniés en hiver! mau-
» dits dans le présent et dans les siècles fu-
» turs! Que des étrangers s'asseyent sur
» leur trône! que la femme aille en perdi-
» tion! que leurs enfans soient maudits dès
» le ventre de leur mère! que le baptême leur
» tourne à damnation, et qu'ils périssent
» par le glaive! que leur nourriture soit
» maudite! que les restes de leur table
» soient maudits, et que quiconque en goût-
» tera soit maudit aussi! que le prêtre qui
» leur offrirait le corps et le sang de Notre-
» Seigneur ou qui les visiterait dans leurs
» maladies soit maudit et excommunié!
» qu'il en soit de même de ceux qui les por-
» teraient à la sépulture ou qui voudraient
» les ensevelir! qu'ils soient enfin maudits
» et excommuniés de toutes les excommu-
» nications possibles! »

Bien qu'elle parût toujours inanimée, Berthe n'était pas entièrement privée du sentiment de son malheur, car elle se convulsait entre les bras de son époux à chaque malédiction nouvelle, et jeta un grand cri quand le prêtre maudit l'innocent

qu'elle portait dans ses entrailles. Le roi était percé de douleur ; il ne voulait point quitter sa femme, et appelait varlets et meschines ; mais aucun ne lui vint en aide.

Voyant enfin la reine revenir à elle et pleurer, il lui dit : « Berthe ! ma Berthe ! relevez-vous et m'entendez ! Je jure, au bruit de leurs malédictions, que jamais je ne vous délaisserai ; mais ce n'est le temps de la faiblesse. Ne me retenez davantage : ayez confiance en la justice de Dieu et en la foi de votre époux. » Cela dit, il s'élança hors de la chambre pour quérir ses gens, ses armes, ses chevaux, et partir.

Arrivé dans la grand'salle, où il comptait trouver réunis tous les habitans du palais, tristes de son malheur, irrités de son affront, armés pour le venger, tous, prêts à le devancer ou à le suivre, il s'arrêta court, n'y voyant personne ; alors il appela de toutes ses forces et sonna du cor, mais sans qu'une voix, autre que l'écho des voûtes, lui répondit.

D'abord il demeura stupéfait, puis il courut aux salles, aux cours, aux écuries, aux cuisines ; les salles étaient à demi nettoycées, les couches défaites, les harnais traînant, les chevaux abandonnés, les chiens hurlant, n'ayant pas eu leur pitance.... Partout les marques d'un effroi subit, d'une désertion imprévue... partout les signes du plus entier abandon.

Robert était homme, maître et roi ; partant, ferme en son vouloir, et sujet à s'irriter quand il était barré dans ses résolutions ; mais il avait l'âme aimante et généreuse. Il comblait de biens tous ceux qui relevaient de sa volonté, il s'occupait de leur sort, voire même de leurs aises ; il les aimait et s'en croyait aimé... Quand il se vit seul, il s'efforça de repousser la douleur qui le poignait, ne voulant faiblir devant tant d'ingratitude. Il revint sur ses pas, prompt et ferme, ne s'arrêtant que pour aspirer l'air que refusait sa poitrine, et pour étreindre son cœur afin d'en contenir les battemens, en écoutant ses

(1) Paroles du texte.

pas retentir comme la malédiction. Près d'entrer dans la chambre où était Berthe, il recula, saisi d'effroi, devant le rengrement de peine qu'il avait à subir en portant au cœur de la reine la douleur qui perçait le sien; il leva les mains vers le ciel en s'écriant : « Mon doux Jésus ! » puis il regarda autour de lui, ayant vergogne d'avoir laissé sortir sa plainte. « Las ! se dit-il, il n'est en ce lieu d'oreilles pour m'ouïr ni d'yeux pour me voir ! » Puis son cœur se trouva si plein, que force lui fut de le soulager; il s'appuya contre un pilier, et lâcha la digue à deux sources de larmes, qui, brûlantes, lui jaillirent des yeux.

« Partons, ma Berthe, lui dit Robert en entrant; tous les gens de notre domestique ont déserté, effrayés sans doute des vociférations de l'abbé de Fleury. Allons à Vauvert; les esclaves qui l'habitent et les gardes de troupeaux de notre métairie n'entendent rien à ces querelles que nous cherche Grégoire, et nous y seront tranquilles.

— Ah! monseigneur, dit Berthe, comment sortir d'ici? A la clarté du jour, j'aurai peur de ce populaire qui crie sous nos fenêtres, nous prenant pour des réprochés; à l'ombre de la nuit, je craindrai les rôdeurs qui fourmillent dans la ville, et dont le nombre sera augmenté par les gens du palais qui ont déserté votre obéissance (1). »

Le roi la rassura. Ils attendirent le soir; puis, vêtus d'habits simples et cachés sous leurs chaperons, ils passèrent l'eau dans une nacelle, puis traversèrent le jardin des Thermes en suivant le même chemin qu'ils avaient suivi naguère un jour.

Quand elle aperçut les tours de Vauvert, la reine commença de respirer : « Ici, dit-elle, je n'entendrai plus les clameurs et les

malédiction qui m'ont tant affligée; ici, je prierai en paix Jésus et Marie, qui sans doute finiront par nous pardonner. »

Mais en arrivant, ils tombèrent dans une plus grande consternation; les portes étaient battantes, et les troupeaux chassés de l'étable erraient à l'aventure sans gardes et sans chiens; alors la reine se mit à pleurer : « Nous sommes ruinés et délaissés de tous ! » dit-elle.

A donc étant entrés, ils trouvèrent le castel comme s'il eût été livré à une ost ennemie : les coffres étaient ouverts, les vêtements, fourrures et drapeaux (1) enlevés, les franges des crépines (2) déchirées, les provisions éparses et jetées dans la fange, tout, jusqu'aux statues des saints, dont les niches étaient placées aux endroits les plus apparens, en avaient été arrachées, et couvraient la terre de leurs débris. Consternés jusqu'au fond de l'âme, le roi et la reine détournèrent les yeux de ce spectacle pour les fixer sur le verger; mais là aussi s'était répandue la malédiction des hommes : les prés étaient foulés, les plantes arrachées, les arbres chargés de fruits brisés sur leurs tiges par les bestiaux qu'on y avait chassés, et qui complétaient cette ruine et désolation.

Transis du froid, par une nuit d'automne, sans nourriture et sans couverture pour s'abriter, ces augustes infortunés de leurs royales mains rassemblèrent des débris abandonnés pour se remparer et se défendre. Puis, ne trouvant plus de paroles pour reconforter Berthe, Robert la fit reposer sur leur couche; et comme femmes, ainsi qu'enfans, sont sujettes au dormir après larmes, pour ce que leur nature plus molle s'épuise facilement, Berthe tomba bientôt dans un sommeil profond. Le roi essaya de se recueillir, pour prier la vierge Marie, qu'il avait toujours eue en grand amour et dévotion; mais il ne se pouvait

(1) L'histoire dit positivement que les déserteurs du palais augmentèrent le nombre des voleurs.

(1) Draps de lit.

(2) Rideaux.

que, de tant d'amertume qu'il avait au cœur, il ne s'en échappât quelque peu.

« Sainte Vierge, disait-il, je (1) vous ai rebâti une belle église dans la Cité; je l'ai dotée et ornée; j'en ai renvoyé saint Étienne, avec qui vous la partagiez, pour que vous y restiez seule dame et maîtresse. Ce n'est tout! ne voulant qu'il en fût moins pour vous, reine des anges, que pour les riches, qui ont aussi leurs pourpris aux champs, je vous ai fait bâtir une autre église dans le lieu le plus agreste, verd et plaisant de toute la contrée, où l'on vous honore sous le nom de Notre-Dame-des-Champs. Item une autre dans le bourg de Notre-Dame-des-Bonnes-Nouvelles. Sans compter qu'auparavant je vous en avais fait bâtir une dans ma ville d'Étampes et une dans ma ville de Poissy. — Vous le savez, mère de Jésus, j'ai fondé des monastères et des maladreries; j'y ai employé les revenus de mes abbayes; et souvent même l'argent de mes récoltes: et voici que je suis rejeté dusein de l'Église!... et vous le souffrez!... Que serait-ce donc si j'eusse été impie, avare et pervers? Est-ce justice? est-ce gratitude? est-ce le salaire que me devez? »

Après avoir ainsi recordé ses griefs, le roi n'était que plus navré; aussi ne trouvait-il sur sa couche qu'un sommeil pénible et lourd, avec rêvasseries lugubres, quand, tout-à-coup un bruit affreux le réveille... bruit de tonnerre, de chaînes et de hurlemens... cris de souffrances, rires sataniques, juremens exécrables, clameurs confondues, ne laissant ouïr de distinct que le mot: « Malédiction!!! »

Berthe se réveille et se jette dans les

bras de son époux, comme pour y chercher un refuge.

Soudain une pâle clarté commence à poindre, perce leur retraite, s'accroît, s'approche, et ils voient surgir mille spectres hideux, s'avancant au son d'une musique discordante, et formant des danses bizarres accompagnées de gestes menaçans. Pénétrés de terreur, les deux époux se regardent... à la lueur livide qui les éclaire, leurs traits portent l'empreinte du désespoir et de la mort... Ils se font horreur! La cohorte infernale pousse un cri de triomphe, resserre peu à peu son cercle pour y enfermer ses victimes, et reprend ses danses et ses chants en répétant: « Malédiction! malédiction! »

Berthe et Robert, pressés, relancés de toutes parts, sont pris d'un même vertige; ils veulent fuir; mais où fuir? De toutes parts la terre vomit des flammes et des démons; mille regards sont fixés sur eux, mille voix les appellent: « Venez! venez, maudits comme nous, venez partager nos joies; le feu est notre élément, le blasphème notre langage! Venez, nous nous divertissons!... » Et la bande infernale recommence un nouveau branle accompagné d'éclats de rire et d'horribles contorsions.

Un monstre surtout, aux ongles de fer, au rire impitoyable, s'attache au roi, le menace, est prêt à le saisir... Tout-à-coup les lueurs et les cris cessent, un bruit lugubre et prolongé, roulant comme celui du tonnerre, gronde en s'affaiblissant; il fait place au silence et à l'obscurité profonde. Berthe est tombée évanouie aux bras de son époux.

Depuis cette nuit d'horreur, les mêmes esprits malfaisans continuèrent d'apparaître dans le château de Vauvert; les habitans des environs désertèrent leurs maisons et conduisant leurs femmes, leurs enfans, leurs bestiaux; traînant ce qu'ils pouvaient de leurs meubles, abandonnant le reste, on les voyait descendre dans la cité, où ils racontaient qu'un monstre vert,

(1) L'église Notre-Dame était autrefois sous l'invocation de Notre-Dame et Saint-Étienne. Robert la fit rebâtir sous le nom de la Vierge seule, et fit faire une petite chapelle pour saint Étienne, où il y avait plusieurs degrés à monter. On la nomma Saint-Étienne-des-Degrés (par corruption *Saint Etienne-des-Grès*);

aux des yeux flamboyans, à la barbe blanche et à la queue de serpent, égorgait les troupeaux, brûlait les cabanes, enlevait les femmes et les filles; et malheur aux hommes qui se trouvaient sur son passage! les uns disparaissaient pour toujours; des autres on retrouvait les corps gisans sur la route, ayant le col tordu, les cheveux et les vêtemens brûlés. Les diits et les redits furent divers et sans nombre. Il n'était bruit, il n'était frayeur que du diable de Vauvert. Si un ami, un parent cessait un jour de se faire voir : *Ah!* disait-on, *il est allé au grand diable de Vauvert.* De tout ceci il advint que les environs du château furent réputés maudits, et fut nommée la route qui y conduisait *ruelle d'Enfer*, dont elle porte encore le nom (1).

Les apparitions et les menaces durèrent encore long-temps. Aussi, dans cet homme triste et sombre qui eût reconnu l'heureux et confiant Robert? Qui eût retrouvé la belle et naïve Berthe dans cette femme pâle, assise tout le jour à la même place, le regard fixe, l'œil éteint?

Ces deux époux, toujours seuls, pourquoi ne se rapprochent-ils plus? Le pouvoir qui les tyrannise aurait-il détruit jusqu'à cette affection si tendre, cette confiance si pure qui les unissait?

Un jour, Berthe, prenant de l'assurance dans le maintien et de la fermeté dans le regard, dit au roi : « Monseigneur, serions-nous si durement punis si nous n'étions coupables ?

— Les méchans peuvent beaucoup par œuvres de magie, répondit tristement le roi; je pense que ce serait grand péché d'accuser le ciel de tant d'injustices et d'horreurs auxquelles nous sommes en proie.

— Le temps s'écoule, reprit la reine, nos maux augmentent et notre constance s'épuise; force nous est de céder.

— Céder! reprit le roi; suis-je donc un père dénaturé et un déloyal époux?....

(1) C'est la rue d'Enfer.

Quel nom vous resterait à vous, Berthe, et à notre fils, si je cédaï?

— Pour moi, je vous quitte de tout, dit-elle avec un sourire triste; quant à notre enfant, comment pourrait-il vivre? quel sang a alimenté sa vie? quels maux n'ont point déchiré les entrailles qui le portent? Ah! retournez, sire roi, au gouvernement de vos états et de vos peuples; laissez Berthe, et permettez du moins que la mort qu'elle pressent dans les douleurs de l'enfantement ne la frappe pas maudite!

Robert crut sentir dans ce discours quelque chose d'amer comme le reproche.

« Expliquez librement votre pensée, lui dit-il, parlez, femme, que voulez-vous? »

— Un prêtre, répondit Berthe, pour me réconcilier avec l'Église.

— Ceux qui voudraient venir vers nous seraient frappés d'anathème, et, vous le savez, Abbon, l'orgueilleux Abbon pourrait seul être appelé; mais il ne viendra, songez-y bien, qu'à la condition de notre séparation en ce monde!... prononcez-la donc vous-même, Berthe! que je ne l'entende pas exiger une seconde fois de la bouche insolente de ce moine; car je puis vous sacrifier mon amour, mais je ne puis exiger que, pour moi, vous supportiez plus long-temps de tels maux.

— En vous quittant, dit Berthe, je fais vœu de me retirer en mon abbaye de Bourgueuil, d'y passer ma vie dans la pénitence de mes fautes, et d'y prier chaque jour pour vous.

— Soit! répondit Robert, si telle est votre volonté; je ne me serai parjuré envers vous. »

Le roi écrivit à Abbon : « L'esprit des femmes est faible, surtout quand les maux du corps se joignent en elles à ceux de l'âme. Berthe craint mort et damnation dans les douleurs de l'enfantement. Elle vous mande de venir la réconforter et la remettre en voie de salut. Faites quérir une miresse et des femmes pour servir la

reine. Cette requête ne doit vous surprendre, puisque votre volonté reule règne sur tout ce qui ne devrait reconnaître que mon autorité ; et vous avez dû, sire abbé, pourvoir d'avance à toutes ces choses, sachant bien que, dans l'occurrence où vous m'avez mis, il me faudrait céder, ou devenir meurtrier de ma femme et de mon enfant. »

Déjà la reine éprouvait les douleurs de l'enfantement. « Ne soyez pas le bourreau de mon âme, disait-elle à son époux ; je vais mourir, je serai damnée ; allez chercher un prêtre ! sauvez-moi ! »

La mort de Berthe eût soustrait Robert à la puissance du moine. Abbon entra... Robert était près de sa femme, s'efforçant de la calmer. Il dut se contenir et céder la place au prêtre ; mais sa dignité outragée, les maux qu'on lui avait infligés pour l'abaisser à la honte et à la soumission, remplissaient son cœur de ressentiment et de haine.

Aux cris déchirans de Berthe, un long silence avait succédé. Robert, qui s'était retiré dans la salle voisine, frissonne sous l'influence d'une crainte nouvelle... la mort aurait-elle brisé des liens infortunés ? Il va entrer... la porte s'ouvre...

Abbon paraît. Il porte un plat d'argent et le présente au roi. N'y voyant qu'un être informe et privé d'existence, les yeux du roi interrogent le moine. « C'est votre fils (1), lui dit Abbon : un monstre devait naître d'une union maudite. »

A ce coup si durement porté, Robert s'indigne ; mais la douleur que devait éprouver Berthe lui fait tout surmonter. « Ma femme !... » s'écrie-t-il en courant vers la chambre de Berthe... Abbon l'arrête.

« Berthe est rentrée au giron de l'Eglise, et ne doit jamais vous revoir. »

(1) Berthe accoucha d'une oie, dit un chroniqueur, et comme on attribue à cette reine la plupart de nos vieux contes, on les appelle *les Contes de ma mère l'oie*.

Robert, indigné, portait vers le prêtre des yeux pleins de courroux, quand, sur le visage du moine, il reconnut le rire sardonique du grand diable de Vauvert. Méprisant l'obstacle qu'il lui opposait, le roi s'élançait vers le lit de Berthe... à son approche elle tressaille, détourne les yeux et se voile le visage. Surpris et affligé, mais le cœur plein d'indulgence pour cette femme qu'il voyait brisée sous de si cruelles douleurs, il s'écria d'une voix attendrie : « Berthe ! ma Berthe !... je suis Robert, votre époux !... »

— Je n'ai plus d'époux, dit-elle ; le salut de mon âme est à ce prix.

— Savez-vous, reprit-il, si vous n'offensez pas le ciel en croyant le servir, et si la force de tenir une telle résolution vous sera donnée !

— J'ai fait serment de me laver à tous prix des souillures de mes fautes !

— Adoncques, reprit-il, cet instant est celui d'une séparation éternelle ! »

Ayant dit, il allait se retirer ; mais, par un dernier retour, il ajouta : « S'il me faut renier le titre d'époux, je suis roi toujours : si de ma puissance ou de ma volonté il est quelque don que je vous puisse octroyer, parlez à cette heure ? »

— Rien ne m'est plus ! fit-elle. Que pourrais-je de vous requérir, sinon pour vous, de retourner en votre palais de la Cité, et me laisser en paix ici jusqu'à ce que, mes forces revenues, je me puisse en aller à Bourgueuil sous la conduite du saint abbé ? »

A ces mots le roi se détourna tristement, et vit que le moine de Fleury avait été témoin de leurs adieux ; il ne se put tenir de répandre son fiel dans un regard, et dit au moine avec un geste de mépris : « Commandez que l'on m'amène un coche (1) ! »

(1) Les chroniqueurs racontent qu'après le départ de Robert, le castel de Vauvert resta hanté par les démons, et inhabité pendant près

La comtesse-reine (titre que Berthe porta dans son abbaye) reprit bientôt

de trois cents ans. On pense que des faux monnayeurs, des voleurs, des assassins, qui fourmillaient dans Paris, s'y étaient ménagé un refuge, et entretenaient ces hurlemens et ces feux qui fournissaient de récits merveilleux l'effrayante renommée de ce castel. Après une longue interruption, les hurlemens et les feux recommencèrent. Vers 1255, saint Louis avait fait venir six religieux de l'ordre de saint Bruno et les plaça au village de Gentilly. Les moines proposèrent de se bâtir un couvent sur les ruines du castel; saint Louis le leur permit. En 1257, la terre en fut bénie, les religieux s'y installèrent, et les démons disparurent. Alors des maisons, des hôtels se groupèrent dans le voisinage. En 1605, Marie de Médicis, femme de Henri IV et mère de Louis XIII, y bâtit un palais mitoyen au couvent; c'est le palais du Luxembourg. En 1793, la révolution ayant dispersé les moines, leur couvent fut abattu, et leur enclos ainsi que leur pépinière agrandirent le jardin du Luxembourg.

ses forces et sa santé, mais aussi ne tarda guère de s'ennuyer de sa vie de moustier, et regretter sa belle cour de France et son tant généreux et débonnaire époux. Sur ces entrefaites Grégoire V étant mort, elle se fit assurer que son successeur donnerait dispense pour leur remariage, et députa vers le roi de France pour lui en donner avis; Robert répondit à ces envoyés « que Berthe elle-même l'avait contraint à cette séparation; que le mal lui en cuisait encore; mais qu'on ne jouait pas deux fois dans la vie à pareil jeu. Saluez-la, avait-il ajouté, comme ma cousine et commère. A Dieu ne plaise que jamais je lui donne cet autre nom qu'elle a voulu quitter! »

Robert épousa depuis Constance, qui le rendit aussi malheureux qu'il eût été heureux avec Berthe!

M^{me} PIET.

Monte-Pincio.

Dans la ville de Rome il est une heure sainte :
Quand l'*Ave Maria*, sonnante dans son enceinte,
Le divin *Angelus* vient sur l'aile du vent,
Et que la cité prie, ainsi qu'un grand couvent,
Les bruits du jour ont fui; l'air est pur et tranquille;
Tous les peintres français reviennent à la ville,
Et, portant sous le bras leur fidèle carton,
Regagnent à pas lents la Trinité du mont;
Et les enfans romains, sur les marches de pierre,
Suspendent un instant le jeu pour la prière;
Et le ciel et la terre, en ce pieux moment,
Ne respirent qu'amour et que recueillement.
Alors l'Italien sent dans son âme ardente
Retentir tout-à-coup ces deux beaux vers du Dante :
« Car la cloche du soir vient émouvoir son cœur,
» En paraissant pleurer le beau jour qui se meurt. »

ANTONI DESCHAMPS.

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Camille, ou le Souterrain, comédia en 3 actes, mêlée de couplets, par Marsollier.

Le jeune Lorédan, noble napolitain, partait pour la France, suivi de Fabio, son valet, lorsque, traversant une forêt, il fit rencontre de voleurs qui emmenaient une jeune et belle dame. Lorédan combattit les voleurs, en tua quelques-uns, fut blessé, sauva la jeune dame, dont il devint subitement amoureux, et lorsque les domestiques, dispersés par la peur, revinrent auprès de leur maîtresse, Lorédan les congédia en disant que leur maîtresse consentait à le suivre; puis il la ramena à Naples. C'est alors qu'il apprit que cette dame était mariée secrètement à un homme qu'elle aimait; qu'elle était mère... Lorédan se repent de son imprudence, s'engage à reconduire cette dame chez elle, lui demande le nom de son époux; elle refuse de le lui dire, et ajoute que, si elle voulait se venger de l'injure que Lorédan lui a faite, il ne tiendrait qu'à elle; mais, reconnaissante de ce qu'il lui a sauvé la vie, elle lui promet, au contraire, de ne jamais le nommer à son époux. Lorédan rend la liberté à la jeune dame, dont il ne sait que le petit nom, *Camille*, et, d'après les menaces qu'elle lui a faites de se venger si elle le voulait, il la suppose femme de quelque grand seigneur, peut-être du comte Alberti, son oncle, que l'on dit marié secrètement. Mais, sans d'autres informations, le jeune homme est parti pour la France.

Sept ans se sont écoulés; Lorédan revenait à Naples, pensant quelquefois qu'il allait y retrouver cette Camille heureuse et adorée, lorsqu'un orage le force, lui et Fabio, de chercher un abri dans un château en ruines. Il est reçu par un jardinier,

Marcelin, qui doit se marier le lendemain avec la gentille Laurette. Marcelin prévient Lorédan qu'une dame habitait ce château, qu'elle y est morte il y a un an; que le maître de ce château est arrivé depuis huit jours, aussitôt après la mort de son majordome; que ce maître est un homme bizarre, qui ne veut recevoir aucun étranger, ne répond que par signes: *oui* ou *non*, et ne parle que par le son d'une cloche.

La curiosité de Lorédan est fortement excitée, la vôtre aussi, sans doute, mesdemoiselles, et je m'empresse de la satisfaire.

La jeune dame sauvée par Lorédan était en effet sa tante, la comtesse Alberti. Ses gens, de retour auprès de leur maître, lui ayant répété que la comtesse avait consenti à suivre son libérateur, et lorsqu'elle revint chez son époux il l'accusa d'avoir voulu l'abandonner; elle eut beau jurer qu'elle était innocente, il ne voulut la croire que si elle nommait le coupable. Camille refusa, car en nommant Lorédan, que le comte aimait comme un fils, elle eût causé la mort de celui à qui elle devait la vie. Excité par sa fureur jalouse, le comte emmena sa femme dans un château en ruines qu'il possédait à vingt lieues de Naples; il lui enleva son fils, la laissa six ans sous la garde de son majordome, la fit passer pour morte, et, depuis un an, la tenait enfermée dans un souterrain, lorsque, le majordome étant mort, le comte était venu habiter le château avec son jeune fils, Adolphe, dans l'espoir d'obtenir le nom de son imprudent ravisseur, de se venger sur lui et de pardonner à Camille.

Lorsque la noce de Marcelin et de Laurette, qui a eu lieu dans la seule pièce un peu solide du château, s'est retirée, le comte y arrive, tenant une lanterne sourde, et deux pistolets passés dans sa ceinture, pour se faire raison de qui voudrait pénétrer son secret; il les dépose sur une table, va fermer les portes, pousse un ressort... un grand tableau glisse sur la muraille, découvre une porte; derrière cette

porte est une grille en fer à travers laquelle on aperçoit un escalier qui descend... le comte pousse un petit guichet; par cette ouverture il tire une corbeille couverte de linge... Camille n'a pas mangé depuis vingt-quatre heures! elle veut se laisser mourir de faim... Le comte, qui adore sa femme, est au désespoir. Il l'appelle : « Camille ! » Elle monte lentement : sa figure est pâle, mais résignée. Elle demande des nouvelles de son fils, dont depuis un an elle n'a pas entendu parler. « Il te pleure, répond le comte, il te croit morte... mais écoute. Je cours aux pieds du roi, j'avoue mes torts, ma jalousie; je rejette tout sur moi, je déclare à ta famille, à l'univers que tu vis, que tu es innocente... mais du moins que je puisse punir le traître qui, par son audace ou ton imprudence (je veux l'ignorer à jamais) a causé tes maux et les miens... Nomme-le! qu'il meure!... et qu'il emporte dans la tombe le secret de ta faute et de sa témérité. — Si tu te fie à la promesse que je t'ai faite d'être digne de toi, que t'importe le nom de cet audacieux jeune homme? Trompé dans ses espérances, mérite-t-il ton courroux? — Tu l'excuses! — Non, mais je lui pardonne. Tu lui sacrifies ton époux, ton fils... » Camille n'y résiste plus. « Fais-moi venir mon fils, dit-elle. — Prends garde! avant de lui apprendre que tu es sa mère, j'exige que tu nommes le coupable... — Fais-moi voir mon fils! — Le demander... c'est promettre! — Ah! fais-moi donc voir mon fils! » s'écrie la pauvre mère. Le comte, espérant que ce jour va les rendre tous au bonheur, enferme encore sa femme et s'éloigne.

Restée seule, Camille réfléchit à ce que son époux exige. « Ah! s'il savait, dit-elle, que celui dont il menace les jours est ce neveu chéri, ce Lorédan qu'il a toujours traité avec tant de bonté!... Je connais Alberti... il le tuerait... Non! je veux voir mon enfant, l'embrasser et mourir. »

Le comte l'amène, détache le bandeau

qui lui couvre les yeux. L'enfant regarde avec curiosité les lieux où il se trouve, aperçoit Camille et s'écrie : « Une femme ici!... Sa pâleur, sa tristesse, ses habits grossiers!... — Elle est privée de sa liberté, répond Alberti; c'est une punition sévère, mais légitime... — Comme ses traits, comme ses yeux sont doux!... Ah! papa, l'on vous a trompé... cette femme ne peut être coupable! — Je vous remercie, lui dit Camille, retenant avec peine son émotion. — Elle soupire! reprend Adolphe ému à son tour, elle pleure! Ah! mon papa, permettez-moi de lui baiser la main! Le voulez-vous bien, madame? — Oh! oui! oui! s'écrie Camille lui ouvrant ses bras; oui, mon... mon enfant!... je ne peux vous donner un autre nom. » Tous deux s'embrassent avec tendresse. « Et ce nom-là est bien doux, madame, lui dit Adolphe. Oh! mon papa, ajoute-t-il en se tournant vers le comte, si vous saviez comme elle m'a embrassé! cela m'a fait venir les larmes aux yeux. — Croyez, mon enfant, reprend Camille, que je suis digne de votre tendresse, que mon cœur est aussi pur que le vôtre. — Et quel mal a-t-on osé vous faire? — Je ne vois plus mon mari ni mon fils. — A qui faut-il s'adresser, madame, pour obtenir votre pardon? — Il dépend d'elle, répond Alberti. — Ah! demandez-le donc! s'écrie Adolphe. — Je serais coupable. — Qu'importe! on vous rendra votre fils. — Aujourd'hui même, qu'elle nomme... dit le comte, et tout est pardonné. — Ah! ce serait le plus beau moment de ma vie!... — Madame, vous ne dites rien? — Que je souffre, mon Dieu! murmure la pauvre mère. — Ma... ma bonne amie, je vous aimerais tant! — Mon fils! tu l'emportes! — Elle t'a nommé, embrasse ta mère, s'écrie Alberti; elle va tout révéler... »

Camille hésitait encore... en ce moment on entend au dehors un grand bruit; Marcelin, à travers une des portes, prévient son maître que des gens armés sont à la porte du château, qui de-

mandent à entrer ; que de plus un étranger, nommé Lorédan, est venu chercher l'hospitalité à cause de l'orage. « Mon neveu ! s'écrie Alberti ; c'est le ciel qui me l'envoie en ce jour de bonheur... Camille ! nomme le coupable ? — Je ne le nommerai pas, répond froidement Camille. — Monseigneur, continue Marcelin, il y a un ordre du roi : on parle d'un crime. — Qu'on arme tous mes gens ! répond Alberti éfrayé. Camille ! lui dit-il, rentrez dans votre souterrain ; toi, Adolphe, suis-moi ! — Je ne quitterai pas maman ! — Fils ingrat, femme perfide ! » s'écrie Alberti furieux et voulant en vain arracher Adolphe des bras de sa mère. Un grand bruit se fait entendre à la porte opposée à celle derrière laquelle se trouve Marcelin. C'est Lorédan qui, de son côté, crie : « Mon oncle ! ouvrez ! » Le comte, hors de lui, rejette sa femme et son fils dans le souterrain, ferme la grille, repousse le tableau, et va ouvrir à Lorédan. « Ah ! mon oncle, s'écrie le jeune homme, dans quel moment puis-je vous embrasser ! Un ordre du roi... si vous êtes coupable, fuyez !... si vous êtes innocent, venez vous justifier. — Me justifier ! de quoi ? — Ces gens parlent d'un mariage secret, d'une femme nommée... — Camille ! s'écrie le comte, de plus en plus troublé. — Dieu ! se dit Lorédan, si c'était... — Continue, reprend le comte. — Sa mort subite cachée à ses parens... un enfant disparu... une famille entière vous accuse... Venez à Naples ; trois jours suffiront... — Trois jours !... pas un seul ! La malheureuse !.. la faim... la mort... Écoute, Lorédan, écoute... ma tête se perd !.. les gardes... l'ordre du roi... Rends-moi un service. — Ordonnez ! — Sache donc qu'ici, dans un souterrain, une victime de ma jalousie, de ma vengeance... — Ah ! mon Dieu ! se dit Lorédan, c'est elle ! — Ne cherche point à la connaître... que des secours portés par toi seul... promptement... Depuis vingt-quatre heures l'infortunée... un être plus faible encore... qui m'est bien cher... Ne

leur parle pas... ouvre la grille, et sur les marches... Voilà la clef, prends... et redouble d'attention... c'est sous cette salle... » Il allait expliquer le mécanisme du tableau... les gardes entrent, s'emparent du comte et l'emmènent sans qu'il ait pu parler à Lorédan.

Les domestiques, croyant leur maître coupable d'un crime, veulent fuir ; mais Lorédan, qui ne sait plus que faire de sa clef, les arrête ; il leur dit qu'une femme, un enfant expirent peut-être dans un des souterrains du château. Tous les appellent, prêtent l'oreille... rien ! Ils recommencent leurs cris... toujours rien ! Alors ils s'arment de flambeaux, d'instrumens pour démolir, et, guidés par Lorédan, ils vont chercher un passage qui puisse les conduire au souterrain.

Laissons-les chercher, et revenons à Camille. Elle est assise dans un fauteuil ; Adolphe, couché par terre, dort la tête appuyée sur les genoux de sa mère. La nuit entière s'est écoulée sans que l'on ait apporté les provisions. Elle a bien cru entendre des cris éloignés... mais ses forces épuisées l'ont empêchée d'y répondre.... Alors elle passe en revue tous les malheurs qui peuvent la laisser ensevelie dans cet horrible tombeau pour y expirer de douleur... de faim.... Et cet enfant !... si elle était seule au moins !... La lampe qui va s'éteindre lui annonce que bien des heures se sont écoulées depuis qu'ils sont enfermés tous les deux !... A cette idée, un frisson parcourt tous ses membres.

Son fils se réveille. Le pauvre petit regarde avec effroi autour du souterrain : « Le jour ne paraît donc jamais ici, maman ? lui dit-il. — Jamais ! » Il s'approche de l'escalier : « Tu disais qu'on venait de temps en temps t'apporter... — Rien n'a paru, répond la pauvre mère. — Ah ! ce n'est pas que j'aie faim ; rassure-toi, s'empresse d'ajouter Adolphe. Et puis papa ne nous laissera pas ici toujours... — Il ne t'y laissera pas, toi. — Mais pourquoi n'as-tu pas

consenti à ce qu'il exigeait? — Mon amour pour ton père et pour toi allait l'emporter.... lorsqu'un nom prononcé m'a empêchée de violer mon serment.— O maman! pourquoi l'as-tu donc fait? — Pour sauver celui qui m'avait sauvé la vie. — En ce cas mourons plutôt que de le découvrir. — Tu ne me blâmes plus?... — Je t'admire! »

Mais le pauvre enfant commence à souffrir les tourmens de la faim, de la soif.... Il les cache à sa mère, qu'il encourage et console.... Il est glacé par l'humidité de la nuit... sa mère le voit pâlir; elle lui réchauffe les mains avec son haleine : « Ne te désole pas maman, lui dit-il d'une voix faible; j'ai encore... de... la force.... » Il s'évanouit. Camille priaît Dieu pour son fils.... une lueur paraît... ce sont les flambeaux des hommes qui la cherchent et passent auprès des soupiraux du souterrain.... La lueur disparaît.... En ce moment la lampe suspendue à la voûte s'éteint. Camille, au comble de l'horreur et du désespoir, appelle : « Alberti! Lorédan! au secours!... » Pas de réponse!... La mère et son enfant se tenaient serrés dans les bras l'un de l'autre au milieu d'un silence de mort... Lorsque des coups se font entendre, puis le nom de « Camille! Camille! » répété dans l'éloignement.... Le bruit cesse... bientôt il se rapproche : « Camille! Camille!... — Me voici! me voici! » répond-elle, rassemblant toutes ses forces pour porter son fils du côté où les coups se font entendre... Des pierres se détachent : un des soupiraux du souterrain s'écroule... et tandis que les travailleurs, joyeux d'avoir réussi, s'arrêtent sur les décombres, Lorédan s'élançe et vient tomber aux pieds de Camille, qu'il a reconnue pour la jeune dame à laquelle il a sauvé la vie. « Vous!... l'épouse d'Alberti! s'écrie-t-il avec douleur... Je comprends tout maintenant. — Oui, répond Camille, vous êtes mon libérateur et la cause de tous mes maux. — Ah! ma vie pour les réparer! »

Il apprend à Camille que son époux est accusé de l'avoir tuée; elle veut courir à

Naples afin de le disculper... Il arrive : la crainte que Lorédan ne pût trouver l'entrée du souterrain lui a fait tout avouer. Ses gardes l'ont ramené près de sa femme, de son fils, qu'il ne veut plus quitter. « Votre mari vous accuse, madame, dit l'exempt à la comtesse, il vous a punie... mais si vous êtes innocente, je deviens moi-même son accusateur.—Si je suis innocente!... répète Camille, mon mari...?— Mérite la rigueur des lois.—Ah! je suis coupable, » répond-elle en tombant évanouie.

Pour cette fois, c'est le comte Alberti qui défend sa femme. « Celle qui a pu s'immoler pour être fidèle à son serment, dit-il avec chaleur, doit être crue quand elle assure qu'elle n'est pas coupable. » Il lui demande pardon à genoux. Lorédan souffre, il s'accuse. « C'est sur moi seul que doit tomber la sévérité des lois, mon oncle, dit-il; c'est moi qui ai causé vos malheurs. J'ignorais vos liens... — Papa! se hâte de dire Adolphe, il a sauvé la vie à maman. — Et ce service efface tous tes torts, » répond Alberti, tendant sa main à Lorédan.

Tous partent pour Naples, afin d'expliquer au roi la conduite d'Alberti; mais avant de quitter les lieux où elle a versé tant de larmes, Camille remercie Dieu de lui avoir rendu à la fois son honneur, son époux et son fils.

Cette pièce fut représentée, pour la première fois en 1789, mesdemoiselles; elle vint d'être reprise, et j'ai voulu vous faire assister à un spectacle où avaient assisté vos grand'mères.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

—
Tu t'es sans doute aperçue déjà, ma chère, des nombreux privilèges que t'accorde le titre de jeune fille; convenons donc toutes les deux qu'il n'y a rien de si aimable, de si doux, de si noble, que ce mot : *demoiselle* ! Je défie de le prononcer

sans que la bouche ne soit folle, et d'y joindre les épithètes mauvaises sans que cela ne jure; au contraire, toutes les bonnes lui siéent à ravir; en effet, on n'a jamais dit : une laide, une gauche, une méchante, une bête demoiselle; cela ne va pas du tout... au lieu qu'une belle, une gracieuse, une bonne, une spirituelle demoiselle, tu vois que cela va tout seul... Et puis, les gens bien élevés semblent nous vénérer comme quelque chose de saint; ils craignent de froisser notre robe, de blesser nos yeux, de choquer nos oreilles... Aussi nous devons fuir les gens qui n'agissent pas ainsi, outragent notre modestie par de fausses louanges, et cherchent à nous faire rougir... Mais nous devons être reconnaissantes envers ceux qui nous donnent des conseils pour notre éducation, pour notre instruction, pour notre bonheur; envers ceux qui voudraient nous savoir parfaites en tout... Et si nous ne le sommes pas... c'est bien notre faute! Ne voilà-t-il pas que de l'Afrique M. Galtier nous écrit pour nous prier de ne pas suivre cette nouvelle orthographe que quelques grammairiens veulent introduire en supprimant la lettre T dans le pluriel des substantifs terminés en *ant* et *ent*; par exemple, d'écrire les *ensans* au lieu des *enfants*, etc., les *protestans*, au lieu des *protestants*, etc., tandis que l'on conserve les T dans les *dents*, les *gants*... ce qui n'est pas conséquent du tout. M. le professeur du collège d'Alger se récrie aussi contre ceux qui écrivent *sesant* pour *faisant*. Est-ce, dit-il, parce que l'on prononce *se*? mais *faisan* (oiseau) se prononce *fé*! D'après ce système, il faudrait alors écrire *bienfesant*, *malfesant*, au lieu de *bienfaisant*, *malfaisant*; mais il resterait toujours *bienfaiteur*, *malfaiteur* que l'on ne pourrait changer, ce qui ferait une exception ajoutée à tant d'autres! En fait de prononciation, ajoute M. Galtier, c'est l'usage et l'oreille que l'on doit consulter, bien plus que la phonétique matérielle des mots. En fait

d'orthographe, c'est à l'étymologie qu'il faut avoir égard plutôt qu'à la prononciation... il nous engage d'ailleurs, à suivre l'orthographe prescrite par l'Académie. Il est vrai que dans une lettre nous pouvons écrire comme nous le voulons; mais les imprimeurs n'ont pas tous la même orthographe... J'ai assez de peine à obtenir qu'on me laisse au *lys son y*? et je regrette bien d'autres changemens dans l'orthographe de nos grands-pères; par exemple, pour l'œil, pour l'oreille, pour la pensée, j'aimerais toujours mieux : *lys*, *âme*, *poésie*, que *lis*, *ame*, *poésie*... N'est-ce pas que ces trois mots qui expriment de si belles choses se trouvent ainsi défigurés?

Mais quittons

La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois, dit, je crois, *Philaminte* dans les *Femmes savantes*; et comme nous ne le sommes pas (savantes), revenons à notre planche IX.

Ces sept petits dessins servent à composer un *Semainier Renaissance* que je vais t'expliquer :

Achète d'abord, chez ton papetier, sept cartes de Bristol, à 25 centimes chaque, sur le modèle n° 7. — Une feuille de carton de 20 centimes. — Une demi-feuille de papier satiné, gros bleu, 10 centimes. — 40 centimètres de ruban de satin gros bleu, large d'un centimètre. — 12 centimètres de gros-de-Naples pareil au ruban.

Tu peux dessiner ces petits sujets sur les cartes de Bristol, ou bien les calquer sur du papier et les coller sur ces cartes, ou bien encore les détacher de cette planche et les coller sur ces cartes.

Cela fait, place ces cartes à plat sur une table, et de manière à ce que la bordure du bas de chaque carte soit recouverte par la bordure du haut de la carte qui la suit; prends mesure de la longueur et de la largeur de ces 7 cartes ainsi placées (à peu près 35 centimètres de long sur 9 de large); sur cette mesure, coupe un morceau de la feuille de carton, qui doit

se trouver recouvert par les cartes. Taille sur ce carton le gros-de-Naples que tu laisses, tout autour, dépasser d'un centimètre; fais fondre de la gomme dans de l'eau chaude, trempe-y un pinceau, enduis de gomme le tour de ce carton, ce sera l'envers; place le gros-de-Naples sur l'endroit du carton, et rabats sur l'envers le centimètre qui dépasse. Lorsque la gomme est sèche, place sur l'une des extrémités de ce carton, du côté du gros-de-Naples, la carte de Bristol n° 1 (*lundi*), avec une aiguille enfilée de cordonnet pareil au gros-de-Naples; tu la couds sur le carton, en faisant des points arrière dans les ronds de la première ligne de la bordure du bas de cette carte. Place la carte de Bristol n° 2 (*mardi*) de manière à ce que la bordure du haut couvre la bordure du bas de la carte n° 1; continue ainsi jusqu'à la carte de Bristol n° 7 (*dimanche*). Prends le ruban de satin, forme-en une boucle dont tu couds les deux bouts, dans le haut, sur l'envers du *semainier*; forme une rosette avec ce même ruban; couds cette rosette sur le milieu de cette boucle. Prends la feuille de papier gros bleu, enduis-la de gomme, colle-la sur le carton qui forme le dessous du *semainier*.

Le n° 8 est ce *Semainier Renaissance*. Si tu fais tout ce qu'il t'indique, tu auras bien employé tes journées.

Le n° 9 jusqu'au n° 17, ce sont des couronnes de : Duc et pair, — Pair, — Duc, — Marquis, — Comte, — Vicomte, — Baron, — Magistrat, — Chevalier; ces couronnes se brodent au plumetis, ou au passé, avec du fil d'Écosse, au coin des mouchoirs, au-dessus des lettres initiales.

Le n° 18 jusqu'au n° 26, ce sont ces mêmes couronnes; celles-ci se peignent en tête des papiers à lettre.

Il te faut un pinceau fin — de l'encre de Chine — un crayon de mine de plomb pour dessiner les contours de ces couronnes — de l'or à 75 cent. la coquille; il se délaye avec le doigt dans un peu

d'eau : on peut imiter l'or avec de la gomme gutte, ombrée de jaune indien, et faire les contours en sienne brûlée — pour le *velours rouge*, et pour la *doublure des couronnes* on prend du minium rouge-de-Saturne, ou du vermillon que l'on ombre de laque carminée, ou de carmin; — le *saphir* se fait en cobalt ombré de bleu-de-Prusse et d'indigo : le point lumineux réservé sur le papier doit être rehaussé d'une pointe de blanc; — l'*émeraude* se fait en cendre verte, ombrée d'indigo; le point lumineux de même; — le *rubis*, en minium ombré de carmin — pour les *perles blanches*, le papier réservé doit être ombré de gris et de cobalt, sans gomme gutte, et du bleu pour les faire tourner en transparence — pour l'*hermine*, le blanc du papier réservé doit être ombré de gomme gutte, de cobalt et d'encre-de-Chine; — les *queues d'hermine* doivent être en encre de Chine pure, très-épaisse. Ces couleurs, en pastilles fort gommées, se délayent avec un peu d'eau.

Les mêmes procédés s'emploient pour peindre les écusons, si tu en plaçais au-dessous des couronnes, au lieu des lettres initiales.

Le n° 18 se peint ainsi : Le bandeau et les fleurons en or, la toque en velours rouge, ainsi que la doublure de la couronne; les pierreries, émeraude et saphir.

Le n° 19 : le bandeau en or, la toque et la doublure en rouge; les pierreries, émeraude et saphir.

Le n° 20 : le bandeau et les fleurons en or, la doublure en rouge; les pierreries, rubis et émeraude.

Le n° 21 : le bandeau et les fleurons en or, la doublure rouge; les trois perles réunies, ainsi qu'il est indiqué plus haut; les pierreries, émeraude et rubis.

Le n° 22 : le bandeau et les supports en or, la doublure rouge; les 9 perles comme les précédentes; les pierreries, saphir et rubis.

Le n° 23 : le bandeau, les supports, la

doublure et les cinq perles comme les précédens.

Le n° 24 : le bandeau , les perles qui le traversent et la doublure, comme les précédens ; les pierreries, saphir et rubis.

Le n° 25 : la toque et la doublure de velours noir, la toque cerclée d'hermine.

Le n° 26 : la toque et la doublure de velours noir, le bandeau d'hermine, l'aigrette, blanche, surmontée de trois plumes pareilles, le tout attaché à la toque par une agrafe de pierreries. Cette couronne date de Napoléon, lors de la création de la Légion-d'Honneur.

Le n° 27 : c'est l'alphabet gothique dont on place deux lettres sous chaque couronne. On l'us fait entièrement en or, ou bien on emploie les couleurs qui servent pour les pierreries ; elles se font aussi de deux couleurs et se nomment, *coupées*. La moitié, à partir du haut, se fait en bleu, je suppose, et l'autre moitié, à partir du milieu jusqu'au bas, se fait en violet. Ces conseils m'ont été donnés par M^{lle} Esther Maulnoir.

Les n°s 28 et 29 sont des entre-deux qui servent à monter des chemisettes, à orner des fichus, à séparer les bandes de mousseline froncées qui forment les canezous. Dessinés sur belle mousseline, ils coûtent .. cent. le mètre, au coin de la place Vendôme.

Maman, qui vient de lire ma lettre, me charge de te dire de ne pas t'enthousiasmer de ton titre de *demoiselle* au point de vouloir le garder; que ce titre n'est convenable que jusqu'à vingt-cinq ans; que, cependant, passé cet âge on doit être mariée; que si on ne l'est pas, la politesse veut que l'on donne à une demoiselle le titre de *dame*, que ce ne sera pas le mot *demoiselle* qui aura changé... ce sera nous. Mais d'ici là, ma chère, il aura passé de l'eau sous le pont!... donc, en attendant nos vingt-cinq ans....

Adieu, mademoiselle!

J. J.

Ephéméride.

RELIGION.

21 septembre. — *Fête des Trompettes ou du premier Jour de l'an chez les Juifs.*

Cette solennité se célébrait chez les Juifs anciens le premier jour du septième mois de l'année sainte, qui était le premier de l'année civile. Ce mois s'appelait *Tizri*, et répondait à la lune de septembre. On annonçait le premier jour de l'année au bruit des trompettes; toute œuvre servile était défendue: on offrait, au nom de la nation, un holocauste composé d'un veau, de deux béliers, et de sept agneaux de l'année; on joignait à ces offrandes de la farine et du vin. L'Écriture n'enseigne pas l'origine de cette fête. L'historien Théodoret pense qu'elle fut instituée pour rappeler le tonnerre qui se fit entendre sur le mont Sinai quand Dieu y donna la loi. Les rabbins veulent que ce soit en mémoire de la délivrance d'Isaac, à la place duquel Abraham immola un bélier. Chez les Juifs modernes, la célébration de cette fête s'est maintenue avec des formes que le temps a modifiées, et qui varient suivant les pays.

Mosaïque.

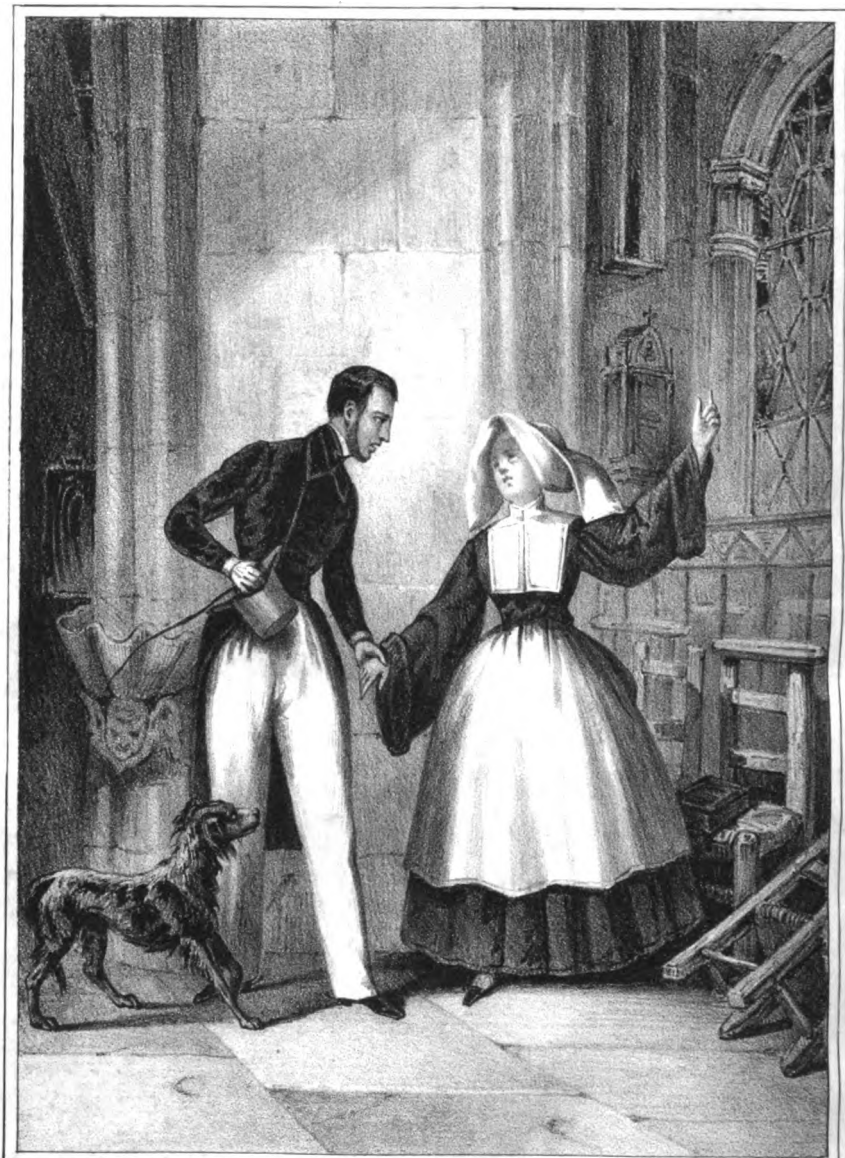
L'enthousiasme est l'encens de la terre vers le ciel : il les réunit l'un à l'autre.

La hauteur et la fermeté de la pensée tiennent toujours par des liens secrets à la pureté de la morale.

L'éducation du monde déprave les êtres légers et perfectionne ceux qui réfléchissent.

M^{me} DE STAEL.

L'Ange du D votement.



3^{me} des Demoiselles. 9^e année. 9^e N^o

Imp. Lemercier, Bernard et C^{ie}

« Je t'offrirai Dieu pour vous »

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Le Blason.

Deuxième article.

ORIGINE DES FIGURES.

Les armoiries étant devenues dès les premières croisades une marque d'honneur et une preuve de noblesse, ce fut une nécessité pour tous les possesseurs de fiefs, même pour ceux qu'une quenouille attachée à la porte de leur manoir n'avait pu déterminer à prendre la croix, de faire peindre sur leur bouclier ou broder sur leur cote-d'armes quelques symboles qui devaient en même temps les mettre au niveau des croisés et les séparer des roturiers. Sans cela il se serait peut-être établi au milieu de la milice féodale une sorte de noblesse choisie, une espèce d'aristocratie, qui n'aurait pas manqué, à l'aide de sa gloire et de l'appui du clergé, de peser sur les autres nobles, et de les retenir dans une infériorité relative ; mais la vanité et peut-être aussi l'instinct du danger les sauvèrent. Ce dut être d'abord un grand sujet d'indigna-

IX.

tion pour les héros de la première croisade, que ces gentilshommes qui osaient arborer les symboles de la guerre sainte sans être jamais sortis des bornes de leur seigneurie. Mais vous le savez, mesdemoiselles, les compagnons de Godefroy de Bouillon étaient revenus bien peu nombreux en Europe, et leur indignation dut tonner vainement au milieu de l'immense foule de ceux qu'ils appelaient les voleurs de leur gloire ; si bien qu'en peu de temps toutes les familles nobles eurent leurs armoiries, et qu'on s'inquiéta fort peu de savoir si quelqu'une les avait adoptées ou non à l'occasion des croisades.

Cependant, sous Louis VII, les armoiries ne furent encore d'usage qu'à la guerre. Elles étaient d'abord sur les habits : quand ils étaient d'or et d'argent, les figures étaient travaillées avec l'étoffe, et quand ils étaient de peaux, on formait les figures en les découpant. C'est pour cela qu'il est de règle en blason de ne jamais mettre couleur sur couleur, métal sur métal. Par exemple, on ne rencontre jamais des armes qu'il faudrait blasonner ainsi : d'azur à la croix de gueules, mais d'azur à la croix d'argent ou d'autre métal.

ARMES PARLANTES.

Dans le moment de confusion où l'art héraldique se trouvait à l'état de formation, et où la volonté du souverain n'intervenait

19

pas encore dans la désignation des armoiries, le hasard et le caprice présidaient le plus souvent à leur choix. Il est à remarquer que les armes les plus anciennes sont formées des images qui avaient quelques rapports, rapprochés ou éloignés, avec le nom de celui qui les porte. Ce sont le plus souvent de froides allusions, d'insipides jeux de mots; et cela devait être chez le peuple enfant du moyen âge. Tout ce qui dans la nature ou dans les arts pouvait donner matière à une équivoque était mis à contribution. Ces sortes d'armes sont appelées *armes parlantes*, parce qu'elles disent, pour ainsi dire, le nom de la famille qui les a adoptées. Plus tard les anoblis suivirent quelquefois cet exemple, mais rarement, parce qu'ils étaient assez curieux de faire disparaître toute trace de leur nom roturier. La famille Luna d'Espagne portait un croissant; toutes celles qui en France avaient le nom de La Rochelle, avaient des rochers dans leurs armoiries. Il faudrait des volumes entiers pour recueillir celles des maisons qui portent des armes et des plantes par allusion à leur nom. Les Duchêne, du Laurent, du Cormier, Sapin, Guéna, Rousselet, portaient des *chênes*, des *lauriers*, des *cormiers*, des *sapins*, des *genêts*, des *poiriers de rousselet*. Les Pommeireul portaient d'azur au chevron d'or, accompagné de trois *pommes* de même.

Le règne animal ne fournissait pas moins d'armes parlantes que le règne végétal. Les Gruel, en Dauphiné, portaient de gueules à trois *grues* d'argent; les Chaponi avaient des *coqs*; les Sarrazin, les Turco, les Moreau, des *Turcs*, des *Maures*; les Legendre, trois têtes de filles échelonnées, par allusion au proverbe : *Qui a des filles aura des gondres*; les Malemain trois *maines gauches*. Le célèbre et malheureux Fouquet, surintendant des finances sous Louis XIV, l'homme au masque de fer, si l'on en croit quelques auteurs, avait pris pour armes un écureuil grimpant sur les branches d'un arbre, par allusion à son

nom, qui, en vieux langage, signifie *écureuil*, avec cette devise, qui ne contribua pas peu à ses malheurs : *Où ne monterai-je pas?*

Après le monde réel vient le monde imaginaire. Les Drac portaient un *dragon*; les Malin, un *diable* de sable, parce que autrefois on appelait le diable, le *malin*; les Santeuil, famille d'un fameux chanoine de Saint-Victor, avaient une tête d'Argus à cent yeux.

Après les œuvres de la nature ou de l'imagination, viennent celles de la main de l'homme. On trouve sur des écus des bâtimens entiers ou des parties de bâtiment, lorsqu'un rapport entre leur nom et celui des nobles peut donner occasion à des armes parlantes. Tous les seigneurs du nom de la Tour ont des *tours* dans leurs armoiries; les Castellane, les Châteaupers, ont des *forteresses*; les Morat, des *murailles*.

DES DIVISES OU FIGURES FORMÉES DE
SIMPLES TRAITS.

L'usage de broder les armoiries sur les bannières et sur les cottes d'armes a introduit dans le blason la plupart des figures de partition, parce qu'on se couvrait alors d'habits bigarrés de bandes de diverses couleurs. Ces sortes d'habits se nommaient *divises*, parce qu'ils étaient composés de plusieurs pièces divisées et cousues ensemble. Avant la révolution française, les consuls de plusieurs villes du midi portaient encore de ces vêtemens à bandes rouges et noires, ou autres couleurs tranchées, rangées symétriquement. Au reste, il est à remarquer que les peuples à demi civilisés préfèrent les couleurs bigarrées et voyantes. Le tartan écossais se retrouve chez les anciens Gaulois, et les Francs du moyen âge semblent avoir hérité de ce goût de leurs devanciers sur le sol de la France. Une infinité de familles des plus nobles et des plus anciennes ont pris de ces armoiries de partitions. On transporta sur ses étendards, et ensuite sur son écu,

les couleurs qu'on affectionnait le plus, et on les rangeait presque toujours dans le même ordre où elles étaient sur le vêtement dont on était couvert dans telle ou telle circonstance glorieuse.

Une des plus illustres familles des Pays-Bas, la maison de Ligne, porte d'or à la bande de gueules;

La maison de La rochefoucauld porte burellé d'argent et d'azur, à trois chevrons de gueules;

Celle de Quélen, burellé d'argent, et de gueules;

Et celle de Rantzan, dont était le fameux maréchal de ce nom, portait parti de gueules et d'argent.

ARMES SYMBOLIQUES.

Passons maintenant à la troisième et dernière espèce d'*armoiries*. Ce sont celles que l'on nomme *symboliques*, et plus justement encore honorifiques, parce que, outre qu'elles servent à distinguer les familles et à marquer leur noblesse, comme toutes les autres armoiries, elles servent encore à rappeler le souvenir de quelque événement ou de quelque action glorieuse. Ce sont celles-là presque toujours que choisissent ou que reçoivent du souverain ceux qu'un exploit éclatant ou un service éminent rendu à leur prince élevait à la qualité des gentilshommes. Entre mille exemples que je pourrais citer, en voici un que je trouve consigné dans une lettre dont l'origine et le contenu seront peut-être de nature à exciter votre curiosité.

Lorsque les Français, à la suite des guerres de la révolution, transportèrent de Bruxelles à Paris les documens qui pouvaient avoir rapport à l'histoire de nos provinces du nord, réunies autrefois, comme vous le savez, aux Pays-Bas, il se trouva parmi une foule d'autres manuscrits l'histoire originale d'une noble famille de Flandre, à laquelle était jointe la lettre dont je viens de parler. En voici la traduction, qu'a bien voulu nous com-

munique un homme savant dans les vieilles langues du moyen âge. On voit des les premiers mots qu'elle fut écrite à un marchand de Bruges, par son fils, jeune homme qui a fait partie de la quatrième croisade.

« Mon père,

» Je vous écris du pays lointain nommé la Grèce, et de la ville qui a nom Constantinople, et je puis enfin vous dire pourquoi j'ai quitté notre bonne Flandre sans prendre congé de vous. Vous avez sans doute souvenance d'un seigneur comte de Caasbek, qui maintes fois vint en notre boutique acheter des draps et des étoffes. Or vous devez vous rappeler aussi que ce seigneur avait une fille bien belle, laquelle, pour le malheur de ma vie, j'aimai éperdument. Un jour que j'allai de votre part au manoir dudit seigneur, il advint qu'il était absent pour guerroyer contre un baron son ennemi, et que sa femme reçut de moi votre message. A la vue des lieux où demeurait la dame de mes pensées, mon cœur défaillit, et je tombai sans mouvement sur le banc du parloir. La dame de Caasbek, émue de pitié, commanda à ses hommes de me porter doucement dans un lit où l'esprit me revint. Pour lors, elle me demanda avec instance la cause de cette faiblesse qui m'était arrivée, et je lui avouai tout avec confusion et larmes. « Pauvre petit, me dit-elle, tu n'es ni noble ni chevalier, c'est pourquoi tu ne peux obtenir pour femme la fille d'un seigneur comte. Va, cours par le monde, et quand, à force d'aventures et d'exploits, tu auras conquis un écu armorié et de bonnes terres, reviens, et je présenterai ta requête à ma fille et à monseigneur mon époux. »

» Je la crus, mon père; je sortis de votre maison sans vous avertir, et je quittai la ville de Bruges.

» Or c'était dans le temps que s'éleva ce saint homme nommé Foulques, de Neuilly,

pas encore dans la désignation des armoiries, le hasard et le caprice présidaient le plus souvent à leur choix. Il est à remarquer que les armes les plus anciennes sont formées des images qui avaient quelques rapports, rapprochés ou éloignés, avec le nom de celui qui les porte. Ce sont le plus souvent de froides allusions, d'insipides jeux de mots; et cela devait être chez le peuple enfant du moyen âge. Tout ce qui dans la nature ou dans les arts pouvait donner matière à une équivoque était mis à contribution. Ces sortes d'armes sont appelées *armes parlantes*, parce qu'elles disent, pour ainsi dire, le nom de la famille qui les a adoptées. Plus tard les anoblis suivirent quelquefois cet exemple, mais rarement, parce qu'ils étaient assez curieux de faire disparaître toute trace de leur nom roturier. La famille Luna d'Espagne portait un croissant; toutes celles qui en France avaient le nom de La Roché, avaient des rochers dans leurs armoiries. Il faudrait des volumes entiers pour recueillir celles des maisons qui portent des armes et des plantes par allusion à leur nom. Les Duchêne, du Laurent, du Cormier, Sapin, Guénas, Rousselet, portaient des *ohènes*, des *lauriers*, des *cormiers*, des *sapins*, des *genêts*, des *poiriers de rousselet*. Les Pommeureul portaient d'azur au chevron d'or, accompagné de trois *pommes* de même.

Le règne animal ne fournissait pas moins d'armes parlantes que le règne végétal. Les Gruel, en Dauphiné, portaient de gueules à trois *grues* d'argent; les Chaponi avaient des *coqs*; les Sarrasin, les Turco, les Moreau, des *Turcs*, des *Maures*; les Legendre, trois têtes de filles échevoilées, par allusion au proverbe: *Qui a des filles aura des gondres*; les Malemains trois *mains gauches*. Le célèbre et malheureux Fouquet, surintendant des finances sous Louis XIV, l'homme au masque de fer, si l'on en croit quelques auteurs, avait pris pour armes un écureuil grimpant sur les branches d'un arbre, par allusion à son

nom, qui, en vieux langage, signifie *écureuil*, avec cette devise, qui ne contribua pas peu à ses malheurs: *Où ne monterai-je pas?*

Après le monde réel vient le monde imaginaire. Les Drac portaient un *dragon*; les Malin, un *diable de sable*, parce que autrefois on appelait le diable, le *malin*; les Santeuil, famille d'un fameux chanoine de Saint-Victor, avaient une tête d'Argus à cent yeux.

Après les œuvres de la nature ou de l'imagination, viennent celles de la main de l'homme. On trouve sur des écus des bâtimens entiers ou des parties de bâtiment, lorsqu'un rapport entre leur nom et celui des nobles peut donner occasion à des armes parlantes. Tous les seigneurs du nom de la Tour ont des *tours* dans leurs armoiries; les Castellane, les Châteaupers, ont des *forteresses*; les Morat, des *murailles*.

DES DIVISES OU FIGURES FORMÉES DE SIMPLES TRAITS.

L'usage de broder les armoiries sur les bannières et sur les cottes d'armes a introduit dans le blason la plupart des figures de partition, parce qu'on se couvrait alors d'habits bigarrés de bandes de diverses couleurs. Ces sortes d'habits se nommaient *divises*, parce qu'ils étaient composés de plusieurs pièces divisées et cousues ensemble. Avant la révolution française, les consuls de plusieurs villes du midi portaient encore de ces vêtemens à bandes rouges et noires, ou autres couleurs tranchées, rangées symétriquement. Au reste, il est à remarquer que les peuples à demi civilisés préfèrent les couleurs bigarrées et voyantes. Le tartan écossais se retrouve chez les anciens Gaulois, et les Francs du moyen âge semblent avoir hérité de ce goût de leurs devanciers sur le sol de la France. Une infinité de familles des plus nobles et des plus anciennes ont pris de ces armoiries de partitions. On transporta sur ses étendards, et ensuite sur son écu,

les couleurs qu'on affectionnait le plus, et on les rangeait presque toujours dans le même ordre où elles étaient sur le vêtement dont on était couvert dans telle ou telle circonstance glorieuse.

Une des plus illustres familles des Pays-Bas, la maison de Ligne, porte d'or à la bande de gueules;

La maison de Larochefoucauld porte burellé d'argent et d'azur, à trois chevrons de gueules;

Celle de Quélen, burellé d'argent, et de gueules;

Et celle de Rantzan, dont était le fameux maréchal de ce nom, portait parti de gueules et d'argent.

ARMES SYMBOLIQUES.

Passons maintenant à la troisième et dernière espèce d'armoiries. Ce sont celles que l'on nomme *symboliques*, et plus justement encore honorifiques, parce que, outre qu'elles servent à distinguer les familles et à marquer leur noblesse, comme toutes les autres armoiries, elles servent encore à rappeler le souvenir de quelque événement ou de quelque action glorieuse. Ce sont celles-là presque toujours que choisissaient ou que recevaient du souverain ceux qu'un exploit éclatant ou un service éminent rendu à leur prince élevait à la qualité des gentilshommes. Entre mille exemples que je pourrais citer, en voici un que je trouve consigné dans une lettre dont l'origine et le contenu seront peut-être de nature à exciter votre curiosité.

Lorsque les Français, à la suite des guerres de la révolution, transportèrent de Bruxelles à Paris les documens qui pouvaient avoir rapport à l'histoire de nos provinces du nord, réunies autrefois, comme vous le savez, aux Pays-Bas, il se trouva parmi une foule d'autres manuscrits l'histoire originale d'une noble famille de Flandre, à laquelle était jointe la lettre dont je viens de parler. En voici la traduction, qu'a bien voulu nous com-

munique un homme savant dans les vieilles langues du moyen âge. On voit dès les premiers mots qu'elle fut écrite à un marchand de Bruges, par son fils, jeune homme qui a fait partie de la quatrième croisade.

« Mon père,

» Je vous écris du pays lointain nommé la Grèce, et de la ville qui a nom Constantinople, et je puis enfin vous dire pourquoi j'ai quitté notre bonne Flandre sans prendre congé de vous. Vous avez sans doute souvenance d'un seigneur comte de Caasbek, qui maintes fois vint en notre boutique acheter des draps et des étoffes. Or vous devez vous rappeler aussi que ce seigneur avait une fille bien belle, laquelle, pour le malheur de ma vie, j'aimai éperdument. Un jour que j'allai de votre part au manoir dudit seigneur, il advint qu'il était absent pour guerroyer contre un baron son ennemi, et que sa femme reçut de moi votre message. A la vue des lieux où demeurait la dame de mes pensées, mon cœur défaillit, et je tombai sans mouvement sur le banc du parloir. La dame de Caasbek, émue de pitié, commanda à ses hommes de me porter doucement dans un lit où l'esprit me revint. Pour lors, elle me demanda avec instance la cause de cette faiblesse qui m'était arrivée, et je lui avouai tout avec confusion et larmes. « Pauvre petit, me dit-elle, tu n'es ni noble ni chevalier, c'est pourquoi tu ne peux obtenir pour femme la fille d'un seigneur comte. Va, cours par le monde, et quand, à force d'aventures et d'exploits, tu auras conquis un écu armorié et de bonnes terres, reviens, et je présenterai ta requête à ma fille et à monseigneur mon époux. »

» Je la crus, mon père; je sortis de votre maison sans vous avertir, et je quittai la ville de Bruges.

» Or c'était dans le temps que s'éleva ce saint homme nommé Foulques, de Neuilly,

qui se mit à annoncer la parole de Dieu par la France et les pays circonvoisins, notre Seigneur opérant par lui grand nombre de miracles : si bien que sa renommée s'en répandit partout et vint jusqu'à la connaissance du pape, qui envoya en France vers ce saint homme pour lui enjoinde de prêcher la croisade contre les violateurs du saint tombeau ; et d'autant que les indulgences octroyées par le Saint-Père étaient grandes, plusieurs se sentirent poussés de dévotion à prendre la croix, et entre autres notre gracieux souverain le comte de Flandre, qui-rassembra des soldats et m'admit sous sa bannière. Il me témoigna dès l'abord beaucoup de bienveillance, parce qu'il vous connaissait comme un des notables commerçans de sa bonne ville de Bruges. Je le suivis en la cité de Soissons, en France, où se tint un grand parlement de barons et seigneurs croisés, dont la résolution fut qu'ils dépêcheraient à Venise des députés auxquels ils donneraient plein pouvoir de traiter en leur nom pour le passage des troupes outre-mcr. J'y fus envoyé par monseigneur le comte Beaudoin avec Connon de Béthune son député, parce que j'étais fort entendu au sujet des finances et de la navigation. La faconde du seigneur de Villehardoin, maréchal de Champagne, poussa le doge de Venise, Henri Dandolo, et toute sa république, à venger les injures de notre Rédempteur, en fournissant, moyennant l'argent convenu, des vaisseaux et autres commodités pour le passage, et aussi en armant eux-mêmes pour la guerre sainte des troupes et des chevaliers. Mais quand les pèlerins furent arrivés en la ville de Venise, il survint un grand embarras. » Ici l'auteur de la lettre entre dans quelques détails que vous connaissez toutes, mesdemoiselles ; il raconte comment les croisés furent obligés, pour achever de payer leur passage, de faire le siège de Zara au profit de la république de Venise, et comment, se détournant ensuite du che-

min de Jérusalem, à la sollicitation du prince Alexis, ils prirent de vive force Constantinople pour y rétablir sur le trône Isaac l'Ange, son père, qui mourut bientôt. L'auteur continue en ces termes :

« Notre gracieux comte voulut bien s'apercevoir que j'avais été légèrement blessé dans l'assaut, et pour récompenser, disait-il, mon courage, il me rapprocha de sa noble personne en qualité de clerc secrétaire et d'argentier. Cependant le jeune Alexis ne voulut ou ne put remplir ses engagements envers les croisés, qui attendaient sous les murs de Constantinople l'effet de ses promesses. Les efforts qu'il fit alors pour les satisfaire lui coûtèrent le trône et la vie. Un seigneur de sa cour l'assassina et se déclara l'ennemi des Latins. Ceux-ci revinrent contre la ville, défendue par un grand nombre de soldats. Je combattis toujours sous les yeux du seigneur comte, et comme je montais pour la dernière fois à l'assaut, je roulai à ses pieds frappé d'une lourde pierre qui lui était destinée ; déjà il s'était aperçu que j'avais reçu en divers endroits, en lui faisant un rempart de mon corps, plusieurs flèches visiblement lancées contre lui. Monseigneur me fit porter évanoui dans sa tente, et ordonna à ses gens de panser mes blessures. Pendant ce temps la ville fut prise, et il vint un moment se reposer sous son pavillon. J'y étais étendu couvert de sang et paraissant sur le point d'expirer. « Bon courage ! mon ami, me dit-il ; tu m'as sauvé la vie, il faut que je t'en récompense : je te fais noble. » Puis, trempant le doigt dans le sang qui coulait de mes blessures, il en traça une *croix* et un *croissant* sur mon bouclier... « Voilà tes armes, ajouta-t-il en courant se mettre à la tête des troupes qui entraient dans la ville... A bientôt l'ordre de la chevalerie. » En effet, notre seigneur le comte de Flandre ayant été élu empereur de Constantinople et couronné dans la grande église de Sainte-Sophie, il m'y reçut chevalier avec ceux qui s'étaient le plus distingués

dans le combat et qui ne faisaient pas encore partie de cette noble confrérie.

» On a distribué aux croisés les biens des vaincus, et l'empereur m'a concédé, à titre de comté relevant de sa couronne, autant de terre que je pourrais en parcourir en chevauchant quatre heures durant.

» Si la comtesse de Caasbek n'a pas oublié la parole qu'elle m'a donnée, elle accueillera ma requête et la présentera à monseigneur son mari. C'est pourquoi je vous prie, mon cher père, d'aller lui porter le double des lettres d'anoblissement que vous trouverez ci-jointes, et de lui prouver que maintenant j'ai un écu armorié, un beau comté et le titre de comte. Mon désir serait d'aller moi-même déposer tout cela aux pieds de mademoiselle sa fille, mais je suis obligé de suivre monseigneur contre les Bulgares.

» Je suis....., etc. »

Le double dont il est ici parlé se trouvait dans le manuscrit, ainsi qu'une large feuille de parchemin sur laquelle étaient peintes les armes données au nouveau noble par l'empereur Beaudoin; elles sont d'argent à la croix de gueules, sommée d'un croissant de même. Ces armoiries avaient sans doute été envoyées avec la lettre et les autres pièces propres à convaincre le seigneur de Caasbek; car, pour plus d'authenticité, elles portent la signature du héraut d'armes de Flandre et empire d'Orient, avec la date du 5^e dimanche après Pâques de l'an du Seigneur 1204.

Nous devons dire à nos jeunes lectrices que le seigneur de Caasbek accueillit très-bien la demande du jeune comte, et lui donna sa fille unique en mariage. Après la chute de l'empire latin, leurs descendants revinrent en Flandre, où ils se perpétuèrent jusqu'à la fin du siècle dernier, que mourut le dernier mâle de la famille des comtes de Caasbek. Comme chef de la famille, il avait pour armes exactement celles que nous avons trouvées sur la feuille de parchemin.

ALEXANDRE LEDUC.

Revue Littéraire.

Hélène et Laurence, par M^{lle} Louise Crombach. Chez M. Cassin, rue Taranne, n^o 12.

Hélène, élevée chez ses parents, dans une belle terre à cent lieues de Paris, avait choisi pour amie une chèvre, afin de lutter avec elle et de la devancer à la course. Si Hélène désirait un fruit, ce n'était pas le plus beau, mais le plus difficile à cueillir; elle était toujours perchée sur un arbre ou sur un meuble, et n'avait appris à lire que dans un livre d'histoire naturelle... Vous vous dites sans doute, mesdemoiselles: Voilà une petite fille bien mal élevée... mais ce n'est pas l'opinion de l'auteur.

Hélène, à douze ans, quitte sans regret sa mère pour aller en pension; là, elle apprend avec joie et facilité tout ce que l'on enseigne aux jeunes filles les mieux élevées. A quinze ans, Hélène perd subitement son père; elle pleure avec sa mère, puis se console avec ses amies de pension. Mais sa mère, qui ne se console pas si facilement, tombe malade. Hélène sort de pension, vient soigner sa mère, qui, après de longues souffrances, meurt à son tour. Cette fois Hélène n'était plus distraite de sa douleur par ses amies de pension; elle avait bien encore sa chèvre (qui devait être un peu vieille!), mais elle s'ennuyait et se demandait « dans quel but on lui avait enseigné la peinture, la musique, l'histoire, la littérature, tout ce qu'elle savait enfin; et si elle ne devait jamais s'en servir. » Vous avouerez que voilà une demoiselle de quinze ans bien naïve de se faire de pareilles questions.

Ses tuteurs lui choisissent un mari riche, jeune, beau, avocat distingué d'une petite ville voisine, M. Évrard Guérin. Hélène ne connaissait pas ce jeune homme, elle l'accepte pour époux. Elle rit en si-

gnant le contrat, parce que le notaire portait des guêtres; elle rit à la mairie, parce que le maire parlait patois; mais arrivée à l'église, les cierges, les fleurs, les dentelles, le son des cloches, tout cela la fait trembler, et quand le prêtre lui demande si elle consent à accepter Évrard Guérin pour époux, elle répond : *Pas encore! Le prêtre répète sa question, elle répond : Non!* (Comme c'est aimable pour Évrard!) Enfin, le prêtre fait comprendre à Hélène qu'elle est déjà mariée devant les hommes, qu'il ne s'agit plus que d'appeler la bénédiction de Dieu sur son mariage... il répète une troisième fois : *Consentez-vous à accepter Évrard Guérin pour époux?... elle répond : Oui.* Mais Évrard a pâli; il croit que sa femme ne l'aime pas, il craint qu'elle n'en aime un autre; il devient jaloux, et la prie « de ne point trop se livrer aux distractions du monde, dangereuses pour une jeune femme qui ignore les pièges qu'elles recouvrent et y laisse souvent son bonheur. » Hélène ne voit dans cette prière que de la tyrannie, et se jette, au contraire, dans toutes ces distractions; puis, étant un jour à sa fenêtre, elle voit danser une petite Savoyarde, et se dit : « Elle danse pour donner du pain à sa mère; moi, pour faire souffrir un honnête homme... je suis folle et stupide. » Je crois, mesdemoiselles, que cette fois vous êtes parfaitement de l'avis d'Hélène; mais ce n'est pas celui de l'auteur, car, un moment après, il dit que cette femme, *ayant du bon sens et un caractère énergique, s'ennuie de sa position dans le monde, ce qui me semble contradictoire : une femme ayant du bon sens et un caractère énergique ne peut jamais s'ennuyer.*

M. Guérin n'ayant trouvé aucun sujet d'être jaloux, se reprochait d'avoir autrefois prié sa femme de ne point trop aller au bal, et la voyant pâle et triste, il la force maintenant à y aller afin de se distraire. Voilà donc, cette fois pour plaire à son

mari, Hélène qui danse; danse jusqu'à ce que les forces lui manquent... Un soir, comme elle venait de tomber évanouie de fatigue en rentrant chez elle, son mari, au désespoir, se jette à ses genoux et lui dit : « qu'elle est libre maintenant de danser ou de ne pas danser. » (Il y a vraiment de quoi rire dans cette triste histoire.)

Hélène est une *femme supérieure* (vous ne vous en seriez pas doutées); elle s'ennuie. Savez-vous pourquoi? c'est qu'elle est inutile. Cependant elle est riche, elle peut faire le bien; elle n'y songe pas. Elle a de nombreux domestiques à surveiller; ce sont eux qui gouvernent sa maison, elle ne s'en mêle pas. Elle a un fils au collège, elle ne s'intéresse pas à ses études. Elle a un mari qui l'aime, elle ne s'occupe pas de son bonheur... au contraire, elle le rend très-malheureux. Elle a une jeune sœur, elle n'en parle pas. Depuis qu'elle est mariée elle ne s'est pas fait une seule amie, une simple connaissance... Elle bâillè, elle pâlit... Son pauvre mari lui dit un jour : « Mon enfant, lis, peins, travaille, fais de la musique... » Elle lui répond : « A qui aurai-je été utile? » Et l'honnête mari comprend enfin « que sa femme est une de ces natures noblement ambitieuses, et comme il n'a aucune tâche sérieuse à lui indiquer, il commence à trembler que la solitude n'exalte cette âme si fortement trempée et ne fausse ce jugement si droit encore. »

Enfin, toujours bâillant, s'ennuyant, treize ans se sont écoulés. Hélène avait vingt-huit ans lorsqu'elle rencontre Laurence, une pauvre couturière; elle l'aime, elle en fait son amie; et quand elle lui avait lu, le soir, quelque passage d'histoire ou de belle poésie, elles s'endormaient plus satisfaites. Mais un jour Laurence ne revint pas... la pauvre fille n'avait plus d'ouvrage, par conséquent, plus de souliers... Hélène pensa tout simplement que l'heure d'étude qu'elle donnait à l'ouvrière nuisait à son travail, et elle s'applaudit de renoncer à cette

amitié. Je suis sûre, mesdemoiselles, que dans votre indignation, vous vous écriez : « Femme sans cœur et sans intelligence ! elle se plaint de n'être utile à personne, l'occasion se présente d'aider une pauvre fille... elle la repousse ! » Voilà donc Héléne qui bâille, qui s'en va de davantage encore, et qui, après avoir regardé les étoiles, retombait sur sa chaise, pâle, découragée. Son honnête mari souffrait de la voir souffrir sans remède. « Laisse mon cœur s'éteindre, lui disait-elle un jour, peut-être à la fin serai-je si pauvre d'énergie que ma vie me semblera encore trop agitée, et je ne me plaindrai plus... Mais vous autres hommes, vous pourrez me plaindre ! car ce qu'il y a de noble, de généreux en moi sera mort, et je ne trainerai plus qu'un cadavre ! » Vous voyez que cette femme est folle, et votre indignation s'est changée en pitié... En voici bien d'une autre !

Héléne lit un jour dans le journal les débuts d'une chanteuse au Théâtre-Italien. « La musique élève l'âme, se dit Héléne ; cette femme aura développé des germes de nobles sentimens, elle aura conduit au bon et au bien par la route du beau. » Dans ce cas, mesdemoiselles, au lieu de vous informer si le jeune homme qu'on vous présente pour époux honore son père et sa mère, vous feriez mieux de demander s'il a ses entrées aux Italiens... Bref, voilà Héléne, sous le prétexte d'aller voir son fils à Paris, faisant ses adieux à ce bon Évrard, qui pleure et lui recommande de ne pas le laisser seul trop long-temps... « Oh ! si j'avais quelque chose à faire ici, se dit-elle, je ne partirais pas... mais rien !... Il faut que je le quitte pour quelque temps, si je ne veux mourir et le quitter pour toujours ! »

Vous ne comprenez pas, mesdemoiselles, ce qu'Héléne va faire à Paris ? Héléne abandonnait son mari, sa maison, sa sœur, son enfant, sa position dans le monde, pour aller... débiter au Théâtre-Italien !. Heureusement qu'elle se met à sa fenêtre, car

c'est alors que lui viennent ses bonnes inspirations ; là elle voit passer sœur Thérèse accompagnée de deux sœurs hospitalières allant porter des secours aux malades... Héléne ne partira plus. Elle écrit à sœur Thérèse, lui raconte ses souffrances, sa vie : « Il n'est pas possible, dit-elle, que je sois née pour si peu de chose. (Si peu de chose !... elle a été fille, elle est sœur, épouse, mère, riche et considérée... que de bonheur, que de bienfaits elle pourrait répandre autour d'elle !) Associez-moi à vos œuvres, je puis disposer de quatre heures par jour ; donnez-moi une petite part de votre pénible tâche, ne fûtes que de laver les pieds de vos malades ! disposez de moi, vous me sauvez ! »

Je profite, mesdemoiselles, du moment où Héléne a envoyé sa lettre et en attend la réponse pour vous parler de Laurence.

Cette jeune fille est née de parens si peu industrieux qu'ils n'ont jamais su confectionner que des chaussons de lisière ; elle-même a fait tous les métiers sans réussir à un seul. Sa folie à elle est de vouloir être riche et instruite. Il faut lui rendre justice, elle a un bon cœur, bien qu'elle soit un peu exaltée dans ses sentimens ; mais je la crois paresseuse. Voici la lettre qu'elle écrivait aussi de son côté à sœur Thérèse. « J'ai dix-neuf ans, je n'ai pas de travail ; mon père et ma mère pourront maintenant recevoir l'aumône, car on n'aura plus à leur dire : Vous avez une fille pour gagner votre vie... Lorsque vous recevrez ma lettre, je serai morte. N'abandonnez pas mes vieux parens. »

Sœur Thérèse reçut en même temps la lettre d'Héléne et celle de Laurence. Une confrérie de femmes venait de se fonder. Elles prenaient pour tâche de visiter les pauvres, les malades, les prisonniers ; de ramener les coupables dans une meilleure voie ; de chercher du travail aux ouvriers sans ouvrage, et d'instruire les femmes et les filles du peuple... Comme Laurence ne voulait mourir que de sa belle mort et

l'attendait... elle n'était point venue...
« Alors il n'y eut plus qu'enthousiasme et bonheur dans la vie d'Hélène et de Laurence. »

Ordinairement nous ne faisons pas de critique dans votre journal, mesdemoiselles, les livres dont nous vous donnons l'analyse pouvant toujours être lus par vous; mais nous avons voulu vous prémunir contre ces prétendus ouvrages sur l'éducation, faits par des femmes qui ne connaissent pas le monde, ou qui pis est, par des femmes qui veulent le bouleverser!.. Ainsi, dans *Hélène* et *Laurence* vous ne trouvez jamais les mots religion, devoir, résignation, dévouement; mots graves et doux de la langue chrétienne qui vont si bien aux femmes; et je me trompe fort si l'auteur n'est

pas *saint-simonienne* ou *fourriériste*, car à chaque ligne il veut prouver qu'il n'y a pas de bonheur dans la famille; il vante l'éducation en commun, la bienfaisance en commun... Hélène regrette de ne pouvoir défendre un accusé devant la cour d'assises; elle voudrait chanter pour tout le monde; et l'auteur la ferait se plaindre de n'être pas capitaine de la garde nationale à pied ou à cheval, si *Saint-Simon* ou *Fourier* reconnaissaient une seule des institutions de notre gouvernement...

Sur ce, mesdemoiselles, je prie Dieu qu'il vous garde de pareils livres; car non seulement ils sont inutiles, mais souvent nuisibles et toujours ennuyeux.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Littérature Étrangère.

FRAGMENT ITALIEN.

DIO.

..... In Dio sperate
Soffrendo i vostri mali. Egli in tal guisa
Corregge, e non opprime : ei de' più cari
Così prova la fede. E Abramo, e Isacco,
E Giacobbe, e Mosè diletti a lui
Divegnero così. Ma quei che osaro
Oltraggiar mormorando
La sua giustizia, o delle serpi il morso
O il fuoco estermìnò. Se in giusta lance
Pesiamo i falli nostri, assai di loro
È minor il castigo; onde dobbiamo
Grazie a lui, non querele. Ei no' consolà
Secondo il voler suo. Gran prove io spero
Dalla pietà di lui.

MÉTASTASE.

DIEU.

.....Espérez en Dieu en supportant vos maux : c'est de cette manière qu'il corrige, et non qu'il opprime, et de ceux qu'il aime le mieux c'est ainsi qu'il éprouva la foi. Abraham, Isaac, et Jacob et Moïse lui devinrent chers ainsi. Mais pour ceux qui osèrent outrager sa justice en murmurant, ils furent exterminés par la morsure des serpents ou par le feu. Pesons nos fautes dans une juste balance, et nous trouverons que le châtiment leur est bien inférieur. Nous devons donc adresser à Dieu des actions de grâces et non des reproches. Il console selon sa volonté. J'espère, oh ! oui, j'espère en sa bonté infinie.

PAULINE ROLAND.

Éducation.

L'Ange du Dévouement.

I.

La vaste salle du conseil municipal de Paimpol avait cessé, un certain soir de mars 1828, de retentir de ses délibérations pour faire place aux pupitres des musiciens venus de Tréguier et de Pontrieux ; les rudes bancs de bois qui la bordent ordinairement venaient d'être remplacés par des banquettes ou des tabourets de diverses couleurs, attendu que ce mobilier avait été emprunté aux divers châteaux voisins. Le château de Kerity avait de plus prêté un lustre qui date des beaux jours de Henri IV, et le manoir du Cosquer, voulant apporter sa part, avait dépouillé les deux hautes cheminées de son salon de leurs girandoles colossales, dont les tiges entrelacées supportaient autant de resplendissantes bougies, inondant de leur lumière, d'abord les rangs des mères, des pères, des aïeules et bis-aïeules, qui avaient la bonté de veiller à l'heure ordinaire de leur sommeil ; puis les rangs des jeunes filles qui allaient danser de tout leur cœur ; car le bal de la mairie de Paimpol était une bonne œuvre. En effet, trois familles de pêcheurs ayant tout perdu dans le coup de vent de l'équinoxe, terrible sur ces côtes, les gens riches et aisés du pays s'étaient empressés à l'envi de chercher les moyens de venir au secours de ces malheureux, et, à l'exemple de Paris, ils eurent recours au plaisir pour rendre la charité plus active et plus douce encore.

Parmi les plus dévouées *patronesses* se trouvait Marie de Coëtléon, jolie personne âgée de dix huit ans, qui était allée elle-même, accompagnée de son frère, inviter à

ce bal et recueillir les dons pour la fête, c'est-à-dire les aumônes pour les familles des infortunés pêcheurs.

Marie n'était encore qu'une enfant lorsque sa mère mourut, et cependant il n'y eut pas auprès de M^{me} de Coëtléon de garde-malade plus attentive, plus constante, plus infatigable qu'elle. Son frère, resté son tuteur, avait également éprouvé combien sa main était légère et douce sur les blessures du corps, combien sa parole était onctueuse et consolante pour les douleurs de l'âme. Marie n'eut pas la consolation de pouvoir veiller au lit de mort de son père, brave marin qui venait de périr à la suite d'un naufrage sur des côtes lointaines. Déjà, dans un de ses courts séjours au château de Coëtléon, il avait joint à la chapelle un petit hospice pour les malheureux jetés à la côte par la tempête ; une bonne vieille sœur de charité, mise par lui à la tête de cette sainte fondation, la dirigeait, et Marie avait consacré toutes ses économies aux frais de cet hospice, convaincue qu'elle rendait ainsi le plus pieux hommage à la mémoire de son père.

Jules de Coëtléon, son frère, plus âgé qu'elle de sept ans environ, l'aimait autant qu'elle le méritait par cet accord de vertus ; et cependant il avait un reproche continuels à lui adresser. Marie, qui avait le cœur charitable, avait l'esprit railleur, moqueur, et caustique au point d'être méchant... elle ignorait que l'esprit doit toujours passer par le cœur... C'est ce que son frère lui disait souvent, et lui avait répété le matin même de ce bal où il devait la conduire accompagné de Louis de Kernoël, le fiancé de Marie, jeune marin du plus grand mérite. Ses observations avaient été écoutées avec la conscience qu'elles étaient justes, et cependant il faut croire que cet entraînement de la malignité et de la moquerie est bien puissant, puisque le soir même elle ne pouvait y résister, et dans ce quadrille, au milieu de ce bal tout de bonté et de charité auquel elle avait contribué avec

plus d'entraînement que personne, on voyait à son sourire vif, à ses yeux pétillans, que son esprit débordait en malices, et la malice ressemble quelquefois à la méchanceté.

Son danseur était Paul de Moulouarn, riche propriétaire dans les environs. Il profitait de tous les repos pour causer, et Marie, s'abandonnant par degrés à son penchant, s'était animée, exaltée au point que, prise d'une sorte d'ivresse et perdant la réserve convenable : « Regardez donc, monsieur, lui dit-elle, en face de nous!... sur la banquette... ce monsieur avec ses ailes de pigeon... ne dirait-on pas un vieux portrait détaché de son cadre? » Paul, qui avait considéré comme un véritable bonheur de pouvoir causer un instant avec une jeune personne qu'il ne connaissait encore que par son renom de bonté, ne répondit pas un mot : le vieux monsieur était son père.

La poule ne fut suivie d'aucun malin quolibet; mais après la trêve, la verve caustique de Marie s'étant réveillée : « Ah! s'écria-t-elle, voyez-vous, monsieur, au milieu de la banquette à notre droite, cette grosse dame dont le cou est au carcan dans une collerette à la Marie-Stuart... ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble à un de ces gros enfans auxquels nos femmes de la campagne vont passer le cou dans la pierre percée de l'île de Bréhat pour les garantir des convulsions? » Le cavalier voisin, entendant cette remarque, ne put retenir un éclat de rire; mais le danseur de Marie devint d'autant plus sérieux que cette grosse dame était sa mère! Il fallut que Paul de Moulouarn, malgré sa mauvaise humeur, commençât la figure de la contredanse; et Marie attendait le *chassez-croisez* général, quand elle dit à son cavalier, dont elle ne comprenait pas le silence : « Ah! mon Dieu, je ne me trompe pas!... cette jeune personne qui fait un *avant-deux*, c'est une poupée qui s'est sauvée de la foire pour venir danser ici!... Non!... je me trompe, c'est

une personne naturelle... elle a souri. » Heureusement pour Paul de Moulouarn que le *chassez-croisez* venait de finir, et reconduisant Marie à sa place, il ne put que lui dire avec une vive émotion : « Cette jeune personne est ma sœur. » Puis il la salua froidement et se perdit dans la foule.

Marie, frappée au cœur par ces mots que lui avait lancés son cavalier, s'assit tristement près de son frère. Elle se reprochait le chagrin qu'elle venait de causer à ce jeune homme. Elle qui était si gaie tout-à-l'heure, ne disait plus rien, quand Louis de Kernoël vint l'inviter pour la prochaine contredanse, et ce qui eût été pour Marie un grand plaisir ne fut qu'une gêne... elle avait des regrets, des remords...

En attendant le signal du nouveau quadrille, les hommes avaient formé des groupes au milieu de la salle. « Il y a ici, disait Paul, de charmantes personnes, aussi bonnes que jolies, excepté celle-ci cependant, » et il désignait Marie. « Elle m'a d'autant plus péniblement surpris qu'elle passe pour avoir le cœur excellent, l'âme charitable mais son esprit est bien méchant. — Oh! oui, répétèrent plusieurs voix. — Quelle causticité! quelle moquerie! reprit avec amertume Paul, justement blessé dans toutes ses affections; je ne voudrais pas être le mari de cette admirable demoiselle de Coëtléon. »

Louis de Kernoël, qui avait entendu cette conversation, frémit d'impatience et de colère, et au lieu de se contenir, car il connaissait le défaut de sa bien-aimée Marie, il alla droit à Paul, le prit à part; et lui dit : « Monsieur, je suis le fiancé de mademoiselle de Coëtléon, je serai son mari dans un mois; en l'insultant, c'est moi que vous insultez... vous m'en rendrez raison :

— Demain matin, répondit Paul.

— À demain ! sur le bord de la mer ! » ajouta Louis.

La contredanse recommençait, et les joyeux couples de se précipiter à l'envi.

Marie seule restait sur sa banquette; attendant Louis de Kernoël. C'est qu'il avait voulu que son émotion se fût un peu calmée; mais quand il accourut vers Marie; son agitation intérieure était encore si visible, qu'il lui expliqua par la contrariété qu'il éprouvait d'être en retard; puis il laissa passer les temps de repos sans à peine prononcer une parole, lui qui ordinairement trouvait chaque heure trop courte pour ce qu'il avait à dire à Marie, de ses espérances, de ses projets de bonheur; de leur doux avenir... il n'osait ouvrir la bouche; il craignait qu'il ne s'en échappât ces dures paroles: « Mademoiselle, cette main où vous placez votre main, elle sera froide demain peut-être, et ce sera votre faute. Cet homme qui devait être votre époux n'a peut-être que douze heures à vivre?... N'éprouvez-vous donc pas de pressentimens, de remords? »

Marie, voyant le silence obstiné de Louis, n'avait pris la parole que pour lui avouer sa faute, qui lui pesait d'autant plus qu'elle ne pouvait la réparer sans l'aggraver encore par ses excuses à celui qu'elle avait offensé. Louis ému lui serra la main. Il paraissait aussi triste, aussi malheureux qu'elle. La contredanse terminée, il ramena Marie à sa place; lui fit le salut d'usage, qui ressemblait en ce moment à un salut d'adieu, et quitta en effet la salle de bal. Marie remarqua avec beaucoup de chagrin cette circonstance. M. de Kernoël était leur voisin: il habitait un pavillon qui dépendait de Coëtléon, et il était tout naturel que pour y retourner il attendît sa fiancée et son ami. Marie avait le cœur gros et l'âme en peine; elle éprouvait un vague effroi de quelque malheur. En effet, ce mécontentement de nous-même, ce trouble qui s'empare de nous après une mauvaise action, couvre à nos yeux l'avenir d'un voile sombre: ce sentiment intime nous dit que du mal ne peut naître que le mal.

Il était minuit quand Jules de Coëtléon et Marie rentrèrent au château. Alliette, la

femme de chambre, et Binic, vieux marin, qui du service de M. de Coëtléon était passé au service de son fils, avaient les yeux rouges et bouffis tant du sommeil pris sur leurs chaises que du sommeil qu'ils réservient à leurs *couettes* (lits de plume). Ils s'empressèrent donc de faire leur service auprès de leurs maîtres.

« Bonne nuit, mademoiselle! » dit à Marie la grosse et fraîche Alliette; puis elle s'éloigna en marmottant en bas-breton: « Mademoiselle n'a pas l'air gai; faut qu'elle n'ait pas assez dansé à la danse. — *Ma pauvre fille me souhaite une bonne nuit; pensa Marie; que ne peut-elle avant tout me donner une bonne conscience!* »

Pour les âmes pures et délicates, le moindre trouble est un grave tourment; de même que pour l'œil, la partie la plus délicate du corps, un atome est une horrible gêne. Marie s'endormit donc péniblement, pour se réveiller de quart d'heure en quart d'heure; et dans chacune de ces insomnies Louis apparaissait devant ses yeux, pâle, irrité... ou bien elle le revoyait triste; lui serrant la main... quittant le bal avant elle. Oh! comme elle se promettait de se corriger pour être digne de lui!

Ainsi agitée, elle venait de refermer les yeux, quand elle fut réveillée en sursaut par les aboiemens d'un chien: « C'est la voix d'Actéon!... c'est la voix d'Actéon! » se dit-elle en se levant précipitamment pour aller regarder à travers les vitres. Le jour commençait à poindre, et l'on pouvait distinguer les objets; mais elle ne découvrit rien, et rentra dans son lit en se disant qu'elle avait rêvé sans doute.

Actéon était le chien favori de Louis de Kernoël, et Louis l'aimait comme le meilleur des amis, depuis que dans un voyage de long cours son épagneul l'avait aidé à se tirer de la mer, où il allait se noyer. Depuis cette belle action, Actéon ne quittait jamais Louis: où l'un était, était l'autre.

Marie se rendormit; mais elle n'avait

pas révé : la voix d'Actéon annonçait que Louis de Kernoël venait de sortir pour se rendre sur le bord de la mer, à l'embouchure de la rivière de Paimpol; et le brave épagneul, en passant devant ce portail qu'il franchissait si souvent, avait cru devoir témoigner sa joie par ses jappemens redoublés.

II.

« Dites donc, Binic, s'écria Alliette, qui venait de se lever et accourait tout effarée dans l'antichambre, dites donc, entendez-vous ce chien qui hurle?

— Oui, répondit Binic se frottant les yeux; qu'est-ce que ça signifie?

— Dieu merci! il fait jour, reprit Alliette; c'est moins mauvais que la nuit... Ah! dam! la nuit, c'est signe de mort.

— Mais il hurle encore! dit Binic; il hurle à notre porte...

— Bon Jésus! s'écria Alliette, c'est la voix... Ah! mademoiselle sonne! »

Marie avait ouvert sa fenêtre : « Alliette, dit-elle avec effroi, ce chien qui hurle, c'est Actéon; regarde?... Ils s'approche de la porte... il s'éloigne... il se rapproche en poussant des cris plus plaintifs encore : qu'a-t-il donc? Dis à Binic d'aller au pavillon savoir si M. Louis de Kernoël est chez lui. »

Binic venait de recevoir le même ordre de Jules de Coëtléon, que les clameurs incessantes et acharnées d'Actéon inquiétaient. Mais ses inquiétudes furent bien plus vives quand Binic rapporta qu'il n'y avait personne au pavillon, et qu'Actéon redoublait ses hurlemens en regardant le côté de la mer, vers lequel il semblait l'appeler.

« Mon Dieu! se serait-il noyé? » dit Jules de Coëtléon à Binic; « suivons Actéon; » et Marie, au comble de l'anxiété, voulut, malgré les instances de son frère, l'accompagner dans ses tristes recherches.

Les hurlemens, les sanglots, les soupirs d'Actéon furent plus violens encore quand

il se vit entouré des amis de son maître, et après leur avoir à tous léché les mains, il partit comme un trait vers la mer. Jules de Coëtléon et Binic avaient remarqué avec effroi plusieurs taches de sang sur les poils du museau du chien, et cependant il n'était pas blessé. Combien elles étaient plus éloquantes que des paroles, ces allées et venues du pauvre animal haletant, courant de Coëtléon à Binic, de Binic à Marie, s'élançant du côté de la mer, revenant, s'élançant de nouveau, et, pour voir si on le suivait, retournant sa tête où flamboyaient des yeux rougis et hagards!

Jules de Coëtléon, Marie et Binic marchaient derrière lui à grands pas, et leur terreur allait toujours s'accroissant aux cris plus lamentables d'Actéon à mesure qu'il s'approchait de la mer. Tout-à-coup il s'arrêta sur un rocher en poussant un véritable cri de désespoir, et ce cri fut répété par les trois personnes qui accompagnaient le chien; car entre ce rocher et la mer, qui montait avec rapidité poussée par une forte brise, gisait sur le sable un corps baigné de sang, celui de Louis de Kernoël... Marie descendit en courant et vint tomber sur la plage, à genoux, les mains jointes et dirigées vers le ciel; stupéfaite, anéantie... elle voulait prier et ne le pouvait. « Serait-il donc tombé de ce rocher? dit Jules de Coëtléon tâtant le pouls de Louis. — Non, monsieur, reprit Binic, ce coup d'épée dans la poitrine... — On l'a donc assassiné? reprit Jules; mais il vit encore... — Quelques minutes plus tard le flot l'emportait au large, dans le grand tombeau, » dit Binic, le chargeant avec précaution sur ses épaules, tandis que Coëtléon soutenait ses pieds, et que Marie courait devant faire tout préparer pour le recevoir au château. Actéon ne s'éloigna pas un instant de son maître.

Le soir, les véritables détails sur le duel furent communiqués par M^{me} de Moulouarn, la mère de Paul, qui, après avoir mis son fils à l'abri des recherches sur un bâtiment prêt à partir pour l'Angleterre,

était accourue tout éplorée savoir quel était le sort de la victime de ce malheureux combat.

Louis était bien mal. Le médecin qui l'avait visité le matin, puis le soir, jugea que le principe de la vie était profondément attaqué.

Marie ne s'éloignait plus de Louis. Que de reproches elle s'adressait, mon Dieu ! que de remords elle éprouvait ! combien elle regrettait ces plaisanteries qui avaient fait tant de mal ! Mais les reproches, les remords ne pouvaient être qu'impuissans, et l'état du malade s'aggravait toujours, elle eut recours, pour le sauver, à la prière, par laquelle notre âme monte au ciel et semble en revenir ici bas avec une part du pouvoir divin.

Plus l'état de Louis devenait menaçant, plus les supplications de Marie devenaient l'ardente expression de tous les sacrifices les plus austères, les plus absolus, les plus dévoués ; et un soir qu'elle regardait avec terreur ce visage creusé, livide, ces lèvres violettes, ces yeux éteints : « O mon Dieu ! s'écria-t-elle, qu'il ne meure pas, et je consacre dès aujourd'hui cinq années de ma vie au service des malades. »

Émue, et pour ainsi dire inspirée par la prière, elle descendit vers la bonne religieuse qui dirigeait le petit hospice de Coëtléon, lui demanda le costume de son saint ordre, le vêtit sur-le-champ, et remonta près du lit du malade. Il dormait alors, et Jules de Coëtléon ayant témoigné à Marie son étonnement de la voir ainsi vêtue, elle lui dit le sacrifice qu'elle venait d'offrir à Dieu ; puis avec l'accent le plus convaincu, elle ajouta : « J'espère désormais pour la vie de Louis. »

En ce moment il se réveilla à demi, et entr'ouvrant les paupières, étendant la main vers Marie, d'une voix que faisait trembler une fièvre ardente, il murmura : « Un ange ! un ange près de moi ! » C'est qu'il avait entrevu les ailes du bonnet de Marie et le blanc rabat qui retombait

sur sa poitrine. « Un ange ! » répéta-t-il encore, mais plus bas, comme un écho, et ses yeux se refermèrent.

Quand il se réveilla, il allait beaucoup mieux. Binic ayant mis au courant de la rivière qui passait près du château un petit cerge fiché dans une *beurrée* de pain de seigle, la petite embarcation n'avait pas été jetée à la côte : c'était bon signe. De son côté, Alliette alla examiner le pain bénit qu'elle conservait depuis le dimanche : il était très-frais : c'était encore bon signe. En effet, Louis revenait évidemment à la santé, et du matin au soir les progrès de la vie étaient remarquables. Il fut bientôt en état de comprendre ce qui se passait autour de lui, et ses premiers regards cherchèrent sa fiancée. « Où est Marie ? où est-elle, mon ami ? » dit-il à Jules de Coëtléon.

— La voilà, mon cher Louis, » lui répondit-il en la lui montrant. L'attention de Louis ainsi fixée, il reconnut Marie sous son pieux costume, et lui baisant les mains, il était troublé par de si cruelles souffrances, qu'il ne se rendait pas bien nettement compte encore de ce que ce costume revêtu par sa fiancée révélait de changement dans leur avenir. Alors Jules lui expliqua que Marie, voulant expier le duel dont elle était cause, avait fait vœu de soigner pendant cinq ans les pauvres et les malades. » Il comprit enfin, et si sa convalescence n'eût pas été assurée, sa santé eût pu être de nouveau mise en péril par la certitude de l'obstacle qui s'opposait à son prochain bonheur.

Quant à Marie, qui avait autant de chagrin que lui sans doute, mais ne pouvait cependant regretter un sacrifice par lequel elle était convaincue de l'avoir sauvé, elle fut moins souvent près de lui, et à mesure que sa santé revenait, elle rendait ses visites plus rares, plus courtes..... d'autres malades réclamaient ses soins.

Lorsque Louis put se lever et faire quel-

l'attendait... elle n'était point venue...
« Alors il n'y eut plus qu'enthousiasme et bonheur dans la vie d'*Hélène* et de *Laurence*. »

Ordinairement nous ne faisons pas de critique dans votre journal, mesdemoiselles, les livres dont nous vous donnons l'analyse pouvant toujours être lus par vous; mais nous avons voulu vous prémunir contre ces prétendus ouvrages sur l'éducation, faits par des femmes qui ne connaissent pas le monde, ou qui pis est, par des femmes qui veulent le bouleverser!.. Ainsi, dans *Hélène* et *Laurence* vous ne trouvez jamais les mots religion, devoir, résignation, dévouement; mots graves et doux de la langue chrétienne qui vont si bien aux femmes; et je me trompe fort si l'auteur n'est

pas *saint-simonienne* ou *fourieriste*, car à chaque ligne il veut prouver qu'il n'y a pas de bonheur dans la famille; il vante l'éducation en commun, la bienfaisance en commun... *Hélène* regrette de ne pouvoir défendre un accusé devant la cour d'assises; elle voudrait chanter pour tout le monde; et l'auteur la ferait se plaindre de n'être pas capitaine de la garde nationale à pied ou à cheval, si *Saint-Simon* ou *Fourier* reconnaissaient une seule des institutions de notre gouvernement...

Sur ce, mesdemoiselles, je prie Dieu qu'il vous garde de pareils livres; car non seulement ils sont inutiles, mais souvent nuisibles et toujours ennuyeux.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Littérature Étrangère.

FRAGMENT ITALIEN.

DIO.

..... In Dio sperate
Soffrendo i vostri mali. Egli in tal guisa
Corregge, e non opprime : ei de' più cari
Così prova la fede. E Abramo, e Isacco,
E Giacobbe, e Mosè diletti a lui
Divennerò così. Ma quei che osaro
Oltraggiar mormorando
La sua giustizia, o delle serpi il morso
O il fuoco esterminò. Se in giusta lance
Pesiamo i falli nostri, assai di loro
È minor il castigo; onde dobbiamo
Grazie a lui, non querele. Ei no' consola
Secondo il voler suo. Gran prove io spero
Dalla pietà di lui.

MÉTASTASE.

DIEU.

.....Espérez en Dieu en supportant vos maux : c'est de cette manière qu'il corrige, et non qu'il opprime, et de ceux qu'il aime le mieux c'est ainsi qu'il éprouva la foi. Abraham, Isaac, et Jacob et Moïse lui devinrent chers ainsi. Mais pour ceux qui osèrent outrager sa justice en murmurant, ils furent exterminés par la morsure des serpens ou par le feu. Pesons nos fautes dans une juste balance, et nous trouverons que le châtement leur est bien inférieur. Nous devons donc adresser à Dieu des actions de grâces et non des reproches. Il console selon sa volonté. J'espère, oh ! oui, j'espère en sa bonté infinie.

PAULINE ROLAND.

Éducation.

L'Ange du Dévouement.

I.

La vaste salle du conseil municipal de Paimpol avait cessé, un certain soir de mars 1828, de retentir de ses délibérations pour faire place aux pupitres des musiciens venus de Tréguier et de Pontrieux ; les rudes bancs de bois qui la bordent ordinairement venaient d'être remplacés par des banquettes ou des tabourets de diverses couleurs, attendu que ce mobilier avait été emprunté aux divers châteaux voisins. Le château de Kerity avait de plus prêté un lustre qui date des beaux jours de Henri IV, et le manoir du Cosquer, voulant apporter sa part, avait dépouillé les deux hautes cheminées de son salon de leurs girandoles colossales, dont les tiges entrelacées supportaient autant de resplendissantes bougies, inondant de leur lumière, d'abord les rangs des mères, des pères, des aïeules et bisaïeules, qui avaient la bonté de veiller à l'heure ordinaire de leur sommeil ; puis les rangs des jeunes filles qui allaient danser de tout leur cœur ; car le bal de la mairie de Paimpol était une bonne œuvre. En effet, trois familles de pêcheurs ayant tout perdu dans le coup de vent de l'équinoxe, terrible sur ces côtes, les gens riches et aisés du pays s'étaient empressés à l'envi de chercher les moyens de venir au secours de ces malheureux, et, à l'exemple de Paris, ils eurent recours au plaisir pour rendre la charité plus active et plus douce encore.

Parmi les plus dévouées *patronesses* se trouvait Marie de Coëtléon, jolie personne âgée de dix huit ans, qui était allée elle-même, accompagnée de son frère, inviter à

ce bal et recueillir les dons pour la fête, c'est-à-dire les aumônes pour les familles des infortunés pêcheurs.

Marie n'était encore qu'une enfant lorsque sa mère mourut, et cependant il n'y eut pas auprès de M^{me} de Coëtléon de garde-malade plus attentive, plus constante, plus infatigable qu'elle. Son frère, resté son tuteur, avait également éprouvé combien sa main était légère et douce sur les blessures du corps, combien sa parole était onctueuse et consolante pour les douleurs de l'âme. Marie n'eut pas la consolation de pouvoir veiller au lit de mort de son père, brave marin qui venait de périr à la suite d'un naufrage sur des côtes lointaines. Déjà, dans un de ses courts séjours au château de Coëtléon, il avait joint à la chapelle un petit hospice pour les malheureux jetés à la côte par la tempête ; une bonne vieille sœur de charité, mise par lui à la tête de cette sainte fondation, la dirigeait, et Marie avait consacré toutes ses économies aux frais de cet hospice, convaincue qu'elle rendait ainsi le plus pieux hommage à la mémoire de son père.

Jules de Coëtléon, son frère, plus âgé qu'elle de sept ans environ, l'aimait autant qu'elle le méritait par cet accord de vertus ; et cependant il avait un reproche continuel à lui adresser. Marie, qui avait le cœur charitable, avait l'esprit railleur, moqueur, et caustique au point d'être méchant... elle ignorait que l'esprit doit toujours passer par le cœur... C'est ce que son frère lui disait souvent, et lui, avait répété le matin même de ce bal où il devait la conduire accompagné de Louis de Kernoël, le fiancé de Marie, jeune marin du plus grand mérite. Ses observations avaient été écoutées avec la conscience qu'elles étaient justes, et cependant il faut croire que cet entraînement de la malignité et de la moquerie est bien puissant, puisque le soir même elle ne pouvait y résister, et dans ce quadrille, au milieu de ce bal tout de bonté et de charité auquel elle avait contribué avec

plus d'entraînement que personne, on voyait à son sourire vif, à ses yeux pétillans, que son esprit débordait en malices, et la malice ressemble quelquefois à la méchanceté.

Son danseur était Paul de Moulouarn, riche propriétaire dans les environs. Il profitait de tous les repos pour causer, et Marie, s'abandonnant par degrés à son penchant, s'était animée, exaltée au point que, prise d'une sorte d'ivresse et perdant la réserve convenable : « Regardez donc, monsieur, lui dit-elle, en face de nous.... sûr la banquette... ce monsieur avec ses ailes de pigeon... ne dirait-on pas un vieux portrait détaché de son cadre? » Paul, qui avait considéré comme un véritable bonheur de pouvoir causer un instant avec une jeune personne qu'il ne connaissait encore que par son renom de bonté, ne répondit pas un mot : le vieux monsieur était son père.

La poule ne fut suivie d'aucun malin quolibet; mais après la *trénitz*, la verve caustique de Marie s'étant réveillée : « Ah! s'écria-t-elle, voyez-vous, monsieur, au milieu de la banquette à notre droite, cette grosse dame dont le cou est au carcan dans une collerette à la Marie-Stuart... ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble à un de ces gros enfans auxquels nos femmes de la campagne vont passer le cou dans la pierre percée de l'île de Bréhat pour les garantir des convulsions? » Le cavalier voisin, entendant cette remarque, ne put retenir un éclat de rire; mais le danseur de Marie devint d'autant plus sérieux que cette grosse dame était sa mère! Il fallut que Paul de Moulouarn, malgré sa mauvaise humeur, commençât la figure de la contredanse; et Marie attendait le *chassez-croisez* général, quand elle dit à son cavalier, dont elle ne comprenait pas le silence : « Ah! mon Dieu, je ne me trompe pas!... cette jeune personne qui fait un *avant-deux*, c'est une poupée qui s'est sauvée de la foire pour venir danser ici!... Non!... je me trompe, c'est

une personne naturelle... elle a souri. » Heureusement pour Paul de Moulouarn que le *chassez-croisez* venait de finir, et reconduisant Marie à sa place, il ne put que lui dire avec une vive émotion : « Cette jeune personne est ma sœur. » Puis il la salua froidement et se perdit dans la foule.

Marie, frappée au cœur par ces mots que lui avait lancés son cavalier, s'assit tristement près de son frère. Elle se reprochait le chagrin qu'elle venait de causer à ce jeune homme. Elle qui était si gaie toute à l'heure, ne disait plus rien, quand Louis de Kernoël vint l'inviter pour la prochaine contredanse, et ce qui eût été pour Marie un grand plaisir ne fut qu'une gêne... elle avait des regrets, des remords...

En attendant le signal du nouveau quadrille, les hommes avaient formé des groupes au milieu de la salle. « Il y a ici, disait Paul, de charmantes personnes, aussi bonnes que jolies, excepté celle-ci cependant, » et il désignait Marie. « Elle m'a d'autant plus péniblement surpris qu'elle passe pour avoir le cœur excellent, l'âme charitable mais son esprit est bien méchant. — Oh! oui, répétèrent plusieurs voix. — Quelle causticité! quelle moquerie! reprit avec amertume Paul, justement blessé dans toutes ses affections; je ne voudrais pas être le mari de cette admirable demoiselle de Coëtléon. »

Louis de Kernoël, qui avait entendu cette conversation, frémit d'impatience et de colère; et au lieu de se contenir, car il connaissait le défaut de sa bien-aimée Marie, il alla droit à Paul, le prit à part, et lui dit : « Monsieur, je suis le fiancé de mademoiselle de Coëtléon, je serai son mari dans un mois; en l'insultant, c'est moi que vous insultez... vous m'en rendrez raison.

— Demain matin, répondit Paul.

— À demain ! sur le bord de la mer ! » ajouta Louis.

La contredanse recommençait, et les joyeux couples de se précipiter à l'envi.

Marie seule restait sur sa banquette, attendant Louis de Kernoël. C'est qu'il avait voulu que son émotion se fût un peu calmée; mais quand il accourut vers Marie, son agitation intérieure était encore si visible, qu'il lui expliqua par la contrariété qu'il éprouvait d'être en retard; puis il laissa passer les temps de repos sans à peine prononcer une parole, lui qui ordinairement trouvait chaque heure trop courte pour ce qu'il avait à dire à Marie, de ses espérances, de ses projets de bonheur, de leur doux avenir... il n'osait ouvrir la bouche, il craignait qu'il ne s'en échappât ces dures paroles: « Mademoiselle, cette main où vous placez votre main, elle sera froide demain peut-être, et ce sera votre faute. Cet homme qui devait être votre époux n'a peut-être que douze heures à vivre?... N'éprouvez-vous donc pas de pressentimens, de remords? »

Marie, voyant le silence obstiné de Louis, n'avait pris la parole que pour lui avouer sa faute, qui lui pesait d'autant plus qu'elle ne pouvait la réparer sans l'aggraver encore par ses excuses à celui qu'elle avait offensé. Louis ému lui serra la main. Il paraissait aussi triste, aussi malheureux qu'elle. La contredanse terminée, il ramena Marie à sa place, lui fit le salut d'usage, qui ressemblait en ce moment à un salut d'adieu, et quitta en effet la salle de bal. Marie remarqua avec beaucoup de chagrin cette circonstance. M. de Kernoël était leur voisin: il habitait un pavillon qui dépendait de Coëtléon, et il était tout naturel que pour y retourner il attendît sa fiancée et son ami. Marie avait le cœur gros et l'âme en peine; elle éprouvait un vague effroi de quelque malheur. En effet, ce mécontentement de nous-même, ce trouble qui s'empare de nous après une mauvaise action, couvre à nos yeux l'avenir d'un voile sombre: ce sentiment intime nous dit que du mal ne peut naître que le mal.

Il était minuit quand Jules de Coëtléon et Marie rentrèrent au château Alliette, la

femme de chambre, et Binic, vieux marin, qui du service de M. de Coëtléon était passé au service de son fils, avaient les yeux rouges et bouffis tant du sommeil pris sur leurs chaises que du sommeil qu'ils réservaient à leurs *couettes* (lits de plume). Ils s'empressèrent donc de faire leur service auprès de leurs maîtres.

« Bonne nuit, mademoiselle! » dit à Marie la grosse et fraîche Alliette; puis elle s'éloigna en marmottant en bas-breton: « Mademoiselle n'a pas l'air gai; faut qu'elle n'ait pas assez dansé à la danse. — Mal pauvre fille me souhaite une bonne nuit; pensa Marie; que ne peut-elle avant tout me donner une bonne conscience! »

Pour les âmes pures et délicates, le moindre trouble est un grave tourment; de même que pour l'œil, la partie la plus délicate du corps, un atome est une horrible gêne. Marie s'endormit donc péniblement, pour se réveiller de quart d'heure en quart d'heure; et dans chacune de ces insomnies Louis apparaissait devant ses yeux, pâle, irrité... ou bien elle le revoyait triste; lui serrant la main... quittant le bal avant elle. Oh! comme elle se promettait de se corriger pour être digne de lui!

Ainsi agitée, elle venait de refermer les yeux, quand elle fut réveillée en sursaut par les aboiemens d'un chien: « C'est la voix d'Actéon!... c'est la voix d'Actéon! » se dit-elle en se levant précipitamment pour aller regarder à travers les vitres. Le jour commençait à poindre, et l'on pouvait distinguer les objets; mais elle ne découvrit rien, et rentra dans son lit en se disant qu'elle avait rêvé sans doute.

Actéon était le chien favori de Louis de Kernoël, et Louis l'aimait comme le meilleur des amis, depuis que dans un voyage de long cours son épagneul l'avait aidé à se tirer de la mer, où il allait se noyer. Depuis cette belle action, Actéon ne quittait jamais Louis: où l'un était, était l'autre.

Marie se rendormit; mais elle n'avait

pas rêvé : la voix d'Actéon annonçait que Louis de Kernoël venait de sortir pour se rendre sur le bord de la mer, à l'embouchure de la rivière de Paimpol; et le brave épagneul, en passant devant ce portail qu'il franchissait si souvent, avait cru devoir témoigner sa joie par ses jappemens redoublés.

II.

« Dites donc, Binic, s'écria Alliette, qui venait de se lever et accourait tout effarée dans l'antichambre, dites donc, entendez-vous ce chien qui hurle ?

— Oui, répondit Binic se frottant les yeux; qu'est-ce que ça signifie ?

— Dieu merci ! il fait jour, reprit Alliette; c'est moins mauvais que la nuit... Ah ! dam ! la nuit, c'est signe de mort.

— Mais il hurle encore ! dit Binic; il hurle à notre porte...

— Bon Jésus ! s'écria Alliette, c'est la voix... Ah ! mademoiselle sonne ! »

Marie avait ouvert sa fenêtre : « Alliette, dit-elle avec effroi, ce chien qui hurle, c'est Actéon; regarde?... Ils s'approche de la porte... il s'éloigne... il se rapproche en poussant des cris plus plaintifs encore : qu'a-t-il donc ? Dis à Binic d'aller au pavillon savoir si M. Louis de Kernoël est chez lui. »

Binic venait de recevoir le même ordre de Jules de Coëtléon, que les clameurs incessantes et acharnées d'Actéon inquiétaient. Mais ses inquiétudes furent bien plus vives quand Binic rapporta qu'il n'y avait personne au pavillon, et qu'Actéon redoublait ses hurlemens en regardant le côté de la mer, vers lequel il semblait l'appeler.

« Mon Dieu ! se serait-il noyé ? » dit Jules de Coëtléon à Binic; « suivons Actéon; » et Marie, au comble de l'anxiété, voulut, malgré les instances de son frère, l'accompagner dans ses tristes recherches.

Les hurlemens, les sanglots, les soupirs d'Actéon furent plus violens encore quand

il se vit entouré des amis de son maître, et après leur avoir à tous léché les mains, il partit comme un trait vers la mer. Jules de Coëtléon et Binic avaient remarqué avec effroi plusieurs taches de sang sur les poils du museau du chien, et cependant il n'était pas blessé. Combien elles étaient plus éloquantes que des paroles, ces allées et venues du pauvre animal haletant, courant de Coëtléon à Binic, de Binic à Marie, s'élançant du côté de la mer, revenant, s'élançant de nouveau, et, pour voir si on le suivait, retournant sa tête où flamboyaient des yeux rougis et hagards !

Jules de Coëtléon, Marie et Binic marchaient derrière lui à grands pas, et leur terreur allait toujours s'accroissant aux cris plus lamentables d'Actéon à mesure qu'il s'approchait de la mer. Tout-à-coup il s'arrêta sur un rocher en poussant un véritable cri de désespoir, et ce cri fut répété par les trois personnes qui accompagnaient le chien; car entre ce rocher et la mer, qui montait avec rapidité poussée par une forte brise, gisait sur le sable un corps baigné de sang, celui de Louis de Kernoël... Marie descendit en courant et vint tomber sur la plage, à genoux, les mains jointes et dirigées vers le ciel; stupéfaite, anéantie... elle voulait prier et ne le pouvait. « Serait-il donc tombé de ce rocher ? dit Jules de Coëtléon tâtant le pouls de Louis. — Non, monsieur, reprit Binic, ce coup d'épée dans la poitrine... — On l'a donc assassiné ? reprit Jules; mais il vit encore... — Quelques minutes plus tard le flot l'emportait au large, dans le grand tombeau, » dit Binic, le chargeant avec précaution sur ses épaules, tandis que Coëtléon soutenait ses pieds, et que Marie courait devant faire tout préparer pour le recevoir au château. Actéon ne s'éloigna pas un instant de son maître.

Le soir, les véritables détails sur le duel furent communiqués par M^{me} de Moulouarn, la mère de Paul, qui, après avoir mis son fils à l'abri des recherches sur un bâtiment prêt à partir pour l'Angleterre,

était accourue tout éplorée savoir quel était le sort de la victime de ce malheureux combat.

Louis était bien mal. Le médecin qui l'avait visité le matin, puis le soir, jugea que le principe de la vie était profondément attaqué.

Marie ne s'éloignait plus de Louis. Que de reproches elle s'adressait, mon Dieu ! que de remords elle éprouvait ! combien elle regrettait ces plaisanteries qui avaient fait tant de mal ! Mais les reproches, les remords ne pouvaient être qu'impuissans, et l'état du malade s'aggravant toujours, elle eut recours, pour le sauver, à la prière, par laquelle notre âme monte au ciel et semble en revenir ici bas avec une part du pouvoir divin.

Plus l'état de Louis devenait menaçant, plus les supplications de Marie devenaient l'ardente expression de tous les sacrifices les plus austères, les plus absolus, les plus dévoués ; et un soir qu'elle regardait avec terreur ce visage creusé, livide, ces lèvres violettes, ces yeux éteints : « O mon Dieu ! s'écria-t-elle, qu'il ne meure pas, et je consacre dès aujourd'hui cinq années de ma vie au service des malades. »

Émue, et pour ainsi dire inspirée par la prière, elle descendit vers la bonne religieuse qui dirigeait le petit hospice de Coëtléon, lui demanda le costume de son saint ordre, le vêtit sur-le-champ, et remonta près du lit du malade. Il dormait alors, et Jules de Coëtléon ayant témoigné à Marie son étonnement de la voir ainsi vêtue, elle lui dit le sacrifice qu'elle venait d'offrir à Dieu ; puis avec l'accent le plus convaincu, elle ajouta : « J'espère désormais pour la vie de Louis. »

En ce moment il se réveilla à demi, et entr'ouvrant les paupières, étendant la main vers Marie, d'une voix que faisait trembler une fièvre ardente, il murmura : « Un ange ! un ange près de moi ! » C'est qu'il avait entrevu les ailes du bonnet de Marie et le blanc rabat qui retombait

sur sa poitrine. « Un ange ! » répéta-t-il encore, mais plus bas, comme un écho, et ses yeux se refermèrent.

Quand il se réveilla, il allait beaucoup mieux. Binic ayant mis au courant de la rivière qui passait près du château un petit cierge fiché dans une *deurrée* de pain de seigle, la petite embarcation n'avait pas été jetée à la côte : c'était bon signe. De son côté, Alliette alla examiner le pain bénit qu'elle conservait depuis le dimanche : il était très-frais : c'était encore bon signe. En effet, Louis revenait évidemment à la santé, et du matin au soir les progrès de la vie étaient remarquables. Il fut bientôt en état de comprendre ce qui se passait autour de lui, et ses premiers regards cherchèrent sa fiancée. « Où est Marie ? où est-elle, mon ami ? » dit-il à Jules de Coëtléon.

— La voilà, mon cher Louis, » lui répondit-il en la lui montrant. L'attention de Louis ainsi fixée, il reconnut Marie sous son pieux costume, et lui baisant les mains, il était troublé par de si cruelles souffrances, qu'il ne se rendait pas bien nettement compte encore de ce que ce costume revêtu par sa fiancée révélait de changement dans leur avenir. Alors Jules lui expliqua que Marie, voulant expier le duel dont elle était cause, avait fait vœu de soigner pendant cinq ans les pauvres et les malades. » Il comprit enfin, et si sa convalescence n'eût pas été assurée, sa santé eût pu être de nouveau mise en péril par la certitude de l'obstacle qui s'opposait à son prochain bonheur.

Quant à Marie, qui avait autant de chagrin que lui sans doute, mais ne pouvait cependant regretter un sacrifice par lequel elle était convaincue de l'avoir sauvé, elle fut moins souvent près de lui, et à mesure que sa santé revenait, elle rendait ses visites plus rares, plus courtes..... d'autres malades réclamaient ses soins.

Lorsque Louis put se lever et faire quel-

ques tours dans l'appartement, Actéon, ce fidèle ami, qui n'avait pas quitté le chevet du lit de son maître, le suivait, pas à pas dans ses courtes promenades; il regrettait de la force; mais il ne put retrouver la gaieté douce qu'il avait autrefois. Triste et toujours pensif, il déplorait presque la vie qu'il devait à l'acte de dévouement que Marie avait accompli... Un jour, ayant entendu Jules de Coëtléon former le projet d'aller aux Antilles, où il avait des propriétés, il lui proposa de traverser l'Océan avec lui. Cette offre fut vivement accueillie, et le jour du départ fixé pour une époque prochaine.

Un matin, la petite clochette de la chapelle avait épanché dans l'air calme et par les tintemens argentins de l'*Angelus*, et sœur Marie, l'*Ange du dévouement*, comme l'appelaient tous les malades, était à genoux en prières, remerciant encore Dieu d'avoir sauvé Louis, quand elle sentit le bas de sa robe de bure frôlé par un corps en mouvement: c'était Actéon, qui l'aimait tendrement depuis qu'il l'avait vue tant soigner son maître; elle se retourna: Louis venait lui dire adieu.

Il voulait lui parler, lui témoigner sa reconnaissance, ses regrets, sa douleur... il ne put que lui dire: « Dans cinq années... » Et Marie lui tendant la main répondit: « Mon ami, je prie Dieu pour vous. »

Puis elle quitta la chapelle afin d'aller recevoir les adieux de son frère, pendant que Louis, prosterné dans le petit sanctuaire où priait tout-à-l'heure Marie, baignait de larmes les dalles où elle avait passé. Quelques minutes après, les chevaux qui devaient conduire à Brest Jules de Coëtléon et Louis, partaient au grand galop, et sœur Marie resta seule, tout entière au soin de ses malades; car l'*ange du dévouement* ne se renfermait point dans son hôpital; les chaumières comme les châteaux, tout être souffrant avait droit à ses consolations, à ses soins, à ses veilles.

III.

Cinq ans s'étaient écoulés: un soir, une chaise de poste arriva au château de Coëtléon: « Ma sœur! — Marie! — Où est-elle? » dirent à Binic les deux voyageurs. — Madame Marie, l'*Ange du dévouement*, mon cher maître, dit le vieux marin reconnaissant Jules de Coëtléon et Louis, je ne sais où elle est... auprès du lit d'un malade sans doute. »

Actéon paraissait aussi demander Marie, la chercher; le pauvre chien n'était plus aussi vif, aussi lesté, mais son cœur et son instinct n'avaient pas changé... Il parut en effet avoir découvert les traces de Marie, car il se dirigea dans la campagne. Jules de Coëtléon et Louis le suivirent...

Ils arrivèrent devant un château voisin, les portes en étaient ouvertes, ils entrèrent, et, toujours suivant le chien, se trouvèrent dans une chambre à peine éclairée, où sur un lit, entouré de son père, de sa mère, de sa sœur, Paul de Moulouarn depuis six mois se mourait d'une maladie de poitrine, soigné, consolé par Marie...

A l'arrivée un peu brusque d'Actéon, le meribond souleva ses paupières, reconnut Louis de Kernoël, et lui tendant la main: « Pardonnez-moi! dit-il d'une voix faible; soyez heureux avec cet ange... » et de ses yeux il indiquait Marie agenouillée au pied du lit. Louis s'était empressé de prendre la main de Paul de Moulouarn, mais à peine la lui eut-il serrée qu'il expira.

Six mois après, une élégante et belle fiancée, âgée de vingt-trois ans, était conduite à l'église par son frère: c'était Marie de Coëtléon qui allait épouser Louis de Kernoël; maison dit que par ses bienfaits elle continua toujours de mériter d'être appelée l'*Ange du dévouement*.

ERNEST FOURNET.

Octavius le Centurion.

HISTOIRE DU QUATRIÈME SIÈCLE.

C'était le 2 des calendes de décembre 323 ; un jeune homme errait dans les environs de Sébaste en Arménie ; il cherchait vainement, depuis le coucher du soleil, à sortir d'un labyrinthe de rochers et à gagner la grand'route tracée pour l'empereur Caius par Corbulon, chef de l'armée d'Orient. La nuit était sombre, le froid vif, les sentiers escarpés ; une neige épaisse fouettait la tête du voyageur.

Il résolut d'attendre le jour dans les crevasses d'un roc qu'il apercevait à quelque distance. En approchant il reconnut avec surprise que ce qu'il avait pris pour un bloc de granit était un monument de forme carrée, assez semblable à un tombeau. Il tira son épée et entra.

Il tâtonna long-temps des yeux et des mains sans rien découvrir ; à la fin il sentit une porte, la poussa, et pénétra dans un caveau creusé au milieu du roc et éclairé par une lampe suspendue à la voûte. Un vieillard, assis devant une table grossière, déroulait un manuscrit sur papyrus, qu'il paraissait lire avidement.

« Grâce au ciel ! s'écria-t-il en voyant l'épée nue, mes vœux sont exaucés ! le martyr !... Soldat de l'empereur Licinius, je suis prêt.

— Rassure-toi, dit le soldat ; je viens ici non en ennemi, mais en suppliant. Je m'appelle Octavius, et suis centurion dans l'armée romaine ; je me suis égaré en revenant de porter des ordres à la quarante-et-unième légion, à douze stades de la ville. Accorde-moi un asile pour cette nuit.

— Tu n'es donc pas, reprit le vieillard, un persécuteur des chrétiens ?

— Non pas, dit Octavius ; je n'ai jamais cru ce que racontent les marchands de Rome, qu'ils se livrent entre eux aux vices les plus infâmes, et qu'ils tuent les petits enfans pour les manger. Je sais que, loin d'être les ennemis du genre humain, ils pratiquent l'égalité et la vertu. Reçois-moi donc sans crainte, et regarde-moi comme un de tes frères.

— Tous les hommes le sont, » interrompit le solitaire ; et il le fit asseoir. Il alluma du feu dans un coin de la grotte, et quand le voyageur eut séché ses habits, il lui servit des œufs et des lézards grillés, assaisonnés avec de la rue, et pour boisson de l'eau de neige fondue et du cidre de prunelles sauvages.

Après le repas le centurion prit la parole :

« Y a-t-il long-temps, mon hôte, que tu habites ce désert ?

— J'y vins en 303, lors de la persécution de Dioclétien ; j'étais alors peu ferme dans le sentier de la foi. Je laissai mes frères braver les bourreaux pour confesser le Christ, et je m'enfuis dans les montagnes, où, pour retraite, j'eus cette grotte ; pour alimens, les fruits des forêts, le produit de ma chasse ; pour vêtemens, l'écorce de ces arbres et la peau de quelques animaux que je tuais ; pour protecteurs, Dieu et Jésus-Christ.

» Là, j'ai vécu solitaire, ne rencontrant que de loin en loin de pauvres voyageurs égarés ; priant pour mes frères et lisant nos saints Évangiles. En les méditant, j'ai senti que ma fuite était une action lâche et presque impie ; j'aurais été à Sébaste renverser les idoles, sans la vieillesse qui appesantit mes pas et me permet à peine de tendre des filets dans les bois. Vingt fois j'ai pris le chemin sans pouvoir l'achever. Alors, pour expier ma faute, j'imaginai de bâtir une chapelle : je creusai la terre avec de longs efforts ; j'entassai

des cailloux ; je formai un ciment grossier de sable et de terre détrempeé ; j'élevai un toit de branches, de feuillages et de pierres, et, après des années de peine, j'achevai l'édifice que tu vois... Depuis, j'y viens prier tous les soirs : mon fils, n'y viendras-tu pas avec moi ?

— Mon hôte, dit Octavius, je n'adore ni Jupiter, ni Vénus, ni ces dieux impurs, fauteurs de la débauche et du meurtre. Après avoir long-temps erré de doctrine en doctrine, je me suis arrêté à celle de Platon, comme à une hôtellerie sur la route du Christianisme. Laisse-moi réfléchir cette nuit, demain je te rendrai réponse. Donne-moi ton livre saint : je veux relire le *Sermon sur la montagne*.... »

Le lendemain l'anachorète dit au soldat :

« Mon fils, feras-tu avec moi la prière du matin ? »

Et Octavius tomba à genoux.

Tous deux prièrent long-temps...

Octavius se leva le premier. « Il me faut partir, dit-il, mais je reviendrai m'entretenir avec toi, mon père, des choses de la foi. Tu es vieux et cassé, je t'apporterai quelques mets choisis et une amphore de vin de Falerne.

— Mon fils, dit le vieillard, le corps vit de peu ; les racines et l'eau pure lui suffisent. C'est l'âme qu'il faut nourrir ; la mienne ne forme qu'un souhait : quand nous consacrons un temple, nous renfermons sous l'autel les reliques de quelque homme pieux. J'ai ouï dire que Licinius avait chassé les chrétiens de son palais et défendu les assemblées ecclésiastiques ; si dans Sébaste un chrétien est livré aux tortures, recueille ses cendres et apporte-les-moi ; je les placerai dans une chapelle : en voyant ce qui fut le corps d'un saint, j'aurai moins de peine à imiter son âme ; elle me prêtera ses ailes pour hâter l'arrivée de mes prières au pied du trône de Dieu.

— Je le ferai, » dit Octavius, et il s'éloigna.

Il arriva à Sébaste vers le soir ; de loin il entendit des chants harmonieux qui, par-tis du *Forum*, montaient de nuage en nuage jusqu'au ciel. Il put à peine traverser la place encombrée de peuple et de légionnaires. Au milieu étaient quarante soldats chrétiens : par les ordres du proconsul on les fouettait avec de longues lanières, en leur enfonçant des ongles de fer dans les épaules... C'étaient ces soldats qui chantaient.

Le proconsul s'irritait de leur courage ; il fit un signe... tout se tut.

« Dépouillez-les, cria-t-il, et qu'on les expose nus sur l'étang de Volryèse. »

C'était un lac situé près des murs de la ville ; il servait à des naumachies. L'hiver en avait glacé la surface à une grande profondeur. On y traîna les quarante soldats, et on les y jeta sans vêtements. Un bain chaud fut préparé sur le bord pour ceux qui, vaincus par la douleur, consentiraient à renier le Christ.

L'un des soldats ne résista pas long-temps ; il se traîna hors de l'étang et se précipita dans le bain chaud avec tant de rapidité qu'il fut submergé et mourut sur-le-champ. Telle est l'horreur due au parjure, qu'aux clameurs du triomphe du peuple se mêlèrent des clameurs d'indignation.

Les martyrs cessèrent leurs chants et se lamentèrent ainsi : « Nous étions quarante frères et amis ; nous avons combattu ensemble les barbares, nous avons communiqué ensemble, nous n'étions qu'un seul corps et qu'une seule âme ; nous comptions frapper tous à la fois à la porte des cieux ; et voilà qu'un de nous manque à l'appel, voilà que le démon vient de saisir une brebis du troupeau sacré !

— Octavius ! dit le proconsul, fais cesser leurs plaintes ; prends dix soldats de la deuxième cohorte, et va-t'en chercher un chrétien par la ville. »

Octavius ne répondit pas, mais il quitta ses habits, et d'un pas ferme il alla rejoindre

dre les trente-neuf soldats. Ils poussèrent un cri de joie et lui tendirent leurs bras chargés de chaînes... dans la foule circula un murmure de surprise.

« Par Pollux ! dit le proconsul, tu es fou ; toi, quitter pour ces vauriens le service de Licinius et de Jupiter !

— Licinius est un tyran, s'écria le jeune néophyte ; Jupiter est un adultère et un incestueux.

— Licinius et Jupiter ont à leurs ordres Némésis, reprit le proconsul. » Et il commanda qu'on enchaînât Octavius avec les autres.

La nuit s'avancait ; le peuple se retira par degrés... les martyrs restèrent seuls, et quand vint le jour, ils chantaient encore d'une voix grelotante et brisée les premiers versets du livre de Job :

« L'Éternel l'avait donné, l'Éternel l'a ôté : le nom de l'Éternel soit béni ! »

On les entassa sur des chariots pour les mener au bûcher, et leurs mères et leurs épouses les suivaient en les exhortant à la mort.

A la troisième heure du jour ils avaient vécu.

Le soir, le solitaire méditait dans une chapelle : il vit une grande figure blanche. Elle avait des yeux bleus, des cheveux roux ondoyans, une barbe bouclée et fourchue, un air de quiétude et de bonté. Elle tenait à deux mains élevées au-dessus de sa tête une urne qu'elle posa sur l'autel.

Le vieillard s'inclina la face contre terre, car il avait reconnu Jésus de Nazareth. Puis il lut sur l'urne : « Ci-gisent les cendres d'Octavius le Centurion et de trente-neuf autres martyrs ; » et il remercia le ciel.....

ÉMILE DE LABÉDOLLIÈRE.

La Chasse.

Dans un noir vallon où la Creuse
Détourne ses flots écumans,
Emma, jusqu'à quinze ans heureuse,
Cachait sa vie et ses tourmens.
Là sur le tombeau de sa mère
Elle soignait de tristes fleurs,
Parure fragile, éphémère,
Mais qui revivait sous ses pleurs.

Un jour, l'écho de la vallée
Renvoie un bruit lointain de cor :
A ce bruit la belle isolée
Cherche un abri plus sombre encor.
C'était une biche tremblante
Fuyant le chasseur matinal.
Hélas ! dans sa fuite brûlante
Elle emporte le trait fatal.

« Pauvre biche, dit la bergère,
» Comme te voilà toute en sang ! »

Et déjà d'une main légère
Elle presse et lave son flanc.
« Quel monstre t'a si fort blessée ?
» Toi, des bois l'orgueil et l'amour !... »
Ah ! ce monstre, jeune insensée,
Pourrait te blesser à son tour !

Or vété, palpitant de joie,
Le chasseur qui court à grands pas :
Des yeux il dévore sa proie,
Et son arc ne pardonne pas.
Déjà la mort est préparée,
Le trait va s'échapper... « Méchant !
» Méchant ! » dit la vierge éplorée,
Sous ses longs cheveux se cachant.

« Va, ta liberté t'est rendue,
» Blonde biche, dit le chasseur ;
» Mais la mienne, je l'ai perdue !...
» Sera-ce amertume ou douceur ?
» Et toi... Les autres que sont-elles ?
» Dis-moi, de grâce, si je vois
» La plus charmante des mortelles
» Ou la déesse de ces bois ? »

« — Je ne suis qu'une pauvre fille
» Qui n'ai plus, hélas ! qu'à souffrir.
» Ma mère... son âme au ciel brille,
» Et pour la voir je veux mourir. »
« — Non, tu ne mourras point bel ange ! »
Il fait un signe, et la forêt
S'anime d'un murmure étrange,
Et toute une cour apparaît.

Nobles écuyers et beaux pages,
Sur un geste de leur seigneur,
Venaient en galans équipages,
Et le front nu, lui rendre honneur.
« Vous voyez cette pastourelle,
» Dit-il, humble fleur du coteau :
» Que tous les saluts soient pour elle,
» Car c'est la dame du château. »

Et de ce nom chacun l'appelle...
Emma rêvait... Le lendemain,
Sire Enguerrand, dans la chapelle,
Mit un anneau d'or à sa main.
Grands festins à la cour ravie
Ne cessèrent durant vingt jours...
Dieu seul, qui mesure la vie,
Sait quand finiront leurs amours.

ÉMILE DESCHAMPS.

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Richard Cœur-de-lion, comédie en trois actes, mêlée de couplets; paroles de Sédaine, musique de Grétry.

Le théâtre représente un château-fort, dont on aperçoit les tours et les murailles crénelées. Des forêts sombres l'entourent. Au fond, sont des montagnes stériles; à gauche, on voit une maison d'assez meuble apparente; en face, est un banc de pierre.

Des paysans revenant de leurs travaux passent en chantant :

Nous danserons demain,
Nous boirons du bon vin.

C'est que les époux Mathurin doivent fêter la cinquantième année de leur mariage. Quand les paysans se sont éloignés, un vieil aveugle portant un violon s'avance, conduit par Antonio, jeune garçon du village voisin. « Quelle heure est-il ? Où suis-je ? » lui demande l'aveugle. — Le soleil se couche, vous êtes près du château de Lintz. Je vois sur la plate-forme un soldat en faction, armé de son arbalète. — Je suis bien las ! reprend l'aveugle. — Asseyez-vous sur ce banc, en face de cette belle maison. A propos, je ne pourrai pas vous conduire demain. — Pourquoi donc ? — C'est que mon grand-père se remarie avec ma grand-mère. — Comment ferai-je sans toi ? — Je vous conduirai à la noce, et vous y jouerez du violon. — Tu aimes donc bien la danse ? — Oh ! répond Antonio :

La danse n'est pas ce que j'aime ;
Mais c'est la fille à Nicolas.

.....
Que je vous plains ! vous ne le verrez pas !

— Oui, je suis à plaindre... Mais, va t'informer si je peux passer la nuit dans cette maison. »

A peine Antonio a-t-il disparu, que le

vieil aveugle, qui n'est autre que Blondel, jeune écuyer de Richard Cœur-de-lion, se lève avec vivacité, et se met à parcourir les environs. « Voilà des tours, des fossés, des redoutes, se dit-il; ce château, situé loin des frontières, au milieu d'un pays sauvage, n'est propre qu'à renfermer un prisonnier d'état ? ... S'il renfermait mon maître que je cherche depuis un an ? ... On ne laisse approcher personne de ce château ; mais on ne se méfierait pas d'un pauvre aveugle... » Dans l'espoir d'être entendu, Blondel chante :

O Richard! où mon roi!
L'univers l'abandonne,
Sur la terre il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne.
.....

Il entend du bruit, se rassied sur son banc et reprend son rôle d'aveugle.

C'est sir William, le propriétaire de la belle maison voisine, qui chasse un des domestiques du château, que le gouverneur, le jeune chevalier Florestan, a chargé d'une lettre d'amour pour la belle Laurette, fille de sir William. Sir William, qui ne sait pas déchiffrer le français, et voudrait cependant savoir ce que contient cette lettre, apercevant un vieillard étranger, lui demande s'il sait lire : « Oui, répond Blondel. — Eh bien ! lis-moi cela. — Hélas ! monsieur, je suis aveugle ; ces méchants Sarrazins m'ont brûlé les yeux avec une lame d'acier rougie... Mais ne voyez-vous pas près d'ici un petit garçon ? — Oui. — Antonio ! lui dit Blondel, lis cette lettre à monsieur ; lis-la bien haut, bien distinctement. » Antonio obéit. Dans cette lettre, le gouverneur du château remerciait Laurette de vouloir bien l'aimer ; il serait à ses pieds, ajoute-t-il, s'il pouvait, le jour, quitter un instant son prisonnier ; mais il demande à quelle heure, cette nuit, il pourrait parler à Laurette. « Goddem ! s'écrie William en fureur. — Goddem ! répète Blondel, vous êtes donc Anglais ? — Oui, du pays de Galles. — Et pourquoi

l'avez-vous quitté? — Pour aller en Palestine avec notre roi Richard. — Et moi aussi. — Quand je suis revenu dans mon pays, mon père était mort, tué par un gentilhomme, sur les terres duquel il avait tué un lapin; moi j'ai tué ce gentilhomme.... — Ainsi, voilà deux hommes morts pour un lapin! — Mon Dieu, oui! alors je me suis sauvé avec ma femme et ma fille. Ma femme est morte, la justice a mangé mon château, il ne me reste là-bas qu'une sentence de mort... ici je ne la crains pas. » Sir William rentre chez lui, pour se préparer à donner l'hospitalité à une grande dame et à sa suite, que lui envoie un de ses amis.

Laurette, fort intriguée de savoir ce qu'il y a dans la lettre du gouverneur, s'approche de Blondel : « Vous êtes aveugle, lui dit-elle; cela m'enhardit, vous ne me verrez pas rougir... Que disait le gouverneur? — Il parlait d'un prisonnier, quel est son nom? — Je l'ignore, répond Laurette. Mais de moi... que disait-il? »

Blondel craignant de nuire à la jeune fille en se servant de son amour pour découvrir si le prisonnier est Richard, lui donne au contraire de sages conseils. « Écoutez! belle Laurette. — Comment savez-vous que je suis belle? — C'est que pour moi, pauvre aveugle, la beauté d'une femme est dans la douceur de sa voix. — Continuez... — Lorsque des gens d'une haute condition s'adressent à une jeune personne d'un rang qui leur est inférieur, ils ne se font souvent aucun scrupule de la tromper. — Mais ma noblesse est égale à la sienne, reprend Laurette avec fierté. — Le sait-il? — Sans doute! et si mon père n'était pas aussi emporté, aussi vif, je lui aurais déjà confié les intentions du chevalier Florestan. » En ce moment, on entend un bruit confus de pas, et Laurette se hâte de rentrer chez son père.

C'est une dame qui descend de son palefroi et s'avance, entourée de ses femmes, de ses chevaliers, de ses nombreux serviteurs...

Blondel croit la reconnaître; mais voulant s'assurer si c'est Marguerite, comtesse de Flandre et d'Artois, la bien aimée du roi Richard, il joue sur son violon un air que le roi a fait pour elle. Marguerite s'arrête, écoute, s'approche et dit : « Qui vous a appris cet air? — Un écuyer venant de la Terre-Sainte; il le tenait du roi Richard; mais vous, madame, n'êtes-vous pas cette illustre étrangère qui doit occuper la maison ici tout près? — Oui, bon vieillard. — Ayez pitié d'un pauvre aveugle; permettez-moi d'y passer la nuit dans le plus petit coin. — J'y consens, pourvu que vous répétiez l'air que vous venez de jouer. — Tant qu'il vous plaira. » Marguerite recommande l'aveugle à ses serviteurs, donne la main à sir William, qui est venu la recevoir; et Blondel, heureux de ne point quitter les environs de la forteresse, se met à répéter, sur son violon, l'air de son roi, pendant que les domestiques dressent des tables, les couvrent de verres, de bouteilles, versent à boire à l'aveugle, qui, pour les remercier, leur chante une chanson, dont ils répètent en chœur ce refrain :

Moi, je pense comme Grégoire;
J'aime mieux boire.

Puis chacun se retire pour passer la nuit.

Le théâtre représente l'intérieur d'un château-fort; sur le devant, est une terrasse entourée d'une grille de fer; au fond, est un fossé revêtu extérieurement d'un parapet.

Accompagné du gouverneur, le prisonnier se promène sur la terrasse : l'aurore va paraître. « Rendez-moi la liberté, et votre fortune est faite, dit Richard Cœur-de-lion, car c'est lui qui est le prisonnier. — Je ne le puis, sire, répond le chevalier Florestan; mon honneur s'y oppose. Je vais vous envoyer chercher pour vous reconduire dans la tour. » Puis il salue le roi, et s'éloigne. Resté seul, Richard accuse le sort. « Hélas! dit-il, après m'être glorieusement battu en Palestine,

me voilà, dans la vigueur de l'âge, en-fermé au fond de cette prison, où tout le monde m'oublie. » Il regarde un portrait de la princesse Marguerite, espérant ainsi calmer et consoler son cœur... Cette vue, au contraire, redouble ses tourmens... il n'a plus d'espérance, il appelle la mort... et cachant sa tête dans ses mains, il s'est appuyé sur une saillie de pierre.

En ce moment Blondel arrive, conduit par Antonio. « Où suis-je ? lui demande-t-il. — Au bas du parapet de la forteresse, près de laquelle vous m'avez dit de vous amener. — Voilà de l'argent, va nous chercher de quoi déjeuner. » Dès qu'Antonio est parti, l'écuyer accorde son violon, monte sur le parapet, dans l'espoir d'être mieux entendu du prisonnier, et joue l'air de Richard. « O ciel ! s'écrie le roi, comment cet air est-il venu jusqu'ici ? » Blondel en chante les paroles :

Une fièvre brûlante,
Un jour me desséçait.

« Je connais cette voix, » dit le prince. Blondel continue le couplet... le prince l'achève.... l'écuyer, qui, à son tour, a reconnu la voix de son maître, improvise ce second couplet :

Dans une tour obscure
Un roi puissant languit ;
Son serviteur gémit
De sa triste aventure.

Et le roi s'écrie : « C'est Blondel ! »

Mais aussitôt le gouverneur et des soldats accourent sur la terrasse ; ils font rentrer le prisonnier dans la tour, tandis que d'autres soldats s'emparent de Blondel et l'amènent dans le château. « Sais-tu qui a répondu à tes chants ? lui demandent-ils. — Quelque passant, sans doute. — Tu nous trompes... En prison ! — Ayez pitié ! les Sarrazins ont brûlé mes pauvres yeux. — Alors, tant mieux pour toi ! car si tu n'étais pas aveugle, tu serais mort. — Je venais donner un avis au gouverneur. » Le chevalier arrive. « Êtes-vous seul ? » lui de-

mande le faux aveugle. Le chevalier fait retirer ses soldats. « C'est la belle Laurette qui... — Parle bas... — M'a chargé de vous dire que vous pouvez vous rendre auprès d'elle. — Quand je voudrai ? — Oui ! il y a chez son père une grande dame, en l'honneur de laquelle il donne à manger, à boire, à danser à tout le village ; vous pourrez entrer facilement à la faveur de la foule, et la belle Laurette trouvera bien l'occasion de causer avec vous. — C'était donc pour moi que tu chantais ? — Oui, afin d'être amené près de vous. — Va dire à la fille de sir William que j'irai. » Le gouverneur rentre dans le château, et Blondel est reconduit par des soldats, qui le menacent de la mort si jamais il revient rôder autour de leurs remparts.

Le théâtre représente la grande salle de la maison de sir William.

Blondel se présente aux gardes de la comtesse, et demande à lui parler. Béatrix, une de ses femmes, répond que Madame Marguerite est dans la douleur, qu'elle a abandonné ses états et va se faire religieuse. « Ce que j'ai à lui dire, reprend Blondel ; la fera changer de résolution. » Béatrix le conduit près de sa maîtresse. « Quoi ! s'écrie la comtesse, vous n'êtes plus aveugle ! — Grâce au ciel ! puisque je puis jouir de la présence de madame Marguerite, comtesse de Flandre et d'Artois. — Vous me connaissez ! — Je suis Blondel. — Vous étiez avec le roi ; où est-il ? — Hélas ! madame ; je le cherchais depuis un an, lorsque je viens de le retrouver.... il est ici. — Le roi ! — Est prisonnier dans le château de Lintz. »

Marguerite appelle sir William, ses chevaliers, ses gardes... Tous s'écrient :

Travaillons à sa délivrance ;
Marchons, marchons !

« Voici mon avis, dit Blondel : j'ai été prévenir le gouverneur que sir William donnait un bal, une fête... — Comment ! je donne un bal, une fête ? répète sir William étonné. — Oui, reprend Blondel ; engagez les braves

gens de la noce des vieux époux Mathurin ; le gouverneur, qui, je vous l'ai dit, est prévenu, doit s'introduire au milieu de la foule pour parler à la belle Laurette ; il sera aussitôt entouré des gardes de la princesse, et on le forcera de nous rendre le roi. — S'il refuse, nous emploierons la force, reprend le sénéchal : je vais faire avancer les soldats qui nous servent d'escorte et nous attendent dans la forêt voisine. »

Sir William, enchanté d'aider à la délivrance de son roi, caresse sa fille, et fait tout préparer pour le bal. Les villageois arrivent, ainsi que les vieux époux Mathurins, qui chantent :

Quant les bœufs vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Laurette est fort surprise de voir entrer le gouverneur ; il vient lui offrir sa main pour danser..... mais en ce moment on entend un bruit de tambours... « Qu'est-ce que cela signifie ? s'écrie le gouverneur. — Je vous arrête, lui dit sir William. — Mais c'est une trahison ! — Que Richard nous soit rendu ! — Jamais !... » On lui ôte son épée.

Le théâtre change et représente l'assaut du château-fort.

Blondel et sir William encouragent les assaillans ; on aperçoit sur le haut de la tour Richard se débattant contre des soldats armés. Blondel jette au loin ses habits d'aveugle, qui cachaient ceux d'un écuyer ; il se met à la tête des pionniers, les guide vers un endroit faible de la place : la muraille s'éroule, il monte à l'assaut, arrive auprès du roi, tue un des soldats, lui arrache son sabre, le remet au roi, et tous deux repoussent ceux qui s'opposaient encore à leur fuite... Le roi est sauvé ! Blondel se jette à ses genoux, il le relève et l'embrasse. Les assiégeans amoient le drapeau de Marguerite ; elle arrive, suivie de ses femmes, tombe évanouie en apercevant Richard, et ne revient à la vie que lorsqu'elle se trouve dans ses bras. Le sénéchal amène le chevalier Florestan devant

le roi, qui lui rend son épée, et Marguerite la marie à la belle Laurette.

Voilà, mesdemoiselles, Richard Cœur-de-lion, tel qu'il fut représenté à Paris le 21 octobre 1784 ; puis à Fontainebleau le 25 octobre 1786, devant Louis XVI et Marie-Antoinette ; et tel qu'il vient de l'être au camp de Compiègne, devant S. M. Louis-Philippe ; puis enfin à Paris le 28 septembre 1844.

Mais comme on ne sait personnel ni comment Richard se trouve dans cette circonstance, je vais vous l'expliquer.

En 1192, Richard Cœur-de-lion revenait de la Terre-Sainte après avoir défait Saladin et pris l'île de Chypre, quand il fut arrêté par Léopold, duc d'Autriche, qu'il avait maltraité au siège d'Acre. Léopold remit son prisonnier entre les mains de son ennemi, Henri VII, empereur d'Allemagne, qui le garda en prison et ne le renvoya qu'en 1194, après en avoir reçu une rançon de cent mille marcs d'argent. L'auteur des paroles a craint sans doute de déplaire à Marie-Antoinette en accusant de trahison et d'infamie un archiduc d'Autriche, un empereur d'Allemagne, qui vivaient il y avait plus de six cents ans... car c'est ainsi qu'autrefois on écrivait l'histoire.

Le style de cette comédie n'a pas la moindre couleur ni des lieux ni des temps ; mais les airs sont restés populaires, les refrains sont devenus proverbes, et la musique de Grétry est si facile à retenir, que votre grand-père, que votre grand-mère s'en souviennent encore... Dites-leur de vous chanter : *O Richard ! ô mon roi !*..... Hélas ! on vient de me raconter, à ce sujet, une bien triste histoire : A l'époque de la révolution, un diner civique avait lieu entre des officiers de l'armée et la garde nationale parisienne. Au dessert, il s'agit de chanter. Un jeune officier avait une belle voix : « Chante, lui dit un de ses amis. — Que chanterai-je ? — *O Richard ! ô mon roi !* — Tu sais bien que cet air est dé.

fendu; il rappelle l'infortuné Louis XVI. — Chante toujours, nous ne sommes que des amis. » Le jeune officier chante : *O Richard! ô mon roi!*... Deux heures après, il était fusillé.

J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Mélanges.

ORIGINES.

QUELQUES CHANTS POPULAIRES.

Le grand poète polonais dont Paris se glorifie d'entendre la voix éloquente, Mickiewicz, a donné des chants populaires une brillante et heureuse définition : « Chants populaires, s'écrie-t-il, arche d'alliance entre les temps anciens et les nouveaux, c'est en vous qu'une nation dépose les trophées de ses héros, l'espoir de ses pensées, la fleur de ses sentiments. Arche sainte! nul coup ne te frappe, ne te brise, tant que ton propre peuple ne t'a pas outragée! O chanson populaire! tu es la garde du temple des patriotiques souvenirs! tu as les ailes et la voix d'un archange; souvent aussi tu en as les armes!... »

Nobles et chaleureuses images qui peignent bien ces traditions, s'attachant aux ruines et aux héros du passé, faisant vibrer à travers les générations un écho prolongé des gloires nationales!

Toutefois, vous voyez qu'une pensée pénible est venue assombrir ce tableau : « Arche sainte! nul coup ne te brise, tant que ton propre peuple ne t'a pas outragée! »

C'est que trop souvent les chants populaires ne sont qu'une indigne profanation, un travestissement bouffon, sous lequel les plus beaux noms sont outragés, et l'immortalité du ridicule devient alors le partage des hommes qui ont honoré leur pays.

Demandez, par exemple, aux gens qui

croient le mieux connaître les noms les plus fameux de notre histoire, ce que c'était que La Palice; ils vous répondront :

Monsieur d'La Palice est mort
En perdant la vie;
Un quart d'heure avant sa mort
Il était encore en vie.

Ou bien :

Il n'eût pas eu son pareil
S'il eût été seul au monde,

Et cependant ce monsieur de La Palice est un de nos plus grands capitaines du seizième siècle, un digne émule des Bayard; des Gonzalve de Cordoue! La Palice a vaillamment combattu sous trois de nos rois, a versé son sang dans maints combats, s'est illustré devant maintes places fortes, et a trouvé la mort aux champs de Pavie, emportant les regrets de toute la France contemporaine, l'estime et l'admiration de ses ennemis.

Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice, sortait d'une noble et ancienne famille du Bourbonnais, qui a produit un assez grand nombre d'hommes remarquables. Il suivit d'abord Charles VIII en Italie, et prit une part glorieuse à la conquête de Naples. Lorsque Louis XII monta sur le trône, il aide ce prince à recouvrer le Milanais. En 1502, commandant de la place de Rubos, il envoya un défi au célèbre Gonzalve et aux Espagnols renfermés dans Barlette, et ne craignit pas de se présenter à plusieurs reprises aux portes de la place et de faire le tour des remparts suivi seulement de trente ou quarante hommes. Toutefois, l'ennemi insulté par ces bravades n'osa pas sortir pour combattre, ce qui fit dire un jour au brave Mendocè : « Heureux La Palice! que Ferdinand avec toute sa puissance, que Gonzalve avec toute son habileté, me paraissent petits auprès de toi! » Mais, l'année suivante, Gonzalve, à la tête d'un corps nombreux, profitant d'une fausse manœuvre du duc de Nemours, vint, au milieu d'une nuit,

foudroyer les murs délabrés de Rubos, et emporta la ville, malgré les efforts intrépides de La Palice et de sa petite garnison. Le vaillant capitaine, épuisé par ses blessures, pouvant à peine se soutenir, n'avait pas eu le temps de gagner la citadelle, et, debout contre une muraille, ayant son casque brisé, il arrêta encore la fureur des combattans, lorsqu'un soldat le frappa à la tête d'un fer de pique et le fit prisonnier. On l'amène devant Gonzalve, qui le menace de mort s'il ne donne sur-le-champ à son lieutenant l'ordre de rendre la citadelle. Conduit au pied des remparts, La Palice appelle son lieutenant : « Cormon, s'écrie-t-il, Gonzalve, que vous voyez, menace de m'ôter la vie si vous ne vous rendez promptement. Mon ami, regardez-moi comme un homme déjà mort; et si vous pouvez tenir jusqu'à l'arrivée du duc de Nemours, faites votre devoir ! »

Cormon se défendit en effet, et la place ne fut prise qu'après un assaut meurtrier; mais Gonzalve fut assez généreux pour ne pas exécuter sa menace; seulement, comme pour rendre un brillant hommage aux talens militaires et à la valeur de son captif, il refusa long-temps les offres qu'on lui fit pour sa rançon. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les beaux faits d'armes par lesquels La Palice signala sa bravoure chevaleresque, tous les champs de bataille où il versa son sang. Nommé maréchal de France aussitôt après l'avènement de François I^{er}, il se trouvait, en 1525, à la fatale journée de Pavie. Là il fut d'avis, ainsi que le vieux La Trémouille et plusieurs autres capitaines expérimentés, qu'il fallait temporiser; mais Bonnavet, Chabot et quelques jeunes courtisans firent prévaloir leur opinion, et François I^{er} donna le signal de cette bataille dont les résultats devaient lui être si funestes. « La Palice, dit Brantôme, fit en ce jour d'aussi beaux combats que jamais il en avait fait au plus beau de son âge. » Mais, entraîné par la chute de son cheval,

lorsque, pour la troisième fois, il s'apprêtait à renverser tout ce qui se trouvait devant lui, il fut fait prisonnier par un officier italien. Un capitaine espagnol qui survint prétendit avoir sa part de la capture et de la rançon qu'offrait le prisonnier; sur le refus de l'Italien, il tourna son arquebuse vers le vieux guerrier français et l'étendit mort sur le champ de bataille. Ainsi finit ce héros dont la sagesse et la valeur auraient pu être encore si utiles à la France, privée de Bayard et menacée de tant de maux par l'ambition de Charles-Quint. « Il ne pouvait du reste mourir autrement, dit Brantôme; car qui a bon commencement a bonne fin. »

Le nom de La Palice fut long-temps cher à nos soldats, qui célébrèrent ses exploits par des chansons guerrières. Toutes les platitudes qui outragent aujourd'hui sa mémoire étaient alors appliquées à un *sieur Gaulard, gentilhomme de la Franche-Comté Bourguignotte* (1). C'était un personnage imaginaire, dans lequel le peuple ridiculisait les habitans de cette province soumise à l'Espagne, et fort arriérée alors, dit-on, pour la culture de l'esprit. Tout était donc dans l'ordre convenable, lorsqu'un savant académicien du dix-huitième siècle, nommé La Mounioie (2), s'avisa, on ne sait pourquoi, de transporter sur La Palice ces absurdes quolibets appliqués au sieur Gaulard. La Mounioie ne fit d'ailleurs que parodier un des chants militaires composés jadis en l'honneur du brave chevalier de La Palice. Cette honteuse débauche d'esprit acquit bientôt une grande popularité, et La Palice, avec toute sa gloire, resta enseveli sous le ridicule.

(1) Les *Apophtegmes du sieur Gaulard* ont été publiés en 1585 par un écrivain facétieux appelé *Étienne Tabourot*.

(2) Né à Dijon; reçu à l'Académie Française en 1713; mort en 1728; auteur de plusieurs ouvrages estimés de critique et de philosophe, et connu surtout par ses *Noëls Bourguignons*.

Cette vogue inconcevable ne fut égalée que par celle qu'obtint, à plus juste titre, la chanson de *Monsieur de Marlborough*; mais celle-ci au moins était dirigée contre un ennemi acharné de la France.

Le duc de Marlborough, un des généraux les plus habiles et les plus heureux de l'Angleterre, avait servi d'abord en France, pendant cinq ans⁽¹⁾, dans les troupes fournies par Charles II à Louis XIV, dans la guerre contre la Hollande; il avait appris à combattre et à vaincre à l'école de Turenne et de Condé. Mais on sait qu'il tourna cruellement contre nous ces glorieuses leçons. Nos défaites désastreuses à Hochstaedt, à Ramillies, à Oudenarde, à Malplaquet, répandirent en France la terreur de son nom, et lorsqu'il mourut, en 1722, privé depuis environ six ans de l'usage de sa raison, le peuple français fit éclater, par une chanson bien connue, les burlesques transports de sa joie.

Nous sommes portés à croire que les paroles de cette chanson existaient déjà en partie avant le dix-huitième siècle, et que l'on n'a guère fait alors que substituer le nom de Marlborough à un autre nom propre. Les circonstances de la pompe funèbre relatées dans les derniers couplets :

Il fut porté en terre,
Mirliton, mirliton, mirlitaine,
Par quatre s'officiers,
L'an portait sa cuirasse,
Mirliton, mirliton, mirlitaine,
L'autre son bouclier.

nous font présumer que c'est une ancienne complainte tirée de quelque roman de chevalerie.

Quant à l'air lui-même, il doit être excessivement ancien, car on lit dans le *Tableau de l'Égypte et de la Nubie*, publié, en 1830, par un savant voyageur, M. Riffaud, « que le jour où saint Louis signa la reddition et la paix de Damiette, les

Arabes composèrent une chanson sur cet air, qui fut depuis appliqué à *monsieur de Marlborough*, et qu'ils la chantent encore aujourd'hui ainsi :

Manssourah el Francis caseura,
Mirliton, mirliton, mirlitaine.

et que chacun la fait aussi longue qu'il le désire. »

C'est sans doute à nos croisés qu'est due l'importation en Égypte de cet air et de ce refrain, car la musique n'a aucun rapport avec la musique orientale, et le mot *mirliton*, *mirlitaine*, n'appartient certainement pas à la langue arabe. On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui que nous sommes en possession de remplir les pays étrangers de nos chants populaires⁽¹⁾.

Une chanson non moins fameuse que les deux précédentes a ridiculisé la mémoire du *bon saint Eloi*; cette fois encore une belle vie a été outragée, une vie aussi glorieuse, aussi utile que celle des hommes les plus justement célèbres comme bienfaiteurs de l'humanité.

Saint Eloi était né à Limoges, de parents humbles et obscurs. Entré, dès sa première jeunesse, dans les ateliers des monnaies de sa ville natale, il s'attacha ensuite au trésorier du roi des Francs, Clotaire II, et eut bientôt occasion de montrer son grand savoir. Le roi désirait une chaise d'or, et saint Eloi, avec le métal qu'on lui donna pour en faire une, en fit deux également magnifiques. Grand fut l'étonnement du roi, et dès ce moment il admit à sa cour notre habile orfèvre. Mais il ne se bornait pas à travailler avec un art

(1) Ainsi au quinzième et au seizième siècle on connut dans l'Europe entière la fameuse chanson de *l'Homme armé*, dont il ne nous reste que ce couplet :

Lome, lome, lome armé,
Hé, Robinet, tu m'as
La mort donné,
Quant tu t'en vas.

(1) Jusqu'en 1677.

merveilleux des meubles, des bijoux ou des chasses pour les reliques de saint Denis, de sainte Geneviève, de saint Martin de Tours et de sainte Colombe: « Sa grande dévotion, dit saint Ouen, son biographe, c'était de racheter des captifs; il en délivrait à la fois vingt, trente, cinquante, quelquefois cent. Tout ce qu'il gagnait par son admirable industrie, il l'employait à ce pieux usage. Il se dépouillait de tout, même de ses souliers; il se volait lui-même pour donner aux pauvres, et s'il avait un bracelet déjà vendu, et qu'il survint des captifs à délivrer, il donnait le bracelet et se faisait lui-même débiteur de ses débiteurs. » Sa vie offre ainsi une foule de traits qui annoncent en lui l'âme la plus tendre, la plus pure, la plus noble, la plus chrétienne.

Le crédit d'Éloi ne fit qu'augmenter auprès de Dagobert I^{er}, successeur de Clotaire. Le prince mérovingien, que la chanson a ridiculisé en même temps que notre saint, et auquel elle décerne à tort l'épithète peu méritée de *bon roi*, le nomma son argentier. Bientôt il lui donna l'évêché de Noyon, et le choisit pour son conseiller et pour son directeur dans les affaires de l'État, comme dans les dévotions somptueuses par lesquelles il s'efforçait de racheter ses crimes. Le pieux évêque consacra le reste de ses jours à la prédication de l'Évangile et à la conversion des nations germaniques, aux frontières desquelles était situé son diocèse. Parvenu à l'âge de soixante-dix ans, il termina une existence si belle et si bien remplie le 1^{er} décembre 659.

Tel est l'homme que la chanson populaire a choisi pour le faire figurer dans un grotesque dialogue. Du reste, le premier auteur de cette platitude, qu'on pourrait appeler sacrilège, est resté inconnu. On voit seulement que l'air du *Bon roi Dagobert* est une de ces vieilles fanfares de chasse de la féodalité, adoptées par le manant à une époque où, voyant son seigneur

abandonner le castel pour la cour du prince, il cessa de s'affrayer à ces accens qui lui avaient annoncé si souvent la destruction de ses récoltes.

Les chansons sur lesquelles nous venons de nous arrêter ont dépouillé d'illustres personnages de la gloire que méritaient leurs exploits ou leurs vertus. Mais, par un contraste bien remarquable, il en existe d'autres qui ont donné à d'insignes brigands tous les dehors de l'innocence et des vertus bourgeoises.

Vous connaissez, sans doute, mesdemoiselles, la chanson qui commence ainsi :

Il était un p'tit homme
Qui s'app'lait Guilleri
Carabi.

Ce compère nous est dépeint, du moins dans ces couplets, comme un paisible chasseur

Il monta dans un arbre
Pour voir ses chiens courir,
Carabi.

La branche vint à rompre,
Et Guilleri tomba,
Carabi,
Tôt, tôt, carabo, etc.

Les dames de la ville
Sont accourus au bruit,
Carabi.
L'une apporta du linge,
L'autre de la charpi,
Carabi.

Et ce petit drame se déroule en une suite de couplets lamentables, terminés par ces mots :

Compère Guilleri,
Te laisras-tu, te laisras-tu, te laisras-tu mourir?

Il ne faudrait cependant pas trop s'apitoyer sur le sort du *petit homme* :

Qui se cassa la jambe
Et se démit le bras;

car Guilleri était le chef d'une de ces bandes de brigands qui, sous Henri IV, se formèrent à la suite de nos dissensions civiles.

L'histoire nous apprend qu'il appartenait à une famille noble de Bretagne, et que, pendant les guerres de la ligue, il avait servi avec distinction sous les ordres du duc de Mercœur, ainsi que ses deux frères. Lorsque la paix fut rétablie, il fit comme plusieurs autres gentilshommes, esprits brouillons, qui ne cherchaient que le trouble; il devint voleur de grands chemins (1). Après avoir réuni autour de lui quatre à cinq cents compagnons également déterminés, et avoir cédé une part du commandement à ses frères, il choisit pour repaire un bois épais, situé près des Essards, en Bas-Poitou; y construisit une forteresse, d'où il se livrait impunément à toutes les rapines. Pendant plus de six ans, les Guilleri, poussant leurs courses jusqu'en Saintonge et en Guyenne, pillèrent et tuèrent les voyageurs, ravagèrent les châteaux, incendièrent les villages. Ils avaient adopté l'ancienne devise des Routiers (2): *La paix aux gentilshommes; la mort aux prévôts et aux archers; la bourse aux marchands*, et l'avaient affichée aux arbres des grands chemins. La terreur qu'ils inspiraient était si grande, qu'à quarante lieues à la ronde on n'osait plus voyager ni aller aux foires. Enfin Henri IV, informé de ces brigandages, manda à M. de Parabère, gouverneur de Niort, de détruire le plus promptement possible cette bande redoutable. Quatre mille cinq cents hommes furent réunis sous les ordres des prévôts de toutes les provinces voisines, et l'on marcha vers la forteresse de Guilleri avec quatre petites pièces de campagne. Le héros de notre chanson sentit que la place ne pourrait résister long-temps aux vigoureuses attaques des gens du roi, et ordonna

(1) On voit figurer à la même époque les noms d'Extremes et de Semjouis parmi ceux d'une bande de bandits qui ravageaient le Languedoc.

(2) Bandes d'aventuriers dont les ravages s'étendirent par toute la France depuis le douzième jusqu'au seizième siècle.

une sortie générale, dans l'espoir de faire une trouée au travers des assiégeans. Ce moyen désespéré ne réussit qu'à une partie de la troupe. Un grand nombre fut tué. Le capitaine Guilleri lui-même ayant été pris avec quatre-vingts de ses complices, la plupart gentilshommes, ceux-ci furent partagés entre les prévôts et exécutés dans plusieurs villes du Poitou, et de la Bretagne. Quant à Guilleri, il fut livré au prévôt de Saintes, qui le fit rompre vif (1). Cet événement, dont un souvenir confus s'est conservé dans toutes nos provinces de l'ouest et du midi, a eu lieu à la fin du mois de septembre 1608.

AUGUSTE DUMONCHAU.

Correspondance.

Adieu, paniers, vendanges sont faites! c'est-à-dire adieu les beaux jours, les plaisirs en famille, adieu les vacances, cette douce récompense de nos travaux si longuement désirée et si vite passée! Les sœurs sanglottent de tout leur cœur, les frères ravalent leurs larmes.... Ces petits garçons, cela veut déjà paraître des hommes! les uns partent pour le collège, les autres pour les différentes institutions; pour l'institution de MM. Morin et Belèze, par exemple, dont je l'ai bien souvent parlé. Cette maison, déjà si célèbre pour l'instruction élémentaire, et dont nos collèges se montraient si désireux de recevoir les élèves, tant ils étaient instruits, obéissans à leurs maîtres, tant ils étaient propres, avaient de bonnes façons et une tournure élégante qui les faisait distinguer entre tous, vient de s'établir au milieu d'un des plus beaux quartiers de Paris, dans un riche et spacieux hôtel, ayant de

(1) Il existe un volume in-8° publié en 1608, sous ce titre: *Prise et lamentations du capitaine Guilleri*.

grandes salles d'études, parquetées, et ouvrant sur un beau jardin. Cet hôtel se trouve à deux pas du collège Bourbon, ce qui fait que les élèves peuvent obtenir les avantages que l'on retire de la fréquentation des classes du collège sans être exposés à tous les inconvénients qui résultent de ces allées et venues, souvent par la pluie, par le vent, par la neige, ou par les grandes chaleurs. MM. Morin et Belèze n'ont épargné aucun sacrifice afin de s'attacher les professeurs les plus distingués, et, ce qui me paraît bien utile pour les élèves que leurs parens ne destinent pas à l'étude des langues anciennes, c'est qu'ils peuvent y recevoir une instruction appropriée à la profession qu'ils doivent exercer un jour.

Quant à nous, grâce au ciel, nous n'avous plus à désirer ni à regretter les vacances; nous sommes bien heureuses! Moi j'accompagne maman dans ses emplettes, dans ses visites, et il y a peu de jours où je ne trouve à faire quelque chose de bien..... Je cherche sans cesse d'ailleurs; ce serait bien malheureux si je ne trouvais pas. Par exemple, je rencontre une vieille dame, pâle, tenant en laisse un petit lévrier noir; je dis: « Le gracieux animal! quel œil intelligent! » La vieille dame sourit; les rides de son front s'effacent, elle se trouve moins seule... moins abandonnée, puisqu'il lui reste un être gracieux, intelligent..... un chien! — Je vois une jeune fille pauvre, mal vêtue, qui de loin me regarde avec des yeux d'envie... je prends un air triste, ennuyé, puis en passant près d'elle je la regarde avec intérêt. « Chacun a ses peines dans ce monde! » se dit la jeune fille, et la douce bienveillance vient de remplacer dans son cœur l'aigre sentiment de l'envie. — Je traverse une des portes des Tuileries, un soldat y fait faction en plein soleil; il s'ennuie... Je redresse la tête; mon regard, qui exprime une sorte de respect, parcourt ses armes, s'arrête au numéro du régiment gravé sur son schakos... Être regardé

par une belle demoiselle!... cela flatte sa vanité, et il chanterait volontiers: *Ah! quel plaisir d'être soldat!* s'il avait entendu la *Dame Blanche* à l'Opéra-Comique, et s'il n'était pas défendu de chanter sous les armes. — Un bon pauvre me tend-il la main: je m'empresse d'y mettre mon aumône, et m'excuse d'un air si peiné de ne pouvoir faire davantage, que cette aumône du cœur lui fait autant de bien que l'autre! — Déjà chargée d'un paquet de linge qu'elle allait laver à la rivière, une pauvre femme traîne encore son enfant par la main; il veut qu'elle le porte, il pleure.... Un pâtissier se trouve sur ma route, j'entre, j'achète le plus gros des gâteaux de 10 centimes, je rattrape la pauvre femme: « Voilà pour les beaux petits garçons qui ne pleurent pas. » dis-je en montrant mon emplette. L'enfant lève ses grands yeux, qui se sèchent et restent tout ébahis... je lui donne son gâteau, et tandis que je reviens près de maman, la pauvre femme se retourne pour me remercier: « Voilà un enfant heureux, me dit maman, voilà une mère qui aujourd'hui se plaindra moins d'être pauvre; elle se dira: « Cette bonne demoiselle, elle s'est pourtant dérangée pour acheter de quoi consoler mon garçon! elle l'a trouvé beau... Mon Dieu! qu'il est barbouillé! il faudra que je le baigne dans la rivière... Est-il content de manger ce bon gâteau!... Il y a de braves gens tout de même. » Comprends-tu ce que tes 10 centimes vont faire de bien? — Un aveugle a-t-il un carrefour à traverser? je le guide par la main et lui dis le nom de la rue dans laquelle il se trouve. — Si je vois un chien qui gratte à une porte et me regarde d'un air suppliant, je tire le bouton de la sonnette, la concierge ouvre, le chien entre, et je referme la porte. — Y a-t-il sur le boulevard une de ces longues cages basses qui contiennent une centaine de pauvres pierrots offerts en martyrs aux petits enfans? j'en achète un (un pierrot!), je le garde serré dans ma main; quand j'ai

baisé sa petite tête, senti battre son petit cœur, j'ouvre ma main... mon pierrot s'envole à tire d'ailes; et comme les bons exemples se gagnent, c'est à qui achètera un pierrot pour lui donner la liberté. Puis quand à tous ces plaisirs j'ai joint l'accomplissement de mes devoirs, je crois que, le soir venu, je ne peux pas, comme Titus, me plaindre d'avoir *perdu ma journée*.

Ce mot *devoir* me rappelle que j'en ai un à remplir envers toi, celui de t'expliquer notre planche X.

Le n° 1 est une palle qui se brode en points de chaînette sur organdy, et se vend 75 centimens à la *Brodeuse*.

Le n° 2 est un col amazone dont le dessin se brode en points de chaînette sur organdy.

Le n° 3 est le dessin de la manchette qui va avec le col. On le brode de même.

Dessinés sur bel organdy, ce col et cette manchette coûtent 1 fr. 25 c. au coin de la place Vendôme.

Ce dessin s'exécute aussi en points arrière sur beau jaconas; mais alors le col et les manchettes se font doubles.

Le n° 4 est un riche mouchoir dont tu peux ne pas faire la fleur. Ce mouchoir se brode au plumetis. En belle batiste et tout dessiné il coûte 7 fr. 50 c. chez M^{me} Lefèvre.

Le n° 5 est un dessin de bretelles pour être exécuté sur canevas de soie blanche.

Le n° 6, ce sont les signes représentant les couleurs employées pour cette bretelle qui se trouve *au Symbole de la Paix*.

Le n° 7 est un dessin de pantoufles en imitation de damas.

Le n° 8, ce sont les signes représentant les couleurs employées pour cette pantoufle, dont le fond est ponceau. On peut le faire vert émeraude.

Ce dessin peut aussi servir pour cabas. En prenant du canevas plus gros, il peut servir encore pour chaises et tabourets. Cette pantoufle vient de chez M^{me} Chardin.

Le n° 9 est le fond d'un bonnet de tulle.

Le n° 10 est l'espèce de marmotte qui recouvre le fond et la passe.

Le n° 11 est ce bonnet de tulle tout garni.

Voici comment il se fait : Tu tailles ces modèles n° 9, 10 et 11, d'un centimètre plus large; tu prends le fond, tu le fronces du bas, à surjet, et serres le fil jusqu'à la largeur de 7 à 8 centimètres; des deux côtés du fond, tu laisses, au droit fil, une hauteur de 6 centimètres, tu fronces le reste en passant un fil à un demi-centimètre du bord, tu rapproches le milieu du haut de ce fond de l'endroit de la passe où se trouve le chiffre 14; et tu les couds ensemble à surjet, en ayant soin que ce surjet soit le plus mince possible.

Tu as 2 mètres 90 centimètres de dentelle haute de 6 centimètres; tu en coupes 1 mètre 35 centimètres: tu la couds à surjet autour de ce bonnet, en ne la fronçant qu'au bas des joues. Il te reste 1 mètre 55 centimètres: tu la couds à surjet, autour de l'espèce de marmotte n° 11, en ne la fronçant qu'au bas des joues et autour de la partie où se trouve le chiffre 22; tu places cette marmotte sur le bonnet, que tu laisses dépasser du devant de plus de 2 centimètres; tu arrêtes cette marmotte par un fil sur les côtés du bonnet, à l'endroit où commence l'agrafe de fleurs; puis des deux côtés, sur le surjet du fond, et enfin deux fois sur le fond pour l'y fixer. Au lieu de fleurs, tu peux mettre l'agrafe de rubans n° 11, planche VI.

Il n'y a que les demoiselles anglaises qui se permettent de porter des bonnets; cette parure est défendue aux demoiselles françaises; aussi ce bonnet, bien qu'il ne soit pas fait *pour toi*, n'en sera pas moins fait *par toi*. Pour ta petite maman, tu le feras en tulle et dentelle blanche ou en tulle et dentelle noire (il faut que le tulle et la dentelle aient le même réseau). Pour ta bonne maman, tu feras ce bonnet en mousseline unie ou brodée au plumetis, doublée de rose, de bleu, de lilas ou de jaune orange. Si elle veut mettre un cha-

peu sur ce bonnet, tu n'y ajouteras pas de marmotte.

Le n° 13 est le cœur d'une rose en laine.

Achète du canevas très-clair, que tu coupes en petits morceaux de 8 centimètres carrés; — de la grosse laine verte, que tu dévides en trois; — 5 petits écheveaux de laine de Berlin à 16 fr. les 500 grammes, que tu choisis ainsi : 1 écheveau de laine rose le plus foncé, — 1 rose foncé, — 1 rose, — 1 rose pâle, — 1 rose feuille-morte; tu dévides ces 5 échevaux chacun à part.

Tu as une aiguille à tapisserie; tu prends un brin de laine *rose le plus foncé*, tu en mesures 30 centimètres; replie ce brin sur le reste de la laine afin qu'il te serve à mesurer encore 30 centimètres; casse cette laine, fais un nœud avec ces deux bouts, enfle cette aiguillée; prends un des petits carrés de canevas, entre ton aiguille au milieu, en dessous, pour la faire ressortir en dessus; appuie ton pouce sur cette laine qui sort du canevas; avec ton aiguille, prends, au pied de cette laine, deux fils du canevas, retire ta laine devant toi jusqu'à ce qu'il te reste une boucle haute de 15 millimètres au plus (que la laine retombe toujours sur ta droite); rabats devant toi, sous ton pouce, cette boucle, et la laine qui sort du canevas; avec ton aiguille prends au pied de cette boucle deux fils du canevas, retire ton aiguille devant toi jusqu'à ce que tu aies formé une deuxième boucle (aie soin que la dernière boucle soit toujours à cheval sur la précédente, et tourne toujours ton canevas de droite à gauche); rabats ces deux boucles sous ton pouce, prends au pied de ces boucles deux fils du canevas, retire ton aiguille pour en former une troisième boucle; continue de même jusqu'à ce que ta laine soit finie; alors tu l'arrêtes en dessous par plusieurs points. Le talent est de faire ce bouton rond et fermé du haut et le moins large possible du bas.

Le n° 14 est la rose en laine.

Tu prends un brin de laine *rose foncé*, tu en mesures 60 centimètres; replie ce brin sur le reste de la laine, afin qu'il te serve à mesurer encore 60 centimètres; casse cette laine, enfle-la; au lieu de nœud, fais en dessous deux ou trois points avec cette laine, fais ressortir ton aiguille en dessus, rabats le cœur sous ton pouce, ainsi que la laine qui sort du canevas; avec ton aiguille, prends un fil sous le pied de ce cœur, tire la laine à droite et de manière à ce qu'elle reste derrière la boucle, qui, cette fois, doit former une espèce de feuille; rabats ce cœur sous ton pouce, ainsi que la laine qui sort du canevas; avec ton aiguille, prends, 5 ou 6 centimètres plus loin, un fil sous le pied de ce cœur, et, en tournant le canevas de droite à gauche, continue ainsi de manière à ce que tu aies quatre feuilles, et que la cinquième se termine au milieu de la première de ces feuilles. Recommence un 2^m rang. (Les feuilles doivent ainsi se trouver contrariées). Il te faut quatre rangs de quatre feuilles pour terminer ton aiguillée de laine; alors tu l'arrêtes en dessous par plusieurs points.

Tu prends la laine *rose*, tu en mesures de même 60 centimètres, et tu la replies de même. Tu places de même ton aiguille en dessous pour la faire ressortir en dessus, au milieu d'une des feuilles de la nuance précédente; puis tu continues et termines de même.

Tu prends la laine *rose-pâle*, etc.

Tu prends la laine *rose feuille-morte*, etc.

A présent enfle une aiguillée de laine verte, réunis les quatre cornes du canevas, formes-en une espèce de tige, en tournant cette laine serrée tout autour. Arrête la laine au bas par plusieurs points.

Lorsque chaque aiguillée de laine est finie, il faut passer son aiguille à travers les feuilles pour les égaliser en hauteur, et puis on doit toujours passer son aiguille très-près du cœur, afin que la rose ne soit pas trop large. Le talent est de faire que les

feuilles se rapprochent du bouton comme pour l'entourer et le protéger.

Une dame qui avait appris de M^{me} la comtesse de Genlis à faire ces roses me l'a appris à son tour. Pour tous ces ouvrages, qui demandent de la patience, de l'intelligence et du goût, M^{me} de Genlis a été la plus célèbre femme du monde, et ses roses ont bien leur mérite. D'abord elles n'ont pas d'épines, on les foule aux pieds, on les frappe de coups de baguette, elles n'en relèvent que plus fièrement la tête. Elles garnissent des tapis de lampe, des dessus de table de nuit; elles se laissent faire en rose, en jaune, en rouge avec le cœur jaune, et en blanc avec le cœur vert-pâle.

Le n° 15 est un tapis de mousse.

Tu achètes un gros carton gris long de 75 centimètres, large de 45. Avec un canif, tu arrondis les quatre cornes de manière à ce que ce carton soit d'une forme ovale; — une livre de crin noir; — de la toile verte; — des aiguilles de fer (comme pour tricoter des bas) d'un centimètre de circonférence; — de la laine de 8 nuances différentes.

Tu dévides ensemble deux nuances bien tranchées que tu mêles encore de manière à te faire 8 pelotes de laine en deux brins.

Tu tailles, sur ton carton, un premier morceau de toile verte, en laissant un centimètre de plus tout au tour. Tu tailles un deuxième morceau de toile verte, en laissant de chaque côté cinq centimètres de plus au milieu du carton, et moins, en diminuant toujours jusqu'à ses deux extrémités.

Tu mets ton premier morceau de toile sous le carton, tu le rabats dessus et tu l'y attaches avec des épingles. Tu couvres de crin le carton en en mettant beaucoup plus au milieu qu'aux deux extrémités; tu places sur le crin le deuxième morceau de toile verte; tu rentres les remplis en dedans, tu les attaches avec des épingles; et tu couds, à surjet, les deux toiles ensemble.

Tu montes 26 mailles que tu tricotes comme une jarrettière jusqu'à ce que tu aies 8 mètres de long; alors tu fermes cette jarrettière. Bien entendu que tu tricotes un mètre avec chaque pelote.

A présent, fais bouillir de l'eau, retire-la du feu, jottes-y ta jarrettière et laisse-la tremper pendant une demi-heure; fais-la sécher. Recommence deux fois encore cette même opération. Lorsque la jarrettière est bien sèche, coupe-la au milieu dans sa longueur, cela t'en fera 16 mètres; coupe le rang sur lequel a été montée la jarrettière; prends-la dans ta main gauche (la lisière placée entre le pouce et l'index), avec ta main droite détricote chaque rang de mailles, en commençant du milieu/qui a été coupé, et t'arrêtant trois mailles avant la lisière. Fais de même pour l'autre moitié.

Avec un crayon blanc trace, sur ce tapis, 16 cercles ovales espacés de 2 centimètres; le premier doit partir 2 centimètres après le bord du carton. Sur ce crayon blanc, tu passes un fil noir; sur ce fil noir, tu couds, par la lisière, tes 16 mètres de mousse, que tu parsèmes de roses cousues par leur tige à la toile verte.

Ce riche et élégant tapis étant placé sous le bureau de ton père, il y enfoncera ses pantouffles; placé sous la table de travail de ta mère, elle y réchauffera ses petits pieds; sans le carton, ce tapis, cloué sur une chaufferette, mais sans roses, serait plus doux aux pieds de ta bonne maman.

Le n° 16, ce sont des nœuds de ruban posés comme ils doivent l'être pour orner les bonnets.

A nous deux maintenant... Parlons toilette! Bien que les modes ne se décident pas à cette époque de l'année, cependant des pèlerines se sont déjà montrées. Elles tombent carrées devant comme les collets des cochers et se font très-longues. En droit-fil, si l'étoffe est unie; en biais, au milieu du dos, si l'étoffe est rayée. En mouseline, on les porte garnies d'un ourlet;

on les monte autour du cou, sur une bande haute de 5 centimètres, recouverte d'une bande de mousseline bouillonnée dans laquelle est passé un ruban qui noue la pèlerine; ou bien sur l'ourlet on place une petite ruche double en tulle; on les monte autour du cou sur une bande double haute de 4 centimètres, et sur cette bande on place une pareille ruche. Ces pèlerines se nomment à la puritaine.

Pour sortir le matin, je te conseille une robe de mérinos bleu de France, ou vert américain, forme amazone: revers, col, paremens, boutons en velours noir.

Ou bien, sur les modèles n^o 12, 15, 16, planche VIII, et une pèlerine en mérinos. Il y a du mérinos depuis 3 fr. 50 cent. jusqu'à 6 fr. le mètre. Les robes se portent moins longues et avec un seul ourlet haut de 10 centimètres: laisse 10 centimètres de rempli dans le haut de la jupe; car si tu la fais nettoyer, elle raccourcira.

Pour rester chez toi, une robe de mousseline de laine ornée de quatre plis, en comptant l'ourlet; au bas de ces quatre plis un petit tulle brodé cousu à plat, haut de 2 centimètres. Corsage et manches à coulisses; le même tulle autour du cou et au bas des manches.

Tablier de mousseline, haut de 70 centimètres, large d'un mètre; autour, un ourlet large de 2 centimètres; au bas le même tulle que celui de la robe; les poches arrondies du bas, un ourlet dans le haut, garni de tulle; le tablier monté sur une ceinture de mousseline, longue de 1 mètre et demi, large de 5 centimètres, pliée en deux, puis dépliée lorsque le tablier est monté: cette bande doit être alors garnie d'un petit tulle, et nouer le tablier derrière.

Ton chapeau de cet hiver est encore de mode.

Mais je t'en dirai davantage le mois prochain, car j'en saurai aussi davantage...

Adieu! que chaque instant de ta journée soit employé à être utile et agréable aux autres, et tu verras comme il est bon, comme il est heureux de vivre!

Je t'aime.

J. J.

Éphéméride.

PERSONNAGES CÉLÈBRES.

1^{er} octobre 1716. *Mort du maréchal de Montrevel.*

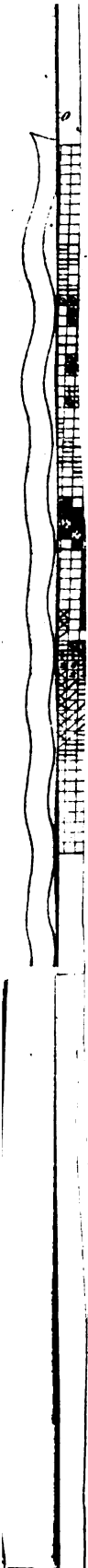
Brave comme un paladin, tout bouillant d'une valeur qui d'abord s'était signalée dans un duel, et qui plus tard lui fit conquérir chacun de ses grades par une action d'éclat, le maréchal de Montrevel mourut de frayeur en dinant, parce qu'une salière vint à se renverser sur lui. Étrange exemple des inconséquences d'un esprit dont l'ignorance faisait la faiblesse! Cet homme qui avait tant de fois bravé la mort au passage du Rhin, à Senef, à Namur, à Fleurus, ne put braver le vain présage que l'on accorde à une salière renversée! La fièvre le prit à l'instant même, et il succomba.

Mosaïque.

Devises de Jacques Cœur: *Faire, dire, taire.* — *A cœur vaillant, rien impossible.* — *Bouche close, n'entre mouche.*

Il avait pour armes parlantes des coquilles à cause de saint Jacques son patron, et trois cœurs, deux et un à cause de son nom propre: Cœur.

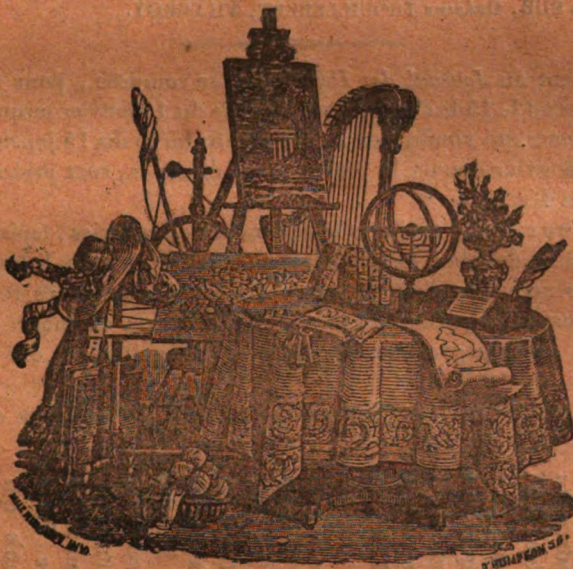
L'écu de Richard Cœur-de-lion portait trois léopards d'or superposés sur un champ de gueules.



JOURNAL
DES
Demoiselles,

6 francs pour Paris,

8 FRANCS POUR LES DÉPARTEMENTS, ET 10 FRANCS POUR L'ÉTRANGER.



NEUVIÈME ANNÉE. — 2^{me} SÉRIE.

N° XI. — 15 NOVEMBRE.

PARIS, BOULEVART DES ITALIENS, N° 2.

1841

NOMS DES COLLABORATEURS.

M^{mes} ALINE ANDRIVEAU, FÉLICIE D'AYZAC, STÉPHANIE ARNOULD, FRANCIS D'AZUR, ISAURE BIGOT, la Comtesse de BRADI, JULIETTE BÉCARD, LOUISE COLLET, née Révoil, OLYMPE COURTADE, VICTORINE COLLIN, ESTHER DABILLON, JULIE DELAFAYE-BREHIER, CONSTANCE DU PLESSIS, MARIE DAGUENAY, J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, EMMA FERRAND, EUGÉNIE FOA, AIMÉE HARELLE, LOUISE HUTZ, CATHERINE HEAU, JOSÉPHINE JUNOT-D'ABRANTÈS, la baronne FLORENCE DE LAPERRIÈRE, VIRGINIE PRIGNOT, PIET, EVELINA PIET, ANTOINETTE QUARRÉ, ÉMILIE MARCEL, ESTHER MAULNOIR, ANNA MENDIBOURE, PERRIER, LOUISE ROOSE, CAMILLE DE REVEL, PAULINE ROLAND, ANAÏS SEGALAS, la baronne de SANTHEUVEL, ALIDA DE SAVIGNAC, EDMÉE DE SYVA, PAULINE DE SANCY, AMABLE TASTU, CORALY THIERRY, CLAIRE VILLEMEUREUX, ELISA VAN-TENAC, ÉLISE VOIART, MARCELINE VALMORE, MÉLANIE WALDOR.

MM. D'ARLENS, L. AMIEL, AUDIBERT, ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE, PÉTRUS BOREL, BURAT DE GURGY, P. CHRISTIAN, AUGUSTE DUMONCHAU, EMILE DESCHAMPS, ACHILLE DU CLÉSIEUX, ALEXANDRE DUMAS, LOUIS DELMAS-LATIE, Comte de LA GARDE, FERDINAND DENIS, FÉLIX DAVIN, H. DE LATOUCHE, ALFRED DESESSARTS, GUSTAVE DES ESSARDS, ALPHONSE DE LAFOREST, OCTAVE DE LAPORTE, FRÉDÉRIC DROUIN, EYSENBACH, ÉTIENNE ÉNAULT, CHARLES FARCY, ERNEST FOUINET, N. FOURNIER, ALCIDE GENTIL, A. GREVILLE, VICTOR HUGO, ADOLPHE JADIN, JACOB, bibliophile, ACHILLE JUBINAL, ALPHONSE KARR, ANTOINE DE LATOUR, PAUL LACROIX, le Vicomte de MARQUESSAC, D^r JOST, HENRY MARTIN, ÉTIENNE MOUTTET, HÉCÉSIPPE MOREAU, EUGÈNE NYON, P. OLLION, HENRY PRAT, ALPHONSE TOIRAC, EUGÈNE SUE, ONÉSIME TROUILLEBERT, VILLEROY.

Un abonnement au *Journal des Demoiselles* se compose, pour un an, de 12 Numéros paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 janvier jusqu'au 15 décembre. Les personnes qui voudraient recevoir le numéro du 15 janvier le 1^{er} de ce mois, afin de pouvoir donner le journal pour étrennes, sont priées de s'abonner dans le mois de décembre.

Chaque numéro contient toujours une planche de broderies, tapisseries, tricots; patrons de bonnets, de robes, de schalls, et alternativement des lithographies faites exprès pour les nouvelles d'où elles sont tirées; des gravures représentant les tableaux les plus remarquables du Salon, des gravures de modes coloriées, des romances avec accompagnement de piano et de guitare et des quadrilles de contredanses.

Ces 12 numéros forment un fort volume orné d'un frontispice et d'une table des matières.

OBSERVATION.

Les personnes qui auraient à réclamer un Numéro sont priées de s'adresser: d'abord à leur bureau de poste, puis au libraire qui a fait leur abonnement, et si elles n'ont pas pris cet intermédiaire, au bureau du *Journal des Demoiselles*, en ayant soin d'indiquer le chiffre qui, sur la quittance ou sur la bande du Journal, indique l'ordre d'inscription de l'abonnement. Ces réclamations doivent être faites dans le mois qui suit la publication du numéro; passé ce terme, chaque numéro se paierait 75 cent.

S'adresser, pour la rédaction, à M^{me} J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, rue d'Hanovre, n^o 21.

Pour les abonnemens, au Bureau du *Journal des Demoiselles*, boulevard des Italiens, n^o 2.

Les lettres doivent être affranchies.

Imprimerie de V^o DORDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n^o 46, au Marais.

Le balcon du Château des Clys.



107 des Demoiselles d'Anvers 1717

Top. Levasseur 2. 1717

Je suis aux vœux de mon père

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Le Blason.

Troisième article.

Les armes symboliques, commémoratives d'un événement glorieux, furent surtout en usage depuis que les princes se réservèrent le pouvoir de donner des armoiries ou de modifier celles qu'on avait déjà. Il est à croire que ce droit remonte à une époque assez éloignée, si on en juge par le fait suivant, qui se passa dans la première moitié du treizième siècle.

L'empire latin de Constantinople touchait à sa fin, et Beaudoin II, quatrième successeur de ce même Beaudoin dont il est parlé dans la lettre que vous avez lue, parcourait les cours de l'Europe, à l'effet d'en obtenir quelques secours qui pussent le mettre à même de repousser les Bulgares et les Grecs, lorsque les seigneurs qui commandaient à sa place, réduits à la dernière extrémité, remirent, en versant des larmes amères, entre les mains d'un marchand de Venise, la sainte couronne d'épines, comme gage de la somme que ce négociant leur avait prêtée. D'après

les stipulations de l'acte, le Vénitien pouvait disposer de la précieuse relique si dans un délai fixé la somme n'était pas rendue. Sans faire la part de la cruelle nécessité où il avait fallu que les Latins de Constantinople eussent été réduits pour en venir à une pareille convention, tous les fidèles de l'Europe frémirent de douleur et d'indignation, et le roi Louis IX, alors âgé de seize ans, plus que tous les autres. « Ma mère, disait-il, rouge d'une sainte colère, à la pieuse Blanche de Castille, les marchands ont encore pénétré dans le temple du Seigneur; la couronne d'épines figure sur un livre de comptes, et si notre piété n'y met bon ordre, bientôt elle deviendra elle-même marchandise et tombera peut-être entre les mains d'un juif. Mon Dieu! l'abomination de la désolation est-elle donc près d'arriver? — Consolez-vous, mon fils, lui répondit la reine; Dieu ne permettra pas qu'un si énorme sacrilège se consume; peut-être même n'a-t-il permis tous les désastres de l'empire d'Orient que pour enrichir le royaume du fils aîné de l'Église de la plus précieuse des reliques que son divin fils a laissées sur la terre. » Elle lui explique ensuite comment, en dépêchant à Venise, après s'être entendu avec l'empereur Beaudoin, occupé alors en France à vendre sa principauté de Courtenai, on pourrait, moyennant la somme stipulée dans le contrat,

devenir possesseur de ce trésor. « Qu'on parte donc promptement, reprit le roi, qu'on se hâte. Boisbaudran, mon bon ami, va, prends mes joyaux, ceux de la reine Marguerite, puise dans mon trésor, et rapporte-moi la couronne du fils de Dieu, que j'achèterais au prix de la mienne. »

Celui à qui ils s'adressait ainsi était un jeune seigneur de la maison de Meaux, que le roi affectionnait beaucoup à cause de sa grande piété, et qu'il avait fait le compagnon de ses actes de dévotion. Le jour même, Boisbaudran était sur la route d'Italie, hâtant sa marche avec toute l'ardeur de sa propre dévotion et l'impatience de satisfaire à la dévotion du roi. Arrivé à Venise, il compta au marchand la somme ainsi que les intérêts; alors le négociant, après avoir calculé deux fois et s'être convaincu qu'il ne manquait rien, raya l'article de son livre, et livra au député du roi, avec autant d'indifférence que s'il n'eût contenu que des aromates ou des bijoux, le coffret de bois de cèdre qui renfermait la sainte couronne.

Quant à Boisbaudran, il le reçut à genoux, la tête découverte, les yeux inondés de larmes pieuses, puis il se remit en marche pour la France, après avoir dépêché au roi un homme d'armes afin de lui annoncer l'heureuse nouvelle.

Lorsque la sainte relique, portée sur un brancard richement orné à travers toutes les populations accourues pour lui rendre hommage, arriva aux environs de Paris, le roi, accompagné de deux de ses frères, alla à sa rencontre, à pied, jusqu'à Pontoise. Là, il se prosterna le visage contre terre, et après avoir adoré avec abondance de larmes celui dans le front duquel ces épines avaient été enfoncées, il fit poser le brancard sur ses épaules, ordonna à ses frères et à Boisbaudran d'en faire autant, et tous les quatre, nu-pieds, la corde au cou, apportèrent la couronne du Sauveur jusqu'en l'église du palais de la Cité, où elle fut déposée en attendant la construction de la Sainte-Chapelle destinée à la recevoir.

Le soir même de ce jour, dans un festin magnifique donné en réjouissance de cet heureux événement, le roi conféra à Boisbaudran l'investiture du comté de Quinci. « Dieu récompensera ta piété, lui dit-il; mais il faut que la mémoire en reste sur la terre, pour l'exemple et l'instruction de tes descendans. Quitte tes anciennes armes, et mets sur ton écu un souvenir du service que tu as rendu à la chrétienté. » Boisbaudran obéit d'autant plus que dans l'acte de donation du comté de Quinci, conservé aux archives du royaume, le roi lui en faisait une obligation, et, au lieu d'azur à un lion d'argent, il porta, ainsi que ses descendans, *d'argent à cinq couronnes d'épines.*

ORNEMENS ACCESSOIRES DE L'ÉCU. — PAVIL-LON, SUPPORTS, CASQUE OU TIMBRE, CIMIER, DEVISE.

Lorsque le roi de France Louis XII revint d'Italie, après la conquête du Milanais, une partie des troupes françaises resta dans la Lombardie, occupant ses loisirs à des tournois, des joutes et autres passe-temps. Le chevalier Bayard profita de ce repos pour aller visiter à Carignan, Blanche, duchesse douairière de Savoie, dont il avait été page dans son enfance. La princesse le reçut avec bonté, et le traita comme s'il eût été de sa famille; le bruit des exploits du chevalier en Italie avait pénétré jusqu'à elle.

Or, il faut que vous sachiez qu'auprès de cette princesse il retrouva une noble dame, jadis demoiselle d'honneur, pendant que Bayard était page, et qui avait épousé un seigneur de Fluxas, après avoir désespéré d'amener ses parens à lui donner pour époux Bayard, pauvre gentilhomme qui n'avait d'autre fortune que son épée. L'amour des deux jeunes gens s'était changé, avec le temps et l'absence, en une amitié solide, parce qu'il était fondé sur une estime réciproque.

Quelques jours après l'arrivée du chevalier, la dame de Fluxas lui dit : « Monsei-

gneur de Bayard, voici la première maison où vous fûtes nourri au sortir du château de votre père, et vous en avez conservé bon souvenir, j'en suis bien certaine; ce serait donc pour vous une grande honte si vous ne vous y faisiez pas connaître aussi bien que vous avez fait ailleurs. — Madame, répondit le bon chevalier, vous savez bien que dès ma jeunesse je vous ai estimée et honorée, et que maintenant encore ma volonté ne saurait être autre que la vôtre; dites-moi donc, je vous prie, ce que vous voulez que je fasse. — Ce que vous avez fait, lorsqu'à Aire en Picardie vous avez donné une passe d'armes en l'honneur des dames de ladite ville. Vous voyez que nous savons vos faits et gestes, mon vaillant chevalier; en d'autres termes, vous ne pouvez vous empêcher de faire un tournoi dans cette ville, en l'honneur de votre ancienne maîtresse, madame Blanche, et un peu aussi en l'honneur de la première dame de vos pensées, ajouta-t-elle en souriant. Vous avez autour de vous bon nombre de chevaliers français, vos compagnons, et d'autres gentilshommes de ce pays qui ne manqueront de s'y trouver, j'en suis certaine. — Vraiment, dit Bayard, il sera fait ainsi que vous le voulez. Vous êtes la première dame de ce monde qui ait conquis mon cœur à son service; aussi, sur mon âme, j'aimerais mieux mourir que vous désobéir. »

Alors la dame, faisant une profonde révérence, allait s'éloigner, lorsque Bayard ajouta : « Voudriez-vous bien me donner votre manchon? car j'en ai besoin. » Madame de Fluxas, qui ne savait ce qu'il en voulait faire, le lui donna, et il le mit dans la manche de son pourpoint.

Le lendemain, dès la pointe du jour, un héraut d'armes sortit de Carignan pour aller lire aux gentilshommes en garnison dans les villes voisines la proclamation suivante :

« Pierre de Bayard, gentilhomme au service du roi de France, fait à savoir qu'au 2 troisième dimanche de ce mois, il don-

» nera un tournoi sur la place de Carignan, en l'honneur de madame Blanche » et des autres dames de la contrée, et que, » pour prix, il délivrera un manchon de » sa dame auquel est suspendu un rubis de » l'estimation de deux cents ducats, à celui » qui sera trouvé avoir le mieux fait à trois » coups de lance et à douze coups d'épée. »

En même temps Bayard faisait attacher son écu à un arbre, sur la place destinée au tournoi, et plaçait près de là un clerc chargé d'écrire les noms de tous ceux qui viendraient ou qui enverraient déclarer qu'ils acceptaient le combat. La veille du tournoi, vingt-cinq gentilshommes s'étaient fait inscrire.

Lorsque le jour fixé arriva, grande affluence de peuple et de noblesse se pressa sur les estrades qui avaient été dressées autour de la lice. Sur un échafaud plus élevé que les estrades destinées aux spectateurs, se voyaient cinq pavillons ornés de panonceaux des différentes couleurs choisies par les cinq chevaliers tenants, à la tête desquels se trouvait Bayard : c'étaient ceux qui s'engageaient à soutenir, avec l'ordonnateur du tournoi, le choc de tous les chevaliers qui se présenteraient au combat, et que l'on appelait *acceptans*.

Sur le devant du pavillon central, occupé par Bayard, se tenaient debout deux écuyers déguisés en sauvages, qui d'une main relevaient les draperies de la tente de manière à en former une espèce de dais, et de l'autre supportaient un large bouclier sur lequel étaient peintes les armoiries de Bayard, qui portaient d'azur au chef d'argent avec un lion issant (surgissant) de gueules. C'étaient les armes de son père; il y avait ajouté pour brisure, comme cadet, une barre d'argent. Sur l'angle droit de l'écu à moitié penché, comme on en voit beaucoup dans les armoiries, on avait placé son casque (ou *timbre* en terme de blason), qui avait pour cimier un faucon aux ailes déployées. Aux deux côtés du pavillon, deux lances enfoncées dans la

terre supportaient deux longues bandes de soie sur lesquelles se lisait la *devise* : Plus que jamais !

Les écus des autres chevaliers tenans étaient disposés de la même manière. Le premier à droite de celui de Bayard, appartenant au capitaine Mondragon, était *supporté* par deux hommes déguisés en dragons, sans doute par allusion au nom du chevalier. Cet écu portait *d'argent au chevron de gueules, sans brisure, parce qu'il était le chef de sa maison*. Son casque avait pour cimier un bras soutenant une petite mas-sue. La devise était : *Ma volonté toujours une.*

Le second à droite était celui de Jean de Castellano, qui écartelait *d'argent à quatre pals de gueules et d'azur, à un bras vêtu d'une manche de moine et tenant une crosse d'or*, par reconnaissance pour les bienfaits d'un oncle, général de l'ordre de Vallombreuse, dont c'étaient là les armes, et qui lui avait laissé quelques biens en mourant. Le *cimier* était un oiseau accroupi ; les *supports*, deux lions ; la devise : *Je n'ai plus de trêve.*

Le premier pavillon à la gauche de celui de Bayard était occupé par François de Solis, qui portait *d'azur au soleil d'or*, par allusion à son nom. Son casque avait pour cimier un aigle renversé sur le dos ; son écu était supporté par deux levriers ; sa devise : *Pour elle !*

Enfin, le dernier pavillon à gauche ombrageait l'écu du chevalier du Lys, qui portait *d'azur à une épée nue d'argent, la garde d'or surmontée d'une couronne d'or, en chef, et accostée de deux fleurs de lys de même*. C'étaient les armes que Charles VII donna aux frères de Jeanne d'Arc, lorsqu'il les nobilita. Le *cimier* était une femme vêtue d'azur ; les *supports*, un léopard et un tigre ; la devise : *Ma dame est mon tout.*

A mesure que les chevaliers acceptans arrivaient, ils allaient en caracolant toucher du fer de leur lance l'écu de celui des tenans avec lequel ils voulaient combattre.

Lorsque chacun eut ainsi choisi son adversaire, les barrières s'ouvrirent, les trompettes sonnèrent, et cinq chevaliers s'avancèrent lentement dans l'arène, pendant que les tenans, sortant chacun de son pavillon, montaient sur leurs coursiers, Bayard à leur tête, et entraient dans la lice pour lutter individuellement contre les chevaliers qui avaient touché leurs boucliers. A un dernier signal des clairons, tous s'élan-cèrent les uns contre les autres au grand galop, et telle fut la supériorité d'adresse des tenans, que de leurs cinq adversaires trois roulèrent sur la poussière, tandis qu'un des leurs seulement avait été désarçonné. Trois fois ils renouvelèrent un pareil assaut contre de nouveaux antagonistes, et trois fois l'avantage leur resta, grâce sans doute aux efforts et à l'adresse de Bayard, puisque, d'après l'avis unanime des juges du camp et de toutes les dames, il fut déclaré comme celui qui avait le mieux fait et mérité le prix.

C'est pourquoi les juges vinrent le lui présenter ; mais il le refusa en disant que c'était à tort et sans cause qu'on lui déferait cette récompense ; que s'il avait fait quelque chose de bien, il fallait l'attribuer à madame de Fluxas, qui lui avait prêté son manchon, et qu'il lui remettait le prix pour le donner à qui elle jugerait à propos. Les juges du camp, selon le désir de Bayard, remirent le prix à la dame, qui remercia le chevalier de l'honneur qu'il lui faisait. « Puisque monseigneur de Bayard, ajouta-t-elle, veut bien dire que mon manchon lui a fait gagner le prix, je le garderai toute ma vie pour l'amour de lui ; quant au rubis, puisqu'il ne veut pas l'accepter, quoiqu'il le mérite, je suis d'avis qu'on le donne à monseigneur de Mondragon, car on tient que c'est le chevalier qui a le mieux combattu après monseigneur de Bayard. »

Et ce que cette dame ordonna fut accompli avec l'assentiment de toute l'assemblée.

ALEXANDRE LEDUC.

Revue Littéraire.

Dictionnaire de Conversation, à l'usage des dames et des jeunes personnes, chez Langlois et Leclercq, rue de la Harpe, 81.

Ce livre est un de ces ouvrages utiles et modestes qui manquent encore aux bibliothèques de famille. Sans doute on a souvent essayé de mettre à la portée des femmes ce qu'il y a d'applicable dans les sciences exactes et naturelles, à leur donner de justes notions sur les faits pratiques des sciences morales, à leur présenter sur les événemens et les personnages de l'histoire ancienne et moderne des idées précises, des jugemens arrêtés, enfin à relier pour leur usage en corps de doctrine tous les préceptes avoués par le goût et consacrés par l'expérience en matière d'art et de littérature, mais ce livre est le premier qui ait réuni sous la forme si simple, si commode d'un *dictionnaire*, tous ces élémens d'instruction épars dans une multitude de traités spéciaux, qui n'ont et ne peuvent avoir entre eux aucune corrélation.

A la rigueur, ce livre pourra tenir lieu à une jeune personne, et même à une femme, d'une bibliothèque tout entière, car elles y trouveront rangées par ordre alphabétique toutes les notions sur les hommes et sur les choses, sur les faits historiques ou scientifiques dont elles ont besoin pour lire avec fruit ou converser avec avantage.

Les notions encyclopédiques et essentielles qui se trouvent ainsi réunies feront de ce recueil un ouvrage non seulement utile, mais encore indispensable à la jeunesse; et dans les départemens, où les sources d'instruction auxquelles peuvent puiser les femmes sont si rares, il aura cette utilité pratique que les mères y trouveront des réponses toutes faites aux questions que

leur adressent journellement leurs enfans sur les différentes branches des connaissances humaines, ou sur des faits historiques dont le souvenir s'est insensiblement effacé de leur mémoire, préoccupées qu'elles sont par les obligations du monde et les devoirs de la famille.

Douze cents figures imprimées dans le texte, et de nombreuses cartes géographiques, ajouteront encore à la clarté des explications, et aideront à bien fixer dans l'esprit des enseignemens dépouillés de toute aridité et de toute forme pédantesque. Ce livre sera, avant tout, clair et simple. Pour ce genre de mérite nous lui faisons le sacrifice de toute autre prétention.

Afin de donner une idée de la manière dont cet ouvrage est conçu et exécuté, nous choisissons le langage des fleurs, non pas que cet article soit supérieur aux autres, mais parce qu'il vous intéressera.

FLEURS (langage des). Si les fleurs ont un langage éloquent qui révèle la création, élève l'âme et est à la portée de tout le monde, elles ont un autre langage plus mystérieux, et qui n'est compris que de quelques initiés. Les premiers hommes sentirent que la parole n'était pas toujours un moyen suffisant de communication; ils cherchèrent à peindre la pensée aux yeux, et ils inventèrent des *hiéroglyphes*, images de plantes, d'animaux, etc. Un épi de blé dut signifier la *moisson*, puis, par extension, la *richesse*, l'*abondance*. L'ivraie, qui étouffe la moisson, dut être le symbole du *vice*; la rose, la plus belle des fleurs alors connues, signifiait la *beauté*; l'Écriture sainte est pleine de ces allégories. La civilisation en se perfectionnant créa de nouveaux besoins; il fallut dès lors augmenter le vocabulaire écrit, le rendre plus clair, plus précis; les caractères en lettres furent inventés. Les progrès de la civilisation amenèrent quelques vices; l'homme abusa de sa force, il soumit à sa domination les êtres plus faibles que lui; les femmes de l'Orient furent enfermées dans des harems;

et, pour communiquer leurs pensées au dehors, sans que leurs géoliers les saisissent au passage, elles imaginèrent le langage des fleurs; ainsi un *myosotis* signifie *ne m'oubliez pas!* La chevalerie adopta cet idiome; une couronne de marguerites signifia *j'y songerai*; une couronne de roses, *je ne dis pas non*. Une rose fanée fut un emblème de malheur. Le souci signifia *peines, chagrins*; réuni à d'autres fleurs, il représenta la *chaîne de la vie mêlée de biens et de maux*; avec une rose, il indiqua une *peine passagère*. Une fleur tenue à la main conserve sa signification propre; retournée, elle a une signification contraire. Le myrte veut dire *je vous aime*; si on le tourne vers la terre, il dira *je vous hais*. Une branche de luzerne signifie *vie*; renversée, elle signifie *mort*. On peut varier l'expression de presque toutes les fleurs en variant leur position. La fleur le *souci* placée sur la tête signifie *peine d'esprit*; sur le cœur, *peine d'amour*; sur le sein, *ennui*. Enfin, le pronom *moi* s'exprime en penchant la fleur à droite, et le pronom *toi* en la penchant à gauche. Ce qui est beaucoup plus difficile à retenir, c'est le sens symbolique attaché à chaque fleur. On pourrait en composer un lexique considérable; nous ne donnerons ici que la liste de celles dont l'emploi est le plus fréquent :

Absinthe	(Absence).
Acanthe	(Arts).
Aloès	(Douleur).
Amandier	(Étourderie).
Amarante	(Immortalité).
Armoise	(Bonheur).
Asphodèle	(Deuil).
Aubépine	(Espérance).
Baguenaudier	(Amusement).
Basilic	(Haine).
Belle-de-jour	(Coquetterie).
Belle-de-nuit	(Timidité).
Blé	(Richesse).
Bleuet	(Délicatesse).

Bruyère	(Solitude).
Buglosse	(Mensonge).
Capillaire	(Discrétion).
Champignon	(Soupçon).
Chardon	(Austérité).
Chêne	(Hospitalité).
Clématite	(Artifice).



Coquelicot (Songe).

Cyprés	(Deuil).
Dictame	(Naissance).



Douce-amère (Vérité).

Églantier	(Poésie).
------------------	-----------



Épine-vinette (Aigreur).

Feuilles mortes	(Mélancolie).
Fleur d'oranger	(Chasteté).
Fougère	(Sincérité).
Frêne	(Grandeur).



Gesse odorante (Plaisir).

Girofle	(Dignité).
----------------	------------



Giroflée rouge (Beauté durable).

- Grenade** (Fausité).
- Guimauve** (Bienfaisance).
- Héliotrope** (Enivrement).
- Hêtre** (Prosperité).
- Houx** (Prévoyance).
- If** (Tristesse).
- Impériale** (Puissance).
- Iris** (Message).
- Ivraie** (Vice).



Jasmin blanc (Amabilité).

- Jonquille** (Désir).
- Laurier** (Gloire).
- Liane** (Nœuds).



Lierre (Amitié).



Lys (Majesté).



Luzerne (Vie).



Mercuriale (Commerce).

- Mousse** (Amour maternel).



Muguet (Retour du bonheur).

- Mûrier blanc** (Sagesse).



Myosotis (Ne m'oubliez pas).



Myrte (Amour).

- Myrtille** (Trahison).
- Narcisse** (Égoïsme).
- Œillet** (Amour vif et pur).
- Olivier** (Paix).
- Oranger** (Générosité).
- Ortie** (Cruauté).
- Osier** (Franchise).
- Patience** (Patience).



Primevère (Jeunesse).



Fleur de pommier (Préférence).



Rose (Beauté).

- Roseaux (Musique).
- Sauge (Estime).
- Saule pleureur (Mélancolie).
- Sensitive (Pudeur).
- Soleil (Fausses richesses).
- Souci (Chagrin).
- Thym (Activité).
- Tilleul (Amour conjugal).
- Véronique (Fidélité).
- Vigne (Ivresse).
- Violette (Modestie).



Violette blanche (Innocence).

Il y a deux manières d'employer le langage des fleurs : on peut former des bouquets, soit dessinés, soit en fleurs naturelles; mais alors le sens en est quelquefois difficile à saisir, et on peut commettre des erreurs en lisant une fleur du bouquet avant une autre qui aurait dû être lue auparavant. Lorsque les fleurs sont dessinées, il vaut donc mieux les placer séparément à la suite les unes des autres, comme dans l'exemple que voici :

Fleur de pommier, Jasmin, Rose, Lierre, Myrte.
 Préférence. Amabilité. Beauté. Amitié. Amour.
Préfères l'amabilité à la beauté, l'amitié à l'amour.

La politique s'est servie quelquefois de ce langage mystérieux : ce fut le *chardon* en Ecosse, la *rose rouge* et la *rose blanche* en Angleterre; en France, le *lys*, puis un instant la *violette*. L'auteur du poème des *Mois*, l'infortuné Roucher, incarcéré sous la terreur, charmait les ennuis de sa prison avec des fleurs. Avant de partir pour l'échafaud, il envoyait à sa fille deux lys desséchés : emblèmes de l'innocence de son âme et du triste sort qui l'attendait.

Littérature Étrangère.

Lines inscribed on one side of the dog's tomb of lord Byron.

Near this spot
 are deposited the remains of one
 who possessed beauty without vanity,
 strength without insolence,
 courage without ferocity,
 and all the virtues of man without his vices.
 This praise, which would be unmeaning flattery
 if inscribed over human ashes,
 is but a just tribute of the memory of
 BOASTWAIN, a dog,
 who was born at Newfoundland, may 1803,
 and died at Newstead, novembre 18th 1808.
 BYRON.

Inscription placée sur l'un des côtés de la tombe élevée par lord Byron à son chien.

Ici
 reposent les restes de celui
 qui avait la beauté sans la vanité,
 la force sans l'insolence,
 le courage sans la férocité,
 et toutes les vertus de l'homme, sans ses vices.
 Cet éloge, qui serait une flatterie exagérée
 s'il était placé sur la tombe d'un homme,
 n'est qu'un juste hommage rendu à la mémoire
 de BOASTWAIN; c'était un chien.
 Il naquit à Terre-Neuve, en mai 1803,
 et mourut à Newstead, le 18 novembre 1808.
 M^{lle} F. R.

Éducation.

LE

Balcon du château des Clys.

« Arrêtons-nous ici, Mariette. C'est de ce point qu'on le voit le mieux.

— Vous avez raison, mademoiselle Blanche, et puis on a ici la vue de la Loire ; sur la rive opposée, Paimbœuf ; à gauche, le clocher de Saint-Nazaire, et puis la mer.

— Je ne porte pas les yeux si loin, ma fille ; je ne regarde que notre pauvre château des Clys ! Nous n'avions pas encore trouvé un endroit d'où on le vit aussi bien. Le parc, le jardin, le pavillon : on découvre tout à merveille.

— Mon Dieu, oui ! Voilà votre petit jardin à droite ; là bas, votre chambre ; à côté, celle de Madame ; et c'est là que Monsieur... ce digne homme !... Mais vos yeux deviennent gros, ils ont envie de pleurer... eh bien !... les miens aussi, là !.. Je ne peux pas voir ces volets fermés, ce jardin encombré de mauvaises herbes, cette allée de tilleuls qui n'a pas été tondu depuis des années, sans me sentir le cœur pris comme dans un étai. »

Blanche s'assit sur un tronc d'arbre renversé, et, la figure soutenue par ses deux mains appuyées sur ses genoux, elle se mit à contempler en silence le vaste enclos qui s'étendait au pied de la butte de Cesmes, à mi-côte de laquelle elles venaient de s'arrêter.

Le domaine des Clys était le lieu de la naissance de Blanche : c'est là qu'elle avait ouvert les yeux, vu le ciel, grandi au milieu des jeux, de la richesse, et reçu de gracieux talens qui ne laissaient jamais à

l'ennui l'accès de cette belle solitude. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, elle n'y avait connu que le bonheur et la paix, quand tout-à-coup sa douce existence fut pénétrée d'amertume par un grand malheur : la mort d'une mère adorée. Cette calamité ne tarda pas à être suivie d'une autre plus accablante encore : son père, le baron des Clys, ardent défenseur de la royauté qui venait de succomber en 1792, avait pris parti dans la guerre civile de la Vendée, où il s'était laissé emporter par une fièvre fanatique qui le rendait implacable pour les adversaires de son opinion, et les lui faisait fusiller sans pitié.

Enfin, dans une affaire sérieuse, ayant reçu une blessure grave, le baron se fit transporter au château des Clys. Là il souffrit de poignantes douleurs que les douces et caressantes mains de sa bien-aimée Blanche n'eurent pas même la puissance de calmer ; car à ces souffrances du corps étaient venues se joindre celles de l'âme. Il se reprochait maintenant d'avoir été sans pitié envers ses semblables, sous prétexte d'une diversité d'opinions ; il abhorrait ces haines sanglantes qui font que l'on commet des crimes sans remords ; mais ces remords, le baron des Clys les éprouvait plus cruels à mesure qu'il approchait de sa fin, et Blanche, assise à son chevet jour et nuit, le voyait mourir dans des angoisses que ne pouvait apaiser le repentir.

« Ma fille, lui dit-il un jour en pressant de sa main moite les mains de son enfant, j'ai été le triste jouet des passions politiques ; elles m'ont rendu implacable, cruel. En ce moment suprême je comprends qu'il n'y a de bon et de bien sur la terre que la charité, la compassion, l'amour pour ses semblables, et que ces vertus sont plus nécessaires que jamais dans les temps de révolution... Ma fille, au nom de ton malheureux père, exerce-les ces angéliques vertus, et peut-être obtiendras-tu ainsi pardon pour son âme... En souvenir de moi, ma fille, arrache à la frénésie des partis

le plus de proscrits que tu le pourras, quel que soit leur drapeau. »

Blanche le promit. Son père mourut plus tranquille. En effet, elle tint son serment; et bien des malheureux lui avaient dû la liberté, la vie... Mais forcée de fuir son pays en 1794, elle n'était rentrée en Bretagne que depuis le commencement de la présente année 1805. En son absence, le château des Clys avait été vendu comme propriété nationale. Blanche était venue habiter dans la ville voisine une maison bien simple, bien exigüe, où elle vivait d'une petite rente que lui avait léguée une de ses parentes; et grâce au travail de Mariette, qui, en outre, ne voulait rien recevoir pour ses services, elle n'avait pas une existence trop gênée. Toute autre que Blanche, ayant à faire choix d'une nouvelle demeure, aurait évité le voisinage des lieux où elle avait été heureuse; mais Blanche n'était pas du nombre de ces âmes étroites qui contemplant avec dépit un bonheur perdu; de ces âmes faibles qui fuient devant de douloureux souvenirs, et, comme nos premiers parens, dans le poème de Milton, elle aimait à venir, chaque jour, revoir de loin le paradis d'où elle était exilée.

Blanche et Mariette étaient donc plongées dans une silencieuse rêverie en face du pavillon des Clys, lorsqu'elles poussèrent un cri et se levèrent d'un même mouvement en tendant leurs bras vers le château : les fenêtres venaient de s'ouvrir ! « Est-ce que les maîtres vont venir ? Est-ce qu'il passe en d'autres mains ? » s'écria Mariette. O mademoiselle ! rentrez ; je vais aller rôder autour du parc, où je trouverai sans doute à qui parler, et je reviendrai tout vous dire. » Blanche s'éloigna lentement, mais non sans retourner souvent la tête vers cet Eden à jamais perdu.

Mariette arrivait près de la grille, quand elle la vit s'ouvrir, puis se refermer derrière quelques ouvriers qui sortaient du château.

Ayant trouvé parmi eux des gens de connaissance, elle en apprit tous les détails qu'elle désirait. M. d'Orbel, propriétaire actuel du château des Clys, qui avait été jusqu'à ce jour sous-préfet dans l'est de la France, venait d'obtenir son changement pour la ville voisine. Il était en ce moment près du préfet, au chef-lieu, et c'est de lui qu'il avait envoyé des ordres pour que les Clys, qui devaient être son habitation d'été, fussent préparés sur-le-champ. M. d'Orbel passait pour un homme riche, extrêmement bon, généreux; veuf depuis peu, il avait deux petites filles, l'une de huit, l'autre de neuf ans, et vivait avec son père, vieillard respectable. Huit jours après son installation, le sous-préfet devait donner une grande fête dans le château des Clys, et ces nouvelles, que Mariette revint apporter à sa maîtresse, devinrent bientôt le sujet des conversations de toute la ville.

Chargé par le gouvernement impérial de faire de son mieux pour réannier toutes les opinions en réunissant toutes les classes, le sous-préfet n'avait rien négligé pour remplir son mandat. Mademoiselle Blanche des Clys elle-même ne fut point oubliée. Elle hésita d'abord, car il lui semblait bien cruel de revoir comme lieu de plaisir et de fête le domaine de famille d'où elle était exilée. Cependant elle éprouvait un si vif désir de se retrouver dans ces lieux témoins des beaux jours de son enfance, qu'elle se décida à se rendre à l'invitation.

Le jour venu, Blanche s'occupait de sa toilette; elle mit une robe de mousseline dont la taille était très-courte; ses manches, aussi très-courtes, laissaient voir ses beaux bras blancs; une ceinture de satin vert nouée par derrière, laissait pendre les bouts très-bas; ses doux cheveux noirs étaient coupés à la Titus, et un voile de mousseline jeté sur sa tête recouvrait ses belles épaules. Blanche avait trente ans; son front montrait dans quelques rides les traces de violentes commotions intérieures; mais ce visage triste, pensif, et d'une blancheur digne du

nom qu'elle portait, avait une telle expression de bonté et de douleur résignée, que peu de jeunes filles eussent pu émonvoir plus profondément le cœur et l'âme. Sa toilette achevée, elle se rendit chez une vieille dame qui lui avait promis de l'accompagner.

Chemin faisant, l'âme de Blanche éprouvait une vive émotion : rentrer dans le manoir paternel, y rentrer dépossédée ; c'était à faire battre le cœur. Aussi lorsque la sonnette lui eut fait entendre le même tintement, lorsque la grille roula sur ses gonds avec les mêmes glapissements, et qu'arrivée sous le péristyle un domestique lui demanda le nom qu'il devait annoncer, elle était si émue qu'elle ne put proférer un son.

« Annoncez mademoiselle Blanche des Clys, » répondit pour elle la vieille dame.

A ce nom, le domestique salua Blanche avec le respect le plus profond ; puis il répéta ce nom, et deux petites filles accoururent la figure radieuse, les yeux pétillans de bonheur.

« Mademoiselle des Clys ! vous êtes mademoiselle des Clys ! s'écrièrent-elles. Oh ! venez, venez vite ! grand-papa va être si content de vous voir ! »

Blanche, qui ne pouvait s'expliquer cet accueil gracieux, caressait les petites filles pour les en remercier.

« Vous êtes si bonne, mademoiselle, lui dit l'ainée, et quoique nous soyons bien petites, il y a si long-temps que nous entendons parler de vous, que nous vous-aimons de tout notre cœur. N'est-ce pas, Louise ?

— Oh ! oui, Claire, » répondit sa jeune sœur en baisant la main de Blanche avec une tendresse qui lui fit venir aux yeux de douces larmes.

Les deux petites filles la tenant chacune par une main la conduisirent à travers le jardin. A chaque pas que Blanche faisait elle retrouvait un banc de gazon, un arbre, une place bien connue, bien chérie... C'é-

tait ici qu'elle venait lire, à l'ombre, à midi ; là qu'elle planta un sapin qui avait grandi, magnifique au milieu des tempêtes. Les parfums des fleurs, les fraîches senteurs qu'exhalaient les bois, tout faisait sourire Blanche, tout la faisait soupirer. Elle ne donnait pas la moindre attention aux sons des contredanses qui çà et là sortaient du fond des salles de verdure, ou aux jeux divers répandus dans le parc.

« Par ici, mademoiselle, par ici ! » dirent les petites filles la conduisant vers le pavillon.

M. d'Orbel, averti par les cris de ses enfans, vint au-devant de Blanche, la prit par la main, et la conduisant devant un vieillard que la goutte tenait immobile sur son fauteuil : « Voilà votre libératrice, mon père, lui dit-il, voilà celle à qui vous devez la vie ! »

Toutes les dames assises dans le pavillon s'étaient levées avec intérêt et entouraient Blanche étonnée, cherchant à rappeler ses souvenirs et reconnaissant enfin, dans le père de M. d'Orbel, un des proscrits qu'elle avait sauvés ; tandis que le vieillard exprimait une joie parfaite, bien qu'il n'eût pas éprouvé une surprise égale à celle de Blanche, puisqu'il savait fort bien qu'il allait la revoir.

« Mademoiselle des Clys ! » dit ensuite M. d'Orbel, présentant Blanche aux dames ; puis il la fit asseoir à côté du vieillard et resta debout derrière elle. Lorsque la société se fut assise : « Les hommes de mon âge sont conteurs, dit le vieillard ; permettez-moi donc de vous raconter une histoire.

— Je n'ai pas besoin de vous retracer les horribles jours que nous passâmes tous dans ce pays, de 1793 à 1794 ; les cruautés de la terreur y furent plus effroyables encore que sur les autres points de la France, attendu qu'ici les bourreaux accomplissaient moins paisiblement leur œuvre de sang, car la guerre de la Vendée les gênait, les épouvantait ; or rien ne rend féroce

comme la peur. Il n'est personne ici à qui ces souvenirs ne viennent rouvrir une plaie du cœur... je me hâte donc d'en venir à ce qui m'est personnel, et en même temps à mademoiselle des Clys.

Vous vous rappelez peut-être encore une feuille patriotique qui, à cette époque, s'imprimait à Nantes et s'élevait avec énergie contre les atrocités de Carrier et de ses adhérens. J'y écrivais sous le seul nom de Germain, et plus d'une fois j'avais été sur le point de suivre mes collaborateurs sur le bateau à soupape, puis dans les flots de cette Loire que nous voyons d'ici descendre si paisiblement vers la mer. Dans ces temps, où tout se faisait au nom de la liberté, on n'était pas libre de dire un mot; aussi, afin de poursuivre ma périlleuse mission dans une atmosphère un peu plus calme, je m'étais retiré aux portes de la ville, à Chanfenay, et de là j'envoyais à Nantes ma polémique journalière : arrêt de mort quotidien que je rendais contre moi. La police me cherchait activement; je le savais, et je me tenais toujours prêt à prendre la fuite.

Un soir du commencement d'avril, battu par les plus horribles rafales de l'équinoxe, j'étais dans la maison de Jozon le tisserand, chez lequel je logeais, quand tout-à-coup retentit à la porte un signal convenu.

« Monsieur, monsieur! on sait où vous êtes... sauvez-vous! Dans une demi-heure il ne sera plus temps! » Un jeune garçon de Nantes me donnait cet avis. « Il faut donc vous dire adieu, mon cher monsieur Germain, ajouta Jozon. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit? ne prenez pas la grande route; mais, par le chemin de traverse, allez à Saint-Étienne, puis à Cordemais, et au château des Clys. Une fois là, vous êtes sauvé. Il y a, dit-on, aux Clys une brave demoiselle, qui est la protectrice et l'ange gardien de tous les persécutés, de tous les proscrits. Ne rougissez pas, mademoiselle, » dit le vieillard en s'interrompant et prenant la

main de Blanche, qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

» J'eus beaucoup de peine à suivre, dans cette nuit ténébreuse, l'itinéraire fort vague que m'avait tracé Jozon. Cependant j'arrivai au point du jour à la lisière d'un bois, où je m'enfonçai pour attendre de nouveau la nuit. Je me tapis donc dans un fourré. J'étais toutefois fort embarrassé dans ma retraite, et la faim entraînait pour beaucoup dans mes perplexités; puis je me demandais de quel côté je devais me diriger, afin de toucher à ce port de salut, le château des Clys, lorsqu'un sabotier et sa femme, qui passaient dans un sentier voisin de mon repaire, me donnèrent à leur insu, par leur conversation, ce renseignement si désiré.

Enfin, la nuit étant venue, je pus reprendre mon chemin, et bientôt j'aperçus au bout de la lande, puis à l'extrémité d'une avenue de pins, quelques lumières qui allaient et venaient comme des feux follets sur un horizon sombre : « Ce doit être là, » me dis-je. Je me dirigeai en droite ligne vers ces clartés, et enfin la sonnette de la grille retentit sous ma main :

« Qui va là ? cria une voix forte. — On me poursuit... ouvrez-moi ! » répondis-je. A ces mots, un paysan à longs cheveux m'entr'ouvrit un des battans de la grille; puis une jeune femme de chambre vint et me conduisit près de mademoiselle des Clys, qui m'accueillit avec une bonté touchante, et me fit conduire dans ce pavillon, où je trouvai une chambre préparée pour me recevoir, et le fils du paysan qui m'avait ouvert la grille fut attaché à mon service. O mademoiselle! ajouta le vieillard en s'adressant à Blanche, vous n'aviez que dix-huit ans au plus alors, mais vous étiez déjà une femme accomplie; la noble et sainte mission que vous remplissiez vous avait tout-à-coup élevée à sa hauteur, et presque enfant encore, vous avait initiée à l'art de consoler et d'encourager !

J'oubliais près de vous tout péril, quand

un soir, à onze heures, arrive épouvanté le jeune paysan qui me servait : « Nous sommes perdus, monsieur, me dit-il; mon père vient de voir sur la lande, à la clarté de la lune, huit ou dix hommes armés jusqu'aux dents; à leur tête est un citoyen avec une ceinture tricolore. Ils se parlaient, et mon père les a entendus dire : « Nous allons le trouver ce faux républicain, et nous emparer de cette mauvaise citoyenne qui protège tous les ennemis de la république. »

Ainsi l'admirable conduite de mademoiselle des Clys avait attiré la mort sur sa tête... Tant de vertus allaient la conduire à l'échafaud! et c'était pour moi, un inconnu, qu'elle s'était si généreusement compromise! Cette pensée me désespérait, et, m'élançant hors du pavillon, j'allais me livrer à ceux qui me cherchaient, quand je vis accourir vers moi ma noble hôtesse et sa jeune femme de chambre :

« Où allez-vous? au nom du ciel, où allez-vous? me cria-t-elle. Remontez!... on vous poursuit... nous aussi... Entendez-vous là-bas? Ils ébranlent la grille. Prenez votre manteau... Mariette, la corde est-elle au balcon? — Oui, mademoiselle; elle est bien attachée à la rampe. Descendez! — Je suis en bas, répondit mademoiselle des Clys. A vous, monsieur Germain, à vous! » me cria-t-elle. J'embrassai la corde à mon tour, et nous étions hors du château envahi, lorsque Mariette du haut du balcon nous cria : « Ne perdez pas un instant; moi, je reste pour les retenir ici le plus longtemps possible. Mademoiselle, ajouta-t-elle, allez chez Jeanne la blonde; je vous y rejoindrai demain. Quant à vous, monsieur Germain, traversez ce taillis; au bout du bois, vous êtes sur la lande; dirigez-vous de là à gauche, vers le marais de Prinquiau; tâchez de gagner Saint-Nazaire, là, un bâtiment se trouvera sans doute prêt à mettre à la voile. » Et Mariette rentra dans le château.

« Adieu donc, mademoiselle, adieu! dis-je à ma libératrice.

— Adieu! répéta-t-elle en posant sa tremblante main sur la mienne; soyez sauvé! J'obéis aux derniers vœux de mon père! »

En effet, je trouvai à Saint-Nazaire un bâtiment prêt à lever l'ancre; il me porta à l'île de Wight. Mon fils, que j'avais laissé à Paris, où il étudiait la profession d'avocat, vint me rejoindre; et je le mariaï, au bout de quelques mois, avec une Française, également réfugiée. Nous ne restâmes que trois ans dans l'exil, je rentrai en Bretagne en 1797, et j'avais à peine le pied hors du vaisseau qui nous avait amenés à Nantes, que j'entendis parler du château des Clys, en vente comme bien national. Conserver à sa généreuse propriétaire ce lieu de ma délivrance, c'était mon souhait le plus ardent, le plus cher! J'accourus aussitôt avec ma famille... rien n'était changé aux Clys; le mobilier même avait été respecté, et lorsqu'en présence de ces arbres, de ce château, de ce pavillon, je racontais à mon fils la scène qui s'y était passée, je me disais avec douleur et repentir que j'avais attiré sur ma libératrice la persécution et la mort peut-être...

— Heureusement, non; reprit mademoiselle des Clys. Mariette était venue me rejoindre chez Jeanne la blonde, nous avons pu passer en Angleterre, à Bristol, et nous ne sommes revenues de notre exil qu'il y a un an à peu près.

— Mon but en achetant les Clys, ajouta le vieillard, mon plus grand désir, était de vous y revoir, quand des fonctions que l'on me confia m'appelèrent à l'autre extrémité de la France. Toutefois, en m'éloignant, j'avais recommandé que l'on vous y reçût comme chez vous, et si mes ordres en ce point n'ont pas été exécutés, c'est qu'ils ont été emportés dans la tombe par le gardien du château. Enfin, retiré des affaires, j'ai été assez heureux pour que mon fils fût nommé sous-préfet dans le voisinage des Clys, et mon bonheur a été

«...semble quand j'ai appris que je vous retrouverais près de cette demeure de votre famille. »

Ce récit, qui avait touché tous les assistants, était à peine terminé, que Claire et Louise allèrent du même mouvement embrasser Blanche, la remercier de leur avoir conservé leur bon-papa; puis disparaissant bientôt, elles revinrent se tenant par la main, et lui présentant un bouquet de roses : « Mademoiselle, lui dit l'aînée, grand-papa m'a chargée de vous dire de ne pas perdre le papier qui enveloppe ce bouquet. » Blanche baisa les jeunes filles au front; mais elle se sentait le cœur bien gros au milieu de ce parc, de ce jardin, si rians et si frais, où elle avait passé tant d'heureux jours avec sa famille, elle ne pouvait y penser qu'avec douleur... et cependant on eût dit que cette fête n'était donnée que pour elle; car le sous-préfet, bien qu'il s'occupât en général de toutes les dames, avait pour Blanche des soins, des égards tout particuliers.

Les dames regardaient d'un œil curieux mademoiselle des Clys et le sous-préfet; elles cherchaient à deviner ce que ce papier pouvait être, lorsque ce papier s'étant détaché, mademoiselle des Clys y jeta les yeux, et l'émotion la plus vive s'empara d'elle... ses mains étaient tremblantes, ses yeux mouillés de larmes...

« O mon Dieu! s'écria-t-elle, ce papier est un acte qui me reconnaît propriétaire des Clys! Monsieur, ajouta Blanche, s'adressant au vieillard, je suis bien reconnaissante de votre belle action; je la proclame ici, je la proclamerai partout; mais je ne puis accepter un don si généreux: je suis fille, sans parens... vous êtes père... votre fils a de charmans enfans... — Oh! je vous en prie! je vous en prie! dirent à la fois Louise et Claire en l'embrassant, acceptez! nous vous aimerons autant que nous avons aimé notre pauvre mère! — Vous les entendez, mademoiselle! reprit M. d'Orbel avec émotion; le titre de pro-

priété que vous rend mon père ne doit plus sortir de vos mains. »

Le reste de la soirée, Blanche le passa auprès du vieux M. Germain d'Orbel à lui rappeler leurs malheurs passés; ou bien à se promener dans les riantes allées du parc, appuyée sur le bras du père de Louise et de Claire, qui ne voulaient plus la quitter.

Un mois après, on ne parlait que du mariage prochain du sous-préfet avec mademoiselle des Clys. En effet, au bout de trois mois, dans cette même chapelle du château où elle avait été baptisée, Blanche devenait l'épouse de M. d'Orbel; mais fidèle au serment qu'elle avait fait à son malheureux père, toujours les proscrits, de quelque parti qu'ils fussent, trouvèrent un asile dans le pavillon du château des Clys.

ERNEST FOUINET.

Karl.

NOUVELLE.

I.

On était à la fin du mois d'août, la chaleur avait été étouffante, mais le soleil venait de se coucher, et une forte brise qui semblait annoncer l'orage rafraichissait l'air. De gros nuages noirs, au milieu desquels luisait de temps à autre un éclair, s'amoncelaient au couchant; de larges plaques d'un bleu foncé, sillonnées de légères bandes blanches, se montraient au levant, tandis que les nuages se pressaient, comme jaloux de se réunir au nuage d'où partait l'éclair.

Un voyageur regardait cette scène avec

une admiration mêlée d'inquiétude. Il était au sommet d'une des montagnes de la Suisse, et cherchait vainement un lieu où il pût s'abriter contre l'orage. La nuit vint, et il se résignait à la passer sous un quartier de roche, lorsqu'il aperçut, au flanc de la montagne, une lumière qui devait venir d'une cabane. Ayant franchi la distance qui l'en séparait, il heurta doucement à la porte.

Une voix de femme répondit quelques mots dans le dialecte du pays, et quoique le voyageur ne les comprit pas, il entra hardiment, certain, par le ton dont ils étaient prononcés, qu'ils ne pouvaient être qu'une invitation bienveillante.

Il se trouva dans une pièce d'une propreté remarquable. Un lit de serge verte remplissait un des côtés ; une armoire, une table et quelques chaises formaient le reste de l'ameublement : des ustensiles de cuisine se voyaient suspendus çà et là, et près du lit était placé un berceau d'enfant, plus élevé qu'on ne les fait d'ordinaire. Une jeune femme qui filait au rouet se leva ; elle était grande, élancée, et pouvait avoir vingt-cinq ans ; le corset serré et le jupon court qu'elle portait dessinaient des formes admirables. Sa tête nue était ornée de deux belles nattes de cheveux blonds qui retombaient des deux côtés de sa poitrine. Ses yeux bleus, doux et tristes ; sa bouche grande, mais fraîche et garnie de belles dents, faisaient que sa figure était agréable plutôt que belle ou jolie : son plus grand charme consistait en une expression de bonté sérieuse et élevée qu'on trouve rarement dans une paysanne.

Le voyageur semblait avoir trente ans ; sa taille était moyenne ; il portait une blouse de couil ; sur son dos on voyait un sac de voyage ; un album pendait à sa ceinture ; en entrant il ôta son large chapeau de paille. Amédée Regnard, ainsi s'appelait le voyageur, était peut-être beau d'expression lorsqu'il parlait ; mais d'habitude sa figure paraissait froide et presque com-

meuse, son regard terne et vague, sa lèvre dédaigneuse.

« Pouvez-vous, madame, m'accorder l'hospitalité pour cette nuit ? » dit-il en s'adressant à la jeune femme. Celle-ci par ses gestes lui fit comprendre qu'elle ne parlait ni n'entendait le français. Amédée sourit, et ne savait comment se tirer de ce singulier tête-à-tête, lorsque la Suisse, qui avait compris sa demande, s'avança vers lui, prit sa main, lui fit signe de la suivre ; un enfant de huit ans, qu'Amédée n'avait pas remarqué d'abord, prit l'autre main de la jeune femme ; alors tous trois sortirent, montèrent un escalier de bois placé en dehors de la maison, et entrèrent dans une petite chambre meublée d'un lit semblable à celui qui était en bas ; de deux chaises et d'une table.

La jeune femme fit comprendre à l'étranger que tout cela était à sa disposition, puis elle le laissa seul ; au bout d'une heure elle revint le chercher, tenant toujours l'enfant par la main, et tous trois descendirent dans la pièce où le voyageur était entré d'abord.

La table se trouvait couverte d'une nappe blanche ; les cuillères, les fourchettes et les assiettes étaient d'un étain luisant, les gobelets de verre le plus commun. Des jattes de bois contenant du lait préparé de diverses manières, des œufs et un plat de légumes, offraient un souper pauvre, mais sain et abondant. Le jeune homme attendait que le mari vint prendre place ; il ne parut pas ; il n'y avait d'ailleurs que trois couverts sur la table. La Suisse assit l'enfant dans un fauteuil à bras et s'assit près de lui en faisant signe au voyageur de se placer en face d'elle.

Amédée regardait avec plaisir cette femme pleine de candeur et de bonté, si affectueusement occupée de son enfant ; bientôt il s'aperçut que cet enfant était aveugle ; puis il s'étonna de ce que celle qu'il croyait sa mère ne lui parlait pas, et de ce que l'enfant ne parlait pas lui-même, lorsqu'un son

guttural et sauvage lui révéla que l'infortuné était sourd, muet, et aveugle. Frappé d'un si grand malheur, Amédée regarda cette triste créature avec une douloureuse pitié, l'embrassa en silence, et la jeune femme tendit une main au voyageur, en essuyant de l'autre une larme qui tremblait au bord de sa paupière.

Après le souper, la Suisseuse déshabilla l'enfant, le coucha, lui trempa les doigts dans un bénitier : le petit fit le signe de la croix, sa seule prière à lui, pauvre être imparfait ! puis elle le coucha, alors il l'embrassa tendrement et s'endormit.

Amédée resta encore quelque temps assis près de la table, considérant en silence la jeune femme qui remettait tout en ordre ; mais craignant de la gêner, il lui tendit la main en signe d'adieu, baisa l'enfant et se rendit à sa chambre.

Avant de s'endormir il songea à ce qu'il venait de voir, à cette singulière rencontre avec ces deux êtres intéressans qu'il lui faudrait quitter sans rien savoir de plus que ce qu'il en avait vu ; sans pouvoir échanger avec eux une seule parole, car il devait partir le lendemain ; puis sa pensée se replia sur lui-même, et il donna un soupir et une bénédiction à son passé, que nous allons dire.

Amédée Regnard, né à Paris de parens aisés, était encore au berceau lorsque son père mourut ; sa mère, femme aussi bonne qu'éclairée, lui avait donné une excellente éducation ; mais Amédée, après avoir essayé vainement de choisir un état, s'était enfin arrêté à la peinture, et ses paysages avaient été remarqués des amateurs.

A vingt-six ans, le chagrin ne l'avait pas encore atteint, bien que son âme fût naturellement mélancolique ; mais sa première douleur fut terrible autant qu'inattendue ; sa mère mourut subitement d'un épanchement au cœur ; on craignit quelque temps pour la vie d'Amédée ; sa jeunesse le sauva, et lorsqu'il fut en convalescence, on lui prescrivit les voyages ; il se trouvait pos-

sesseur de quinze mille francs de revenu, fortune plus que suffisante pour contenter ses modestes desirs ; il partit pour la Suisse, en artiste, le sac sur le dos, et la parcourait depuis quelques jours seulement, quand le hasard l'amena dans le chalet où nous venons de le rencontrer.

Malgré l'orage, notre voyageur dormit d'un bon somme ; lorsqu'il s'éveilla, le soleil était déjà assez élevé sur l'horizon, et sa montre marquait huit heures. Il se leva, s'habilla à la hâte, puis, enveloppant une pièce d'or dans un morceau de papier, il la déposa sur la petite table de sa chambre, prit son sac, son chapeau, et descendit pour dire adieu à son hôtesse.

Ce n'était pas sans une vive contrariété qu'Amédée abandonnait sitôt sa chambre ; la vue qu'on découvrait de la fenêtre était magnifique. Dans le fond, la Jungfrau s'élevait parée de sa blanche robe de fiancée et sa tête était entourée d'une brillante couronne. Au pied de la cabane commençait une vaste vallée qu'arrosait un ruisseau aux flots azurés ; de beaux arbres chargés d'un feuillage luxuriant la bornaient à gauche ; et à droite, sur une colline élevée, se montrait un riant village, dont les chalets épars étaient dominés par une jolie chapelle gothique et par les ruines d'un château-fort. Des vaches animaient la vallée, et lorsque après s'être paresseusement reposées sur l'herbe fleurie elles se levaient pour la brouter, l'air retentissait joyeusement du bruit de leurs clochettes argentines. Amédée eût voulu rester là quelques jours ; s'il eût pu se faire entendre de son hôtesse, il le lui aurait certainement demandé ; mais la chose était impossible ; il fallait partir. Il descendit donc tenant à la main la chaîne de sa montre, qu'il avait détachée pour la passer au cou de l'enfant, n'osant l'offrir à celle qu'il croyait sa mère.

La porte de la pièce où il avait soupé était fermée ; elle résista lorsqu'il essaya de l'ouvrir. Il s'approcha de la fenêtre

entourée de jasmins et de plantes grim-pantes, et vit que la chambre, où régnait un ordre parfait, était veuve de ses habi-tans. Au dehors, une vache attachée à un piquet broutait le gazon, près de la porte; mais, sauf cette vache et quelques poules, aucun être animé ne se montrait auprès de cette agreste demeure.

En attendant son hôtesse, Amédée s'assit sur l'herbe, et prenant son album, il se mit à dessiner le château-fort. Il dessinait depuis quelque temps lorsqu'il aperçut sur le sentier qui venait du village, son hôtesse, l'enfant et un vieil ecclésiastique.

A leur approche, Amédée se leva, et le curé, car c'était lui, adressa au voya-geur la parole en anglais. Car les Anglais faisant de la Suisse leur résidence d'été; tout voyageur dont l'extérieur annonce l'aisance est d'abord pris pour un gentle-man. « *Good morning, sir,* » dit-il avec le plus mauvais accent. Amédée répondit qu'il était Français. Le curé, qui avait été élevé à Metz, fut enchanté de rencontrer un compatriote, et bientôt la conversation la plus amicale s'établit entre eux. Comme le jeune artiste manifestait le regret qu'il avait de partir, le curé lui assura que Ketly serait charmée de louer pour quel-que temps sa petite chambre. « Ketly est pauvre, ajouta-t-il; son frère lui est une lourde charge, elle n'a pour tout bien que ce chalet et quelques champs qui res-teraient sans culture, si nos bons villa-geois ne venaient tour à tour les labourer, les ensemençer et en faire la récolte. C'est à qui rendra service à Ketly, qu'ils appel-ent *la brebis du bon Dieu*, et qu'ils aiment et respectent comme elle le mérite. Mais, dit le curé en s'interrompant, la voici qui vient nous chercher pour déjeuner; nous arrangerons cela à table. »

Il fut convenu qu'Amédée resterait chez la jeune Suissesse, en lui payant trente sous par jour. Il ne put faire accepter davantage; le curé lui-même avait fixé le prix.

Après le déjeuner, le Parisien de trente

IX.

ans et le Suisse de soixante se mirent en route pour le presbytère. Ils marchaient d'un pas égal; car le curé était robuste comme les paysans de l'Helvétie, dont il menait la vie rude et active. Amédée était vivement intéressé par tout ce qu'il voyait, et ne craignit pas d'interroger le curé, certain que celui-ci cesserait de lui répon-dre dès qu'il deviendrait indiscret. « Il me semble, monsieur, que je vous ai entendu nommer Ketly la jeune femme dont je deviens l'hôte; vous avez dit que l'enfant que je croyais son fils n'est que son frère. Qu'est-ce que Ketly? Est-elle fille, veuve ou mariée? Parlez-moi un peu de cette famille, au milieu de laquelle je dois vivre quelque temps. — Jeune homme, répon-dit le curé, vous me semblez honnête, et c'est pour cela que je n'ai pas craint de vous placer près de ma chère brebis. Voici son histoire :

« Ketly est la fille aînée de deux pauvres villageois qui habitaient le chalet où elle vous a reçu. Son père avait servi en France; il en était revenu en 1793 échappé comme par miracle aux massacres de la révolu-tion; il se maria peu de temps après son retour, et la naissance de Ketly fut suivie de celle du petit Karl, le triste enfant que vous avez vu. Sa sœur fut sa marraine. Lorsqu'on me l'apporta pour le baptiser, il était beau, fort et en apparence bien cons-titué; mais au bout d'un mois on s'aper-çut qu'il n'y voyait pas, et six mois plus tard on acquit la conviction qu'il était sourd. Je consultai les médecins de la ville voisine, tous m'assurèrent qu'on ne pouvait rien pour ce pauvre enfant; il avait trois ans lorsque j'engageai la famille à le placer dans un hospice; mais Ketly déclara qu'elle ne quitterait jamais son frère.

Elle avait alors quinze ans; c'était une jeune fille toute blonde et toute riieuse. Douce, attentive, elle remplissait exac-tement ses devoirs envers ses parents; puis elle courait rejoindre ses compagnes, se mêlait à leurs jeux, et s'y montrait la

22

plus ardente ; mais dès qu'elle se fut chargée de son frère, elle devint grave et sérieuse comme une sainte. Dans son enfance, ma bonne sœur lui avait appris à lire ; la jeune fille vint alors lui demander des livres, et le dimanche, après avoir assisté à la messe, où toujours elle amenait son petit frère, elle revenait lire, assise près de son berceau quand il dormait, ou près de la fenêtre, et l'enfant sur ses genoux quand il était éveillé.

A mesure qu'il grandit, Ketly trouva de nouveaux moyens de communiquer avec son frère. Presque toujours c'était en le touchant d'une manière différente, selon l'idée qu'elle voulait exprimer. Pour lui faire comprendre qu'elle était contente de lui, elle lui donnait sur la joue une petite tape d'amitié ; et la figure de l'enfant exprimait la joie ; si au contraire elle était mécontente, elle le repoussait, alors il se mettait à pleurer avec amertume. Tout cela était fait avec constance et sagesse, rien n'était abandonné au caprice, et le langage qu'elle inventait était non seulement un mode de communication entre elle et le pauvre infirme, mais encore un moyen d'éducation ; si bien que les gestes du petit Karl témoignèrent bientôt une intelligence au-dessus des enfans de son âge. J'en témoignais un jour mon étonnement à Ketly : « C'est le bon Dieu, répondit-elle, qui apprend à ce pauvre innocent ce qu'il doit savoir, et je l'entends toujours facilement, quoique j'aie quelquefois peine à me faire comprendre de lui. Allez, monsieur le curé, le bon Dieu aime bien Karl, et je suis sûre qu'un jour il le fera voir, entendre et parler. »

Le pauvre aveugle avait huit ans lorsque son père et sa mère moururent d'une fièvre épidémique ; Ketly en avait vingt ; elle était si bonne et si sage, que plusieurs garçons la recherchèrent en mariage en lui promettant de lui laisser Karl. Je lui parlai en faveur de quelques-uns ; mais elle me répondait : « Je ne dois pas me marier, monsieur le curé ; je ne pourrais m'occu-

per uniquement de mon pauvre frère. Que deviendrait-il, je vous le demande ? Moi seule le comprends : il lui faut toute mon amitié, il n'en aurait plus qu'une partie si j'avais des enfans. Vous voyez donc bien que je ne peux pas me marier. »

Les garçons du village ont fini par ne plus songer à Ketly pour en faire leur femme ; mais tous l'aiment comme une sœur. Depuis quatre ans, elle vit seule avec Karl dans le chalet où vous l'avez vue. Son âme s'est élevée dans la solitude et le recueillement. Elle n'a pas lu pour apprendre, mais pour s'améliorer ; elle est devenue plus religieuse, plus forte, plus éclairée, et maintenant, je ne voudrais plus lui proposer pour mari un de nos paysans ; elle leur est trop supérieure. »

II.

Amédée depuis un mois qu'il était au chalet avait retrouvé le calme et presque le bonheur. Il passait de longues heures à dessiner, tantôt le paysage, tantôt Ketly et l'enfant, le chalet, la vache, les poules : il semblait vouloir tout emporter avec lui. Il allait souvent voir le bon curé, celui-ci venait le voir à son tour, et ils avaient ensemble de longues conversations semblables à celles d'un père et d'un fils.

Le jeune homme apprit ainsi quelques mots de la langue suisse, et Ketly quelques mots de français ; mais pour communiquer ensemble ils se servaient rarement du langage ; un regard ou un signe leur suffisaient pour exprimer leurs pensées.

Un jour le curé prévint le jeune artiste qu'il devait reprendre la route de France s'il ne voulait se trouver prisonnier de l'hiver dans cette contrée presque sauvage. Huit jours après Amédée quittait le chalet, en laissant à Ketly quelques dessins et des livres qu'il avait fait venir pour elle. La Suisse pleura en voyant partir son hôte, qui pleurait comme elle ; le petit Karl s'attachait à Amédée, qu'il ne voulait pas quitter, et le bon curé, témoin de cette scène,

regrettait aussi son jeune ami. Comme il le reconduisait en se rendant au presbytère, Amédée déposa entre les mains du curé une somme de cinq cents francs, destinée à la pauvre famille ; mais le lendemain, lorsque le curé revint au chalet, Ketly refusa les cinq cents francs ; le curé l'écrivit à Amédée, et d'après le désir du jeune peintre, cette somme fut employée à bâtir dans le village une école de filles.

On allait entrer dans le printemps, lorsqu'un jour le curé arriva de bonne heure au chalet. Il tenait à la main une longue lettre écrite en langue suisse ; il dit à la jeune fille de la lire. Cette lettre était d'Amédée.

« Lorsque je quittai la Suisse l'an dernier, disait-il au curé, Ketly était ce que j'aimais le plus au monde. Elle me témoignait une douce amitié, et plus d'une fois j'avais songé à épouser Ketly.

» Des scrupules m'arrêtèrent. Le mariage est l'acte le plus important de la vie ; je venais de perdre ma mère ; en aimant Ketly, ne me laissais-je pas aller à cette tendresse, pour ainsi dire instinctive, à laquelle la douleur prédispose ? En épousant Ketly, ne me repentirais-je pas ?

» J'en étais là, mon digne ami, lorsque vous me dites de partir. Votre voix me parut un avis du ciel, et je résolus d'éprouver, par l'absence et les distractions, le sentiment que Ketly m'inspirait. Je voulus aller chercher les conseils de ma mère aux lieux où elle m'a élevé, et consulter la tombe où elle dort.

» Arrivé à Paris, je rentrai dans le monde ; j'y vis bien des jeunes filles, belles, bonnes et instruites ; mais en les admirant, je les comparais à Ketly ; leur conversation était aimable et piquante, elle m'amusait quelquefois, mais jamais elle ne me procurait la satisfaction et la douce rêverie que m'inspiraient les simples signes par lesquels Ketly remplaçait le langage ; en un mot, je n'en pus aimer aucune, et n'eussé-je pas

aimé Ketly, aucune ne m'eût semblé capable de me rendre heureux.

» J'avais fixé à six mois le temps de mon épreuve ; ils sont enfin passés, et je viens, mon digne ami, vous prier de dire à Ketly que je l'aime, que sans être riche ma fortune est assez considérable pour que ma femme puisse s'occuper constamment de son frère, sans être distraite par d'autres soins. Dites-lui qu'ici on pourra peut-être rendre la vue à Karl. J'attends avec anxiété la réponse de Ketly ; et si elle m'est favorable, je partirai aussitôt après l'avoir reçue. »

Pendant cette lecture, le curé regardait la jeune fille ; elle était visiblement émue ; un vif incarnat couvrait ses joues, d'ordinaire un peu pâles ; de grosses larmes roulaient dans ses yeux, et ses mains tremblaient. Mais lorsqu'elle arriva à ces mots : « Ici on pourra peut-être rendre la vue à Karl, » elle se baissa vers l'enfant, et le serra contre son cœur avec une joie convulsive ; puis elle demanda quelques jours avant de répondre, et le curé sortit pour la laisser à ses réflexions.

III.

Deux mois après, Ketly était assise, un soir, dans une prairie, à quelque distance de son chalet, Amédée se trouvait près d'elle ; la Suisse portait encore son costume de paysanne ; mais sa jupe était d'un souple cachemire rouge, son corsage d'un brillant velours noir, ses manches d'une fine batiste ; une longue chaîne d'or tournait autour de son cou ; elle avait un chapeau de la plus belle paille d'Italie ; un anneau de mariage brillait à son doigt.

Amédée tenait un livre, dans lequel il apprenait le français à sa jeune femme. Celle-ci, le bras passé autour du cou de son mari, ne détournait son attention du livre que pour chercher dans les yeux de son maître l'approbation qu'elle désirait : interrogation muette, à laquelle il répondait en serrant Ketly contre son cœur ; Karl se rou-

lait en jouant à leurs pieds, et de temps en temps il venait embrasser son frère ou sa sœur.

Les affaires d'Amédée l'ayant rappelé à Paris, à deux jours de là le jeune couple montait en chaise de poste avec le petit Karl. Après avoir promis au curé de revenir le voir chaque été, Amédée lui laissa de l'argent pour agrandir le chalet, dont il disposa en faveur de pauvres jeunes gens nouvellement mariés, qui devaient soigner les champs, la vache et les poules, que Ketly aimait comme les anciennes compagnes de sa solitude.

Arrivée à Paris, la jeune femme ne se laissa pas distraire par ses merveilles. Une seule chose l'occupait, la possibilité de rendre la vue à Karl. On appela le plus habile médecin; il découvrit une épaisse cataracte, et ne désespéra pas de l'enlever.

L'opération fut heureuse; en voyant la lumière, l'enfant jeta une espèce de cri sauvage, et Ketly effrayée s'évanouit. Comme elle revenait à elle, elle se trouva dans une obscurité profonde. Les persiennes et les doubles rideaux étaient soigneusement fermés, Amédée tenait sur ses genoux le petit Karl, dont les mains cherchaient sa sœur pour la caresser. « Ton frère n'est plus aveugle, dit Amédée à sa jeune épouse; il ne lui faut plus que des soins : ses yeux sont couverts d'un bandeau, car il ne doit voir le jour qu'après un assez long temps et graduellement; le médecin répond de sa guérison. » Ketly pleurait de bonheur et de reconnaissance, serrant alternativement dans ses bras son frère ou son mari. Puis tombant à genoux : « O mon Dieu ! dit-elle avec une sainte ferveur; ô mon Dieu ! comment pourrai-je vous remercier d'un si grand bienfait ! Mais je savais bien que vous aimiez Karl et que vous lui rendriez la vue. »

Lorsque l'enfant fut complètement guéri, il suivit les cours d'une école de sourds-muets; Ketly les suivit avec lui. L'âme de la jeune femme se partageait entre son

mari et son frère : se rendre digne de l'un par l'intelligence comme elle l'était par le cœur, et être pour l'autre la mère la plus tendre et l'institutrice la plus éclairée... tel était le but pour lequel elle étudiait sans cesse, et Amédée lui servait presque seul de maître.

L'éducation du jeune sourd-muet avançait; mais depuis un mois Amédée, qui sortait souvent seul avec lui, sans dire à sa femme où il allait, rentra un jour la figure rayonnante de joie. « Ketly, ma chère Ketly, s'écria-t-il, le premier miracle a été accordé à ton frère, et, grâce au magnétisme, le second s'opère en ce moment. » Ketly écoutait son mari avec un ravissement mêlé de doute... Dans ses montagnes elle aurait trouvé tout simple que Dieu rendit la vue et la parole à Karl par un miracle, et malgré que Karl eût déjà recouvré la vue, plus instruite maintenant, elle croyait que le faire parler était la chose impossible... Amédée la quitta pour aller chercher Karl, et quand il le ramena, l'enfant semblait animé d'une nouvelle vie, il levait ses yeux sur son frère, sur sa sœur... Celle-ci était pâle et muette d'émotion; enfin ne pouvant plus douter que son frère n'éprouvât quelque chose d'extraordinaire, elle se jeta à genoux et dit avec ardeur : « Mon Dieu ! — Mon Dieu ! » répéta Karl. C'était le premier mot qui frappait son oreille. « Mon Dieu ! » répéta-t-il encore à plusieurs reprises, comme s'il ne pouvait se lasser de s'entendre : le magnétisme venait de lui rendre la parole.

« Ah ! je le savais bien, s'écria Ketly en pressant son frère sur son cœur, je le savais bien que Dieu aimait Karl et qu'un jour il le ferait voir et entendre !... » Puis rencontrant les regards d'Amédée attachés sur elle avec bonheur, elle dit en lui tendant les bras : « Mais c'est toi, mon ami, que Dieu a choisi pour faire opérer ces miracles ! »

M^{me} PAULINE ROLAND.

L'ANGE GARDIEN.

Qu'il est joli l'ange qui vous protège,
Petits enfans!... il a vos blonds cheveux,
Vos blanches mains plus blanches que la neige,
Et vos yeux bleus.

A. BAINGUET.

Un jour, auprès du trône inondé de lumière
D'où la Vierge Marie accueille la prière
Et la dépose aux pieds de Dieu,
Une voix s'éleva, si faible, si pleurante,
Qu'on eût dit le soupir d'une bouche expirante
Qui murmure un dernier adieu.

**

La voix disait : « Vierge Marie,
» Vous qu'en vain jamais on ne prie,
» Qui gémissiez sur nos malheurs,
» Je viens dans ma douleur amère,
» Je viens vous prier pour ma mère,
» Qui nuit et jour verse des pleurs.

» D'abord paisible et fortunée,
» De ses enfans environnée,
» Elle eut des jours pleins et joyeux.
» Ainsi qu'une blanche colombe,
» Moi la première, de la tombe
» J'ai pris mon essor vers les cieux.

» En proie à de longues alarmes,
» Elle n'a pour sécher ses larmes
» Que mon frère qui va mourir.
» Il va mourir!... Vierge Marie,
» Vous qu'en vain jamais on ne prie,
» Qu'un ange aille le secourir!

» Oh! permettez-moi, Vierge sainte,
» De quitter la céleste enceinte
» Et de veiller sur son berceau.
» Si vous n'exaucez ma prière,
» Parmi les ifs du cimetière
» Va s'ouvrir un double tombeau!

» Car à ses côtés, à toute heure,
» Ma pauvre mère est là qui pleure...
» Sauvez mon frère du trépas!

» Pour moi, je serai sur la terre
» L'ange qui, voilé de mystère,
» Doit accompagner tous ses pas...

» Bientôt, hélas! je vois le monde,
» Cette mer immense et profonde,
» L'entourer de plus d'un danger;
» Mais que je sois sa bonne étoile,
» Et que je dirige la voile
» De son esquif frêle et léger!

» Et si jamais pendant l'orage
» Son âme restait sans courage
» Pour invoquer votre saint nom,
» Que ma voix en secret éveille
» Ce nom qui dans son cœur sommeille
» Comme sur la lyre un doux son!

» Vierge sainte, Vierge Marie,
» Vous qu'en vain jamais on ne prie,
» Que je sois toujours près de lui;
» Afin qu'au terme du voyage
» Sauvé des périls du naufrage,
» Il soit aussi pur qu'aujourd'hui!

**

Alors la voix se tut, et la Vierge Marie,
Espoir des affligés, que nul en vain ne prie,
Se sentit toute émue en voyant ces douleurs,
Et d'un tendre regard animant sa parole,
Elle dit : « Jeune enfant, sois bénie, et console
» Ta mère qui verse des pleurs. »

Près du berceau d'un frère où l'amour la réclame,
Du haut des cieux alors descendit la jeune âme,
Dans le premier rayon du soleil renaissant,
Et le soir, dissipant une crainte éphémère,
Un enfant radieux souriait à sa mère,
Qui souriait en l'embrassant.

L'enfant depuis ce jour a marché dans la vie,
Et quand d'amers chagrins son âme est poursuivie,
Que de nouveaux dangers environnent ses pas;
Une invisible main le soutient dans sa route;
Et quand dort l'espérance et s'éveille le doute,
Une voix lui parle tout bas...

ÉDOUARD GOUT DESMARTRES.

Revue des Théâtres.

—
AMBIGU-COMIQUE.

Fabio le Novice, drame avec prologue, en cinq actes et six tableaux, par MM. Charles Lafont et Noël Parfait.

Prologue.

En 1580, les Espagnols sont maîtres du Milanais; la révolte est sans cesse sur le point d'éclater; aussi Philippe II, roi d'Espagne, pour la contenir, a établi à Milan un conseil des troubles, à la tête duquel se trouve le marquis de Léganez. Thécla, fille du marquis, a épousé en secret, il y a quatre ans, Ludovic Manzoni, d'une des plus anciennes familles de Milan, dont les Espagnols ont confisqué les biens et proscrit la personne. Thécla est mère et se tient cachée aux regards irrités de son père, qui ne lui pardonne pas son alliance avec un Milanais. Ludovic vient annoncer à Thécla qu'Ottavio de Manzoni, son frère, voulant défendre sa femme, insultée par un officier espagnol, a eu le malheur de le tuer en duel, et s'est réfugié dans un couvent de dominicains. Ludovic fait avertir Policastro, un brave Milanais, et lui demande l'appui du peuple, si les Espagnols osent arracher Ottavio de son saint asile. Le prieur des dominicains arrive tout ému; les soldats du duc de Guatimala, gouverneur de Milan, ont arraché Ottavio du couvent. Ludovic et Policastro courent à sa défense, l'un pour implorer les grands, l'autre pour soulever le peuple. « Mon Dieu, s'écrie Thécla, Ottavio est perdu! — Venez vous jeter aux pieds de votre père, dit le prieur, il se laissera attendrir. » Thécla allait suivre cet avis... un homme s'élançe et demande asile: c'est le marquis de Léganez poursuivi par la populace, qui veut le faire périr. A la vue de son père,

Thécla se jette à ses genoux, lui présente son fils, lui demande grâce pour le frère de son époux... Le marquis est inflexible. En ce moment Ludovic accourt suivi du peuple révolté. « Qu'y a-t-il? s'écrie Thécla. — Ce qu'il y a?... répond Ludovic, ne le devines-tu pas à la pâleur de mon front, au tremblement de ma voix? Il y a que mon frère, arrêté cette nuit, jugé ce matin, vient d'être mis à mort!.. lâchement, dans la cour intérieure du palais!.. et l'auteur de ce meurtre... le voilà! » dit-il, en désignant le marquis. Le peuple va se venger... Thécla se jetant au-devant du marquis s'écrie: « Ne le tuez pas, c'est mon père!.. — M. de Léganez, lui dit Ludovic, en ce moment vous êtes mon hôte, je dois vous protéger... » Mais bientôt les rôles changent... les soldats espagnols accourent; et le marquis de Léganez offre son pardon à sa fille, si elle veut faire annuler son mariage; à cette condition, il révoquera l'arrêt qui exile Ludovic et lui rendra ses biens... Les deux époux ne répondent qu'en tombant dans les bras l'un de l'autre. « J'ai cessé d'être père! » s'écrie le marquis. Thécla le conjure de révoquer ces dures paroles, mais il la repousse, et la quitte en lui jetant pour adieu: « Ton fils, élevé dans les principes séditions, subira la destinée de toute sa race: ton fils périra sur l'échafaud!.. » Des chants funèbres se font entendre... c'est le corps d'Ottavio qui passe. Ludovic saisit son fils, et l'élevant dans ses bras: « Regarde, enfant, lui dit-il, vois-tu ces moines, ces flambeaux, ce drap noir, cette croix blanche, vois-tu? C'est ton oncle qu'on porte en terre! Il est mort... tué par les Espagnols!.. Si je succombe... grandis pour le venger... — Non, se dit tout bas Thécla en serrant son enfant sur son cœur, non, Ludovic, tu ne feras pas de mon fils un martyr! »

DRAME.

Les jardins de l'hôtel Manzoni; au fond, un mur de clôture; à droite, un pavillon.

Dix-huit ans se sont écoulés; le comte Manzoni est riche et considéré; au moment de mourir le marquis de Léganez a pardonné à sa fille, et lui a rendu son rang et ses biens. Mais Manzoni n'est point heureux; depuis de longues années son fils a disparu, enlevé par les Espagnols. Manzoni élève près de lui sa nièce Julia, fille de l'infortuné Ottavio. Julia est occupée à distribuer des aumônes au nom de son oncle, qui donne le soir une grande fête et veut y faire participer les indigents. Un mendiant reste seul et demande à parler au comte Manzoni. Le comte arrive et reconnaît Policastro. Exilé de Milan, il vient d'y revenir en secret: « J'ai appris que Philippe II, roi d'Espagne, vient de mourir, dit-il; le moment est opportun pour recouvrer la liberté. » Le comte n'hésite pas à se mettre à la tête de la conspiration.

La comtesse, qui n'a pas les opinions politiques de son époux, veut marier Julia avec don Garcias, neveu du gouverneur. Julia refuse: « Les Espagnols ont tué mon père et fait mourir ma mère de chagrin, dit-elle. — Oubli et pardon, voilà le devoir des femmes, » répond la comtesse. La meilleure raison de Julia, c'est qu'elle est aimée d'un jeune homme nommé Fabio, novice chez les dominicains. A force d'argent, Fabio a gagné le portier du couvent, et c'est dans une de ses courses clandestines qu'il a vu Julia; mais un mystère entoure l'existence du novice; il ignore son nom, et ne connaît que sa nourrice, qui lui apporte les lettres de sa mère. A la faveur de la fête que donne Manzoni, Fabio vient dire à Julia, qu'il va forcer sa nourrice à lui dévoiler le secret de sa naissance; puis qu'il demandera Julia en mariage au comte Manzoni. Don Garcias paraît en ce moment; Julia se sauve; mais une querelle s'engage entre les deux rivaux.

Ils tiraient l'épée, lorsque la comtesse couverte d'un masque traverse le théâtre; elle appelle au secours; le comte arrive, et dans Fabio reconnaissant un jeune inconnu qui deux nuits auparavant lui a sauvé la vie, alors que des malfaiteurs l'avaient attaqué, il le protège contre don Garcias, et Fabio s'éloigne.

Intérieur du couvent des dominicains.

La comtesse accourt: « Mon père, dit-elle au prier, où est Fabio? il s'est échappé plusieurs fois du couvent, j'en suis sûre!.. Est-ce donc là ce que vous m'aviez promis?... Sur le cadavre sanglant d'un frère mon mari avait voué notre enfant à une mission de haine et de vengeance; et, poursuivie par les terribles paroles que mon père m'avait jetées: *Ton fils périra sur l'échafaud!* je l'avais amené moi-même ici pour le soustraire à cette fatale prédiction, laissant croire au malheureux Ludovic que son enfant était à jamais perdu, tandis que moi, sous le nom de sa nourrice, je le visitais secrètement... mais je viens de le voir l'épée à la main; de plus, Policastro est à Milan... la révolte est dans l'air; si elle éclate, mon fils y périra!.. — Calmez-vous, ma fille, répond le prier; le mal n'est peut-être point aussi grand que vous le pensez; je vais interroger Fabio devant vous. » La comtesse se cache dans une cellule voisine, et Fabio paraît en habit de novice; le prier l'interroge; le jeune homme avoue franchement qu'il a le couvent en horreur, qu'il préfère la carrière des armes: « Un jour viendra, dit-il, où pour rejeter les Espagnols au delà de nos frontières la patrie aura besoin de défenseurs... nos ennemis verront alors que du fond même des cloîtres il s'élance contre eux des soldats!.. » A ces mots la comtesse, sous les habits de la nourrice de Fabio, se montre et lui remet une lettre dans laquelle sa mère le supplie de partir, car un grand malheur le menace. « Je le veux bien, nourrice, répond Fabio, mais à une con-

dition : c'est que tu m'apprendras le secret de ma naissance! — Impossible! — Alors, je ne partirai pas! — Eh bien! puisque vous êtes insensible aux prières de votre mère, je ne vous reverrai plus. Adieu... pour toujours... — Ah! c'en est trop! nourrice, je partirai! » Le prieur reconduit la comtesse. Le portier du couvent vient remettre à Fabio une lettre de Julia, et le prévient qu'il ne pourra plus le laisser sortir. On sonne *l'angelus*; les moines se rendent à l'église; le prieur s'avance près du portier : « Gregorio, lui dit-il, vous êtes dispensé du soin de garder la porte. » En apprenant sa disgrâce le pauvre homme est si tremblant qu'il laisse tomber la clef, Fabio la ramasse, y substitue celle de sa cellule, qu'il remet à frère Antonio, le nouveau portier du couvent.

Une salle de l'hôtel Manzoni; à droite, l'appartement de la comtesse et celui de Julia; au fond, la porte d'entrée; à gauche, un balcon.

La fête que donnait Manzoni est finie; tout le monde s'est retiré. Julia revient au salon; elle attend Fabio. O malheur! le comte a fermé la porte à double tour. Le novice ne s'embarassant pas de si peu, entre par la fenêtre et vient faire ses adieux à Julia : il doit partir... sa mère, qu'il ne connaît pas encore, l'exigé; mais il fait promettre à Julia de ne point épouser don Garcias, l'ennemi de sa famille; car ajoute-t-il, les assassins qui ont attaqué le comte Manzoni étaient des Espagnols. Julia promet à Fabio de l'attendre. Le novice se retirait, lorsque apercevant les jardins de l'hôtel remplis d'hommes armés, il revient se cacher sur le balcon derrière une caisse de fleurs. Julia tremblante était rentrée chez elle.

Les conjurés paraissent, conduits par le comte et Policastro. Ils conviennent que le signal de l'attaque sera donné par le tocsin : deux conjurés se dévoueront pour l'aller sonner. Policastro se présente; on allait

tirer le second au sort lorsque Fabio est découvert. Les conjurés le prenant pour un espion demandent sa mort, le comte lui accorde la vie. « Mais, dit Policastro, de son silence dépend le salut de tous; et afin de ne pas perdre de vue ce jeune homme, je le choisis pour m'accompagner à la tour du tocsin. » Les conjurés se retirent, emmenant Fabio, dont le manteau est resté sur le balcon; et le comte rentre chez lui.

Mais attirées par le bruit, la comtesse et Julia sont accourues. « Aura-t-il pu s'échapper? » pensait la jeune fille, lorsqu'à la vue du manteau du novice elle s'écrie : « Ah! ils l'ont tué! — Tué! qui? ton oncle? demande la comtesse effrayée. — Non, pas lui. — Qui donc? malheureuse. — Il y avait ici un jeune homme... — Avec toi? — Hélas! oui... — Mais ce jeune homme, quel est-il?... — Mon Dieu! il l'ignore lui-même... Novice dans un couvent de dominicains, d'où il sortait malgré la règle... — Ah! j'ai mal entendu... Tu ne sais pas la portée de tes paroles!... Tu vas me rendre folle!... Ce jeune homme?... Son nom?... vite, vite, son nom? — Fabio. — Fabio!... Ah! misérable! sois maudite, toi qui l'as fait venir ici!... » Le comte rentre en ce moment. La comtesse court à lui... « Monsieur, est-ce que vous l'avez tué? — Qui?... — Ce jeune homme trouvé sur le balcon... — Non, madame, il est sauvé! » répond froidement le comte, ne comprenant pas l'intérêt que sa femme peut porter à cet inconnu.

Rassurée sur son fils, la comtesse supplie son époux de veiller à sa propre sûreté. « Ta vie m'appartient, lui dit-elle. — Elle appartient d'abord à ma patrie, que j'ai juré de rendre libre!... Toi, Julia, oublies-tu que les Espagnols ont tué ton père?... Et toi, Thécla, ne te souvient-il pas qu'ils nous ont ravi notre enfant?... — Peut-être vit-il, » répond la comtesse, qui allait tout avouer à son époux, lorsqu'il dit : « Silence! le tocsin va donner au peuple le signal du combat!... » Et la pauvre mère garde encore son secret.

Policastro accourt : « Nous sommes trahis ! dit-il. Dans la mêlée, mon jeune compagnon est tombé au pouvoir des Espagnols. Sauvez-vous ! comte... Du reste, il est possible que ce jeune homme refuse de vous nommer ; je le crois homme de cœur ; mais avec les tortures qu'il a inventées, le gouverneur ferait parler des statues !... — Que dites-vous ? s'écrie la comtesse ; ce jeune homme... ne l'avez-vous pas trouvé là... sur ce balcon?... — Oui, madame. » La pauvre mère pousse un cri d'horreur, et tombe évanouie. — Mais, reprend le comte étonné, qui a pu lui dire que ce jeune homme?... — Moi, répond Julia désespérée ; c'est pour moi qu'il était venu !... » En ce moment, des soldats enfoncent les portes ; et Policastro entraîne le comte.

Un vestibule précédant les appartemens du gouverneur ; à gauche, une fenêtre ; sur le devant, une table et ce qu'il faut pour écrire.

Don Garcias interroge Fabio. Ce dernier refuse de nommer les conjurés ; mais don Garcias l'a vu chez le comte Manzoni, et prévient Fabio qu'un mandat d'arrêt a été lancé contre le comte. — Ainsi, dit Fabio, tu renonces à la main de Julia ? — Non... je l'obtiendrai de la comtesse, qui est Espagnole... — Mais Julia te hait... c'est moi qu'elle aime. » A ces mots don Garcias furieux fait emmener le prisonnier.

La comtesse, Julia et le prieur viennent implorer la grâce de Fabio. Don Garcias répond que le gouverneur ne peut les recevoir ; puis prenant à part le prieur : « Eloignez-les d'ici, mon père, si vous ne voulez pas qu'elles soient témoins de son supplice..... Vous voyez l'échafaud dressé ! »

Don Garcias venait de rentrer chez le gouverneur : Policastro paraît. « Ne tremblez plus pour les jours de votre époux, dit-il à la comtesse, vous connaissez sa retraite, elle est sûre, et malgré leur nouvelle proclamation... — Quelle proclamation ? —

Le gouverneur promet un blanc-seing au dénonciateur du comte. — Un blanc-seing, » répète à part elle la comtesse, « c'est-à-dire, la vie d'un homme... »

Mais la comtesse a vu l'échafaud ; et tandis que Julia, accompagnée du prieur, va retrouver don Garcias pour lui offrir sa main en échange de la vie de Fabio, la comtesse écrit au gouverneur et lui livre son époux ; car son enfant va mourir, il faut qu'elle le sauve, et pour sauver son époux la nuit lui reste !... Puis elle fait porter son message, dont elle attend le résultat devant cette fenêtre qui lui montre l'échafaud dressé pour son fils !... « Mon Dieu ! dit-elle avec anxiété, aurais-je fait deux victimes ?... Non !... voilà les gens du gouverneur qui abattent l'échafaud... » Elle tombe à genoux.

Fabio arrive ; il est libre, sans pouvoir s'expliquer qui a pu briser ses fers ; en voyant sa nourrice, il comprend une partie de la vérité. Avec quelle ivresse la comtesse contemple ce fils qu'elle vient de sauver !... « Je vais, lui dit-il, quitter Milan d'après l'ordre du gouverneur ; mais le désespoir s'est emparé de mon âme, au moment où je sortais du cachot, en apprenant l'arrestation du comte Manzoni. — Vous le connaissez ? dit la comtesse étonnée. — Il y a quelques jours, je lui ai sauvé la vie !... Malédiction sur l'infâme qui l'a livré ! — Taisez-vous ! — Que je me taise !... oh ! non !... malédiction sur lui !... Que Dieu le frappe dans tout ce qui lui est cher !... — Assez ! assez !... Ces horribles paroles... C'est moi qui ai livré le comte ! — Je ne te crois pas, nourrice ; tu es folle ! — Votre échafaud était dressé : pour sauver Manzoni, nous avons vingt-quatre heures. — Et sur cette espérance... — Est-ce que je pouvais te laisser mourir ? Fabio !... je suis ta mère !... — Ma mère !... Ah ! je devine tout... Que Dieu vous juge !... Moi, je ne puis que vous plaindre et vous aimer !... Mais cette liberté que vous m'avez rendue, je ne puis l'accepter à ce prix

ce serait une lâcheté ! » Cependant des soldats viennent exécuter l'ordre du gouverneur, et ils entraînent de force Fabio qui s'écrie : « Adieu, ma mère ! — Sa mère ! répète Policastro, déguisé sous les habits d'un soldat espagnol, sa mère !.. Ah ! j'allais vous maudire, dit-il à la comtesse, et je n'en ai plus le courage !... Mais maintenant que la mère a fait son devoir, l'épouse veut-elle remplir le sien ? — Oh ! oui, dussé-je y périr ! — Eh bien ! prenez un drapeau, marchez à notre tête : que le nom de Manzoni serve à nous rallier... Je me charge d'expliquer votre crime à toutes les mères. — Partons ! » dit la comtesse.

Le préau de la prison ducale.

Le comte doit mourir dans une heure. On lui a envoyé un moine auquel il a confié les tablettes où sont contenues ses dernières volontés adressées à sa nièce Julia. Il mourra avec joie, il ne peut regretter un monde où l'on se joue des affections les plus saintes... C'est que la haine de ses ennemis a été ingénieuse : le gouverneur lui a fait remettre la dénonciation de la comtesse, et quand elle se présente sous les habits de la femme d'un des conjurés, il la reçoit avec des paroles d'ironie ; puis lorsqu'elle lui dit tout ce que ses amis vont faire pour le sauver, lorsqu'elle lui indique le signal convenu pour le délivrer, il déclare qu'il veut mourir depuis qu'elle l'a si indignement trompé. « Moi ! Ludovic ! — Et quel est donc ce Fabio que vous préférez à votre époux ? — Que Dieu te pardonne !... C'est mon fils ! — Notre fils ! — Cet enfant disparu il y a dix-huit ans, et que je t'avais ravi moi-même pour le soustraire à vos haines politiques... Vaine précaution ! car le sang de ses aïeux s'est réveillé dans ses veines !... Alors, en le voyant près de monter sur l'échafaud, ma tête s'est perdue... Il n'y avait qu'un moyen de racheter sa vie... — C'était de livrer la mienne !... Oh ! viens dans mes bras !... sois bénie ! pauvre femme... je devine tout

ce que tu as souffert pour le sauver !... Mais si tu l'avais laissé périr... c'est alors que je t'aurais maudite !... Oh ! maintenant je donnerai le signal... je ne veux plus mourir !... »

Un grand tumulte se fait entendre... le canon gronde... C'est le jour des représailles ! La citadelle est forcée ; Policastro entre suivi du peuple ; don Garcias tombe ; les Espagnols sont désarmés, et Fabio accourait se jeter dans les bras de la comtesse, lorsqu'elle s'écrie en lui montrant le comte : « Ah ! d'abord dans les bras de ton père !... — Mon père !... répond Fabio ; moi... l'héritier des Manzoni !... » Et quand il s'est détaché des bras du comte : « Amis ! crie-t-il au peuple, plus d'étrangers chez nous... Une ère nouvelle vient de commencer pour la Lombardie... Ce que notre courage a conquis, notre courage saura le conserver ! » Et le peuple crie : « Vive l'indépendance ! »

Louise d'AUVIGNY.

Mélanges.

USAGE DES ROSES AU MOYEN AGE.

Plusieurs seigneuries étaient tenues en fief à la simple redevance annuelle d'une couronne de roses. C'était aussi souvent sous l'ancienne législation la dot des jeunes filles. Telles étaient les prescriptions des coutumes de Normandie, de Touraine et d'Auvergne. Le bien restait à l'aîné des garçons ; les cadets cherchaient fortune ; les filles n'apportaient à leur mari que leur cœur et une verte couronne, ou, comme on l'appelait, un *chapel de fleurs*. L'usage de porter des tresses de fleurs fraîchement écloses était très-répandu au moyen âge. On prenait dans la nature ce que l'art d'imitation ne devait créer que plus tard.

Cette coutume semble remonter aux temps primitifs. Les Gaulois, pour montrer l'assurance avec laquelle ils marchaient au combat, et le mépris qu'ils avaient de la mort, ne portaient pour tout casque, dans un jour de bataille, qu'une couronne de fleurs; et de cet usagenaquit probablement chez leurs descendans celui de porter un semblable ornement aux jours de fête et de réjouissance.

De toutes les fleurs qui pouvaient servir à cette parure, la rose fut celle qui, par la beauté de sa forme et de sa couleur, et par l'agrément de son parfum, obtint la préférence. Il n'y avait point de cérémonie d'éclat, point de noces, point de festins, où l'on ne portât un chapel de roses. Le roman de Perce-Forest, dans la description d'une fête, n'oublie pas de dire que *chascun et chascune avoit un chapel de roses sur son chief*. Lorsque le connétable servait à table le roi de France, il portait à la main une verge blanche, et sur la tête une tresse de roses.

Souvent dans les festins, les convives, à la manière des anciens, se couronnaient de roses, et ornaient de fleurs les flacons et les verres. Cet usage s'est conservé chez les francs-maçons dans les banquets d'obligation.

Quant à la préférence donnée à la rose pour former les chapels de noces, il n'y faut point rechercher de symbole, mais simplement une preuve du bon goût qu'ont eu les dames dans tous les temps. Le vêtement de la jeune épousée étant blanc, en signe de sa pureté virginale, on rebaussa cette uniforme blancheur par une couronne d'une couleur vive et agréable, et dans le choix de la fleur qui devait briller sur le front virginal, la rose pouvait-elle être oubliée? On représenta la chasteté d'un jeune homme par un chapel de branches vertes. Quand Monstrelet décrit la cérémonie où le fils du duc de Bourgogne fut ondoyé et tenu sur les fonts baptismaux par le neveu de l'empereur d'Allemagne, il ne manque pas

de remarquer que le parrain était *nu-tête lui et ses gens, malgré le froid, et avoit chascun un chapel vert sur son chief, en signifiant qu'il estoit chaste*.

Tous ces chapels, du reste, étaient d'un usage si général, qu'à Paris ce fut une profession particulière de les confectionner et de les vendre. Les marchands qui faisaient ce commerce s'appelaient *chapeliers*, nom que prirent ensuite les fabricans et les vendeurs de chapeaux de feutre. Dans les statuts de 1736, les marchandes de fleurs artificielles sont encore qualifiées de *chapelières en fleurs*.

Le maître *rosier de la cour* du parlement, et les marchands de chapels étaient tenus à Paris de présenter chacun, tous les ans, au voyer de la ville, trois chapeaux de fleurs la veille des Rois; et vers l'Ascension, un panier de roses pour sa provision d'eau de roses. L'estime et l'emploi que nos pères faisaient de la rose explique un fait qui d'abord paraît bizarre; ce sont les redevances de boisseaux de roses, qu'on trouve si souvent mentionnées parmi les droits seigneuriaux. Les gens riches consommèrent beaucoup d'eau de roses pour leurs ragoûts, leurs sauces et leurs desserts; aussi, à raison du besoin qu'ils en avaient, ils exigeaient de leurs vassaux une grande quantité de ces fleurs.

Quelquefois la redevance devait être acquittée en roses blanches.

DE MAS LATRIE.

Correspondance.

Que mon pays m'a semblé triste pendant ce mois consacré aux vacances, époque où les Parisiennes sont en voyage, tandis que les étrangères viennent visiter Paris, ce qui fait une espèce de jeu de barres dont je suis bien contrariée; car les femmes qui restent, sachant qu'elles ne rencontreront

personne de connaissance, se mettent si simplement que l'on ne peut juger de leur grâce, de leur beauté, de leur élégance; c'est que, vois-tu, ma chère, les femmes comme il faut ne font pas de toilette pour les commissionnaires qui se tiennent aux coins des rues.... Et puis c'est une science que de savoir se mettre! chaque saison, chaque heure du jour, chaque situation, chaque théâtre, chaque lieu de promenade, chaque quartier, chaque salon, exige une toilette différente.... Du reste, cette science nous est enseignée par notre cœur, par l'usage, par les convenances.... Je sais bien que la mode y mêle quelquefois ses bizarreries... mais une femme d'esprit sait tout arranger pour le mieux.

Ainsi, par exemple, si tu allais visiter une parente malade, tu choisirais une robe de couleur gaie, tu ne ferais avec ton amie que des projets de fête, et tu lui laisserais en partant le bouquet que tu aurais cueilli pour elle. Si tu allais voir une compagne qui a perdu sa mère, tu mettrais une robe de couleur sombre, tu pleurerais avec ton amie; et pour la consoler, tu lui dirais qu'elle ne pourra jamais se consoler. Si tu rendais une visite de noce, tu prendrais la robe la plus riche, afin de faire honneur à la mariée. Si tu allais voir une jeune fille devenue pauvre, tu t'habillerais le plus simplement possible, afin de ne pas l'humilier. Enfin si tu voyageais, je te conseillerais d'avoir un costume qui te permît de sortir le matin pour visiter le pays, et de dîner où il plairait à Dieu, afin de ne rentrer à ton hôtel que le soir. Ne crois pas qu'un père, un frère, soient indifférens à la manière dont nous nous habillons; il n'y a pas un homme qui ne soit aussi honteux de donner le bras à une femme mise avec élégance dans un quartier populeux, qu'à une femme mise avec négligence sur une promenade fréquentée. Règle générale : il ne faut jamais nous faire remarquer, car rien ne met si mal à l'aise les hommes qui veulent bien nous

accorder l'appui de leur bras.... Mais nos pères et nos frères peuvent se rassurer; toi et moi nous sommes souvent élégantes, c'est vrai, mais quand il le faut, et surtout nous sommes toujours industrieuses, laborieuses, économes.... *A preuve que je vais t'expliquer la planche XI.*

Le n° 1 est un dessin qui se brode au crochet (au métier), en coton blanc, sur organdy blanc, bleu ou rose, et en coton bleu ou rose sur organdy blanc; ce dessin se brode entre les plis qui se font au bas d'une jupe. Ces plis devront être hauts de 10 centimètres; et l'espace au milieu duquel ce dessin se brode doit être haut de 10 centimètres: ce qui fera deux rangs de broderie.

Entre les plis d'une robe de mérinos, ce dessin se brode de même: en coton bleu foncé sur mérinos gris; et en coton vert sur mérinos vert-américain ou bleu de France. On peut ajouter un second rang de crochet d'une nuance plus pâle que le premier rang. Ce dessin coûte 75 centimes le mètre, à la brodeuse.

Le n° 2 est un dessin imitant l'Angleterre: il se brode en application de mouseline sur beau tulle de Bruxelles, et peut servir pour voilette, que l'on taille sur une hauteur de 40 centimètres, et sur une largeur de 120 centimètres. Des deux côtés de la voilette, tu fais remonter le dessin qui forme le pied de cette dentelle.

Pour volant de robe, le tulle de Bruxelles se taille sur une hauteur de 15 centimètres. Tout dessiné sur beau tulle, 2 francs 50 centimes le mètre, chez M^{me} Leffèvre.

Pour dentelle, le tulle se taille sur une hauteur de 10 centimètres. 1 franc 75 centimes le mètre.

Mais tous ces ornemens, ma chère amie, sont pour toi ce que les raisins étaient pour le renard.... Cependant tu auras le plaisir d'exécuter ces belles choses, de les donner, et d'embellir ainsi ta mère... Je ne te plains pas!

Les n^{os} 3 et 4 sont des semés pour bonnets et pour fichus-canezous.

Le n^o 5 est un dessin de tapisserie pour ganaches, chaises et fauteuils.

Les n^{os} 6 et 7 sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin. Le fond de la bande du milieu se fait en bleu-ciel-foncé; le fond des petites bandes qui sont des deux côtés se fait en noir; les signes bleu-clair se font en soie, ainsi que les signes blancs.

Ce dessin sort des magasins de madame Chardin.

A propos, j'ai vu au *Symbolo de la Paix* le dessin de tapisserie de la planche IX, 7^e année, exécuté ainsi : la rose, rose; le damas en soie blanche, et le fond bleu-ciel-foncé... c'était joliment Louis XV!

Le n^o 7 est la moitié de la passe sur laquelle est montée la marmotte n^o 8.

Achète 5 mètres et demi de ruban de satin lilas, large d'un centimètre; 6 mètres et demi de ruban de satin vert-pistache, large d'un centimètre.

1 mètre 56 centimètres de tulle de coton brodé, haut de 2 centimètres et demi.

Du tulle de coton uni dont le réseau soit semblable à celui du tulle de coton brodé.

Dans ce tulle de coton uni, tu tailles : Une bande haute de 4 centimètres et longue d'un mètre 56 centimètres, à laquelle tu couds, à surjet, le tulle brodé. La passe que tu tailles sur le n^o 7, en ayant soin de laisser tout autour un centimètre de plus. Une bande de tulle longue de 30 centimètres, large de 2 centimètres, que tu replies en deux dans sa largeur. Deux ronds larges comme un centime.

Plie en deux du ruban de satin vert-pistache; place-le autour de cette passe et enferme-le dans l'ourlet, que tu couds ensuite en le rabattant par-dessus ce ruban; passe un fil sur les deux côtés de cette passe en suivant les lignes pointées. Le devant est le côté qui s'avance sur le canevas. Par un point dessus, réunis les deux bouts de la bande de tulle en les plaçant

l'un sur l'autre. A partir de cette réunion, plie cette bande en deux; la couture sera placée au milieu du derrière de la passe; le pli opposé sera placé au milieu du devant. Place donc le milieu du devant sur le milieu de la ligne pointée, de manière à ce que le tulle brodé dépasse seul la passe; couds le tulle uni, à plat, jusqu'à la réunion des deux lignes; couds de même le milieu du derrière sur le milieu de la ligne pointée; arrête-toi au même endroit; fronce le tulle qui te reste et couds-le sur la ligne pointée en suivant ses contours.

Taille 8 morceaux de ruban vert-pistache, longs de 6 centimètres, 8 morceaux de ruban lilas de même longueur, plie-les en deux; en mêlant les couleurs, couds ces boucles de ruban, en rond, sur les ronds de tulle réunis, que tu couvres en formant une espèce de pompon, lequel tu couds ensuite au milieu de la petite bande de tulle.

Taille 34 morceaux de ruban lilas, c'est-à-dire : 14 longs de 6 centimètres, et 20 longs depuis 7 jusqu'à 8 centimètres, progressivement. Taille de même 34 morceaux de ruban vert-pistache. A partir de chaque côté du pompon couds, deux par deux (en commençant par les plus petits), deux rubans vert-pistache, dont tu formes deux boucles, puis deux rubans lilas, ainsi de suite. Trois rubans lilas et trois rubans vert-pistache; quatre rubans lilas. Enfin cinq vert-pistache et six lilas. Tu couds cette espèce de guirlande, ainsi qu'il est indiqué sur la marmotte n^o 8. Tu coupes 18 rubans lilas longs de 12 centimètres, 18 vert-pistache de même longueur, et tu places ces boucles entre cette espèce de chicorée que forme le tulle. Pour nouer cette marmotte, tu y ajoutes deux rubans longs chacun de 30 centimètres; l'un, vert-pistache et l'autre lilas.

Ceci, c'est différent; c'est pour toi, lorsque tu seras un peu souffrante, lorsqu'il fera trop froid.

Si tu places cette garniture de marmotte sur la passe du bonnet n^o 5, planche X,

tu n'auras que quelques rosettes à attacher autour du fond, au bas duquel tu coudras du tulle brodé pareil à celui de la garniture.

Le n° 9 est un tour-de-tête en rubans qui se met sous les chapeaux.

Achète 57 centimètres de canetille blanche.

Une feuille de carton blanc de 20 centimètres, dont tu coupes une bande longue de 55 centimètres et large de 2.

2 mètres de ruban de satin ou de velours bleu-ciel large de 6 centimètres et demi.

1 mètre 10 centimètres de ruban de satin large de 2 centimètres.

Taille, dans le ruban large : deux morceaux longs de 14 centimètres chacun ; deux de 13 ; deux de 12 ; deux de 11 ; deux de 10 ; deux de 9 et sept de 8 centimètres. Prends ces sept morceaux, plie-les en deux, forme un pli rond au milieu, et arrête ce pli par un point. Marque le milieu de ta canetille avec une épingle (ce sera le dessus du tour-de-tête) ; attache dessus une des 7 boucles de ruban, puis, 3 à droite, et 3 à gauche, chaque boucle recouvrant d'un centimètre la boucle qui la précède. Prends ensuite la boucle la plus petite, que tu couds de même, excepté qu'elle doit recouvrir davantage la boucle qui la précède, et ainsi de même jusqu'à la plus grande, qui doit se trouver placée 2 centimètres avant la fin de la canetille que tu as repliée d'un centimètre à chaque bout. Il faut que les petites boucles forment l'éventail, et que les grandes soient posées un peu en biais, de manière à être plus courtes en approchant des joues, la dernière surtout. Couds ces boucles sur la canetille. Avec la bande de carton recouvre la place où les rubans sont cousus, puis recouvre le tout par le ruban de satin étroit, que tu couds à cheval. De chaque côté du tour-de-tête tu couds un ruban de satin bleu long de 30 centimètres.

Ce tour-de-tête se fait aussi en rubans de couleurs différentes : gros-bleu et jaune ; vert foncé et vert pâle ; violet et rose.

Bien qu'il n'y ait encore rien de nouveau dans nos modes, je vais cependant te soumettre quelques toilettes.

Pour visites : Robe de mérinos bleu de France, garnie d'un ourlet haut de 10 centimètres. — Pèlerine pareille, garnie d'un ourlet haut de 5 centimètres. — Corsage fait sur les modèles n°s 12, 15 et 16 de la planche VIII. Au milieu du devant de la jupe et du corsage, une rangée de boutons. — Bottines noires. — Gants de chevreau noir. — Capote en satin noir, à coulisses. — Tour-de-tête en ruban de satin rose. — Col et manchettes sur les modèles n°s 2 et 3 de la planche X.

Pour diner en ville : Robe de gros-de-Naples gris ; — corsage taillé sur les modèles n°s 12, 15 et 16 de la planche VIII, mais décolleté et lacé par derrière. — Pèlerine de tulle uni, garnie d'une dentelle cousue à plat et repliée en pointe aux deux pointes de la pèlerine. — Col à la chevalière garni d'une dentelle cousue de même ; sous le col un ruban de satin bleu qui noue sur le cou. Les cheveux frisés à l'anglaise. — Souliers de satin noir. — Gants blancs.

Pour bal ou soirée : Robe d'organdy blanc ; corsage doublé de percale, taillé sur les modèles n°s 15 et 16, planche VIII, mais décolleté. — Manches courtes taillées sur le modèle n° 13, planche IV. — Jupe garnie de trois ruches de tulle de coton, Berthe d'organdy doublé en gros-de-Naples blanc, et garni d'une ruche de tulle de coton, plus petit ; la même ruche au bas des manches. — Les cheveux en bandeaux relevés derrière en une tresse surmontée d'un peigne en écaille, dont le cintre contient trois camées... Je m'arrête, car le mois prochain tu auras une gravure de modes, et je n'ai rien de nouveau à te dire ; les bals, les soirées, les concerts n'étant pas encore commencés.

A propos de concerts, mon frère vient de m'envoyer un aïr arabe, naïf, simple et touchant, sur lequel il a fait des paroles pleines de poésie et de couleur africaine.

Scheriffa, dont le nom signifie *la plus noble*, a été choisie pour épouse par un jeune officier des spahis, qui décrit à la belle *Mauresque* tous les plaisirs réservés aux riches femmes arabes... L'accompagnement de cette romance est facile et l'air se retient tout de suite... Je le chante du matin au soir. *Scheriffa* se trouve chez Bernard Latte, boulevard des Italiens.

A propos de chant, un médecin vient de découvrir qu'une plante, le cerfeuil odorant, avait la vertu de donner à la voix la pureté, la souplesse et la force. Du suc de cette plante il a fait, avec du sucre, de l'eau de rose ou de fleur d'oranger, des bonbons délicieux qu'il nomme *bonbons mauritains*; il faut en manger six ou huit quelques momens avant de chanter... Je ne sais si ces bonbons ont agi sur ma voix ou sur mon imagination, mais le fait est que j'étais assez contente de moi...

A présent, sans à propos, je te dirai que je connais une personne qui est parvenue à faire de l'or, en combinant l'air et l'eau... Tu ne comprends pas?... En combinant l'r et l'o?... Tu yes, n'est-ce pas?... En combinant l'r et l'o, on fait le mot *or*.

Adieu! à bientôt!

J. J.

Éphéméride.

—

4 novembre 1827. — *Mort de Bisson*, officier de marine française.

La corvette française *la Lamproie* avait chassé et pris sur les côtes de Styrie un brick grec, ayant soixante-six hommes d'équipage. Conduit d'abord à Alexandrie, le pirate y fut reconnu par plusieurs bâtimens marchands qu'il avait pillés. On mit l'équipage à bord d'une frégate *la Magicienne*, qui partait pour Smyrne, à l'exception de six hommes qu'on laissa sur le brick, sous la garde de l'enseigne Bisson et de quinze hommes. Les deux bâtimens faisaient route

de conserve dans l'Archipel, lorsque, le mauvais temps les ayant séparés, le brick fut obligé de relâcher à l'île de Stamphi. Deux des Grecs restés à bord parvinrent à se sauver et à gagner la terre. Cette circonstance avertit l'enseigne Bisson de se tenir sur ses gardes; car, ayant servi longtemps dans la station, il n'ignorait pas que toutes les îles de l'Archipel fourmillent de pirates, qui dominent dans quelques pauvres villages, dont les habitans n'osent même les dénoncer, à cause de l'organisation solidaire que tous ces bandits ont établie entre eux. Bisson et ses quinze hommes se préparent à une vigoureuse défense. Cet officier s'étant assuré de la résolution du pilote qui lui servait de second, convint avec celui-ci que le survivant ferait sauter le bâtiment si les pirates parvenaient à s'en rendre maîtres. Le soir même, deux grands mystics, chargés de soixante-dix hommes chacun, vinrent avec furie se jeter sur ces quinze Français. Ils attaquèrent le brick par l'avant. Après la plus vive résistance dirigée par Bisson, neuf des Français furent tués, et le pont envahi. Bisson, grièvement blessé lui-même, parvint à se tirer du milieu des pirates; il se jeta dans la chambre où les poudres avaient été déposées, et donnant l'ordre au pilote, qui combattait encore sur le pont, d'avertir les Français qui survivaient de se jeter à la mer, il s'écria: « Adieu, pilote, voilà le moment de nous venger! » et il mit le feu aux poudres. Fidèle à son serment, le pilote Tremintin sauta avec le navire; mais, plus heureux que son brave capitaine, il fut jeté sans connaissance sur le rivage, avec un pied fracassé et le corps meurtri. Les quatre matelots français qui s'étaient jetés dans l'eau à son commandement arrivèrent à terre sans blessures graves. Le lendemain matin, on trouva, gisans sur le rivage, les corps de trois Français, et ceux de soixante-dix pirates grecs, qui attestaient que la résolution héroïque du brave Bisson avait eu son plein effet. Au moment

où le pilote Tremintin venait d'être jeté mourant sur le rivage, un des brigands échappés au désastre, lui mettant un poignard sur le cœur, le dépouilla de tout ce qu'il avait, et notamment d'une montre que lui avait confiée le malheureux enseigne. Ce dévouement, ce courage, excitèrent en France l'enthousiasme qui ne manque jamais aux belles actions. Une loi, votée dans la session de 1828, assura quinze cents francs de pension à la sœur de Bisson, à titre de récompense nationale, et le pilote Tremintin reçut la croix de la Légion-d'Honneur.

Mosaïque.

LE VOYAGEUR,

Par Gellert.

Un voyageur, surpris par une tempête, supplia Jupiter de vouloir bien chasser les nuages et faire reparaitre le soleil.

Jupiter fut sourd. Le ciel se couvrit encore de nouveaux nuages qui tombèrent en torrens.

Le voyageur continuait péniblement son chemin, murmurant contre Jupiter, qui, disait-il, se plaisait à contrarier le genre humain ; et à chaque coup de tonnerre, à chaque coup de vent, il éclatait en blasphèmes contre le roi des cieux.

Enfin apercevant une forêt, il allait s'y mettre à l'abri, lorsqu'il en vit sortir un brigand. Saisi d'épouvante, le voyageur s'était arrêté.

Le brigand porte la main à son arc, y place sa flèche, vise le voyageur... mais le vent et la pluie lui sont contraires, et la flèche, sans force, vient tomber aux pieds de celui dont elle eût dû percer le cœur.

En ce moment le voyageur entendit la voix de Jupiter qui lui criait :

« Insensé ! si j'avais cédé à tes vœux,

cette flèche eût terminé tes jours, qui te sont conservés par l'orage... quand donc sauras-tu prendre le temps comme il vient ! »

Imité de l'allemand par le Dr. Jost.

Porpora, l'un des plus illustres maîtres de chant de l'Italie, prit en amitié un jeune homme, son élève. Il lui demanda s'il se sentait le courage de suivre constamment la route qu'il allait lui tracer, quelque ennuyeuse qu'elle pût paraître. Sur sa réponse affirmative, Porpora nota sur une page de papier réglé les gammes diatoniques et chromatiques, ascendantes et descendantes, les sauts de tierce, de quarte, de quinte, etc., etc., pour apprendre à franchir les intervalles, et à porter le son des *trilles*, des *groupes*, des *appogiatures* et des traits de vocalisation de différentes espèces. Cette page occupa seule pendant un an le maître et l'écoulier. L'année suivante y fut encore consacrée. A la troisième, on ne parla pas de changer : l'élève commença à murmurer ; mais le maître lui rappela sa promesse. La quatrième année s'écoula ; la cinquième la suivit, et toujours l'éternelle page. A la sixième année, l'élève, qui ne croyait encore en être qu'aux éléments, fut bien surpris quand le maître lui dit : « Va, mon fils, tu n'as plus rien à apprendre ; tu es le premier chanteur de l'Italie et du monde. » Il disait vrai, car ce chanteur était Cafarelli.

C'est l'automne, la fleur tombe ;
C'est l'automne, la colombe
Gémit auprès d'une tombe,
Sur une croix peinte en noir ;
La feuille au chêne frissonne,
Ou vers le ciel tourbillonne...
Oh ! qu'elle est triste l'automne,
Oh ! qu'elle est triste le soir !

A. THEVENOT (de la Creuse).

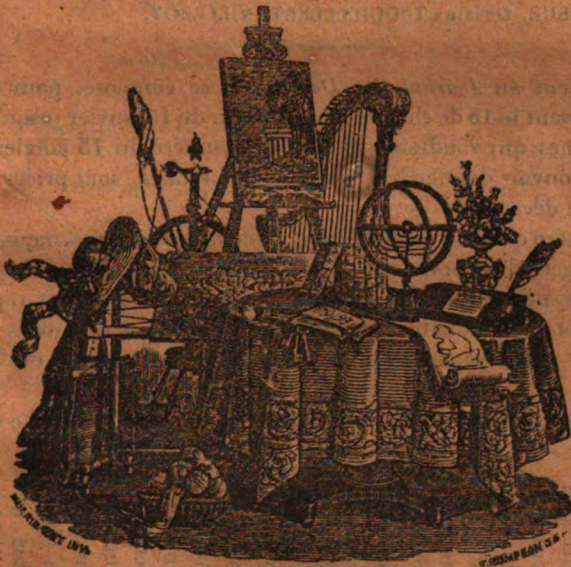
JOURNAL

DES

Demoiselles,

6 francs pour Paris,

8 FRANCS POUR LES DÉPARTEMENTS, ET 10 FRANCS POUR L'ÉTRANGER.



NEUVIÈME ANNÉE. — 2^{ME} SÉRIE.

N^o XII. — 15 DÉCEMBRE.

PARIS, BOULEVARD DES ITALIENS, N^o 2.

1844

NOMS DES COLLABORATEURS.

M^{me} ALINE ANDRIVEAU, FÉLICIE D'AYZAC, STÉPHANIE ARNOULD, FRANÇOIS D'AZU
 LAURE BIGOT, la comtesse de BRADI, JULIETTE BÉCARD, LOUISE COLLET, née Révoil, OLIVIER
 COURTADE, VICTORINE COLLIN, ESTHER DABILION, JULIE DELAFAYE-BREHIER, CONSTAN
 DUPLESSIS, MARIE DAGUENAY, J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, EMMA FERRAND, EUGÉNIE FO
 AIMÉE HARELLE, LOUISE HUTZ, CATHERINE HEAU, JOSÉPHINE JUNOT-D'ABRANTÈS, la baron
 FLORENCE DE LAPERRIÈRE, VIRGINIE PRIGNOT, PIET, EVELINA PIET, ANTOINETTE QUAR
 ÉMILIE MARCEL, ESTHER MAULNOIR, ANNA MENDIBOURE, PERRIER, LOUISE ROOSE, CAMIL
 DE REVEL, PAULINE ROLAND, ANAÏS SÉGALAS, la baronne DE SANTHEUVEL, ALIDA
 SAVIGNAC, EDMÉE DE SYVA, PAULINE DE SANCY, ANABLE TASTU, CORALY THIERRI
 CLAIRE VILLEMEUREUX, ELISA VANTENAC, ÉLISE VOIART, MARCELINE VALMOR
 MÉLANIE WALDOR.

MM. D'ARLENS, L. ANIEL, AUDIBERT, ÉMILE DE LA BÉDOLLIERE, FÉLIX BOREL
 BURAT DE GURGY, P. CHRISTIAN, AUGUSTE DUMONCHAU, ÉMILE DESCHAMPS, ACHILLE
 CLÉSIEUX, ALEXANDRE DUMAS, LOUIS DEMAS-LATRIE, Comte DE LA GARDE, FERDINAND
 DÉNIS, FÉLIX DAVIN, H. DE LATOUCHE, ALFRED DESESSARTS, GUSTAVE DES ESSARD
 ALPHONSE DE LAPORTE, OCTAVE DE LAPORTE, FÉDÉRIC DROUIN, EYSENBACH, ÉTIENNE
 ÉNAULT, CHARLES FARCY, ERNEST FOUINET, N. FOURNIER, ALCIDE GENTIL, A. GREVILLE
 VICTOR HUGO, ADOLPHE JADIN, JACOB, *bibliophile*, ACHILLE JUBINAL, D^r JOST, ALPHON
 KARR, ANTOINE DE LATOUR, PAUL LACROIX, le Vicomte de MARQUESSAC, HENRI MARTIN
 ÉTIENNE MOUTTET, HÉCÉSIPPE MOREAU, EUGÈNE NYON, P. OLLION, HENRI PRAT, ALPHON
 TOIRAC, EUGÈNE SUE, ONÉSIME TROUILLEBERT, VILLEROY.

Un abonnement au *Journal des Demoiselles* se compose, pour un an, de 12
 Numéros paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 janvier jusqu'au 15 décem
 bre. Les personnes qui voudraient recevoir le numéro du 15 janvier le 1^{er} de
 mois, afin de pouvoir donner le journal pour étrennes, sont priées de s'abonne
 dans le mois de décembre.

Chaque numéro contient toujours une planche de broderies, tapisseries, tricot
 patrons de bonnets, de robes, de schalls, et alternativement des lithographies fait
 exprès pour les nouvelles d'où elles sont tirées; des gravures représentant les
 tableaux les plus remarquables du Salon, des gravures de modes coloriées, de
 romances avec accompagnement de piano et de guitare, et des quadrilles et
 contredanses.

Ces 12 numéros forment un fort volume orné d'un frontispice et d'une table
 des matières.

OBSERVATION.

Les personnes qui
 auraient à réclamer
 un Numéro sont
 priées de s'adresser :
 d'abord à leur bu-
 reau de poste, puis
 au libraire qui a fait
 leur abonnement, et
 si elles n'ont pas pris
 cet intermédiaire, au
 bureau du *Journal
 des Demoiselles*, en
 ayant soin d'indi-
 quer le chiffre qui,
 sur la quittance ou
 sur la bande du
 Journal, indique
 l'ordre d'inscription
 de l'abonnement.

Ces réclamations
 doivent être faites
 dans le mois qui
 suit la publication
 du numéro; passé
 ce terme, chaque
 numéro se paierait
 75 cent.

S'adresser, pour la rédaction, à M^{me} J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY, rue
 d'Hanovre, n° 21.

Pour les abonnemens, au Bureau du *Journal des Demoiselles*, boulevard de
 Italiens, n° 2.

Les lettres doivent être affranchies.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—
Le Blason.

—
Quatrième et dernier article.

DES COURONNES.

Les figures peintes sur l'écu suffisent, à la vérité, pour faire connaître que celui qui le porte appartient à telle ou telle famille, qu'il est d'une branche cadette ou d'une branche aînée; on reconnaît aisément s'il est le chef de la famille ou un puîné; mais elles sont tout-à-fait impuissantes pour indiquer quel rang ce noble tient dans la société féodale. Pour remplir cette lacune laissée d'abord dans la science héraldique, on imagina de mettre sur le casque, au-dessus du cimier, une couronne indiquant la dignité du propriétaire de l'écu. C'est surtout dans les tournois qu'on reconnut la nécessité de cette pratique, parce que souvent les champions venant de pays lointains, il fallait qu'il ne restât aucun doute, non seulement sur la noblesse de leur extraction, mais encore sur leur dignité personnelle. Vers le commencement du XIV^e siècle, cet usage avait entièrement prévalu.

✕:

Autrefois toutes les couronnes des souverains étaient à peu près semblables : c'étaient des couronnes ouvertes, des espèces de bandeaux, ornés de feuilles de persil ou d'ache, comme le sont à présent en France celles des ducs.

Lorsque les rois furent dépossédés de leurs domaines par la féodalité, et que les ducs, ayant acquis une puissance égale à celle des rois, se furent arrogé tous les droits régaliens, ils ceignirent leur front du bandeau royal et du cercle fleuroné.

Mais quand la monarchie commença à prendre le dessus à son tour, les rois, voulant distinguer leur diadème de celui de leurs vassaux abaissés, adoptèrent la couronne fermée et cintrée. On la vit d'abord paraître sur la tête des empereurs de Germanie. Ils avaient, à l'exemple de Charlemagne, porté dans les commencemens des couronnes rayonnées, comme celles que l'on voit sur les médailles des empereurs romains; mais vers la décadence de la féodalité ils prirent une espèce de bonnet ou de tiare, qui a sur le milieu un demi-cercle d'or supportant la boule du monde surmontée d'une croix.

A leur exemple, Charles VIII, roi de France, adopta la couronne fermée, lorsqu'il prit le titre d'empereur d'Orient, en vertu des droits que lui avait cédés un prince de la maison des Paléologues de Constantinople.

23

Comme ces droits semblaient lui être personnels, Louis XII reprit le simple cercle d'or à fleurs-de-lys ; mais François I^{er}, qui voulait ne céder en rien à son rival Charles-Quint, adopta la couronne fermée et cintrée. Cependant sur quelques-unes de ses monnaies et de ses monumens on ne voit que la couronne ouverte.

Henri II, son fils, adopta enfin sans exception la couronne fermée que tous ses successeurs ont conservée. Elle est composée d'un cercle de fleurs-de-lys et de six cintres qui se joignent en haut, où ils soutiennent une autre fleur-de-lys.

Les rois d'Angleterre ne prirent la couronne fermée que lors de l'avènement des Stuarts en 1601. Les cintres y portent un globe surmonté d'une croix, et au pied de chaque cintre sont alternativement des croix et des fleurs-de-lys, parce que, comme vous le savez, mesdemoiselles, les rois d'Angleterre prenaient le titre de rois de France, qu'ils n'ont quitté qu'à la fin du siècle dernier.

Les souverains étant les chefs de la noblesse, nous avons cru devoir entrer dans quelques détails au sujet de leurs couronnes. Maintenant, passons aux couronnes affectées aux différens degrés de la noblesse. Elles n'ont pas la même forme ni les mêmes ornemens dans les différens pays de l'Europe ; nous ne parlerons que de celles de France et d'Angleterre, seuls royaumes où la jurisprudence féodale ait, sur ce sujet, des dispositions respectivement uniformes.

En France, la couronne ducale est composée de fleurons à feuilles de persil ou d'ache.

Celle de marquis est moitié de fleurons, moitié de perles alternées.

Celle de comte est de perles sur un cercle d'or.

Celle de vicomte est composée d'un cercle avec neuf perles réunies trois à trois.

Enfin celle de baron est une espèce de bonnet avec des rangs de perles, posés en biais sur le cercle.

En Angleterre, la couronne ducale est composée de fleurons ou de feuilles sans perles.

Celle de marquis est un cercle de feuilles de fraisiers avec une grosse perle sur le devant.

Celle de comte est un cercle d'or à hautes pointes, soutenant des perles.

Celle de vicomte est un chapelet de perles sans nombre.

Et la couronne de baron est un cercle ou bourrelet à six perles.

ALEXANDRE LEDUC.

Revue Littéraire.

Colomba, par M. Merimée, 1 vol. in-8°, chez Magen et Comon, quai des Augustins, 21.

Vers la fin de l'année 18... , le colonel sir Thomas Névil s'embarqua à Marseille avec miss Lydia, sa fille unique, sur une goëlette en partance pour Ajaccio. Le colonel avait une violente passion pour la chasse ; miss Lydia, douée d'un esprit romanesque, recherchait ce que tout le monde n'avait pas vu. Or, les merveilleux récits faits sur la Corse leur donnaient l'espoir qu'ils y trouveraient amplement à satisfaire leurs goûts, et il s'y rendaient dans ce seul but.

Le colonel Névil, conformément au désir de sa fille, avait stipulé que le capitaine Matei ne prendrait aucun passager à son bord. Mais celui-ci, au moment du départ, fit de si pressantes instances, que sir Névil consentit à ce qu'il emmenât un de ses parens, qui, pour affaires pressantes, retournait en Corse, son pays natal. « C'est un charmant garçon, avait dit le capitaine Matei ; il est officier dans les chasseurs de la garde ; c'est un homme très-distingué, il est d'une famille de caporaux. »

Sir Névil et sa fille trouvèrent étrange qu'il y eût en Corse des familles où l'on fût caporal de père en fils, et ils en conclurent

que ce devait être un pauvre diable sans conséquence. Le nouveau passager, qui était un jeune homme de fort bonne mine, remercia le colonel du service qu'il lui rendait. « Charmé de vous être utile, mon garçon, répondit sir Névil en lui faisant un signe de tête amical. — Il est sans gêne votre Anglais, fit observer tout bas le jeune officier au capitaine Matei. — Mon père, dit miss Lydia, demandez-lui donc si les Corses aiment beaucoup leur Bonaparte. — Vous savez, mademoiselle, répondit le jeune homme, que nul n'est prophète en son pays. Nous autres, ses compatriotes, nous l'aimons moins, peut-être, que les Français. Quant à moi, bien que ma famille ait été autrefois l'ennemie de la sienne, je l'aime et je l'admire. »

Miss Lydia ne put s'empêcher de rire en pensant à l'inimitié personnelle entre un caporal et un empereur. Ce lui fut comme un avant goût des singularités de la Corse.

« Et vous retournez en semestre dans votre pays? demanda le colonel Névil. — Non, mon colonel; ils m'ont mis en demi-solde; et je retourne chez moi : léger d'espoir, léger d'argent, comme dit la chanson. »

Sir Névil mit la main à sa poche, et retournant une pièce d'or entre ses doigts : « Et moi aussi, dit-il d'un ton de bonne humeur, on m'a mis en demi-solde... Mais avec votre demi-solde vous n'avez pas de quoi vous acheter du tabac. Tenez, caporal... » Et il essaya de glisser la pièce d'or dans la main du jeune homme.

Le prétendu caporal rougit; il allait même répondre avec emportement, quand tout à coup éclatant de rire, il dit à sir Névil : « Colonel, permettez-moi de vous donner deux avis : le premier, de ne jamais offrir d'argent à un Corse; le second, de ne pas donner aux gens des titres qu'ils ne réclament point. Vous m'appelez caporal, et je suis sous-lieutenant... Sans doute, la différence n'est pas grande, mais... — Lieutenant! s'écria sir Névil; mais le

capitaine Matei m'a dit que vous étiez caporal, ainsi que votre père et tous les hommes de votre famille. »

A ces mots, le jeune Corse se remit à rire. « Pardon, colonel, dit-il enfin; le quiproquo est admirable; je ne l'ai compris qu'à l'instant. En effet, ma famille se glorifie de compter des caporaux parmi ses ancêtres; mais nos caporaux corses n'ont jamais eu de galons sur leurs habits. Vers l'an de grâce 1100, quelques communes s'étant révoltées contre la tyrannie des seigneurs montagnards, se choisirent des chefs qu'elles nommèrent caporaux. Dans notre île, nous tenons à honneur de descendre de ces espèces de tribuns (1).

— Pardon, monsieur, dit le colonel Névil, mille fois pardon; et puisque vous comprenez la cause de ma méprise, j'espère que vous voudrez bien l'excuser.

— Je ne vous en veux pas le moins du monde, colonel; mais puisque mon ami Matei m'a si mal présenté, permettez-moi de me présenter moi-même : je m'appelle Orso della Rebbia, lieutenant en demi-solde; et si, comme je le présume en voyant ces deux beaux chiens, vous venez en Corse pour chasser, je serai très-flatté de vous faire les honneurs de nos maquis et de nos montagnes... si toutefois je ne les ai pas oubliés. »

Sir Névil renouvela ses excuses; et pour réparer son imperfection envers un homme qui datait de l'an 1100, il le pria à souper, et l'assura qu'il serait charmé de cultiver sa connaissance.

En arrivant à Ajaccio, della Rebbia était tout à fait établi dans les bonnes grâces de sir Névil, et miss Lydia avait fait une telle impression sur le jeune lieutenant, qu'on eût dit qu'il n'était revenu en Corse que pour essayer de plaire à l'aimable Anglaise et chasser avec sir Névil.

Pendant son absence, Orso avait perdu

(1) De là vient sans doute le titre de *caporal* donné à l'empereur Napoléon.

son père, le colonel della Rebbia, assassiné près du village de Pietranera, où il habitait. En apprenant le retour d'Orso, personne ne douta qu'il ne revint pour *faire la vengeance*, c'est-à-dire pour tuer les fils de l'avocat Barriccini, auteurs présumés du meurtre de son père. L'enquête judiciaire faite lors de cet événement avait démontré leur innocence; mais la rumeur publique n'en persistait pas moins à les accuser de ce crime, attendu que leur père était ennemi du colonel della Rebbia, et que la haine était héréditaire entre les deux familles.

Ces détails, qui furent rapportés à miss Lydia, piquèrent sa curiosité, et colorèrent le lieutenant Orso d'une teinte toute romanesque qui ne pouvait manquer de lui plaire. Elle l'interrogea sur son pays. Orso avait quitté la Corse très-jeune, et ses souvenirs étaient vagues et poétiques. Dans les récits qu'il fit des mœurs de ses compatriotes, il lui eût été difficile de ne point parler de leur passion dominante, et miss Lydia fut bien un peu surprise de ce qu'il condamnait les haines interminables et la farouche *vendetta*; mais elle n'en demeura pas moins persuadée qu'il avait de sinistres projets, et qu'il serait louable à elle d'essayer de l'y faire renoncer.

Miss Lydia se méprenait. Orso avait, il est vrai, conçu un instant des soupçons sur la famille Barriccini. La fin tragique de son père lui avait été apprise par sa sœur Colomba, dans une lettre où respirait l'esprit de vengeance; alors le naturel corse s'était réveillé en lui; mais bientôt, ayant reçu des juges la copie des pièces relatives à l'instruction criminelle, ses préventions s'étaient dissipées, et sa seule intention, en revenant en Corse, était de voir sa sœur Colomba, de la marier, et après avoir vendu ses propriétés, de revenir vivre sur le continent.

Colomba n'avait jamais quitté le village de Pietranera. C'était une véritable Corse, ayant conservé tous les préjugés de son pays. Après les plus minutieuses investi-

gations, elle avait acquis la certitude que les Barriccini étaient coupables; elle jura leur mort, et dans ses idées sur l'honneur, ils ne devaient la recevoir que de la main de son frère. Il fallait donc qu'elle lui fit partager sa conviction et ses sentiments de vengeance; aussi, dès qu'elle sut qu'Orso était arrivé à Ajaccio, elle alla l'y trouver et le décida à rentrer de suite dans son manoir, pensant que là il lui serait plus facile d'exciter son frère et de le diriger à son gré. Tous deux en partant firent promettre à miss Lydia et à son père de venir les visiter lorsqu'ils se rendraient à Bastia.

Peu de jours après être arrivée à Pietranera, Colomba demanda à son frère de l'accompagner, sans lui dire où ils allaient. Elle le conduisit vers un amas de feuillage (1), arracha une branche et l'y ajouta. « Orso, dit-elle, c'est ici que notre père est mort; prions pour son âme! » Et elle se mit à genoux; Orso l'imita et fondit en larmes. En ce moment la cloche du village tinta lentement. Un homme était mort dans la nuit.

Sa veuve vint prier Colomba d'assister à la veillée du mort, et, selon l'usage du pays, d'y improviser un chant funèbre. Orso aurait bien voulu ne point assister à cette cérémonie; mais Colomba lui fit comprendre que cela lui était impossible. Il se rendit donc avec elle dans la maison du défunt. A peine y étaient-ils, que les Barriccini y vinrent aussi: leur vue produisit une horreur profonde sur Orso; les yeux de Colomba brillèrent d'un feu sinistre; et un chant menaçant s'échappa de ses lèvres.

Orlanduccio et Vincentello, fils de l'avocat Barriccini, comprirent cette sorte de provocation; ils sourirent d'un air de mépris, ce qui excita une indignation géné-

(1) Dans plusieurs cantons de la Corse, un usage très-ancien oblige les passans à jeter une pierre ou un rameau d'arbre sur le lieu où un homme a péri de mort violente.

rale. Le préfet d'Ajaccio, présent à ces funérailles, redoutant qu'elles ne fussent suivies d'une scène sanglante, voulut tenter une réconciliation ; le vieil avocat Barriccini la désirait vivement, car il n'avait que l'esprit rusé et vindicatif de ses compatriotes sans en avoir le courage et les vertus. Ainsi, par ses fils, il avait fait assassiner le colonel della Rebbia, et maintenant il s'effrayait des représailles que son infâme action devait attirer sur les siens et sur lui.

Le soin que prit le préfet de faire rencontrer les Barriccini et les della Rebbia dans le but de les réconcilier eut un autre résultat. Colomba avait tout combiné pour confondre ses ennemis. Elle donna des preuves si évidentes qu'ils étaient coupables de la mort de son père, que la fureur s'emparant d'Orso, il s'écria en s'adressant à Orlanduccio : « Votre père est un vieillard que j'écraserais d'un soufflet, mais c'est sur votre face que j'imprimerai cet affront. »

Orso avait oublié les mœurs de son pays, et malgré les représentations de sa sœur qui lui disait qu'Orlanduccio n'entendait rien aux duels, et que c'était un misérable qui ne devait pas mourir de la mort des braves, il ne s'obstina pas moins à lui envoyer un cartel dans les formes, et M. Barriccini père fit réponse qu'il envoyait au procureur du roi la lettre d'Orso.

Le jour même, Colomba reçut une lettre de miss Lydia, qui lui annonçait qu'elle arriverait à Pietranera le lendemain. Orso partit de grand matin pour aller à la rencontre de sir Névil et de sa fille. Il était à cheval, équipé en vrai Corse, le stylet dans la ceinture, le fusil à la main. Colomba, connaissant la perfidie des Barriccini, voulait que son frère se fît accompagner ; il s'y refusa. Elle dut se contenter de faire veiller sur lui, de loin, par un bandit (1) nommé Brandollaccio, qui lui avait de très-grandes obligations.

(1) Bandit n'est point un terme odieux ; il se prend dans le sens de banni.

Orso, plus occupé du plaisir qu'il se permettait de revoir miss Névil que de la crainte de rencontrer ses ennemis, suivait un sentier bordé de champs enclos de murs à hauteur d'appui, selon l'usage du pays, quand la pente devint si rapide, qu'il fut obligé de mettre pied à terre ; tout à coup il aperçut en face de lui, d'abord un canon de fusil, puis une tête dépassant la crête du mur ; le fusil s'abaissa... il reconnut Orlanduccio, qui le couchait en joue. « Misérable lâche ! » s'écria Orso se mettant en défense. Orlanduccio fit feu... en même temps un second coup partit, tiré sans doute par un autre homme ; et l'une des balles atteignit Orso au bras gauche, tandis que l'autre balle se perdit dans ses vêtements. Dirigeant alors son arme de sa seule main droite, Orso tira sur Orlanduccio, qui disparut ; puis il se retourna et lâcha son second coup sur un homme encore entouré de fumée... cet homme disparut à son tour... L'avocat Barriccini n'avait plus de fils !

C'était en défendant sa vie qu'Orso les avait tués ; néanmoins ce résultat de la terrible extrémité à laquelle il avait été forcé le frappa de stupeur. Il entrevit les obstacles qui allaient s'opposer à la réalisation de ses doux rêves de bonheur avec miss Lydia ; et quand, attiré près de lui par le bruit des détonations, Brandollaccio accourut et l'engagea à accepter un asile dans sa retraite de la Stezzano, Orso s'y laissa conduire sans résistance.

Pendant ce temps sir Névil et sa fille étaient arrivés à Pietranera ; ils y furent reçus par Colomba, qui essaya vainement de leur dissimuler ses inquiétudes de ce qu'ils n'avaient point rencontré son frère. Elle savait que les Barriccini tenaient la campagne, et son anxiété devint affreuse quand ses hôtes lui dirent avoir entendu plusieurs coups de fusil sur leur route.

Un messager de Brandollaccio vint enfin calmer les terreurs de Colomba en lui apprenant comment Orso avait eu le bonheur

d'échapper à une mort qui semblait inévitable, et de venger en même temps le meurtre de son père.

Alors le cœur de Colomba, si long-temps possédé par une sombre inquiétude et de noirs projets, s'ouvrit à des sentimens plus doux. Les mânes de son père devaient être satisfaits; dès ce moment le sort de son frère l'occupa uniquement. Elle avait deviné, avec l'instinct qui est l'apanage de notre sexe, l'inclination d'Orso pour miss Névil, et dans ses courtes entrevues avec la jeune Anglaise elle avait compris que cette inclination était partagée. Dès lors elle fit tout pour rapprocher son frère de miss Névil.

Il fallait d'abord rejoindre Orso dans la retraite où il s'était réfugié, blessé et déplorant le rôle funeste que la destinée lui avait fait remplir. La courageuse Co-

lomba partit donc, et dès que la justice fut assez éclairée pour qu'il n'eût plus rien à en redouter, elle ramena son frère.

Peu de temps après, les principaux acteurs de ce drame se trouvaient à Pise. Sir Névil consentait à accorder la main de sa fille au jeune lieutenant Orso della Rebbia, et miss Névil, en face des terribles scènes que la Corse venait de lui offrir, avait perdu ses idées romanesques. Colomba voulut suivre son frère, afin de n'en être plus séparée.

Un style vif, coloré et concis, des détails de mœurs vrais et pittoresques, une action dramatique toujours pleine d'intérêt, telles sont les qualités de l'œuvre de M. Mérimée, dont nous venons, mesdemoiselles, de vous faire une courte analyse.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

Littérature Étrangère.

SONETTO DEL PETRARCA.

Re, rime dolenti, al duro sasso
 Che 'l mio tesoro in terra asconde;
 Ivi chiamate chi dal ciel risponde,
 Benchè 'l mortal sia in loco oscuro e basso.

Ditele ch' i' son già di viver lasso,
 Del navigar per queste orribil onde;
 Ma ricogliendo le sue sparte fronde (1),
 Dietro le vo pur così passo passo,

Sol di lei ragionando viva e morta,
 Anzi pur viva, ed or fatta immortale;
 Acciò che 'l monde la conosco od ame.

Piaciale al mio passar osser accorta,
 Chè presso omai; siami all' incontro, e, quale
 Ella è nel cielo, a se mi tiri e chiami.

(1) S'intenda per *fronde* tutte quelle cose le quali, siccome sono in albero le fronde ornamento e bellezza, furono in Laura altrettanti soggetti di lode.

SONNET DE PÉLARQUE.

Allez, rimes éplorées, allez vers la dure pierre
 qui cache sous terre mon trésor; appelez l'âme
 qui, du ciel, peut répondre, quoique le corps
 mortel repose dans la sombre et basse demeure.

Dites-lui que je suis déjà las de vivre, las de
 naviguer sur ces ondes affreuses; mais que re-
 cueillant les feuilles (1) qu'elle a laissées éparses
 sur la route, je vais derrière elle, la suivant
 pas à pas,

Pour que le monde la connaisse et l'aime, ne
 parlant que d'elle, d'elle vivante et morte; oui,
 vivante encore et maintenant immortelle.

Qu'elle soit bienveillante pour moi à mon dé-
 part de ce monde, départ qui est proche; qu'elle
 vienne au devant de moi, et que puisqu'elle est
 dans le ciel, elle m'attire et m'appelle à elle.

(1) On doit entendre par *les feuilles* toutes les choses
 qui, comme les feuilles, étant l'ornement et la beauté dans
 les arbres, étaient dans Laure de semblables sujets de
 louanges.

Educacion.

L'Épreuve des Eaux amères

OU

LA LOI DE JALOUSIE.

MOEURS HÉBRAÏQUES.

PREMIER SOUPÇON.

Les prières du soir de la veille du Sabbat venaient de finir; les cent portes du temple de Salomon, à Jérusalem, donnaient passage à la foule qui s'écoulait lentement; bientôt le parvis devint presque désert, à l'exception d'un homme qui, pensif et soucieux, restait adossé à une des colonnes.

Les riches tissus de l'Inde qui formaient ses vêtements, l'or dont ils étaient ornés, faisaient ressortir davantage sa taille haute, sa figure noble et sévère, et sa longue barbe grise.

Il n'avait pas encore songé à quitter sa place, lorsque le grand sacrificateur Assir, qui venait d'ôter sa robe pontificale, passa en le saluant de ces mots :

« L'heureux Hophin oublie sans doute que sa jeune épouse l'attend pour souper ?

— Ah ! c'est vous, Assir, répondit Hophin que ces paroles semblaient avoir réveillé. Ma femme soupe ce soir chez une de ses amies qui est malade.

— Je ne vous retiens pas plus longtemps..... reprit Assir; vous allez sans doute l'y chercher..... à moins que vous n'ayez laissé ce soin à ce jeune orphelin que vous avez recueilli, il y a cinq ans, aux fêtes des *Cabanes*.

— Oui, par humanité, répondit Hophin avec humeur.

— Dites plutôt excité par les prières touchantes de votre nouvelle épouse.

— Le moyen d'avoir agi autrement, As-

sir, reprit Hophin, comme chassant une idée importune. Les fêtes des Cabanes, vous le savez, ont lieu en automne, la plus belle saison de l'année, celle des fleurs et des fruits. Elles se célèbrent pour bénir les produits de la terre, ainsi que la main divine qui les a fait pousser. Des cabanes de feuillage s'élèvent devant nos portes; c'est là que, tout le temps que ces fêtes durent, nos repas se prennent en commun; pouvais-je me livrer à la bonne chère, et refuser l'hospitalité à un enfant mourant, car alors Ammiel était un enfant ?

— Et il ne l'est plus aujourd'hui, dit Assir d'un air d'indifférence.

Hophin reprit : — Il m'en souvient, c'était le premier jour de ces fêtes solennelles; le repas se trouvait déjà servi sous la cabane. Retenu dans l'intérieur de la maison pour quelques ablutions prescrites par la loi, j'allais descendre, lorsque Ézéle vint à moi les yeux baignés de larmes : « Seigneur, me dit-elle... un enfant... un pauvre orphelin se présente à votre porte; il est sans asile!.... Oh ! que la première année de notre union soit sanctifiée par une bonne œuvre; et que la première fête que je célèbre sous le toit de mon mari soit pour sa femme et sa servante un souvenir de bonté généreuse !... Mon ami, ne me refusez pas la première grâce que je vous demande !... » Ézéle était si belle, si touchante en me parlant ainsi, que je lui promis d'accueillir son protégé, et me rendis avec elle dans la cabane. Contre les parois extérieures était appuyé un petit garçon, qui ne me parut pas avoir plus de douze ans... Il en avait treize... Je le pris par la main, l'invitai à entrer, le fis asseoir à ma table, et l'appelai « mon fils. » J'espère n'avoir jamais sujet de m'en repentir.

— Je l'espère aussi pour vous, reprit froidement Assir.

— Vous dites cela avec un singulier ton, dit Hophin, sur le visage duquel une vive rougeur remplaça la pâleur habituelle.

— Mais... c'est mon ton ordinaire.

— Je sais que vous êtes mon ennemi, répliqua vivement le mari d'Ezèle.

— Moi, votre ennemi ! se récria le sacrificeur d'un air de bonhomie qui contrastait singulièrement avec ses traits durs et rusés ; Hophin, j'ai pu être votre rival... mais votre ennemi, jamais ! Ayant entendu vanter la beauté d'Ezèle, fille de la veuve Schiras, de la vallée d'Hébron, dont elle était, je crois, l'unique enfant, je la demandai en mariage ; je fus refusé ; vous fûtes accepté. Dans le premier moment, il est vrai, je vous en ai voulu ; mais après, je me suis dit, et cela m'a consolé : Pour mon repos, pour mon bonheur, il est heureux que ce mariage ne se soit pas fait... Ezèle a quinze ans... (elle avait quinze ans à cette époque, et moi j'en avais cinquante bien sonnés...)

— C'est mon âge aujourd'hui, reprit Hophin.

— Ezèle est belle ; les soucis et les années ont ravagé mon visage...

— Le mien l'est aussi, reprit encore Hophin.

— Ezèle est douce, sage... mais jeune, étourdie...

— Assir !

— Comme on l'est à son âge, se hâta d'ajouter le sacrificeur, sans paraître s'apercevoir de cette interruption, et moi, je suis... soupçonneux... jaloux même...

Hophin soupira douloureusement.

— J'ai chez moi un jeune frère...

— Et moi un étranger, murmura Hophin.

— Un enfant maintenant, un enfant de treize ans, continua Assir, mais qui en aura dix-huit dans cinq ans... et Ezèle vingt, la différence ne sera pas si grande alors ; l'enfant sera devenu un très-beau jeune homme, dont la barbe blonde fera honte à ma barbe grise, et dont la parole douce fera paraître la mienne plus dure peut-être...

— Assir !... interrompit impatiemment Hophin.

— Bref, continua le sacrificeur sans avoir l'air d'entendre ni de voir l'angoisse qui se peignait sur le visage de l'époux, ma jeune femme eût comparé... et la comparaison n'eût pas été à mon avantage.

— Assir ! répéta Hophin, la voix tremblante d'émotion.

— Et je suis jaloux... moi !

— Par pitié!...

— Et la jalousie empoisonnera mes jours et mes nuits, continua Assir sans s'émouvoir.

— Hélas ! en ce moment je l'éprouve, murmura Hophin.

— Je me croirai trahi... je le serai peut-être !...

— Misérable ! tais-toi, s'écria le mari d'Ezèle le menaçant de ses poings fermés.

— Je ne dis pas cela pour vous ! répondit Assir feignant l'étonnement.

— Quoi ! repartit Hophin, dont la voix se répétait en échos sous les voûtes sonores ; quoi ! barbare, tu ne comprends pas que chacune de tes paroles est une lame de poignard que tu m'enfonces dans le cœur ?... Si, comme toi, je n'ai pas de frère, j'ai chez moi un étranger.

— Mais qui n'est peut-être pas aimé d'Ezèle, répondit le prêtre.

— Et qui me l'assure ?

— Alors, vous êtes bien heureux de n'être pas jaloux.

— Et qui te l'a dit que je n'étais pas jaloux ? répondit l'infortuné mari, les dents serrées et la main sur la lame de son poignard.

— Mais votre conduite sage, que chacun admire, moi encore plus que les autres, dit Assir, dont la voix n'avait pas changé d'intonation depuis le commencement de ce dialogue ; la liberté dont vous laissez jouir votre jeune épouse ; la confiance avec laquelle vous laissez ce jeune Ammiel auprès d'elle.

— Confiance dont ils n'abusent ni l'un ni l'autre...

— Qui vous dit le contraire ? reprit As-

— sir; certes moi je n'en ai aucun doute, mais...

— Achevez!..... dit Hophin le retenant par son manteau.

— Excusez si je vous quitte, répondit le prêtre, qui essayait de se dégager.

— Vous ne me quitterez pas, s'écria Hophin sans lâcher prise; vous achèverez votre phrase, vous expliquerez ce *mais* étrange.

— Je ne sais rien, dit Assir avec bonhomie, je vous jure; et puis, moi, je suis comme vous, simple, confiant, et certes je ne suis pas de ceux qui pensent que votre femme vous trompe...

— Me trompe! répéta Hophin trébuchant comme si une massue l'eût frappé à la tête. Me trompe!..... Dieu d'Israël, ma raison s'égaré!... Ce serait donc vrai! et d'autres que moi s'en seraient aperçus!

— Il ne faut pas vous affliger des propos des méchants; il y a tant de gens qui n'ont rien à faire qu'à sonder l'intérieur des familles; tant d'oisifs dont la seule occupation est d'aller par-ci, par-là, redisant ce qu'ils ont vu... entendu...

— Mais qu'ont-ils vu? qu'ont-ils entendu?..... s'écria Hophin suant à grosses gouttes... Je deviens fou... Assir... parlez! ou tuez-moi d'un seul coup... ce sera plus généreux.

— En vérité, Hophin, répondit Assir avec un sang-froid qui ne pouvait être égalé que par l'exaltation de l'époux d'Ezèle, en vérité, il n'est ni sage ni prudent d'écouter les *on dit*. Ammiel n'aime sans doute votre femme que comme on aime la femme de son protecteur, comme on aime une mère... et c'est une médisance pure, je le parie, que ce qu'on raconte de leurs promenades la nuit sur la terrasse.

— Cette nuit, elle y était encore, dit Hophin...

— L'orphelin n'y était pas sans doute.

— Il y était, et moi aussi.

— Oui, cette nuit; mais les autres... dit

Assir, comme jetant ses paroles à la face d'Hophin.

— Les autres! répéta Hophin avec fureur. Homme, serpent ou démon, tu veux donc que je tue ma femme, cet orphelin, et toi avec eux?... Assir! rétracte tes paroles, arrache de mon sein les atroces soupçons qu'elles y ont élevés... Prends pitié de moi!

— Votre douleur me touche, répondit Assir en lui serrant la main avec une feinte amitié. Venez souper chez moi... J'ai un moyen de vous prouver si votre femme vous aime.

— Comment?

— Par une de nos pratiques pieuses tombées en désuétude, et que je voudrais rétablir.

— Quelle pratique?

— Je vous l'expliquerai... Venez!...» dit Assir passant son bras sous celui d'Hophin et l'entraînant hors du temple.

LA TERRASSE.

Il faisait nuit depuis long-temps lorsque Hophin, parcourant à grands pas une des principales rues de Jérusalem, vint frapper à sa porte.

Une vieille esclave vint ouvrir.

« Où est Ezèle? demanda-t-il d'une voix si altérée, que l'esclave éleva sa lampe pour en diriger la lumière sur le visage de l'arrivant, afin de s'assurer si c'était bien son maître.

— Où est Ezèle? répéta-t-il.

— Sur la terrasse.

— Seule?

— Non, seigneur, le jeune Ammiel est avec elle. »

En un instant Hophin se trouva sur la terrasse; d'un seul regard il l'avait déjà embrassée en entier.

La nuit était claire et sereine comme le sont les plus belles nuits d'Orient; des milliers d'étoiles d'or scintillaient sur un ciel bleu, et formaient un cortège à la lune, qui venait de se lever.

D'un bout de la terrasse, quelques es-

claves assises sur des nattes de paille causaient ensemble à voix basse, tandis qu'à l'opposé, Ezèle, sans voile et à demi renversée sur des coussins, chantait d'une voix douce et lente un cantique de David. Ammiel était assis à ses pieds; Ezèle souriait en chantant, et semblait se jouer de l'émotion qu'elle lisait sur les traits du jeune Hébreu.

Lorsqu'ils aperçurent Hophin près d'eux, ils ne changèrent aucunement leur position : Ezèle continua de chanter et Ammiel de l'écouter. Toutefois, à une espèce de tremblement que la belle Juive crut remarquer chez son mari, elle leva les yeux vers lui, et remarquant son air froid et sévère, elle se leva toute émue.

« Seigneur, lui dit-elle, qu'avez-vous ? que vous est-il arrivé ? »

Hophin prononça lentement et en pesant sur chaque parole : « Pourquoi avez-vous quitté la maison de votre amie Ricca avant que je ne sois allé vous chercher ? »

— Seigneur, répondit Ezèle, à qui ce ton fit venir les larmes aux yeux, vous ne m'aviez donné aucun ordre; mon amie s'endormait, il se faisait tard, et Ammiel était là.

— Ammiel ! Ammiel ! répéta Hophin maîtrisant mal sa colère; et que faisait Ammiel chez votre amie ? »

A cette réflexion à laquelle elle ne s'attendait pas, la jeune et timide femme resta sans réponse; Ammiel prit la parole.

« Mon père, dit-il, voyant la nuit s'approcher, dans l'espoir de vous rencontrer j'étais allé au devant de vous et d'Ezèle; arrivé chez Ricca, j'appris que vous n'étiez pas venu, et vous croyant ici, nous nous sommes hâtés, votre femme et moi, de nous y rendre.

— Vous avez mal fait tous les deux, répliqua durement Hophin.

— Mon Dieu ! dit Ezèle laissant couler les larmes qu'elle ne pouvait plus retenir, seigneur, je vous demande... pardon...

mais je ne savais pas pour cela devoir encourir votre colère. »

Hophin pensa que, s'il voulait s'assurer de la vérité, il lui fallait dissimuler, et cachant sous un air calme le soupçon qui lui rongait le cœur, il s'assit sur les coussins, prit sa femme par la main pour l'attirer à ses côtés, et, le bras passé autour de cette taille souple et gracieuse, la main posée sur ce cœur naïf pour en calculer toutes les pulsations, il s'adressa à Ammiel.

« Mon fils, lui dit-il, vous avez dix-huit ans.

— Depuis la lune dernière, répondit Ammiel cherchant un sens à ces paroles.

— Savez-vous que vous n'êtes plus un enfant, Ammiel ! et qu'il est honteux à vous, grand et fort, que vous êtes, de passer ainsi votre temps dans l'appartement des femmes ?

— Que voulez-vous que je fasse, mon père ? répondit tristement Ammiel : orphelin, je n'ai que vous au monde... et Ezèle... ajouta-t-il en regardant la jeune femme, qui lui sourit doucement. »

Hophin serra si fort le bras d'Ezèle qu'il lui arracha un cri. Sans y faire attention, il ajouta : « Vous êtes un homme, et l'homme qui ne veut pas s'exposer au mépris doit agir en homme.

— Si la guerre était allumée, je servais... mais le roi d'Israël vit en paix.

— Dans la paix comme dans la guerre, l'état a besoin de soldats, reprit Hophin d'un ton sévère.

— Je vous comprends, seigneur, dit l'orphelin avec fierté.

— Vous voulez faire d'Ammiel un soldat ! s'écria Ezèle.

— Vous donnerez votre avis quand on vous le demandera, » répondit Hophin.

Le silence qui suivit semblait peser jusque sur les esclaves accroupies au loin. Hophin le rompit bientôt.

« Ezéchiel, capitaine des gardes, est mon parent et mon ami; il vous recevra dans son corps; je vous donnerai un parchemin

pour lui... Ammiel, vous partirez demain.

— Demain ! cria involontairement Ezèle, demain !..

— Eh bien ! quoi ? après ?... lui demanda tranquillement son mari.

— Vous me faites mal, seigneur, dit Ezèle baissant la voix et montrant d'un geste timide le manche du poignard passé dans la ceinture de son mari et qui se trouvait entre elle et lui ; vous me faites mal, répéta-t-elle en essayant de se dégager.

— Restez ! prononça Hophin avec un éclat de voix que les échos portèrent au loin de terrasse en terrasse ; restez ! »

La pauvre femme n'osa plus bouger.

Un éclair d'indignation traversa les grands yeux bleus du jeune orphelin ; il allait éclater... il se contint.

« A quelle heure viendrai-je prendre vos ordres, seigneur ? demanda-t-il quand il eut réussi à déguiser sa profonde émotion.

— Deux heures après le soleil levé, » répondit froidement Hophin.

Ammiel s'inclina et sortit.

Hophin se leva, donna différents ordres à ses esclaves d'un ton à les faire trembler tous. Un heure après le silence régnait dans le logis du riche Hébreu, et cependant, des trois principaux personnages qui l'habitaient, aucun ne pouvait dormir.

LES BORDS DU CÉDRON.

Avant le point du jour, Assir et Hophin côtoyaient lentement les bords du Cédron.

« L'épreuve des eaux amères est-elle donc infallible ? demanda Hophin.

— Infaillible, répondit son compagnon d'une voix doctorale.

— Ma raison se refuse à le croire.

— La puissance de Dieu est infinie !

— Cependant, si Ezèle n'était pas coupable ? dit Hophin comme se parlant à lui-même.

— Elle n'en paraîtrait que plus belle.

— Et si elle était coupable ?

— Son corps enflerait, puis elle mourrait.

— Assir !... dit le mari jetant un regard méfiant sur le paysage désert, sur les eaux du Cédron, qui couraient bouillonnantes à ses pieds ; Assir, il faut qu'Ezèle meure !... Me comprenez-vous ?

— La justice de Dieu s'accomplira.

— Assir ! continua Hophin, vous êtes docteur de la loi, moi aussi ; mais vous êtes prêtre, et je ne le suis pas... Votre langage, bon pour le vulgaire, perd son effet avec moi... Parlons donc à visage découvert... et sans parabole... parlons... non comme d'un pontife à un ignorant lévite, mais comme d'homme à homme... Asseyons-nous... d'abord, voyez si personne ne nous écoute...

— Et qui voulez-vous qui soit levé avant l'aurore, si ce n'est un jaloux ou un avaro ? » répondit Assir prenant place sur le tronc d'un arbre abattu par l'orage.

Hophin s'y assit à son tour : « Je suis trahi, Assir, lui dit-il à voix basse, je suis trahi ; ma femme et l'orphelin s'aiment... Vous frémissiez !... ils s'aiment... j'en suis certain. »

Vaincu par l'émotion que lui causait cette pensée, il se tut un moment et reprit : « C'est hier... hier au soir, que je m'en suis assuré. Si je n'ai pas du même poignard tué à la fois et l'infidèle et l'ingrat, c'est que je veux une vengeance éclatante, une vengeance qui serve d'exemple aux femmes, et assure désormais le repos des époux... Je veux qu'Ezèle meure... non nuitamment, assassinée, ou étranglée par mes mains... mais qu'elle meure au grand jour, au milieu du temple saint, à la face d'Israël... qu'elle meure par les eaux amères. Me comprenez-vous, Assir ?

— Ces eaux ne sont terribles que pour les femmes coupables, Hophin !

— Si j'étais sacrificateur... elles le seraient à ma volonté, Assir.

— Le sable que je mêle dans ces eaux est pris sur le parvis du temple.

— On mêle ce sable avec des herbes brûlées...

— Je prépare deux coupes : une pour l'épouse, une pour l'époux, Hophin.

— On marque une des deux coupes, Assir. »

Un éclair de joie sauvage brilla dans les yeux du prêtre... une pensée infernale sembla rougir son front bas et étroit.

« Tout service demande sa récompense, » dit-il froidement.

Hophin prit dans sa ceinture une bourse brodée d'or et la remit à Assir.

« Mais avant d'agir, reprit celui-ci, je veux m'assurer par moi-même... si Ezèle mérite le sort que vous lui réservez... Je désire avoir avec elle une heure d'entretien... seul à seul... »

— Vous rêvez ! »

Le prêtre se leva.

« Assir, lui dit Hophin se levant à son tour, demandez-moi autre chose.

— Quand vous voudrez faire l'épreuve des eaux amères telles... que... vous... l'entendez... adressez-vous à d'autres... et il s'éloigna.

— Assir ! vous avez mon secret.

— Je suis désolé, seigneur, de n'en avoir pas un à vous offrir en échange.

— Assir ! dit Hophin de l'air d'un homme qu'on violente, quand voulez-vous parler à ma femme ?

— Quand la prière de l'après-dîner sera finie.

— Soit ! »

Et sans se saluer, sans échanger un regard, tous deux se séparèrent.

LES ADIEUX.

Le jour en se levant vit en même temps descendre dans la cour de la maison d'Hophin Ezèle et le jeune Israélite.

« Mon frère !

— Ma sœur, dirent-ils en se précipitant dans les bras l'un de l'autre.

— Ammiel, il faut tout avouer à mon mari, dit la jeune femme en pleurant.

— Jamais ! ma sœur, reprit Ammiel avec force... Ecoute, et tu m'approuveras... Notre père en partant il y a dix ans pour ce long voyage, dont il n'est, hélas ! jamais revenu, m'emmena avec lui ; tu avais alors dix ans, et moi huit... quelque temps après, notre mère apprit que le navire sur lequel nous nous étions embarqués avait péri corps et biens... Je tiens tous ces détails du vieux Elie, notre parent... Écoute, ma sœur, ce qu'il m'apprit encore. La mort de notre pauvre père ne changeait rien à notre fortune ; lorsque tu fus en âge d'être mariée, de nombreux partis se présentèrent ; ma mère en distingua deux : le sacrificateur Assir, et Hophin, l'homme le plus honoré, le plus riche de Jérusalem. Chose singulière, celui qui marchanda le plus tâdot, Hophin, fut celui que ma mère préféra. Elle était tellement flattée de l'avoir pour gendre, qu'elle lui promit toute sa fortune. Sur ces entrefaites, écoute bien, Ezèle, ma mère, elle seule, apprit que je vivais, qu'un matelot du navire m'avait sauvé à la nage... que de cette fortune qu'elle avait promise à ton fiancé la moitié me revenait... Mais elle craignait, en avouant à Hophin qu'elle avait retrouvé son fils, de voir rompre cet hymen projeté... elle se tut. Ton mariage s'accomplit ; tu suivis ton époux ici, à Jérusalem...

— Et toi, pauvre enfant, dit Ezèle passant ses bras caressans autour du cou du jeune homme et approchant ses lèvres de son front, toi, pauvre enfant, quand il y a cinq ans tu arrivas à la vallée de Josaphat, cherchant une mère, une fortune, tu ne trouvas que cet écrit confié à Elie... Oh ! laisse-moi le relire, Ammiel, pour qu'il me donne la force de résister au désir qui me presse de tout dire à mon époux ; que j'entende encore une fois les dernières volontés de ma mère, afin d'y puiser le courage de lui obéir.»

Puis, prenant des mains d'Ammiel un parchemin que celui-ci avait tiré de dessus

sa poitrine, la jeune femme essuya ses yeux et lut haut.

« Mon fils, quand tu viendras sous le toit » qui t'a vu naître, tu n'y trouveras qu'une » prière, la prière d'une mourante qui te » supplie de ne pas déshonorer sa mémoire; » la prière d'une mère qui a un aveu à » faire, un pardon à demander, mais qui » ne veut, même dans la tombe, rougir que » devant son fils, ne demander pardon » qu'à son fils... Elie, notre parent, te » dira les circonstances qui ont précédé » le mariage de ta sœur. Lorsque j'ai af- » firmé à Hophin que je n'avais pas d'au- » tre enfant qu'Ezèle, je mentais... je ve- » nais d'apprendre que tu vivais encore... » A mon heure dernière ce mensonge me » pèse, car qui sait s'il ne sera pas repro- » ché à ma fille, si son front n'aura pas à » rougir chaque fois que son mari m'accu- » sera de l'avoir trompé?

» Or, mon fils, voici du fond de ma » tombe la prière que t'adresse ta mère.

» Tu tu rendras auprès de ta sœur, tu lui » diras tout, tu lui enjoindras de se taire, » pour moi, pour ma mémoire. Puis, tu es » un homme, Ammiel... tu travailleras, et, » Dieu aidant, tu regagneras, je l'espère, la » fortune que je t'ai ravie... O mon fils... » que le Dieu d'Israël te soutienne, et te » donne, ainsi qu'à ta sœur, le courage » d'accomplir mes dernières volontés!

» Ta mère,

» SCHIRAS. »

« Tu vois qu'il faut te taire, Ezèle, dit Ammiel lui reprenant le parchemin.

— Hélas! répondit Ezèle pleurant sur l'épaule de son frère.

— Du courage! ajouta-t-il avec bonté, du courage! Hophin, qui ignore les liens qui nous unissent, est jaloux de notre amitié, il a raison; il veut que je parte: un peu plus tôt, un peu plus tard, ne fallait-il pas toujours nous séparer?... pouvais-je rester ainsi toute ma vie à la charge de ton époux ?

— A sa charge! répéta Ezèle d'un ton de doux reproche... n'est ce pas plutôt moi qui...

— Silence! dit le jeune Hébreu posant sa main sur les lèvres de sa sœur; silence, et adieu!

— Ammiel, écoute-moi? Ne quitte pas Jérusalem ce matin, ni ce soir, ni même demain; je t'en prie, accorde-moi encore deux jours pour m'accoutumer à notre séparation; que je puisse me dire: Mon frère est là, à deux pas... je peux le voir... si je veux...

— Quel enfantillage! lui dit tendrement Ammiel.

— Ne me refuse pas! » Et elle l'entourait de ses bras caressans. « Attends jusqu'à demain soir, au pied de la tour de David... j'irai... ou je t'enverrai un esclave.

— Eh bien, je te le promets. » Soudain il la repousse brusquement, et se dégage de ses bras... il venait d'apercevoir son beau-frère.

« Pardonnez-nous nos larmes et nos adieux, seigneur, dit le jeune Hébreu avec une dignité pleine de tristesse... Ezèle est une sœur pour moi, je lui dois la protection que vous avez accordée à un pauvre orphelin; elle m'a presque élevé... ne lui en voulez pas de sa douleur...

— Je sais ce qu'il faut croire et pardonner, mon fils, répondit froidement l'époux d'Ezèle... Allez rejoindre le corps d'armée auquel vous êtes attaché... je vous donne le cheval que vous aimez le mieux; voici trois bourses d'or, » ajouta-t-il en les tirant de sa ceinture et les lui offrant.

Ammiel allait les refuser... un signe de sa sœur les lui fit accepter.

« Maintenant, seigneur, dit-il à Hophin, c'est comme frère que je reçois vos dons. » Puis craignant à chaque instant que sa sœur ne se trahît, il serra la main d'Hophin, jeta sur Ezèle un tendre regard et s'éloigna rapidement.

« A nous deux maintenant, » murmura sourdement Hophin en prenant sa femme

par le bras pour la faire rentrer dans son appartement.

LE FAUX PÈLERIN.

Appuyée contre la balustrade en marbre qui entourait la terrasse de sa maison, Ezèle regardait un point noir dans l'horizon ; c'était la tour de David, où son frère devait l'attendre. Elle fut dérangée de cette contemplation par l'arrivée d'un esclave.

« Un pèlerin demande l'hospitalité, dit-il après avoir touché la terre de son front.

— Qu'on la lui accorde, » répondit Ezèle sans perdre de vue le point noir.

L'esclave partit, puis il revint.

« Le pèlerin demande un entretien particulier.

— Où est ton maître ? dit Ezèle.

— A la prière du matin, répondit l'esclave.

— Je ne reçois personne en l'absence de ton maître, va ! »

L'esclave s'éloigna et ne tarda pas à reparaître.

« Le pèlerin demande cet entretien au nom de l'humanité.

— Je ne puis.

— Au nom de votre vie, qui, dit-il, court un grand danger.

— Laisse-moi.

— Au nom de votre époux...

— Je ne peux... je ne dois pas recevoir cet homme, répondit Ezèle en hésitant.

— Au nom de l'orphelin Ammiel, ajouta l'esclave en baissant la voix.

— Que le pèlerin entre ! » s'écria-t-elle précipitamment.

Ezèle se couvrit de son voile ; mais à peine eut-elle jeté les yeux sur le pèlerin qui venait d'être introduit, qu'elle laissa échapper le nom d'Assir.

« Fille de Schiras, épouse d'Hophin, dit le prêtre, il faut que je vous parle sans témoin. »

Ezèle fit un signe ; l'esclave disparut.

« Parlez maintenant, seigneur, dit-elle avec une dignité froide.

— Fille de Schiras, dit Assir, jadis votre mère refusa mon alliance ; elle préféra Hophin... le riche Hophin... L'esprit de jalouse s'est emparé de votre époux... Demain vous serez par ma voix appelée dans le temple, et forcée à subir l'épreuve des eaux amères.

— Je ne la crains pas, seigneur, répondit Ezèle sans s'émouvoir.

— Enfant ! dit Assir se rapprochant d'Ezèle ; tu ne la crains pas... et tu auras raison... peut-être... si c'était la main de Dieu qui préparât ces eaux... mais c'est la main des hommes...

— N'est-ce point la vôtre, Assir ?

— Oui... c'est la mienne !... et voilà pourquoi j'ai demandé à te parler. » Puis, baissant la voix, le sacrificateur reprit : « Écoute, jeune femme, mais songe que si tu répètes une des paroles que je vais te dire, je les démentirai... Ton mari veut ta mort... et, par son ordre, je dois empoisonner la coupe qui te sera offerte.

— Infâme calomniateur ! s'écria Ezèle se levant tremblante et courroucée.

— Cette bourse ? demanda tranquillement Assir sortant de sa ceinture une bourse pleine d'or... la reconnais-tu ?

— C'est mon ouvrage !.. répondit Ezèle émue.

— C'est le prix de ta mort ! » dit le prêtre d'une voix sourde.

Ezèle couvrit son visage de ses deux mains et se mit à pleurer sous son voile.

« Mais, si tu veux, ce sera le prix de la mort de ton mari.

— Misérable ! s'écria Ezèle reculant avec horreur.

— Écoute, continua le sacrificateur ; demain, à la cérémonie, il y aura deux coupes : une pour toi, une pour ton mari ; l'une des deux sera empoisonnée... Promets-moi d'être ma femme... dans un an et un jour... et tu sortiras de cette épreuve.

belle et pure... ainsi que tu l'es réellement. »

Puis, comme Ezèle semblait ne pouvoir comprendre le sens de ces paroles, il ajouta : « Quoi ! tu ne devines pas que si tu bois la coupe saine, ton mari boira l'autre, et que demain soir tu seras veuve ?

— Infâme ! » lui cria-t-elle pour adieu.

Avant qu'Assir eût eu le temps de savoir par où elle avait disparu, un esclave se présenta, lui enjoignant de la part de sa maîtresse de quitter à l'instant la maison.

L'ÉPREUVE DES EAUX AMÈRES.

Le peuple de Jérusalem se portait ardent et curieux au temple de Salomon; chacun se redisait avec effroi comme quoi l'esprit de jalousie s'était emparé du riche Hophin, et que sa femme allait faire l'épreuve des eaux amères.

Quand tout le monde se fut assis, les hommes dans l'enceinte du temple, les femmes dans les galeries supérieures, grillées du haut en bas, il se fit un profond silence; car c'était une terrible épreuve que celle qui se préparait, et chacun ne pouvait s'empêcher de trembler pour cette épouse si jeune, si belle, soupçonnée d'un crime et sur laquelle le pouvoir de Dieu allait peut-être se manifester d'une manière cruelle.

Le grand sacrificateur venait de paraître; il monta lentement les marches du tabernacle; arrivé en face de l'arche sainte, il s'inclina jusqu'à terre et se recueillit.

Un homme et une femme l'avaient suivi à peu de distance; l'homme, sombre et agité, affectait de ne porter ses regards que sur le gâteau qu'il tenait à deux mains, c'était Hophin.

La femme, c'était Ezèle, marchait à la gauche de son époux; elle était enveloppée entièrement d'un grand voile de laine blanche, et à travers ses longs plis on devinait sa jeunesse et sa beauté.

Une atmosphère lourde, épaisse, semblait peser sur la nombreuse assemblée et

rendre tous les fronts soucieux, tous les regards inquiets.

Le mari, déposant son gâteau sur l'autel, parla ainsi : « L'esprit de jalousie s'est emparé de mon cœur; je demande pour ma femme l'épreuve des eaux amères.

— Elle vous est accordée, répondit le sacrificateur.

— A cet effet, reprit le mari, j'apporte une offrande, la dixième partie d'un épha de farine d'orge, dans lequel je n'ai point répandu d'huile ni mis d'encens, car c'est un gâteau de jalousie, un gâteau de mémorial, pour remettre en mémoire l'iniquité.

— Femme d'Hophin, approchez ! » dit le sacrificateur.

Ezèle fit quelques pas en avant; sa marche était timide et chancelante.

Puisant, avec un vase de terre, de l'eau sainte, le grand sacrificateur en emplit deux coupes que lui apporta un jeune lévite; puis, sur le parvis du temple, il ramassa à deux fois du sable, le jeta chaque fois dans la première de ces coupes, en ramassa deux fois encore, qu'il jeta de même dans la seconde, et posant les deux coupes sur l'autel, il s'avança vers la femme d'Hophin et lui enleva son voile.

Un cri d'admiration s'éleva à l'aspect de cette beauté si pâle, si chaste, et une douce pitié lui gagna tous les cœurs.

« Oh ! grâce ! grâce pour elle ! » s'écrièrent quelques voix.

Le sacrificateur continua son ministère; il prit le gâteau des mains du mari pour le poser dans les mains de l'épouse, et approchant sa bouche de l'oreille d'Ezèle :

« Il en est temps encore, lui dit-il; consens à devenir ma femme.

— Jamais ! s'écria l'accusée avec horreur.

— Une des deux coupes proclamera ton innocence, l'autre te fera paraître criminelle !

— Hélas ! mon Dieu ! prenez pitié de moi, dit Ezèle sans lui répondre.

— Dis un mot, Ezèle! continua-t-il; dis seulement : oui.

— Pontife, répondit-elle le regardant avec hauteur et dédain, achevez la cérémonie, et que la volonté de Dieu s'accomplisse! »

Réprimant un mouvement de rage, Assir prit une des deux coupes, et d'une voix qu'il s'efforçait en vain de rendre solennelle, mais qu'une espèce de convulsion saccadait, il dit :

« Fille de Schiras... épouse d'Hophin, si, étant en la puissance de ton mari, tu es restée sage et pure, sois exempte du mal de ces *eaux amères*; mais si, au contraire, étant en la puissance de ton mari, tu n'es restée ni sage, ni pure, que ces *eaux*, étant entrées dans tes entrailles, fassent enfler ton corps et tomber tes membres... Telle est la loi de jalousie, » dit en finissant le sacrifice, qui avait alternativement pâli et rougi pendant qu'il prononçait le texte de cette loi. Puis, quand il eut replacé la coupe, il essuya son visage couvert de sueur.

Ensuite, ayant coupé le gâteau, l'ayant fait brûler sur l'autel, il se rapprochait d'Ezèle dans l'intention de tenter encore un dernier effort, mais elle s'était reculée d'horreur.

Assir reprit alors brusquement la coupe, et la lui mettant dans les mains, il lui dit d'un accent dont elle seule comprenait l'horrible menace :

« Buvez! épouse d'Hophin. »

Les petites mains d'Ezèle se crispèrent autour de cette coupe, et se tournant vers Hophin, qui la contemplait dans un sombre silence, elle ploya les genoux devant lui.

« Seigneur, dit-elle en pleurant et de manière à n'être entendue que de son mari, depuis hier j'ai plusieurs fois imploré de vous un moment d'entretien, vous m'avez toujours refusée... On dit que votre volonté est que je meure... Je vous aime et vous respecte jusque dans cette dure volonté... Mais au moment de paraître devant Dieu... permettez-moi de vous

attester que je suis innocente; oui, celle que vous avez honorée de votre nom et de votre amour meurt digne de l'un, et sans avoir trahi l'autre... Seigneur, prenez pitié de moi!

— Et Ammiel! Ammiel! murmura Hophin.

— O Ammiel! Ammiel! répéta Ezèle... » avec un accent si doux, qu'Hophin, s'éloignant de sa femme, lui cria en fureur : « Bois ces eaux, créature infâme, et reçois le prix de ton crime. »

Cette injustice ranima la victime; elle se releva calme et noble : « Peuple d'Israël! dit-elle d'une voix qui semblait répétée par chaque colonne du temple, tant le silence était profond; peuple d'Israël; vous, hommes qui me jugez, et vous, femmes qui m'écoutez... je jure que je suis innocente, que mon cœur est pur, mes lèvres exemptes de mensonge... et... cependant... je redoute cette épreuve... car la malice des hommes peut être prise par vous pour le jugement de Dieu... Seigneur! pardonnez à mes ennemis comme je leur pardonne! » Alors portant à ses lèvres la coupe, elle en avala le contenu, et ses beaux yeux noirs, levés jusque alors vers la voûte du temple, se rabaisèrent lentement, et rencontrèrent parmi les têtes des hommes qui l'entouraient, une tête immobile, muette, qui semblait écouter sans entendre et regarder sans voir.

« Adieu, Ammiel, cria Ezèle; adieu!

— Maintenant, à votre tour de boire, seigneur Hophin, dit Assir donnant la seconde coupe à l'époux. »

Au moment où il allait la porter à ses lèvres, Ammiel, qui venait de s'élaner de sa place repoussant à droite et à gauche tout ce qui s'opposait à son passage, vint recevoir Ezèle dans ses bras en s'écriant : « Ma sœur, ma sœur, on t'accuse! »

La pauvre femme était évanouie.

« Sa sœur! répéta Hophin, à qui la coupe échappa des mains et alla se briser sur le marbre du temple.

— Tenez ! » lui dit froidement Ammiel en lui remettant le parchemin de sa mère.

Hophin le lut ; dans son désespoir, il allait peut-être accuser lui et le grand prêtre d'avoir causé la mort d'Ezèle, lorsque Assir lui dit bas à l'oreille : « Le poison n'était pas dans cette coupe.

— Dans laquelle donc ? demanda Hophin reculant effrayé.

— Dans... aucune... répondit le sacrificateur, les yeux fixés sur le breuvage répandu à terre.

— O Ezèle ! pourras-tu me pardonner ? dit Hophin exprimant un profond et touchant repentir.

— Seigneur ! répondit la jeune et belle épouse en baisant la main qu'il lui tendait avec amour ; je vous appartiens, vous avez le droit de disposer de ma vie. »

Hophin, appuyé sur son beau-frère et soutenant Ezèle, sortit lentement du temple ; il passa la tête haute, le regard fier et menaçant, devant le grand sacrificateur, qui baissait les yeux pour ne pas voir ce bonheur qu'il n'avait pu briser ; et le peuple se répandit dans Jérusalem en proclamant la vertu d'Ezèle sortie victorieuse de l'épreuve des eaux amères.

M^m• EUGÉNIE FOA.

Fanny Fairfield.

NOUVELLE IMITÉE DE L'ANGLAIS.

Fanny Fairfield était fille d'un honnête habitant du village de Dunnich. Son père, à force de travail, pouvait procurer à sa famille le nécessaire et quelquefois même un peu de superflu. Sa femme l'assistait dans ses travaux, et sa vieille mère, dont l'existence avait été déjà si bien remplie, cherchait encore à se rendre utile en

IX.

prenant soin de ses trois petits enfans, dont Fanny était l'aînée.

« Savez-vous, mes amis, dit un soir la bonne grand'mère à son fils et à sa belle-fille, savez-vous que notre Fanny commence à grandir ? Elle a déjà huit ans. Il faudrait tâcher de lui faire apprendre quelque chose ; quant à moi, je ne puis m'occuper en même temps d'elle et de ses frères, et je crains qu'elle ne prenne l'habitude de la paresse.

— Eh bien ! répondit Samuel Fairfield, puisque Mrs. (1) Clifford, la femme de notre digne pasteur, veut bien se charger d'instruire les enfans pauvres de la paroisse, j'irai dimanche, après le service divin, lui demander de recevoir notre fille dans son école.

Mrs. Clifford ne tarda pas à remarquer les rares dispositions de sa nouvelle élève ; Fanny apprit à lire avec une rapidité prodigieuse, et chaque jour on la voyait plus avide d'acquérir de nouvelles connaissances ; les psaumes et les hymnes de l'Église semblaient surtout avoir un charme particulier pour elle. Un jour un papier tomba du livre de Fanny ; c'était une hymne qu'elle avait mise en vers. La naïveté ravissante, la suave harmonie de cette poésie enfantine firent une vive impression sur la femme du ministre, et si Fanny eût été présente, Mrs. Clifford n'eût pu s'empêcher de lui en témoigner sa satisfaction ; car elle aimait Fanny comme son enfant ; sa physionomie expressive, sa rare intelligence, sa bonté et cette simplicité charmante qui l'empêchait de sentir combien elle était supérieure à ses compagnes, la lui avaient rendue bien chère.

Mais au bout de quelques années le vénérable pasteur mourut, et sa femme fut obligée de quitter le pays où elle avait vécu si heureuse en faisant tant d'heureux. Cette séparation fut un grand chagrin pour Fanny, qui eût suivi son insti-

(1) Abréviation de mistress, madame.

tutrice si un sentiment plus tendre encore que l'affection qu'elle lui portait ne l'eût retenue dans la chaumière de ses parens. Sa grand'mère ne pouvait presque plus quitter son fauteuil ; Fanny la remplaçait dans les soins du ménage, instruisait ses jeunes frères, et le soir, quand toute la famille était réunie, elle lisait la Bible avec sa voix douce et sonore, récitait les hymnes qu'elle avait composées, ou bien racontait quelque une des histoires qu'elle avait apprises dans les livres de Mrs. Clifford ; en l'écoutant, ses parens oubliaient les fatigues de la journée ; et jamais il ne leur vint à l'esprit d'être humiliés de ce que leur fille en savait plus qu'eux : Fanny était si douce, si soumise, si empressée à les servir !

Un an après le départ de Mrs. Clifford, le château de Dunhich tomba entre les mains d'un nouveau propriétaire qui vint avec sa femme en prendre possession. La jeune dame était belle, riche et élégante ; elle avait reçu une éducation frivole : le plaisir de jouer le rôle de châtelaine, d'être en quelque sorte la souveraine d'un petit état, l'occupait beaucoup plus que la pensée du bien qu'elle pouvait y faire.

A son arrivée mylady trouva dans la cour du château une députation des jeunes filles du village, qui lui offrirent un magnifique bouquet, au milieu duquel se trouvaient trois quatrains dus à la verve poétique de Fanny Fairfield. Ces vers, pleins de grâce et de sentiment, étaient si différens du compliment banal que mylady s'attendait à recevoir, que dès le soir même elle prit quelques informations sur leur auteur. Le lendemain elle vint à la chaumière de Samuel Fairfield, et adressant à Fanny les louanges les plus flatteuses, elle l'engagea beaucoup à venir au château, offrit de lui prêter des livres, de lui fournir les moyens de cultiver ses dispositions... Ces offres furent acceptées avec la plus vive reconnaissance par la jeune fille et par ses parens ; la grand' mère seule n'en parut pas satisfaite.

« On a bien raison de dire que les vieilles femmes, même les meilleures, sont toujours un peu égoïstes, disait un jour Kate Fairfield à son mari ; ta mère est si contrariée de ne plus avoir constamment la société de Fanny, qu'elle ne peut se réjouir avec nous de la bonne fortune de notre enfant ; elle prétend même que la société de mylady ne servira qu'à la dégoûter de sa position. — Et quand cela serait ? reprit Samuel. Mylady aime beaucoup notre fille : qui sait si elle ne fera pas quelque chose pour elle, et si Fanny, jolie et instruite comme elle l'est, ne fera pas la conquête de quelqu'un de ces beaux messieurs qui vont au château ? » Et Kat se mit à sourire avec orgueil.

La faveur dont Fanny jouissait au château devint bientôt le sujet de toutes les conversations du village ; on blâmait ses parens de leur condescendance aux désirs de la grande dame, on accusait Fanny de mille torts qu'elle n'avait pas, et peu à peu ses compagnes s'éloignèrent d'elle, les unes par envie, les autres par timidité. Fanny s'aperçut de la froideur avec laquelle elle était accueillie chaque fois qu'elle voulait se mêler aux jeunes filles de son âge, et en fut d'autant plus vivement peinée qu'elle ne le méritait pas ; car jamais son cœur noble et sensible n'avait éprouvé aucun sentiment d'orgueil ou de mépris pour celles que la nature et le sort avaient moins bien traitées qu'elle.

Cependant quelqu'un osait prendre ouvertement la défense de Fanny ; c'était Frank Lovel, fils d'un riche fermier du pays. Sa mère était morte en lui donnant le jour, et Kate Fairfield, qui venait de perdre son premier né, avait pris soin du petit orphelin. Frank s'attacha tendrement à sa nourrice, et partageait ses momens entre la ferme de son père et la chaumière de Samuel Fairfield. De bonne heure il montra une grande prédilection pour Fanny ; d'abord elle fut pour lui un joujou, puis une petite compagne fort aimable. Doué lui-même d'in-

telligence, il appréciait la supériorité de Fanny, et rendait justice à ses bonnes qualités. « Oui, disait-il, on est injuste envers Fanny; je serais le premier à l'abandonner si elle avait l'air de nous mépriser, si elle cherchait à nous humilier en faisant parade de ce qu'elle sait; mais je la vois toujours la même, toujours aussi bonne enfant; et je ne puis souffrir qu'on lui fasse de la peine. Qu'avez-vous à lui reprocher? D'être aimée de mylady? Ma foi, ce n'est pas un crime, et à la place de mylady j'en ferais bien autant. »

Cependant, quand Frank se trouvait seul avec la jeune fille, il risquait de temps en temps quelques légères observations sur ses fréquentes visites au château. « Chère Fanny, lui dit-il un jour, je crains que cette belle société ne vous gâte; habituée à vivre avec des gens d'une autre condition, vous vous ennuierez avec vos amis. Moi qui avais rêvé de vous voir dame et maîtresse dans la ferme du père Lovel, je n'oserai plus vous en parler... car ma ferme est bien laide, comparée à un château.

— Frank, pouvez-vous parler ainsi? répondit-elle; pouvez-vous supposer que je m'ennuie avec mes bons parens et avec vous? Je ne m'amuse pas tant au château que vous le pensez; mais mylady est si bonne pour moi! puis-je refuser de lui tenir compagnie et de lui rendre quelques petits services?

— Non, Fanny, non; je sens que vous avez raison d'agir comme vous le faites, et pourtant involontairement je suis affligé quand je vous vois dans une société où je ne puis être admis, et où mes manières et mon ignorance me rendraient ridicule.

— Rassurez-vous, mon cher Frank; avec leur grâce et leur politesse, ils n'ont ni votre raison, ni votre excellent cœur; on peut s'amuser de leur conversation, mais les aimer... jamais!

Ces paroles rendirent au bon jeune homme toute sa gaieté, et il attendait avec impatience que Fanny eût atteint sa dix-

huitième année pour prier son père de la demander à ses parens.

Peu de temps avant cette époque tant désirée, Frank fut obligé de partir subitement pour aller toucher de l'argent dû à son père. La veille de son départ il courut chez Samuel Fairfield... Fanny n'y était pas. Mylady, arrivée le matin même de Londres avec un grand renfort de société, l'avait fait demander sur-le-champ. Frank partit tout affligé de n'avoir pu dire adieu à celle qu'il aimait et regardait comme sa fiancée. Ses affaires le retiennent; et un mois presque entier s'écoula avant qu'il pût revenir près de son père. Sa première visite, comme on peut le penser, fut pour la famille Fairfield, mais il ne sortit pas de chez eux aussi content qu'il l'avait espéré: la vieille grand'mère était fort triste; Samuel et sa femme semblaient embarrassés; chaque fois qu'il parlait de Fanny, on évitait de lui répondre, et quand il demanda s'il pourrait la voir, on lui répondit qu'elle ne quittait plus le château. Bientôt le jeune garçon apprit qu'il n'était bruit dans le village que du prochain mariage de Fanny Fairfield avec un jeune artiste que mylady avait ramené de Londres.

Mylady, qui se piquait de protéger les arts, avait engagé M. Delisle à venir au château pour y exécuter un grand tableau d'histoire dont elle lui avait donné le sujet; elle exigea que Fanny posât pour je ne sais quelle grande dame du moyen-âge; et pendant ce temps l'artiste racontait les anecdotes les plus divertissantes et savait y mêler des compliments si gracieux et si bien amenés, que toute autre qu'une jeune paysanne eût pu y être sensible. M. Delisle, qui était pauvre, voyant la bienveillance que mylady témoignait à Fanny, ne douta pas qu'elle n'eût l'intention de la doter, et la protection d'une dame aussi haut placée faisait de Fanny un parti très-convenable. M. Delisle crut donc devoir consulter mylady sur son projet de mariage; elle l'approuva; mais la jeune fille opposa

ses engagements avec Frank. A ces mots, mylady partit d'un grand éclat de rire. « Y pensez-vous, ma chère ? enfouir vos talens dans une ferme, avec un rustre qui ne saura pas vous comprendre ! » La pauvre fille demeura toute interdite ; pendant huit jours elle fut obsédée par les représentations et les railleries de sa protectrice, par les instances de Delisle et par les suggestions de sa propre vanité, qui opposait à la vie obscure et paisible d'une simple fermière l'existence brillante de la femme d'un artiste recherché dans le monde. Le souvenir de Frank était bien faible contre de tels adversaires, surtout quand on eut fait entendre à Fanny que son attachement pour ce digne jeune homme annonçait peu de discernement, et des inclinations basses. La pauvre fille n'était pas assez forte pour soutenir victorieusement une épreuve si difficile ; elle céda enfin, malgré la voix secrète qui lui reprochait intérieurement de trahir le bon et généreux Frank pour un homme qu'elle connaissait à peine et que réellement elle n'aimait pas.

Mylady s'occupait des préparatifs d'une fête qu'elle voulait donner pour célébrer cette union, lorsqu'elle reçut une lettre de son mari, qui, étant appelé sur le continent par ses affaires, l'engageait à l'accompagner. Un voyage en France était le plus ardent de ses désirs ; mylady ne songea plus qu'au départ : « Ma chère, dit-elle à Fanny, il faut retourner chez vos parens ; et vous, M. Delisle, vous pourrez vous établir au *Soleil levant* ; ce n'est pas une fort bonne auberge, mais pour quelques jours on peut s'en arranger. Je regrette vivement de ne pouvoir assister à votre mariage ; et je pense qu'il vaut mieux pour Fanny que la chose se passe sans bruit : les paysans sont si envieux, si méchans ! »

Tout cela ne faisait pas le compte de M. Delisle ; c'était pour lui une chose fort différente d'épouser en grande pompe, devant toute la noblesse d'un comté, la favorite d'une grande dame, ou d'aller rece-

voir sa femme dans une chaumière, des mains d'un pauvre paysan. Cela lui donna à penser ; il sonda mylady sur ses intentions, et put s'assurer que Fanny n'avait rien à attendre d'elle. Aussitôt son parti fut pris ; il pensa qu'il ne risquait pas grand' chose en perdant les bonnes grâces de mylady, puisqu'elle partait ; que d'ailleurs elle ne prenait pas très à cœur les intérêts de la jeune fille ; qu'ainsi il fallait mieux rompre que de s'enchaîner à une femme qui ne pourrait en aucune manière contribuer à sa fortune. Il demanda des chevaux pour retourner le lendemain à Londres, et envoya à la pauvre Fanny une lettre, par laquelle il lui annonçait que des obstacles imprévus le forçaient de renoncer à une union sur laquelle il avait fondé tant d'espérances de félicité.

On ne saurait dépeindre la colère et le désappointement des parens de Fanny à la lecture de cette lettre. La grand'mère ne dit rien ; mais son silence témoignait qu'elle n'éprouvait aucune surprise de ce qui venait d'arriver. Les remords que Fanny avait à peu près rétués à étouffer dans son cœur s'y réveillèrent avec une nouvelle force ; les railleries et le mépris qui allaient s'attacher à elle s'offrirent à son esprit : « Frank ! Frank ! s'écria-t-elle, j'ai été bien orgueilleuse, bien ingrate... mais comme je suis cruellement punie ! » Elle perdit connaissance ; et sa douleur fut si vive, qu'une fièvre ardente se déclara qui la retint au lit pendant quinze jours.

Deux dimanches s'étaient passés sans que Fanny eût pu se rendre à l'église ; elle se reprochait de n'avoir pas rempli ce devoir ; car il lui semblait que Dieu seul pouvait encore l'accueillir avec bonté. Tremblante à l'idée de paraître devant ses compagnes, elle s'arma de tout son courage, s'enveloppa d'un grand mantelet noir, et, s'appuyant sur le bras de son plus jeune frère, elle entra dans le temple, long-temps avant l'heure où s'y présentent les fidèles, se plaça dans un coin obscur, où il était dif-

ficile de l'apercevoir, et attendit que tout le monde fût parti pour sortir; mais elle avait été vue, on l'attendait sur la place, on voulait jouir de ses souffrances. Il lui fallut passer au milieu de ces figures malveillantes; entendre des ricanemens, des mots de feinte pitié, plus durs que la haine... « Pauvre Fanny! comme elle est changée! mais elle n'est plus jolie du tout!... » disaient deux jeunes filles, dont elle avait plus d'une fois éprouvé la malveillance. « Voilà, mes enfans, ce que c'est que d'élever ses prétentions trop haut, répondit leur mère; tâchez d'être plus sages qu'elle, et vous serez plus heureuses. — Pourtant, si elle avait voulu, ajoutait une vieille femme, elle serait aujourd'hui Mrs. Lovel. Le pauvre Frank a un tel chagrin de tout cela, qu'il en est malade. — Bon, bon! cela ne durera pas, reprit une autre; quand on est jeune, on oublie bien vite ces chagrins-là. » Fanny se soutenait à peine, et serait tombée, si un bras vigoureux ne l'avait secourue... c'était Frank, qu'elle n'avait pas vu depuis son retour, et qui, ému de la pâleur de la pauvre fille, de la honte et de la douleur qui se peignaient sur toute sa personne, s'était approché d'elle. « Ne me craignez pas, Fanny, lui dit-il; je vous ai trop aimée, je vous aime trop encore pour vous accabler quand tout le monde vous accable... Mais éloignons-nous. » Aussitôt la foule se sépara en le voyant donner son appui à celle qu'elle voulait humilier.

« Je ne vous en veux pas, Fanny, lui disait-il en la reconduisant à sa chaumière; c'est mylady qui vous a éloignée de vos meilleurs amis, qui vous a entourée de fats, qui vous a appris à préférer leur jargon et leurs belles manières à la franche amitié des compagnons de votre enfance. Pourtant, quand je suis parti, vous m'aimiez encore... Faut-il que ce misérable soit venu détruire mon bonheur !

— Votre bonheur ne sera pas détruit, Frank, reprit Fanny; vous trouverez, je l'espère, une compagne qui, plus sage et

mieux conseillée que moi, ne sacrifiera pas ses plus chères affections au désir de briller dans un monde qui n'est pas fait pour elle. Votre bonheur ne sera pas détruit. » Frank secoua la tête sans répondre; Fanny ne s'aperçut pas de ce mouvement, car elle n'osait le regarder. Ils continuèrent leur route en silence jusqu'à la porte de la chaumière. « Allons, Fanny, lui dit Frank, prenez courage, je vous promets qu'on ne s'avisera plus de vous tourmenter. » Fanny leva les yeux vers lui pour le remercier, et l'altération qu'elle remarqua sur ses traits fut pour elle un reproche plus amer que tous ceux qu'il aurait pu lui adresser: en voyant combien il avait souffert, elle sentit toute la noblesse, toute la générosité de ses procédés. « Que Dieu vous protège sans cesse comme vous avez bien voulu me protéger, Frank ! » s'écria-t-elle pendant qu'il s'éloignait.

Quand il eut disparu, elle resta quelque temps plongée dans de tristes réflexions; mais sa grand'mère, qui avait déjà appris tout ce qui s'était passé au sortir de l'église, vint la trouver pour la consoler. « Si l'on m'avait écoutée, tout cela ne serait pas arrivé, lui dit-elle. Cependant il y a encore moyen de réparer le mal. Prie Dieu, mon enfant, qu'il te donne le courage de perdre tes anciennes habitudes, et d'oublier ce grand monde où tu aurais eu peut-être beaucoup à souffrir. — O ma chère grand'mère, ce n'est pas ce monde que je regrette maintenant; je ne conçois pas comment j'ai pu me laisser ainsi séduire par lui, moi qui ai toujours été si heureuse près de vous; mais Frank, ce bon, ce généreux Frank! j'ai perdu son affection, son estime; je lui ai fait bien de la peine, grand'mère, car il est triste et presque aussi pâle que moi... pourtant il ne m'a pas adressé un reproche, un mot qui puisse me faire sentir mes torts. Ah! j'ai perdu le bonheur de ma vie!... » Et la pauvre fille, toute en larmes, cachait sa tête dans le sein de son aïeule. La vieille femme partageait

l'affliction de sa chère enfant, et sa tendresse lui inspirait de consolantes paroles : « Dieu est bon, ma fille, lui disait-elle, il viendra à ton secours. Frank t'aime encore, j'en suis sûre ; qui sait si, touché de ton repentir, des efforts que tu feras pour réparer tes torts, il ne te rendra pas son estime et sa tendresse ? Suis les conseils de ta grand-mère, sois assidue au travail, évite pendant quelque temps les fêtes de nos campagnes : cela ne te coûtera pas beaucoup ; on te saura gré de ta réserve, on oubliera toute cette malheureuse affaire, et je verrai ma Fanny contente et chérie comme autrefois. »

Ces paroles rendirent un peu de courage à la jeune fille ; il ne fut bientôt plus question que de sa raison et de sa conduite

exemplaire. Frank en parlait avec joie ; il venait souvent à la chaumière pour causer ou lire avec Fanny, qui prenait un grand plaisir à cultiver la belle âme de son ami d'enfance. Au bout d'un an il obtint de son père la permission de demander la main de Fanny. La grand-mère se chargea d'annoncer à sa petite-fille ce bonheur, qu'elle regardait comme le fruit de ses sages conseils... Fanny s'y attendait ; mais le souvenir de ses fautes passées mêla une certaine gravité à la joie qu'elle éprouvait en ce moment. Son malheur eut au moins l'avantage de lui faire apprécier les vertus de Frank, de lui inspirer le sentiment de ses devoirs, et le désir de se rendre digne de lui.

M^{me} LOUISE DELSAUX.

Les Saisons.

Épuise tes poumons, souffle et poursuis la lutte ;
Bien ! Hiver, tu ne peux que retarder ta chute ;
Vois-tu ce bel enfant avec son air moqueur,
Qui vient à pas de loup ? il sera ton vainqueur.
Déjà, tenant en main ses flèches de verdure,
Il guette en tapinois les vents et la froidure :
Ne l'attends pas, crois moi ; fuis, maussade vieillard,
Avant que dans tes flancs il n'enfonce son dard,
Et que de ton front pâle, avec ses doigts de rose,
Il n'arrache en riant ce masque si morose.
Ainsi, s'il l'en souvient, le Philistin géant
Fut désarmé jadis par la main d'un enfant.
Puissent comme les vents, mes amères pensées
Vers les pôles lointains être par toi chassées,
Et je te bénirai, jeune dieu que j'attends,
Amour de la nature, ô gracieux prin'temps !
Puisse aussi, jeune dieu, toute souffrance humaine
S'éloigner au contact de ta tiède haleine,

Et comme les frimas, tous les cœurs des heureux
Se fondre à la chaleur de ton souffle amoureux !

Et toi, père de tous ! qui répands sur la terre
Des réservoirs du ciel tes trésors de colère,
Rends-nous l'aube argentée et le couchant vermeil ;
Seigneur, Dieu tout-puissant, ah ! rends-nous le soleil ;
Rends-le pour les moissons, les raisins en arcades,
Pour les bois, pour les champs, pour les pauvres malades ;
Exauce-nous, soleil, roi de l'humanité,
Remplaçant de la gloire et de la liberté.
Viens, grand consolateur de la noire souffrance,
Viens encore, ô soleil, revoir ta belle France !
Ses enfans, dieu du jour, ses enfans sont les tiens ;
Car comme toi, soleil, ses ardens citoyens
De leurs brûlans cerveaux font jaillir la lumière,
Et réchauffent le sein de la nature entière.

ANTONY DESCHAMPS.

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE DE LA GAITÉ.

La Citerne d'Albi, drame en 3 actes, par
MM. d'Ennery et Gustave Lemoine.

Une place de village, près d'Albi, traversée par
une grande route. A droite, l'entrée de la poste
aux chevaux.

M^{me} Leblanc, riche maîtresse de poste, veuve depuis deux ans, destinait sa fortune à Jules Duvilliers son neveu, jeune médecin plein d'espérances ; lorsqu'il partit subitement, on ne sait pourquoi, quelque temps après l'arrivée de Hubert Castagnari, jeune et beau postillon castillan. Bientôt Hubert, adroit et ambitieux, sut si bien se gagner les bonnes grâces de M^{me} Leblanc, qu'elle s'est décidée à l'épouser. Ce projet est encore secret ; mais le contrat est dressé. Tandis que Hubert, tout joyeux, est allé le prendre chez le notaire, M^{me} Delporte, l'aubergiste du village, amène sa fille à M^{me} Leblanc. « Antoinette est triste, dit-elle ; elle veut me quitter pour aller retrou-

ver, comme femme de chambre, une dame anglaise, qui lui a promis beaucoup d'argent... Ma fille cependant n'est point ambitieuse, ajoute la pauvre mère ; elle a sans doute, pour me quitter, d'autres raisons qu'elle me cache. Interrogez-la, sachez son secret ; j'aime mieux qu'une autre ait sa confiance que de voir mon enfant malheureuse ! » M^{me} Delporte s'éloigne, et M^{me} Leblanc demande à la jeune fille si elle n'a pas quelque inclination. Antoinette en convient. « Pauvre petite ! lui dit M^{me} Leblanc, vous quitteriez votre mère qui vous aime tant, pour un trompeur, peut-être ! — Oh ! non, madame, Hubert n'est point un trompeur, il m'a fait une promesse de mariage. — Mademoiselle, dit sèchement la veuve, qui ne peut croire à la perfidie de son futur époux, montrez-moi cette promesse. — Elle est sur mon cœur ; la voilà, répond la jeune fille ; mais gardez-moi le secret ! car Hubert m'a bien défendu... » M^{me} Leblanc la rassure ; ne pouvant plus douter, elle renferme sa douleur, et se dit : « Hubert ne m'épousait que par am-

bition; il épousera Antoinette, et pour dot je lui donnerai ma poste; » puis revenant à M^{me} Delporte, elle lui promet que sa fille ne partira pas.

Antoinette s'était éloignée avec sa mère. Hubert, se croyant déjà possesseur des trois cent mille francs de M^{me} Leblanc, revient lui apporter leur contrat de mariage... M^{me} Leblanc le déchire; et montrant à Hubert la promesse qu'il a remise à Antoinette : « Voilà, lui dit-elle, un autre contrat que vous avez signé. » Hubert est au désespoir; il dit qu'en effet il a aimé Antoinette, mais que c'est M^{me} Leblanc qu'il aime; la veuve ne peut le croire, et malgré son amour pour lui, elle se console en pensant qu'elle va faire deux heureux. Resté seul, Hubert maudissait Antoinette, lorsque la jeune fille arrive, et lui avoue qu'elle veut partir pour aller se gagner une dot. « Juge combien je t'aime, dit la pauvre enfant, malgré les larmes de ma mère je suis prête à la quitter si tu me jures sur cette croix (elle montre la croix qu'elle porte à son cou) de ne pas te marier avant mon retour.

Et tu partirais tout de suite? — Sans revoir ma mère; elle voudrait me retenir. — Eh bien! dit-il, je jure de ne pas me marier avant ton retour. La diligence va passer... viens vite! — O ma mère! pardonne-moi; je suis bien coupable! » s'écrie la pauvre fille tout en larmes. Hubert lui prend le bras et l'entraîne....

C'est la fête de M^{me} Leblanc, chacun lui apporte son bouquet; Hubert seul n'est pas là... Il arrive pâle, défait... et annonce à M^{me} Delporte que, comme la diligence passait, Antoinette est partie pour aller faire fortune. « Ma fille! s'écrie la pauvre mère, tombant dans les bras de M^{me} Leblanc, ma fille est partie! — Oui, dit Hubert à part lui et d'une voix sombre, partie!... pour ne plus revenir! »

Intérieur d'une cour de la ferme de la Grange-Rouge. A droite la ferme, à gauche une citerne murée.

Antoinette est morte à Naples. Ses let-

tres à sa mère disaient sa maladie, et quelque temps après la dame anglaise, chez laquelle elle était, a envoyé l'extrait mortuaire de la pauvre fille. C'est Hubert qui a lu ces lettres; M^{me} Delporte ne sait pas lire. Trois mois se sont écoulés, le postillon va épouser M^{me} Leblanc, les fiançailles ont lieu dans une de ses fermes. Depuis la mort de sa fille M^{me} Delporte a des rêves, des visions... Toutes les nuits elle lui apparaît pâle, le front sanglant... et lui dit qu'elle n'est pas morte de la poitrine, qu'elle est morte assassinée, que son corps est dans la citerne de la ferme de la Grange-Rouge. La pauvre mère, préoccupée par ces apparitions, arrive au milieu de la fête. Le procureur du roi est un des invités. Elle lui raconte ses rêves : « Je veux ma fille, s'écrie-t-elle, qu'on me la rende!... morte... mais qu'on me la rende! » Le procureur du roi a pitié de la pauvre mère; et dans l'espoir de la guérir de ses visions, il ordonne que l'on démolisse l'ouverture de la citerne. Tous les paysans se mettent à l'œuvre. M^{me} Leblanc est fort mécontente du scandale qui vient troubler la veille de ses noces; Hubert est pâle, il ne peut maîtriser son émotion; M^{me} Delporte s'en est aperçue. On place une longue échelle dans la citerne; un homme y descend, il en remonte : « Rien! dit-il. — Rien! répète la pauvre mère. — Allons nous mettre à table, oublier les visions et les visionnaires, » dit M^{me} Leblanc. Hubert respire. « Mais, se dit-il, qui donc a enlevé le corps? cependant, le lendemain j'avais fait murer la citerne. » Il suit les invités, et rentre avec eux à la ferme.

Une chambre de l'auberge de M^{me} Delporte. Il est nuit, une lampe brûle sur une table.

M^{me} Delporte n'est point encore rentrée; en son absence des voyageurs sont descendus dans son auberge, entre autres Jules Duvilliers, le neveu de M^{me} Leblanc; Hubert en est prévenu; au nom de sa future épouse, il vient engager le jeune homme à

sa noce. « Avec Hubert Castagnari ! s'écrie Duvilliers, bondissant d'horreur. Hubert Castagnari, ajoute-t-il, je suis parti ton rival, je reviens ton ennemi mortel. » Puis il rentre dans une chambre voisine dont il referme la porte sur lui. « Ainsi il aimait Antoinette, se dit Hubert étonné ; c'est pour cela qu'il a quitté le pays... Aurait-il découvert?... ce cadavre qui a disparu... » En ce moment M^{me} Delporte revient de la ferme. « Ah ! s'écrie-t-elle en voyant Hubert, je savais bien que j'aurais des preuves, moi ! — Quelles preuves ? demande-t-il, en pâlisant. — Cette croix ! celle que ma fille portait à son cou, et que je viens de trouver dans la citerne. Tremble ! Castagnari, je te poursuivrai partout comme l'assassin de ma fille ! — Votre tête est dérangée par la douleur, ma bonne M^{me} Delporte, lui dit-il avec une feinte bonté ; venez loger chez nous, nous vous soignerons. — Aller dans ta maison, misérable ! ce serait donc pour y mettre le feu. — Ah ! tu te repentiras de tes imprudentes paroles, malheureuse ! s'écrie-t-il en fureur ; je vais te faire arrêter comme folle. — Folle ! » répète-t-elle, tombant dans un fauteuil. La lampe s'éteint, et succombant à la fatigue, aux émotions de la journée, la pauvre mère s'endort ; puis, toujours agitée par ses rêves de chaque nuit, elle appelle sa fille.... Une porte s'ouvre lentement, et comme chaque nuit sa fille lui apparaît... « Ma fille ! » répète-t-elle encore. Antoinette, car c'est elle, s'approche de sa mère : « Oh ! comme elle est changée ! dit-elle, comme elle a souffert ! et c'est moi, c'est moi !... » Elle l'embrasse, elle pleure... Sa mère se réveille. « Mais !... s'écrie-t-elle, cette fois !... ce n'est plus une ombre que je vois !... je la touche !... je sens ses larmes tomber sur mes mains !... — Pauvre mère ! dit Antoinette à travers ses sanglots. — Pourquoi, dans mes rêves, m'as-tu trompée ? reprend M^{me} Delporte ; j'ai fouillé la citerne, tu n'y étais pas. — Mon Dieu ! se dit Angélique, joignant les mains, avez-vous

donc fait un miracle pour révéler la vérité à une mère ! — Je n'ai trouvé que ce couteau et ta croix... — Je n'y étais plus, ma mère ; Jules Duvilliers revenait au village, lorsqu'il entendit dans la citerne le râle de la mort ; il descendit et m'emporta au loin. Là, ses soins m'ont rendue à la vie ; puis, quand il m'a crue assez forte, il m'a ramenée près de ma mère. — Oh ! oui, c'est bien toi, mon enfant chérie... » Duvilliers entre subitement : « Sauvez-vous ! dit-il à M^{me} Delporte ; Hubert vient avec le procureur du roi, suivi de tout le village, pour vous arrêter comme folle. » M^{me} Delporte pousse sa fille dans la chambre voisine et reste ferme en face du danger. « La folle ! la folle ! » crie le peuple. Hubert s'avance avec hardiesse, et s'adressant au procureur du roi, il dit en désignant Duvilliers : « Monsieur est parti mon rival et revient mon ennemi mortel ; il me l'a dit. Cette femme est folle, et veut brûler ma maison ; elle me l'a dit : jugez entre nous, et faites agir les lois. — Hubert ! prononce avec calme M^{me} Delporte, je te dénonce comme l'assassin de ma fille ; tu l'as frappée de ton couteau, que voilà, dit-elle en le jetant à ses pieds ; tu l'as précipitée dans la citerne ; et puis tu l'es sauvé sans voir un homme qui revenait au village... Castagnari l'assassin ! — Assassin ! répète le peuple. — Ne voyez-vous pas que sa raison s'égare tout à fait ? s'écrie Hubert. — Offre-moi donc de me relire ces lettres et cet acte mortuaire que tu as fabriqués... Castagnari le faussaire ! — Faussaire ! répète le peuple. — Elle est folle, s'écrie Hubert, ne se connaissant plus de rage ; c'est sa fille elle-même qui les a écrites. — Vous mentez ! dit Antoinette, se présentant aux regards d'Hubert épouvanté. — Antoinette ! dit le peuple. — Antoinette ! balbutie Hubert, elle... vivante !... Qui donc a pu la sauver ? — Moi ! répond Duvilliers, moi, ton rival et ton ennemi mortel. — Duvilliers ! tu m'as perdu ! » s'écrie Hubert furieux, ramassant son couteau pour l'en frapper. Des

gendarmes l'arrêtent. « Hubert Castagnari, lui dit le procureur du roi, on peut tromper la justice des hommes; celle de Dieu, jamais! »

Je présume, mesdemoiselles, que M^{me} Leblanc se consolera facilement de n'être pas la femme d'un assassin, et que l'amour de Jules Duvalliers sera récompensé par l'amour d'Antoinette, qui ne quittera plus sa bonne mère. Voilà un véritable mélodrame : le crime puni et la vertu récompensée.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Les étrennes ! le premier de l'an ! quel gai jour pour ceux qui reçoivent, surtout pour ceux qui donnent ! Cependant ce jour doit être triste parfois... Il doit y avoir des mécomptes réservés à ceux qui ne reçoivent pas ce qu'ils attendaient, et des regrets à ceux qui donnent plus qu'ils ne pouvaient dépenser !... Puisque le paganisme accordait à Janus deux faces, l'une qui regardait l'année finie, l'autre l'année commencée, notre Janus à nous, celui qui préside aux étrennes, pourrait avoir aussi deux visages, dont l'un rirait et l'autre pleurerait... Espérons que ce nouveau Janus, cussions-nous à donner ou à recevoir, ne nous montrera jamais que sa figure aimable. Mais nous avons encore quinze jours d'ici là... En attendant, travaillons vite pour avoir à offrir quelques jolies étrennes... aussi je m'empresse de t'expliquer la planche XI.

Le n^o 1 est le dessin d'un riche mouchoir ; ce dessin se brode au plumetis et au cordonnet. Si tu ne voulais pas faire les points à jour, tu pourrais les remplacer par une application de tulles de différens réseaux. Dans la place vide qui est au milieu du coin de ce mouchoir, tu broderas les lettres initiales du nom de la personne à laquelle tu le destines.

Si tu ne fais pas de rangs de jours autour de ce mouchoir, tu le découperas et y couperas un picot qui est indiqué par des petits traits de plume.

Le n^o 2 est le dessin de la moitié d'un col à la chevalière, qui se brode au crochet, ou en points de chaînette. Ce dessin n'est pas long à broder et produit beaucoup d'effet.

Le n^o 3 est le dessin d'une manchette qui se brode de même et s'attache sur la manche avec des épingles jumelles.

Ce col et cette manchette se garnissent d'une petite dentelle cousue à plat.

Le n^o 4 est le dessin de la moitié d'un sac de cachemire ponceau ou bleu de France. Ce sac se brode au crochet ou en points de chaînette. Si c'est du cachemire bleu de France, le dessin qui entoure le sac sera en cordonnet de soie noire, l'es-pèce de vermicelle qui couvre le fond sera en cordonnet ponceau, les contours de la palme seront en fil d'or, ainsi que les barres qui la traversent, les cercles seront en cordonnet noir, les rosaces en cordonnet de soie ponceau, et le cercle du milieu en fil d'or.

Si c'est du cachemire ponceau, le dessin qui entoure le sac sera aussi en cordonnet de soie noire ; le vermicelle qui couvre le fond, en cordonnet de soie bleu de France ; les contours de la palme, en or, ainsi que les barres qui la traversent ; les cercles en cordonnet noir ; les rosaces en cordonnet bleu de France ; et le cercle du milieu, aussi en or.

Tu doubleras ce sac en gros de Naples blanc, tu feras un ourlet dans le haut pour y passer une ganse ronde en soie, de la couleur du sac. Pour cacher la couture qui réunit les deux côtés de ce sac, tu feras sur cette couture des points de chaînette en fil d'or.

Il te faut cinq glands : deux, aux deux extrémités de la ganse ronde ; deux, des deux côtés du bas de ce sac, et un au milieu du bas.

Pour faire ces glands : prends une petite bague de jonc dont tu coupes cinq morceaux de 2 centimètres de circonférence et de 3 centimètres de long. Coupe des brins de cordonnet de soie de la couleur de ton sac, et longs de 20 centimètres, dont tu formes cinq écheveaux ; prends un de ces écheveaux, arrête-le au milieu par un fil d'or que tu as enfilé dans une aiguille, tourne ce fil plusieurs fois, arrête-le, et termine-le par une boucle autour de laquelle tu tournes un fil d'or afin de la rendre plus solide ; cette boucle sert à suspendre le gland. A présent, introduis au milieu de cet écheveau un des morceaux de jonc, replie sur ce jonc, en l'en recouvrant, les deux bouts de ton écheveau, reprends ton aiguille enfilée de fil d'or, tourne ce fil, autour de ces deux bouts d'écheveau, en laissant une espèce de tête longue d'un centimètre ; puis à partir du bas de cette tête, tourne le fil d'or sur le morceau de jonc recouvert des deux bouts d'écheveau, jusqu'à ce que ce jonc soit couvert d'or.

Le n° 5 est la pièce d'épaule d'une pelisse.

Le n° 6, la tête de cette pelisse.

Ne te règle, pour cette planche, que d'après les chiffres.

On porte les pelisses plus longues, les robes ne doivent dépasser que de 10 centimètres.

Je te conseille d'ajouter une paire de manches aux ouvertures qui servent à passer les bras. Ces ouvertures doivent être faites au milieu des deux lés des côtés, le demi-lé étant placé derrière.... J'ai oublié de te dire que cette pelisse est en mérinos de cinq quarts de large ; il en faut 4 mètres 20 centimètres. En mérinos vigogne, gris-poussière ou noir, doublées de Florence pareil, ces pelisses vont sur toutes les robes. Avant de la monter au haut de la pièce d'épaule, on fait quatre rangs de fronces à la tête. Avant de la monter au bas de la pièce d'épaule, on fait quatre rangs de fronces au corps de la pelisse ; ces

rang de fronces sont espacés de 2 centimètres entre eux

Le n° 7 est la moitié du devant de la redingote du joli petit garçon qui a bien voulu poser pour la gravure de modes.

Le n° 8 est la moitié du dos. Ce corsage s'agrafe sur la poitrine, sous une bande d'étoffe ornée de boutons de velours. La jupe se plisse à plis plats et se coud au corsage.

Le n° 9 est la manche. Elle se taille en biais. Le parement qui est au bas de cette manche se taille aussi en biais, se borde de velours et se couvre de trois boutons, aussi de velours noir : deux et un.

Le n° 10 est un des revers. Il se taille en droit-fil, se borde à l'extérieur d'un velours noir, se monte au corsage sur un passe-poil de velours noir et se couvre de boutons aussi de velours noir.

Le n° 11 est la pèlerine, qui se taille en droit-fil et se borde d'un velours noir.

Cette redingote se fait en mérinos bleu de France, ou en flanelle à carreaux gris et blancs.

La casquette est en velours noir, la cravate en satin noir, formant une simple rosette sous le menton. Les cheveux sont coupés *aux enfans d'Édouard*.

Le n° 12 est la moitié du devant de la robe de la demoiselle en toilette de bal. Ce devant se forme de quatre pièces taillées en droit-fil.

Le n° 13 est le dos et la pièce de dessous le bras.

Le n° 14 est la manche taillée en droit-fil, à laquelle tu ajouteras la longueur d'un pli et d'un ourlet.

Le n° 15 est la *berthe* de dessous, à laquelle tu ajouteras la longueur d'un ourlet. Tu tailleras la *berthe* de dessus plus petite et dans les proportions de celle de la figurine.

En soutenant le fil solidement, ces deux *berthes* se cousent ensemble, à l'envers, puis on retourne la petite *berthe*, elle se rabat sur la grande et s'arrête sur la poitrine par une rosette de rubans.

Les plis du bas de cette jupe sont faits deux par deux, hauts de 5 centimètres, et espacés entre eux de 2 centimètres. Avant de refaire les deux autres plis, on laisse un espace de 5 centimètres. Cette robe est en organdy. Ne taille pas la jupe si longue, tu ne pourrais danser.

Les cheveux, comme tu le vois, se relèvent un peu plus hauts par derrière. Cette tresse est entourée de coques de rubans de satin montées sur une canetille.

La demoiselle en toilette de ville a un corsage taillé sur les modèles nos 15 et 16 de la planche VIII; les manches sur le modèle n° 12 de la même planche. Ce corsage ferme devant avec des agrafes.

Le n° 16 de cette planche XII est le jockey qui recouvre le haut de la manche n° 12. Le côté le plus étroit se place devant.

Le n° 17 est la pèlerine.

Cette robe est en mérinos. Les jockeys, la pèlerine, ainsi que le corsage et le devant de la jupe, sont ornés de rubans de velours cousus à plat. Ne fais pas la jupe si longue, tu ne pourrais marcher.

Le n° 18 est la moitié d'un bournouss.

Le n° 19 est la moitié du capuchon, qui se taille dans l'échancrure du bas.

Les trois étoiles qui sont au capuchon et les trois étoiles qui sont au bournouss doivent se réunir par une couture.

Ce bournouss pourrait être en mérinos noir, doublé de peluche bleu de France, orné d'un velours noir cousu dessus, à plat tout autour, et les deux glands du capuchon, moitié en cordonnet noir, moitié en cordonnet bleu de France, faits comme ceux de la bourse n° 8, planche III, excepté que tu n'y mettras, bien entendu, ni perles d'or ni perles d'acier.

Le n° 20 est la passe d'un chapeau de velours, ou de peluche.

Le n° 21 est le fond.

Le n° 22 est le bavolet.

Pour faire ce chapeau, il te faut : 1 mètre 60 centimètres de velours, — de la grosse mousseline claire empesée — 2 mè-

tres 40 centimètres de ruban, — une feuille de carton de 20 centimes la feuille, — un demi-tiers de florence blanc pour la coiffe, — une pièce de laiton n° 1, — une pièce de laiton n° 10, — un rang de paille large d'un centimètre, — un rang large de 2 centimètres.

Lorsque tu as relevé ces patrons sur du papier, tu tailles en carton le modèle n° 20, puis en velours (je suppose) le dessus et le dessous de ton chapeau, en les laissant plus larges de deux centimètres tout autour.

Prends la paille large de 2 centimètres, couds au milieu le laiton n° 1, mesure le tour de ta tête et laisse 6 centimètres de plus; arrête paille et laiton solidement l'un sur l'autre, de manière à ce que tu n'aies que 2 centimètres de plus large que ta tête.

Prends le modèle n° 20, en carton, couds dessus, près du rebord, *tout autour*, le laiton n° 10, puis couds dessous, près du rebord, *tout autour*, la paille large d'un centimètre.

Prends le tour de tête, couds-le *sous* cette passe, de manière à ce qu'elle déborde de 4 centimètres du côté du fond.

Prends un des modèles n° 20, en velours, place-le sous la passe de carton; avec des épingles, attache-le à la paille, rabats-le sur le laiton, et couds-le en passant ton aiguille sous ce laiton.

Prends l'autre modèle n° 20, en velours, avec des épingles attache-le *sur* la passe, replie en dedans ce qui déborde du velours, et couds la passe de dessus à celle de dessous, en y faisant tout autour des points perdus.

Taille en biais une bande de velours large de 4 centimètres; couvres-en, en le bordant à cheval, l'espace du tour de tête qui se trouve entre les deux côtés de la passe.

Couds la coiffe en dedans de la passe.

Taille en mousseline le modèle n° 21, taille-le aussi en velours; double le velours avec la mousseline; forme sept plis plats du côté où se trouve le zéro, ce sera le

haut du fond; fais trois ou quatre petits plis plats, du côté opposé, ce sera le bas; laisse des deux côtés de ce fond un espace sans plis, large de 7 à 8 centimètres. Couds ce fond sur une petite paille, place-le sous la coiffe, et couds-le sur le velours qui recouvre le tour de tête. De cette manière la passe dépassera sur le fond de 4 centimètres. (Ce fond à la paysanne exige que les cheveux ne soient pas relevés si bas.)

Couds le bavolet au bas du fond.

Sur le haut de ce bavolet, place un ruban tourné; au milieu de ce ruban attache un nœud formé de deux boucles et de deux bouts. Sur le milieu de la passe, place un ruban tourné qui revient former les brides.

Si tu veux embellir ce chapeau, ajoute à droite deux branches de roses; l'une près du fond, l'autre près de la passe; le ruban se trouvera passer au milieu. Ce chapeau est une des plus gracieuses créations de madame Séguin.

J'ai bien envie, pendant que j'y suis, de te dire mes rêves de toilette.

D'abord j'aurais un bon corset *Josselin*, car un corset qui est fait de manière qu'on se lace et se délace toute seule, et qui se desserre ou se resserre à volonté, est une des choses les plus importantes non-seulement de la toilette, mais encore de la vie des femmes.

Pour aller faire des emplettes sur les boulevards, je voudrais : Une robe de mérinos vert-américain, faite sur les modèles de la 2^{me} figurine; au lieu de pèlerine, une écharpe écossaise en flanelle; une capote à coulisses, en satin vert-américain; un tour de tête en rubans écossais; un manchon.

Pour aller dîner en ville : Une robe en mousseline de laine grise, corsage sur les modèles de la 1^{re} figurine; les manches longues, sur le modèle n° 12, planche VIII; sur le modèle n° 17, une pèlerine en tulle de coton, bordée d'un ourlet; sur celle-ci une seconde pèlerine moins grande, bordée de même; toutes deux montées sur un col à la chevalière bordé d'un ourlet; sur

celui-ci un second col moins grand bordé de même; cette pèlerine arrêtée au bas du cou par une rosette de ruban de velours bleu-ciel. Les cheveux à l'anglaise et la tresse entourée d'une couronne de coques de rubans de velours bleu-ciel, sans longs bouts pendants; gants blancs, souliers noirs.

Pour soirée : Une robe de mousseline, le corsage sur le modèle de la 1^{re} figurine; au bas de la jupe quatre plis égaux, quatre rubans blancs passés dans ces plis, dans ceux des manches et dans ceux de la berthe. Les cheveux en bandeaux à la grecque; trois rubans de velours ponceau, larges d'un centimètre, posés, l'un sur le front, à la naissance des cheveux, les deux autres sur le dessus de la tête; des deux côtés de la tresse, deux grappes de longues boucles inégales, formées des mêmes rubans de velours, retombant sur le cou.

Pour bal : Une robe de gaze de Chambéry, rose, faite sur les modèles de la 1^{re} figurine; les ourlets au bas de la manche, relevés sous le bras par deux petites roses blanches, sans feuilles; les cheveux en bandeaux à la madone, une guirlande de roses blanches, étroite sur le front et se rélargissant en même temps que les bandeaux; quatre plis au bas de la jupe, relevés devant, en biais, de droite à gauche, chacun par une grosse rose blanche, sans feuilles. Une pareille rose blanche pour attacher la berthe.

Adieu, chère petite; j'entends souffler le vent, battre la pluie; le coin du feu me réclame... Le coin du feu! qu'il me serait bon près de toi, à raconter des histoires, à en inventer, à dire des folies et de ces grosses bêtises qui font tant rire!.. A propos, voici encore quelques nouveaux proverbes défigurés; tâche de les reconnaître...

Primo mimi (*primo mihi*).

Je ne le connais ni des lèvres ni des dents (*ni d'Ève ni d'Adam*).

C'est un sot en toilette (*en trois lettres*).

Un bon chien vaut mieux que deux tu auras... (*un bon tien*).

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se fâche (*elle se casse*).

La pépie vient en mangeant (*l'appétit*).

Ce qui est digéré n'est pas perdu (*différé*).

Le temps est un grand maigre (*un grand maître*).

Adieu! encore une fois. Ce qui me console c'est que je peux ajouter... A bientôt! car notre numéro du 15 janvier 1842 va paraître dans cinq jours, afin que les personnes qui voudraient donner pour étrennes un abonnement à notre journal, puissent, en écrivant au bureau, recevoir le premier numéro le 20 décembre 1841.

Je te souhaite, non tout ce que tu désires, mais tout ce qui peut t'être utile...

J. J.

Sphéméride.

HISTOIRE.

L'an 1553, le 13 décembre, naissance de Henri IV.

Cayot, sous-précepteur de Henri IV, rapporte que « Jeanne d'Albret, voulant suivre son mari aux guerres de Picardie, le roi, son père, lui dit que, si elle devenait grosse, il voulait qu'elle lui apportât sa grossesse en son ventre, pour enfanter en sa maison, et qu'il ferait nourrir lui-même l'enfant, fils ou fille; que cette princesse se trouvant enceinte, et dans son neuvième mois, partit de Compiègne, traversa toute la France jusqu'aux Pyrénées, et arriva en quinze jours à Pau, dans le Béarn.

» Elle était curieuse, ajoute l'historien, de voir le testament de son père; il était dans une grosse boîte d'or, sur laquelle était aussi une chaîne d'or, qui eût pu faire autour du cou vingt-cinq ou trente tours; elle la lui demanda : Elle sera tienne, lui dit le père, dès que tu m'auras montré l'enfant que tu portes; et afin que tu ne me fasses pas une pleureuse ou un rechigné, je te promets le

» tout, pourvu qu'en enfantant tu me chantes une chanson béarnaise, et quand tu enfanteras, j'y veux être.

» Entre minuit et une heure, le 13 décembre 1553, les douleurs prirent à la princesse; son père, averti, descend; l'entendant venir, elle chante la chanson béarnaise qui commence par : *Notre-Dame du bout du pont, aidez-moi en cette heure*.

» Étant délivrée, son père lui mit la chaîne d'or au cou, et lui donna la boîte où était son testament, lui disant : Voilà qui est à vous, ma fille; mais ceci est à moi, prenant l'enfant dans sa grande robe, sans attendre qu'il fût bonnement accompli, et l'emporta dans sa chambre.

» Le petit prince fut nourri et élevé de façon à être propre à la fatigue et au travail, ne mangeant souvent que du pain commun; le bon roi, son grand-père, l'ordonnait ainsi, et ne voulait qu'il fût délicatement minardé, afin que de jeunesse il s'apprit à la nécessité. Souvent on l'a vu, à la mode du pays, parmi les autres enfans du château et village de Coirazze, pieds déchaux et tête nue, tant en hiver qu'en été. »

L'an 1560, à pareil jour qu'était né Henri IV, naquit Sully, qui devait faire un jour avec ce grand prince la gloire et le bonheur de la France.

Mosaïque.

Le mot France, en Algonquin, s'exprime ainsi : *Miutigouchiouckenbatikiank*. Littéralement : *des Français pays*.

Qui s'endort en médissant, se réveille calomnié.

Le secret de l'habileté, c'est de ne vouloir que ce qui est possible, et de ne faire que le nécessaire.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE NEUVIÈME VOLUME.

(ANNÉE 1841.)

INSTRUCTION.

HISTOIRE NATURELLE. COCHENILLE, par M. Bory de Saint-Vincent, page 1. — LES ÉGLISES DE PARIS, par M. Henry Prat, 33. — LETTRES SUR LA CORSE, par M^{me} Piet, 1^{re} lettre, 65. — LETTRES SUR LA CORSE, par la même, 2^e lettre, 97. — LETTRES SUR LA CORSE, par la même, 3^e et dernière lettre, 129. — SAINTS GENEVIÈVE, par M. Henry Prat, 161. — NOTRE-DAME, par le même, 193. — SAINT-SEVERIN, par le même, 225. — LE BLASON, par M. Alexandre Leduc, 257. — LE BLASON, suite, par le même, 289. — LE BLASON, suite, par le même, 321. — LE BLASON, suite et fin, par le même, 353.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

REVUE LITTÉRAIRE. LES RÉSIDENCES ROYALES, Fontainebleau, par M. Vatout, M^{me} Alida de Savignac, page 6. — DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE, par MM. Alexis de Tocqueville, Moutet, 35. — HISTOIRE DE FRANCE, par M. Mennechet, M^{me} Emma Ferrand, 68. — MERCÈDES DE CASTILLE, par Cooper, M^{me} Edmée de Syva, 101. — ALLAN CALDERON de Walter Scott, par la même, 132. — LA FILLE D'HONNEUR, M^{me} de Bawt, par la même, 163. — JEANNE DE MONTFORT, M. Pitre Chevalier, par la même, 196. — LE MÉMORIAL CATHOLIQUE, ... 227. JACQUES CALLOT, M^{me} Elise Voyart, par M^{me} Edmée de Syva, 262. — HÉLÈNE ET LAURENCE, M^{lle} Louise Crombach, par M^{me} Fouqueau de Pussy, 293. — DICTIONNAIRE DE CONVERSATION, ... 321. — COLOMBA, M. Mérimée, par M^{me} Edmée de Syva, 351.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LE COUCHER DU SOLEIL. FRAGMENT ANGLAIS, traduit par M^{lle} F. R., page 6. — LA PASSION, Manzoni, par M. Antoine de Latour, 37. — LA PRIÈRE, Robert Burns, par M^{lle} F. R., 70. — SONNET de Michel Ange, par M^{me} Pauline Roland, 105. — FRAGMENT ANGLAIS, par M^{lle} F. R., 138. — MARIA, Silvio Pellico, traduit par M^{me} Elisa Van-Tenac, 166. — JE NE SUIS JAMAIS SEULE, lady Jervis, par M^{me} Pauline Roland, 200. — L'ÂME D'UNE JEUNE FILLE, Silvio Pellico, par M^{me} Elisa Van-Tenac, 228. — LA CROIX DU SUD, mistress Lemans, par Ernest Fournet, 265. — DIEU, par MÉTASTASE, M^{me} Pauline Roland, 296. — ÉPIGRAMME D'UN CHIEN, lord Byron, par M^{lle} F. R., 328. — SONNET de Pétrarque, par M^{me} Pauline Roland, 358.

EDUCATION.

L'ESPION, par M^{me} Alida de Savignac, page 7. — DU MONDE ET DE SES USAGES, par M^{me} la comtesse de Bradi, 17. — LE ROI AVEUGLE de Uhland, par M. Eysenbach, 21. — LA KALISSA, par M^{me} Eugénie Foa, 40. — LE CHAMP AUX ROSIERS, par M. L. de Mas Latric, 49. — UN RÊVE DE

GLOIRE, par M^{me} Elisa Van-Tenac, 71. — GRISÉLIDIS, par M. Carl Ritter, 78. — JEAN GLADRAN, par L. Amiel, 105. — LE TABLEAU, par M^{me} Camille de Revel, 113. — UN TRAVERS A LA MODE, par M^{me} Alida de Savignac, 137. — MARIE LA FAUCHEUSE, par M^{me} Camille de Revel, 149. — LES ÉPREUVES DE MARGUERITE WILHE, par M^{lle} Louise Delsaux, 167. — JEANNE DE NAVARRE, par M. Adolphe Jadin, 175. — DÉCEPTION, par M. Ernest Fournet, 201. — LES CINQ SŒURS D'YORK, par M^{me} Fouqueau de Pussy, 208. — MORT de HENRI II, par M. Alexandre Dumas, 213. — DU MONDE ET DE SES USAGES, par M^{me} la comtesse de Bradi, 230. — LE DÉVOUEMENT, par M^{me} Virginie Prignot, 234. — CONSTANCE DE CÉSELLI, par M. Auguste Demonchau, 239. — DU MONDE ET DE SES USAGES, par M^{me} la comtesse de Bradi, 267. — BERTHE ET ROBERT, par M^{me} Piet, 272. — L'ÂGE DU DÉVOUEMENT, par M. Ernest Fournet, 297. — OCTAVIUS LE CENTURION, par M. Emile de la Bédouillère, 303. — LE BALCON DU CHATEAU DES CLYS, par M. Ernest Fournet, 329. — KARL, par M^{me} Pauline Roland, 334. — L'ÉPREUVE DES EAUX AMÈRES, par M^{me} Eugénie Foa. — FANNY FAIRFIELD, par M^{lle} Louise Delsaux, 369.

POÉSIE.

LE RETOUR DE L'EMPEREUR, par Victor Hugo, 23. — HOLYROOD, par le même, 53. — LES FLEURS D'YSAURE, par feu Emile Roland, 82. — A CELLE QUI NOUS ÉLEVA, par Antony Deschamps, 119. — MA PENSÉE, par Emile Deschamps, 150. — OMNES FUGERUNT, par Ulric Guttinger, 170. — OCCANO NOX, par Victor Hugo, 215. — LA PRIÈRE AU MATIN, par M^{me} Marie Olinde Carpentier, 242. — MONTE-PINCIO, par Antony Deschamps, 241. — LA CHASSE, par Emile Deschamps, 305. — L'ÂGE GARDIEN, par Edouard Gout des Martres, 341. — L'AUTOMNE, par Antony Deschamps, 374.

REVUE DES THÉÂTRES.

LA REINE JEANNE, opéra-comique, paroles de MM. Leuven et Brunswick, musique de MM. Mompou et Luigi Bordicse, M^{me} Fouqueau de Pussy, 25. — LES NOCES DE GAMACHE, ballet-pantomime-folie, par L. Milon, musique de Lefevre, 54. — LE GUITARRERO, opéra-comique, paroles de M. Scribe, musique de M. Halevy, 84. — LE PENDU, opéra-comique, paroles de MM. de Courcy et Carmouche, 119. — LES DIAMANS DE LA COURONNE, opéra-comique, paroles de MM. Scribe et Saint-Georges, musique de M. Auber, par M^{me} Edmée de Syva, 150. — LES FARFADETS, ballet-pantomime, par MM. Coignard frères, ballet de M. Laurençon, M^{me} Fouqueau de Pussy, 182. — GISELLE OU LES WILIS, ballet fantastique, par MM. Saint-Georges, Théophile

Gautier et Coraly, musique d'Adolphe Adam, décors de Cicéri, 216. — **LE GLADIATEUR**, tragédie par Alexandre Soumet et M^{me} Gabrielle d'Altheneim, 216. — **CAMILLE OU LE SOUTERRAIN**, comédie mêlée de couplets, par Marsollier, 282. — **RICHARD CŒUR-DE-LION**, comédie mêlée de couplets, parole de Sedaine, musique de Grétry, 307. — **FABIO LE NOVICE**, drame par MM. Charles Lafond et Noël Parfait, M^{lle} Louise d'Auvigny, 342. — **LA CITERNE D'ALBY**, mélodrame, parole de MM. d'Ennery et Gustave Lemoine, par M^{me} Fouqueau de Pussy, 375.

MÉLANGES.

LES FESERESSES DE COUVRE-CHIEFS, par Auguste Dumouchau, page 105. — **ORIGINE DE QUELQUES CHANTS POPULAIRES**, par le même, 311. — **USAGES DES ROSES AU MOYEN AGE**, par M. L. de Mas Latrie, 346.

BEAUX-ARTS.

LEÇONS DE PEINTURE à l'aquarelle et à la gouache, par M^{lle} Esther Maulnoir, page 57. — **L'ALBUM-MÉTHODE TIRPENNE**, par M^{me} Emma Ferraud, 88. — **SALON DE 1841**, 1^{er} article, par M^{me} Alida de Savignac, 124. — **SALON DE 1841**, 2^e article, par la même, 158. — **SALON DE 1841**, 3^e et dernier article, par la même, 180.

ECONOMIE DOMESTIQUE.

Moyen de dépiqueter les étoffes de soie, par Jules Pelletan, page 28. — Recette pour nettoyer les bijoux en imitation d'or, 219.

TRAVAUX DE FEMMES.

Correspondance par M^{me} J. J., page 28, planche I. **BRODERIE** : col à la chevalière, — coins de mouchoirs, — manchettes, — dessin de dentelle, imitation d'Angleterre, — semés pour bonnets, — entre-deux, — bonnet grec. **TRICOT** : brodequins. **LINGERIE** : bonnet du matin, 58, planche II. **BRODERIE** : alphabet Hugo. — coin de fichu. **PEINTURE** : fleurs pour orner les lettres. **PAPETERIE** : forme d'enveloppe. **TAPISSERIE** : dessin pour tapis de lit et pour portières, 90, planche III. **BRODERIE** : dessin de voile — col à la chevalière — coin de mouchoir — encadrement de mouchoir — semés. **MODES** : coiffure en rubans — bracelet algérien — bourse façon d'Alger — alphabet, 124, planche IV. **BRODERIE** : marmotte — coin de mouchoir. **TAPISSERIE** : dessin pour fauteuil — chaise — tabouret. **CROCHET** : coussin de pieds — de fauteuil. **COUTURE** : patrons de robes. **MODES** : patron de chapeau, 155, planche V. **BRODERIE** : pelote en application — col à la chevalière — manchettes — semés — coin de mouchoir — entre-deux — tapisserie — tabouret. **MODES** : nœuds de rubans, 188, planche VI. **BRODERIE** : col — manchette — alphabet en points de chaînette — mouchoir — voilette. **LINGERIE** : fichu-canezou. **MODES** : nœuds de rubans pour bonnets et pour robes, 219, planche VII. **BRODERIE** : Chemisettes — alphabet en points de chaînette, — semé pour canezous et bonnets. **PATRONS** : gâtres. **MODES** : chapeaux — nœuds

pour bonnets. **OUVRAGES DE FANTAISIE** : signet, 252, planche VIII. **BRODERIE** : dessin pour chapeau — coins de mouchoirs — manchettes — entre-deux. **LINGERIE** : bonnet de mousseline. **COUTURE** : patrons de robes, 285, planche IX. **BRODERIE** : couronnes de titres pour mouchoirs — entre-deux. **OUVRAGES DE FANTAISIE** : semainier — couronnes de titres pour têtes de lettres — alphabet pour placer ces couronnes, 315, planche X. — **BRODERIE** : col — manchette — mouchoir — palle. **TAPISSERIE** : bretelle — pantoufle. **TRICOT** : tapis de pied. **FLEURS EN LAINE** : roses. **MODES** : nœuds de rubans — bonnet habillé, 347, planche XI. **BRODERIE** : voilette — dessin de robe — semés. **TAPISSERIE** : dessin de chaise — de fauteuil. **MODES** : marmotte — tour de tête, 378, planche XII. **BRODERIE** : col — manchette en points de chaînette — coin de mouchoir — sac en cachemire. **MODES** : chapeau. **PATRONS** : redingote de petit garçon — robes — pelisses — bournouss — pélerines.

ÉPHÉMÉRIDES.

JANVIER : le duc de Guise fait lever le siège de Metz à Charles-Quint, page 32. — **FÉVRIER** : fête des morts, 63. — **MARS** : usage de baptiser les cloches, 90. — **AVRIL** : Paris rentre sous l'obéissance de Charles VII, 128. — **Mai** : disparition du grand morceau de la vraie croix, 160. — **JUIN** : entrevue de Henri VIII et de François I^{er}, 192. — **JUILLET** : le procès fait à Jeanne d'Arc est annulé, 224. — **AOUT** : fête de l'assomption de la sainte Vierge, 256. — **SEPTEMBRE** : fête des trompettes, 288. — **OCTOBRE** : mort du maréchal de Montrevel, 320. — **NOVEMBRE** : mort de Bisson, 351. — **DÉCEMBRE** : naissance de Henri IV, 382.

LITHOGRAPHIES.

LE ROI AVEUGLE, par Auguste Moynier, page 1. — **SAINT-GERMAIN L'AUXERROIS**, par Arnould, 33. — **LES CINQ SŒURS D'YORK**, par Auguste Moynier, 193. — **L'ANGE DU DÉVOUEMENT**, par Bouchot, 289. — **LE BALCON DU CHATEAU DES CLYS**, par le même, 321.

GRAVURES DU SALON DE 1841.

CAPTIVITÉ DE CHARLES D'ORLÉANS, dessiné par Amédée de T... d'après le tableau de Mailand, gravé par Damours, page 129. — **MOÏSE EXPOSÉ SUR LES EAUX**, dessiné par le même, d'après le tableau de M^{lle} Irma Martin, gravé par le même, 161.

GRAVURES DE MODES.

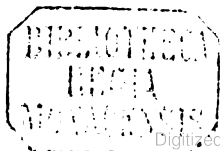
Modes de printemps, page 97. — Modes d'été, 226. — Modes d'hiver, 353, dessinées par M^{lle} Julie Ribault, gravées par Damours.

ROMANCE.

LA PAUVRE ENFANT, paroles de M. Emile Deschamps, musique de M^{me} Molinos Lafitte, 65.

QUADRILLE.

Quadrille sur les motifs d'Inès de Castro, par Gouillon, 257.



11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

N

N° 6

60

UNIVERSITY
OF
MISSISSIPPI

UNIVERSITY
OF
MISSISSIPPI

ANNONCES

DU JOURNAL DES DEMOISELLES.

SCHÉRIFFA, air arabe, paroles de M. de Pussy. Cette romance, dont l'air est simple, naïf et touchant, a inspiré des paroles pleines de charmes, de poésie et de couleur africaine. Prix : 2 fr.

Chez BERNARD-LATTE, éditeur de musique, boulevard des Italiens, 2, passage de l'Opéra.

LA PETITE FÊTE AMÉRICAINE, LES DELAWARE, quadrille pour le piano, suivi d'une valse.

LA PETITE FÊTE AMÉRICAINE, LE MINGO. Ces deux quadrilles, avec accompagnement de Violon, Flûte, Flageolet et Cornet à piston, *ad libitum*, se vendent chacun : 4 fr. 50.

25 ÉTUDES PROGRESSIVES ET SOIGNÉMENT DOIGTÉES, POUR LE PIANO, à l'usage des pensionnats ; par François Hünten, composées expressément pour précéder celles de Chopin, Cramer, Dolhere, Kalkbrenner et Moschetès. Prix : 12 fr.

Chez CHABAL, éditeur de musique, boulevard des Italiens, 10.

Le VADE-MECUM ANGLAIS, par M. FOURNEL-DESFONTAINES, professeur ; MÉTHODE INFALLIBLE pour apprendre promptement la langue anglaise. Chez l'auteur, 8, rue de la Paix.

Le Roi a souscrit, pour ses bibliothèques particulières, au VADE-MECUM ANGLAIS.

LE MONDE MUSICAL, seul journal spécial à 12 fr. PAR AN pour Paris, et 14 fr. pour la province, donne pour BIEN à ses abonnés 82 morceaux de musique, portraits et dessins, par année.

NOTA. — LES ABONNÉS D'UN AN AU MONDE MUSICAL indépendamment des 82 morceaux de Musique, Portraits et Dessins, par année, recevront, avec le premier numéro de janvier 1842 : LA LYRE FRANÇAISE, album de chant, composé des morceaux suivants : *Sauvez mon Frère*, scène dramatique, par Fréd. BURGMULLER ; — *Gianinà*, menuet à deux voix, par Uranio FONTANA ; — *la Devineresse*, ballade, par V. GABUSSI ; — *les Fileuses Bretonnes*, duettino, par GRAZIANI ; — *Toujours toi*, mélodie, par LACHNER ; — *Héloïse et Abeilard*, duettino, par DONIZETTI ; — *Beaux yeux que j'adore*, mélodie, par AUGUSTE MOREL ; — *Silvia*, mélodie, par DE FLOTOW ; — *Zetline*, boléro, par LILLO ; — *Page et Châtelaine*, duettino, par V. GABUSSI. Orné de DIX belles lithographies de MM. Alophe, Victor Dollet, Moulleron et Célestin Nanteuil.

Ou l'HIVER, album composé de Trois Quadrilles et Cinq Valses pour Piano : *La Vestale*, quadrille, par MUSARD ; — *les Voyageurs Nocturnes*, valse, par LANNER ; — *l'Étincelle*, valse, par STRAUSS ; — *Richard Cœur-de-lion*, quadrille, par DANIELE ; — *les Plaisirs de l'Allemagne*, valse, par LANNER ; — *le Talisman*, valse, par STRAUSS ; — *le Freyschutz*, quadrille, par MUSARD ; — *Tradita*, valse, par GRAZIANI ; orné de huit belles lithographies de MM. Coindre, Victor Dollet et Célestin Nanteuil.

On s'abonne à Paris, chez BERNARD-LATTE, éditeur de musique, 2, boulevard des Italiens ;

L'Éditeur DELLOYE, vient de publier une seconde édition des poésies de MM. Émile et Antony DESCHAMPS, augmentée de quelques pièces nouvelles. La première édition a été épuisée en très-peu de temps, et celle-ci est déjà enlevée en grande partie ; la commodité du format in-18, le bon marché de cette publication (près de seize mille vers, pour 3 fr. 50 c.), tout concourt avec la renommée de deux frères poètes pour en assurer la vogue soutenue. C'est un grand attrait que de trouver ainsi réunis deux talents poétiques si égaux et si différents ; et c'est une véritable conquête pour la Bibliothèque Choisie de M. Delloye, que les noms de MM. Émile et Antony DESCHAMPS, qui ont tant de retentissement à l'étranger comme en France.

LES SOIRÉES DU DIMANCHE, par M^{me} Eugénie FOA, un joli volume illustré de deux lithographies par GÉNIOLÉ ; prix : 2 fr. Chez Challamel, éditeur, place de l'Abbaye, 4.

TABLE.

DOUZIÈME NUMÉRO.

INSTRUCTION.

	Pages.
LE BLASON (4 ^e et dernier article), par M. ALEXANDRE LEDUC	353

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

REVUE LITTÉRAIRE. Colomba, de M. Merimée, par M ^{me} EDMÉE DE SYVA.....	354
--	-----

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Sonnet de Pétrarque, M ^{me} PAULINE ROLAND.....	358
--	-----

ÉDUCATION.

L'Épreuve des Eaux amères, ou la loi de jalousie (mœurs hébraïques), par M ^{me} EUGÉNIE FOA	359
Fanny Fairfield, par M ^{lle} LOUISE DELSAUX.....	369

POÉSIE.

Les Saisons, par M. ANTONY DESCHAMPS.....	374
REVUE DES THÉÂTRES, par M ^{me} J.-J. FOUQUEAU DE PUSSEY.....	375
Correspondance, par M ^{me} J.-J.....	378
ÉPHÉMÉRIDE. Naissance de Henri IV.....	382
MOSAÏQUE.....	387
TABLE DU NEUVIÈME VOLUME.....	383
GRAVURE (modes d'hiver), dessinée par M ^{lle} JULIE RIBAUT, gravée par DAMOURS.	
PLANCHE XII. BRODERIE : Col. — Manchette. — Sac. — Mouchoir. COUTURE : Robe d'enfant. — Robe de bal. — Robe de ville. — Pelisse. — Burquouss. MODÈS : Patron de chapeau.	

Les personnes qui se seraient servies des patrons ou des broderies des planches du *Journal des Demoiselles*, et voudraient les remplacer, les trouveront au bureau au prix de 25 cent. chaque planche.

